





ŒUVRES

DE FÉNÉLON.

TOME XVII.

ŒUVRES
DE FÉNÉLON,

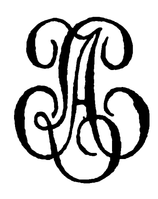
ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI,

PUBLIÉES D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

ET LES ÉDITIONS LES PLUS CORRECTES ;

AVEC UN GRAND NOMBRE DE PIÈCES INÉDITES.

TOME XVII.

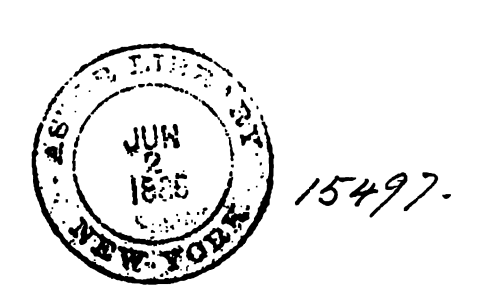


A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE J. A. LEBEL,

IMPRIMEUR DU ROI.

1823.


JUN
2
NEW-YORK
15497.

OEUVRES

DE FRANÇOIS DE SALIGNAC

DE LA MOTHE FÉNÉLON.

SECONDE CLASSE.

OUVRAGES DE MORALE ET DE SPIRITUALITÉ.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Cette partie des *OEuvres de Fénélon* est une des plus répandues et des plus dignes de l'être. Il n'est presque point de personnes pieuses qui n'aient lu avec plaisir, et médité avec fruit ces exhortations affectueuses, ces touchantes effusions d'un cœur embrasé du plus pur amour de Dieu, et qui, non content de brûler de ces ardeurs célestes, voudroit les allumer dans le cœur de tous les hommes. « La » piété, dit l'auteur des *Trois Siècles littéraires* (1), » ne fut jamais accompagnée de plus de lumières, » de plus d'onction, de plus de douceur, de plus de » persuasion, de plus de charmes, de plus de res- » sources enfin pour se faire goûter. Fénélon étoit, » dans les choses célestes comme dans les choses

(1) *Les Trois Siècles littéraires*, article Fénélon.

» humaines, toujours entraîné par la pente de son
» esprit à choisir ce qu'il y avoit de plus solide et
» de plus exquis. La piété étoit, pour ainsi dire, la
» seconde vie de son ame : pouvoit-il ne la pas trans-
» mettre dans ses écrits? »

Du vivant même de l'archevêque de Cambrai, plusieurs personnes s'empressèrent à son insu de communiquer au public une partie de ces écrits si propres à exciter et à nourrir la piété. On vit paroître successivement les recueils intitulés : *Sermons choisis sur différens sujets ;* (1 vol. in-12. 1706.) *Sentimens de piété;* (1 vol. in-12. 1713.) *Sentimens de pénitence, Entretiens spirituels,* etc. (1) Mais ces différentes collections, publiées sans la participation de Fénélon, et quelquefois sur des copies très-inexactes, ne pouvoient manquer d'être fort défectueuses. Quelques-unes même des pièces qu'elles renfermoient furent expressément désavouées par l'illustre auteur. Ces défauts ont été corrigés en partie dans les éditions de ses *Œuvres spirituelles,* données par le marquis de Fénélon, après la mort de son oncle, en 1718, (Anvers, 2 vol. in-12.) et 1723; (Amsterdam, 5 vol. in-12.) mais surtout dans la belle édition imprimée en 1738 à Rotterdam. (2 vol. in-folio et in-4o.) Cette dernière édition, bien supérieure à toutes les autres par la beauté de l'exécution et par la correction du texte, est précédée d'un *Avertissement* rédigé par le marquis de Fénélon, et qui contient une *histoire abrégée de la controverse du Quiétisme*, et des rapports de Fénélon avec

(1) Nous ne connoissons l'existence de ces derniers recueils que par le *Catalogue des ouvrages de Fénélon*, joint en 1722 à la nouvelle édition du *Recueil de ses opuscules* (1 vol. in-8o, sans nom de ville), et réimprimé en 1747 à la suite des *Directions pour la conscience d'un roi*.

Mme Guyon. Cette même édition fut réimprimée à Paris en 1740, (4 vol. in-12.) sans nom de ville ni de libraire, mais avec l'agrément du cardinal de Fleury, alors premier ministre, qui ne consentit à cette réimpression qu'après avoir pris l'avis de plusieurs théologiens distingués par leurs lumières. Cette précaution lui avoit été inspirée par la crainte de voir renaître, à l'occasion des *Œuvres spirituelles* de l'archevêque de Cambrai, une controverse que son édifiante soumission avoit si heureusement assoupie dès sa naissance.

Nous ne répéterons pas ici les détails intéressans qu'on trouve dans l'*Histoire de Fénélon* sur ces diverses éditions (1). Mais il ne sera pas inutile de mettre sous les yeux du lecteur quelques observations propres à dissiper les préjugés que certaines personnes pourroient concevoir contre les *Œuvres spirituelles* de l'archevêque de Cambrai, soit par suite de la condamnation du livre des *Maximes*, soit à la vue des difficultés qu'éprouva en France la publication des *Œuvres spirituelles*, sous le ministère du cardinal de Fleury.

1° Observons d'abord que les difficultés qui s'élevèrent à cette époque ne regardoient pas à beaucoup près tous les écrits que nous avons réunis dans cette seconde classe, sous le titre d'*Ouvrages de morale et de spiritualité*, mais seulement quelques articles du *Manuel de piété*, et des *Instructions et avis sur divers points de la morale et de la perfection chrétienne* (2). C'est ce que reconnoissent expressément les théologiens auteurs de l'*Avis* qui fut mis à la tête de l'édition de 1740, par ordre du cardinal de

(1) *Hist. de Fén. Pièces justificatives* du livre IV, n. 3.
(2) Voyez plus bas les nos IV et V de cet *Avertissement*.

Fleury (1). Ce ministre donne même à entendre, dans sa lettre au marquis de Fénélon du 2 février 1739, que les difficultés ne tomboient que sur un très-petit nombre d'endroits : « Il n'y a eu, dit-il, que deux » mots dans tout l'ouvrage qui aient fait quelque » peine, et on y a remédié par l'*Avertissement du* » *libraire*, en six lignes (2). »

2° Les écrits sur lesquels on fit alors quelques difficultés ne sont ni des traités théologiques, ni des ouvrages dogmatiques, dans lesquels on doit toujours employer un langage exact et rigoureux, mais des entretiens familiers, de simples extraits de lettres, dans lesquels on ne peut raisonnablement exiger toute la précision et la rigueur du langage théologique. S'il étoit permis d'interpréter avec tant de sévérité de pareils écrits, rédigés à la hâte et sans précaution, à peine trouveroit-on un théologien, quelque profond et habile qu'il fût, dont les ouvrages fussent à couvert de censure. « Il y a, selon la judi» cieuse remarque de Fénélon, une différence de » style qui convient aux matières et aux personnes » différentes. Il y a un style du cœur, et un autre de » l'esprit; un langage de sentiment, et un autre de » raisonnement. Ce qui est souvent une beauté dans » l'un, est une imperfection dans l'autre. L'Eglise, » avec une sagesse infinie, permet l'un à ses enfans » simples, mais elle exige l'autre de ses docteurs (3). » M. le cardinal de Bausset, non moins zélé pour la gloire de l'évêque de Meaux que pour celle de l'archevêque de Cambrai, a jugé cette observation nécessaire pour excuser certaines expressions familières à

(1) Voyez la page 3 de cet *Avis*.

(2) Cette lettre est rapportée en entier dans les *Pièces justificatives*, déjà citées.

(3) *Hist. de Fénélon*; liv. III, n. 98.

Bossuet lui-même, dans plusieurs endroits de ses *Lettres spirituelles :* « On est frappé, dit-il, en lisant » cette correspondance, d'y observer un sentiment, un » langage, un ton de spiritualité, auxquels on sup- » pose trop légèrement que Bossuet devoit être » étranger. Quelques fragmens de ces lettres pour- » roient même être soupçonnés d'avoir une confor- » mité apparente avec ces pieux excès d'amour de » Dieu qu'il reprocha dans la suite à Fénélon et à quel- » ques autres écrivains mystiques, si, avec un peu d'at- » tention, l'on ne reconnoissoit pas qu'il sait toujours » s'arrêter au point précis où l'excès devient erreur. » D'ailleurs Bossuet pensoit, et avoit sans doute le » droit de penser qu'il est bien différent d'établir » des maximes générales dans un livre dogmatique, » qui doit toujours exprimer la saine doctrine avec » toute la rigueur théologique, ou de permettre, » dans une correspondance particulière, à des ames » pieuses, dont on connoît les dispositions et la sou- » mission aux règles générales de l'Eglise, de s'aban- » donner à ces mouvemens affectueux qui les portent » à aspirer à la plus haute perfection (1). »

3o. Les difficultés auxquelles peuvent donner lieu quelques passages des *Œuvres spirituelles* de Fénélon n'ont pas empêché qu'on les réimprimât plusieurs fois en France, même avec approbation. Nous avons entre les mains la quatrième édition des *Sentimens de piété*, qui renferment la plus grande partie des écrits sur lesquels peuvent tomber les difficultés. On lit en tête de cette quatrième édition, publiée en 1734, une approbation de M. d'Arnaudin, docteur de Sorbonne et censeur royal, datée du 24 février 1713, et nous ne savons pas que la publication de cet ou-

(1) *Hist. de Bossuet*; liv. VII, n. 19, pag. 302.

vrage ait occasionné la plus petite réclamation. Le cardinal de Fleury lui-même, malgré la circonspection peut-être excessive dont il crut devoir user, avant de permettre en 1740 la réimpression des *Œuvres spirituelles*, finit cependant par l'autoriser, d'après l'avis des plus habiles théologiens qu'il put consulter. Enfin l'assemblée du clergé de France, tenue en 1782, crut rendre un service éminent à la religion, en autorisant et en encourageant de tout son pouvoir l'édition complète des *Œuvres* de l'archevêque de Cambrai. Pourroit-on après cela regarder comme dangereuse la lecture des *Œuvres spirituelles* de Fénélon? Le clergé de France, qui croyoit servir utilement la religion en favorisant la réimpression de ces *Œuvres*, ne faisoit-il au fond que tendre un piége aux fidèles, et les exposer aux illusions d'une fausse mysticité?

4° Au reste, si quelqu'un de nos lecteurs étoit surpris de cet *abandon total*, de cet *anéantissement du moi*, de ce *parfait oubli de l'intérêt propre*, si souvent recommandés dans les écrits spirituels de Fénélon; si une crainte excessive de l'illusion faisoit apercevoir dans ces expressions, contre l'intention formelle de l'auteur, *la cessation des actes de crainte et d'espérance* dans l'état de la plus haute perfection; la seconde partie de l'*Analyse de la controverse du Quiétisme*, que nous avons donnée dans le IVe tome de notre collection, offrira sur cette matière tous les correctifs qu'on peut désirer, et que nous avons puisés dans les propres écrits de l'archevêque de Cambrai. On trouveroit même des correctifs plus que suffisans dans le passage de sa lettre au duc de Beauvilliers du 3 août 1697, qu'on lit à la tête de l'édition de 1740 : « Je ne veux, dit-il, que deux » choses, qui composent toute ma doctrine; la pre-

» mière est que la charité est un amour de Dieu » pour lui-même, indépendamment du motif de la » béatitude que l'on trouve en lui : la seconde est » que dans la vie des ames les plus parfaites, c'est la » charité qui prévient toutes les autres vertus, qui » les anime, et qui en commande les actes, pour les » rapporter à sa fin ; en sorte que le juste de cet état » exerce alors d'ordinaire l'espérance, et toutes les » autres vertus, avec tout le désintéressement de la » charité même, qui en commande l'exercice. Dieu » sait que je n'ai jamais voulu enseigner rien qui » passe ces bornes : c'est pourquoi j'ai dit, en par- » lant du pur amour, que c'est la charité, en tant » qu'elle anime et commande toutes les autres vertus » distinctes. »

« Rien de plus précis que ce texte, ajoutent les » rédacteurs de l'*Avis* placé à la tête de l'édition de » 1740. Le motif de la charité est la bonté de Dieu » en lui-même, bonté qu'on considère et qu'on aime » non *par exclusion*, mais *indépendamment du motif* » *de la béatitude*, ou, comme parle l'Ecole, *de la* » *bonté relative de Dieu*. Tel est le premier principe » de M. de Fénélon, qui est adopté et soutenu du » commun des théologiens. Le second principe est » aussi orthodoxe en lui-même, et aussi communé- » ment admis par les théologiens : il fait consister » l'état de la perfection chrétienne dans la pratique » et l'exercice des actes de l'espérance et des autres » vertus par le commandement de la charité. Dans » cet état, toutes les vertus sont distinctes, et con- » servent leur motif propre : elles ne sont point » imparfaites, puisque la perfection même la plus » sublime les exerce; mais la charité, qui les com- » mande et les anime, qui, à leur motif propre, » joint le sien, fait par cette union et cet empire

» que leurs actes sont plus parfaits, plus nobles et » plus saints. Cette doctrine est saine, et à l'abri de » toute illusion; et c'est, comme on vient de le voir, » la seule doctrine que M. de Cambrai a eu dessein » de soutenir. »

Faute de s'être pénétré de ces observations, le P. de Querbeuf, dans la préface du septième tome de sa collection, paroît être tombé dans un véritable excès de circonspection et de timidité, en représentant les *Œuvres spirituelles* de Fénélon comme *la partie la plus embarrassante de son édition*, comme un « recueil digne, à la vérité, de la piété de cet » écrivain célèbre, mais qui n'est cependant pas » exempt de taches, et qui se ressent des erreurs » qu'on a reprochées au livre des *Maximes* (1). » Nous croyons que les lecteurs éclairés auront de la peine à concilier plusieurs assertions du même éditeur, soit avec l'enseignement commun des théologiens sur la nature de la charité, soit avec les judicieuses observations que nous a fournies l'*Avis* de l'édition de 1740. « L'amour pur, dit le P. de Querbeuf, n'est pas sans intérêt, parce que ce sentiment » est nécessaire et inhérent à la volonté... (2) L'amour » pur n'est point, et ne peut être en cette vie un état » stable et permanent (3). » Pénétré de ces principes, le P. de Querbeuf les a reproduits dans un assez grand nombre de notes, qu'il a jointes au chapitre XIX des *Instructions et avis* (4). Nous n'avons pas balancé à supprimer ces notes et ces corrections du P. de Querbeuf, soit parce qu'elles nous semblent contraires à l'enseignement commun des théologiens sur la nature de la charité; soit parce que nous faisons

(1) *Œuvres de Fénélon;* édition in-4°. *Préface* du tome VII, pag. 5. — (2) Ibid. page 11. — (3) Ibid. page 10.

(4) Ce XIX° chapitre est le III° de l'édition in-4°.

profession d'imprimer le texte pur de Fénélon; soit enfin parce que croyons avoir donné sur cette matière tous les éclaircissemens qu'on peut désirer, dans la troisième partie de l'*Analyse raisonnée de la controverse du Quiétisme.*

Après ces observations nous ne craindrons pas de répéter, avec les premiers éditeurs des *OEuvres spirituelles* de Fénélon, « que tous ceux qui ont un » désir sincère de faire des progrès dans l'art d'aimer » Dieu se serviront avec fruit des écrits spirituels » de l'archevêque de Cambrai. Ces écrits leur seront » d'une grande utilité, pour les guider dans les voies » de l'amour le plus chaste et le plus pur... (1) Tout » y élève le cœur au-dessus de cette crainte qui ne » feroit regarder Dieu que comme un maître terrible, comme un législateur arbitraire, qui nous » gêne par des lois sévères, et dont la justice ne nous » occupe que pour en appréhender les châtimens. » C'est le respect d'un être infiniment aimable qu'on » y recommande, d'un législateur dont la loi est » une loi d'amour, d'une justice qui n'est rigoureuse » que pour corriger et purifier son sujet. Cette dévotion, en réconciliant l'homme avec Dieu, le rend » aimable dans la société : en lui donnant une paix » solide au dedans, elle le rend pacifique au dehors: » en l'accoutumant à mépriser le sentiment aveugle » du plaisir, et à marcher par l'amour du beau, de » l'ordre et du parfait, elle le rend noble, généreux, » désintéressé, et le fortifie non-seulement contre les » tentations grossières de la sensualité, mais contre » les passions les plus raffinées de l'amour-propre (2). »

Cette seconde classe des *OEuvres de Fénélon* se compose des ouvrages suivans :

(1) Préface des *Sentimens de piété.*

(2) Préface des *OEuvres spirituelles*; édition de 1718, pag. 9.

I. *De l'Éducation des Filles* (1).

Cet ouvrage, le premier qui soit sorti de la plume de Fénélon, n'étoit point d'abord destiné au public : c'étoit un simple hommage de l'amitié, qui, depuis plusieurs années, unissoit l'auteur à une famille des plus respectables et des plus distinguées de la Cour. Le duc et la duchesse de Beauvilliers, pleins d'estime et de confiance pour l'abbé de Fénélon, crurent que personne n'étoit plus en état que lui de seconder par ses avis la religieuse sollicitude qu'ils désiroient apporter à l'éducation de leur nombreuse famille. Ce fut à leur prière qu'il composa son traité *de l'Education des filles*, un des plus courts qui aient jamais été composés sur une matière si importante, mais qui renferme dans sa brièveté « plus » d'idées justes et utiles, plus d'observations fines et » profondes, plus de vérités pratiques et de saine » morale, que tant de volumineux ouvrages publiés » depuis sur le même sujet (2). » Quoiqu'il ait principalement pour objet *l'éducation des filles*, les préceptes et les avis généraux qu'il renferme sont souvent applicables aux deux sexes, surtout dans ce premier âge où ils semblent se confondre dans le même nom d'enfant, comme ils font remarquer en eux les mêmes foiblesses et les mêmes inclinations.

Après quelques réflexions générales sur l'importance de bien élever les filles, sur l'influence de cette éducation dans la société, et sur les principaux inconvéniens des éducations ordinaires, (chap. I et II.) l'auteur examine les moyens qu'on peut employer pour éviter ces inconvéniens, et les rapporte à quatre principaux. Le premier est de commencer l'éducation des filles

(1) *Hist. de Fénélon*, liv. I, n. 22; liv. III, n. 49. — (2) Ibid.

dès leur plus tendre enfance. (chap. III.) « Ce premier » âge, qu'on abandonne à des femmes indiscrètes et » quelquefois déréglées, est pourtant, dit Fénélon, » celui où se font les impressions les plus profondes, » et qui, par conséquent, a un plus grand rapport à » tout le reste de la vie. » Dès l'âge le plus tendre, on peut travailler utilement à l'éducation des enfans, les accoutumer doucement à la sobriété, leur inspirer l'amour de la vérité et le mépris de toute dissimulation, les prémunir contre la présomption et la vanité, profiter de leur curiosité naturelle et de leurs questions enfantines pour les instruire insensiblement et sans effort.

Le second point, que l'auteur regarde avec raison comme capital en cette matière, consiste à n'offrir aux enfans que de bons modèles. (chap. IV.) L'ignorance des enfans et la flexibilité de leur cerveau, dans lequel rien n'est encore imprimé, les rend naturellement souples et enclins à imiter tout ce qu'ils voient : ne laissez donc approcher d'eux que des personnes dont les exemples soient utiles à suivre; et « comme il n'est pas possible qu'ils ne voient, » malgré les précautions qu'on prend, beaucoup de » choses irrégulières, il faut leur faire remarquer de » bonne heure l'impertinence de plusieurs personnes » vicieuses et déraisonnables, sur la réputation des- » quelles il n'y a rien à ménager; il faut leur mon- » trer combien on est méprisé, et digne de l'être, » combien on est misérable, quand on s'abandonne » à ses passions, et qu'on ne cultive point sa raison. »

Le troisième point, sur lequel Fénélon s'étend plus longuement, est l'instruction. (chap. V et VI.) Rien de plus intéressant que les détails où il entre, dans cette partie de son ouvrage, sur la manière d'instruire les enfans, de leur faire goûter l'instruc-

tion et de leur rendre la vertu aimable; sur les moyens d'émulation et d'encouragement qu'on peut employer; sur le choix et l'application des récompenses et des châtimens; enfin sur les moyens de faire entrer dans l'esprit des enfans les premiers principes de la religion. (ch. VII et VIII.) Sur ce dernier point en particulier, on trouve ici des développemens qu'on chercheroit vainement ailleurs, et qui ne sauroient être trop médités, non-seulement par les pères et mères, mais par toutes les personnes appliquées à l'instruction de la jeunesse.

Le quatrième point regarde le soin de préserver les filles de plusieurs défauts ordinaires à leur sexe, comme sont principalement la mollesse, l'excessive timidité, qui les rend incapables d'une conduite ferme et réglée, la facilité à se répandre en paroles et en discours inutiles, les détours artificieux pour parvenir à leur but, la vanité surtout et le désir de plaire. Pour corriger ce dernier penchant, si naturel aux filles, Fénélon veut qu'on s'applique à leur faire comprendre combien les grâces et les agrémens naturels sont inutiles et même dangereux, s'ils ne sont soutenus par le mérite et la vertu; qu'on leur fasse soigneusement éviter la recherche dans les ajustemens, l'empressement à suivre les modes, l'affectation du bel-esprit, et tant d'autres petitesses, qui n'aboutissent qu'à rendre une femme méprisable aux yeux de tout homme sage et bien réglé. (ch. IX et X.)

Les derniers chapitres de l'ouvrage sont consacrés à l'instruction des femmes et des gouvernantes appelées à suppléer ou à seconder les mères dans l'éducation de leurs enfans. (chap. XI, XII et XIII.) Tout ce qu'on a jamais écrit de plus raisonnable et de plus solide pour l'instruction des mères de famille, sur la manière de conduire leurs enfans, de traiter leurs do-

nestiques, de régler l'intérieur de la maison, de surveiller tous les détails du ménage, se trouve ici réuni en quelques pages, mais avec cet intérêt et ce charme inexprimable dont le secret semble réservé à Fénélon. Chacun de ses avis et de ses préceptes est éclairci par des détails et des exemples qui en rendent la vérité sensible; qui en mettent, pour ainsi dire, la pratique sous les yeux du lecteur; et qui supposent dans l'auteur un esprit d'observation et de sagesse, une profondeur de vues et de réflexions, un sentiment des usages et des convenances que très-peu d'écrivains ont possédés dans un si haut degré.

Quelque haute idée que le duc de Beauvilliers eût déjà conçue des rares talens de l'abbé de Fénélon, le traité *de l'Education des Filles* lui découvrit dans son vertueux ami des trésors de sagesse et de lumière qu'il n'avoit pas encore aperçus. Dans un ouvrage destiné à l'instruction d'une seule famille, il ne tarda pas à voir un livre élémentaire, qui convenoit également à toutes les familles; et il crut rendre à la société un service des plus importans, en lui faisant part des sages instructions dont il voyoit chaque jour, dans sa propre famille, les plus précieux résultats. Ses espérances ne furent pas trompées. Le traité *de l'Education des Filles*, publié pour la première fois en 1687, (Paris, 1 vol. in-12.) fut accueilli de tous côtés avec les plus grands applaudissemens, et acquit aussitôt à l'auteur cette haute réputation qui l'appela deux ans après à l'importante fonction de précepteur des princes.

Cet ouvrage, si généralement applaudi dans le principe, est du petit nombre de ceux dont la réputation, loin de diminuer, s'accroît avec le temps. Il n'est personne qui ne souscrive encore aujourd'hui au jugement du célèbre Rollin, qui regardoit le

traité *de l'Education des Filles* comme un *livre excellent* (1), et qui recommandoit aux parens « de le » mettre entre les mains du maître à qui ils confient » leurs enfans (2). » Aussi en a-t-on fait une multitude d'éditions en France et dans les pays étrangers. Parmi ces nombreuses éditions, on doit distinguer celle de 1696, (Paris, 1 vol. in-12.) revue et corrigée en plusieurs endroits par l'auteur lui-même, et celle de 1715, dans laquelle on publia, pour la première fois, les *Avis de Fénélon à une dame de qualité sur l'éducation de sa fille.* Nous ignorons à qui et dans quel temps cette lettre a été écrite; mais on peut certainement la regarder comme un excellent abrégé de l'ouvrage.

Après avoir soigneusement collationné le texte sur les éditions de 1687 et de 1696, nous l'avons confronté avec une copie authentique, corrigée en plusieurs endroits par le duc de Beauvilliers. Cette copie n'est, à la vérité, qu'une première ébauche, perfectionnée depuis, et considérablement augmentée par Fénélon. Nous y avons cependant remarqué un passage fort abrégé dans les éditions imprimées, et qui nous a paru digne d'être conservé en note. C'est un portrait de *la femme forte*, d'après le XXXIe chapitre du livre des *Proverbes*. Fénélon, frappé de la beauté de ce portrait, l'avoit d'abord développé assez longuement dans une espèce de paraphrase ; mais il se borna depuis à une simple traduction, vraisemblablement parce que sa paraphrase lui parut trop longue, eu égard au plan de son ouvrage. Nous croyons qu'on nous saura gré d'avoir conservé le premier travail de Fénélon (3), qui offre un beau dé-

(1) *Supplément au Traité des Etudes;* page 41.

(2) *Traité des Etudes;* tom. IV, liv. VI, 2e partie, chap. III.

(3) Voyez le dernier chapitre de l'ouvrage, pag. 113 de ce vol.

veloppement d'un passage de l'Ecriture, admiré de tout temps par les plus célèbres écrivains, et dont Bossuet en particulier a si bien montré la beauté dans son *Commentaire* sur le dernier chapitre des *Proverbes*.

En collationnant le texte des différentes éditions, nous avons remarqué avec surprise que celle de 1763, (Paris, chez Hérissant, 1 vol. in-12.) copiée dans la plupart des éditions postérieures, et suivie même dans l'édition de Didot, s'écartoit assez souvent des anciennes, et même de celles de 1687 et 1696, imprimées sous les yeux de Fénélon. La plupart des différences sont, à la vérité, peu considérables, et se bornent à quelques omissions ou substitutions de mots, qui ont pour but de rendre le style plus correct ou plus élégant. Nous avons cru cependant devoir rétablir dans toutes ses parties le texte des premières éditions. Il n'appartient pas à un éditeur obscur de corriger le style de Fénélon, et de substituer des expressions ou des tournures modernes à celles qui peuvent être justifiées par l'autorité d'un écrivain de si grand poids. Mais parmi les altérations que s'est permises l'éditeur de 1763, il en est quelques-unes que nous devons signaler d'une manière plus particulière, parce qu'elles ont été manifestement inspirées par un odieux esprit de parti. Fénélon expliquant, dans le VII[e] chapitre de son ouvrage, comment il faut faire entrer dans l'esprit des enfans les premiers principes de la religion, rappelle en peu de mots la doctrine catholique « sur l'autorité » du Pape, qui est le premier d'entre les pasteurs » par l'institution de Jésus-Christ même, et *duquel* » *on ne peut se séparer sans quitter l'Eglise.* » L'éditeur, qui ne goûtoit pas cette doctrine, a substitué au dernier membre de phrase, celui-ci : *et du siège*

duquel on ne peut se séparer sans quitter l'Eglise; attribuant ainsi à Fénélon l'opinion qui soutient que l'on peut se séparer *du Pape*, sans se séparer *du saint Siége*. Dans les *Avis à une dame de qualité sur l'éducation de sa fille*, Fénélon veut qu'on s'applique à prémunir la jeune personne contre tout esprit de parti : « Il faut, dit-il, qu'elle n'écoute que l'Eglise, » qu'elle ne se prévienne pour aucun prédicateur » contredit, ou suspect de nouveauté. Son directeur » doit être un homme ouvertement déclaré contre » tout ce qui s'appelle parti, etc. etc. » L'éditeur de 1763, qui voyoit sans doute avec peine son parti signalé dans ce passage, l'adoucit à sa manière, en faisant dire simplement à Fénélon : « Il faut qu'elle n'é» coute que l'Eglise, et qu'elle suive fidèlement ceux » qui prêchent sa doctrine. Son directeur doit être » un homme édifiant par la régularité de ses mœurs, » et habile dans la science de conduire les ames à » Dieu. » Conséquemment aux principes d'une secte peu scrupuleuse sur l'article de l'obéissance due à l'Eglise et à son chef, la liberté que se donnent certaines femmes *de raisonner témérairement sur la doctrine*, liberté que Fénélon qualifie de *pernicieuse*, n'est plus, sous la plume de l'éditeur, qu'une liberté *dangereuse :* et, tandis que la jeune personne *doit*, selon Fénélon, *avoir horreur des livres défendus;* grâce à l'éditeur, elle doit seulement *avoir horreur de lire les livres pernicieux* : correction nécessaire dans les principes d'une secte où certains livres *défendus*, loin d'être regardés comme *pernicieux*, sont regardés comme de précieux dépôts de la saine doctrine, injustement proscrite par le corps des pasteurs. Nous laissons au lecteur le soin de qualifier de pareilles altérations. Nous remarquerons seulement que l'édition *de l'Éducation des Filles* que nous venons de

de signaler parut précisément à la même époque et chez le même libraire que l'édition du *Discours* de Fleury *sur les libertés de l'Église Gallicane*, si étrangement défiguré par Boucher d'Argis, comme l'a montré M. l'abbé Emery dans les *nouveaux Opuscules de Fleury*, publiés en 1807 d'après les manuscrits originaux.

II. *Sermons et Entretiens sur divers sujets* (1).

La plupart des discours qu'on trouvera sous ce titre, sont, il faut l'avouer, bien éloignés de la perfection qui caractérise les autres productions de Fénélon. Ce sont les premiers essais de son talent pour la chaire, et de son zèle pour le ministère de la prédication. Quelques-uns même ne sont pas de véritables sermons, mais des entretiens familiers, dans lesquels, négligeant absolument les mouvemens de l'éloquence, il ne se propose que de donner à ses auditeurs une instruction solide et précise sur quelque point de morale ou de spiritualité.

On se tromperoit cependant si l'on croyoit cette partie des œuvres de l'archevêque de Cambrai peu digne de l'attention d'un homme de goût et d'un lecteur éclairé. Il n'est pas un seul de ces discours qui ne suppose une grande connoissance de la religion, des livres saints, et des devoirs de la vie chrétienne : il n'en est pas un seul dans lequel on ne remarque au moins quelques traits du génie de Fénélon, et surtout de cette tendre piété qui fut toujours le sentiment dominant de son cœur.

Tout le monde sait d'ailleurs que, parmi ces discours, auxquels Fénélon lui-même attachoit si peu de prix, il en est quelques-uns qui suffiroient pour

(1) *Hist. de Fén.* liv. IV, n. 12, 14, 15 et 24.

lui mériter une place distinguée parmi nos plus grands orateurs. Le *Discours prononcé au sacre de l'Electeur de Cologne*, dans l'église collégiale de Saint-Pierre, à Lille, le 1er mai 1707, est généralement regardé comme « un des morceaux les plus touchans » et les plus parfaits de l'éloquence chrétienne (1). » « La première partie, dit un orateur distingué de » nos jours, est écrite avec l'énergie et l'élévation de » Bossuet; la seconde suppose une sensibilité qui » n'appartient qu'à Fénélon (2). » Le judicieux historien de l'archevêque de Cambrai ne craint pas d'ajouter, que ce seul discours autorise à penser « que » Fénélon auroit pu monter à la suite de Bossuet et » de Bourdaloue dans la tribune sacrée, s'il n'eût » préféré à la gloire de l'éloquence le mérite d'in- » struire avec simplicité les fidèles confiés à sa charité » pastorale (3). » Le discours *sur la vocation des Gentils*, prononcé à Paris le jour de l'Épiphanie de l'année 1685 (4), dans l'église des Missions-Étrangères, n'est pas moins remarquable en son genre. Jamais l'éloquence chrétienne n'a parlé un langage si doux et si touchant, si élégant et si énergique tout ensemble. « On croit y voir, selon la remarque du cé- » lèbre orateur déjà cité, tantôt l'imagination d'Ho- » mère, tantôt la véhémence de Démosthène, tantôt » le génie et le pathétique de saint Jean Chryso-

(1) *Biographie univ.* art. *Fénélon*.

(2) *Notice sur Fénélon*, par le cardinal Maury.

(3) *Hist. de Fén.* liv. IV, n. 15.

(4) Cette date est clairement établie par un passage de la première partie de ce discours, où Fénélon adresse la parole aux ambassadeurs de Siam, arrivés à Paris au mois de novembre 1684, et repartis en 1685. Voyez l'occasion et le sujet de cette ambassade dans le *Tableau hist. des Nations*, par M. Joudot, tom. IV, pag. 346; et dans le *Dict. hist.* de Feller, article *Constance*, premier ministre du roi de Siam.

» stôme;.... souvent les élans et l'élévation de Bos-
» suet, mais toujours une pureté unique de goût, et
» une perfection inimitable de style (1). »

Le *Discours prononcé au sacre de l'Electeur de Cologne* parut pour la première fois, à ce que nous croyons, en 1718, dans le *Recueil de quelques opuscules* de Fénélon, réimprimé en 1722. (1 vol. in 8°.) On est étonné de ne pas le retrouver dans les *Sermons choisis* de l'archevêque de Cambrai, publiés en 1718 (1 vol. in-12.) par les soins de M. de Ramsay, et plusieurs fois réimprimés depuis. Ce dernier Recueil renferme dix *Sermons*, ou *Entretiens*, qui avoient déjà été publiés du vivant de l'auteur, et à son insu, en deux volumes séparés, sous les titres de *Sermons choisis sur différens sujets*, (1706 in-12.) et d'*Entretiens spirituels*. Nous ignorons d'après quelle édition le P. de Querbeuf a reproduit le *Discours prononcé au sacre de l'Electeur de Cologne;* mais il est certain que ce discours est défiguré dans l'édition de Didot par une multitude de fautes, qui vont quelquefois jusqu'à des omissions de mots et même de lignes entières. Nous avons rétabli le texte de ce beau discours d'après l'édition de 1722.

Le neuvième discours de l'édition de 1718, *sur les principaux devoirs et les avantages de la vie religieuse*, est attribué à Bossuet dans le recueil de ses Sermons publié en 1778, par D. Deforis; mais il est certain que c'est une erreur. En effet, le dernier éditeur avoue qu'il n'a eu sous les yeux que des copies dans lesquelles ce sermon est attribué à l'évêque de Meaux; tandis que l'éditeur de 1718 dit expressément qu'il publie ce discours d'après le manuscrit original de l'archevêque de Cambrai. « Les dix ser-

(1) *Essai sur l'Eloquence de la Chaire*, par le cardinal Maury, pag. 69.

» mons suivans, dit M. de Ramsay dans l'*Avertisse-*
» *ment* de l'édition de 1718, ont déjà paru en diffé-
» rens recueils; mais il leur manquoit le nom de leur
» illustre auteur. Il n'y a que le neuvième (*sur les*
» *avantages et les devoirs de la vie religieuse*) dont
» on ait retrouvé le manuscrit original. Les autres
» ont été réimprimés ici, ou sur les recueils qui en
» avoient déjà été publiés, ou sur des copies qui
» ayant passé par d'autres mains, ne peuvent don-
» ner une entière confiance en leur exactitude. Il
» y a même un ou deux de ces discours dont le
» style feroit un peu douter qu'ils fussent de l'auteur.
» On ne les met ici que parce qu'ils ont semblé utiles
» en eux-mêmes, et qu'ils sont venus des mêmes per-
» sonnes qui avoient recueilli les autres, qui sont
» sûrement de M. l'archevêque de Cambrai. »

Ces dernières paroles peuvent faire concevoir des doutes sur l'authenticité de quelques-uns des discours insérés dans l'édition de 1718. Nous pensons en effet que le sermon *sur l'humilité*, qui est le second du recueil, ne peut raisonnablement être attribué à Fénélon, dont on ne trouve dans ce discours ni le style ni les pensées. Nous avons d'autant moins balancé à l'exclure de notre collection, que le P. de Querbeuf l'avoit déjà exclu, pour la même raison, de l'édition in-4°.

Au reste, on ne doit pas juger de l'assiduité de Fénélon à remplir le ministère de la prédication par le petit nombre de sermons qui nous restent de lui. Le témoignage de ses historiens, confirmé par un grand nombre de ses lettres, nous apprend que jamais prélat ne s'acquitta plus assidument que lui de cette importante fonction de la charge pastorale. Pendant les dix-huit dernières années de sa vie, on le vit prêcher régulièrement tous les carêmes dans

quelque église de sa métropole, et à certains jours plus solennels dans son église cathédrale, sans répéter jamais deux fois un même discours. Dans les visites pastorales de son diocèse, auxquelles il consacroit tous les ans une partie de la belle saison, et que les troubles même de la guerre ne lui faisoient pas interrompre, il se faisoit un devoir d'instruire et d'exhorter par lui-même les peuples qu'il visitoit. L'étonnante fécondité de son génie lui fournissoit sans peine et sans effort des instructions proportionnées à l'état et aux dispositions présentes de ses auditeurs. Il lui suffisoit de déterminer en lui-même le plan de son discours, et l'ordre qu'il y vouloit suivre; après quoi, il se laissoit aller à cette abondance d'idées et de sentimens dont il étoit rempli. Quelquefois il jetoit sur le papier le canevas et les traits principaux de son discours, mais avec une telle rapidité, qu'une foule de mots n'étoient écrits qu'en abrégé, et qu'une phrase très-courte indiquoit souvent une partie considérable du discours. Nous avons sous les yeux un grand nombre de ces canevas, qu'on trouvera pour la première fois dans notre collection, à la suite des discours entiers, et qu'on ne lira certainement pas sans un vif intérêt. On aura une juste idée de la disposition de ces plans dans les manuscrits originaux, en examinant la copie exacte d'une pièce du même genre que nous avons placée dans le troisième tome de notre collection (1).

La lecture attentive de ces plans confirme parfaitement, à ce qu'il nous semble, l'idée que nous donne des prédications de Fénélon un de ses historiens, qui l'avoit plusieurs fois entendu avec la plus grande satisfaction : « Rien ne montre mieux, dit M. de

(1) On trouve aussi le tableau d'un canevas de sermon, dans les *mons choisis de Fénélon* imprimés à Paris en 1803, 1 vol. in-12.

» Ramsay, le caractère de l'esprit et de la piété de » M. de Cambrai, que les différentes formes qu'il » prenoit dans ses instructions publiques, pour s'ac- » commoder à la portée de tous. Il parloit en même » temps pour les simples et pour les génies les plus » sublimes. Tous ses sermons étoient faits de l'abon- » dance de son cœur. Il ne les écrivoit point; il ne » les préméditoit presque pas. Il se contentoit de se » renfermer dans son cabinet pour puiser dans l'o- » raison toutes ses lumières. Comme Moïse, l'ami de » Dieu, il alloit sur la montagne sainte, et revenoit » ensuite vers le peuple lui communiquer ce qu'il » avoit appris dans cet entretien ineffable. Dans ces » discours publics, il ramenoit tout à l'amour, mais » à cet amour qui produit et qui perfectionne toutes » les vertus. Il bannissoit toutes les idées subtiles, » les raisonnemens abstraits, les ornemens super- » flus, qui blessent la simplicité évangélique. Ce » génie si étendu et si délicat ne songeoit qu'à parler » en bon père, pour consoler, pour soulager, pour » éclairer son troupeau (1). »

III. *Lettres sur divers points de spiritualité.*

On trouvera sous ce titre les trois lettres suivantes, que nous aurions pu renvoyer à la *Correspondance*, mais qui nous ont paru plus convenablement placées ici, parce qu'elles offrent un corps de doctrine sur plusieurs points importans de spiritualité.

1° *Lettre sur la fréquente Communion;*

2° *Lettre sur le fréquent usage des sacremens de Pénitence et d'Eucharistie;*

(1) *Histoire de la vie et des ouvrages de Fénélon;* Amsterdam, 1727, pag. 87. — *Vie de Fénélon* par le P. de Querbeuf, édition in-4°, page 262.

3° *Lettre sur la Direction.*

La première de ces lettres est adressée à un homme du monde qui faisoit profession de piété, et qui étoit même dans l'usage de la communion presque journalière. Quelques personnes, recommandables d'ailleurs par leur assiduité aux pratiques essentielles de la religion, s'étant montrées mal édifiées de voir communier si souvent un homme encore sujet à bien des imperfections, celui-ci écrivit à Fénélon pour lui rendre compte de l'impression que faisoit sa conduite sur l'esprit de plusieurs personnes dont la piété et la religion n'étoient pas suspectes. Fénélon lui répondit par une lettre, ou plutôt par une Dissertation, dans laquelle il montre que la tradition constante de l'Eglise, depuis le temps des apôtres jusqu'à nos jours, autorise clairement l'usage de la fréquente communion pour « les ames pures, humbles, do» ciles et recueillies, qui sentent leurs imperfections, » et qui veulent s'en corriger par la nourriture cé» leste (1). »

Cette lettre, publiée pour la première fois en 1718, dans le *Recueil de quelques opuscules* de Fénélon, a été depuis insérée dans presque toutes les éditions de ses *OEuvres spirituelles*, et en particulier dans les belles éditions données en 1738 et 1740 par le marquis de Fénélon. On est surpris après cela de voir l'authenticité de cette pièce révoquée en doute par M. de Rochechouart, évêque d'Evreux, dans son *Instruction pastorale* du 23 mai 1748, contre le livre du P. Pichon intitulé : *L'Esprit de Jésus-Christ et de l'Eglise sur la fréquente Communion* (2). Mais,

(1) Voyez le n. 13 de la Lettre.

(2) On sait que plusieurs évêques de France donnèrent dans le cours de l'année 1748 des *Mandemens* contre cet ouvrage. Le recueil de ces mandemens, que nous avons entre les mains, est un précieux

outre que le témoignage du marquis de Fénélon est bien suffisant pour dissiper à cet égard tous les soupçons, nous avons entre les mains le manuscrit original de la lettre de Fénélon, entièrement conforme à toutes les éditions qui en ont été publiées.

L'évêque d'Evreux, en élevant des doutes sur l'authenticité de cette pièce, étoit bien éloigné de la croire favorable aux opinions justement condamnées du P. Pichon : il vouloit uniquement affoiblir l'autorité d'un écrit que ce Jésuite avoit très-mal à propos invoqué en sa faveur. Le rédacteur des *Nouvelles Ecclésiastiques* alla plus loin (1) : fidèle à sa pratique constante de rabaisser autant qu'il pouvoit la doctrine et l'autorité de l'archevêque de Cambrai, il prétendit que sa *Lettre sur la fréquente Communion*, comme presque toutes ses *œuvres spirituelles, se sentoient de son quiétisme, et qu'elle sembloit faite d'un bout à l'autre pour prouver cette thèse du P. Pichon* et de Molinos, que « celui qui n'est pas » coupable de péché mortel peut communier tous » les jours. » Mais cette calomnie du gazetier ne fit illusion à personne. Il ne falloit en effet qu'un peu d'attention pour voir que Fénélon, bien loin d'admettre une doctrine si pernicieuse, la rejette formellement, en observant dès le commencement et dans le cours de sa lettre, qu'il ne prétend autoriser la fréquente communion que pour « un fidèle dont la » conscience est pure, qui vit régulièrement, qui est » sincère et docile à un directeur éclairé et ennemi

monument de la tradition et de la pratique de l'Eglise de France par rapport à la fréquente communion. Le mandement du cardinal de Rohan, alors évêque de Strasbourg, est remarquable entre les autres pour l'exactitude et la netteté des principes : il est daté du 10 juin 1748.

(1) *Nouvelles Ecclés.* du 20 août 1748. Voyez aussi la feuille du 24 sept. suiv.

» du relâchement.... Il y a beaucoup de personnes, » ajoute-t-il, qui, observant une certaine régularité » de vie, n'ont point les véritables sentimens de la » vie chrétienne; quand on approfondit leur état, on » ne voit point qu'on puisse les mettre au rang des » justes qui doivent communier (souvent); mais nous » ne parlons nullement de ceux-là (1). »

La *Lettre* suivante, *sur la Confession et la Communion*, publiée pour la première fois dans l'édition des *Œuvres spirituelles* donnée en 1738 par le marquis de Fénélon, achèveroit, s'il étoit nécessaire, de justifier l'archevêque de Cambrai. Il y enseigne expressément « que les gens qui aiment leurs imperfec- » tions, et qui sont volontairement dans des péchés vé- » niels, sont indignes de la communion quotidienne... » Pour les ames simples, ajoute-t-il, droites, prêtes à » tout pour se corriger, dociles et humbles, c'est à » elles qu'appartient le pain quotidien; leurs infirmi- » tés involontaires, loin de les exclure, augmentent » leur besoin de se nourrir du pain des forts. » Le nouvelliste déjà cité, sans approuver entièrement la doctrine de cette seconde lettre, la jugea cependant moins sévèrement que la première. Il s'en servit, dans sa feuille du 24 septembre 1748, pour prouver « qu'il ne » se trouve ni parmi les vivans, ni parmi les morts, » personne qui porte ou qui ait porté le relâche- » ment aussi loin que le P. Pichon, à moins que ce » ne soit parmi ses confrères (les Jésuites). »

La *Lettre sur la Direction* parut pour la première fois en 1738 dans l'édition déjà citée des *Œuvres spirituelles*. On peut la regarder comme un excellent abrégé de la doctrine des auteurs spirituels, sur l'importance de l'exercice de la direction, sur le

(1) Préambule et n. 13 de la Lettre.

choix d'un bon directeur, et sur la manière de communiquer avec lui.

IV. *Manuel de piété.*

L'application continuelle de l'archevêque de Cambrai à entretenir les sentimens et la pratique de la piété parmi les fidèles confiés à ses soins, lui inspira, vers la fin de sa vie, l'idée de réunir en un corps d'ouvrage divers opuscules déjà publiés sans sa participation, mais dont il avouoit être l'auteur, et qu'il croyoit propres à exciter et à nourrir la dévotion des fidèles. Ce recueil, dont il fit commencer l'impression avant sa mort, et qui parut peu de temps après, en 1715, contenoit seulement les *Prières du matin et du soir*, avec des *Réflexions pour tous les jours du mois*. Trois ans après, c'est-à-dire en 1718, on publia une nouvelle édition de ce recueil, augmentée de quelques nouveaux opuscules. Nous sommes parvenus, quoique avec beaucoup de peine, à nous procurer l'édition de 1715. Mais toutes les recherches que nous avons pu faire, soit à Paris, soit dans les provinces, et en particulier dans le diocèse de Cambrai, n'ont pu nous procurer aucun exemplaire de l'édition de 1718. Nous ne la connoissons que par le *catalogue* des écrits de Fénélon, joint en 1722 à la nouvelle édition du *Recueil de ses opuscules*. Ce Catalogue nous apprend qu'on trouve dans l'édition de 1718, outre les divers opuscules dont nous parlerons bientôt, une courte *Explication des Cérémonies de la messe*. Cette *explication* n'ayant été publiée jusqu'ici dans aucun autre recueil des *OEuvres spirituelles* de Fénélon, il nous a été absolument impossible de l'insérer dans notre collection.

Mais nous avons cru suivre les vues de l'illustre

prélat, en réunissant sous le titre de *Manuel de piété* les écrits suivans, dont l'authenticité est constatée, soit par le *catalogue* que nous venons de citer, soit par les diverses éditions des *Œuvres spirituelles* de Fénélon, publiées par le marquis son petit-neveu, soit enfin par les manuscrits originaux que nous avons sous les yeux.

1° *Avis sur la Prière et sur les principaux exercices de la vie chrétienne;*
2° *Prières du matin et du soir;*
3° *Réflexions pour tous les jours du mois;*
4° *Courtes méditations sur différens sujets tirés de l'Ecriture sainte;*
5° *Entretiens affectifs pour les principales fêtes de l'année;*
6° *Courtes méditations pour un malade;*
7° *Exhortations et avis pour l'administration des sacremens.*

Tous ces écrits, à l'exception des quatrième, cinquième et sixième, faisoient partie de la nouvelle édition des *Prières du matin et du soir*, publiée en 1718, comme on peut s'en convaincre par le *catalogue* déjà cité. Les quatrième, cinquième et sixième avoient paru du vivant de Fénélon, quoique sans sa participation, dans le recueil intitulé *Sentimens de piété*, (Paris, 1713, 1 vol. in-12.) et se trouvent dans toutes les éditions des *Œuvres spirituelles*. Les *Exhortations et avis pour l'administration des sacremens* sont principalement tirés du *Rituel de Cambrai*, auquel Fénélon les joignit dans la nouvelle édition qu'il donna de ce Rituel en 1707. Nous avons ajouté aux exhortations sur le sacrement de l'Eucharistie celle que Fénélon adressa au duc de Bourgogne, au moment de sa première communion; elle paroît ici

pour la première fois, et d'après le manuscrit original.

C'est ici le lieu de remarquer que le *Livre de Prières de Fénélon*, publié à Liége en 1807, et réimprimé à Paris en 1820, (1 vol. in-18, chez Villet.) renferme plusieurs pièces qui ne sont pas de l'archevêque de Cambrai. L'éditeur lui-même avertit, dans la préface de ce recueil, qu'il le publie d'après l'édition de 1715, à laquelle il a joint quelques opuscules de divers auteurs, pour former un livre plus complet.

V. *Instructions et Avis sur divers points de la morale et de la perfection chrétienne.*

Ces instructions ne sont point un ouvrage composé par Fénélon sur un plan régulier. C'est un recueil d'entretiens et d'avis détachés sur divers points de la morale et de la perfection chrétienne. Quelques-unes de ces instructions sont de simples extraits des lettres spirituelles de l'archevêque de Cambrai, publiés à son insu par quelqu'un de ses amis. D'autres plus étendues et plus complètes paroissent avoir été la matière de conférences ou d'entretiens spirituels, soit dans quelques communautés religieuses, soit dans ces édifiantes réunions qu'il avoit eu le talent de former au milieu même de la Cour, et dans lesquelles un petit nombre de vertueux amis, sous la conduite de leur pieux directeur, s'animoient constamment à la pratique des plus pures vertus, dans le séjour de la dissipation et des plaisirs.

La plupart des pièces qui composent ce recueil parurent du vivant même de Fénélon, mais sans sa participation, dans les ouvrages intitulés : *Sentimens de piété, Sentimens de pénitence,* etc. On les trouve aussi dans toutes les éditions des *Œuvres spirituelles,*

sous le titre de *Divers sentimens et avis chrétiens* (1). Mais soit que ceux qui procurèrent l'impression de ces recueils manquassent de copies exactes, soit qu'ils y eussent fait à dessein des changemens considérables, les premières éditions étoient extrêmement défectueuses, chargées de pièces apocryphes, que Fénélon lui-même désavoua expressément. L'édition la plus correcte est sans contredit celle qui fut donnée en 1738 par le marquis de Fénélon, et dont toutes les pièces douteuses et apocryphes ont été sévèrement exclues. Le P. de Querbeuf, dans sa collection, a suivi avec raison cette dernière édition préférablement à toutes les autres. Il faut avouer cependant qu'elle est encore bien éloignée d'avoir toute la perfection qu'on eût pu lui donner en la comparant avec les manuscrits originaux. On y trouve encore des chapitres entiers qui ne sont que des lambeaux mal cousus de quelques lettres spirituelles (2). D'autres chapitres épars et divisés dans le recueil, sont réunis en un corps d'instructions dans le manuscrit original (3).

Le grand nombre des manuscrits originaux et des copies authentiques perdus ou égarés depuis la mort du marquis de Fénélon, et surtout depuis la révolution, nous met aujourd'hui dans l'impossibilité de faire entièrement disparoître ces défauts. Mais nous n'avons rien négligé pour perfectionner autant

(1) Nous avons cru devoir changer ce titre, qui n'est pas de Fénélon, et qui nous a paru un peu trop vague.

(2) Voyez en particulier dans ces dernières éditions le chapitre IX, qui se compose de quelques extraits des *Lettres spirituelles* de Fénélon à un militaire. Les chapitres VI, XXII, XXIX et XLIX, sont tirés des *Lettres à la comtesse de Grammont.*

(3) Les premières pages du XXIIe chapitre avec les chapitres XVIII et XIX sont joints en une seule instruction dans le manuscrit original. Il en est de même des chapitres XX et XXXII, XI et XXIV, etc.

qu'il étoit en notre pouvoir cette partie de notre collection. Nous avons entièrement supprimé tous les chapitres composés d'extraits des Lettres spirituelles, qu'on trouvera entières dans la Correspondance. Nous avons réuni sous un même titre, d'après les manuscrits originaux ou les copies authentiques, les chapitres divisés mal à propos dans les éditions précédentes. Nous en avons ajouté quelques autres entièrement inédits, et que nous aurons soin de désigner par une marque particulière. Enfin nous les avons tous rangés dans un ordre nouveau, rapprochant ceux qui traitent des mêmes sujets, plaçant à la tête des autres ceux qui sont d'une utilité plus générale, et réservant pour la fin ceux qui traitent des pratiques et des sentimens d'une plus haute perfection. Pour donner une idée plus exacte de notre travail, et pour faciliter la comparaison de notre édition avec les précédentes, nous placerons, à la suite des *Instructions et avis*, une *table* qui indiquera l'ordre et les titres des chapitres contenus dans les anciennes éditions, avec les parties correspondantes de la nôtre.

DE L'ÉDUCATION

DES FILLES.

DE L'ÉDUCATION DES FILLES.

CHAPITRE PREMIER.

De l'importance de l'éducation des filles.

Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles. La coutume et le caprice des mères y décident souvent de tout: on suppose qu'on doit donner à ce sexe peu d'instruction. L'éducation des garçons passe pour une des principales affaires par rapport au bien public; et quoiqu'on n'y fasse guère moins de fautes que dans celle des filles, du moins on est persuadé qu'il faut beaucoup de lumières pour y réussir. Les plus habiles gens se sont appliqués à donner des règles dans cette matière. Combien voit-on de maîtres et de colléges! combien de dépenses pour des impressions de livres, pour des recherches de sciences, pour des méthodes d'apprendre les langues, pour le choix des professeurs! Tous ces grands préparatifs ont souvent plus d'apparence que de solidité; mais enfin ils marquent la haute idée qu'on a de l'éducation des garçons. Pour les filles, dit-on, il ne faut pas qu'elles soient savantes, la curiosité les rend vaines et précieuses; il suffit qu'elles sachent gouverner un jour leurs ménages, et obéir à leurs maris sans rai-

sonner. On ne manque pas de se servir de l'expérience qu'on a de beaucoup de femmes que la science a rendues ridicules : après quoi on se croit en droit d'abandonner aveuglément les filles à la conduite des mères ignorantes et indiscrètes.

Il est vrai qu'il faut craindre de faire des savantes ridicules. Les femmes ont d'ordinaire l'esprit encore plus foible et plus curieux que les hommes; aussi n'est-il point à propos de les engager dans des études dont elles pourroient s'entêter. Elles ne doivent ni gouverner l'Etat, ni faire la guerre, ni entrer dans le ministère des choses sacrées; ainsi elles peuvent se passer de certaines connoissances étendues, qui appartiennent à la politique, à l'art militaire, à la jurisprudence, à la philosophie et à la théologie. La plupart même des arts mécaniques ne leur conviennent pas : elles sont faites pour des exercices modérés. Leur corps aussi bien que leur esprit, est moins fort et moins robuste que celui des hommes; en revanche, la nature leur a donné en partage l'industrie, la propreté et l'économie, pour les occuper tranquillement dans leurs maisons.

Mais que s'ensuit-il de la foiblesse naturelle des femmes? Plus elles sont foibles, plus il est important de les fortifier. N'ont-elles pas des devoirs à remplir, mais des devoirs qui sont les fondemens de toute la vie humaine? Ne sont-ce pas les femmes qui ruinent ou qui soutiennent les maisons, qui règlent tout le détail des choses domestiques, et qui, par conséquent, décident de ce qui touche de plus près à tout le genre humain? Par là, elles ont la principale part aux bonnes ou aux mauvaises mœurs de presque tout le

monde. Une femme judicieuse, appliquée, et pleine de religion, est l'ame de toute une grande maison; elle y met l'ordre pour les biens temporels et pour le salut. Les hommes mêmes, qui ont toute l'autorité en public, ne peuvent par leurs délibérations établir aucun bien effectif, si les femmes ne leur aident à l'exécuter.

Le monde n'est point un fantôme; c'est l'assemblage de toutes les familles : et qui est-ce qui peut les policer avec un soin plus exact que les femmes, qui, outre leur autorité naturelle et leur assiduité dans leur maison, ont encore l'avantage d'être nées soigneuses, attentives au détail, industrieuses, insinuantes et persuasives? Mais les hommes peuvent-ils espérer pour eux-mêmes quelque douceur dans la vie, si leur plus étroite société, qui est celle du mariage, se tourne en amertume? Mais les enfans, qui feront dans la suite tout le genre humain, que deviendront-ils, si les mères les gâtent dès leurs premières années?

Voilà donc les occupations des femmes, qui ne sont guère moins importantes au public que celles des hommes, puisqu'elles ont une maison à régler, un mari à rendre heureux, des enfans à bien élever. Ajoutez que la vertu n'est pas moins pour les femmes que pour les hommes : sans parler du bien ou du mal qu'elles peuvent faire au public, elles sont la moitié du genre humain, racheté du sang de Jésus-Christ et destiné à la vie éternelle.

Enfin, il faut considérer, outre le bien que font les femmes quand elles sont bien élevées, le mal qu'elles causent dans le monde quand elles man-

quent d'une éducation qui leur inspire la vertu. Il est constant que la mauvaise éducation des femmes fait plus de mal que celle des hommes, puisque les désordres des hommes viennent souvent et de la mauvaise éducation qu'ils ont reçue de leurs mères, et des passions que d'autres femmes leur ont inspirées dans un âge plus avancé.

Quelles intrigues se présentent à nous dans les histoires, quel renversement des lois et des mœurs, quelles guerres sanglantes, quelles nouveautés contre la religion, quelles révolutions d'État, causés par le déréglement des femmes! Voilà ce qui prouve l'importance de bien élever les filles; cherchons-en les moyens.

CHAPITRE II.

Inconvéniens des éducations ordinaires.

L'ignorance d'une fille est cause qu'elle s'ennuie, et qu'elle ne sait à quoi s'occuper innocemment. Quand elle est venue jusqu'à un certain âge sans s'appliquer aux choses solides, elle n'en peut avoir ni le goût ni l'estime; tout ce qui est sérieux lui paroît triste, tout ce qui demande une attention suivie la fatigue; la pente aux plaisirs, qui est forte pendant la jeunesse, l'exemple des personnes du même âge qui sont plongées dans l'amusement, tout sert à lui faire craindre une vie réglée et laborieuse. Dans ce premier âge, elle manque d'expérience et d'autorité pour gouverner quelque chose dans la maison de ses parens: elle ne connoît pas même l'importance de

s'y appliquer, à moins que sa mère n'ait pris soin de la lui faire remarquer en détail. Si elle est de condition, elle est exempte du travail des mains : elle ne travaillera donc que quelque heure du jour, parce qu'on dit, sans savoir pourquoi, qu'il est honnête aux femmes de travailler; mais souvent ce ne sera qu'une contenance, et elle ne s'accoutumera point à un travail suivi.

En cet état que fera-t-elle? La compagnie d'une mère qui l'observe, qui la gronde, qui croit la bien élever en ne lui pardonnant rien, qui se compose avec elle, qui lui fait essuyer ses humeurs, qui lui paroît toujours chargée de tous les soucis domestiques, la gêne et la rebute; elle a autour d'elle des femmes flatteuses, qui, cherchant à s'insinuer par des complaisances basses et dangereuses, suivent toutes ses fantaisies, et l'entretiennent de tout ce qui peut la dégoûter du bien : la piété lui paroît une occupation languissante, et une règle ennemie de tous les plaisirs. A quoi donc s'occupera-t-elle? à rien d'utile. Cette inapplication se tourne même en habitude incurable.

Cependant voilà un grand vide, qu'on ne peut espérer de remplir de choses solides; il faut donc que les frivoles prennent la place. Dans cette oisiveté, une fille s'abandonne à sa paresse; et la paresse, qui est une langueur de l'ame, est une source inépuisable d'ennuis. Elle s'accoutume à dormir d'un tiers plus qu'il ne faudroit pour conserver une santé parfaite; ce long sommeil ne sert qu'à l'amollir, qu'à la rendre plus délicate, plus exposée aux révoltes du

corps : au lieu qu'un sommeil médiocre, accompagné d'un exercice réglé, rend une personne gaie, vigoureuse et robuste ; ce qui fait, sans doute, la véritable perfection du corps, sans parler des avantages que l'esprit en tire. Cette mollesse et cette oisiveté étant jointes à l'ignorance, il en naît une sensibilité pernicieuse pour les divertissemens et pour les spectacles ; c'est même ce qui excite une curiosité indiscrète et insatiable.

Les personnes instruites, et occupées à des choses sérieuses, n'ont d'ordinaire qu'une curiosité médiocre : ce qu'elles savent leur donne du mépris pour beaucoup de choses qu'elles ignorent ; elles voient l'inutilité et le ridicule de la plupart des choses que les petits esprits qui ne savent rien, et qui n'ont rien à faire, sont empressés d'apprendre.

Au contraire, les filles mal instruites et inappliquées ont une imagination toujours errante. Faute d'aliment solide, leur curiosité se tourne en ardeur vers les objets vains et dangereux. Celles qui ont de l'esprit s'érigent souvent en précieuses, et lisent tous les livres qui peuvent nourrir leur vanité ; elles se passionnent pour des romans, pour des comédies, pour des récits d'aventures chimériques, où l'amour profane est mêlé. Elles se rendent l'esprit visionnaire, en s'accoutumant au langage magnifique des héros de romans : elles se gâtent même par là pour le monde ; car tous ces beaux sentimens en l'air, toutes ces passions généreuses, toutes ces aventures que l'auteur du roman a inventées pour le plaisir, n'ont aucun rapport avec les vrais motifs qui font

agir dans le monde, et qui décident des affaires, ni avec les mécomptes qu'on trouve dans tout ce qu'on entreprend.

Une pauvre fille, pleine du tendre et du merveilleux qui l'ont charmée dans ses lectures, est étonnée de ne trouver point dans le monde de vrais personnages qui ressemblent à ces héros : elle voudroit vivre comme ces princesses imaginaires, qui sont dans les romans toujours charmantes, toujours adorées, toujours au-dessus de tous les besoins. Quel dégoût pour elle de descendre de l'héroïsme jusqu'au plus bas détail du ménage !

Quelques-unes poussent leur curiosité encore plus loin, et se mêlent de décider sur la religion, quoiqu'elles n'en soient point capables. Mais celles qui n'ont pas assez d'ouverture d'esprit pour ces curiosités, en ont d'autres qui leur sont proportionnées : elles veulent ardemment savoir ce qui se dit, ce qui se fait, une chanson, une nouvelle, une intrigue, recevoir des lettres, lire celles que les autres reçoivent; elles veulent qu'on leur dise tout, et elles veulent aussi tout dire; elles sont vaines, et la vanité fait parler beaucoup; elles sont légères, et la légèreté empêche les réflexions qui feroient souvent garder le silence.

CHAPITRE III.

Quels sont les premiers fondemens de l'éducation.

Pour remédier à tous ces maux, c'est un grand avantage que de pouvoir commencer l'éducation des filles dès leur plus tendre enfance. Ce premier âge, qu'on abandonne à des femmes indiscrètes et quelquefois déréglées, est pourtant celui où se font les impressions les plus profondes, et qui, par conséquent, a un grand rapport à tout le reste de la vie.

Avant que les enfans sachent entièrement parler, on peut les préparer à l'instruction. On trouvera peut-être que j'en dis trop : mais on n'a qu'à considérer ce que fait l'enfant qui ne parle pas encore ; il apprend une langue qu'il parlera bientôt plus exactement que les savans ne sauroient parler les langues mortes qu'ils ont étudiées avec tant de travail dans l'âge le plus mûr. Mais qu'est-ce qu'apprendre une langue ? Ce n'est pas seulement mettre dans sa mémoire un grand nombre de mots ; c'est encore, dit saint Augustin (1), observer le sens de chacun de ces mots en particulier. L'enfant, dit-il, parmi ses cris et ses jeux, remarque de quel objet chaque parole est le signe : il le fait, tantôt en considérant les mouvemens naturels des corps qui touchent ou qui montrent les objets dont on parle, tantôt étant frappé par la fréquente répétition du même mot pour signifier le même objet. Il est vrai que le tempérament du cerveau des enfans leur donne une admirable fa-

(1) *Confess.* lib. I, cap. VIII, n. 13 : tom. I, pag. 71.

cilité pour l'impression de toutes ces images : mais quelle attention d'esprit ne faut-il pas pour les discerner, et pour les attacher chacune à son objet?

Considérez encore combien, dès cet âge, les enfans cherchent ceux qui les flattent, et fuient ceux qui les contraignent; combien ils savent crier ou se taire pour avoir ce qu'ils souhaitent; combien ils ont déjà d'artifice et de jalousie. J'ai vu, dit saint Augustin (1), un enfant jaloux : il ne savoit pas encore parler; et déjà, avec un visage pâle et des yeux irrités, il regardoit l'enfant qui tétoit avec lui.

On peut donc compter que les enfans connoissent dès lors plus qu'on ne s'imagine d'ordinaire : ainsi vous pouvez leur donner, par des paroles qui seront aidées par des tons et des gestes, l'inclination d'être avec les personnes honnêtes et vertueuses qu'ils voient, plutôt qu'avec d'autres personnes déraisonnables qu'ils seroient en danger d'aimer : ainsi vous pouvez encore, par les différens airs de votre visage, et par le ton de votre voix, leur représenter avec horreur les gens qu'ils ont vus en colère ou dans quelque autre déréglement, et prendre les tons les plus doux avec le visage le plus serein, pour leur représenter avec admiration ce qu'ils ont vu faire de sage et de modeste.

Je ne donne pas ces petites choses pour grandes; mais enfin ces dispositions éloignées sont des commencemens qu'il ne faut pas négliger, et cette manière de prévenir de loin les enfans a des suites insensibles qui facilitent l'éducation.

Si on doute encore du pouvoir que ces premiers

(1) *Confess.* lib. 1, cap. VII, n. 11 : pag. 73.

préjugés de l'enfance ont sur les hommes, on n'a qu'à voir combien le souvenir des choses qu'on a aimées dans l'enfance est encore vif et touchant dans un âge avancé. Si, au lieu de donner aux enfans de vaines craintes des fantômes et des esprits, qui ne font qu'affoiblir, par de trop grands ébranlemens, leur cerveau encore tendre; si, au lieu de les laisser suivre toutes les imaginations de leurs nourrices pour les choses qu'ils doivent aimer ou fuir, on s'attachoit à leur donner toujours une idée agréable du bien, et une idée affreuse du mal; cette prévention leur faciliteroit beaucoup dans la suite la pratique de toutes le vertus. Au contraire, on leur fait craindre un prêtre vêtu de noir, on ne leur parle de la mort que pour les effrayer, on leur raconte que les morts reviennent la nuit sous des figures hideuses; tout cela n'aboutit qu'à rendre une ame foible et timide, et qu'à la préoccuper contre les meilleures choses.

Ce qui est le plus utile dans les premières années de l'enfance, c'est de ménager la santé de l'enfant, de tâcher de lui faire un sang doux par le choix des alimens, et par un régime de vie simple; c'est de régler ses repas, en sorte qu'il mange toujours à peu près aux mêmes heures; qu'il mange assez souvent à proportion de son besoin; qu'il ne mange point hors de son repas, parce que c'est surcharger l'estomac pendant que la digestion n'est pas finie; qu'il ne mange rien de haut goût qui l'excite à manger au-delà de son besoin, et qui le dégoûte des alimens plus convenables à sa santé; qu'enfin on ne lui serve pas trop de choses différentes, car la variété des

viandes qui viennent l'une après l'autre soutient l'appétit après que le vrai besoin de manger est fini.

Ce qu'il y a encore de très-important, c'est de laisser affermir les organes en ne pressant point l'instruction, d'éviter tout ce qui peut allumer les passions, d'accoutumer doucement l'enfant à être privé des choses pour lesquelles il a témoigné trop d'ardeur, afin qu'il n'espère jamais d'obtenir les choses qu'il désire.

Si peu que le naturel des enfans soit bon, on peut les rendre ainsi dociles, patiens, fermes, gais et tranquilles : au lieu que, si on néglige ce premier âge, ils y deviennent ardens et inquiets pour toute leur vie; leur sang se brûle; les habitudes se forment; le corps, encore tendre, et l'ame, qui n'a encore aucune pente vers aucun objet, se plient vers le mal; il se fait en eux une espèce de second péché originel, qui est la source de mille désordres quand ils sont plus grands.

Dès qu'ils sont dans un âge plus avancé, où leur raison est toute développée, il faut que toutes les paroles qu'on leur dit servent à leur faire aimer la vérité, et à leur inspirer le mépris de toute dissimulation. Ainsi on ne doit jamais se servir d'aucune feinte pour les apaiser, ou pour leur persuader ce qu'on veut : par là, on leur enseigne la finesse, qu'ils n'oublient jamais; il faut les mener par la raison autant qu'on peut.

Mais examinons de plus près l'état des enfans, pour voir plus en détail ce qui leur convient. La substance de leur cerveau est molle, et elle se durcit tous les jours; pour leur esprit, il ne sait rien, tout

lui est nouveau. Cette mollesse du cerveau fait que tout s'y imprime facilement, et la surprise de la nouveauté fait qu'ils admirent aisément et qu'ils sont fort curieux. Il est vrai aussi que cette humidité et cette mollesse du cerveau, jointe à une grande chaleur, lui donne un mouvement facile et continuel. De là vient cette agitation des enfans, qui ne peuvent arrêter leur esprit à aucun objet, non plus que leur corps en aucun lieu.

D'un autre côté, les enfans ne sachant encore rien penser ni faire d'eux-mêmes, ils remarquent tout; et ils parlent peu, si on ne les accoutume à parler beaucoup, et c'est de quoi il faut bien se garder. Souvent le plaisir qu'on veut tirer des jolis enfans les gâte; on les accoutume à hasarder tout ce qui leur vient dans l'esprit, et à parler des choses dont il n'ont pas encore des connoissances distinctes : il leur en reste toute leur vie l'habitude de juger avec précipitation, et de dire des choses dont ils n'ont point d'idées claires; ce qui fait un très-mauvais caractère d'esprit.

Ce plaisir qu'on veut tirer des enfans produit encore un effet pernicieux : ils aperçoivent qu'on les regarde avec complaisance, qu'on observe tout ce qu'ils font, qu'on les écoute avec plaisir; par là, ils s'accoutument à croire que le monde sera toujours occupé d'eux.

Pendant cet âge où l'on est applaudi, et où l'on n'a point encore éprouvé la contradiction, on conçoit des espérances chimériques qui préparent des mécomptes infinis pour toute la vie. J'ai vu des enfans qui croyoient qu'on parloit d'eux toutes les fois

qu'on parloit en secret, parce qu'ils avoient remarqué qu'on l'avoit fait souvent; ils s'imaginoient n'avoir rien en eux que d'extraordinaire et d'admirable. Il faut donc prendre soin des enfans, sans leur laisser voir qu'on pense beaucoup à eux. Montrez-leur que c'est par amitié, et par le besoin où ils sont d'être redressés, que vous êtes attentif à leur conduite, et non par l'admiration de leur esprit. Contentez-vous de les former peu à peu selon les occasions qui viennent naturellement : quand même vous pourriez avancer beaucoup l'esprit d'un enfant sans le presser, vous devriez craindre de le faire; car le danger de la vanité et de la présomption est toujours plus grand que le fruit de ces éducations prématurées qui font tant de bruit.

Il faut se contenter de suivre et d'aider la nature. Les enfans savent peu, il ne faut pas les exciter à parler : mais comme ils ignorent beaucoup de choses, ils ont beaucoup de questions à faire; aussi en font-ils beaucoup. Il suffit de leur répondre précisément, et d'ajouter quelquefois certaines petites comparaisons pour rendre plus sensibles les éclaircissemens qu'on doit leur donner. S'ils jugent de quelque chose sans le bien savoir, il faut les embarrasser par quelque question nouvelle, pour leur faire sentir leur faute, sans les confondre rudement. En même temps il faut leur faire apercevoir, non par des louanges vagues, mais par quelque marque effective d'estime, qu'on les approuve bien plus quand ils doutent, et qu'ils demandent ce qu'ils ne savent pas, que quand ils décident le mieux. C'est le vrai moyen de mettre dans leur esprit, avec beaucoup

de politesse, une modestie véritable, et un grand mépris pour les contestations qui sont si ordinaires aux jeunes personnes peu éclairées.

Dès qu'il paroît que leur raison a fait quelque progrès, il faut se servir de cette expérience pour les prémunir contre la présomption. Vous voyez, direz-vous, que vous êtes plus raisonnable maintenant que vous ne l'étiez l'année passée; dans un an vous verrez encore des choses que vous n'êtes pas capable de voir aujourd'hui. Si, l'année passée, vous aviez voulu juger des choses que vous savez maintenant, et que vous ignoriez alors, vous en auriez mal jugé. Vous auriez eu grand tort de prétendre savoir ce qui étoit au-delà de votre portée. Il en est de même aujourd'hui des choses qui vous restent à connoître : vous verrez un jour combien vos jugemens présens sont imparfaits. Cependant fiez-vous aux conseils des personnes qui jugent comme vous jugerez vous-même quand vous aurez leur âge et leur expérience.

La curiosité des enfans est un penchant de la nature, qui va comme au-devant de l'instruction; ne manquez pas d'en profiter. Par exemple, à la campagne ils voient un moulin, et ils veulent savoir ce que c'est; il faut leur montrer comment se prépare l'aliment qui nourrit l'homme. Ils aperçoivent des moissonneurs, et il faut leur expliquer ce qu'ils font, comment est-ce qu'on sème le blé, et comment il se multiplie dans la terre. A la ville, ils voient des boutiques où s'exercent plusieurs arts, et où l'on vend diverses marchandises. Il ne faut jamais être importuné de leurs demandes; ce sont des ouvertures que la

la nature vous offre pour faciliter l'instruction : témoignez y prendre plaisir; par là, vous leur enseignerez insensiblement comment se font toutes les choses qui servent à l'homme, et sur lesquelles roule le commerce. Peu à peu, sans étude particulière, ils connoîtront la bonne manière de faire toutes ces choses qui sont de leur usage, et le juste prix de chacune, ce qui est le vrai fond de l'économie. Ces connoissances, qui ne doivent être méprisées de personne, puisque tout le monde a besoin de ne se pas laisser tromper dans sa dépense, sont principalement nécessaires aux filles.

CHAPITRE IV.

Imitation à craindre.

L'IGNORANCE des enfans, dans le cerveau desquels rien n'est encore imprimé, et qui n'ont aucune habitude, les rend souples et enclins à imiter tout ce qu'ils voient. C'est pourquoi il est capital de ne leur offrir que de bons modèles. Il ne faut laisser approcher d'eux que des gens dont les exemples soient utiles à suivre : mais comme il n'est pas possible qu'ils ne voient, malgré les précautions qu'on prend, beaucoup de choses irrégulières, il faut leur faire remarquer de bonne heure l'impertinence de certaines personnes vicieuses et déraisonnables, sur la réputation desquelles il n'y a rien à ménager : il faut leur montrer combien on est méprisé et digne de l'être, combien on est misérable, quand on s'aban-

donne à ses passions, et qu'on ne cultive point sa raison. On peut ainsi, sans les accoutumer à la moquerie, leur former le goût, et les rendre sensibles aux vraies bienséances. Il ne faut pas même s'abstenir de les prévenir en général sur certains défauts, quoiqu'on puisse craindre de leur ouvrir par là les yeux sur les foiblesses des gens qu'ils doivent respecter; car, outre qu'on ne doit pas espérer et qu'il n'est point juste de les entretenir dans l'ignorance des véritables règles là-dessus, d'ailleurs le plus sûr moyen de les tenir dans leur devoir est de leur persuader qu'il faut supporter les défauts d'autrui, qu'on ne doit pas même en juger légèrement, qu'ils paroissent souvent plus grands qu'ils ne sont, qu'ils sont réparés par des qualités avantageuses, et que, rien n'étant parfait sur la terre, on doit admirer ce qui a le moins d'imperfection; enfin, quoiqu'il faille réserver de telles instructions pour l'extrémité, il faut pourtant leur donner les vrais principes, et les préserver d'imiter tout le mal qu'ils ont devant les yeux.

Il faut aussi les empêcher de contrefaire les gens ridicules; car ces manières moqueuses et comédiennes ont quelque chose de bas et de contraire aux sentimens honnêtes : il est à craindre que les enfans ne les prennent, parce que la chaleur de leur imagination et la souplesse de leur corps, jointes à leur enjouement, leur font aisément prendre toutes sortes de formes pour représenter ce qu'ils voient de ridicule.

Cette pente à imiter, qui est dans les enfans, produit des maux infinis quand on les livre à des gens sans vertu qui ne se contraignent guère devant eux.

Mais Dieu a mis, par cette pente, dans les enfans de quoi se plier facilement à tout ce qu'on leur montre pour le bien. Souvent, sans leur parler, on n'auroit qu'à leur faire voir en autrui ce qu'on voudroit qu'ils fissent.

CHAPITRE V.

Instructions indirectes : il ne faut pas presser les enfans.

Je crois même qu'il faudroit souvent se servir de ces instructions indirectes, qui ne sont point ennuyeuses comme les leçons et les remontrances, seulement pour réveiller leur attention sur les exemples qu'on leur donneroit.

Une personne pourroit demander quelquefois devant eux à une autre : Pourquoi faites-vous cela ? et l'autre répondroit : Je le fais par telle raison. Par exemple : Pourquoi avez-vous avoué votre faute ? C'est que j'en aurois fait encore une plus grande de la désavouer lâchement par un mensonge, et qu'il n'y a rien de plus beau que de dire franchement : J'ai tort. Après cela, la première personne peut louer celle qui s'est ainsi accusée elle-même : mais il faut que tout cela se fasse sans affectation ; car les enfans sont bien plus pénétrans qu'on ne croit, et dès qu'ils ont aperçu quelque finesse dans ceux qui les gouvernent, ils perdent la simplicité et la confiance qui leur sont naturelles.

Nous avons remarqué que le cerveau des enfans

est tout ensemble chaud et humide, ce qui leur cause un mouvement continuel. Cette mollesse du cerveau fait que toutes choses s'y impriment facilement, et que les images de tous les objets sensibles y sont très-vives : ainsi il faut se hâter d'écrire dans leur tête pendant que les caractères s'y forment aisément. Mais il faut bien choisir les images qu'on y doit graver ; car on ne doit verser dans un réservoir si petit et si précieux que des choses exquises ; il faut se souvenir qu'on ne doit à cet âge verser dans les esprits que ce qu'on souhaite qui y demeure toute la vie. Les premières images gravées pendant que le cerveau est encore mou, et que rien n'y est écrit, sont les plus profondes. D'ailleurs elles se durcissent à mesure que l'âge dessèche le cerveau ; ainsi elles deviennent ineffaçables : de là vient que, quand on est vieux, on se souvient distinctement des choses de la jeunesse, quoique éloignées ; au lieu qu'on se souvient moins de celles qu'on a vues dans un âge plus avancé, parce que les traces en ont été faites dans le cerveau lorsqu'il étoit déjà desséché et plein d'autres images.

Quand on entend faire ces raisonnemens, on a peine à les croire. Il est pourtant vrai qu'on raisonne de même sans s'en apercevoir. Ne dit-on pas tous les jours : J'ai pris mon pli ; je suis trop vieux pour changer ; j'ai été nourri de cette façon ? D'ailleurs ne sent-on pas un plaisir singulier à rappeler les images de la jeunesse ? Les plus fortes inclinations ne sont-elles pas celles qu'on a prises à cet âge ? Tout cela ne prouve-t-il pas que les premières impressions et les premières habitudes sont les plus fortes ? Si l'enfance est propre à graver des images dans le cerveau, il faut

avouer qu'elle l'est moins au raisonnement. Cette humidité du cerveau qui rend les impressions faciles, étant jointe à une grande chaleur, fait une agitation qui empêche toute application suivie.

Le cerveau des enfans est comme une bougie allumée dans un lieu exposé au vent : sa lumière vacille toujours. L'enfant vous fait une question ; et, avant que vous répondiez, ses yeux s'enlèvent vers le plancher, il compte toutes les figures qui y sont peintes, ou tous les morceaux de vitres qui sont aux fenêtres : si vous voulez le ramener à son premier objet, vous le gênez comme si vous le teniez en prison. Ainsi il faut ménager avec grand soin les organes, en attendant qu'ils s'affermissent : répondez-lui promptement à sa question, et laissez-lui en faire d'autres à son gré. Entretenez seulement sa curiosité, et faites dans sa mémoire un amas de bons matériaux : viendra le temps qu'ils s'assembleront d'eux-mêmes, et que, le cerveau ayant plus de consistance, l'enfant raisonnera de suite. Cependant bornez-vous à le redresser quand il ne raisonnera pas juste, et à lui faire sentir sans empressement, selon les ouvertures qu'il vous donnera, ce que c'est que tirer droit une conséquence.

Laissez donc jouer un enfant, et mêlez l'instruction avec le jeu ; que la sagesse ne se montre à lui que par intervalle, et avec un visage riant ; gardez-vous de le fatiguer par une exactitude indiscrète.

Si l'enfant se fait une idée triste et sombre de la vertu, si la liberté et le déréglement se présentent à lui sous une figure agréable, tout est perdu, vous travaillez en vain. Ne le laissez jamais flatter par de

petits esprits, ou par des gens sans règle : on s'accoutume à aimer les mœurs et les sentimens des gens qu'on aime; le plaisir qu'on trouve d'abord avec les malhonnêtes gens fait peu à peu estimer ce qu'ils ont même de méprisable.

Pour rendre les gens de bien agréables aux enfans, faites-leur remarquer ce qu'ils ont d'aimable et de commode; leur sincérité, leur modestie, leur désintéressement, leur fidélité, leur discrétion, mais surtout leur piété, qui est la source de tout le reste.

Si quelqu'un d'entre eux a quelque chose de choquant, dites: La piété ne donne point ces défauts-là; quand elle est parfaite, elle les ôte, ou du moins elle les adoucit. Après tout, il ne faut point s'opiniâtrer à faire goûter aux enfans certaines personnes pieuses dont l'extérieur est dégoûtant.

Quoique vous veilliez sur vous-même pour n'y laisser rien voir que de bon, n'attendez pas que l'enfant ne trouve jamais aucun défaut en vous; souvent il apercevra jusqu'à vos fautes les plus légères.

Saint Augustin nous apprend qu'il avoit remarqué dès son enfance la vanité de ses maîtres sur les études. Ce que vous avez de meilleur et de plus pressé à faire, c'est de connoître vous-même vos défauts aussi bien que l'enfant les connoîtra, et de vous en faire avertir par des amis sincères. D'ordinaire ceux qui gouvernent les enfans ne leur pardonnent rien, et se pardonnent tout à eux-mêmes: cela excite dans les enfans un esprit de critique et de malignité; de façon que, quand ils ont vu faire quelque faute à la personne qui les gouverne, ils en sont ravis, et ne cherchent qu'à la mépriser.

Évitez cet inconvénient : ne craignez point de parler des défauts qui sont visibles en vous, et des fautes qui vous auront échappé devant l'enfant. Si vous le voyez capable d'entendre raison là-dessus ; dites-lui que vous voulez lui donner l'exemple de se corriger de ses défauts, en vous corrigeant des vôtres : par là, vous tirerez de vos imperfections mêmes de quoi instruire et édifier l'enfant, de quoi l'encourager pour sa correction ; vous éviterez même le mépris et le dégoût que vos défauts pourroient lui donner pour votre personne.

En même temps il faut chercher tous les moyens de rendre agréables à l'enfant les choses que vous exigez de lui. En avez-vous quelqu'une de fâcheuse à proposer, faites-lui entendre que la peine sera bientôt suivie du plaisir ; montrez-lui toujours l'utilité des choses que vous lui enseignez ; faites-lui en voir l'usage par rapport au commerce du monde et aux devoirs des conditions. Sans cela, l'étude lui paroît un travail abstrait, stérile et épineux. A quoi sert, disent-ils en eux-mêmes, d'apprendre toutes ces choses dont on ne parle point dans les conversations, et qui n'ont aucun rapport à tout ce qu'on est obligé de faire ? Il faut donc leur rendre raison de tout ce qu'on leur enseigne : C'est, leur direz-vous, pour vous mettre en état de bien faire ce que vous ferez un jour ; c'est pour vous former le jugement ; c'est pour vous accoutumer à bien raisonner sur toutes les affaires de la vie. Il faut toujours leur montrer un but solide et agréable qui les soutienne dans le travail, et ne prétendre jamais les assujettir par une autorité sèche et absolue.

A mesure que leur raison augmente, il faut aussi de plus en plus raisonner avec eux sur les besoins de leur éducation, non pour suivre toutes leurs pensées, mais pour en profiter lorsqu'ils feront connoître leur état véritable, pour éprouver leur discernement, et pour leur faire goûter les choses qu'on veut qu'ils fassent.

Ne prenez jamais sans une extrême nécessité un air austère et impérieux, qui fait trembler les enfans. Souvent c'est affectation et pédanterie dans ceux qui gouvernent; car, pour les enfans, il ne sont d'ordinaire que trop timides et honteux. Vous leur fermeriez le cœur, et leur ôteriez la confiance, sans laquelle il n'y a nul fruit à espérer de l'éducation. Faites-vous aimer d'eux; qu'ils soient libres avec vous, et qu'ils ne craignent point de vous laisser voir leurs défauts. Pour y réussir, soyez indulgent à ceux qui ne se déguisent point devant vous. Ne paroissez ni étonné ni irrité de leurs mauvaises inclinations; au contraire, compatissez à leurs foiblesses. Quelquefois il en arrivera cet inconvénient, qu'ils seront moins retenus par la crainte; mais, à tout prendre, la confiance et la sincérité leur sont plus utiles que l'autorité rigoureuse.

D'ailleurs, l'autorité ne laissera pas de trouver sa place, si la confiance et la persuasion ne sont pas assez fortes; mais il faut toujours commencer par une conduite ouverte, gaie, et familière sans bassesse, qui vous donne moyen de voir agir les enfans dans leur état naturel, et de les connoître à fond. Enfin, quand même vous les réduiriez par l'autorité à observer toutes vos règles, vous n'iriez pas à votre

but ; tout se tourneroit en formalités gênantes, et peut-être en hypocrisie; vous les dégoûteriez du bien, dont vous devez chercher uniquement de leur inspirer l'amour.

Si le Sage a toujours recommandé aux parens de tenir la verge assidument levée sur les enfans, s'il a dit qu'un père qui se joue avec son fils pleurera dans la suite, ce n'est pas qu'il ait blâmé une éducation douce et patiente ; il condamne seulement ces parens foibles et inconsidérés, qui flattent les passions de leurs enfans, et qui ne cherchent qu'à s'en divertir pendant leur enfance, jusqu'à leur souffrir toutes sortes d'excès.

Ce qu'il en faut conclure, est que les parens doivent toujours conserver de l'autorité pour la correction, car il y a des naturels qu'il faut dompter par la crainte; mais, encore une fois, il ne faut le faire que quand on ne sauroit faire autrement.

Un enfant qui n'agit encore que par imagination, et qui confond dans sa tête les choses qui se présentent à lui liées ensemble, hait l'étude et la vertu, parce qu'il est prévenu d'aversion pour la personne qui lui en parle.

Voilà d'où vient cette idée si sombre et si affreuse de la piété, qu'il retient toute sa vie; c'est souvent tout ce qui lui reste d'une éducation sévère. Souvent il faut tolérer des choses qui auroient besoin d'être corrigées, et attendre le moment où l'esprit de l'enfant sera disposé à profiter de la correction. Ne le reprenez jamais, ni dans son premier mouvement, ni dans le vôtre. Si vous le faites dans le vôtre, il s'aperçoit que vous agissez par humeur et par

promptitude, et non par raison et par amitié; vous perdez sans ressource votre autorité. Si vous le reprenez dans son premier mouvement, il n'a pas l'esprit assez libre pour avouer sa faute, pour vaincre sa passion, et pour sentir l'importance de vos avis; c'est même exposer l'enfant à perdre le respect qu'il vous doit. Montrez-lui toujours que vous vous possédez : rien ne le lui fera mieux voir que votre patience. Observez tous les momens pendant plusieurs jours, s'il le faut, pour bien placer une correction. Ne dites point à l'enfant son défaut, sans ajouter quelque moyen de le surmonter, qui l'encourage à le faire; car il faut éviter le chagrin et le découragement que la correction inspire quand elle est sèche. Si on trouve un enfant un peu raisonnable, je crois qu'il faut l'engager insensiblement à demander qu'on lui dise ses défauts; c'est le moyen de les lui dire sans l'affliger : ne lui en dites même jamais plusieurs à la fois.

Il faut considérer que les enfans ont la tête foible, que leur âge ne les rend encore sensibles qu'au plaisir, et qu'on leur demande souvent une exactitude et un sérieux dont ceux qui l'exigent seroient incapables. On fait même une dangereuse impression d'ennui et de tristesse sur leur tempérament, en leur parlant toujours des mots et des choses qu'ils n'entendent point : nulle liberté, nul enjouement; toujours leçon, silence, posture gênée, correction et menaces.

Les anciens l'entendoient bien mieux : c'est par le plaisir des vers et de la musique, que les principales sciences, les maximes des vertus, et la politesse des

mœurs, s'introduisirent chez les Hébreux, chez les Egyptiens et chez les Grecs. Les gens sans lecture ont peine à le croire; tant cela est éloigné de nos coutumes. Cependant, si peu qu'on connoisse l'histoire, il n'y a pas moyen de douter que ce n'ait été la pratique vulgaire de plusieurs siècles. Du moins retranchons-nous, dans le nôtre, à joindre l'agréable à l'utile autant que nous le pouvons.

Mais, quoiqu'on ne puisse guère espérer de se passer toujours d'employer la crainte pour le commun des enfans, dont le naturel est dur et indocile, il ne faut pourtant y avoir recours qu'après avoir éprouvé patiemment tous les autres remèdes. Il faut même toujours faire entendre distinctement aux enfans à quoi se réduit tout ce qu'on leur demande, et moyennant quoi on sera content d'eux; car il faut que la joie et la confiance soient leur disposition ordinaire : autrement on obscurcit leur esprit, on abat leur courage; s'ils sont vifs, on les irrite; s'ils sont mous, on les rend stupides. La crainte est comme les remèdes violens qu'on emploie dans les maladies extrêmes; ils purgent, mais ils altèrent le tempérament, et usent les organes : une ame menée par la crainte en est toujours plus foible.

Au reste, quoiqu'il ne faille pas toujours menacer sans châtier, de peur de rendre les menaces méprisables, il faut pourtant châtier encore moins qu'on ne menace. Pour les châtimens, la peine doit être aussi légère qu'il est possible, mais accompagnée de toutes les circonstances qui peuvent piquer l'enfant de honte et de remords : par exemple, montrez-lui tout ce que vous avez fait pour éviter cette extrémité;

paroissez-lui en affligé; parlez devant lui, avec d'autres personnes, du malheur de ceux qui manquent de raison et d'honneur jusqu'à se faire châtier; retranchez les marques d'amitié ordinaires, jusqu'à ce que vous voyiez qu'il ait besoin de consolation; rendez ce châtiment public ou secret, selon que vous jugerez qu'il sera plus utile à l'enfant, ou de lui causer une grande honte, ou de lui montrer qu'on la lui épargne; réservez cette honte publique pour servir de dernier remède; servez-vous quelquefois d'une personne raisonnable qui console l'enfant, qui lui dise ce que vous ne devez pas alors lui dire vous-même, qui le guérisse de la mauvaise honte, qui le dispose à revenir à vous, et auquel l'enfant, dans son émotion, puisse ouvrir son cœur plus librement qu'il n'oseroit le faire devant vous. Mais surtout qu'il ne paroisse jamais que vous demandiez de l'enfant que les soumissions nécessaires; tâchez de faire en sorte qu'il s'y condamne lui-même, qu'il s'exécute de bonne grâce, et qu'il ne vous reste qu'à adoucir la peine qu'il aura acceptée. Chacun doit employer les règles générales selon les besoins particuliers : les hommes, et surtout les enfans, ne se ressemblent pas toujours à eux-mêmes; ce qui est bon aujourd'hui est dangereux demain; une conduite toujours uniforme ne peut être utile.

Le moins qu'on peut faire de leçons en forme, c'est le meilleur. On peut insinuer une infinité d'instructions plus utiles que les leçons mêmes, dans des conversations gaies. J'ai vu divers enfans qui ont appris à lire en se jouant : on n'a qu'à leur raconter des choses divertissantes qu'on tire d'un livre en leur

présence, et leur faire connoître insensiblement les lettres; après cela, ils souhaitent d'eux-mêmes de pouvoir aller à la source de ce qui leur a donné du plaisir.

Les deux choses qui gâtent tout, c'est qu'on leur fait apprendre à lire d'abord en latin, ce qui leur ôte tout le plaisir de la lecture, et qu'on veut les accoutumer à lire avec une emphase forcée et ridicule. Il faut leur donner un livre bien relié, doré même sur la tranche, avec de belles images et des caractères bien formés. Tout ce qui réjouit l'imagination facilite l'étude : il faut tâcher de choisir un livre plein d'histoires courtes et merveilleuses. Cela fait, ne soyez pas en peine que l'enfant n'apprenne à lire : ne le fatiguez pas même pour le faire lire exactement, laissez-le prononcer naturellement comme il parle; les autres tons sont toujours mauvais, et sentent la déclamation du collége : quand sa langue sera dénouée, sa poitrine plus forte, et l'habitude de lire plus grande, il lira sans peine, avec plus de grâce, et plus distinctement.

La manière d'enseigner à écrire doit être à peu près de même. Quand les enfans savent déjà un peu lire, on peut leur faire un divertissement de former des lettres; et s'ils sont plusieurs ensemble, il faut y mettre de l'émulation. Les enfans se portent d'eux-mêmes à faire des figures sur le papier : si peu qu'on aide cette inclination sans la gêner trop, ils formeront les lettres en se jouant, et s'accoutumeront peu à peu à écrire. On peut même les y exciter en leur promettant quelque récompense qui soit de leur goût, et qui n'ait point de conséquence dangereuse.

Ecrivez-moi un billet, dira-t-on; mandez telle chose à votre frère ou à votre cousin : tout cela fait plaisir à l'enfant, pourvu qu'aucune image triste de leçon réglée ne le trouble. Une libre curiosité, dit saint Augustin, sur sa propre expérience, excite bien plus l'esprit des enfans, qu'une règle et une nécessité imposée par la crainte.

Remarquez un grand défaut des éducations ordinaires : on met tout le plaisir d'un côté, et tout l'ennui de l'autre; tout l'ennui dans l'étude, tout le plaisir dans les divertissemens. Que peut faire un enfant, sinon supporter impatiemment cette règle, et courir ardemment après les jeux?

Tâchons donc de changer cet ordre : rendons l'étude agréable; cachons-la sous l'apparence de la liberté et du plaisir; souffrons que les enfans interrompent quelquefois l'étude par de petites saillies de divertissement, ils ont besoin de ces distractions pour délasser leur esprit.

Laissons leur vue se promener un peu; permettons-leur même de temps en temps quelque digression ou quelque jeu, afin que leur esprit se mette au large; puis ramenons-les doucement au but. Une régularité trop exacte, pour exiger d'eux des études sans interruption, leur nuit beaucoup : souvent ceux qui les gouvernent affectent cette régularité, parce qu'elle leur est plus commode qu'une sujétion continuelle à profiter de tous les momens. En même temps, ôtons aux divertissemens des enfans tout ce qui peut les passionner trop : mais tout ce qui peut délasser l'esprit, lui offrir une variété agréable, satisfaire sa curiosité pour les choses utiles, exercer le

corps aux arts convenables, tout cela doit être employé dans les divertissemens des enfans. Ceux qu'ils aiment le mieux sont ceux où le corps est en mouvement; ils sont contens, pourvu qu'ils changent souvent de place; un volant ou une boule suffit. Ainsi il ne faut pas être en peine de leurs plaisirs, ils en inventent assez eux-mêmes; il suffit de les laisser faire, de les observer avec un visage gai, et de les modérer dès qu'ils s'échauffent trop. Il est bon seulement de leur faire sentir, autant qu'il est possible, les plaisirs que l'esprit peut donner, comme la conversation, les nouvelles, les histoires, et plusieurs jeux d'industrie qui renferment quelque instruction. Tout cela aura son usage en son temps : mais il ne faut pas forcer le goût des enfans là-dessus, on ne doit que leur offrir des ouvertures; un jour leur corps sera moins disposé à se remuer, et leur esprit agira davantage.

Le soin qu'on prendra cependant à assaisonner de plaisir les occupations sérieuses servira beaucoup à ralentir l'ardeur de la jeunesse pour les divertissemens dangereux. C'est la sujétion et l'ennui qui donnent tant d'impatience de se divertir. Si une fille s'ennuyoit moins à être auprès de sa mère, elle n'auroit pas tant d'envie de lui échapper pour aller chercher des compagnies moins bonnes.

Dans le choix des divertissemens, il faut éviter toutes les sociétés suspectes. Point de garçons avec les filles, ni même des filles dont l'esprit ne soit réglé et sûr. Les jeux qui dissipent et qui passionnent trop, ou qui accoutument à une agitation de corps immodeste pour une fille, les fréquentes sorties de

la maison, et les conversations qui peuvent donner l'envie d'en sortir souvent, doivent être évités. Quand on ne s'est encore gâté par aucun grand divertissement, et qu'on n'a fait naître en soi aucune passion ardente, on trouve aisément la joie ; la santé et l'innocence en sont les vraies sources : mais les gens qui ont eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs violens perdent le goût des plaisirs modérés, et s'ennuient toujours dans une recherche inquiète de la joie.

On se gâte le goût pour les divertissemens comme pour les viandes ; on s'accoutume tellement aux choses de haut goût, que les viandes communes et simplement assaisonnées deviennent fades et insipides. Craignons donc ces grands ébranlemens de l'ame qui préparent l'ennui et le dégoût ; surtout ils sont plus à craindre pour les enfans, qui résistent moins à ce qu'ils sentent, et qui veulent être toujours émus : tenons-les dans le goût des choses simples ; qu'il ne faille pas de grands apprêts de viandes pour les nourrir, ni de divertissemens pour les réjouir. La sobriété donne toujours assez d'appétit, sans avoir besoin de le réveiller par des ragoûts qui portent à l'intempérance. La tempérance, disoit un ancien, est la meilleure ouvrière de la volupté : avec cette tempérance, qui fait la santé du corps et de l'ame, on est toujours dans une joie douce et modérée : on n'a besoin ni de machines, ni de spectacles, ni de dépense pour se réjouir ; un petit jeu qu'on invente, une lecture, un travail qu'on entreprend, une promenade, une conversation innocente qui délasse

délasse après le travail, font sentir une joie plus pure que la musique la plus charmante.

Les plaisirs simples sont moins vifs et moins sensibles, il est vrai : les autres enlèvent l'ame en remuant les ressorts des passions. Mais les plaisirs simples sont d'un meilleur usage; ils donnent une joie égale et durable sans aucune suite maligne : ils sont toujours bienfaisans; au lieu que les autres plaisirs sont comme les vins frelatés, qui plaisent d'abord plus que les naturels, mais qui altèrent, et qui nuisent à la santé. Le tempérament de l'ame se gâte, aussi bien que le goût, par la recherche de ces plaisirs vifs et piquans. Tout ce qu'on peut faire pour les enfans qu'on gouverne, c'est de les accoutumer à cette vie simple, d'en fortifier en eux l'habitude le plus long-temps qu'on peut, de les prévenir de la crainte des inconvéniens attachés aux autres plaisirs, et de ne les point abandonner à eux-mêmes, comme on fait d'ordinaire, dans l'âge où les passions commencent à se faire sentir, et où par conséquent ils ont plus besoin d'être retenus.

Il faut avouer que de toutes les peines de l'éducation, aucune n'est comparable à celle d'élever des enfans qui manquent de sensibilité. Les naturels vifs et sensibles sont capables de terribles égaremens : les passions et la présomption les entraînent; mais aussi ils ont de grandes ressources, et reviennent souvent de loin; l'instruction est en eux un germe caché, qui pousse et qui fructifie quelquefois, quand l'expérience vient au secours de la raison, et que les passions s'attiédissent : au moins on sait par où on peut les rendre attentifs, et réveiller leur curio-

sité; on a en eux de quoi les intéresser à ce qu'on leur enseigne, et les piquer d'honneur; au lieu qu'on n'a aucune prise sur les naturels indolens. Toutes les pensées de ceux-ci sont des distractions; ils ne sont jamais où ils doivent être; on ne peut même les toucher jusqu'au vif par les corrections; ils écoutent tout, et ne sentent rien. Cette indolence rend l'enfant négligent, et dégoûté de tout ce qu'il fait. C'est alors que la meilleure éducation court risque d'échouer, si on ne se hâte d'aller au-devant du mal dès la première enfance. Beaucoup de gens, qui n'approfondissent guère, concluent de ce mauvais succès, que c'est la nature qui fait tout pour former des hommes de mérite, et que l'éducation n'y peut rien : au lieu qu'il faudroit seulement conclure qu'il y a des naturels semblables aux terres ingrates, sur qui la culture fait peu. C'est encore bien pis, quand ces éducations si difficiles sont traversées, ou négligées, ou mal réglées dans leurs commencemens.

Il faut encore observer qu'il y a des naturels d'enfans auxquels on se trompe beaucoup. Ils paroissent d'abord jolis, parce que les premières grâces de l'enfance ont un lustre qui couvre tout; on y voit je ne sais quoi de tendre et d'aimable, qui empêche d'examiner de près le détail des traits du visage. Tout ce qu'on trouve d'esprit en eux surprend, parce qu'on n'en attend point de cet âge; toutes les fautes de jugement leur sont permises, et ont la grâce de l'ingénuité; on prend une certaine vivacité du corps, qui ne manque jamais de paroître dans les enfans, pour celle de l'esprit. De là vient que l'enfance semble promettre tant, et qu'elle donne si peu. Tel a été

célèbre par son esprit à l'âge de cinq ans, qui est tombé dans l'obscurité et dans le mépris à mesure qu'on l'a vu croître. De toutes les qualités qu'on voit dans les enfans, il n'y en a qu'une sur laquelle on puisse compter, c'est le bon raisonnement; il croît toujours avec eux, pourvu qu'il soit bien cultivé: les grâces de l'enfance s'effacent; la vivacité s'éteint; la tendresse de cœur se perd même souvent, parce que les passions et le commerce des hommes politiques endurcissent insensiblement les jeunes gens qui entrent dans le monde. Tâchez donc de découvrir, au travers des grâces de l'enfance, si le naturel que vous avez à gouverner manque de curiosité, et s'il est peu sensible à une honnête émulation. En ce cas, il est difficile que toutes les personnes chargées de son éducation ne se rebutent bientôt dans un travail si ingrat et si épineux. Il faut donc remuer promptement tous les ressorts de l'ame de l'enfant pour le tirer de cet assoupissement. Si vous prévoyez cet inconvénient, ne pressez pas d'abord les instructions suivies; gardez-vous bien de charger sa mémoire, car c'est ce qui étonne et qui appesantit le cerveau; ne le fatiguez point par des règles gênantes; égayez-le; puisqu'il tombe dans l'extrémité contraire à la présomption, ne craignez point de lui montrer avec discrétion de quoi il est capable; contentez-vous de peu; faites-lui remarquer ses moindres succès; représentez-lui combien mal à propos il a craint de ne pouvoir réussir dans des choses qu'il fait bien; mettez en œuvre l'émulation. La jalousie est plus violente dans les enfans qu'on ne sauroit se l'imaginer; on en voit quelquefois qui sèchent et qui dépé-

rissent d'une langueur secrète, parce que d'autres sont plus aimés et plus caressés qu'eux. C'est une cruauté trop ordinaire aux mères, que de leur faire souffrir ce tourment; mais il faut savoir employer ce remède dans les besoins pressans contre l'indolence : mettez devant l'enfant que vous élevez d'autres enfans qui ne fassent guère mieux que lui; des exemples disproportionnés à sa foiblesse achèveroient de le décourager.

Donnez-lui de temps en temps de petites victoires sur ceux dont il est jaloux; engagez-le, si vous le pouvez, à rire librement avec vous de sa timidité; faites-lui voir des gens timides comme lui, qui surmontent enfin leur tempérament; apprenez-lui par des instructions indirectes, à l'occasion d'autrui, que la timidité et la paresse étouffent l'esprit; que les gens mous et inappliqués, quelque génie qu'ils aient, se rendent imbéciles, et se dégradent eux-mêmes. Mais gardez-vous bien de lui donner ces instructions d'un ton austère et impatient; car rien ne renfonce tant au dedans de lui-même un enfant mou et timide, que la rudesse. Au contraire, redoublez vos soins pour assaisonner de facilités et de plaisirs proportionnés à son naturel le travail que vous ne pouvez lui épargner; peut-être faudra-t-il même de temps en temps le piquer par le mépris et par les reproches. Vous ne devez pas le faire vous-même; il faut qu'une personne inférieure, comme un autre enfant, le fasse, sans que vous paroissiez le savoir.

Saint Augustin raconte (1) qu'un reproche fait à sainte Monique sa mère, dans son enfance, par une

(1) *Confess.* lib. IX, cap. VIII, n. 18 : tom. I. pag 164.

servante, la toucha jusqu'à la corriger d'une mauvaise habitude de boire du vin pur, dont la véhémence et la sévérité de sa gouvernante n'avoit pu la préserver. Enfin il faut tâcher de donner du goût à l'esprit de ces sortes d'enfans, comme on tâche d'en donner au corps de certains malades. On leur laisse chercher ce qui peut guérir leur dégoût; on leur souffre quelques fantaisies aux dépens même des règles, pourvu qu'elles n'aillent pas à des excès dangereux. Il est bien plus difficile de donner du goût à ceux qui n'en ont pas, que de former le goût de ceux qui ne l'ont pas encore tel qu'il doit être.

Il y a une autre espèce de sensibilité encore plus difficile et plus importante à donner, c'est celle de l'amitié. Dès qu'un enfant en est capable, il n'est plus question que de tourner son cœur vers des personnes qui lui soient utiles. L'amitié le mènera presque à toutes les choses qu'on voudra de lui; on a un lien assuré pour l'attirer au bien, pourvu qu'on sache s'en servir : il ne reste plus à craindre que l'excès ou le mauvais choix dans ses affections. Mais il y a d'autres enfans qui naissent politiques, cachés, indifférens, pour rapporter secrètement tout à eux-mêmes : ils trompent leurs parens, que la tendresse rend crédules; ils font semblant de les aimer; ils étudient leurs inclinations pour s'y conformer; ils paroissent plus dociles que les autres enfans du même âge, qui agissent sans déguisement selon leur humeur; leur souplesse, qui cache une volonté âpre, paroît une véritable douceur; et leur naturel dissimulé ne se déploie tout entier, que quand il n'est plus temps de le redresser.

S'il y a quelque naturel d'enfant sur lequel l'éducation ne puisse rien, on peut dire que c'est celui-là ; et cependant il faut avouer que le nombre en est plus grand qu'on ne s'imagine. Les parens ne peuvent se résoudre à croire que leurs enfans aient le cœur mal fait : quand ils ne veulent pas le voir d'eux-mêmes, personne n'ose entreprendre de les en convaincre, et le mal augmente toujours. Le principal remède seroit de mettre les enfans, dès le premier âge, dans une grande liberté de découvrir leurs inclinations. Il faut toujours les connoître à fond, avant que de les corriger. Ils sont naturellement simples et ouverts ; mais si peu qu'on les gêne, ou qu'on leur donne quelque exemple de déguisement, ils ne reviennent plus à cette première simplicité. Il est vrai que Dieu seul donne la tendresse et la bonté de cœur : on peut seulement tâcher de l'exciter par des exemples généreux, par des maximes d'honneur et de désintéressement, par le mépris des gens qui s'aiment trop eux-mêmes. Il faut essayer de faire goûter de bonne heure aux enfans, avant qu'ils aient perdu cette première simplicité des mouvemens les plus naturels, le plaisir d'une amitié cordiale et réciproque. Rien n'y servira tant, que de mettre d'abord auprès d'eux des gens qui ne leur montrent jamais rien de dur, de faux, de bas et d'intéressé. Il vaudroit mieux souffrir auprès d'eux des gens qui auroient d'autres défauts, et qui fussent exempts de ceux-là. Il faut encore louer les enfans de tout ce que l'amitié leur fait faire, pourvu qu'elle ne soit point trop déplacée ou trop ardente. Il faut encore que les parens leur paroissent pleins d'une amitié

sincère pour eux : car les enfans apprennent souvent de leurs parens mêmes à n'aimer rien. Enfin je voudrois retrancher devant eux à l'égard des amis tous les complimens superflus, toutes les démonstrations feintes d'amitié, et toutes les fausses caresses, par lesquelles on leur enseigne à payer de vaines apparences les personnes qu'ils doivent aimer.

Il y a un défaut opposé à celui que nous venons de représenter, qui est bien plus ordinaire dans les filles; c'est celui de se passionner sur les choses même les plus indifférentes. Elles ne sauroient voir deux personnes qui sont mal ensemble, sans prendre parti dans leur cœur pour l'une contre l'autre; elles sont toutes pleines d'affections ou d'aversions sans fondement; elles n'aperçoivent aucun défaut dans ce qu'elles estiment, et aucune bonne qualité dans ce qu'elles méprisent. Il ne faut pas d'abord s'y opposer, car la contradiction fortifieroit ces fantaisies : mais il faut peu à peu faire remarquer à une jeune personne, qu'on connoît mieux qu'elle tout ce qu'il y a de bon dans ce qu'elle aime, et tout ce qu'il y a de mauvais dans ce qui la choque. Prenez soin, en même temps, de lui faire sentir dans les occasions l'incommodité des défauts qui se trouvent dans ce qui la charme, et la commodité des qualités avantageuses qui se rencontrent dans ce qui lui déplaît : ne la pressez pas, vous verrez qu'elle reviendra d'elle-même. Après cela, faites-lui remarquer ses entêtemens passés avec leurs circonstances les plus déraisonnables : dites-lui doucement qu'elle verra de même ceux dont elle n'est pas encore guérie, quand ils seront finis. Racontez-lui les erreurs semblables où

vous avez été à son âge. Surtout montrez-lui, le plus sensiblement que vous pourrez, le grand mélange de bien et de mal qu'on trouve dans tout ce qu'on peut aimer et haïr, pour ralentir l'ardeur de ses amitiés et de ses aversions.

Ne promettez jamais aux enfans, pour récompenses, des ajustemens ou des friandises: c'est faire deux maux; le premier, de leur inspirer l'estime de ce qu'ils doivent mépriser; et le second, de vous ôter le moyen d'établir d'autres récompenses qui faciliteroient votre travail. Gardez-vous bien de les menacer de les faire étudier, ou de les assujettir à quelque règle. Il faut faire le moins de règles qu'on peut; et lorsqu'on ne peut éviter d'en faire quelqu'une, il faut la faire passer doucement, sans lui donner ce nom, et montrant toujours quelque raison de commodité, pour faire une chose dans un temps et dans un lieu plutôt que dans un autre.

On courroit risque de décourager les enfans, si on ne les louoit jamais lorsqu'ils font bien. Quoique les louanges soient à craindre à cause de la vanité, il faut tâcher de s'en servir pour animer les enfans sans les enivrer. Nous voyons que saint Paul les emploie souvent pour encourager les foibles, et pour faire passer plus doucement la correction. Les Pères en ont fait le même usage. Il est vrai que, pour les rendre utiles, il faut les assaisonner de manière qu'on en ôte l'exagération, la flatterie, et qu'en même temps on rapporte tout le bien à Dieu comme à sa source. On peut aussi récompenser les enfans par des jeux innocens et mêlés de quelque industrie, par des promenades où la conversation ne soit pas sans fruit, par de pe-

tits présens qui seront des espèces de prix, comme des tableaux ou des estampes, ou des médailles, ou des cartes de géographie, ou des livres dorés.

CHAPITRE VI.

De l'usage des histoires pour les enfans.

Les enfans aiment avec passion les contes ridicules; on les voit tous les jours transportés de joie, ou versant des larmes, au récit des aventures qu'on leur raconte. Ne manquez pas de profiter de ce penchant. Quand vous les voyez disposés à vous entendre, racontez-leur quelque fable courte et jolie: mais choisissez quelques fables d'animaux qui soient ingénieuses et innocentes: donnez-les pour ce qu'elles sont; montrez-en le but sérieux. Pour les fables païennes, une fille sera heureuse de les ignorer toute sa vie, à cause qu'elles sont impures et pleines d'absurdités impies. Si vous ne pouvez les faire ignorer toutes à l'enfant, inspirez-en l'horreur. Quand vous aurez raconté une fable, attendez que l'enfant vous demande d'en dire d'autres; ainsi laissez-le toujours dans une espèce de faim d'en apprendre davantage. Ensuite, la curiosité étant excitée, racontez certaines histoires choisies, mais en peu de mots; liez-les ensemble, et remettez d'un jour à l'autre à dire la suite, pour tenir les enfans en suspens, et leur donner de l'impatience de voir la fin. Animez vos récits de tons vifs et familiers; faites parler tous vos personnages: les enfans, qui ont l'imagination vive, croiront les

voir et les entendre. Par exémple, racontez l'histoire de Joseph : faites parler ses frères comme des brutaux, Jacob comme un père tendre et affligé; que Joseph parle lui-même; qu'il prenne plaisir, étant maître en Egypte, à se cacher à ses frères, à leur faire peur, et puis à se découvrir. Cette représentation naïve, jointe au merveilleux de cette histoire, charmera un enfant, pourvu qu'on ne le charge pas trop de semblables récits, qu'on les lui laisse désirer, qu'on les lui promette même pour récompense quand il sera sage, qu'on ne leur donne point l'air d'étude, qu'on n'oblige point l'enfant de les répéter : ces répétitions, à moins qu'ils ne s'y portent d'eux-mêmes, gênent les enfans, et leur ôtent tout l'agrément de ces sortes d'histoires.

Il faut néanmoins observer que si l'enfant a quelque facilité de parler, il se portera de lui-même à raconter aux personnes qu'il aime les histoires qui lui auront donné plus de plaisir; mais ne lui en faites point une règle. Vous pouvez vous servir de quelque personne qui sera libre avec l'enfant, et qui paroîtra désirer apprendre de lui son histoire : l'enfant sera ravi de la lui raconter. Ne faites pas semblant de l'entendre, laissez-le dire sans le reprendre de ses fautes. Lorsqu'il sera plus accoutumé à raconter, vous pourrez lui faire remarquer doucement la meilleure manière de faire une narration, qui est de la rendre courte, simple et naïve, par le choix des circonstances qui représentent mieux le naturel de chaque chose. Si vous avez plusieurs enfans, accoutumez-les peu à peu à représenter les personnages des histoires qu'ils ont apprises; l'un sera Abraham

et l'autre Isaac : ces représentations les charmeront plus que d'autres jeux, les accoutumeront à penser et à dire des choses sérieuses avec plaisir, et rendront ces histoires ineffaçables dans leur mémoire.

Il faut tâcher de leur donner plus de goût pour les histoires saintes que pour les autres, non en leur disant qu'elles sont plus belles, ce qu'ils ne croiroient peut-être pas, mais en le leur faisant sentir sans le dire. Faites-leur remarquer combien elles sont importantes, singulières, merveilleuses, pleines de peintures naturelles et d'une noble vivacité. Celles de la création, de la chute d'Adam, du déluge, de la vocation d'Abraham, du sacrifice d'Isaac, des aventures de Joseph que nous avons touchées, de la naissance et de la fuite de Moïse, ne sont pas seulement propres à réveiller la curiosité des enfans; mais, en leur découvrant l'origine de la religion, elles en posent les fondemens dans leur esprit. Il faut ignorer profondément l'essentiel de la religion, pour ne pas voir qu'elle est toute historique : c'est par un tissu de faits merveilleux que nous trouvons son établissement, sa perpétuité, et tout ce qui doit nous la faire pratiquer et croire. Il ne faut pas s'imaginer qu'on veuille engager les gens à s'enfoncer dans la science, quand on leur propose toutes ces histoires; elles sont courtes, variées, propres à plaire aux gens les plus grossiers. Dieu, qui connoît mieux que personne l'esprit de l'homme qu'il a formé, a mis la religion dans des faits populaires, qui, bien loin de surcharger les simples, leur aident à concevoir et à retenir les mystères. Par exemple, dites à un enfant qu'en Dieu trois personnes égales ne sont qu'une seule na-

ture : à force d'entendre et de répéter ces termes, il les retiendra dans sa mémoire, mais je doute qu'il en conçoive le sens. Racontez-lui que, Jésus-Christ sortant des eaux du Jourdain, le Père fit entendre cette voix du ciel: C'est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis ma complaisance, écoutez-le; ajoutez que le Saint-Esprit descendit sur le Sauveur en forme de colombe : vous lui faites sensiblement trouver la Trinité dans une histoire qu'il n'oubliera point. Voilà trois personnes qu'il distinguera toujours par la différence de leurs actions : vous n'aurez plus qu'à lui apprendre que toutes ensemble elles ne font qu'un seul Dieu. Cet exemple suffit pour montrer l'utilité des histoires : quoique elles semblent allonger l'instruction, elles l'abrègent beaucoup, et lui ôtent la sécheresse des catéchismes, où les mystères sont détachés des faits; aussi voyons-nous qu'anciennement on instruisoit par les histoires. La manière admirable dont saint Augustin veut qu'on instruise tous les ignorans n'étoit point une méthode que ce Père eût seul introduite, c'étoit la méthode et la pratique universelle de l'Eglise. Elle consistoit à montrer, par la suite de l'histoire, la religion aussi ancienne que le monde, Jésus-Christ attendu dans l'ancien Testament, et Jésus-Christ régnant dans le nouveau, c'est le fond de l'instruction chrétienne.

Cela demande un peu plus de temps et de soin que l'instruction à laquelle beaucoup de gens se bornent : mais aussi on sait véritablement la religion, quand on sait ce détail; au lieu que, quand on l'ignore, on n'a que des idées confuses sur Jésus-Christ, sur l'Évangile, sur l'Église, sur la nécessité de se soumettre

absolument à ses décisions, et sur le fond des vertus que le nom chrétien doit nous inspirer. Le *Catéchisme historique* imprimé depuis peu de temps, qui est un livre simple, court, et bien plus clair que les Catéchismes ordinaires, renferme tout ce qu'il faut savoir là-dessus; ainsi on ne peut pas dire qu'on demande beaucoup d'étude. Ce dessein est même celui du concile de Trente; avec cette circonstance, que le *Catéchisme du Concile* est un peu trop mêlé de termes théologiques pour les personnes simples.

Joignons donc aux histoires que j'ai remarquées, le passage de la mer Rouge, et le séjour du peuple au désert, où il mangeoit un pain qui tomboit du ciel, et buvoit une eau que Moïse faisoit couler d'un rocher en le frappant avec sa verge. Représentez la conquête miraculeuse de la Terre promise, où les eaux du Jourdain remontent vers leur source, et les murailles d'une ville tombent d'elles-mêmes à la vue des assiégeans. Peignez au naturel les combats de Saül et de David; montrez celui-ci dès sa jeunesse, sans armes et avec son habit de berger, vainqueur du fier géant Goliath. N'oubliez pas la gloire et la sagesse de Salomon; faites-le décider entre les deux femmes qui se disputent un enfant : mais montrez-le tombant du haut de cette sagesse, et se déshonorant par la mollesse, suite presque inévitable d'une trop grande prospérité.

Faites parler les prophètes aux rois de la part de Dieu; qu'ils lisent dans l'avenir comme dans un livre; qu'ils paroissent humbles, austères, et souffrant de continuelles persécutions pour avoir dit la vérité. Mettez en sa place la première ruine de Jérusalem :

faites voir le temple brûlé, et la ville sainte ruinée pour les péchés du peuple. Racontez la captivité de Babylone, où les Juifs pleuroient leur chère Sion. Avant leur retour, montrez en passant les aventures délicieuses de Tobie et de Judith, d'Esther et de Daniel. Il ne séroit pas même inutile de faire déclarer les enfans sur les différens caractères de ces saints, pour savoir ceux qu'ils goûtent les plus. L'un préféreroit Esther, l'autre Judith; et cela exciteroit entre eux une petite contention, qui imprimeroit plus fortement dans leurs esprits ces histoires, et formeroit leur jugement. Puis ramenez le peuple à Jérusalem, et faites-lui réparer ses ruines; faites une peinture riante de sa paix et de son bonheur. Bientôt après, faites un portrait du cruel et impie Antiochus, qui meurt dans une fausse pénitence: montrez sous ce persécuteur les victoires des Machabées, et le martyre des sept frères du même nom. Venez à la naissance miraculeuse de saint Jean. Racontez plus en détail celle de Jésus-Christ; après quoi il faut choisir dans l'Evangile tous les endroits les plus éclatans de sa vie, sa prédication dans le temple à l'âge de douze ans, son baptême, sa retraite au désert, et sa tentation; la vocation de ses apôtres; la multiplication des pains; la conversion de la pécheresse qui oignit les pieds du Sauveur d'un parfum, les lava de ses larmes, et les essuya avec ses cheveux. Représentez encore la Samaritaine instruite, l'aveugle-né guéri, Lazare ressuscité, Jésus-Christ qui entre triomphant à Jérusalem : faites voir sa passion ; peignez-le sortant du tombeau. Ensuite il faut marquer la familiarité avec laquelle il fut quarante jours avec ses disciples, jus-

qu'à ce qu'ils le virent montant au ciel; la descente du Saint-Esprit, la lapidation de saint Étienne, la conversion de saint Paul, la vocation du centenier Corneille. Les voyages des apôtres, et particulièrement de saint Paul, sont encore très-agréables. Choisissez les plus merveilleuses des histoires des martyrs, et quelque chose en gros de la vie céleste des premiers Chrétiens : mêlez-y le courage des jeunes vierges, les plus étonnantes austérités des solitaires, la conversion des empereurs et de l'empire, l'aveuglement des Juifs, et leur punition terrible qui dure encore.

Toutes ces histoires, ménagées discrètement, feroient entrer avec plaisir dans l'imagination des enfans, vive et tendre, toute une suite de religion, depuis la création du monde jusqu'à nous, qui leur en donneroit de très-nobles idées, et qui ne s'effaceroit jamais. Ils verroient même, dans cette histoire, la main de Dieu toujours levée pour délivrer les justes et pour confondre les impies. Ils s'accoutumeroient à voir Dieu faisant tout en toutes choses, et menant secrètement à ses desseins les créatures qui paroissent le plus s'en éloigner. Mais il faudroit recueillir dans ces histoires tout ce qui donne les images les plus riantes et les plus magnifiques, parce qu'il faut employer tout pour faire en sorte que les enfans trouvent la religion belle, aimable et auguste, au lieu qu'ils se la représentent d'ordinaire comme quelque chose de triste et de languissant.

Outre l'avantage inestimable d'enseigner ainsi la religion aux enfans, ce fonds d'histoires agréables, qu'on jette de bonne heure dans leur mémoire, éveille

leur curiosité pour les choses sérieuses, les rend sensibles aux plaisirs de l'esprit, fait qu'ils s'intéressent à ce qu'ils entendent dire des autres histoires qui ont quelque liaison avec celles qu'ils savent déjà. Mais, encore une fois, il faut bien se garder de leur faire jamais une loi d'écouter ni de retenir ces histoires, encore moins d'en faire des leçons réglées; il faut que le plaisir fasse tout. Ne les pressez pas, vous en viendrez à bout, même pour les esprits communs; il n'y a qu'à ne les point trop charger, et laisser venir leur curiosité peu à peu. Mais, direz-vous, comment leur raconter ces histoires d'une manière vive, courte, naturelle et agréable? où sont les gouvernantes qui savent le faire? A cela je réponds que je ne le propose qu'afin qu'on tâche de choisir des personnes de bon esprit pour gouverner les enfans, et qu'on leur inspire autant qu'on pourra cette méthode d'enseigner : chaque gouvernante en prendra selon la mesure de son talent. Mais enfin, si peu qu'elles aient d'ouverture d'esprit, la chose ira moins mal quand on les formera à cette manière, qui est naturelle et simple.

Elles peuvent ajouter à leurs discours la vue des estampes ou des tableaux qui représentent agréablement les histoires saintes. Les estampes peuvent suffire, et il faut s'en servir pour l'usage ordinaire : mais quand on aura la commodité de montrer aux enfans de bons tableaux, il ne faut pas le négliger; car la force des couleurs, avec la grandeur des figures au naturel, frapperont bien davantage leur imagination.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Comment il faut faire entrer dans l'esprit des enfans les premiers principes de la religion.

Nous avons remarqué que le premier âge des enfans n'est pas propre à raisonner; non qu'ils n'aient déjà toutes les idées et tous les principes généraux de raison qu'ils auront dans la suite, mais parce que, faute de connoître beaucoup de faits, ils ne peuvent appliquer leur raison, et que d'ailleurs l'agitation de leur cerveau les empêche de suivre leurs pensées et de les lier.

Il faut pourtant, sans les presser, tourner doucement le premier usage de leur raison à connoître Dieu. Persuadez-les des vérités chrétiennes, sans leur donner des sujets de doute. Ils voient mourir quelqu'un; ils savent qu'on l'enterre; dites-leur: Ce mort est-il dans le tombeau? *Oui.* Il n'est donc pas en paradis? *Pardonnez-moi; il y est.* Comment est-il dans le tombeau et dans le paradis en même temps? *C'est son ame qui est en paradis; c'est son corps qui est mis dans la terre.* Son ame n'est donc pas son corps? *Non.* L'ame n'est donc pas morte? *Non, elle vivra toujours dans le ciel.* Ajoutez: Et vous, voulez-vous être sauvée? *Oui.* Mais qu'est-ce que se sauver? *C'est que l'ame va en paradis quand on est mort.* Et la mort qu'est-ce? *C'est que l'ame quitte le corps, et que le corps s'en va en poussière.*

Je ne prétends pas qu'on mène d'abord les enfans

à répondre ainsi : je puis dire néanmoins que plusieurs m'ont fait ces réponses dès l'âge de quatre ans. Mais je suppose un esprit moins ouvert et plus reculé ; le pis aller, c'est de l'attendre quelques années de plus sans impatience.

Il faut montrer aux enfans une maison, et les accoutumer à comprendre que cette maison ne s'est pas bâtie d'elle-même. Les pierres, leur direz-vous, ne se sont pas élevées sans que personne les portât. Il est bon même de leur montrer des maçons qui bâtissent ; puis faites-leur regarder le ciel, la terre, et les principales choses que Dieu y a faites pour l'usage de l'homme ; dites-leur : Voyez combien le monde est plus beau et mieux fait qu'une maison. S'est-il fait de lui-même ? Non, sans doute ; c'est Dieu qui l'a bâti de ses propres mains.

D'abord suivez la méthode de l'Écriture : frappez vivement leur imagination ; ne leur proposez rien qui ne soit revêtu d'images sensibles. Représentez Dieu assis sur un trône, avec des yeux plus brillans que les rayons du soleil, et plus perçans que les éclairs : faites-le parler ; donnez-lui des oreilles qui écoutent tout, des mains qui portent l'univers, des bras toujours levés pour punir les méchans, un cœur tendre et paternel pour rendre heureux ceux qui l'aiment. Viendra le temps que vous rendrez toutes ces connoissances plus exactes. Observez toutes les ouvertures que l'esprit de l'enfant vous donnera ; tâtez-le par divers endroits, pour découvrir par où les grandes vérités peuvent mieux entrer dans sa tête. Surtout ne lui dites rien de nouveau sans le lui familiariser par quelque comparaison sensible.

Par exemple, demandez-lui s'il aimeroit mieux mourir que de renoncer à Jésus-Christ; il vous répondra : *Oui.* Ajoutez : Mais quoi, donneriez-vous votre tête à couper pour aller en paradis? *Oui.* Jusque là l'enfant croit qu'il auroit assez de courage pour le faire. Mais vous, qui voulez-lui faire sentir qu'on ne peut rien sans la grâce, vous ne gagnerez rien, si vous lui dites simplement qu'on a besoin de grâce pour être fidèle : il n'entend point tous ces mots-là; et si vous l'accoutumez à les dire sans les entendre, vous n'en êtes pas plus avancé. Que ferez-vous donc? Racontez-lui l'histoire de saint Pierre; représentez-le qui dit d'un ton présomptueux : S'il faut mourir, je vous suivrai; quand tous les autres vous quitteroient, je ne vous abandonnerai jamais. Puis dépeignez sa chute; il renie trois fois Jésus-Christ; une servante lui fait peur. Dites pourquoi Dieu permit qu'il fût si foible : puis servez-vous de la comparaison d'un enfant ou d'un malade, qui ne sauroit marcher tout seul; et faites-lui entendre que nous avons besoin que Dieu nous porte, comme une nourrice porte son enfant : par là, vous rendrez sensible le mystère de la grâce.

Mais la vérité la plus difficile à faire entendre, est que nous avons une ame plus précieuse que notre corps. On accoutume d'abord les enfans à parler de leur ame; et on fait bien : car ce langage qu'ils n'entendent point ne laisse pas de les accoutumer à supposer confusément la distinction du corps et de l'ame, en attendant qu'ils puissent la concevoir. Autant que les préjugés de l'enfance sont pernicieux quand ils mènent à l'erreur, autant sont-ils utiles lorsqu'ils

accoutument l'imagination à la vérité, en attendant que la raison puisse s'y tourner par principes. Mais enfin il faut établir une vraie persuasion. Comment le faire? Sera-ce en jetant une jeune fille dans des subtilités de philosophie? Rien n'est si mauvais. Il faut se borner à lui rendre clair et sensible, s'il se peut, ce qu'elle entend et ce qu'elle dit tous les jours.

Pour son corps, elle ne le connoît que trop; tout la porte à le flatter, à l'orner, et à s'en faire une idole : il est capital de lui en inspirer le mépris, en lui montrant quelque chose de meilleur en elle.

Dites donc à un enfant en qui la raison agit déjà : Est-ce votre ame qui mange? S'il répond mal, ne le grondez point; mais dites-lui doucement que l'ame ne mange pas. C'est le corps, direz-vous, qui mange; c'est le corps qui est semblable aux bêtes. Les bêtes ont-elles de l'esprit? Sont-elles savantes? *Non*, répondra l'enfant. Mais elles mangent, continuerez-vous, quoiqu'elles n'aient point d'esprit. Vous voyez donc bien que ce n'est pas l'esprit qui mange, c'est le corps qui prend les viandes pour se nourrir; c'est lui qui marche, c'est lui qui dort. Et l'ame, que fait-elle? Elle raisonne; elle connoît tout le monde; elle aime certaines choses; il y en a d'autres qu'elle regarde avec aversion. Ajoutez, comme en vous jouant : Voyez-vous cette table? *Oui.* Vous la connoissez donc? *Oui.* Vous voyez bien qu'elle n'est pas faite comme cette chaise; vous savez bien qu'elle est de bois, et qu'elle n'est pas comme la cheminée, qui est de pierre? *Oui*, répondra l'enfant. N'allez pas plus loin, sans avoir reconnu, dans le ton de sa voix et

dans ses yeux, que ces vérités si simples l'ont frappé. Puis dites-lui : Mais cette table vous connoît-elle? Vous verrez que l'enfant se mettra à rire pour se moquer de cette question. N'importe, ajoutez : Qui vous aime mieux, de cette table, ou de cette chaise? Il rira encore. Continuez : Et la fenêtre est-elle bien sage? Puis essayez d'aller plus loin. Et cette poupée vous répond-elle quand vous lui parlez? *Non.* Pourquoi? est-ce qu'elle n'a point d'esprit? *Non, elle n'en a pas.* Elle n'est donc pas comme vous; car vous la connoissez, et elle ne vous connoît point. Mais après votre mort, quand vous serez sous terre, ne serez-vous pas comme cette poupée? *Oui.* Vous ne sentirez plus rien? *Non.* Vous ne connoîtrez plus personne? *Non.* Et votre ame sera dans le ciel? *Oui.* N'y verra-t-elle pas Dieu? *Il est vrai.* Et l'ame de la poupée, où est-elle à présent? Vous verrez que l'enfant souriant vous répondra, ou du moins vous fera entendre, que la poupée n'a point d'ame.

Sur ce fondement, et par ces petits tours sensibles employés à diverses reprises, vous pouvez l'accoutumer peu à peu à attribuer au corps ce qui lui appartient, et à l'ame ce qui vient d'elle, pourvu que vous n'alliez point indiscrètement lui proposer certaines actions qui sont communes au corps et à l'ame. Il faut éviter les subtilités qui pourroient embrouiller ces vérités, et il faut se contenter de bien démêler les choses où la différence du corps et de l'ame est plus sensiblement marquée. Peut-être même trouvera-t-on des esprits si grossiers, qu'avec une bonne éducation ils ne pourront entendre distinctement ces vérités; mais, outre qu'on conçoit quelquefois assez

clairement une chose, quoiqu'on ne sache pas l'expliquer nettement, d'ailleurs Dieu voit mieux que nous dans l'esprit de l'homme ce qu'il y a mis pour l'intelligence de ses mystères.

Pour les enfans en qui on apercevra un esprit capable d'aller plus loin, on peut, sans les jeter dans une étude qui sente trop la philosophie, leur faire concevoir, selon la portée de leur esprit, ce qu'ils disent quand on leur fait dire que Dieu est un esprit, et que leur ame est un esprit aussi. Je crois que le meilleur et le plus simple moyen de leur faire concevoir cette spiritualité de Dieu et de l'âme, c'est de leur faire remarquer la différence qui est entre un homme mort et un homme vivant : dans l'un, il n'y a que le corps; dans l'autre, le corps est joint à l'esprit. Ensuite, il faut leur montrer que ce qui raisonne est bien plus parfait que ce qui n'a qu'une figure et du mouvement. Faites ensuite remarquer, par divers exemples, qu'aucun corps ne périt; ils se séparent seulement : ainsi, les parties du bois brûlé tombent en cendre, ou s'envolent en fumée. Si donc, ajouterez-vous, ce qui n'est en soi-même que de la cendre, incapable de connoître et de penser, ne périt jamais; à plus forte raison notre ame, qui connoît et qui pense, ne cessera jamais d'être. Le corps peut mourir, c'est-à-dire qu'il peut quitter l'ame, et être de la cendre; mais l'ame vivra, car elle pensera toujours.

Les gens qui enseignent doivent développer le plus qu'ils peuvent dans l'esprit des enfans ces connoissances, qui sont les fondemens de toute la religion. Mais, quand ils ne peuvent y réussir, ils doi-

vent, bien loin de se rebuter des esprits durs et tardifs, espérer que Dieu les éclairera intérieurement. Il y a même une voie sensible et de pratique pour affermir cette connoissance de la distinction du corps et de l'ame; c'est d'accoutumer les enfans à mépriser l'un, et à estimer l'autre, dans tout le détail des mœurs. Louez l'instruction, qui nourrit l'ame et qui la fait croître; estimez les hautes vérités qui l'animent à se rendre sage et vertueuse. Méprisez la bonne chère, les parures, et tout ce qui amollit le corps : faites sentir combien l'honneur, la bonne conscience et la religion sont au-dessus des plaisirs grossiers. Par de tels sentimens, sans raisonner sur le corps et sur l'ame, les anciens Romains avoient appris à leurs enfans à mépriser leur corps, et à le sacrifier pour donner à l'ame le plaisir de la vertu et de la gloire. Chez eux ce n'étoit pas seulement les personnes d'une naissance distinguée, c'étoit le peuple entier qui naissoit tempérant, désintéressé, plein de mépris pour la vie, uniquement sensible à l'honneur et à la sagesse. Quand je parle des anciens Romains, j'entends ceux qui ont vécu avant que l'accroissement de leur empire eût altéré la simplicité de leurs mœurs.

Qu'on ne dise point qu'il seroit impossible de donner aux enfans de tels préjugés par l'éducation. Combien voyons-nous de maximes qui ont été établies parmi nous contre l'impression des sens par la force de la coutume! Par exemple, celle du duel fondée sur une fausse règle d'honneur. Ce n'étoit point en raisonnant, mais en supposant sans raisonner la maxime établie sur le point d'honneur, qu'on expo-

soit sa vie, et que tout homme d'épée vivoit dans un péril continuel. Celui qui n'avoit aucune querelle, pouvoit en avoir à toute heure avec des gens qui cherchoient des prétextes pour se signaler dans quelque combat. Quelque modéré qu'on fût, on ne pouvoit, sans perdre le faux honneur, ni éviter une querelle par un éclaircissement, ni refuser d'être second du premier venu qui vouloit se battre. Quelle autorité n'a-t-il pas fallu pour déraciner une coutume si barbare! Voyez donc combien les préjugés de l'éducation sont puissans : ils le seront bien davantage pour la vertu, quand ils seront soutenus par la raison, et par l'espérance du royaume du ciel. Les Romains, dont nous avons déjà parlé, et avant eux les Grecs, dans les bons temps de leurs républiques, nourrissoient leurs enfans dans le mépris du faste et de la mollesse : ils leur apprenoient à n'estimer que la gloire; à vouloir, non pas posséder les richesses, mais vaincre les rois qui les possédoient; à croire qu'on ne peut se rendre heureux que par la vertu. Cet esprit s'étoit si fortement établi dans ces républiques, qu'elles ont fait des choses incroyables, selon ces maximes si contraires à celles de tous les autres peuples. L'exemple de tant de martyrs, et d'autres premiers Chrétiens de toute condition et de tout âge, fait voir que la grâce du baptême, étant ajoutée au secours de l'éducation, peut faire des impressions encore bien plus merveilleuses dans les fidèles, pour leur faire mépriser ce qui appartient au corps. Cherchez donc tous les tours les plus agréables et les comparaisons les plus sensibles, pour représenter aux enfans que notre corps est semblable

aux bêtes, et que notre ame est semblable aux anges. Représentez un cavalier qui est monté sur un cheval, et qui le conduit; dites que l'ame est à l'égard du corps ce que le cavalier est à l'égard du cheval. Finissez en concluant qu'une ame est bien foible et bien malheureuse, quand elle se laisse emporter par son corps comme par un cheval fougueux qui la jette dans un précipice. Faites encore remarquer que la beauté du corps est une fleur qui s'épanouit le matin, et qui est le soir flétrie et foulée aux pieds; mais que l'ame est l'image de la beauté immortelle de Dieu. Il y a, ajouterez-vous, un ordre de choses d'autant plus excellentes, qu'on ne peut les voir par les yeux grossiers de la chair, comme on voit tout ce qui est ici-bas sujet au changement et à la corruption. Pour faire sentir aux enfans qu'il y a des choses très-réelles que les yeux et les oreilles ne peuvent apercevoir, il leur faut demander s'il n'est pas vrai qu'un tel est sage, et qu'un tel autre a beaucoup d'esprit. Quand ils auront répondu, *Oui*, ajoutez : Mais la sagesse d'un tel, l'avez-vous vue? de quelle couleur est-elle? l'avez-vous entendue? fait-elle beaucoup de bruit? l'avez-vous touchée? est-elle froide ou chaude? L'enfant rira ; il en fera autant pour les mêmes questions sur l'esprit : il paroîtra tout étonné qu'on lui demande de quelle couleur est un esprit; s'il est rond ou carré. Alors vous pourrez lui faire remarquer qu'il connoît donc des choses très-véritables qu'on ne peut ni voir, ni toucher, ni entendre, et que ces choses sont spirituelles. Mais il faut entrer fort sobrement dans ces sortes de discours pour les filles. Je ne les propose ici que pour

celles dont la curiosité et le raisonnement vous mèneroient malgré vous jusqu'à ces questions. Il faut se régler selon l'ouverture de leur esprit, et selon leur besoin.

Retenez leur esprit le plus que vous pourrez dans les bornes communes; et apprenez-leur qu'il doit y avoir, pour leur sexe, une pudeur sur la science, presque aussi délicate que celle qui inspire l'horreur du vice.

En même temps, il faut faire venir l'imagination au secours de l'esprit, pour leur donner des images charmantes des vérités de la religion, que le corps ne peut voir. Il faut leur peindre la gloire céleste telle que saint Jean nous la représente; les larmes de tout œil essuyées; plus de mort, plus de douleurs ni de cris; les gémissemens s'enfuiront, les maux seront passés; une joie éternelle sera sur la tête des bienheureux, comme les eaux sont sur la tête d'un homme abîmé au fond de la mer. Montrez cette glorieuse Jérusalem, dont Dieu sera lui-même le soleil pour y former des jours sans fin; un fleuve de paix, un torrent de délices, une fontaine de vie l'arrosera; tout y sera or, perles et pierreries. Je sais bien que toutes ces images attachent aux choses sensibles; mais après avoir frappé les enfans par un si beau spectacle, pour les rendre attentifs, on se sert des moyens que nous avons touchés, pour les ramener aux choses spirituelles.

Concluez que nous ne sommes ici-bas que comme des voyageurs dans une hôtellerie, ou sous une tente; que le corps va périr; qu'on ne peut retarder que de peu d'années sa corruption; mais que

l'ame s'envolera dans cette céleste patrie, où elle doit vivre à jamais de la vie de Dieu. Si on peut donner aux enfans l'habitude d'envisager avec plaisir ces grands objets, et de juger des choses communes par rapport à de si hautes espérances, on a aplani des difficultés infinies.

Je voudrois encore tâcher de leur donner de fortes impressions sur la résurrection des corps. Apprenez-leur que la nature n'est qu'un ordre commun que Dieu a établi dans ses ouvrages, et que les miracles ne sont que des exceptions à ces règles générales; qu'ainsi il ne coûte pas plus à Dieu de faire cent miracles, qu'à moi de sortir de ma chambre un quart d'heure avant le temps où j'avois accoutumé d'en sortir. Ensuite rappelez l'histoire de la résurrection du Lazare, puis celle de la résurrection de Jésus-Christ, et de ses apparitions familières pendant quarante jours devant tant de personnes. Enfin montrez qu'il ne peut être difficile à celui qui a fait les hommes de les refaire. N'oubliez pas la comparaison du grain de blé qu'on sème dans la terre et qu'on fait pourrir, afin qu'il ressuscite et se multiplie.

Au reste, il ne s'agit point d'enseigner par mémoire cette morale aux enfans, comme on leur enseigne le catéchisme; cette méthode n'aboutiroit qu'à tourner la religion en un langage affecté, du moins en des formalités ennuyeuses : aidez seulement leur esprit, et mettez-les en chemin de trouver ces vérités dans leur propre fonds; elles leur en seront plus propres et plus agréables, elles s'imprimeront plus vivement : profitez des ouvertures pour

leur faire développer ce qu'ils ne voient encore que confusément.

Mais prenez garde qu'il n'est rien de si dangereux que de leur parler du mépris de cette vie, sans leur faire voir, par tout le détail de votre conduite, que vous parlez sérieusement. Dans tous les âges, l'exemple a un pouvoir étonnant sur nous ; dans l'enfance il peut tout. Les enfans se plaisent fort à imiter ; ils n'ont point encore d'habitude qui leur rende l'imitation d'autrui difficile : de plus, n'étant pas capables de juger par eux-mêmes du fond des choses, ils en jugent bien plus par ce qu'ils voient dans ceux qui les proposent, que par les raisons dont ils les appuient; les actions mêmes sont bien plus sensibles que les paroles : si donc ils voient faire le contraire de ce qu'on leur enseigne, ils s'accoutument à regarder la religion comme une belle cérémonie, et la vertu comme une idée impraticable.

Ne prenez jamais la liberté de faire devant les enfans certaines railleries sur des choses qui ont rapport à la religion. On se moquera de la dévotion de quelque esprit simple ; on rira sur ce qu'il consulte son confesseur, ou sur les pénitences qui lui sont imposées. Vous croyez que tout cela est innocent ; mais vous vous trompez : tout tire à conséquence en cette matière. Il ne faut jamais parler de Dieu, ni des choses qui concernent son culte, qu'avec un sérieux et un respect bien éloigné de ces libertés. Ne vous relâchez jamais sur aucune bienséance, mais principalement sur celles-là. Souvent les gens qui sont les plus délicats sur celles du monde, sont les plus grossiers sur celles de la religion.

Quand l'enfant aura fait les réflexions nécessaires pour se connoître soi-même et pour connoître Dieu, joignez-y les faits d'histoire dont il sera déjà instruit : ce mélange lui fera trouver toute la religion assemblée dans sa tête; il remarquera avec plaisir le rapport qu'il y a entre ses réflexions et l'histoire du genre humain. Il aura reconnu que l'homme ne s'est point fait lui-même, que son ame est l'image de Dieu, que son corps a été formé avec tant de ressorts admirables par une industrie et une puissance divine : aussitôt il se souviendra de l'histoire de la création. Ensuite il songera qu'il est né avec des inclinations contraires à la raison, qu'il est trompé par le plaisir, emporté par la colère, et que son corps entraîne son ame contre la raison, comme un cheval fougueux emporte un cavalier, au lieu que son ame devroit gouverner son corps : il apercevra la cause de ce désordre dans l'histoire du péché d'Adam; cette histoire lui fera attendre le Sauveur, qui doit réconcilier les hommes avec Dieu. Voilà tout le fond de la religion.

Pour faire mieux entendre les mystères, les actions et les maximes de Jésus-Christ, il faut disposer les jeunes personnes à lire l'Evangile. Il faudroit donc les préparer de bonne heure à lire la parole de Dieu, comme on les prépare à recevoir par la communion la chair de Jésus-Christ; il faudroit poser comme le principal fondement, l'autorité de l'Eglise, épouse du Fils de Dieu et mère de tous les fidèles: C'est elle, direz-vous, qu'il faut écouter, parce que le Saint-Esprit l'éclaire pour nous expliquer les Ecritures; on ne peut aller que par elle à Jésus-Christ.

Ne manquez pas de relire souvent avec les enfans les endroits où Jésus-Christ promet de soutenir et d'animer l'Eglise, afin qu'elle conduise ses enfans dans la voie de la vérité. Surtout inspirez aux filles cette sagesse sobre et tempérée que saint Paul recommande ; faites-leur craindre le piége de la nouveauté, dont l'amour est si naturel à leur sexe ; prévenez-les d'une horreur salutaire pour toute singularité en matière de religion ; proposez-leur cette perfection céleste, cette merveilleuse discipline, qui régnoit parmi les premiers Chrétiens, faites-les rougir de nos relâchemens ; faites-les soupirer après cette pureté évangelique ; mais éloignez avec un soin extrême toutes les pensées de critique présomptueuse et de réformation indiscrète.

Songez donc à leur mettre devant les yeux l'Evangile, et les grands exemples de l'antiquité ; mais ne le faites qu'après avoir éprouvé leur docilité et la simplicité de leur foi. Revenez toujours à l'Eglise ; montrez-leur, avec les promesses qui lui sont faites, et avec l'autorité qui lui est donnée dans l'Evangile, la suite de tous les siècles où cette Eglise a conservé, parmi tant d'attaques et de révolutions, la succession inviolable des pasteurs et de la doctrine, qui font l'accomplissement manifeste des promesses divines. Pourvu que vous posiez le fondement de l'humilité, de la soumission, et de l'aversion pour toute singularité suspecte, vous montrerez avec beaucoup de fruit aux jeunes personnes tout ce qu'il y a de plus parfait dans la loi de Dieu, dans l'institution des sacremens, et dans la pratique de l'ancienne Eglise. Je sais qu'on ne peut pas espérer de donner

ces instructions dans toute leur étendue à toutes sortes d'enfans; je le propose seulement ici, afin qu'on les donne le plus exactement qu'on pourra, selon le temps, et selon la disposition des esprits qu'on voudra instruire.

La superstition est sans doute à craindre pour le sexe; mais rien ne la déracine ou ne la prévient mieux, qu'une instruction solide. Cette instruction, quoiqu'elle doive être renfermée dans les justes bornes, et être bien éloignée de toutes les études des savans, va pourtant plus loin qu'on ne croit d'ordinaire. Tel pense être bien instruit, qui ne l'est point, et dont l'ignorance est si grande, qu'il n'est pas même en état de sentir ce qui lui manque pour connoître le fond du christianisme. Il ne faut jamais laisser mêler dans la foi ou dans les pratiques de piété rien qui ne soit tiré de l'Evangile, ou autorisé par une approbation constante de l'Eglise. Il faut prémunir discrètement les enfans contre certains abus, qu'on est quelquefois tenté de regarder comme des points de discipline, quand on n'est pas bien instruit : on ne peut entièrement s'en garantir, si on ne remonte à la source, si on ne connoît l'institution des choses, et l'usage que les saints en ont fait.

Accoutumez donc les filles, naturellement trop crédules, à n'admettre pas légèrement certaines histoires sans autorité, et à ne s'attacher pas à de certaines dévotions, qu'un zèle indiscret introduit, sans attendre que l'Eglise les approuve.

Le vrai moyen de leur apprendre ce qu'il faut penser là-dessus, n'est pas de critiquer sévèrement ces choses, auxquelles un pieux motif a pu donner

quelque cours; mais de montrer, sans les blâmer, qu'elles n'ont point un solide fondement.

Contentez-vous de ne faire jamais entrer ces choses dans les instructions qu'on donne sur le christianisme. Ce silence suffira pour accoutumer d'abord les enfans à concevoir le christianisme dans toute son intégrité et dans toute sa perfection, sans y ajouter ces pratiques. Dans la suite, vous pourrez les préparer doucement contre les discours des Calvinistes. Je crois que cette instruction ne sera pas inutile, puisque nous sommes mêlés tous les jours avec des personnes préoccupées de leurs sentimens, qui en parlent dans les conversations les plus familières.

Ils nous imputent, direz-vous, mal à propos tels excès sur les images, sur l'invocation des saints, sur la prière pour les morts, sur les indulgences. Voilà à quoi se réduit ce que l'Eglise enseigne sur le baptême, sur la confirmation, sur le sacrifice de la messe, sur la pénitence, sur la confession, sur l'autorité des pasteurs, sur celle du Pape, qui est le premier d'entre eux par l'institution de Jésus-Christ même, et duquel on ne peut se séparer sans quitter l'Eglise.

Voilà, continuerez-vous, tout ce qu'il faut croire: ce que les Calvinistes nous accusent d'y ajouter n'est point la doctrine catholique: c'est mettre un obstacle à leur réunion, que de vouloir les assujettir à des opinions qui les choquent, et que l'Eglise désavoue; comme si ces opinions faisoient partie de notre foi. En même temps, ne négligez jamais de montrer combien les Calvinistes ont condamné témérairement

ment les cérémonies les plus anciennes et les plus saintes; ajoutez que les choses nouvellement instituées, étant conformes à l'ancien esprit, méritent un profond respect, puisque l'autorité qui les établit est toujours celle de l'épouse immortelle du Fils de Dieu.

En leur parlant ainsi de ceux qui ont arraché aux anciens pasteurs une partie de leur troupeau, sous prétexte d'une réforme, ne manquez pas de faire remarquer combien ces hommes superbes ont oublié la foiblesse humaine, et combien ils ont rendu la religion impraticable pour tous les simples, lorsqu'ils ont voulu engager tous les particuliers à examiner par eux-mêmes tous les articles de la doctrine chrétienne dans les Ecritures, sans se soumettre aux interprétations de l'Eglise. Représentez l'Ecriture sainte, au milieu des fidèles, comme la règle souveraine de la foi. Nous ne reconnoissons pas moins que les hérétiques, direz-vous, que l'Eglise doit se soumettre à l'Ecriture; mais nous disons que le Saint-Esprit aide l'Eglise pour expliquer bien l'Ecriture. Ce n'est pas l'Eglise que nous préférons à l'Ecriture, mais l'explication de l'Ecriture, faite par toute l'Eglise, à notre propre explication. N'est-ce pas le comble de l'orgueil et de la témérité à un particulier, de craindre que l'Eglise ne se soit trompée dans sa décision, et de ne craindre pas de se tromper soi-même en décidant contre elle?

Inspirez encore aux enfans le désir de savoir les raisons de toutes les cérémonies et de toutes les paroles qui composent l'office divin et l'administration des sacremens: montrez-leur les fonts baptismaux;

qu'ils voient baptiser; qu'ils considèrent le jeudi-saint comment on fait les saintes huiles, et le samedi comment on bénit l'eau des fonts. Donnez-leur le goût, non des sermons pleins d'ornemens vains et affectés, mais des discours sensés et édifians, comme des bons prônes et des homélies, qui leur fassent entendre clairement la lettre de l'Evangile. Faites-leur remarquer ce qu'il y a de beau et de touchant dans la simplicité de ces instructions, et inspirez-leur l'amour de la paroisse, où le pasteur parle avec bénédiction et avec autorité, si peu qu'il ait de talent et de vertu. Mais en même temps faites-leur aimer et respecter toutes les communautés qui concourent au service de l'Eglise : ne souffrez jamais qu'ils se moquent de l'habit ou de l'état des religieux; montrez la sainteté de leur institut, l'utilité que la religion en tire, et le nombre prodigieux de Chrétiens qui tendent dans ces saintes retraites à une perfection qui est presque impraticable dans les engagemens du siècle. Accoutumez l'imagination des enfans à entendre parler de la mort; à voir, sans se troubler, un drap mortuaire, un tombeau ouvert, des malades même qui expirent, et des personnes déjà mortes, si vous pouvez le faire sans les exposer à un saisissement de frayeur.

Il n'est rien de plus fâcheux que de voir beaucoup de personnes, qui ont de l'esprit et de la piété, ne pouvoir penser à la mort sans frémir; d'autres pâlissent pour s'être trouvées au nombre de treize à table, ou pour avoir eu certains songes, ou pour avoir vu renverser une salière : la crainte de tous ces présages imaginaires est un reste grossier du pa-

ganisme ; faites-en voir la vanité et le ridicule. Quoique les femmes n'aient pas les mêmes occasions que les hommes de montrer leur courage, elles doivent pourtant en avoir. La lâcheté est méprisable partout ; partout elle a de méchans effets. Il faut qu'une femme sache résister à de vaines alarmes, qu'elle soit ferme contre certains périls imprévus, qu'elle ne pleure ni ne s'effraie que pour de grands sujets ; encore faut-il s'y soutenir par vertu. Quand on est chrétien, de quelque sexe qu'on soit, il n'est pas permis d'être lâche. L'ame du christianisme, si on peut parler ainsi, est le mépris de cette vie, et l'amour de l'autre.

CHAPITRE VIII.

Instruction sur le Décalogue, sur les Sacremens et sur la Prière.

Ce qu'il y a de principal à mettre sans cesse devant les yeux des enfans, c'est Jésus-Christ, auteur et consommateur de notre foi, le centre de toute la religion, et notre unique espérance. Je n'entreprends pas de dire ici comment il faut leur enseigner le mystère de l'Incarnation ; car cet engagement me mèneroit trop loin, et il y a assez de livres où l'on peut trouver à fond tout ce qu'on en doit enseigner. Quand les principes sont posés, il faut réformer tous les jugemens et toutes les actions de la personne qu'on instruit, sur le modèle de Jésus-Christ même, qui n'a pris un corps mortel que pour nous appren-

dre à vivre et à mourir, en nous montrant, dans sa chair semblable à la nôtre, tout ce que nous devons croire et pratiquer. Ce n'est pas qu'il faille à tout moment comparer les sentimens et les actions de l'enfant avec la vie de Jésus-Christ; cette comparaison deviendroit fatigante et indiscrète : mais il faut accoutumer les enfans à regarder la vie de Jésus-Christ comme notre exemple, et sa parole comme notre loi. Choisissez parmi ses discours et parmi ses actions ce qui est le plus proportionné à l'enfant. S'il s'impatiente de souffrir quelque incommodité, rappelez-lui le souvenir de Jésus-Christ sur la croix : s'il ne peut se résoudre à quelque travail rebutant, montrez-lui Jésus-Christ travaillant jusqu'à trente ans dans une boutique : s'il veut être loué et estimé, parlez-lui des opprobres dont le Sauveur s'est rassasié : s'il ne peut s'accorder avec les gens qui l'environnent, faites-lui considérer Jésus-Christ conversant avec les pécheurs et avec les hypocrites les plus abominables : s'il témoigne quelque ressentiment, hâtez-vous de lui représenter Jésus-Christ mourant sur la croix pour ceux mêmes qui le faisoient mourir : s'il se laisse emporter à une joie immodeste, peignez-lui la douceur et la modestie de Jésus-Christ, dont toute la vie a été si grave et si sérieuse. Enfin faites qu'il se représente souvent ce que Jésus-Christ penseroit et ce qu'il diroit de nos conversations, de nos amusemens, et de nos occupations les plus sérieuses, s'il étoit encore visible au milieu de nous. Quel seroit, continuerez-vous, notre étonnement, s'il paroissoit tout d'un coup au milieu de nous, lorsque nous sommes dans le plus profond ou-

bli de sa loi! Mais n'est-ce pas ce qui arrivera à chacun de nous à la mort, et au monde entier quand l'heure secrète du jugement universel sera venue? Alors il faut peindre le renversement de la machine de l'univers, le soleil obscurci, les étoiles tombant de leurs places, les élémens embrasés s'écoulant comme des fleuves de feu, les fondemens de la terre ébranlés jusqu'au centre. De quels yeux, ajouterez-vous, devons-nous donc regarder ce ciel qui nous couvre, cette terre qui nous porte, ces édifices que nous habitons, et tous ces autres objets qui nous environnent, puisqu'ils sont réservés au feu? Montrez ensuite les tombeaux ouverts, les morts qui rassembleront les débris de leurs corps, Jésus-Christ qui descendra sur les nues avec une haute majesté; ce livre ouvert où seront écrites jusqu'aux plus secrètes pensées des cœurs; cette sentence prononcée à la face de toutes les nations et de tous les siècles; cette gloire qui s'ouvrira pour couronner à jamais les justes, et pour les faire régner avec Jésus-Christ sur le même trône; enfin, cet étang de feu et de soufre, cette nuit et cette horreur éternelle, ce grincement de dents, et cette rage commune avec les démons qui sera le partage des ames pécheresses.

Ne manquez pas d'expliquer à fond le Décalogue; faites voir que c'est un abrégé de la loi de Dieu, et qu'on trouve dans l'Evangile ce qui n'est contenu dans le Décalogue que par des conséquences éloignées. Dites ce que c'est que conseil, et empêchez les enfans que vous instruisez, de se flatter, comme le commun des hommes, par une distinction qu'on

pousse trop loin entre les conseils et les préceptes. Montrez que les conseils sont donnés pour faciliter les préceptes, pour assurer les hommes contre leur propre fragilité, pour les éloigner du bord du précipice où ils seroient entraînés par leur propre poids; qu'enfin les conseils deviennent des préceptes absolus pour ceux qui ne peuvent, en certaines occasions, observer les préceptes sans les conseils. Par exemple, les gens qui sont trop sensibles à l'amour du monde, et aux piéges des compagnies, sont obligés de suivre le conseil évangélique de quitter tout pour se retirer dans une solitude. Répétez souvent que la lettre tue, et que c'est l'esprit qui vivifie ; c'est-à-dire que la simple observation du culte extérieur est inutile et nuisible, si elle n'est intérieurement animée par l'esprit d'amour et de religion. Rendez ce langage clair et sensible : faites voir que Dieu veut être honoré du cœur, et non des lèvres; que les cérémonies servent à exprimer notre religion et à l'exciter, mais que les cérémonies ne sont pas la religion même; qu'elle est toute au dedans, puisque Dieu cherche des adorateurs en esprit et en vérité; qu'il s'agit de l'aimer intérieurement, et de nous regarder comme s'il n'y avoit dans toute la nature que lui et nous; qu'il n'a pas besoin de nos paroles, de nos postures, ni même de notre argent; que ce qu'il veut, c'est nous-mêmes; qu'on ne doit pas seulement exécuter ce que la loi ordonne, mais encore l'exécuter pour en tirer le fruit que la loi a eu en vue quand elle l'a ordonné; qu'ainsi ce n'est rien d'entendre la messe, si on ne l'entend afin de s'unir à Jésus-Christ, sacrifié pour nous, et de s'édifier de tout ce qui nous

représente son immolation. Finissez en disant que tous ceux qui crieront, Seigneur, Seigneur! n'entreront pas au royaume du ciel; que si on n'entre dans les vrais sentimens d'amour de Dieu, de renoncement aux biens temporels, de mépris de soi-même, et d'horreur pour le monde, on fait du christianisme un fantôme trompeur pour soi et pour les autres.

Passez aux sacremens : je suppose que vous en avez déjà expliqué toutes les cérémonies à mesure qu'elles se sont faites en présence de l'enfant, comme nous l'avons dit. C'est ce qui en fera mieux sentir l'esprit et la fin : par là vous ferez entendre combien il est grand d'être chrétien, combien il est honteux et funeste de l'être comme on l'est dans le monde. Rappelez souvent les exorcismes et les promesses du Baptême, pour montrer que les exemples et les maximes du monde, bien loin d'avoir quelque autorité sur nous, doivent nous rendre suspect tout ce qui nous vient d'une source si odieuse et si empoisonnée. Ne craignez pas même de représenter, comme saint Paul, le démon régnant dans le monde, et agitant le cœur des hommes par toutes les passions violentes, qui leur font chercher les richesses, la gloire et les plaisirs. C'est cette pompe, direz-vous, qui est encore plus celle du démon que du monde; c'est ce spectacle de vanité auquel un Chrétien ne doit ouvrir ni son cœur ni ses yeux. Le premier pas qu'on fait par le Baptême dans le christianisme est un renoncement à toute la pompe mondaine : rappeler le monde, malgré des promesses si solennelles faites à Dieu, c'est tomber dans une espèce d'apo-

stasie ; comme un religieux, qui, malgré ses vœux, quitteroit son cloître et son habit de pénitence pour rentrer dans le siècle.

Ajoutez combien nous devons fouler aux pieds les mépris mal fondés, les railleries impies et les violences même du monde, puisque la Confirmation nous rend soldats de Jésus-Christ pour combattre cet ennemi. L'évêque, direz-vous, vous a frappé pour vous endurcir contre les coups les plus violens de la persécution ; il a fait sur vous une onction sacrée, afin de représenter les anciens, qui s'oignoient d'huile pour rendre leurs membres plus souples et plus vigoureux quand ils alloient au combat ; enfin il a fait sur vous le signe de la croix, pour vous montrer que vous devez être crucifié avec Jésus-Christ. Nous ne sommes plus, continuerez-vous, dans le temps des persécutions, où l'on faisoit mourir ceux qui ne vouloient pas renoncer à l'Evangile : mais le monde, qui ne peut cesser d'être monde, c'est-à-dire corrompu, fait toujours une persécution indirecte à la piété ; il lui tend des piéges pour la faire tomber, il la décrie, il s'en moque ; et il en rend la pratique si difficile dans la plupart des conditions, qu'au milieu même des nations chrétiennes, et où l'autorité souveraine appuie le christianisme, on est en danger de rougir du nom de Jésus-Christ et de l'imitation de sa vie.

Représentez fortement le bonheur que nous avons d'être incorporés à Jésus-Christ par l'Eucharistie. Dans le Baptême, il nous fait ses frères ; dans l'Eucharistie, il nous fait ses membres. Comme il s'étoit donné, par l'Incarnation, à la nature humaine en

général; il se donne, par l'Eucharistie, qui est une suite si naturelle de l'Incarnation, à chaque fidèle en particulier. Tout est réel dans la suite de ses mystères; Jésus-Christ donne sa chair aussi réellement qu'il l'a prise : mais c'est se rendre coupable du corps et du sang du Seigneur, c'est boire et manger son jugement, que de manger la chair vivifiante de Jésus-Christ sans vivre de son esprit. *Celui*, dit-il lui-même, *qui me mange, doit vivre pour moi.*

Mais quel malheur, direz-vous encore, d'avoir besoin du sacrement de la Pénitence, qui suppose qu'on a péché depuis qu'on a été fait enfant de Dieu! Quoique cette puissance toute céleste qui s'exerce sur la terre, et que Dieu a mise dans les mains des prêtres, pour lier et pour délier les pécheurs selon leurs besoins, soit une si grande source de miséricordes, il faut trembler dans la crainte d'abuser des dons de Dieu et de sa patience. Pour le corps de Jésus-Christ, qui est la vie, la force et la consolation des justes, il faut désirer ardemment de pouvoir s'en nourrir tous les jours; mais, pour le remède des ames malades, il faut souhaiter de parvenir à une santé si parfaite, qu'on en diminue tous les jours le besoin. Le besoin, quoi qu'on fasse, ne sera que trop grand; mais ce seroit bien pis, si on faisoit de toute sa vie un cercle continuel et scandaleux du péché à la pénitence, et de la pénitence au péché. Il n'est donc question de se confesser, que pour se convertir et se corriger; autrement les paroles de l'absolution, quelque puissantes qu'elles soient par l'institution de Jésus-Christ, ne seroient, par notre indisposition, que des paroles, mais des paroles funestes qui se-

roient notre condamnation devant Dieu. Une confession sans changement intérieur, bien loin de décharger une conscience du fardeau de ses péchés, ne fait qu'ajouter aux autres péchés celui d'un monstrueux sacrilége.

Faites lire aux enfans que vous élevez, les prières des agonisans, qui sont admirables; montrez-leur ce que l'Eglise fait, et ce qu'elle dit, en donnant l'Extrême-onction aux mourans. Quelle consolation pour eux de recevoir encore un renouvellement de l'onction sacrée pour ce dernier combat! Mais pour se rendre digne des grâces de la mort, il faut être fidèle à celles de la vie.

Admirez les richesses de la grâce de Jésus-Christ, qui n'a pas dédaigné d'appliquer le remède à la source du mal, en sanctifiant la source de notre naissance, qui est le mariage. Qu'il étoit convenable de faire un sacrement de cette union de l'homme et de la femme, qui représente celle de Dieu avec sa créature, et de Jésus-Christ avec son Eglise! Que cette bénédiction étoit nécessaire pour modérer les passions brutales des hommes, pour répandre la paix et la consolation sur toutes les familles, pour transmettre la religion comme un héritage de génération en génération! De là il faut conclure que le mariage est un état très-saint et très-pur, quoiqu'il soit moins parfait que la virginité; qu'il faut y être appelé; qu'on n'y doit chercher ni les plaisirs grossiers, ni la pompe mondaine; qu'on doit seulement désirer d'y former des saints.

Louez la sagesse infinie du Fils de Dieu, qui a établi des pasteurs pour le représenter parmi nous,

pour nous instruire en son nom, pour nous donner son corps, pour nous réconcilier avec lui après nos chutes, pour former tous les jours de nouveaux fidèles, et même de nouveaux pasteurs qui nous conduisent après eux, afin que l'Eglise se conserve dans tous les siècles sans interruption. Montrez qu'il faut se réjouir que Dieu ait donné une telle puissance aux hommes. Ajoutez avec quel sentiment de religion on doit respecter les oints du Seigneur : ils sont les hommes de Dieu, et les dispensateurs de ses mystères. Il faut donc baisser les yeux et gémir, dès qu'on aperçoit en eux la moindre tache qui ternit l'éclat de leur ministère ; il faudroit souhaiter de la pouvoir laver dans son propre sang. Leur doctrine n'est pas la leur ; qui les écoute écoute Jésus-Christ même : quand ils sont assemblés au nom de Jésus-Christ, pour expliquer les Ecritures, le Saint-Esprit parle avec eux. Leur temps n'est point à eux : il ne faut donc pas vouloir les faire descendre d'un si haut ministère, où ils doivent se dévouer à la parole et à la prière, pour être les médiateurs entre Dieu et les hommes, et les rabaisser jusqu'à des affaires du siècle. Il est encore moins permis de vouloir profiter de leurs revenus, qui sont le patrimoine des pauvres et le prix des péchés du peuple; mais le plus affreux désordre est de vouloir élever ses parens et ses amis à ce redoutable ministère, sans vocation, et par des vues d'intérêt temporel.

Il reste à montrer la nécessité de la prière, fondée sur le besoin de la grâce, que nous avons déjà expliqué. Dieu, dira-t-on à un enfant, veut qu'on lui demande sa grâce, non parce qu'il ignore notre be-

soin, mais parce qu'il veut nous assujettir à une demande qui nous excite à reconnoître ce besoin : ainsi c'est l'humiliation de notre cœur, le sentiment de notre misère et de notre impuissance, enfin la confiance en sa bonté, qu'il exige de nous. Cette demande, qu'il veut qu'on lui fasse, ne consiste que dans l'intention et dans le désir ; car il n'a pas besoin de nos paroles. Souvent on récite beaucoup de paroles sans prier, et souvent on prie intérieurement sans prononcer aucune parole. Ces paroles peuvent néanmoins être très-utiles; car elles excitent en nous les pensées et les sentimens qu'elles expriment, si on y est attentif : c'est pour cette raison que Jésus-Christ nous a donné une forme de prière. Quelle consolation de savoir par Jésus-Christ même comment son père veut être prié ! Quelle force doit-il y avoir dans des demandes que Dieu même nous met dans la bouche! Comment ne nous accorderoit-il pas ce qu'il a soin de nous apprendre à demander? Après cela, montrez combien cette prière est simple et sublime, courte, et pleine de tout ce que nous pouvons attendre d'en haut.

Le temps de la première confession des enfans est une chose qu'on ne peut décider ici : il doit dépendre de l'état de leur esprit, et encore plus de celui de leur conscience. Il faut leur enseigner ce que c'est que la confession, dès qu'ils paroissent capables de l'entendre. Ensuite attendez la première faute un peu considérable que l'enfant fera; donnez-lui-en beaucoup de confusion et de remords. Vous verrez qu'étant déjà instruit sur la confession, il cherchera naturellement à se consoler en s'accusant au confes-

seur. Il faut tâcher de faire en sorte qu'il s'excite à un vif repentir, et qu'il trouve dans la confession un sensible adoucissement à sa peine, afin que cette première confession fasse une impression extraordinaire dans son esprit, et qu'elle soit une source de grâces pour toutes les autres.

La première communion au contraire me semble devoir être faite dans le temps où l'enfant, parvenu à l'usage de raison, paroîtra plus docile et plus exempt de tout défaut considérable. C'est parmi ces prémices de foi et d'amour de Dieu, que Jésus-Christ se fera mieux sentir et goûter à lui par les grâces de la communion. Elle doit-être long-temps attendue, c'est-à-dire qu'on doit l'avoir fait espérer à l'enfant, dès sa première enfance, comme le plus grand bien qu'on puisse avoir sur la terre en attendant les joies du ciel. Je crois qu'il faudroit la rendre la plus solennelle qu'on peut : qu'il paroisse à l'enfant qu'on a les yeux attachés sur lui pendant ces jours-là, qu'on l'estime heureux, qu'on prend part à sa joie, et qu'on attend de lui une conduite au-dessus de son âge pour une action si grande. Mais quoiqu'il faille donc préparer beaucoup l'enfant à la communion, je crois que, quand il y est préparé, on ne sauroit le prévenir trop tôt d'une si précieuse grâce, avant que son innocence soit exposée aux occasions dangereuses où elle commence à se flétrir.

CHAPITRE IX.

Remarques sur plusieurs défauts des filles.

Nous avons encore à parler du soin qu'il faut prendre pour préserver les filles de plusieurs défauts ordinaires à leur sexe. On les nourrit dans une mollesse et dans une timidité qui les rend incapables d'une conduite ferme et réglée. Au commencement, il y a beaucoup d'affectation, et ensuite beaucoup d'habitude, dans ces craintes mal fondées, et dans ces larmes qu'elles versent à si bon marché : le mépris de ces affectations peut servir beaucoup à les corriger, puisque la vanité y a tant de part.

Il faut aussi réprimer en elles les amitiés trop tendres, les petites jalousies, les complimens excessifs, les flatteries, les empressemens : tout cela les gâte, et les accoutume à trouver que tout ce qui est grave et sérieux est trop sec et austère. Il faut même tâcher de faire en sorte qu'elles s'étudient à parler d'une manière courte et précise. Le bon esprit consiste à retrancher tout discours inutile, et à dire beaucoup en peu de mots ; au lieu que la plupart des femmes disent peu en beaucoup de paroles. Elles prennent la facilité de parler et la vivacité d'imagination pour l'esprit ; elles ne choisissent point entre leurs pensées ; elles n'y mettent aucun ordre par rapport aux choses qu'elles ont à expliquer ; elles sont passionnées sur presque tout ce qu'elles disent, et la passion fait parler beaucoup : cependant on ne peut

espérer rien de fort bon d'une femme, si on ne la réduit à réfléchir de suite, à examiner ses pensées, à les expliquer d'une manière courte, et à savoir ensuite se taire.

Une autre chose contribue beaucoup aux longs discours des femmes; c'est qu'elles sont nées artificieuses, et qu'elles usent de longs détours pour venir à leur but. Elles estiment la finesse : et comment ne l'estimeroient-elles pas, puisque elles ne connoissent point de meilleure prudence, et que c'est d'ordinaire la première chose que l'exemple leur a enseignée? Elles ont un naturel souple pour jouer facilement toutes sortes de comédies; les larmes ne leur coûtent rien; leurs passions sont vives, et leurs connoissances bornées : de là vient qu'elles ne négligent rien pour réussir, et que les moyens qui ne conviendroient pas à des esprits plus réglés leur paroissent bons; elles ne raisonnent guère pour examiner s'il faut désirer une chose, mais elles sont très-industrieuses pour y parvenir.

Ajoutez qu'elles sont timides et pleines de fausse honte; ce qui est encore une source de dissimulation. Le moyen de prévenir un si grand mal, est de ne les mettre jamais dans le besoin de la finesse, et de les accoutumer à dire ingénument leurs inclinations sur toutes les choses permises. Qu'elles soient libres pour témoigner leur ennui quand elles s'ennuient. Qu'on ne les assujettisse point à paroître goûter certaines personnes ou certains livres qui ne leur plaisent pas.

Souvent une mère, préoccupée de son directeur, est mécontente de sa fille jusqu'à ce qu'elle prenne sa direction; et la fille le fait par politique contre son

goût. Surtout qu'on ne les laisse jamais soupçonne. qu'on veut leur inspirer le dessein d'être religieuses · car cette pensée leur ôte la confiance en leurs parens, leur persuade qu'elles n'en sont point aimées, leur agite l'esprit, et leur fait faire un personnage forcé pendant plusieurs années. Quand elles ont été assez malheureuses pour prendre l'habitude de déguiser leurs sentimens, le moyen de les désabuser est de les instruire solidement des maximes de la vraie prudence ; comme on voit que le moyen de les dégoûter des fictions frivoles des romans, est de leur donner le goût des histoires utiles et agréables. Si vous ne leur donnez une curiosité raisonnable, elles en auront une déréglée ; et tout de même, si vous ne formez leur esprit à la vraie prudence, elles s'attacheront à la fausse, qui est la finesse.

Montrez-leur, par des exemples, comment on peut sans tromperie être discret, précautionné, appliqué aux moyens légitimes de réussir. Dites-leur : La principale prudence consiste à parler peu, à se défier bien plus de soi que des autres, mais point à faire des discours faux et des personnages brouillons. La droiture de conduite et la réputation universelle de probité attirent plus de confiance et d'estime, et par conséquent à la longue plus d'avantages, même temporels, que les voies détournées. Combien cette probité judicieuse distingue-t-elle une personne, ne la rend-elle pas propre aux plus grandes choses !

Mais ajoutez combien ce que la finesse cherche est bas et méprisable ; c'est, ou une bagatelle qu'on n'oseroit dire, ou une passion pernicieuse. Quand on ne veut que ce qu'on doit vouloir, on le désire ouver-

tement

tement, et on le cherche par des voies droites avec modération. Qu'y a-t-il de plus doux et de plus commode que d'être sincère, toujours tranquille, d'accord avec soi-même, n'ayant rien à craindre ni à inventer? au lieu qu'une personne dissimulée est toujours dans l'agitation, dans les remords, dans le danger, dans la déplorable nécessité de couvrir une finesse par cent autres.

Avec toutes ces inquiétudes honteuses, les esprits artificieux n'évitent jamais l'inconvénient qu'ils fuient: tôt ou tard ils passent pour ce qu'ils sont. Si le monde est leur dupe sur quelque action détachée, il ne l'est pas sur le gros de leur vie; on les devine toujours par quelque endroit : souvent même ils sont dupes de ceux qu'ils veulent tromper; car on fait semblant de se laisser éblouir par eux, et ils se croient estimés, quoiqu'on les méprise. Mais au moins ils ne se garantissent pas des soupçons : et qu'y a-t-il de plus contraire aux avantages qu'un amour-propre sage doit chercher, que de se voir toujours suspect? Dites peu à peu ces choses, selon les occasions, les besoins, et la portée des esprits.

Observez encore que la finesse vient toujours d'un cœur bas et d'un petit esprit. On n'est fin qu'à cause qu'on se veut cacher, n'étant pas tel qu'on devroit être, ou que, voulant des choses permises, on prend pour y arriver des moyens indignes, faute d'en savoir choisir d'honnêtes. Faites remarquer aux enfans l'impertinence de certaines finesses qu'ils voient pratiquer, le mépris qu'elles attirent à ceux qui les font; et enfin faites-leur honte à eux-mêmes, quand vous les surprendrez dans quelque dissimulation. De temps

en temps privez-les de ce qu'ils aiment, parce qu'ils ont voulu y arriver par la finesse; et déclarez qu'ils l'obtiendront quand ils le demanderont simplement; ne craignez pas même de compatir à leurs petites infirmités, pour leur donner le courage de les laisser voir. La mauvaise honte est le mal le plus dangereux et le plus pressé à guérir; celui-là, si on n'y prend garde, rend tous les autres incurables.

Désabusez-les des mauvaises subtilités par lesquelles on veut faire en sorte que le prochain se trompe, sans qu'on puisse se reprocher de l'avoir trompé; il y a encore plus de bassesse et de supercherie dans ces raffinemens, que dans les finesses communes. Les autres gens pratiquent, pour ainsi dire, de bonne foi la finesse; mais ceux-ci y ajoutent un nouveau déguisement pour l'autoriser. Dites à l'enfant que Dieu est la vérité même; que c'est se jouer de Dieu, que de se jouer de la vérité dans ses paroles; qu'on doit les rendre précises et exactes, et parler peu pour ne rien dire que de juste, afin de respecter la vérité.

Gardez-vous donc bien d'imiter ces personnes qui applaudissent aux enfans lorsqu'ils ont marqué de l'esprit par quelque finesse. Bien loin de trouver ces tours jolis, et de vous en divertir, reprenez-les sévèrement; et faites en sorte que tous leurs artifices réussissent mal, afin que l'expérience les en dégoûte. En les louant sur de telles fautes, on leur persuade que c'est être habile que d'être fin.

CHAPITRE X.

La vanité de la beauté et des ajustemens.

Mais ne craignez rien tant que la vanité dans les s. Elles naissent avec un désir violent de plaire : chemins qui conduisent les hommes à l'autorité à la gloire leur étant fermés, elles tâchent de se lommager par les agrémens de l'esprit et du corps : là vient leur conversation douce et insinuante ; à vient qu'elles aspirent tant à la beauté et à toutes les grâces extérieures, et qu'elles sont si passionnées pour les ajustemens ; une coiffe, un bout de ru-, une boucle de cheveux plus haut ou plus bas, choix d'une couleur, ce sont pour elles autant faires importantes.

es excès vont encore plus loin dans notre nation n toute autre ; l'humeur changeante qui règne ni nous cause une variété continuelle de modes : i on ajoute à l'amour des ajustemens celui de la veauté, qui a d'étranges charmes sur de tels es-s. Ces deux folies mises ensemble renversent les nes des conditions, et dérèglent toutes les mœurs. qu'il n'y a plus de règle pour les habits et pour neubles, il n'y en a plus d'effectives pour les conons : car pour la table des particuliers, c'est ce l'autorité publique peut moins régler ; chacun isit selon son argent, ou plutôt, sans argent, seson ambition et sa vanité.

Ce faste ruine les familles, et la ruine des familles

entraîne la corruption des mœurs. D'un côté, le faste excite, dans les personnes d'une basse naissance, la passion d'une prompte fortune; ce qui ne se peut faire sans péché, comme le Saint-Esprit nous l'assure. D'un autre côté, les gens de qualité, se trouvant sans ressource, font des lâchetés et des bassesses horribles pour soutenir leur dépense; par là s'éteignent insensiblement l'honneur, la foi, la probité et le bon naturel, même entre les plus proches parens.

Tous ces maux viennent de l'autorité que les femmes vaines ont de décider sur les modes : elles ont fait passer pour Gaulois ridicules tous ceux qui ont voulu conserver la gravité et la simplicité des mœurs anciennes.

Appliquez-vous donc à faire entendre aux filles combien l'honneur qui vient d'une bonne conduite et d'une vraie capacité est plus estimable que celui qu'on tire de ses cheveux ou de ses habits. La beauté, direz-vous, trompe encore plus la personne qui la possède, que ceux qui en sont éblouis; elle trouble, elle enivre l'ame; on est plus sottement idolâtre de soi-même, que les amans les plus passionnés ne le sont de la personne qu'ils aiment. Il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle femme et une autre qui ne l'est pas. La beauté ne peut être que nuisible, à moins qu'elle ne serve à faire marier avantageusement une fille : mais comment y servira-t-elle, si elle n'est soutenue par le mérite et par la vertu? Elle ne peut espérer d'épouser qu'un jeune fou, avec qui elle sera malheureuse, à moins que sa sagesse et sa modestie ne la fassent rechercher par des hommes d'un esprit réglé, et sen-

sibles aux qualités solides. Les personnes qui tirent toute leur gloire de leur beauté deviennent bientôt ridicules : elles arrivent, sans s'en apercevoir, à un certain âge où leur beauté se flétrit; et elles sont encore charmées d'elles-mêmes, quoique le monde, bien loin de l'être, en soit dégoûté. Enfin, il est aussi déraisonnable de s'attacher uniquement à la beauté, que de vouloir mettre tout le mérite dans la force du corps, comme font les peuples barbares et sauvages.

De la beauté passons à l'ajustement. Les véritables grâces ne dépendent point d'une parure vaine et affectée. Il est vrai qu'on peut chercher la propreté, la proportion et la bienséance, dans les habits nécessaires pour couvrir nos corps; mais, après tout, ces étoffes qui nous couvrent, et qu'on peut rendre commodes et agréables, ne peuvent jamais être des ornemens qui donnent une vraie beauté.

Je voudrois même faire voir aux jeunes filles la noble simplicité qui paroît dans les statues et dans les autres figures qui nous restent des femmes grecques et romaines; elles y verroient combien des cheveux noués négligemment par derrière, et des draperies pleines et flottant à longs plis, sont agréables et majestueuses. Il seroit bon même qu'elles entendissent parler les peintres et les autres gens qui ont ce goût exquis de l'antiquité.

Si peu que leur esprit s'élevât au-dessus de la préoccupation des modes, elles auroient bientôt un grand mépris pour leurs frisures, si éloignées du naturel, et pour les habits d'une figure trop façonnée. Je sais bien qu'il ne faut pas souhaiter qu'elles pren-

nent l'extérieur antique; il y auroit de l'extravagance à le vouloir : mais elles pourroient, sans aucune singularité, prendre le goût de cette simplicité d'habits si noble, si gracieuse, et d'ailleurs si convenable aux mœurs chrétiennes. Ainsi, se conformant dans l'extérieur à l'usage présent, elles sauroient au moins ce qu'il faudroit penser de cet usage : elles satisferoient à la mode comme à une servitude fâcheuse, et elles ne lui donneroient que ce qu'elles ne pourroient lui refuser. Faites-leur remarquer souvent, et de bonne heure, la vanité et la légèreté d'esprit qui fait l'inconstance des modes. C'est une chose bien mal entendue, par exemple, de se grossir la tête de je ne sais combien de coiffes entassées; les véritables grâces suivent la nature, et ne la gênent jamais.

Mais la mode se détruit elle-même; elle vise toujours au parfait, et jamais elle ne le trouve; du moins elle ne veut jamais s'y arrêter. Elle seroit raisonnable, si elle ne changeoit que pour ne changer plus, après avoir trouvé la perfection pour la commodité et pour la bonne grâce; mais changer pour changer sans cesse, n'est-ce pas chercher plutôt l'inconstance et le déréglement, que la véritable politesse et le bon goût? Aussi n'y a-t-il d'ordinaire que caprice dans les modes. Les femmes sont en possession de décider; il n'y a qu'elles qu'on en veuille croire : ainsi les esprits les plus légers et les moins instruits entraînent les autres. Elles ne choisissent et ne quittent rien par règle; il suffit qu'une chose bien inventée ait été long-temps à la mode, afin qu'elle ne doive plus y être, et qu'une autre, quoique ridicule, à titre de nouveauté prenne sa place et soit admirée.

Après avoir posé ce fondement, montrez les règles de la modestie chrétienne. Nous apprenons, direz-vous, par nos saints mystères, que l'homme naît dans la corruption du péché; son corps, travaillé d'une maladie contagieuse, est une source inépuisable de tentation à son ame. Jésus-Christ nous apprend à mettre toute notre vertu dans la crainte et dans la défiance de nous-mêmes. Voudriez-vous, pourra-t-on dire à une fille, hasarder votre ame et celle de votre prochain pour une folle vanité? Ayez donc horreur des nudités de gorge, et de toutes les autres immodesties: quand même on commettroit ces fautes sans aucune mauvaise passion, du moins c'est une vanité, c'est un désir effréné de plaire. Cette vanité justifie-t-elle devant Dieu et devant les hommes une conduite si téméraire, si scandaleuse, et si contagieuse pour autrui? Cet aveugle désir de plaire convient-il à une ame chrétienne, qui doit regarder comme une idolâtrie tout ce qui détourne de l'amour du Créateur et du mépris des créatures? Mais, quand on cherche à plaire, que prétend-on? n'est-ce pas d'exciter les passions des hommes? Les tient-on dans ses mains pour les arrêter, si elles vont trop loin? Ne doit-on pas s'en imputer toutes les suites? et ne vont-elles pas toujours trop loin, si peu qu'elles soient allumées? Vous préparez un poison subtil et mortel, vous le versez sur tous les spectateurs; et vous vous croyez innocente! Ajoutez les exemples des personnes que leur modestie a rendues recommandables, et de celles à qui leur immodestie a fait tort. Mais surtout ne permettez rien, dans l'extérieur des filles, qui excède leur condition: réprimez sévèrement tou-

tes leurs fantaisies. Montrez-leur à quel danger on s'expose, et combien on se fait mépriser des gens sages, en oubliant ce qu'on est.

Ce qui reste à faire, c'est de désabuser les filles du bel esprit. Si on n'y prend garde, quand elles ont quelque vivacité, elles s'intriguent, elles veulent parler de tout, elles décident sur les ouvrages les moins proportionnés à leur capacité, elles affectent de s'ennuyer par délicatesse. Une fille ne doit parler que pour de vrais besoins, avec un air de doute et de déférence; elle ne doit pas même parler des choses qui sont au-dessus de la portée commune des filles, quoiqu'elle en soit instruite. Qu'elle ait, tant qu'elle voudra, de la mémoire, de la vivacité, des tours plaisans, de la facilité à parler avec grâce; toutes ces qualités lui seront communes avec un grand nombre d'autres femmes fort peu sensées et fort méprisables. Mais qu'elle ait une conduite exacte et suivie, un esprit égal et réglé; qu'elle sache se taire et conduire quelque chose : cette qualité si rare la distinguera dans son sexe. Pour la délicatesse et l'affectation d'ennui, il faut la réprimer, en montrant que le bon goût consiste à s'accommoder des choses selon qu'elles sont utiles.

Rien n'est estimable que le bon sens et la vertu : l'un et l'autre font regarder le dégoût et l'ennui, non comme une délicatesse louable, mais comme une foiblesse d'un esprit malade.

Puisqu'on doit vivre avec des esprits grossiers, et dans des occupations qui ne sont pas délicieuses, la raison, qui est la seule bonne délicatesse, consiste à se rendre grossier avec les gens qui le sont. Un es-

prit qui goûte la politesse, mais qui sait s'élever au-dessus d'elle, dans le besoin, pour aller à des choses plus solides, est infiniment supérieur aux esprits délicats et surmontés par leur dégoût.

CHAPITRE XI.

Instruction des femmes sur leurs devoirs.

Venons maintenant au détail des choses dont une femme doit être instruite. Quels sont ses emplois? Elle est chargée de l'éducation de ses enfans; des garçons jusqu'à un certain âge, des filles jusqu'à ce qu'elles se marient, ou se fassent religieuses; de la conduite des domestiques, de leurs mœurs, de leur service; du détail de la dépense, des moyens de faire tout avec économie et honorablement; d'ordinaire même, de faire les fermes, et de recevoir les revenus.

La science des femmes, comme celle des hommes, doit se borner à s'instruire par rapport à leurs fonctions; la différence de leurs emplois doit faire celle de leurs études. Il faut donc borner l'instruction des femmes aux choses que nous venons de dire. Mais une femme curieuse trouvera que c'est donner des bornes bien étroites à sa curiosité : elle se trompe; c'est qu'elle ne connoît pas l'importance et l'étendue des choses dont je lui propose de s'instruire.

Quel discernement lui faut-il pour connoître le naturel et le génie de chacun de ses enfans, pour trouver la manière de se conduire avec eux la plus propre à découvrir leur humeur, leur pente, leur

talent, à prévenir les passions naissantes, à leur persuader les bonnes maximes, et à guérir leurs erreurs! Quelle prudence doit-elle avoir pour acquérir et conserver sur eux l'autorité, sans perdre l'amitié et la confiance! Mais n'a-t-elle pas besoin d'observer et de connoître à fond les gens qu'elle met auprès d'eux? Sans doute. Une mère de famille doit donc être pleinement instruite de la religion, et avoir un esprit mûr, ferme, appliqué, et expérimenté pour le gouvernement.

Peut-on douter que les femmes ne soient chargées de tous ces soins, puisqu'ils tombent naturellement sur elles pendant la vie même de leurs maris occupés au dehors? Ils les regardent encore de plus près si elles deviennent veuves. Enfin saint Paul attache tellement en général leur salut à l'éducation de leurs enfans, qu'il assure que c'est par eux qu'elles se sauveront.

Je n'explique point ici tout ce que les femmes doivent savoir pour l'éducation de leurs enfans, parce que ce mémoire leur fera assez sentir l'étendue des connoissances qu'il faudroit qu'elles eussent.

Joignez à ce gouvernement l'économie. La plupart des femmes la négligent comme un emploi bas, qui ne convient qu'à des paysans ou à des fermiers, tout au plus à un maître-d'hôtel, ou à quelque femme de charge : surtout les femmes nourries dans la mollesse, l'abondance et l'oisiveté, sont indolentes et dédaigneuses pour tout ce détail; elles ne font pas grande différence entre la vie champêtre et celle des sauvages du Canada. Si vous leur parlez de vente de blé, de cultures des terres, des différentes natures

des revenus, de la levée des rentes et des autres droits seigneuriaux, de la meilleure manière de faire des fermes, ou d'établir des receveurs, elles croient que vous voulez les réduire à des occupations indignes d'elles.

Ce n'est pourtant que par ignorance qu'on méprise cette science de l'économie. Les anciens Grecs et les Romains, si habiles et si polis, s'en instruisoient avec un grand soin : les plus grands esprits d'entre eux en ont fait, sur leurs propres expériences, des livres que nous avons encore, et où ils ont marqué même le dernier détail de l'agriculture. On sait que leurs conquérans ne dédaignoient pas de labourer, et de retourner à la charrue en sortant du triomphe. Cela est si éloigné de nos mœurs, qu'on ne pourroit le croire, si peu qu'il y eût dans l'histoire quelque prétexte pour en douter. Mais n'est-il pas naturel qu'on ne songe à défendre ou à augmenter son pays, que pour le cultiver paisiblement? A quoi sert la victoire, sinon à cueillir les fruits de la paix? Après tout, la solidité de l'esprit consiste à vouloir s'instruire exactement de la manière dont se font les choses qui sont les fondemens de la vie humaine ; toutes les plus grandes affaires roulent là-dessus. La force et le bonheur d'un Etat consiste, non à avoir beaucoup de provinces mal cultivées, mais à tirer de la terre qu'on possède tout ce qu'il faut pour nourrir aisément un peuple nombreux.

Il faut sans doute un génie bien plus élevé et plus étendu pour s'instruire de tous les arts qui ont rapport à l'économie, et pour être en état de bien policer toute une famille, qui est une petite république,

que pour jouer, discourir sur des modes, et s'exercer à de petites gentillesses de conversation. C'est une sorte d'esprit bien méprisable, que celui qui ne va qu'à bien parler : on voit de tous côtés des femmes dont la conversation est pleine de maximes solides, et qui, faute d'avoir été appliquées de bonne heure, n'ont rien que de frivole dans la conduite.

Mais prenez garde au défaut opposé : les femmes courent risque d'être extrêmes en tout. Il est bon de les accoutumer dès l'enfance à gouverner quelque chose, à faire des comptes, à voir la manière de faire les marchés de tout ce qu'on achète, et à savoir comment il faut que chaque chose soit faite pour être d'un bon usage. Mais craignez aussi que l'économie n'aille en elles jusqu'à l'avarice ; montrez-leur en détail tous les ridicules de cette passion. Dites-leur ensuite : Prenez garde que l'avarice gagne peu, et qu'elle se déshonore beaucoup. Un esprit raisonnable ne doit chercher, dans une vie frugale et laborieuse, qu'à éviter la honte et l'injustice attachées à une conduite prodigue et ruineuse. Il ne faut retrancher les dépenses superflues, que pour être en état de faire plus libéralement celles que la bienséance, ou l'amitié, ou la charité inspirent. Souvent c'est faire un grand gain, que de savoir perdre à propos : c'est le bon ordre, et non certaines épargnes sordides, qui fait les grands profits. Ne manquez pas de représenter l'erreur grossière de ces femmes qui se savent bon gré d'épargner une bougie, pendant qu'elles se laissent tromper par un intendant sur le gros de toutes leurs affaires.

Faites pour la propreté comme pour l'économie.

Accoutumez les filles à ne souffrir rien de sale ni de dérangé; qu'elles remarquent le moindre désordre dans une maison. Faites-leur même observer que rien ne contribue plus à l'économie et à la propreté, que de tenir toujours chaque chose en sa place. Cette règle ne paroît presque rien; cependant elle iroit loin, si elle étoit exactement gardée. Avez-vous besoin d'une chose? vous ne perdez jamais un moment à la chercher; il n'y a ni trouble, ni dispute, ni embarras, quand on en a besoin; vous mettez d'abord la main dessus; et quand vous vous en êtes servi, vous la remettez sur-le-champ dans la place où vous l'avez prise. Ce bel ordre fait une des plus grandes parties de la propreté; c'est ce qui frappe le plus les yeux, que de voir cet arrangement si exact. D'ailleurs, la place qu'on donne à chaque chose étant celle qui lui convient davantage, non-seulement pour la bonne grâce et le plaisir des yeux, mais encore pour sa conservation, elle s'y use moins qu'ailleurs; elle ne s'y gâte d'ordinaire par aucun accident; elle y est même entretenue proprement : car, par exemple, un vase ne sera ni poudreux, ni en danger de se briser, lorsqu'on le mettra dans sa place immédiatement après s'en être servi. L'esprit d'exactitude, qui fait ranger, fait aussi nettoyer. Joignez à ces avantages celui d'ôter, par cette habitude, aux domestiques, l'esprit de paresse et de confusion. De plus, c'est beaucoup que de leur rendre le service prompt et facile, et de s'ôter à soi-même la tentation de s'impatienter souvent par les retardemens qui viennent des choses dérangées qu'on a peine à trouver. Mais en même temps évitez l'excès de la politesse et de la propreté. La

propreté, quand elle est modérée, est une vertu; mais quand on y suit trop son goût, on la tourne en petitesse d'esprit. Le bon goût rejette la délicatesse excessive; il traite les petites choses de petites, et n'en est point blessé. Moquez-vous donc, devant les enfans, des colifichets dont certaines femmes sont si passionnées, et qui leur font faire insensiblement des dépenses si indiscrètes. Accoutumez-les à une propreté simple et facile à pratiquer : montrez-leur la meilleure manière de faire les choses; mais montrez-leur encore davantage à s'en passer. Dites-leur combien il y a de petitesse d'esprit et de bassesse à gronder pour un potage mal assaisonné, pour un rideau mal plissé, pour une chaise trop haute ou trop basse.

Il est sans doute d'un bien meilleur esprit d'être volontairement grossier, que d'être délicat sur des choses si peu importantes. Cette mauvaise délicatesse, si on ne la réprime dans les femmes qui ont de l'esprit, est encore plus dangereuse pour les conversations que pour tout le reste : la plupart des gens leur sont fades et ennuyeux; le moindre défaut de politesse leur paroît un monstre; elles sont toujours moqueuses et dégoûtées. Il faut leur faire entendre de bonne heure qu'il n'est rien de si peu judicieux que de juger superficiellement d'une personne par ses manières, au lieu d'examiner le fond de son esprit, de ses sentimens, et de ses qualités utiles. Faites voir, par diverses expériences, combien un provincial d'un air grossier, ou, si vous voulez, ridicule, avec ses complimens importuns, s'il a le cœur bon et l'esprit réglé, est plus estimable qu'un courti-

san, qui, sous une politesse accomplie, cache un cœur ingrat, injuste, capable de toutes sortes de dissimulations et de bassesses. Ajoutez qu'il y a toujours de la foiblesse dans les esprits qui ont une grande pente à l'ennui et au dégoût. Il n'y a point de gens dont la conversation soit si mauvaise, qu'on n'en puisse tirer quelque chose de bon : quoiqu'on en doive choisir de meilleures quand on est libre de choisir, on a de quoi se consoler quand on y est réduit, puisqu'on peut les faire parler de ce qu'ils savent, et que les personnes d'esprit peuvent toujours tirer quelque instruction des gens les moins éclairés. Mais revenons aux choses dont il faut instruire une fille.

CHAPITRE XII.

Suite des devoirs des femmes.

Il y a la science de se faire servir, qui n'est pas petite. Il faut choisir des domestiques qui aient de l'honneur et de la religion ; il faut connoître les fonctions auxquelles on veut les appliquer, le temps et la peine qu'il faut donner à chaque chose, la manière de la bien faire, et la dépense qui y est nécessaire. Vous gronderez mal à propos un officier, par exemple, si vous voulez qu'il ait dressé un fruit plus promptement qu'il n'est possible, ou si vous ne savez pas à peu près le prix et la quantité du sucre et des autres choses qui doivent entrer dans ce que vous lui faites faire : ainsi vous êtes en danger d'être la dupe ou le

fléau de vos domestiques, si vous n'avez quelque connoissance de leurs métiers.

Il faut encore savoir connoître leurs humeurs, ménager leurs esprits, et policer chrétiennement toute cette petite république, qui est d'ordinaire fort tumultueuse. Il faut sans doute de l'autorité; car moins les gens sont raisonnables, plus il faut que la crainte les retienne : mais comme ce sont des Chrétiens, qui sont vos frères en Jésus-Christ, et que vous devez respecter comme ses membres, vous êtes obligé de ne payer d'autorité que quand la persuasion manque.

Tâchez donc de vous faire aimer de vos gens sans aucune basse familiarité : n'entrez pas en conversation avec eux ; mais aussi ne craignez pas de leur parler assez souvent avec affection et sans hauteur sur leurs besoins. Qu'ils soient assurés de trouver en vous du conseil et de la compassion : ne les reprenez point aigrement de leurs défauts; n'en paroissez ni surpris ni rebuté, tant que vous espérez qu'ils ne seront pas incorrigibles ; faites-leur entendre doucement raison, et souffrez souvent d'eux pour le service, afin d'être en état de les convaincre de sang-froid que c'est sans chagrin et sans impatience que vous leur parlez, bien moins pour votre service que pour leur intérêt. Il ne sera pas facile d'accoutumer les jeunes personnes de qualité à cette conduite douce et charitable; car l'impatience et l'ardeur de la jeunesse, jointe à la fausse idée qu'on leur donne de leur naissance, leur fait regarder les domestiques à peu près comme des chevaux : on se croit d'une autre nature que

que les valets; on suppose qu'ils sont faits pour la commodité de leurs maîtres. Tâchez de montrer combien ces maximes sont contraires à la modestie pour soi, et à l'humanité pour son prochain. Faites entendre que les hommes ne sont point faits pour être servis; que c'est une erreur brutale de croire qu'il y ait des hommes nés pour flatter la paresse et l'orgueil des autres; que le service étant établi contre l'égalité naturelle des hommes, il faut l'adoucir autant qu'on le peut; que les maîtres, qui sont mieux élevés que leurs valets, étant pleins de défauts, il ne faut pas s'attendre que les valets n'en aient point, eux qui ont manqué d'instructions et de bons exemples; qu'enfin, si les valets se gâtent en servant mal, ce que l'on appelle d'ordinaire *être bien servi* gâte encore plus les maîtres; car cette facilité de se satisfaire en tout, ne fait qu'amollir l'ame, que la rendre ardente et passionnée pour les moindres commodités, enfin que la livrer à ses désirs.

Pour ce gouvernement domestique, rien n'est meilleur que d'y accoutumer les filles de bonne heure. Donnez-leur quelque chose à régler, à condition de vous en rendre compte : cette confiance les charmera; car la jeunesse ressent un plaisir incroyable lorsqu'on commence à se fier à elle, et à la faire entrer dans quelque affaire sérieuse. On en voit un bel exemple dans la reine Marguerite. Cette princesse raconte, dans ses Mémoires, que le plus sensible plaisir qu'elle ait eu en sa vie, fut de voir que la Reine sa mère commença à lui parler, lorsqu'elle étoit encore très-jeune, comme à une personne mûre : elle se sentit transportée de joie d'en-

trer dans la confidence de la Reine, et de son frère le duc d'Anjou, pour le secret de l'Etat, elle qui n'avoit connu jusque là que des jeux d'enfans. Laissez même faire quelque faute à une fille dans de tels essais, et sacrifiez quelque chose à son instruction; faites-lui remarquer doucement ce qu'il auroit fallu faire ou dire, pour éviter les inconvéniens où elle est tombée; racontez-lui vos expériences passées, et ne craignez point de lui dire les fautes semblables aux siennes, que vous avez faites dans votre jeunesse : par là vous lui inspirerez la confiance, sans laquelle l'éducation se tourne en formalités gênantes.

Apprenez à une fille à lire et à écrire correctement. Il est honteux, mais ordinaire, de voir des femmes qui ont de l'esprit et de la politesse, ne savoir pas bien prononcer ce qu'elles lisent : ou elles hésitent, ou elles chantent en lisant; au lieu qu'il faut prononcer d'un ton simple et naturel, mais ferme et uni. Elles manquent encore plus grossièrement pour l'orthographe, ou pour la manière de former ou de lier les lettres en écrivant : au moins accoutumez-les à faire leurs lignes droites, à rendre leur caractère net et lisible. Il faudroit aussi qu'une fille sût la grammaire : pour sa langue naturelle, il n'est pas question de la lui apprendre par règles, comme les écoliers apprennent le latin en classe; accoutumez-les seulement sans affectation à ne prendre point un temps pour un autre, à se servir des termes propres, à expliquer nettement leurs pensées avec ordre, et d'une manière courte et précise : vous les mettrez en état d'apprendre un jour à leurs enfans à bien parler sans aucune étude. On sait que, dans l'an-

cienne Rome, la mère des Gracques contribua beaucoup, par une bonne éducation, à former l'éloquence de ses enfans, qui devinrent de si grands hommes.

Elles devroient aussi savoir les quatre règles de l'arithmétique; vous vous en servirez utilement pour leur faire faire souvent des comptes. C'est une occupation fort épineuse pour beaucoup de gens; mais l'habitude prise dès l'enfance, jointe à la facilité de faire promptement, par le secours des règles, toutes sortes de comptes les plus embrouillés, diminuera fort ce dégoût. On sait assez que l'exactitude de compter souvent fait le bon ordre dans les maisons.

Il seroit bon aussi qu'elles sussent quelque chose des principales règles de la justice; par exemple, la différence qu'il y a entre un testament et une donation; ce que c'est qu'un contrat, une substitution, un partage de cohéritiers; les principales règles du droit, ou des coutumes du pays où l'on est, pour rendre ces actes valides; ce que c'est que propre, ce que c'est que communauté; ce que c'est que biens meubles et immeubles. Si elles se marient, toutes leurs principales affaires rouleront là-dessus.

Mais en même temps montrez-leur combien elles sont incapables d'enfoncer dans les difficultés du droit; combien le droit lui-même, par la foiblesse de l'esprit des hommes, est plein d'obscurités et de règles douteuses; combien la jurisprudence varie; combien tout ce qui dépend des juges, quelque clair qu'il paroisse, devient incertain; combien les longueurs des meilleures affaires même sont ruineuses et insupportables. Montrez-leur l'agitation du palais, la fureur de la chicane, les détours pernicieux et les

subtilités de la procédure, les frais immenses qu'elle attire, la misère de ceux qui plaident, l'industrie des avocats, des procureurs et des greffiers, pour s'enrichir bientôt en appauvrissant les parties. Ajoutez les moyens qui rendent mauvaise, par la forme, une affaire bonne dans le fond; les oppositions des maximes de tribunal à tribunal : si vous êtes renvoyé à la grand'chambre, votre procès est gagné; si vous allez aux enquêtes, il est perdu. N'oubliez pas les conflits de juridiction, et le danger où l'on est de plaider au conseil plusieurs années pour savoir où l'on plaidera. Enfin remarquez la différence qu'on trouve souvent entre les avocats et les juges sur la même affaire; dans la consultation vous avez gain de cause, et votre arrêt vous condamne aux dépens.

Tout cela me semble important pour empêcher les femmes de se passionner sur les affaires, et de s'abandonner aveuglément à certains conseils ennemis de la paix, lorsqu'elles sont veuves, ou maîtresses de leur bien dans un autre état. Elles doivent écouter leurs gens d'affaires, mais non pas se livrer à eux.

Il faut qu'elles s'en défient dans les procès qu'ils veulent leur faire entreprendre, qu'elles consultent les gens d'un esprit plus étendu et plus attentif aux avantages d'un accommodement, et qu'enfin elles soient persuadées que la principale habileté dans les affaires est d'en prévoir les inconvéniens, et de les savoir éviter.

Les filles qui ont une naissance et un bien considérable, ont besoin d'être instruites des devoirs des seigneurs dans leurs terres. Dites-leur donc ce qu'on peut faire pour empêcher les abus, les violences,

les chicanes, les faussetés si ordinaires à la campagne. Joignez-y les moyens d'établir de petites écoles, et des assemblées de charité pour le soulagement des pauvres malades. Montrez aussi le trafic qu'on peut quelquefois établir en certains pays pour y diminuer la misère, mais surtout comment on peut procurer au peuple une instruction solide et une police chrétienne. Tout cela demanderoit un détail trop long pour être mis ici.

En expliquant les devoirs des seigneurs, n'oubliez pas leurs droits : dites ce que c'est que fiefs, seigneur dominant, vassal, hommage, rentes, dîmes inféodées, droit de champart, lods et ventes, indemnité, amortissement et reconnoissances, papiers terriers, et autres choses semblables. Ces connoissances sont nécessaires, puisque le gouvernement des terres consiste entièrement dans toutes ces choses.

Après ces instructions, qui doivent tenir la première place, je crois qu'il n'est pas inutile de laisser aux filles, selon leur loisir et la portée de leur esprit, la lecture des livres profanes qui n'ont rien de dangereux pour les passions : c'est même le moyen de les dégoûter des comédies et des romans. Donnez-leur donc les histoires grecques et romaines ; elles y verront des prodiges de courage et de désintéressement. Ne leur laissez pas ignorer l'histoire de France, qui a aussi ses beautés ; mêlez celle des pays voisins, et les relations des pays éloignés judicieusement écrites. Tout cela sert à agrandir l'esprit, et à élever l'ame à de grands sentimens, pourvu qu'on évite la vanité et l'affectation.

On croit d'ordinaire qu'il faut qu'une fille de qua-

lité qu'on veut bien élever apprenne l'italien et l'espagnol ; mais je ne vois rien de moins utile que cette étude, à moins qu'une fille ne se trouvât attachée auprès de quelque princesse espagnole ou italienne, comme nos reines d'Autriche et de Médicis. D'ailleurs ces deux langues ne servent guère qu'à lire des livres dangereux, et capables d'augmenter les défauts des femmes; il y a beaucoup plus à perdre qu'à gagner dans cette étude. Celle du latin seroit bien plus raisonnable, car c'est la langue de l'Église : il y a un fruit et une consolation inestimable à entendre le sens des paroles de l'office divin, où l'on assiste si souvent. Ceux mêmes qui cherchent les beautés du discours en trouveront de bien plus parfaites et plus solides dans le latin que dans l'italien et dans l'espagnol, où règne un jeu d'esprit et une vivacité d'imagination sans règle. Mais je ne voudrois faire apprendre le latin qu'aux filles d'un jugement ferme et d'une conduite modeste, qui sauroient ne prendre cette étude que pour ce qu'elle vaut, qui renonceroient à la vaine curiosité, qui cacheroient ce qu'elles auroient appris, et qui n'y chercheroient que leur édification.

Je leur permettrois aussi, mais avec un grand choix, la lecture des ouvrages d'éloquence et de poésie, si je voyois qu'elles en eussent le goût, et que leur jugement fût assez solide pour se borner au véritable usage de ces choses; mais je craindrois d'ébranler trop les imaginations vives, et je voudrois en tout cela une exacte sobriété : tout ce qui peut faire sentir l'amour, plus il est adouci et enveloppé, plus il me paroît dangereux.

La musique et la peinture ont besoin des mêmes

précautions; tous ces arts sont du même génie et du même goût. Pour la musique, on sait que les anciens croyoient que rien n'étoit plus pernicieux à une république bien policée, que d'y laisser introduire une mélodie efféminée : elle énerve les hommes; elle rend les ames molles et voluptueuses; les tons languissans et passionnés ne font tant de plaisir, qu'à cause que l'ame s'y abandonne à l'attrait des sens jusqu'à s'y enivrer elle-même. C'est pourquoi à Sparte les magistrats brisoient tous les instrumens dont l'harmonie étoit trop délicieuse, et c'étoit là une de leurs plus importantes polices; c'est pourquoi Platon rejette sévèrement tous les tons délicieux qui entroient dans la musique des Asiatiques : à plus forte raison les Chrétiens, qui ne doivent jamais chercher le plaisir pour le seul plaisir, doivent-ils avoir en horreur ces divertissemens empoisonnés.

La poésie et la musique, si on en retranchoit tout ce qui ne tend point au vrai but, pourroient être employées très-utilement à exciter dans l'ame des sentimens vifs et sublimes pour la vertu. Combien avons-nous d'ouvrages poétiques de l'Écriture que les Hébreux chantoient, selon les apparences! Les cantiques ont été les premiers monumens qui ont conservé plus distinctement, avant l'écriture, la tradition des choses divines parmi les hommes. Nous avons vu combien la musique a été puissante parmi les peuples païens pour élever l'ame au-dessus des sentimens vulgaires. L'Église a cru ne pouvoir consoler mieux ses enfans, que par le chant des louanges de Dieu. On ne peut donc abandonner ces arts, que l'Esprit de Dieu même a consacrés, Une musique et

une poésie chrétiennes seroient le plus grand de tous les secours pour dégoûter des plaisirs profanes; mais dans les faux préjugés où est notre nation, le goût de ces arts n'est guère sans danger. Il faut donc se hâter de faire sentir à une jeune fille qu'on voit fort sensible à de telles impressions, combien on peut trouver de charmes dans la musique sans sortir des sujets pieux. Si elle a de la voix et du génie pour les beautés de la musique, n'espérez pas de les lui faire toujours ignorer : la défense irriteroit la passion; il vaut mieux donner un cours réglé à ce torrent, que d'entreprendre de l'arrêter.

La peinture se tourne chez nous plus aisément au bien : d'ailleurs elle a un privilége pour les femmes; sans elle leurs ouvrages ne peuvent être bien conduits. Je sais qu'elles pourroient se réduire à des travaux simples qui ne demanderoient aucun art; mais, dans le dessein qu'il me semble qu'on doit avoir d'occuper l'esprit en même temps que les mains des femmes de condition, je souhaiterois qu'elles fissent des ouvrages où l'art et l'industrie assaisonnassent le travail de quelque plaisir. De tels ouvrages ne peuvent avoir aucune vraie beauté, si la connoissance des règles du dessin ne les conduit. De là vient que presque tout ce qu'on voit maintenant dans les étoffes, dans les dentelles et dans les broderies, est d'un mauvais goût; tout y est confus, sans dessein, sans proportion. Ces choses passent pour belles, parce qu'elles coûtent beaucoup de travail à ceux qui les font, et d'argent à ceux qui les achètent; leur éclat éblouit ceux qui les voient de loin, ou qui ne s'y connoissent pas. Les femmes ont fait là-dessus

des règles à leur mode ; qui voudroit contester passeroit pour visionnaire. Elles pourroient néanmoins se détromper en consultant la peinture, et par là se mettre en état de faire, avec une médiocre dépense et un grand plaisir, des ouvrages d'une noble variété, et d'une beauté qui seroit au-dessus des caprices irréguliers des modes.

Elles doivent également craindre et mépriser l'oisiveté. Qu'elles pensent que tous les premiers Chrétiens, de quelque condition qu'ils fussent, travailloient, non pour s'amuser, mais pour faire du travail une occupation sérieuse, suivie et utile. L'ordre naturel, la pénitence imposée au premier homme, et en lui à toute sa postérité, celle dont l'homme nouveau, qui est Jésus-Christ, nous a laissé un si grand exemple, tout nous engage à une vie laborieuse, chacun en sa manière.

On doit considérer, pour l'éducation d'une jeune fille, sa condition, les lieux où elle doit passer sa vie, et la profession qu'elle embrassera selon les apparences. Prenez garde qu'elle ne conçoive des espérances au-dessus de son bien et de sa condition. Il n'y a guère de personnes à qui il n'en coûte cher pour avoir trop espéré ; ce qui auroit rendu heureux n'a plus rien que de dégoûtant, dès qu'on a envisagé un état plus haut. Si une fille doit vivre à la campagne, de bonne heure tournez son esprit aux occupations qu'elle y doit avoir, et ne lui laissez point goûter les amusemens de la ville ; montrez-lui les avantages d'une vie simple et active. Si elle est d'une condition médiocre de la ville, ne lui faites point voir des gens de la Cour ; ce commerce ne serviroit qu'à lui faire

prendre un air ridicule et disproportionné : renfermez-la dans les bornes de sa condition, et donnez-lui pour modèles les personnes qui y réussissent le mieux ; formez son esprit pour les choses qu'elle doit faire toute sa vie ; apprenez-lui l'économie d'une maison bourgeoise, les soins qu'il faut avoir pour les revenus de la campagne, pour les rentes et pour les maisons qui sont les revenus de la ville, ce qui regarde l'éducation des enfans, et enfin le détail des autres occupations d'affaires ou de commerce, dans lequel vous prévoyez qu'elle devra entrer, quand elle sera mariée. Si au contraire elle se détermine à se faire religieuse sans y être poussée par ses parens, tournez dès ce moment toute son éducation vers l'état où elle aspire ; faites-lui faire des épreuves sérieuses des forces de son esprit et de son corps, sans attendre le noviciat, qui est une espèce d'engagement par rapport à l'honneur du monde ; accoutumez-la au silence ; exercez-la à obéir sur des choses contraires à son humeur et à ses habitudes ; essayez peu à peu de voir de quoi elle est capable pour la règle qu'elle veut prendre ; tâchez de l'accoutumer à une vie grossière, sobre et laborieuse ; montrez-lui en détail combien on est libre et heureux de savoir se passer des choses que la vanité et la mollesse, ou même la bienséance du siècle, rendent nécessaires hors du cloître ; en un mot, en lui faisant pratiquer la pauvreté, faites-lui-en sentir le bonheur que Jésus-Christ nous a révélé. Enfin, n'oubliez rien pour ne laisser dans son cœur le goût d'aucune des vanités du monde, quand elle le quittera. Sans lui faire faire des expériences trop dangereuses, décou-

vrez-lui les épines cachées sous les faux plaisirs que le monde donne; montrez-lui des gens qui y sont malheureux au milieu des plaisirs.

CHAPITRE XIII.

Des Gouvernantes.

Je prévois que ce plan d'éducation pourra passer, dans l'esprit de beaucoup de gens, pour un projet chimérique. Il faudroit, dira-t-on, un discernement, une patience et un talent extraordinaire pour l'exécuter. Où sont les gouvernantes capables de l'entendre ? A plus forte raison, où sont celles qui peuvent le suivre ? Mais je prie de considérer attentivement que quand on entreprend un ouvrage sur la meilleure éducation qu'on peut donner aux enfans, ce n'est pas pour donner des règles imparfaites : on ne doit donc pas trouver mauvais qu'on vise au plus parfait dans cette recherche. Il est vrai que chacun ne pourra pas aller, dans la pratique, aussi loin que vont nos pensées lorsque rien ne les arrête sur le papier : mais enfin, lors même qu'on ne pourra pas arriver jusqu'à la perfection dans ce travail, il ne sera pas inutile de l'avoir connue, et de s'être efforcé d'y atteindre; c'est le meilleur moyen d'en approcher. D'ailleurs cet ouvrage ne suppose point un naturel accompli dans les enfans, et un concours de toutes les circonstances les plus heureuses pour composer une éducation parfaite : au contraire, je tâche de donner des remèdes pour les naturels mauvais ou gâtés ; je suppose les mécomp-

tes ordinaires dans les éducations, et j'ai recours aux moyens les plus simples pour redresser, en tout ou en partie, ce qui en a besoin. Il est vrai qu'on ne trouvera point, dans ce petit ouvrage, de quoi faire réussir une éducation négligée et mal conduite; mais faut-il s'en étonner? N'est-ce pas le mieux qu'on puisse souhaiter, que de trouver des règles simples dont la pratique exacte fasse une solide éducation? J'avoue qu'on peut faire et qu'on fait tous les jours pour les enfans beaucoup moins que ce que je propose; mais aussi on ne voit que trop combien la jeunesse souffre par ces négligences. Le chemin que je représente, quelque long qu'il paroisse, est le plus court, puisqu'il mène droit où l'on veut aller; l'autre chemin, qui est celui de la crainte, et d'une culture superficielle des esprits, quelque court qu'il paroisse, est trop long; car on n'arrive presque jamais par là au seul vrai but de l'éducation, qui est de persuader les esprits, et d'inspirer l'amour sincère de la vertu. La plupart des enfans qu'on a conduits par ce chemin, sont encore à recommencer quand leur éducation semble finie; et après qu'ils ont passé les premières années de leur entrée dans le monde à faire des fautes souvent irréparables, il faut que l'expérience et leurs propres réflexions leur fassent trouver toutes les maximes que cette éducation gênée et superficielle n'avoit point su leur inspirer. On doit encore observer que ces premières peines, que je demande qu'on prenne pour les enfans, et que les gens sans expérience regardent comme accablantes et impraticables, épargnent des désagrémens bien plus fâcheux, et apla-

nissent des obstacles qui deviennent insurmontables dans la suite d'une éducation moins exacte et plus rude. Enfin, considérez que, pour exécuter ce projet d'éducation, il s'agit moins de faire des choses qui demandent un grand talent, que d'éviter des fautes grossières que nous avons marquées ici en détail. Souvent il n'est question que de ne presser point les enfans, d'être assidu auprès d'eux, de les observer, de leur inspirer de la confiance, de répondre nettement et de bon sens à leurs petites questions, de laisser agir leur naturel pour le mieux connoître, et de les redresser avec patience, lorsqu'ils se trompent ou font quelque faute.

Il n'est pas juste de vouloir qu'une bonne éducation puisse être conduite par une mauvaise gouvernante. C'est sans doute assez que de donner des règles pour la faire réussir par les soins d'un sujet médiocre; ce n'est pas demander trop de ce sujet médiocre, que de vouloir qu'il ait au moins le sens droit, une humeur traitable, et une véritable crainte de Dieu. Cette gouvernante ne trouvera dans cet écrit rien de subtil ni d'abstrait; quand même elle ne l'entendroit pas tout, elle concevra le gros, et cela suffit. Faites qu'elle le lise plusieurs fois; prenez la peine de le lire avec elle ; donnez-lui la liberté de vous arrêter sur tout ce qu'elle n'entend pas, et dont elle ne se sent pas persuadée; ensuite mettez-la dans la pratique; et à mesure que vous verrez qu'elle perd de vue, en parlant à l'enfant, les règles de cet écrit qu'elle étoit convenue de suivre, faites-le lui remarquer doucement en secret. Cette application vous sera d'abord pénible ; mais, si vous êtes le père ou

la mère de l'enfant, c'est votre devoir essentiel : d'ailleurs vous n'aurez pas long-temps de grandes difficultés là-dessus ; car cette gouvernante, si elle est sensée et de bonne volonté, en apprendra plus en un mois par sa pratique et par vos avis, que par de longs raisonnemens ; bientôt elle marchera d'elle-même dans le droit chemin. Vous aurez encore cet avantage, pour vous décharger, qu'elle trouvera dans ce petit ouvrage les principaux discours qu'il faut faire aux enfans sur les plus importantes maximes, tout faits, en sorte qu'elle n'aura presque qu'à les suivre. Ainsi elle aura devant ses yeux un recueil des conversations qu'elle doit avoir avec l'enfant sur les choses les plus difficiles à lui faire entendre. C'est une espèce d'éducation pratique, qui la conduira comme par la main. Vous pouvez encore vous servir très-utilement du *Catéchisme historique*, dont nous avons déjà parlé ; faites que la gouvernante que vous formez le lise plusieurs fois, et surtout tâchez de lui en faire bien concevoir la préface, afin qu'elle entre dans cette méthode d'enseigner. Il faut pourtant avouer que ces sujets d'un talent médiocre, auxquels je me borne, sont rares à trouver. Mais enfin il faut un instrument propre à l'éducation ; car les choses les plus simples ne se font pas d'elles-mêmes, et elles se font toujours mal par les esprits mal faits. Choisissez donc, ou dans votre maison, ou dans vos terres, ou chez vos amis, ou dans les communautés bien réglées, quelque fille que vous croirez capable d'être formée ; songez de bonne heure à la former pour cet emploi, et tenez-la quelque temps auprès de vous pour l'éprouver, avant que de lui confier une chose

si précieuse. Cinq ou six gouvernantes formées de cette manière seroient capables d'en former bientôt un grand nombre d'autres. On trouveroit peut-être du mécompte en plusieurs de ces sujets; mais enfin sur ce grand nombre on trouveroit toujours de quoi se dédommager, et on ne seroit pas dans l'extrême embarras où l'on se trouve tous les jours. Les communautés religieuses et séculières qui s'appliquent, selon leur institut, à élever des filles, pourroient aussi entrer dans ces vues pour former leurs maîtresses de pensionnaires et leurs maîtresses d'école.

Mais quoique la difficulté de trouver des gouvernantes soit grande, il faut avouer qu'il y en a une autre plus grande encore; c'est celle de l'irrégularité des parens : tout le reste est inutile, s'ils ne veulent concourir eux-mêmes dans ce travail. Le fondement de tout est qu'ils ne donnent à leurs enfans que des maximes droites et des exemples édifians. C'est ce qu'on ne peut espérer que d'un très-petit nombre de familles. On ne voit, dans la plupart des maisons, que confusion, que changement, qu'un amas de domestiques qui sont autant d'esprits de travers, que division entre les maîtres. Quelle affreuse école pour des enfans ! Souvent une mère qui passe sa vie au jeu, à la comédie, et dans des conversations indécentes, se plaint d'un ton grave qu'elle ne peut pas trouver une gouvernante capable d'élever ses filles. Mais qu'est-ce que peut la meilleure éducation sur des filles à la vue d'une telle mère ? Souvent encore on voit des parens, qui, comme dit saint Augustin, mènent eux-mêmes leurs enfans aux spectacles publics, et à d'autres divertissemens qui ne peuvent manquer

de les dégoûter de la vie sérieuse et occupée, dans laquelle ces parens mêmes les veulent engager; ainsi ils mêlent le poison avec l'aliment salutaire. Ils ne parlent que de sagesse; mais ils accoutument l'imagination volage des enfans aux violens ébranlemens des représentations passionnées et de la musique, après quoi ils ne peuvent plus s'appliquer. Ils leur donnent le goût des passions, et leur font trouver fades les plaisirs innocens. Après cela ils veulent encore que l'éducation réussisse; et ils la regardent comme triste et austère, si elle ne souffre ce mélange du bien et du mal. N'est-ce pas vouloir se faire honneur du désir d'une bonne éducation de ses enfans, sans en vouloir prendre la peine, ni s'assujettir aux règles les plus nécessaires ?

Finissons par le portrait que le Sage fait d'une femme forte (1) : Son prix, dit-il, est comme celui de ce qui vient de loin, et des extrémités de la terre. Le cœur de son époux se confie à elle; elle ne manque jamais des dépouilles qu'il lui rapporte de ses victoires; tous les jours de sa vie elle lui fait du bien, et jamais de mal. Elle cherche la laine et le lin : elle travaille avec des mains pleines de sagesse. Chargée comme un vaisseau marchand, elle porte de loin ses provisions. La nuit elle se lève, et distribue la nourriture à ses domestiques. Elle considère un champ, et l'achète de son travail, fruit de ses mains; elle plante une vigne. Elle ceint ses reins de force, elle endurcit son bras. Elle a goûté et vu combien son commerce est utile : sa lumière ne s'éteint jamais pendant la nuit. Sa main s'attache aux travaux rudes,

(1) *Proverb.* XXXI. 19 et seq.

et

et ses doigts prennent le fuseau. Elle ouvre pourtant sa main à celui qui est dans l'indigence, elle l'étend sur le pauvre. Elle ne craint ni froid ni neige, tous ses domestiques ont de doubles habits : elle a tissu une robe pour elle, le fin lin et la pourpre sont ses vêtemens. Son époux est illustre aux portes, c'est-à-dire dans les conseils, où il est assis avec les hommes les plus vénérables. Elle fait des habits qu'elle vend, des ceintures qu'elle débite aux Chananéens. La force et la beauté sont ses vêtemens, et elle rira dans son dernier jour. Elle ouvre sa bouche à la sagesse, et une loi de douceur est sur sa langue. Elle observe dans sa maison jusqu'aux traces des pas, et elle ne mange jamais son pain sans occupation. Ses enfans se sont élevés, et l'ont dite heureuse : son mari s'élève de même, et il la loue : Plusieurs filles, dit-il, ont amassé des richesses ; vous les avez toutes surpassées. Les grâces sont trompeuses, la beauté est vaine : la femme qui craint Dieu, c'est elle qui sera louée. Donnez-lui du fruit de ses mains ; et qu'aux portes, dans les conseils publics, elle soit louée par ses propres œuvres (*).

(*) Ce portrait de la femme forte, comme nous l'avons observé ailleurs (*Avertissement* sur *l'Education des Filles*), n'est qu'un abrégé de celui qu'on trouve dans une copie très-ancienne de l'ouvrage de Fénélon, et que nous croyons devoir mettre sous les yeux du lecteur.

« Qui sera assez heureux pour trouver une femme forte? On la » doit chercher, comme un bien d'un prix inestimable, jusque dans » les pays les plus éloignés. Le cœur de son époux se repose sur elle » avec confiance ; et sans avoir besoin de remporter les dépouilles » des ennemis, il verra toujours l'abondance dans sa maison. Elle lui » rendra le bien, et non le mal, pendant tous les jours de sa vie. De » quelque manière qu'il en use avec elle, elle ne néglige aucun de

Quoique la différence extrême des mœurs, la brièveté et la hardiesse des figures, rendent d'abord ce langage obscur, on y trouve un style si vif et si plein,

» ses devoirs envers lui, et s'il manque à régler et à soutenir sa famille, solidaire avec lui dans cette fonction, elle y suppléera courageusement, couvrira respectueusement les fautes de son mari, et réparera le mal par le bien. Au lieu de s'amuser, comme les autres femmes, à des choses frivoles, elle prendra d'abord du lin et de la laine : ce sera par un conseil plein de sagesse qu'elle s'appliquera ainsi à travailler de ses propres mains. Semblable à un vaisseau marchand, qui porte de loin toutes ses provisions, elle attirera de tous côtés des biens dans sa maison. Bien loin de s'endormir dans la mollesse, elle se lèvera devant le jour, afin de pourvoir à la nourriture de ses domestiques et de ses servantes. A-t-elle bien examiné le prix d'une terre, elle l'achètera ; et on la verra planter une vigne, pour cueillir un jour elle-même le fruit du travail de ses propres mains. Ne vous la représentez point comme une femme vaine et délicate ; la voilà qui ceint déjà ses reins pour agir avec plus de liberté et de force, et qui endurcit ses bras au travail. Elle goûte et elle a compris combien cette vie agissante est bonne. Aussi veille-t-elle sur toutes choses, et elle ne laisse jamais éteindre sa lumière chez elle pendant la nuit, afin de voir tout ce qui se passe. Si ses doigts ne méprisent point le fuseau, sa main n'est pas moins prompte pour les travaux qui semblent les plus rudes. Ne croyez pourtant pas qu'elle se donne tant de soins par un sentiment d'avarice. Ses bras, qui sont infatigables au travail, s'étendent souvent chaque jour en faveur des pauvres, qu'elle soulage dans leurs misères. Elle ne craint point pour sa famille la rigueur de l'hiver ; elle a pourvu aux besoins de toutes les saisons, et tous ses domestiques ont deux paires d'habits. Son époux est un homme considérable aux portes de la ville, c'est-à-dire dans les assemblées publiques et dans les conseils. Il est assis avec dignité au milieu des veillards vénérables qui sont juges du peuple. Elle travaille à divers ouvrages pour des manteaux et pour des ceintures, et elle en fait commerce avec les étrangers. La force de son corps exercé au travail, et sa beauté toute naturelle, sont ses ornemens, sans qu'elle ait besoin d'en emprunter par un vain artifice. Aussi verra-t-elle la mort sans en être étonnée ; toujours préparée à la recevoir, elle s'y résoudra avec un cœur soumis à la

qu'on en est bientôt charmé si on l'examine de près. Mais ce que je souhaite davantage qu'on en remarque, c'est l'autorité de Salomon, le plus sage de tous

» Providence, et avec un visage riant. Accoutumée à se taire et à » retrancher les discours inutiles, elle n'ouvre sa bouche qu'à la sa» gesse, que pour instruire et édifier : une loi de clémence, de dis» crétion et de charité pour le prochain conduit sa langue, et règle » toutes ses paroles. Elle observe tout ce qui se fait chez elle; elle » veille sur la conduite de ses domestiques; elle étudie leurs incli» nations et leurs habitudes; elle suit, pour les bien reconnoître, » jusqu'aux traces de leurs pieds. Ennemie de la mollesse et de l'oi» siveté, elle gagne sa vie par son travail, dans sa propre maison, et » au milieu de ses biens mêmes. Ses enfans, qu'elle élève, charmés » de sa sagesse, admirent son bonheur qui en est le fruit. Ils se lèvent, » ils s'écrient publiquement qu'elle est heureuse, qu'elle est digne » de l'être; et son époux, joignant ses louanges aux leurs, lui dit : » Beaucoup de femmes ont enrichi leurs familles; mais vous les avez » toutes surpassées par vos vertus et par votre conduite. Les grâces » sont trompeuses, la beauté n'est qu'un éclat vain et fragile; mais » la sagesse d'une femme pleine de la crainte de Dieu mérite une » louange immortelle. Qu'elle soit donc comblée des biens qui sont » les fruits de son travail, et qu'elle soit louée aux portes, c'est-à» dire de tout le public. »

Bossuet, dans son Commentaire sur le dernier chapitre du livre des *Proverbes*, s'arrête avec une sorte de complaisance à développer le passage qui a fourni à Fénelon ce beau portrait. Nous insérons ici ce morceau, en faveur de ceux qui voudroient en faire la comparaison.

« Intueamur, Christiani, quam Salomon nobis studiosæ mulieris » informat effigiem. Non illa somno atque inertiæ indulget, otiosa, » verbosa, delicata, ac per domos discurrens : sed domi intenta la» boribus, lucernâ semper vigili, ipsa de nocte surgens, familiæ cibos » pariter, atque opera dividit. Atqui non rusticanam fingit ac pau» perem, aut certè sordidam, tantùmque hærentem quæstui; cujus » vir in portis nobilis, senatorio habitu, inter principes civitatis se» det; ipsa bysso et purpurâ conspicua, viri, liberorumque, ac fa» miliæ decus, veste quoque tuetur; suam simul commendat diligen» tiam : splendet enim domus aulæis, tapetibus, atque exquisitissimis » lectorum operimentis; sed quæ ipsa texuerit. Non tamen hîc gem-

les hommes; c'est celle du Saint-Esprit même, dont les paroles sont si magnifiques pour faire admirer, dans une femme riche et noble, la simplicité des mœurs, l'économie et le travail.

» mas, lapillosque, aut aurum audieris. Utilia, non vana sectatur, » nec pompam, sed solidam rerum speciem. Lenis interim, benefica » in egenos, nec familiæ gravis; hera cautissima, sollicita mater, non » tantùm imperat, verùm etiam docet, hortatur, monet: nec nisi » verba promit sapientia: nil temerè agit aut leviter: emit quidem » agrum, sed quem priùs ipsa consideraverit. Neque hìc pudicitiam » memorari oportuit, quà carere, probro; ornari, prudens mulier » haud magnæ laudi ducit. Cæterùm facilè intellexeris mollitiem aut » libidinem non irrepere in hanc vitam. Clara imprimis cultu ac ti- » more Domini; non tamen vanis addicta religionibus, sed quæ in » exequendis matris familias officiis, vel maximam partem pietatis re- » ponat, intenta familiæ atque operi; cujus laudes hàc unâ ferè sen- » tentiâ: *Consideravit semitas domûs suæ, et panem otiosa non co- » medit.* At nunc præclarè agere se putant, si tantùm castæ, probæque, » amandi, otiandi, maledicendi studium lusu assiduo arceant. »

AVIS

A UNE DAME DE QUALITÉ,

SUR L'ÉDUCATION DE SA FILLE.

Puisque vous le voulez, Madame, je vais vous proposer mes idées sur l'éducation de mademoiselle votre fille.

Si vous en aviez plusieurs, vous pourriez en être embarrassée, à cause des affaires qui vous assujettissent à un commerce extérieur plus grand que vous ne le souhaiteriez. En ce cas, vous pourriez choisir quelque bon couvent, où l'éducation des pensionnaires seroit exacte. Mais puisque vous n'avez qu'une seule fille à élever, et que Dieu vous a rendue capable d'en prendre soin, je crois que vous pouvez lui donner une meilleure éducation qu'aucun couvent. Les yeux d'une mère sage, tendre et chrétienne, découvrent sans doute ce que d'autres ne peuvent découvrir. Comme ces qualités sont très-rares, le plus sûr parti pour les mères est de confier aux couvens le soin d'élever leurs filles, parce que souvent elles manquent des lumières nécessaires pour les instruire ; ou, si elles les ont, elles ne les fortifient pas par l'exemple d'une conduite sérieuse et chrétienne, sans lequel les instructions les plus solides

ne font aucune impression ; car tout ce qu'une mère peut dire à sa fille est anéanti par ce que sa fille lui voit faire. Il n'en est pas de même de vous, Madame : vous ne songez qu'à servir Dieu ; la religion est le premier de vos soins, et vous n'inspirerez à mademoiselle votre fille que ce qu'elle vous verra pratiquer : ainsi je vous excepte de la règle commune, et je vous préfère, pour son éducation, à tous les couvens. Il y a même un grand avantage dans l'éducation que vous donnez à mademoiselle votre fille auprès de vous. Si un couvent n'est pas régulier, elle y verra la vanité en honneur, ce qui est le plus subtil de tous les poisons pour une jeune personne. Elle y entendra parler du monde comme d'une espèce d'enchantement ; et rien ne fait une plus pernicieuse impression que cette image trompeuse du siècle, qu'on regarde de loin avec admiration, et qui en exagère tous les plaisirs sans en montrer les mécomptes et les amertumes. Le monde n'éblouit jamais tant que quand on le voit de loin, sans l'avoir jamais vu de près, et sans être prévenu contre sa séduction. Ainsi je craindrois un couvent mondain encore plus que le monde même. Si, au contraire, un couvent est dans la ferveur et dans la régularité de son institut, une jeune fille de condition y croît dans une profonde ignorance du siècle : c'est sans doute une heureuse ignorance, si elle doit durer toujours ; mais si cette fille sort de ce couvent, et passe à un certain âge dans la maison paternelle, où le monde aborde, rien n'est plus à craindre que cette surprise et que ce grand ébranlement d'une imagination vive. Une fille qui n'a été détachée du monde qu'à force

de l'ignorer, et en qui la vertu n'a pas encore jeté de profondes racines, est bientôt tentée de croire qu'on lui a caché ce qu'il y a de plus merveilleux. Elle sort du couvent comme une personne qu'on auroit nourrie dans les ténèbres d'une profonde caverne, et qu'on feroit tout d'un coup passer au grand jour. Rien n'est plus éblouissant que ce passage imprévu, et que cet éclat auquel on n'a jamais été accoutumé. Il vaut beaucoup mieux qu'une fille s'accoutume peu à peu au monde auprès d'une mère pieuse et discrète, qui ne lui en montre que ce qu'il lui convient d'en voir, qui lui en découvre les défauts dans les occasions, et qui lui donne l'exemple de n'en user qu'avec modération pour le seul besoin. J'estime fort l'éducation des bons couvens; mais je compte encore plus sur celle d'une bonne mère, quand elle est libre de s'y appliquer. Je conclus donc que mademoiselle votre fille est mieux auprès de vous que dans le meilleur couvent que vous pourriez choisir. Mais il y a peu de mères à qui il soit permis de donner un pareil conseil.

Il est vrai que cette éducation auroit de grands périls, si vous n'aviez pas le soin de choisir avec précaution les femmes qui seront auprès de mademoiselle votre fille. Vos occupations domestiques, et le commerce de bienséance au dehors, ne vous permettent pas d'avoir toujours cet enfant sous vos yeux : il est à propos qu'elle vous quitte le moins qu'il sera possible; mais vous ne sauriez la mener partout avec vous. Si vous la laissez à des femmes d'un esprit léger, mal réglé et indiscret, elles lui feront plus de mal en huit jours que vous ne pourriez lui faire de bien en plusieurs années. Ces personnes, qui n'ont

eu d'ordinaire elles-mêmes qu'une mauvaise éducation, lui en donneront une à peu près semblable. Elles parleront trop librement entre elles en présence d'un enfant qui observera tout, et qui croira pouvoir faire de même : elles débiteront beaucoup de maximes fausses et dangereuses. L'enfant entendra médire, mentir, soupçonner légèrement, disputer mal à propos. Elle verra des jalousies, des inimitiés, des humeurs bizarres et incompatibles, et quelquefois des dévotions ou fausses, ou superstitieuses et de travers, sans aucune correction des plus grossiers défauts. D'ailleurs ces personnes d'un esprit servile ne manqueront pas de vouloir plaire à cet enfant par les complaisances et par les flatteries les plus dangereuses. J'avoue que l'éducation des plus médiocres couvens seroit meilleure que cette éducation domestique. Mais je suppose que vous ne perdrez jamais de vue mademoiselle votre fille, excepté dans les cas d'une absolue nécessité, et que vous aurez au moins une personne sûre qui vous en répondra pour les occasions où vous serez contrainte de la quitter. Il faut que cette personne ait assez de sens et de vertu pour savoir prendre une autorité douce, pour tenir les autres femmes dans leur devoir, pour redresser l'enfant dans les besoins, sans s'attirer sa haine, et pour vous rendre compte de tout ce qui méritera quelque attention pour les suites. J'avoue qu'une telle femme n'est pas facile à trouver ; mais il est capital de la chercher, et de faire la dépense nécessaire pour rendre sa condition bonne auprès de vous. Je sais qu'on peut y trouver de fâcheux mécomptes ; mais il faut se contenter des qualités essentielles, et

r les défauts qui sont mêlés avec ces qualités.
un tel sujet, appliqué à vous aider, vous ne
z pas réussir.
nme mademoiselle votre fille montre un es-
ssez avancé, avec beaucoup d'ouverture, de
é et de pénétration, je crains pour elle le goût
l esprit, et un excès de curiosité vaine et dan-
se. Vous me permettrez, s'il vous plaît, Ma-
, de dire ce qui ne doit point vous blesser,
u'il ne vous regarde point. Les femmes sont
inaire encore plus passionnées pour la parure
sprit que pour celle du corps. Celles qui sont
les d'étude, et qui espèrent de se distinguer
à, ont encore plus d'empressement pour leurs
que pour leurs ajustemens. Elles cachent un
ur science; mais elles ne la cachent qu'à demi,
avoir le mérite de la modestie avec celui de la
ité. D'autres vanités plus grossières se corri-
lus facilement, parce qu'on les aperçoit, qu'on
reproche, et qu'elles marquent un caractère
e. Mais une femme curieuse, et qui se pique
voir beaucoup, se flatte d'être un génie supé-
dans son sexe; elle se sait bon gré de mépriser
nusemens et les vanités des autres femmes; elle
oit solide en tout, et rien ne la guérit de son
ement. Elle ne peut d'ordinaire rien savoir qu'à
; elle est plus éblouie qu'éclairée par ce qu'elle
elle se flatte de savoir tout; elle décide; elle se
onne pour un parti contre un autre dans toutes
sputes qui la surpassent, même en matière de
ion : de là vient que toutes les sectes naissantes
u tant de progrès par des femmes qui les ont

insinuées et soutenues. Les femmes sont éloquentes en conversation, et vives pour mener une cabale. Les vanités grossières des femmes déclarées vaines sont beaucoup moins à craindre que ces vanités sérieuses et raffinées qui se tournent vers le bel esprit pour briller par une apparence de mérite solide. Il est donc capital de ramener sans cesse mademoiselle votre fille à une judicieuse simplicité. Il suffit qu'elle sache assez bien la religion pour la croire et pour la suivre exactement dans la pratique, sans se permettre jamais d'en raisonner. Il faut qu'elle n'écoute que l'Eglise, qu'elle ne se prévienne pour aucun prédicateur contredit, ou suspect de nouveauté. Son directeur doit être un homme ouvertement déclaré contre tout ce qui s'appelle parti. Il faut qu'elle fuie les conversations des femmes qui se mêlent de raisonner témérairement sur la doctrine, et qu'elle sente combien cette liberté est indécente et pernicieuse. Elle doit avoir horreur de lire les livres défendus, sans vouloir examiner ce qui les fait défendre. Qu'elle apprenne à se défier d'elle-même, et à craindre les piéges de la curiosité et de la présomption : qu'elle s'applique à prier Dieu en toute humilité, à devenir pauvre d'esprit, à se recueillir souvent, à obéir sans relâche, à se laisser corriger par les personnes sages et affectionnées, jusque dans ses jugemens les plus arrêtés, et à se taire, laissant parler les autres. J'aime bien mieux qu'elle soit instruite des comptes de votre maître-d'hôtel, que des disputes des théologiens sur la grâce. Occupez-la d'un ouvrage de tapisserie qui sera utile dans votre maison, et qui l'accoutumera à se passer du com-

merce dangereux du monde ; mais ne la laissez point raisonner sur la théologie au grand péril de sa foi. Tout est perdu, et si elle s'entête du bel esprit, et si elle se dégoûte des soins domestiques. La femme forte file (1), se renferme dans son ménage, se tait, croit et obéit ; elle ne dispute point contre l'Eglise.

Je ne doute nullement, Madame, que vous ne sachiez bien placer, dans les occasions naturelles, quelques réflexions sur l'indécence et sur les déréglemens qui se trouvent dans le bel esprit de certaines femmes, pour éloigner mademoiselle votre fille de cet écueil. Mais comme l'autorité d'une mère court risque de s'user, et comme ses plus sages leçons ne persuadent pas toujours une fille contre son goût, je souhaiterois que les femmes d'un mérite approuvé dans le monde, qui sont de vos amies, parlassent avec vous en présence de cette jeune personne, et sans paroître penser à elle, pour blâmer le caractère vain et ridicule des femmes qui affectent d'être savantes, et qui montrent quelque partialité pour les novateurs en matière de religion. Ces instructions indirectes feront, selon les apparences, plus d'impression que tous les discours que vous feriez seule et directement.

Pour les habits, je voudrois que vous tâchassiez d'inspirer à mademoiselle votre fille le goût d'une vraie modération. Il y a certains esprits extrêmes de femmes à qui la médiocrité est insupportable : elles aimeroient mieux une simplicité austère, qui marqueroit une réforme éclatante en renonçant à la ma-

(1) *Prov.* XXXI. 19, etc.

gnificence la plus outrée, que de demeurer dans un juste milieu, qu'elles méprisent comme un défaut de goût et comme un état insipide. Il est néanmoins vrai que ce qu'il y a de plus estimable et de plus rare est de trouver un esprit sage et mesuré, qui évite les deux extrémités, et qui, donnant à la bienséance ce qu'on ne peut lui refuser, ne passe jamais cette borne. La vraie sagesse est de vouloir, pour les meubles, pour les équipages et pour les habits, qu'on n'ait rien à y remarquer, ni en bien, ni en mal. Soyez assez bien, direz-vous à mademoiselle votre fille, pour ne vous faire point critiquer comme une personne sans goût, malpropre et trop négligée; mais qu'il ne paroisse dans votre extérieur aucune affectation de parure, ni aucun faste : par là vous paroîtrez avoir une raison et une vertu au-dessus de vos meubles, de vos équipages et de vos habits; vous vous en servirez, et vous n'en serez pas esclave. Il faut faire entendre à cette jeune personne que c'est le luxe qui confond toutes les conditions, qui élève les personnes d'une basse naissance, et enrichies à la hâte par des moyens odieux, au-dessus des personnes de la condition la plus distinguée; que c'est ce désordre qui corrompt les mœurs d'une nation, qui excite l'avidité, qui accoutume aux intrigues et aux bassesses, et qui sape peu à peu tous les fondemens de la probité. Elle doit comprendre aussi qu'une femme, quelques grands biens qu'elle porte dans une maison, la ruine bientôt, si elle y introduit le luxe, avec lequel nul bien ne peut suffire. En même temps accoutumez-la à considérer avec compassion les misères affreuses des pauvres, et à sentir combien il est

gne de l'humanité que certains hommes qui ont
, ne se donnent aucune borne dans l'usage du
rflu, pendant qu'ils refusent cruellement le né-
aire aux autres. Si vous teniez mademoiselle
e fille dans un état trop inférieur à celui des
es personnes de son âge et de sa condition, vous
riez risque de l'éloigner de vous : elle pourroit
ssionner pour ce qu'elle ne pourroit pas avoir,
u'elle admireroit de loin en autrui; elle seroit
se de croire que vous êtes trop sévère et trop ri-
euse; il lui tarderoit peut-être de se voir maî-
e de sa conduite, pour se jeter sans mesure dans
nité. Vous la retiendrez beaucoup mieux en lui
osant un juste milieu, qui sera toujours ap-
vé des personnes sensées et estimables : il lui
ître que vous voulez qu'elle ait tout ce qui con-
t à la bienséance, que vous ne tombez dans au-
 économie sordide, que vous avez même pour
toutes les complaisances permises, et que vous
ez seulement la garantir des excès des personnes
t la vanité ne connoît point de bornes. Ce qui est
ntiel est de ne vous relâcher jamais sur aucune
immodesties qui sont indignes du christianisme.
s pouvez vous servir des raisons de bienséance
'intérêt, pour aider et pour soutenir la religion
e point. Une jeune fille hasarde tout pour le re-
de sa vie, si elle épouse un homme vain, léger et
églé. Donc il lui est capital de se mettre à portée
 trouver un sage, réglé, d'un esprit solide et
pre à réussir dans les emplois. Pour trouver un
homme, il faut être modeste, et ne laisser voir en
rien de frivole et d'évaporé. Quel est l'homme

sage et discret qui voudra une femme vaine, et dont la vertu paroît ambiguë, à en juger par son extérieur ?

Mais votre principale ressource est de gagner le cœur de mademoiselle votre fille pour la vertu chrétienne. Ne l'effarouchez point sur la piété par une sévérité inutile ; laissez-lui une liberté honnête et une joie innocente ; accoutumez-la à se réjouir endeçà du péché, et à mettre son plaisir loin des divertissemens contagieux. Cherchez-lui des compagnies qui ne la gâtent point, et des amusemens à certaines heures, qui ne la dégoûtent jamais des occupations sérieuses du reste de la journée. Tâchez de lui faire goûter Dieu : ne souffrez pas qu'elle ne le regarde que comme un juge puissant et inexorable, qui veille sans cesse pour nous censurer et pour nous contraindre en toute occasion ; faites-lui voir combien il est doux, combien il se proportionne à nos besoins, et a pitié de nos foiblesses ; familiarisez-la avec lui comme avec un père tendre et compatissant. Ne lui laissez point regarder l'oraison comme une oisiveté ennuyeuse, et comme une gêne d'esprit où l'on se met pendant que l'imagination échappée s'égare. Faites-lui entendre qu'il s'agit de rentrer souvent au dedans de soi pour y trouver Dieu, parce que son règne est au dedans de nous. Il s'agit de parler simplement à Dieu à toute heure, pour lui avouer nos fautes, pour lui représenter nos besoins, et pour prendre avec lui les mesures nécessaires par rapport à la correction de nos défauts. Il s'agit d'écouter Dieu dans le silence intérieur, en disant : *J'écouterai ce que le Seigneur dit au dedans*

de moi (1). Il s'agit de prendre l'heureuse habitude d'agir en sa présence, et de faire gaîment toutes choses, grandes ou petites, pour son amour. Il s'agit de renouveler cette présence toutes les fois qu'on s'aperçoit de l'avoir perdue. Il s'agit de laisser tomber les pensées qui nous distraient, dès qu'on les remarque, sans se distraire à force de combattre les distractions, et sans s'inquiéter de leur fréquent retour. Il faut avoir patience avec soi-même, et ne se rebuter jamais, quelque légèreté d'esprit qu'on éprouve en soi. Les distractions involontaires ne nous éloignent point de Dieu; rien ne lui est si agréable que cette humble patience d'une ame toujours prête à recommencer pour revenir vers lui. Mademoiselle votre fille entrera bientôt dans l'oraison, si vous lui en ouvrez bien la véritable entrée. Il ne s'agit ni de grands efforts d'esprit, ni de saillies d'imagination, ni de sentimens délicieux, que Dieu donne et qu'il ôte comme il lui plaît. Quand on ne connoît point d'autre oraison que celle qui consiste dans toutes ces choses si sensibles et si propres à nous flatter intérieurement, on se décourage bientôt; car une telle oraison tarit, et on croit alors avoir tout perdu. Mais dites-lui que l'oraison ressemble à une société simple, familière et tendre, ou, pour mieux dire, qu'elle est cette société même. Accoutumez-la à épancher son cœur devant Dieu, à se servir de tout pour l'entretenir, et à lui parler avec confiance, comme on parle librement et sans réserve à une personne qu'on aime, et dont on est sûr d'être aimé du fond du cœur. La plupart des personnes qui se bor-

(1) *Ps.* LXXXIV. 9.

nent à une certaine oraison contrainte, sont avec Dieu comme on est avec les personnes qu'on respecte, qu'on voit rarement, par pure formalité, sans les aimer et sans être aimé d'elles : tout s'y passe en cérémonies et en complimens; on s'y gêne, on s'y ennuie, on a impatience de sortir. Au contraire, les personnes véritablement intérieures sont avec Dieu comme on est avec ses intimes amis : on ne mesure point ce qu'on dit, parce qu'on sait à qui on parle; on ne dit rien que de l'abondance et de la simplicité du cœur; on parle à Dieu des affaires communes qui sont sa gloire et notre salut. Nous lui disons nos défauts que nous voulons corriger, nos devoirs que nous avons besoin de remplir, nos tentations qu'il faut vaincre, les délicatesses et les artifices de notre amour-propre qu'il faut réprimer. On lui dit tout; on l'écoute sur tout; on repasse ses commandemens, et on va jusqu'à ses conseils. Ce n'est plus un entretien de cérémonie; c'est une conversation libre, de vraie amitié : alors Dieu devient l'ami du cœur, le père dans le sein duquel l'enfant se console, l'époux avec lequel on n'est plus qu'un même esprit par la grâce. On s'humilie sans se décourager; on a une vraie confiance en Dieu, avec une entière défiance de soi; on ne s'oublie jamais pour la correction de ses fautes, mais on s'oublie pour n'écouter jamais les conseils flatteurs de l'amour-propre. Si vous mettez dans le cœur de mademoiselle votre fille cette piété simple et nourrie par le fond, elle fera de grands progrès. Je souhaite, etc.

SERMONS

SERMONS
ET ENTRETIENS
SUR DIVERS SUJETS.

NOTICE

SUR

L'ÉLECTEUR DE COLOGNE.

JOSEPH-CLÉMENT DE BAVIÈRE, électeur de Cologne, fils de Ferdinand Wolfang, duc de Bavière, et de Henriette-Adélaïde de Savoie, naquit le 5 décembre 1671. Dès l'âge de quinze ans, il fut élu évêque de Ratisbonne et de Frisingue. Deux ans après, il obtint du pape Innocent XI un bref d'éligibilité pour l'archevêché de Cologne et pour les évêchés de Liége et de Hildesheim, à condition que lorsqu'il seroit promu à ces trois siéges, ou seulement à l'un d'eux, il renonceroit aux évêchés de Ratisbonne et de Frisingue. Il fut effectivement élu archevêque et électeur de Cologne, le 10 juillet 1688, sept jours après la mort de Maximilien-Henri de Bavière, son cousin, et confirmé par un bref du 20 septembre 1688, qui lui accordoit en même temps la permission de conserver les évêchés de Ratisbonne et de Frisingue, jusqu'à ce qu'il pût entrer en possession des biens de l'église de Cologne. Ce premier bref fut suivi en 1689 d'un autre qui autorisoit l'électeur à accepter les évêchés de Liége et de Hildesheim. En conséquence de ce bref, il fut élu le 28 janvier 1694 coadjuteur de ce dernier siége, dont il devint titulaire le 13 août 1702, par la mort de Joseph-Edmond, baron de Brabeck : et le 20 avril de la même année 1694, il fut élu évêque et prince de Liége, à la place de Jean-Louis d'Elderen, mort le 1er février précédent. L'électeur de Cologne parvint ainsi à réunir sur sa tête cinq évêchés différens, quoiqu'il ne fût pas même dans les ordres sa-

crés : cet abus avoit alors prévalu en Allemagne, et l'histoire de cette époque en offre plusieurs exemples. « Une » concession de cette nature, comme l'a judicieusement » observé un écrivain récent, faite par un pape aussi ré» gulier et même aussi sévère qu'Innocent XI, ne peut » s'expliquer que par les instances importunes de grandes » puissances, qui se croyoient en droit d'obtenir tout ce » qu'elles désiroient. La maison de Bavière, la famille » catholique d'Allemagne la plus puissante après la maison » d'Autriche, avoit sollicité avec chaleur des dispenses » qui n'étoient malheureusement pas sans exemple. Les » avoir arrachées une fois, paroissoit un titre pour les ex» torquer encore. La maison d'Autriche, liée alors avec » l'électeur de Bavière, avoit appuyé ses demandes, et » on n'avoit pas cru apparemment qu'il fût possible de » résister à de si puissantes interventions (1). »

Depuis 1688 jusqu'en 1707, l'Electeur se contenta de jouir de ses revenus ecclésiastiques, sans se mettre en devoir de recevoir la consécration épiscopale, ni même les ordres sacrés. Mais s'étant déclaré pour la France, aussi bien que l'électeur de Bavière, son frère, dans la guerre de la succession d'Espagne, tous deux furent dépouillés par l'Empereur de leurs Etats d'Allemagne, et obligés de chercher un asile en France. Pendant son séjour en ce royaume, l'électeur de Cologne ayant eu occasion de voir Fénélon à Cambrai, conçut aussitôt pour l'illustre prélat les sentimens d'estime et de vénération qu'il avoit coutume d'inspirer à tous ceux qui l'approchoient. Fénélon profita de ces heureuses conjonctures pour lui inspirer des sentimens et une conduite plus conformes à l'esprit de la religion et aux règles de l'Eglise. Il lui fit sentir que les dispenses qu'il avoit obtenues du saint Siége pour éloigner sa promotion aux ordres sacrés, ne dégageoient sa conscience ni devant Dieu ni devant les hommes. L'Electeur

(1) *Mémoires pour servir à l'Hist. Eccl. pendant le XVIIIe siècle* : introduct. Ire partie, art. *Allemagne*, pag. 94.

entendit avec docilité la voix de la religion, à laquelle sa profonde vénération pour l'archevêque de Cambrai ajoutoit une nouvelle force. La seule crainte du redoutable fardeau de l'épiscopat lui fit différer son sacre de quelques années, pour s'y mieux préparer par les pratiques de piété que Fénélon lui conseilla (1). Il reçut enfin les ordres sacrés, vers la fin de l'année 1706, dans la chapelle des Jésuites de Lille, où il célébra sa première messe avec une grande pompe, le premier jour de l'année 1707. Le 1er mai suivant il reçut, dans l'église collégiale de Saint-Pierre de la même ville, la consécration épiscopale des mains de Fénélon, assisté des évêques d'Ipres et de Namur (2).

Ce fut à l'occasion de cette dernière cérémonie que l'achevêque de Cambrai prononça le discours suivant, regardé avec raison comme une des plus belles productions de l'éloquence chrétienne, par l'heureux accord des pensées les plus sublimes et des exhortations les plus pathétiques. « La première partie, dit un orateur distingué de » nos jours (3), est écrite avec l'énergie et l'élévation de » Bossuet; la seconde suppose une sensibilité qui n'appar- » tient qu'à Fénélon. » Le judicieux historien de l'archevêque de Cambrai ne craint pas d'ajouter que ce seul discours autorise à penser « que Fénélon auroit pu mon- » ter à la suite de Bossuet et de Bourdaloue dans la tri- » bune sacrée, s'il n'eût préféré à la gloire de l'éloquence » le mérite d'instruire avec simplicité les fidèles confiés à » sa charité pastorale (4). »

L'Electeur n'oublia jamais les avis pleins de sagesse que Fénélon lui avoit donnés dans une occasion si importante.

(1) Voyez les lettres de Fénélon à l'électeur de Cologne du 30 décembre 1704, et du 15 juillet 1706, parmi les *Lettres spirituelles*.

(2) Voyez, parmi les *Lettres diverses*, celle de Fénélon au pape Clément XI du 8 mai 1707.

(3) Notice sur Fénélon, par le cardinal Maury.

(4) *Histoire de Fénélon*, liv. IV, n. 15.

Il lui en témoigna constamment sa reconnoissance par une conduite pleine d'égards et de respects, et par la confiance avec laquelle il le consulta dans les difficultés de son administration soit ecclésiastique, soit temporelle (1). Ayant été rétabli dans ses Etats par le traité de Rastadt en 1714, il résigna son évêché de Ratisbonne, le 26 mars 1716, à Clément-Auguste de Bavière, son neveu, et reçut de l'Empereur, par ses plénipotentiaires, le 20 avril 1717, l'investiture du temporel de l'archevêché de Cologne, ainsi que des évêchés de Liége et de Hildesheim. Il mourut le 12 novembre 1723, à Bonn, petite ville des environs de Cologne, et ancienne résidence de l'électeur (2).

(1) Voyez en particulier les lettres de Fénélon à l'Electeur, des 7 février 1708, et 8 mars 1713. (*Lettres diverses.*)

(2) Voyez le *Gallia Christiana*, tom. III, pag. 714, 715 et 912. *Dictionnaire de Moreri*, articles *Bavière* (branche de Munich), et *Joseph Clément.*

DISCOURS

PRONONCÉ

AU SACRE DE L'ÉLECTEUR DE COLOGNE,

Dans l'église collégiale de Saint-Pierre à Lille,
le 1er mai 1707.

Depuis que je suis destiné à être votre consécrateur, prince que l'Église voit aujourd'hui avec tant de joie prosterné au pied des autels, je ne lis plus aucun endroit de l'Écriture qui ne me fasse quelque impression par rapport à votre personne. Mais voici les paroles qui m'ont le plus touché : « Étant libre à » l'égard de tous, dit l'Apôtre (1), je me suis fait » esclave de tous, pour en gagner un plus grand » nombre. *Cùm liber essem ex omnibus, omnium* » *me servum feci, ut plures lucrifacerem.* » Quelle grandeur se présente ici de tous côtés ! Je vois une maison qui remplissoit déjà le trône impérial il y a près de quatre cents ans. Elle a donné à l'Allemagne deux empereurs, et deux branches qui jouissent de la dignité électorale. Elle règne dans la Suède, où un prince, au sortir de l'enfance, est devenu tout-à-coup la terreur du Nord. Je n'aperçois que les plus hautes alliances des maisons de France et d'Autriche : d'un côté, vous êtes petit-fils de Henri

(1) *I Cor.* IX. 19.

le Grand, dont la mémoire ne cessera jamais d'être chère à la France; de l'autre côté, votre sang coule dans les veines de nos princes, précieuse espérance de la nation. Hélas! nous ne pouvons nous souvenir qu'avec douleur de la princesse à qui nous les devons, et qui fut trop tôt enlevée au monde!

Oserai-je ajouter, en présence d'Emmanuel (*), que les Infidèles ont senti et que les Chrétiens ont admiré sa valeur? Toutes les nations s'attendrissent en éprouvant sa douceur, sa bonté, sa magnificence, son aimable sincérité, sa constance à toute épreuve dans ses engagemens, sa fidélité qui égale dans ses alliances la probité et la délicatesse des plus vertueux amis dans leur société privée. Avec un cœur semblable à celui d'un tel frère, Prince, il ne tenoit qu'à vous de marcher sur ses traces. Vous étiez libre de le suivre; vous pouviez vous promettre tout ce que le siècle a de plus flatteur : mais vous venez sacrifier à Dieu cette liberté et ces espérances mondaines. C'est de ce sacrifice que je veux vous parler à la face des saints autels. J'avoue que le respect devroit m'engager à me taire; « mais l'amour, comme saint Bernard le disoit au » pape Eugène (1), n'est point retenu par le respect... » Je vous parlerai, non pour vous instruire, mais pour » vous conjurer comme une mère tendre. Je veux » bien paroître indiscret à ceux qui n'aiment point, » et qui ne sentent pas tout ce qu'un véritable » amour fait sentir. » Pour vous, je sais que vous avez le goût de la vérité, et même de la vérité la plus

(*) Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, frère de l'électeur de Cologne, présent à son sacre. (*Edit.*)

(1) *De Consid. prolog.* pag. 408.

forte. Je ne crains point de vous déplaire en la disant : daignez donc écouter ce que je ne crains point de dire. D'un côté, l'Église n'a aucun besoin du secours des princes de la terre, parce que les promesses de son époux tout-puissant lui suffisent; d'un autre côté, les princes qui deviennent pasteurs peuvent être très-utiles à l'Église, pourvu qu'ils s'humilient, qu'ils se dévouent au travail, et qu'on voie reluire en eux toutes les vertus pastorales. Voilà les deux points que je me propose d'expliquer dans ce discours.

PREMIER POINT.

Les enfans du siècle, prévenus des maximes d'une politique profane, prétendent que l'Église ne sauroit se passer du secours des princes, et de la protection de leurs armes, surtout dans les pays où les hérétiques peuvent l'attaquer. Aveugles, qui veulent mesurer l'ouvrage de Dieu par celui des hommes! C'est *s'appuyer sur un bras de chair* (1); c'est *anéantir la croix de Jésus-Christ* (2). Croit-on que l'époux tout-puissant, et fidèle dans ses promesses, ne suffise pas à l'épouse? *Le ciel et la terre passeront, mais* aucune *de ses paroles ne passera jamais* (3). O hommes foibles et impuissans qu'on nomme les rois et les princes du monde, vous n'avez qu'une force empruntée pour un peu de temps: l'époux, qui vous la prête, ne vous la confie qu'afin que vous serviez l'épouse. Si vous manquiez à l'épouse, vous manqueriez à l'époux même; il sauroit transporter son glaive en d'autres mains. Souvenez-vous que c'est lui qui est

(1) *Jerem.* XVII. 5. — (2) *I Cor.* I. 17. — (3) *Luc.* XXI. 33.

le Prince des rois de la terre (1), *le Roi invisible et immortel des siècles* (2).

Il est vrai qu'il est écrit que l'Église *sucera le lait des nations, qu'elle sera allaitée de la mamelle des rois*, qu'*ils seront ses nourriciers*, qu'*ils marcheront à la splendeur de sa lumière naissante*, que *ses portes ne se fermeront ni jour ni nuit, afin qu'on lui apporte la force des peuples, et que les rois y soient amenés* : mais il est dit aussi que *les rois viendront, les yeux baissés vers la terre, se prosterner* devant l'Église, qu'*ils baiseront la poussière de ses pieds* (3); que n'osant parler, *ils fermeront leur bouche* devant son époux; que *toute nation et tout royaume qui ne sera point dans la servitude* de cette nouvelle Jérusalem périra. Trop heureux donc les princes que Dieu daigne employer à la servir! Trop honorés ceux qu'il choisit pour une si glorieuse confiance!

Et maintenant, ô rois, comprenez; instruisez-vous, ô juges de la terre : servez le Seigneur avec crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement, de peur que sa colère ne s'enflamme, et que vous ne périssiez en vous égarant de la voie de la justice (4). Dieu jaloux *renverse les trônes des principes hautains, et il fait asseoir en leurs places des hommes doux* et modérés; il fait *sécher jusqu'aux racines des nations superbes, et il plante les humbles* (5) pour les faire fleurir; il détruit jusque dans ses fondemens toute puissance orgueilleuse; *il en efface* même *la mémoire de dessus la terre* (6). *Toute chair est comme l'herbe, et sa gloire est comme une fleur des champs :*

(1) *Apoc.* I. 5. — (2) *I Tim.* I. 17. — (3) *Is.* LX. 16 et seq. — (4) *Ps.* II. 10, 11, 12. — (5) *Luc.* I. 52. — (6) *Ps.* XXXIII. 17.

dès que *l'esprit du Seigneur souffle, cette herbe est desséchée, et cette fleur tombe* (1).

Que les princes, qui se vantent de protéger l'Église, ne se flattent donc pas jusqu'à croire qu'elle tomberoit s'ils ne la portoient pas dans leurs mains. S'ils cessoient de la soutenir, le Tout-Puissant la porteroit lui-même. Pour eux, *faute de la servir, ils périroient* (2), selon les saints oracles.

Jetons les yeux sur l'Église, c'est-à-dire sur cette société visible des enfans de Dieu qui a été conservée dans tous les temps : c'est le royaume qui *n'aura point de fin*. Toutes les autres puissances s'élèvent et tombent; après avoir étonné le monde, elles disparoissent. L'Église seule, malgré les tempêtes du dehors et les scandales du dedans, demeure immortelle. Pour vaincre, elle ne fait que souffrir; et elle n'a pas d'autres armes que la croix de son époux.

Considérons cette société sous Moïse : Pharaon la veut opprimer; les ténèbres deviennent palpables en Égypte; la terre s'y couvre d'insectes; la mer s'entr'ouvre; ses eaux suspendues s'élèvent comme deux murs; tout un peuple traverse l'abîme à pied sec, un pain descendu du ciel le nourrit au désert; l'homme parle à la pierre, et elle donne des torrens : tout est miracle pendant quarante années pour délivrer l'Église captive.

Hâtons-nous; passons aux Machabées : les rois de Syrie persécutent l'Église; elle ne peut se résoudre à renouveler une alliance avec Rome et avec Sparte, sans déclarer en esprit de foi qu'elle ne s'appuie que sur les promesses de son époux. *Nous n'avons*, di-

(1) *Is.* XL. 6, 7. — (2) Ibid. 12.

soit Jonathas (1), *aucun besoin de tous ces secours, ayant pour consolation les saints livres qui sont dans nos mains.* Et en effet, de quoi l'Église a-t-elle besoin ici-bas? Il ne lui faut que la grâce de son époux pour lui enfanter des élus; leur sang même est une semence qui les multiplie. Pourquoi mendieroit-elle un secours humain, elle qui se contente d'obéir, de souffrir, de mourir; son règne, qui est celui de son époux, n'étant point de ce monde, et tous ses biens étant au-delà de cette vie?

Mais tournons nos regards vers l'Eglise, que Rome païenne, cette Babylone enivrée du sang des martyrs, s'efforce de détruire. L'Église demeure libre dans les chaînes, et invincible au milieu des tourmens. Dieu laisse ruisseler, pendant trois cents ans, le sang de ses enfans bien-aimés. Pourquoi croyez-vous qu'il le fasse? C'est pour convaincre le monde entier, par une si longue et si terrible expérience, que l'Église, comme suspendue entre le ciel et la terre, n'a besoin que de la main invisible dont elle est soutenue. Jamais elle ne fut si libre, si forte, si florissante, si féconde.

Que sont devenus ces Romains qui la persécutoient? Ce peuple, qui se vantoit d'être *le peuple roi*, a été livré aux nations barbares; l'empire éternel est tombé; Rome est ensevelie dans ses ruines avec les faux dieux; il n'en reste plus de mémoire que par une autre Rome sortie de ses cendres, qui, étant pure et sainte, est devenue à jamais le centre du royaume de Jésus-Christ.

Mais comment est-ce que l'Église a vaincu cette Rome victorieuse de l'univers? Écoutons l'Apôtre (2):

(1) *I Mac.* XII. 9. — (2) *I Cor.* I. 25-28.

Ce qui est folie en Dieu est plus sage que tous les hommes: ce qui est foible en Dieu est plus fort qu'eux. Voyez, mes frères, votre vocation; car il n'y a point parmi vous beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup d'hommes puissans, ni beaucoup de nobles. Mais Dieu a choisi ce qui est insensé selon le monde, pour confondre les sages; et il a choisi ce qui est foible dans le monde, pour confondre ce qui est fort: il a choisi ce qui est bas et méprisable, et même ce qui n'est pas, pour détruire ce qui est, afin que nulle chair ne se glorifie devant lui. Qu'on ne nous vante donc plus ni une sagesse convaincue de folie, ni une puissance fragile et empruntée : qu'on ne nous parle plus que d'une foiblesse simple et humble, qui peut tout en Dieu seul; qu'on ne nous parle plus que de la folie de la croix. La jalousie de Dieu alloit jusqu'à sembler exclure de l'Église, pendant ces siècles d'épreuve, tout ce qui auroit paru un secours humain : Dieu, impénétrable dans ses conseils, vouloit renverser tout ordre naturel. De là vient que Tertullien a paru douter si les Césars pouvoient devenir chrétiens (1). Combien coûta-t-il de sang et de tourmens aux fidèles, pour montrer que l'Église ne tient à rien ici-bas! « Elle ne possède pour elle-même, dit saint Ambroise (2), que sa seule foi. » C'est cette foi qui vainquit le monde.

Après ce spectacle de trois cents ans, Dieu se souvint enfin de ses anciennes promesses; il daigna faire aux maîtres du monde la grâce de les admettre

(1) *Apol.* c. XXI. — (2) *Ep.* XVIII, *ad Valentinian. cont. Symmachum*, n. 16: tom. II, pag. 837.

aux pieds de son épouse. Ils en devinrent *les nourriciers*, et il leur fut donné de *baiser la poussière de ses pieds* (1). Fut-ce un secours qui vint à propos pour soutenir l'Église ébranlée? Non, celui qui l'avoit soutenue pendant trois siècles, malgré les hommes, n'avoit pas besoin de la foiblesse des hommes, déjà vaincus par elle, pour la soutenir. Mais ce fut un triomphe que l'époux voulut donner à l'épouse après tant de victoires; ce fut, non une ressource pour l'Église, mais une grâce et une miséricorde pour les Empereurs. « Qu'y a-t-il, di» soit saint Ambroise (2), de plus glorieux pour » l'Empereur, que d'être nommé le fils de l'É» glise? »

En vain quelqu'un dira que l'Église est dans l'État. L'Église, il est vrai, est dans l'État pour obéir au prince dans tout ce qui est temporel; mais, quoique elle se trouve dans l'État, elle n'en dépend jamais pour aucune fonction spirituelle. Elle est en ce monde, mais c'est pour le convertir; elle est en ce monde, mais c'est pour le gouverner par rapport au salut. Elle use de ce monde en passant, comme n'en usant pas; elle y est comme Israël fut étranger et voyageur au milieu du désert : elle est déjà d'un autre monde, qui est au-dessus de celui-ci. Le monde, en se soumettant à l'Église, n'a point acquis le droit de l'assujettir : les princes, en devenant les enfans de l'Église, ne sont point devenus ses maîtres; ils doivent la *servir*, et non la dominer; *baiser la poussière de ses pieds*, et non lui

(1) *Is.* XLIX. 23. — (2) *Ep.* XXI, *in serm. cont. Auxent.* n. 36 : tom. II, pag. 873.

imposer le joug. L'Empereur, disoit saint Ambroise (1), « est au dedans de l'Église : mais il n'est » pas au-dessus d'elle. Le bon Empereur cherche le » secours de l'Église, et ne le rejette point. » L'Église demeura sous les Empereurs convertis aussi libre qu'elle l'avoit été sous les Empereurs idolâtres et persécuteurs. Elle continua de dire, au milieu de la plus profonde paix, ce que Tertullien disoit pour elle pendant les persécutions : « *Non te terremus,* » *qui nec timemus* (2). Nous ne sommes point à » craindre pour vous, et nous ne vous craignons » point. Mais prenez garde, ajoute-t-il, de ne com- » battre pas contre Dieu. » En effet, qu'y a-t-il de plus funeste à une puissance humaine, qui n'est que foiblesse, que d'attaquer le Tout-Puissant? *Celui sur qui cette pierre tombe, sera écrasé;* et celui qui *tombe sur elle se brisera* (3).

S'agit-il de l'ordre civil et politique, l'Église n'a garde d'ébranler les royaumes de la terre, elle qui tient dans ses mains les clefs du royaume du ciel. Elle ne désire rien de tout ce qui peut être vu; elle n'aspire qu'au royaume de son époux, qui est le sien. Elle est pauvre, et jalouse du trésor de sa pauvreté; elle est paisible, et c'est elle qui donne au nom de l'époux une paix que le monde ne peut ni donner ni ôter; elle est patiente, et c'est par sa patience jusques à la mort de la croix qu'elle est invincible. Elle n'oublie jamais que son époux s'enfuit sur la montagne dès qu'on voulut le faire roi; elle se ressouvient qu'elle doit avoir en commun avec son époux la nudité de la croix, puisqu'il est

(1) *Ep.* XXI, ibid. — (2) *Ad Scapul.* cap. IV. — (3) *Matth.* XXI. 44.

l'homme des douleurs, l'homme *écrasé dans l'infirmité* (1), l'homme *rassasié d'opprobres* (2). Elle ne veut qu'obéir; elle donne sans cesse l'exemple de la soumission et du zèle pour l'autorité légitime; elle verseroit tout son sang pour la soutenir. Ce seroit pour elle un second martyre après celui qu'elle a enduré pour la foi. Princes, elle vous aime; elle prie nuit et jour pour vous; vous n'avez point de ressource plus assurée que sa fidélité. Outre qu'elle attire sur vos personnes et sur vos peuples les célestes bénédictions, elle inspire à vos peuples une affection à toute épreuve pour vos personnes, qui sont les images de Dieu ici-bas.

Si l'Église accepte les dons précieux et magnifiques que les princes lui font, ce n'est pas qu'elle veuille renoncer à la croix de son époux, et jouir des richesses trompeuses : elle veut seulement procurer aux princes le mérite de s'en dépouiller; elle ne veut s'en servir que pour orner la maison de Dieu, que pour faire subsister modestement les ministres sacrés, que pour nourrir les pauvres qui sont les sujets des princes. Elle cherche, non les richesses des hommes, mais leur salut; non ce qui est à eux, mais eux-mêmes. Elle n'accepte leurs offrandes périssables, que pour leur donner les biens éternels.

Plutôt que de subir le joug des puissances du siècle, et de perdre la liberté évangélique, elle rendroit tous les biens temporels qu'elle a reçus des princes. « Les terres de l'Église, disoit saint Am-
» broise (3), paient le tribut; et si l'Empereur veut

(1) *Is.* LIII. 3, 10. — (2) *Lament.* III. 30. — (3) *Ep.* XXI. *Serm. cont. Auxent.* n. 33 : tom. II, pag. 872.

« ces

» ces terres, il a la puissance pour les prendre :
» aucun de nous ne s'y oppose. Les aumônes des
» peuples suffiront encore à nourrir les pauvres.
» Qu'on ne nous rende point odieux par la pos-
» session où nous sommes de ces terres ; qu'ils les
» prennent, si l'Empereur les veut. Je ne les donne
» point ; mais je ne les refuse pas. »

Mais s'agit-il du ministère spirituel donné à l'épouse immédiatement par le seul époux, l'Eglise l'exerce avec une entière indépendance des hommes. Jésus-Christ dit (1) : *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc ; enseignez toutes les nations, les baptisant*, etc. C'est cette toute-puissance de l'époux qui passe à l'épouse ; et n'a aucune borne : toute créature sans exception y est soumise. Comme les pasteurs doivent donner aux peuples l'exemple de la plus parfaite soumission et de la plus inviolable fidélité aux princes pour le temporel, il faut aussi que les princes, s'ils veulent être chrétiens, donnent aux peuples à leur tour l'exemple de la plus humble docilité et de la plus exacte obéissance aux pasteurs pour toutes les choses spirituelles. Tout ce que l'Eglise lie ici-bas est lié ; tout ce qu'elle remet est remis ; tout ce qu'elle décide est confirmé au ciel. Voilà la puissance décrite par le prophète Daniel.

L'Ancien des jours, dit-il (2), *a donné le jugement aux saints du Très-Haut, et le temps en est venu, et les saints ont possédé la royauté*. Ensuite le prophète dépeint un roi puissant et impie, qui *proférera des blasphèmes*, et *qui écrasera les saints du Très-*

(1) *Matth.* XXVIII. 18. — (2) *Dan.* VII. 22, 25, 26, 27.

Haut : il croira pouvoir changer les temps et les lois, et ils seront livrés dans sa main jusqu'à un temps, et à des temps, et à la moitié d'un temps : et alors *le juge sera assis, afin que la puissance lui soit enlevée, qu'il soit écrasé, et qu'il périsse pour toujours;* en sorte que *la royauté, la puissance et la grandeur de la puissance sur tout ce qui est sous le ciel soit donnée au peuple des saints du Très-Haut, dont le règne sera éternel, et tous les rois lui serviront et lui obéiront.*

O hommes qui n'êtes qu'hommes, quoique la flatterie vous tente d'oublier l'humanité, et de vous élever au-dessus d'elle, souvenez-vous que Dieu peut tout sur vous, et que vous ne pouvez rien contre lui. Troubler l'Eglise dans ses fonctions, c'est attaquer le Très-Haut dans ce qu'il a de plus cher, qui est son épouse ; c'est blasphémer contre les promesses ; c'est oser l'impossible; c'est vouloir renverser *le règne éternel*. Rois de la terre, vous vous ligueriez en vain *contre le Seigneur et contre son Christ* (1); en vain vous renouvelleriez les persécutions : en les renouvelant, vous ne feriez que purifier l'Eglise, et que ramener pour elle la beauté de ses anciens jours. En vain vous diriez : *Rompons ses liens, et rejetons son joug; celui qui habite dans les cieux riroit* de vos desseins. Le Seigneur a donné à son Fils *toutes les nations comme son héritage, et les extrémités de la terre comme ce qu'il doit posséder en propre* (2). Si vous ne vous humiliez sous sa puissante main, il vous *brisera comme des vases d'argile.* La puissance sera enlevée à quiconque osera s'élever contre

(1) *Ps.* II. 2. — (2) Ibid. 3, 4, 8, 9.

'Eglise. Ce n'est pas elle qui l'enlèvera, car elle ne fait |ue souffrir et prier. Si les princes vouloient l'asser-'ir, elle ouvriroit son sein; elle diroit: Frappez; lle ajouteroit, comme les apôtres : *Jugez vous-nêmes devant Dieu s'il est juste de vous obéir plutôt u'à lui* (1). Ici ce n'est pas moi qui parle, c'est le iaint-Esprit. Si les rois manquoient à *la servir* (2) t à lui obéir, la puissance leur seroit enlevée. Le)ieu des armées, sans qui on garderoit en vain les illes, ne combattroit plus avec eux.

Non-seulement les princes ne peuvent rien contre 'Eglise, mais encore ils ne peuvent rien pour elle, ouchant le spirituel, qu'en lui obéissant. Il est vrai |ue le prince pieux et zélé est nommé *l'évêque du lehors*, et le *protecteur des canons* (3); expressions |ue nous répéterons sans cesse avec joie, dans le ens modéré des anciens qui s'en sont servis. Mais 'évêque du dehors ne doit jamais entreprendre la ..ction de celui du dedans. Il se tient, le glaive en nain, à la porte du sanctuaire; mais il prend garde le n'y entrer pas. En même temps qu'il protége, il)béit; il protége les décisions, mais il n'en fait au-:une. Voici les deux fonctions auxquelles il se borne : la première est de maintenir l'Eglise en pleine liberté :ontre tous ses ennemis du dehors, afin qu'elle puisse au dedans, sans aucune gêne, prononcer, décider, approuver, corriger, enfin abattre toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu; la seconde est d'appuyer ces mêmes décisions, dès qu'elles

(1) *Act.* IV. 19. — (2) *Is.* LX. 12. — (3) EUSEB. *de Vita Constantini*, lib. IV, cap. XXIV.

sont faites (1), sans se permettre jamais, sous aucun prétexte, de les interpréter. Cette protection des canons se tourne donc uniquement contre les ennemis de l'Eglise, c'est-à-dire contre les novateurs, contre les esprits indociles et contagieux, contre tous ceux qui refusent la correction. A Dieu ne plaise que le protecteur gouverne, ni prévienne jamais en rien ce que l'Eglise réglera! Il attend, il écoute humblement, il croit sans hésiter, il obéit lui-même, et fait autant obéir par l'autorité de son exemple, que par la puissance qu'il tient dans ses mains. Mais enfin le protecteur de la liberté ne la diminue jamais. Sa protection ne seroit plus un secours, mais un joug déguisé, s'il vouloit déterminer l'Eglise, au lieu de se laisser déterminer par elle. C'est par cet excès funeste que l'Angleterre a rompu le sacré lien de l'unité, en voulant faire chef de l'Eglise le prince qui n'en est que le protecteur.

Quelque besoin que l'Eglise ait d'un prompt secours contre les hérésies et contre les abus, elle a encore plus besoin de conserver sa liberté. Quelque appui qu'elle reçoive des meilleurs princes, elle ne cesse jamais de dire avec l'Apôtre : *Je travaille jusqu'à souffrir les liens comme si j'étois coupable; mais la parole de Dieu* que nous annonçons *n'est liée* par aucune puissance humaine. C'est avec cette jalousie de l'indépendance pour le spirituel, que saint Augustin disoit à un proconsul, lors même qu'il se voyoit exposé à la fureur des Donatistes : « Je ne

(1) Serviant reges terræ Christo, etiam leges ferendo pro Christo. S. Aug. *Ep.* xciii, *ad Vincent.* n. 19: tom. ii, pag. 239.

» voudrois pas que l'Eglise d'Afrique fût abattue jus-
» qu'au point d'avoir besoin d'aucune puissance ter-
» restre (1). » Voilà le même esprit qui avoit fait dire à saint Cyprien : « L'évêque, tenant dans ses mains » l'Evangile de Dieu, peut être tué, mais non pas » vaincu (2). » Voilà précisément le même principe de liberté pour les deux états de l'Eglise. Saint Cyprien défend cette liberté contre la violence des persécuteurs, et saint Augustin la veut conserver avec précaution, même à l'égard des princes protecteurs, au milieu de la paix. Quelle force, quelle noblesse évangélique, quelle foi aux promesses de Jésus-Christ! O Dieu, donnez à votre Eglise des Cypriens, des Augustins, des pasteurs qui honorent le ministère, et qui fassent sentir à l'homme qu'ils sont les dispensateurs de vos mystères!

Au reste, quoique l'Eglise soit, par les promesses, au-dessus de tous les besoins et de tous les secours, Dieu ne dédaigne pourtant pas de la faire secourir par les princes (3). Il les prépare de loin, il les forme, il les instruit, il les exerce, il les purifie, il les rend dignes d'être les instrumens de sa providence; en un mot, il ne fait rien par eux qu'après avoir fait en eux tout ce qu'il lui plaît. Alors l'Eglise accepte cette

(1) *Ep.* C, *ad Donat.* n. 1 : pag. 269. — (2) *Ep.* LV, *ad Cornel.* pag. 88, ed. Baluz.

(3) Ad consortium te apostolorum ac prophetarum securus exhortor; ut constanter despicias ac repellas eos, qui ipsi se christiano nomine privavere, nec patiaris impios parricidas, sacrilegâ simulatione, de fide agere, quos constat fidem velle vacuare. Cùm enim Clementiam tuam Dominus tantâ sacramenti sui illuminatione ditaverit, debes incunctanter advertere, regiam potestatem tibi non solùm ad mundi regimen, sed maximè ad Ecclesiæ præsidium esse

protection, comme les offrandes des fidèles, sans l'exiger; elle ne voit que la main de son seul époux dans les bienfaits des princes. Et en effet c'est lui qui leur donne et la force au dehors, et la bonne volonté au dedans, pour exercer cette pieuse protection. L'Eglise remonte sans cesse à la source; loin d'écouter la politique mondaine, elle n'agit qu'en pure foi, et elle n'a garde de croire que le Fils de Dieu son époux ne lui suffit pas.

Ici représentons-nous le sage Maximilien électeur de Bavière. Prince, c'est avec joie que je rappelle le souvenir de votre aïeul. Il est vrai qu'il fit de grandes choses pour la religion : animé d'un saint zèle, il s'arma contre un prince de sa maison pour sauver la religion catholique dans l'Allemagne; supérieur à toute la politique mondaine, il méprisa les plus hautes et les plus flatteuses espérances pour conserver la foi de ses pères. Mais Dieu se suffit à lui-même, et le libérateur de l'épouse de Jésus-Christ devoit à l'époux tout ce qu'il fit de grand pour l'épouse. Non, non, il ne faut voir que Dieu dans cet ouvrage : que l'homme disparoisse; que tout donc remonte à sa source; que l'Eglise ne doive rien qu'à Jésus-Christ.

Venez donc, ô Clément, petit-fils de Maximilien; venez secourir l'Eglise par vos vertus, comme votre aïeul l'a secourue par ses armes. Venez, non pour soutenir d'une main téméraire l'arche chancelante, mais au contraire pour trouver en elle votre sou-

collatam; ut ausus nefarios comprimendo, et quæ bene sunt statuta defendas, et veram pacem his quæ sunt turbata restituas. S. Leon. M. *Ep.* cxxix, al. cxxv, *ad Leon. Aug.* edit. Rom. 1755: tom. II, pag. 434; et in *Conc. Chalced.* part. III, n. 25.

ı. Venez, non pour dominer, mais pour servir.
ous croyez que l'Eglise n'a aucun besoin de votre
ui, et si vous vous donnez humblement à elle,
s serez son ornement et sa consolation.

SECOND POINT.

es princes qui deviennent pasteurs peuvent être
-utiles à l'Eglise, pourvu qu'ils se dévouent au mi-
ère en esprit d'humilité, de patience et de prière.
. L'humilité, qui est si nécessaire à tout ministre
autels, est encore plus nécessaire à ceux que leur
ite naissance tente de s'élever au-dessus du reste
hommes. Ecoutez Jésus-Christ : *Je suis venu*, dit-
), *non pour être servi, mais pour servir* les au-
. Vous le voyez ; le Fils de Dieu, que vous allez
résenter au milieu de son peuple, n'est point
u jouir des richesses, recevoir des honneurs, goû-
des plaisirs, exercer un empire mondain ; au con-
re, il est venu s'abaisser, souffrir, supporter les
les, guérir les malades, attendre les hommes re-
les et indociles, répandre ses biens sur ceux qui
feroient les plus grands maux, étendre tout le
s ses bras vers un peuple qui le contrediroit.
yez-vous que le disciple soit au-dessus du maître?
udriez-vous que ce qui n'a été en Jésus-Christ
un simple ministère fût en vous une domination
bitieuse? Comme fils de Dieu, il étoit *la splen-*
ır de la gloire du Père, *et le caractère de sa*
istance (2) : comme homme, il comptoit parmi
ancêtres tous les rois de Juda qui avoient régné
puis mille ans, tous les grands sacrificateurs, tous

) *Matth.* xx. 28. — (2) *Hebr.* I. 3.

les patriarches. Au lieu que les plus augustes maisons se vantent de ne pouvoir découvrir leur origine dans l'obscurité des anciens temps, celle de Jésus-Christ montroit clairement, par les livres sacrés, que son origine remonte jusqu'à la source du genre humain. Voilà une naissance à laquelle nulle autre, sous le ciel, ne sauroit être comparée. Jésus-Christ néanmoins est venu servir jusqu'aux derniers des hommes : il s'est fait l'esclave de tous.

Nul disciple ne doit espérer d'être au-dessus du maître. Il est donné aux apôtres de faire des miracles encore plus grands que ceux du Sauveur : l'ombre de saint Pierre suffit pour guérir les malades; les vêtemens de saint Paul ont la même vertu. Mais ils ne sont que les esclaves des peuples en Jésus-Christ : *Nos autem servos vestros per Jesum* (1). Fussiez-vous Pierre, fondement éternel de l'Église, vous ne seriez que le serviteur de ceux qui servent Dieu. Fussiez-vous Paul, apôtre des nations, ravi au troisième ciel, vous ne seriez qu'un esclave destiné à servir les peuples pour les sanctifier.

Et pourquoi est-ce que Jésus-Christ nous confie son autorité? Est-ce pour nous, ou pour les peuples sur qui nous l'exerçons? Est-ce afin que nous contentions notre orgueil en flattant celui des autres hommes? C'est, au contraire, afin que nous réprimions l'orgueil et les passions des hommes, en nous humiliant, et en mourant sans cesse à nous-mêmes. Comment pourrons-nous faire aimer la croix, si nous la rejetons pour embrasser le faste et la volupté? Qui est-ce qui croira les promesses, si nous

(1) *II Cor.* IV. 4.

ne paroissons pas les croire en les annonçant? Qui est-ce qui se renoncera pour aimer Dieu, si nous paroissons vides de Dieu et idolâtres de nous-mêmes? Qu'est-ce que pourront nos paroles, si toutes nos actions les démentent? La parole de vie éternelle ne sera dans notre bouche qu'une vaine déclamation, et les plus saintes cérémonies ne seront qu'un spectacle trompeur. Quoi, ces hommes si appesantis vers la terre, si insensibles aux dons célestes, si aveuglés, si endurcis, nous croiront-ils, nous écouteront-ils, quand nous ne parlerons que de croix et de mort, s'ils ne découvrent en nous aucune trace de Jésus crucifié?

Je consens que le pasteur ne dégrade point le prince; mais je demande aussi que le prince ne fasse point oublier l'humilité du pasteur. Lors même que vous conserverez un certain éclat qui est inséparable de votre dignité temporelle, il faut que vous puissiez dire avec Esther : Seigneur, *vous connoissez la nécessité où je suis; vous savez que je hais ce signe d'orgueil et de gloire qui est sur ma tête aux jours de pompe* (1); vous savez que c'est avec regret que je me vois environné de cette grandeur, et que je m'étudie à en retrancher tout le superflu, pour soulager les peuples et pour secourir les pauvres.

Souvenez-vous, de plus, que la dignité temporelle ne vous est donnée que pour la spirituelle. C'est pour autoriser le pasteur des ames que la dignité électorale a été jointe dans l'Empire à celle de l'archevêque de Cologne. C'est pour lui faciliter les fonctions pastorales, et pour affermir l'Église ca-

(1) *Esth.* XIV. 16.

tholique, qu'on a attaché à son ministère d'humilité cette puissance si éclatante. D'ailleurs, ces deux fonctions se réunissent dans un certain point. Les Païens mêmes n'ont point de plus nobles idées d'un véritable prince, que celle de *pasteur des peuples.* Vous voilà donc pasteur des peuples à double titre. Si vous l'êtes comme prince souverain, à plus forte raison l'êtes-vous comme ministre de Jésus-Christ.

Mais comment pourriez-vous être le pasteur des peuples, si votre grandeur vous séparoit d'eux, et vous rendoit inaccessible à leur égard? Comment conduiriez-vous le troupeau, si vous n'étiez pas appliqué à ses besoins? Si les peuples ne vous voient jamais que de loin, jamais que grand, jamais qu'environné de tout ce qui étouffe la confiance, comment oseront-ils percer la foule, se jeter entre vos bras, vous dire leurs peines, et trouver en vous leur consolation? Comment leur ferez-vous sentir un cœur de père, si vous ne leur montrez qu'un maître? Voilà ce que le prince même ne doit point oublier. Ajoutons-y ce que doit sentir l'homme apostolique.

Si vous ne descendiez jamais de votre grandeur, comment pourriez-vous dire avec Jésus-Christ : *Venez à moi, vous tous qui souffrez le travail, et qui êtes accablés, je vous soulagerai* (1)? Comment pourriez-vous ajouter : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (2)? Voulez-vous être le père des petits? soyez petit vous-même; rapetissez-vous pour vous proportionner à eux. « Si je vous connois » bien, disoit saint Bernard au pape Eugène (3),

(1) *Matth.* XI. 28. — (2) Ibid. 29. — (3) *De Consider. Prolog.* pag. 408.

» vous n'en serez pas moins pauvre d'esprit en de- » venant le père des pauvres. » En effet, vos ri- :hesses ne sont pas à vous; les fondateurs n'en ont lépouillé leurs familles qu'afin qu'elles fussent le atrimoine des pauvres : elles ne vous sont confiées ju'afin que vous soulagiez la pauvreté de vos enfans.

Mais continuons d'écouter saint Bernard, qui arle au vicaire de Jésus-Christ : Qu'est-ce que saint 'ierre vous a laissé par succession? « Il n'a pu vous donner ce qu'il n'avoit pas; il vous a donné ce qu'il avoit, savoir la sollicitude sur toutes les Eglises......... Telle est la forme apostolique : la domination est défendue; la servitude est recommandée (1). »

Venez donc, ô prince, accomplir les prophéties n faveur de l'Église; venez *baiser la poussière de s pieds*. Ne dédaignez jamais de regarder aucun rêque comme votre confrère, avec qui vous pos- :derez *solidairement l'épiscopat* (2). Mettez votre onneur à soutenir celui du caractère commun. Re- onnoissez les saints prêtres pour vos coadjuteurs en ẽsus-Christ; recevez leurs conseils; profitez de leur cpérience; cultivez, chérissez jusques aux pauvres ercs, qui sont l'espérance de la maison de Dieu; ulagez tous les ouvriers qui portent le poids et la aleur du jour; consolez tous ceux en qui vous ouverez quelque étincelle de l'esprit de grâce. O ous qui descendez de tant de princes, de rois et empereurs, *oubliez la maison de votre père* (3); ites à tous ces aïeux : Je vous ignore. Si quel-

(1) *De Consid.* lib. II, cap. VI, n. 10 : pag. 419. — (2) S. Cypr. *de* 'nit. *Eccles.* pag. 195. — (3) *Ps.* XLIV. 11.

qu'un trouve que la tendresse et l'humilité pastorale avilissent votre naissance et votre dignité, répondez-lui ce que David disoit quand on trouvoit indécent qu'il dansât devant l'Arche : *Je m'avilirai encore plus que je ne l'ai fait, et je serai bas à mes propres yeux* (1). Descendez jusqu'à la dernière brebis de votre troupeau ; rien ne peut être bas dans un ministère qui est au-dessus de l'homme. Descendez donc, descendez ; ne craignez rien, vous ne sauriez jamais trop descendre pour imiter *le Prince des pasteurs* (2), qui, étant *sans usurpation égal* à son Père, *s'est anéanti en prenant la nature d'esclave* (3). Si l'esprit de foi vous fait ainsi descendre, votre humilité fera la joie du ciel et de la terre.

II. Quelle patience ne faut-il pas dans ce ministère! Le ministre de Jésus-Christ est débiteur à tous, aux sages et aux insensés. C'est une dette immense, qui se renouvelle chaque jour, et qui ne s'éteint jamais. Plus on fait, plus on trouve à faire ; et il n'y a, dit saint Chrysostôme, que celui qui ne fait rien, qui se flatte d'avoir fait tout. Salomon crioit à Dieu à la vue du peuple dont il étoit chargé (4) : *Votre serviteur est au milieu du peuple que vous avez élu, de ce peuple infini dont on ne peut compter ni concevoir la multitude. Vous donnerez donc à votre serviteur un cœur docile, afin qu'il puisse juger votre peuple.* L'Ecriture ajoute que *ce discours plut à Dieu* dans la bouche de Salomon : il lui plaira aussi dans la vôtre. Fussiez-vous Salomon, le plus sage de tous les hommes, vous auriez

(1) *II Reg.* VI. 22. — (2) *I Petr.* V. 4. — (3) *Philip.* II. 6, 7. — (4) *III Reg.* III. 8, 9.

besoin de demander à Dieu *un cœur docile*. Mais quoi, la docilité n'est-elle pas le partage des inférieurs? ne semble-t-il pas qu'on doit demander que les pasteurs aient la sagesse, et que les peuples aient la docilité? Non, c'est le pasteur qui a besoin d'être encore plus docile que le troupeau. Il faut sans doute être docile pour bien obéir; mais il faut être encore plus docile pour bien commander. La sagesse de l'homme ne se trouve que dans la docilité. Il faut qu'il apprenne sans cesse pour enseigner. Non-seulement il doit apprendre de Dieu, et l'écouter dans le silence intérieur, selon ces paroles : *J'écouterai ce que le Seigneur dira au dedans de moi* (1); mais encore il doit s'instruire en écoutant les hommes. « Il faut, dit saint Cyprien (2), non-» seulement que l'évêque enseigne, mais encore qu'il » apprenne; car celui qui croît tous les jours, et qui » fait du progrès en apprenant les choses les plus » parfaites, enseigne beaucoup mieux. »

Non-seulement l'évêque doit sans cesse étudier les saintes lettres, la tradition, et la discipline des canons, mais encore il doit écouter tous ceux qui veulent lui parler. On ne trouve la vérité qu'en approfondissant avec patience. Malheur au présomptueux qui se flatte jusqu'à croire qu'il la pénètre d'abord. Il ne faut pas moins se défier de ses propres préjugés que des déguisemens des parties. Il faut craindre de se tromper, croire facilement qu'on se trompe, et n'avoir jamais de honte d'avouer qu'on a été trompé. L'élévation, loin de garantir de la tromperie, est précisément ce qui y expose le

(1) *Ps.* LXXXIV. 9. — (2) *Ep.* LXXIV, *ad Pomp.* pag. 141.

plus; car plus on est élevé, plus on attire les trompeurs en excitant leur avidité, leur ambition et leur flatterie. Mépriser le conseil d'autrui, c'est porter au dedans de soi le plus téméraire de tous les conseils. Ne sentir pas son besoin, c'est être sans ressource. Le sage, au contraire, agrandit sa sagesse de toute celle qu'il recueille en autrui. Il apprend de tous, pour les instruire tous; il se montre supérieur à tous et à lui-même par cette simplicité. Il iroit jusqu'aux extrémités de la terre chercher un ami fidèle et désintéressé qui auroit le courage de lui montrer ses fautes. Il n'ignore pas que les inférieurs connoissent mieux le détail que lui, parce qu'ils le voient de plus près, et qu'on le leur déguise moins. « Je ne puis, disoit saint Cyprien aux prêtres et » aux diacres de son Eglise (1), répondre seul à ce » que nos comprêtres...... m'ont écrit, parce que » j'ai résolu, dès le commencement de mon épisco- » pat, de ne rien faire par mon sentiment particu- » lier, sans votre conseil et sans le consentement du » peuple : mais quand j'arriverai, par la grâce de » Dieu, parmi vous, alors nous traiterons en com- » mun, comme l'honneur que nous nous devons » mutuellement le demande, les choses qui sont » faites ou qui sont à faire. » Ne décidez donc jamais d'aucun point de discipline sans une délibération ecclésiastique. Plus les affaires sont importantes, plus il faut les peser en se confiant à un conseil bien choisi, et en se défiant sincèrement de ses propres lumières. Voilà, ô prince, un peuple innombrable que vous allez conduire. Vous devez être au milieu

(1) *Epist.* v, al. xiv; pag. 11.

d'eux comme saint Augustin nous dépeint saint Ambroise : il passoit toute la journée avec les livres sacrés dans ses mains, se livrant à la foule des hommes qui venoient à lui comme au médecin, pour être guéris de leurs maladies spirituelles : *quorum infirmitatibus serviebat* (1).

Mais ce médecin ne doit-il pas diversifier les remèdes selon les maladies? Oui, sans doute : de là vient qu'il est dit que nous sommes *les dispensateurs de la grâce de Dieu qui prend diverses formes* (2). Le vrai pasteur ne se borne à aucune conduite particulière : il est doux, il est rigoureux ; il menace, il encourage, il espère, il craint, il corrige, il console; *il devient juif avec les Juifs* pour les observations légales; *il est avec ceux qui sont sous la loi* comme s'il y étoit lui-même; il devient *foible avec les foibles ; il se fait tout à tous pour les gagner tous* à Jésus-Christ (3).

O heureuse foiblesse du pasteur, qui s'affoiblit tout exprès par pure condescendance, pour se proportionner aux ames qui manquent de force! *Qui est-ce,* dit l'Apôtre (4), *qui s'affoiblit, sans que je m'affoiblisse avec lui? Qui est-ce qui tombe, sans que mon cœur brûle* pour le relever? O pasteurs, loin de vous tout cœur rétréci! Élargissez, élargissez vos entrailles. Vous ne savez rien, si vous ne savez que commander, que reprendre, que corriger, que montrer la lettre de la loi. Soyez pères : ce n'est pas assez; soyez mères; enfantez dans la douleur; souffrez de nouveau les douleurs de l'enfantement à

(1) *Confess.* lib. VI, cap. III, n. 3 : tom. I, pag. 121. — (2) *I Petr.* IV. 10. — (3) *I Cor.* IX. 20, 21, 22. — (4) *II Cor.* XI. 29.

chaque effort qu'il faudra faire pour achever de former Jésus-Christ dans un cœur. *Nous avons été au milieu de vous,* disoit saint Paul aux fidèles de Thessalonique (1), *comme des enfans, ou comme une mère qui caresse ses enfans quand elle est nourrice.* Attendez sans fin, ô pasteur d'Israël; espérez contre l'espérance; imitez la longanimité de Dieu pour les pécheurs; supportez ce que Dieu supporte; *conjurez, reprenez en toute patience* (2) : il vous sera donné selon la mesure de votre foi. Ne doutez pas que les pierres mêmes ne deviennent enfin des enfans d'Abraham. Vous devez faire comme Dieu, à qui saint Augustin disoit (3) : « Vous avez » manié mon cœur pour le refaire peu à peu par une » main si douce et si miséricordieuse : *Paulatim tu,* » *Domine, manu mitissimâ et misericordissimâ per-* » *tractans et componens cor meum.* »

Mais de quoi s'agit-il dans le ministère apostolique? Si vous ne voulez qu'intimider les hommes, et les réduire à faire certaines actions extérieures, levez le glaive; chacun tremble, vous êtes obéi. Voilà une exacte police, mais non pas une sincère religion. Si les hommes ne font que trembler, les démons tremblent autant qu'eux, et haïssent Dieu. Plus vous userez de rigueur et de contrainte, plus vous courrez risque de n'établir qu'un amour-propre masqué et trompeur. Où seront donc ceux que le Père cherche, et qui l'adorent en esprit et en vérité? Souvenons-nous que le culte de Dieu consiste dans l'a-

(1) *I Thessal.* II. 7.—(2) *II Tim.* IV. 2. — (3) *Conf.* lib. VI, cap. V, n. 7 tom. I, pag. 122.

mour:

mour : *Nec colitur ille nisi amando* (1). Pour faire aimer, il faut entrer au fond des cœurs; il faut en avoir la clef; il faut en remuer tous les ressorts; il faut persuader, et faire vouloir le bien, de manière qu'on le veuille librement et indépendamment de la crainte servile. La force peut-elle persuader les hommes? peut-elle leur faire vouloir ce qu'ils ne veulent pas? Ne voit-on pas que les derniers hommes du peuple ne croient ni ne veulent point toujours au gré des plus puissans princes? Chacun se tait, chacun souffre, chacun se déguise, chacun agit et paroît vouloir, chacun flatte, chacun applaudit : mais on ne croit et on n'aime point; au contraire, on hait d'autant plus qu'on supporte plus impatiemment la contrainte qui réduit à faire semblant d'aimer. Nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté d'un cœur.

Pour Jésus-Christ, son règne est au dedans de l'homme, parce qu'il veut l'amour. Aussi n'a-t-il rien fait par violence, mais tout par persuasion, comme dit saint Augustin (2) : *Nihil egit vi, sed omnia suadendo.* L'amour n'entre point dans le cœur par contrainte : chacun n'aime qu'autant qu'il lui plaît d'aimer. Il est plus facile de reprendre que de persuader; il est plus court de menacer que d'instruire; il est plus commode à la hauteur et à l'impatience humaine de frapper sur ceux qui résistent, que de les édifier, que de s'humilier, que de prier, que de mourir à soi, pour leur apprendre a mourir à eux-mêmes. Dès qu'on trouve quelque mécompte dans les cœurs,

(1) S. Aug. *Ep.* CXL, *ad Honorat.* n. 45 : tom. II, pag. 438. — (2) *De ver. Relig.* cap. XVI, n. 31 : tom. I, pag. 757.

chacun est tenté de dire à Jésus-Christ : *Voulez-vous que nous disions au feu de descendre du ciel pour consumer ces pécheurs indociles?* Mais Jésus-Christ répond : *Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes* (1); il réprime ce zèle indiscret.

La correction ressemble à certains remèdes que l'on compose de quelque poison : il ne faut s'en servir qu'à l'extrémité, et qu'en les tempérant avec beaucoup de précaution. La correction révolte secrètement jusques aux derniers restes de l'orgueil; elle laisse au cœur une plaie secrète qui s'envenime facilement. Le bon pasteur préfère autant qu'il le peut une douce insinuation; il y ajoute l'exemple, la patience, la prière, les soins paternels (2). Ces remèdes sont moins prompts, il est vrai; mais ils sont d'un meilleur usage. Le grand art, dans la conduite des ames, est de vous faire aimer pour faire aimer Dieu, et de gagner la confiance pour parvenir à la persuasion. L'Apôtre veut-il attendrir tous les cœurs, en sorte qu'on ne puisse lui résister : *Je vous conjure*, dit-il aux fidèles (3), *par la douceur et par la modestie de Jésus-Christ.*

Le pasteur expérimenté dans les voies de la grâce n'entreprend que les biens pour lesquels il voit que les volontés sont déjà préparées par le Seigneur. Il sonde les cœurs : il n'oseroit faire deux pas à la fois; et s'il le faut, il n'a point de honte de reculer. Il dit, comme Jésus-Christ : *J'aurois beaucoup de choses à vous proposer; mais vous ne pouvez pas les porter maintenant* (4). Pour le mal, il se ressouvient de ces

(1) *Luc.* IX. 54, 55. — (2) V. S. AUG. *Expos. Epist. ad Gal.* n. 56 : tom. III, p. 2, pag. 974, 975. — (3) *II Cor.* X. 1. — (4) *Joan.* XVI. 12.

belles paroles de saint Augustin (1) : « Les pasteurs » conduisent, non des hommes guéris, mais des » hommes qui ont besoin de guérison. Il faut souf- » frir les défauts de la multitude pour les guérir, et » il faut tolérer la contagion avant que de la faire » cesser. Il est très-difficile de trouver le juste milieu » dans ce travail, pour y conserver un esprit pai- » sible et tranquille. » Gardez-vous donc bien d'entreprendre d'arracher d'abord tout le mauvais grain: *Laissez-le croître jusqu'à la moisson* (2), de peur que vous n'arrachiez le bon avec le mauvais. Toutes les fois que vous sentirez votre cœur ému contre quelque pécheur indocile, rappelez ces aimables paroles de Jésus-Christ : *Ce sont les malades, et non pas les hommes en santé, qui ont besoin de médecin. Allez, et apprenez ce que signifient ces paroles : Je veux la miséricorde, et non le sacrifice ; car je suis venu appeler, non des justes, mais des pécheurs* (3). Toute indignation, toute impatience, toute hauteur contraire à cette douceur du Dieu de patience et de consolation, est une rigueur de Pharisien. Ne craignez point de tomber dans le relâchement en imitant Dieu même, en qui *la miséricorde s'élève au-dessus du jugement* (4). Parlez comme saint Cyprien, cet intrépide défenseur de la plus pure discipline : « Qu'ils viennent, disoit-il de ceux qui avoient pé- » ché, s'ils veulent faire une expérience de notre » jugement..... Ici l'Eglise n'est fermée à personne, » et il n'y a aucun homme à qui l'évêque se refuse. » Nous sommes sans cesse tout prêts à faire sentir à

(1) *De Moribus Eccl. cath.* lib. I, cap. XXXII, n. 69 : tom. I, p. 711. — (2) *Matth.* XIII. 30. — (3) Ibid. IX. 12, 13. — (4) *Jac.* III. 13.

» tous ceux qui viennent, notre patience, notre fa-
» cilité, notre humanité. Je souhaite que tous ren-
» trent dans l'Eglise..... Je pardonne toutes choses;
» j'en dissimule beaucoup, par le désir et par le zèle
» de rassembler nos frères. Je n'examine pas même
» par le plein jugement de la religion les fautes com-
» mises contre Dieu. Je pèche presque en remettant
» plus qu'il ne faut les péchés d'autrui; j'embrasse
» avec promptitude et tendresse ceux qui reviennent
» en se repentant, et en confessant leur péché avec
» une satisfaction humble et simple (1).

Hélas! quelque soin que vous preniez de vous faire aimer, et d'adoucir le joug, quelles contradictions ne trouverez-vous pas dans votre travail! Veut-on faire le mal, ou du moins laisser tomber le bien par mollesse, on flatte les passions de la multitude et on est applaudi; on se fait des amis aux dépens des règles. Mais veut-on faire le bien, et réprimer le mal, il faut refuser, contredire, attaquer les passions des hommes, se roidir contre le torrent : tout se réunit contre vous. « Quiconque, dit saint Cyprien (2), n'i-
» mite pas les méchans, les offense. Les lois mêmes
» cèdent pour flatter le péché; et le désordre, à force
» d'être public, commence à paroître permis. » Les abus sont nommés des coutumes; les peuples en sont jaloux comme d'un droit acquis par la possession : on se récrie contre la réforme, comme contre un changement indiscret. Lors même que le pasteur use des plus sages adoucissemens, la réforme, qui édifie par une utilité réelle, trouble les esprits par

(1) *Epist.* LV, *ad Cornel.* pag. 87, 88. — (2) *Epist.* I, al. II, *ad Donatum*: pag. 5.

une nouveauté apparente (1); l'Eglise gémit, sentant ses mains liées, et voyant le malade repousser le remède préparé pour sa guérison.

Plus vous êtes élevé, plus vous serez exposé à cette contradiction; plus votre troupeau sera grand, plus le pasteur aura à souffrir. Il vous est dit, comme à saint Paul : *Je vous montrerai combien il faudra que vous souffriez pour mon nom* (2). Travailler, et ne voir jamais son ouvrage; travailler à persuader les hommes, et sentir leur contradiction; travailler, et voir renaître sans cesse les difficultés; combats au dehors, craintes au dedans; ne voir que trop où sont les pécheurs, et ne savoir jamais avec certitude où sont les vrais justes, comme saint Augustin le remarque: voilà le partage des ministres de Jésus-Christ.

L'Allemagne, cette terre bénite qui a donné à l'Eglise tant de saints pasteurs, tant de pieux princes, tant d'admirables solitaires, a été ravagée par l'hérésie. Les endroits heureusement préservés en ont ressenti quelque ébranlement; la discipline en a souffert. Combien de fois serez-vous réduit, à la vue de tous ces maux, à dire avec les Apôtres: *Nous sommes des serviteurs inutiles* (3)! Vos pieds seront presque chancelans, et votre cœur sèchera quand vous verrez la fausse paix des pécheurs aveuglés et incorrigibles. O pasteurs d'Israël, travaillez dans la pure foi, sans consolation, s'il le faut; possédez votre ame en patience. Plantez, arrosez, attendez que Dieu donne

(1) Aug. *Ep.* LIV, *ad Januar.* n. 6 : tom. II, pag. 126. — (2) *Act.* IX. 16. — (3) *Luc.* XVIII. 10.

l'accroissement; ne dussiez-vous jamais procurer que le salut d'une seule ame, les travaux de votre vie entière seroient bien employés.

Mais voulez-vous, ô Prince cher à Dieu, que je vous laisse un abrégé de tous vos devoirs? gravez, non sur des tables de pierre, mais sur les tables vivantes de votre cœur, ces grandes paroles de saint Augustin (1) : « Que celui qui vous conduit se croie » heureux, non par une puissance impérieuse, mais » par une charité dévouée à la servitude. Pour l'hon» neur, il doit être en public au-dessus de vous; » mais il doit être, par la crainte de Dieu, prosterné » sous vos pieds. Il faut qu'il soit le modèle de tous » pour les bonnes œuvres, qu'il corrige les hommes » inquiets, qu'il supporte les foibles, qu'il soit patient » à l'égard de tous, qu'il soit prompt à observer la » discipline, et timide pour l'imposer à autrui; et » quoique l'un et l'autre de ces deux points soit né» cessaire, qu'il cherche néanmoins plutôt à être » aimé qu'à être craint. »

III. Mais où est-ce qu'un homme revêtu d'une chair mortelle, et environné d'infirmité, peut prendre tant de vertus célestes pour être l'ange de Dieu sur la terre? Sachez que Dieu est *riche pour tous ceux qui l'invoquent* (2). Il nous recommande de prier, de peur que nous ne perdions, faute de prier, les biens qu'il nous prépare. Il promet, il invite; il nous prie, pour ainsi dire, de le prier. Il est vrai qu'il faut un grand amour pour paître un grand troupeau; il faut presque n'être plus homme pour

(1) *Regula ad servos Dei*, n. 11 : tom. 1, pag. 795.—(2) *Rom.* x. 12.

mériter de conduire les hommes; il faut ne plus laisser voir en soi les foiblesses de l'humanité. Ce n'est qu'après vous avoir dit trois fois, comme à saint Pierre : *M'aimez-vous?* qu'après avoir tiré trois fois de votre cœur cette réponse, *Seigneur, vous le savez que je vous aime* (1), que le grand pasteur vous dit : *Paissez mes brebis.* Mais enfin celui qui demande un amour si courageux et si patient, est celui-là même qui nous le donne. *Venez, hâtez-vous, achetez-le sans argent* (2). Il s'achète par le simple désir; nul n'en est privé, que celui qui ne le veut pas. O bien infini, il ne faut que vous vouloir pour vous posséder! C'est cet or pur et enflammé, ce trésor du cœur pauvre, qui apaise tout désir, et qui remplit tout vide. L'amour donne tout, et l'amour lui-même est donné à quiconque lui ouvre son cœur. Mais voyez cet ordre des dons de Dieu, et gardez-vous bien de le renverser. La grâce seule peut donner l'amour, et la grâce ne se donne qu'à la prière. *Priez* donc *sans intermission* (3). Si tout fidèle doit prier ainsi, que sera-ce du pasteur? Vous êtes le médiateur entre le ciel et la terre : priez, pour aider ceux qui prient, en joignant vos prières aux leurs; de plus, priez pour tous ceux qui ne prient pas. Parlez à Dieu en faveur de ceux à qui vous n'oseriez parler de Dieu, quand vous les voyez endurcis, et irrités contre la vertu. Soyez, comme Moïse, l'ami de Dieu; allez loin du peuple sur la montagne converser familièrement avec lui *face à face* (4); revenez vers le peuple, couronné de rayons de gloire,

(1) *Joan.* XXI. 15-17. — (2) *Is* LV. 1. — (3) *I Thess.* V. 17. — (4) *Exod.* XXXIII. 11.

que cet entretien ineffable aura mis autour de votre tête. Que l'oraison soit la source de vos lumières dans le travail. Non-seulement vous devez convertir les pécheurs, mais encore vous devez diriger les ames les plus parfaites dans les voies de Dieu; vous devez *annoncer la sagesse entre les parfaits* (1); vous devez être leur guide dans l'oraison, pour les garantir des illusions de l'amour-propre. Soyez donc le sel de la terre, la lumière du monde, l'œil qui éclaire le corps de votre Eglise, et la bouche qui prononce les oracles de la tradition.

Oh! qui me donnera cet esprit de prière, qui peut tout sur Dieu même, et qui met dans le pasteur tout ce qui lui manque pour le troupeau! O esprit de prière, c'est vous qui formerez de nouveaux apôtres, pour changer la face de la terre. O Esprit, ô amour, venez nous animer, venez nous apprendre à prier, et priez en nous; venez vous y aimer vous-même. Prier sans cesse pour aimer et pour faire aimer Dieu, c'est la vie de l'apostolat. Vivez de cette vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu, prince devenu le pasteur des ames, et vous *goûterez combien le Seigneur est doux* (2). Alors vous serez une colonne de la maison de Dieu; alors vous serez l'amour et les délices de l'Eglise.

Les grands princes, qui prennent, pour ainsi dire, l'Eglise sans se donner à elle, sont pour elle de grands fardeaux, et non des appuis. Hélas! que ne coûtent-ils point à l'Eglise! ils ne paissent point le troupeau, c'est du troupeau qu'ils se paissent eux-mêmes. Le prix des péchés du peuple, les dons con-

(1) *I Cor.* II. 6. — (2) *Ps.* XXXIII. 6.

sacrés ne peuvent suffire à leur faste et à leur ambition. Qu'est-ce que l'Eglise ne souffre pas d'eux! quelles plaies ne font-ils pas à sa discipline! Il faut que tous les canons tombent devant eux; tout plie sous leur grandeur. Les dispenses, dont ils abusent, apprennent à d'autres à énerver les saintes lois : ils rougissent d'être pasteurs et pères; ils ne veulent être que princes et maîtres.

Il n'en sera pas de même de vous, puisque vous mettez votre gloire dans vos fonctions pastorales. Combien les exemples donnés par un évêque qui est grand prince ont-ils plus d'autorité sur les hommes, que les exemples donnés par un évêque d'une naissance médiocre! Combien son humilité est-elle plus propre à rabaisser les orgueilleux! Combien sa modestie est-elle plus touchante pour réprimer le luxe et le faste! Combien sa douceur est-elle plus aimable! Combien sa patience est-elle plus forte pour ramener les hommes indociles et égarés! Qui est-ce qui n'aura point de honte d'être hautain et emporté, quand on verra le prince, au milieu de cette puissance, doux et humble de cœur? Quelle sera la force de sa parole, quand elle sera soutenue par ses vertus! Par exemple, quelle fut la gloire de l'église de Cologne quand elle eut pour pasteur le fameux Brunon frère de l'empereur Othon premier! Mais pourquoi n'espérerions-nous pas de trouver dans Clément un nouveau Brunon? Il ne tient qu'à vous, ô Prince, d'essuyer les larmes de l'Eglise, et de la consoler de tous les maux qu'elle souffre dans ces jours de péché. Vous ferez refleurir les terres désertes; vous ramènerez la beauté des anciens jours.

Que dis-je? levez les yeux et voyez les campagnes déjà blanches pour la moisson. *Consolez-vous, consolez-vous, mon peuple, dit votre Dieu.... Toute vallée se comblera, toute montagne sera aplanie... Et vous qui évangélisez Sion, montez sur la montagne, élevez avec force votre voix. O vous qui évangélisez Jérusalem, élevez-la, ne craignez rien; dites aux villes de Juda, Voici votre Dieu* (1). O Eglise qui recevez de la main du Seigneur un tel époux, *voilà* des enfans *qui vous viennent de loin.* Vous serez plus féconde que jamais dans votre vieillesse. *Les voilà venus de l'aquilon, de la mer, et de la terre du midi..... Levez les yeux autour de vous, et voyez; tous ceux-ci s'assemblent, et viennent à vous. O épouse, ils vous environnent, et vous en serez ornée.* O mère qu'on croyoit *stérile, vos enfans vous diront : L'espace est trop étroit, donnez-nous-en d'autres pour habiter. Et vous direz dans votre cœur : Qui est-ce qui m'a donné ces enfans, à moi qui étois stérile et captive en terre étrangère? Qui est-ce qui les a nourris? J'étois seule et abandonnée, et ceux-ci où étoient-ils alors* (2)?

Peuples, pour le bonheur desquels se fait cette consécration, que ne puis-je vous faire entendre de loin ma foible voix! Priez, peuples, priez; toutes les bénédictions que vous attirerez sur sa tête reviendront sur la vôtre; plus il recevra de grâces, plus il en répandra sur le troupeau.

Et vous, ô assemblée qui m'écoutez, n'oubliez jamais ce que vous voyez aujourd'hui; souvenez-vous de cette modestie, de cette ferveur pour le culte di-

(1) *Is.* XL. 1, 4, 9. — (2) Ibid. XLIX. 12, 18, 20, 21.

vin, de ce zèle infatigable pour la maison de Dieu. N'en soyez pas surpris : dès son enfance, ce prince a été nourri des paroles de la foi ; le palais où il est né avoit, nonobstant sa magnificence, la régularité d'une communauté de solitaires ; on chantoit dans cette cour, comme au désert, les louanges de Dieu. Le Seigneur n'oubliera point tant de marques de piété devenues comme héréditaires dans cette maison : après les jours de tempête, il fera enfin luire sur elle des jours sereins, et lui rendra son ancien éclat.

Vous voyez, mes frères, ce prince prosterné au pied des autels ; vous venez d'entendre tout ce que je lui ai dit. Eh ! qu'est-ce que je n'ai pas osé lui dire ! eh ! qu'est-ce que je ne devois pas lui dire, puisqu'il n'a craint que d'ignorer la vérité ! La plus forte louange le loueroit infiniment moins que la liberté épiscopale avec laquelle il veut que je lui parle. Oh ! qu'un prince se montre grand quand il donne cette liberté ! oh ! que celui-ci paroîtra au-dessus des vaines louanges, quand on saura tout ce qu'il a voulu que je lui dise !

Et vous, ô Prince sur qui coule l'onction du Saint-Esprit, ressuscitez sans cesse la grâce que vous recevez par l'imposition de mes mains. Que ce grand jour règle tous les autres jours de votre vie jusqu'à celui de votre mort. Soyez toujours le bon pasteur prêt à donner votre vie pour vos chères brebis, comme vous voulez l'être aujourd'hui, et comme vous voudriez l'avoir été au moment où, dépouillé de toute grandeur terrestre, vous irez rendre compte à Dieu de votre ministère. Priez, aimez, faites aimer

Dieu; rendez-le aimable en vous; faites qu'on le sente en votre personne; répandez au loin la bonne odeur de Jésus-Christ; soyez la force, la lumière, la consolation de votre troupeau; que votre troupeau soit votre joie et votre couronne au jour de Jésus-Christ.

O Dieu, vous l'avez aimé dès l'éternité; vous voulez qu'il vous aime, et qu'il vous fasse aimer ici-bas. Portez-le dans votre sein au travers des périls et des tentations; ne permettez pas que la *fascination des amusemens* du siècle *obscurcisse les biens* (1) que vous avez mis dans son cœur; ne souffrez pas qu'il se confie ni à sa haute naissance, ni à son courage naturel, ni à aucune prudence mondaine. Que la foi fasse seule en lui l'œuvre de la foi! Qu'au moment où il ira paroître devant vous, les pauvres nourris, les riches humiliés, les ignorans instruits, les abus réformés, la discipline rétablie, l'Eglise soutenue et consolée par ses vertus, le présentent devant le trône de la grâce, pour recevoir de vos mains la couronne qui ne se flétrira jamais!

(1) *Sap.* IV. 12.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE,

Prêché dans l'église des Missions-Etrangères, le 6 janvier 1685, en présence des ambassadeurs de Siam.

SUR LA VOCATION DES GENTILS.

Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est.

Levez-vous, soyez éclairée, ô Jérusalem, car votre lumière vient, et la gloire du Seigneur s'est levée sur vous. Au LXe chapitre d'Isaïe.

BÉNI soit Dieu, mes Frères, puisqu'il met aujourd'hui sa parole dans ma bouche pour louer l'œuvre qu'il accomplit par cette maison ! Je souhaitois il y a long-temps, je l'avoue, d'épancher mon cœur devant ces autels, et de dire à la louange de la grâce tout ce qu'elle opère dans ces hommes apostoliques pour illuminer l'Orient. C'est donc dans un transport de joie que je parle aujourd'hui de la vocation des Gentils, dans cette maison d'où sortent les hommes par qui les restes de la gentilité entendent l'heureuse nouvelle.

A peine Jésus, l'attente et le désiré des nations, est né ; et voici les Mages, dignes prémices des Gentils, qui, conduits par l'étoile, viennent le reconnoître.

Bientôt les nations ébranlées viendront en foule après eux ; les idoles seront brisées, et la connoissance du vrai Dieu sera abondante comme les eaux de la mer qui couvrent la terre. Je vois les peuples, je vois les princes qui adorent dans la suite des siècles celui que les Mages viennent adorer aujourd'hui. Nations de l'Orient, vous y viendrez à votre tour ; une lumière, dont celle de l'étoile n'est qu'une ombre, frappera vos yeux, et dissipera vos ténèbres. Venez, venez, hâtez-vous de venir à la maison du Dieu de Jacob. O Eglise ! ô Jérusalem ! réjouissez-vous, poussez des cris de joie. Vous qui étiez stérile dans ces régions ; vous qui n'enfantiez pas, vous aurez dans cette extrémité de l'univers des enfans innombrables. Que votre fécondité vous étonne : levez les yeux tout autour, et voyez : rassasiez vos yeux de votre gloire ; que votre cœur admire et s'épanche : la multitude des peuples se tourne vers vous, les îles viennent, la force des nations vous est donnée : de nouveaux Mages, qui ont vu l'étoile du Christ en Orient, viennent du fond des Indes pour le chercher. Levez-vous, ô Jérusalem ! *Surge, illuminare*, etc.

Mais je sens mon cœur ému au dedans de moi-même ; il est partagé entre la joie et la douleur. Le ministère de ces hommes apostoliques et la vocation de ces peuples est le triomphe de la religion : mais c'est peut-être aussi l'effet d'une secrète réprobation qui pend sur nos têtes. Peut-être sera-ce sur nos ruines que ces peuples s'élèveront, comme les Gentils s'élevèrent sur celles des Juifs à la naissance de l'Eglise. Voici une œuvre que Dieu fait pour glorifier son Evangile : mais n'est-ce point aussi pour le trans-

férer? Il faudroit n'aimer point le Seigneur Jésus, pour n'aimer pas son ouvrage ; mais il faudroit s'oublier soi-même, pour n'en trembler pas. Réjouissons-nous donc au Seigneur, mes Frères, au Seigneur qui donne gloire à son nom ; mais réjouissons-nous avec tremblement. Voilà les deux pensées qui rempliront ce discours.

Esprit promis par la vérité même à tous ceux qui vous cherchent, que mon cœur ne respire que pour vous attirer au dedans de lui ; que ma bouche demeure muette, plutôt que de s'ouvrir, si ce n'est à votre parole ! Que mes yeux se ferment à toute autre lumière qu'à celle que vous versez d'en haut ! O Esprit saint, soyez vous-même tout en tous : dans ceux qui m'écoutent, l'intelligence, la sagesse, le sentiment ; en moi, la force, l'onction, la lumière ! Marie, priez pour nous. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quelle est, mes frères, cette Jérusalem dont le prophète parle ; cette cité pacifique dont les portes ne se ferment ni jour ni nuit, qui suce le lait des nations, dont les rois de la terre sont les nourriciers et viennent adorer les sacrés vestiges ? Elle est si puissante, que tout royaume qui ne lui sera pas soumis périra ; et si heureuse, qu'elle n'aura plus d'autre soleil que Dieu, qui fera luire sur elle un jour éternel. Qui ne voit que ce ne peut être cette Jérusalem rebâtie par les Juifs ramenés de Babylone, ville foible, malheureuse, souvent en guerre, toujours en servitude sous les Perses, les Grecs, les

Romains; enfin sous ces derniers réduite en cendres, avec une dispersion universelle de ses enfans, qui dure encore depuis seize siècles ? C'est donc manifestement hors du peuple Juif qu'il faut chercher l'accomplissement des promesses dont il est déchu.

Il n'y a plus d'autre Jérusalem que celle d'en haut, qui est notre mère, selon saint Paul (1) : elle vient du ciel, et elle enfante sur la terre.

Qu'il est beau, mes frères, de voir comment les promesses se sont accomplies en elle ! Tel étoit le caractère du Messie, qu'il devoit, non pas subjuguer par les armes, comme les Juifs charnels le prétendoient grossièrement, mais, ce qui est infiniment plus noble, et plus digne de la magnificence des promesses, attirer, par sa puissance sur les cœurs, sous son règne d'amour et de vérité, toutes les nations idolâtres.

Jésus-Christ naît, et la face du monde se renouvelle. La loi de Moïse, ses miracles, ceux des prophètes, n'avoient pu servir de digue contre le torrent de l'idolâtrie, et conserver le culte du vrai Dieu chez un seul peuple resserré dans un coin du monde : mais celui qui vient d'en haut est au-dessus de tout; à Jésus est réservé de posséder toutes les nations en héritage. Il les possède, vous le voyez. Depuis qu'il a été élevé sur la croix, il a attiré tout à lui. Dès l'origine du christianisme, saint Irénée et Tertullien ont montré que l'Eglise étoit déjà plus étendue que cet empire même qui se vantoit d'être lui seul tout l'univers. Les régions sauvages et inaccessibles du Nord, que le soleil éclaire à peine, ont vu la lu-

(1) *Galat.* IV. 26.

mière céleste. Les plages brûlantes d'Afrique ont été inondées des torrens de la grâce. Les empereurs mêmes sont devenus les adorateurs du nom qu'ils blasphémoient, et les nourriciers de l'Eglise dont ils versoient le sang. Mais la vertu de l'Evangile ne doit pas s'éteindre après ces premiers efforts; le temps ne peut rien contre elle : Jésus-Christ, qui en est la source, est de tous les temps ; il étoit hier, il est aujourd'hui, et il sera aux siècles des siècles. Aussi vois-je cette fécondité qui se renouvelle toujours ; la vertu de la croix ne cesse d'attirer tout à elle.

Regardez ces peuples barbares qui firent tomber l'empire romain. Dieu les a multipliés, et tenus en réserve sous un ciel glacé, pour punir Rome païenne et enivrée du sang des martyrs : il leur lâche la bride, et le monde en est inondé. Mais, en renversant cet empire, ils se soumettent à celui du Sauveur ; tout ensemble ministres des vengeances et objets des miséricordes, sans le savoir, ils sont menés, comme par la main, au-devant de l'Evangile ; et c'est d'eux qu'on peut dire à la lettre qu'ils ont trouvé le Dieu qu'ils ne cherchoient pas.

Combien voyons-nous encore de peuples que l'Eglise a enfantés à Jésus-Christ depuis le huitième siècle, dans ces temps même les plus malheureux, où ses enfans révoltés contre elle n'ont point de honte de lui reprocher qu'elle a été stérile et répudiée par son époux ! Vers le dixième siècle, dans ce siècle dont on exagère trop les malheurs, accourent en foule à l'Eglise, les uns sur les autres, l'Allemand, de loup ravissant devenu agneau, le Polonois, le Poméranien, le Bohémien, le Hongrois conduit aux

pieds des apôtres par son premier roi saint Etienne. Non, non, vous le voyez, la source des célestes bénédictions ne tarit point. Alors l'époux donna de nouveaux enfans à l'épouse, pour la justifier, et pour montrer qu'elle ne cesse point d'être son unique et sa bien-aimée.

Mais que vois-je depuis deux siècles ? Des régions immenses qui s'ouvrent tout-à-coup ; un nouveau monde inconnu à l'ancien, et plus grand que lui. Gardez-vous bien de croire qu'une si prodigieuse découverte ne soit due qu'à l'audace des hommes. Dieu ne donne aux passions humaines, lors même qu'elles semblent décider de tout, que ce qu'il leur faut pour être les instrumens de ses desseins : ainsi l'homme s'agite, mais Dieu le mène. La foi plantée dans l'Amérique, parmi tant d'orages, ne cesse pas d'y porter des fruits.

Que reste-t-il ? Peuples des extrémités de l'Orient, votre heure est venue. Alexandre, ce conquérant rapide, que Daniel dépeint comme ne touchant pas la terre de ses pieds, lui qui fut si jaloux de subjuguer le monde entier, s'arrêta bien loin au-deçà de vous : mais la charité va plus loin que l'orgueil. Ni les sables brûlans, ni les déserts, ni les montagnes, ni la distance des lieux, ni les tempêtes, ni les écueils de tant de mers, ni l'intempérie de l'air, ni le milieu fatal de la ligne, où l'on découvre un ciel nouveau, ni les flottes ennemies, ni les côtes barbares, ne peuvent arrêter ceux que Dieu envoie. Qui sont ceux-ci qui volent comme les nuées ? Vents, portez-les sur vos ailes. Que le Midi, que l'Orient, que les îles inconnues les attendent, et les regar-

dent en silence venir de loin. Qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes qu'on voit venir du haut des montagnes apporter la paix, annoncer les biens éternels, prêcher le salut, et dire : O Sion, ton Dieu règnera sur toi ! Les voici ces nouveaux conquérans, qui viennent sans armes, excepté la croix du Sauveur. Ils viennent, non pour enlever les richesses et répandre le sang des vaincus, mais pour offrir leur propre sang et communiquer le trésor céleste.

Peuples qui les vîtes venir, quelle fut d'abord votre surprise, et qui peut la représenter ? Des hommes qui viennent à vous sans être attirés par aucun motif ni de commerce, ni d'ambition, ni de curiosité ; des hommes qui, sans vous avoir jamais vus, sans savoir même où vous êtes, vous aiment tendrement, quittent tout pour vous, et vous cherchent au travers de toutes les mers avec tant de fatigues et de périls, pour vous faire part de la vie éternelle qu'ils ont découverte ! Nations ensevelies dans l'ombre de la mort, quelle lumière sur vos têtes !

A qui doit-on, mes Frères, cette gloire et cette bénédiction de nos jours ? A la Compagnie de Jésus, qui, dès sa naissance, ouvrit, par le secours des Portugais, un nouveau chemin à l'Evangile dans les Indes. N'est-ce pas elle qui a allumé les premières étincelles du feu de l'apostolat dans le sein de ces hommes livrés à la grâce ? Il ne sera jamais effacé de la mémoire des justes le nom de cet enfant d'Ignace, qui, de la même main dont il avoit rejeté l'emploi de la confiance la plus éclatante, forma une petite société de prêtres, germes bénis de cette communauté.

O Ciel, conservez à jamais la source d'une grâce si abondante, et faites que ces deux corps portent ensemble le nom du Seigneur Jésus à tous les peuples qui l'ignorent !

Parmi ces différens royaumes où la grâce prend diverses formes selon la diversité des naturels, des mœurs et des gouvernemens, j'en aperçois un qui est le canal de l'Evangile pour les autres. C'est à Siam que se rassemblent ces hommes de Dieu ; c'est là que se forme un clergé composé de tant de langues et de peuples sur qui doit découler la parole de vie ; c'est là que commencent à s'élever jusque dans les nues des temples qui retentiront des divins cantiques.

Grand roi (*), dont la main les élève, que tardez-vous à faire au vrai Dieu, de votre cœur même, le plus agréable et le plus auguste de tous les temples? Pénétrans et attentifs observateurs, qui nous montrez un goût si exquis ; fidèles ministres, qu'il a envoyés du lieu où le soleil se lève jusqu'à celui où il se couche, pour voir Louis, rapportez-lui ce que vos yeux ont vu : ce royaume fermé, non comme la Chine, par une simple muraille, mais par une chaîne de places fortifiées qui en rendent les frontières inaccessibles ; cette majesté douce et pacifique qui règne au dedans ; mais surtout cette piété qui cherche bien plus à faire régner Dieu que l'homme. Sache par nos histoires la postérité la plus reculée, que l'In-

(*) Ces paroles s'adressent au roi de Siam, qui annonçoit alors des dispositions favorables au christianisme, et dont les ambassadeurs étoient présens au discours de Fénélon. (*Edit. de Vers.*)

dien est venu mettre aux pieds de Louis les richesses de l'aurore en reconnoissance de l'Evangile reçu par ses soins! Encore n'est-ce pas assez de nos histoires ; fasse le ciel qu'un jour, parmi ces peuples, les pères attendris disent à leurs enfans pour les instruire : Autrefois, dans un siècle favorisé de Dieu, un roi nommé Louis, jaloux d'étendre les conquêtes de Jésus-Christ bien loin au-delà des siennes, fit passer de nouveaux apôtres aux Indes ; c'est par là que nous sommes chrétiens ; et nos ancêtres accoururent d'un bout de l'univers à l'autre pour voir la sagesse, la gloire et la piété qui étoient dans cet homme mortel!

Sous sa protection, que la distance des lieux ne peut affoiblir ; ou plutôt (car à Dieu ne plaise que nous mettions notre espérance ailleurs qu'en la croix!) ou plutôt, par la vertu toute-puissante du nom de Jésus-Christ, évêques, prêtres, allez annoncer l'Evangile à toute créature. J'entends la voix de Pierre qui vous envoie et qui vous anime. Il vit, il parle dans son successeur ; son zèle et son autorité ne cessent de confirmer ses frères. C'est de la chaire principale, c'est du centre de l'unité chrétienne que sortent les rayons de la foi la plus pure et la plus féconde, pour percer les ténèbres de la gentilité. Allez donc, anges prompts et légers ; que sous vos pas les montagnes descendent, que les vallées se comblent, que toute chair voie le salut de Dieu.

Frappe, cruel Japon ; le sang de ces hommes apostoliques ne cherche qu'à couler de leurs veines, pour te laver dans celui du Sauveur que tu ne connois pas. Empire de la Chine, tu ne pourras fermer tes

portes. Déjà un saint pontife (*), marchant sur les traces de François-Xavier, a béni cette terre par ses derniers soupirs. Nous l'avons vu, cet homme simple et magnanime, qui revenoit tranquillement de faire le tour entier du globe terrestre. Nous avons vu cette vieillesse prématurée et si touchante, ce corps vénérable, courbé, non sous le poids des années, mais sous celui de ses pénitences et de ses travaux; et il sembloit nous dire à nous tous, au milieu desquels il passoit sa vie, à nous tous qui ne pouvions nous rassasier de le voir, de l'entendre, de le bénir, de goûter l'onction et de sentir la bonne odeur de Jésus-Christ qui étoit en lui; il sembloit nous dire : Maintenant me voilà, je sais que vous ne verrez plus ma face. Nous l'avons vu qui venoit de mesurer la terre entière : mais son cœur, plus grand que le monde, étoit encore dans ces régions si éloignées. L'Esprit l'appeloit à la Chine; et l'Evangile, qu'il devoit

(*) Il s'agit ici de M. Pallu, évêque d'Héliopolis, et vicaire apostolique du Ton-king.

François Pallu, né à Tours, fut d'abord chanoine de Saint-Martin. Son zèle pour les missions étrangères engagea vers l'an 1657 le pape Alexandre VII à le nommer évêque d'Héliopolis, vicaire apostolique du Ton-king, et administrateur des cinq provinces de la Cochinchine. Les difficultés du voyage, qu'il fut obligé de faire par terre, ne lui permirent d'arriver à Siam qu'en 1664. Pendant le séjour qu'il fit dans ce royaume, il se montra constamment le modèle des missionnaires, et il rédigea pour leur usage un recueil d'*Instructions*, qui fut depuis approuvé par le saint Siége, et imprimé à Rome aux frais de la Propagande. Comme il se rendoit par mer de Siam au Ton-king en 1673, une tempête l'obligea de relâcher à Manille. Il y fut arrêté par ordre du gouvernement espagnol, sur divers soupçons d'hérésie et d'espionnage, et obligé de revenir en Espagne par le Mexique. Son innocence ayant été reconnue en Espagne et à Rome, il fut de nouveau revêtu des pouvoirs du saint Siége, qui lui associa deux

à ce vaste empire, étoit comme un feu dévorant au fond de ses entrailles, qu'il ne pouvoit plus retenir.

Allez donc, saint vieillard, traversez encore une fois l'océan étonné et soumis; allez au nom de Dieu. Vous verrez la terre promise; il vous sera donné d'y entrer, parce que vous avez espéré contre l'espérance même. La tempête, qui devoit causer le naufrage, vous jettera sur le rivage désiré. Pendant huit mois votre voix mourante fera retentir les bords de la Chine du nom de Jésus-Christ. O mort précipitée! ô vie précieuse, qui devoit durer plus long-temps! ô douces espérances tristement enlevées! Mais adorons Dieu, taisons-nous.

Voilà, mes Frères, ce que Dieu a fait en nos jours pour faire taire les bouches profanes et impies. Quel autre que Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, auroit osé promettre qu'après son supplice tous les peuples viendroient à lui, et croiroient en son nom? Environ dix-sept siècles après sa mort, sa parole est encore vivante et féconde dans toutes les extrémités de la

autres vicaires apostoliques pour le Ton-king, et un pour la Cochinchine. Il ne fut pas moins honoré en France, où il fit un voyage vers 1680, et où il s'attacha plusieurs ouvriers évangéliques, avec lesquels il repartit en 1682 pour la Cochinchine. L'entrée de ce pays ayant été à cette époque interdite aux étrangers par les Tartares, il aborda à l'île Formose, d'où il passa dans la province de Fokien. Mais il ne fit pour ainsi dire que se montrer à la Chine, où il mourut en 1684, huit ou neuf mois seulement après son arrivée. Le *Gallia Christiana* place la mort de ce vertueux missionnaire en 1685. Mais il paroît que c'est une erreur; le sermon de Fénélon, prononcé le 6 janvier 1685, fait mention de cette mort, qui étoit par conséquent arrivée l'année précédente. Voyez le *Gallia Christiana*, tom. VII, pag. 1029, et les *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine*, par le P. Lecomte, lettre XI[e], pag. 203, etc. (*Edit. de Vers.*)

terre. Par l'accomplissement d'une promesse inouie et si étendue, Jésus-Christ montre qu'il tient dans ses mains immortelles les cœurs de toutes les nations et de tous les siècles.

Par là nous montrons encore la vraie Église à nos frères errans, comme saint Augustin la montroit aux sectes de son siècle. Qu'il est beau, mes Frères, qu'il est consolant de parler le même langage, et de donner précisément les mêmes marques de l'Église que ce Père donnoit il y a treize cents ans! C'est cette ville située sur le sommet de la montagne, qui est vue de loin par tous les peuples de la terre; c'est ce royaume de Jésus-Christ, qui possède toutes les nations; c'est cette société la plus répandue, qui seule a la gloire d'annoncer Jésus-Christ aux peuples idolâtres; c'est cette Eglise, qui non-seulement doit être toujours visible, mais toujours la plus visible et la plus éclatante: car il faut que la plus grande autorité extérieure et vivante qui soit parmi les Chrétiens, mène sûrement et sans discussion les simples à la vérité: autrement la Providence se manqueroit à elle-même; elle rendroit la religion impraticable aux simples; elle jetteroit les ignorans dans l'abîme des discussions et des incertitudes des philosophes; elle n'auroit donné le texte des Ecritures, manifestement sujet à tant d'interprétations différentes, que pour nourrir l'orgueil et la division. Que deviendroient les ames dociles pour autrui, et défiantes d'elles-mêmes, qui auroient horreur de préférer leur propre sens à celui de l'assemblée la plus digne d'être crue qu'il y ait sur la terre? Que deviendroient les humbles, qui craindroient avec raison bien davantage

de se tromper eux-mêmes, que d'être trompés par l'Église? C'est par cette raison que Dieu, outre la succession non interrompue des pasteurs, naturellement si propre à faire passer la vérité de main en main dans la suite de tous les siècles, a mis cette fécondité si étendue et si singulière dans la vraie Eglise, pour la distinguer de toutes les sociétés retranchées, qui languissent obscures, stériles et resserrées dans un coin du monde. Comment osent-elles dire, ces sectes nouvelles, que l'idolâtrie régnoit partout avant leur réforme? Toutes les nations ayant été données par le Père au Fils, Jésus-Christ a-t-il laissé perdre son héritage? Quelle main plus puissante que la sienne le lui a ravi? Quoi donc, sa lumière étoit-elle éteinte dans l'univers? Peut-être croyez-vous, mes Frères, que c'est moi : non, c'est saint Augustin qui parle ainsi aux Donatistes, aux Manichéens, et, en changeant seulement les noms, à nos Protestans.

Cette étendue de l'Eglise, cette fécondité de notre mère dans toutes les parties du monde, ce zèle apostolique qui reluit dans nos seuls pasteurs, et que ceux des nouvelles sectes n'ont pas même entrepris d'imiter, embarrassent les plus célèbres défenseurs du schisme. Je l'ai lu dans leurs derniers livres, ils n'ont pu le dissimuler. J'ai vu même les personnes les plus sensées et les plus droites de ce parti, avouer que cet éclat, malgré toutes les subtilités dont on tâche de l'obscurcir, les frappe jusqu'au cœur, et les attire à nous.

Qu'elle est donc grande cette œuvre qui console l'Eglise, qui la multiplie, qui répare ses pertes, qui

accomplit si glorieusement les promesses, qui rend Dieu sensible aux hommes, qui montre Jésus-Christ toujours vivant et régnant dans les cœurs par la foi, seul au milieu même de ses ennemis; qui répand en tous lieux son Église, afin que tous les peuples puissent l'entendre; qui met en elle ce signe éclatant que tout œil peut voir, et auquel les simples sont assurés, sans discussion, que la vérité de la doctrine est attachée. Qu'elle est grande cette œuvre! Mais où sont les ouvriers capables de la soutenir? mais où sont les mains propres à recueillir ces riches moissons dont les campagnes de l'Orient sont déjà chargées? Jamais la France, il est vrai, n'a eu de plus pressants besoins pour elle qu'aujourd'hui. Pasteurs, rassemblez vos conseils et vos forces pour achever d'abattre ce grand arbre, dont les branches orgueilleuses montaient jusqu'au ciel, et qui est déjà ébranlé jusqu'à ses plus profondes racines. Ne laissez aucune étincelle cachée du feu de l'hérésie prêt à s'étendre; rétablissez votre discipline; hâtez-vous de détruire par la vigueur de vos canons le scandale et les abus; faites goûter à vos enfans les chastes délices des saintes lettres; formez des hommes qui soutiennent la majesté de l'Évangile, et dont les lèvres gardent la science. O mère, faites sucer à vos enfans les deux mamelles de la science et de la charité. Que par vous la vérité luise encore sur la terre. Montrez que ce n'est pas en vain que Jésus-Christ a prononcé cet oracle pour tous les temps sans restriction : *Qui vous écoute, m'écoute*. Mais que les besoins du dedans ne fassent pas abandonner ni oublier ceux du dehors. Église de France, ne perdez pas votre cou-

ronne. D'une main, allaitez dans votre sein vos propres enfans; étendez l'autre sur cette extrémité de la terre, où tant de nouveaux nés, encore tendres en Jésus-Christ, poussent de foibles cris vers vous, et attendent que vous ayez pour eux des entrailles de mère.

O vous, qui avez dit à Dieu, *Vous êtes mon sort et mon héritage*, ministres du Seigneur, qui êtes aussi son héritage et sa portion, foulez aux pieds la chair et le sang. Dites à vos parens : Je vous ignore. Ne connoissez que Dieu, n'écoutez que lui. Que ceux qui sont déjà attachés ici dans un travail réglé, y persévèrent; car les dons sont divers, et il suffit que chacun suive le sien : mais qu'ils donnent du moins leurs vœux et leurs prières à l'œuvre naissante de la foi. Que chacun de ceux qui sont libres se dise à soi-même : Malheur à moi si je n'évangélise ! Hélas! peut-être que tous les royaumes de l'Orient ensemble n'ont pas autant de prêtres qu'une paroisse d'une seule ville. Paris, tu t'enrichis de la pauvreté des nations, ou plutôt, par de malheureux enchantemens, tu perds pour toi-même ce que tu enlèves aux autres : tu prives le champ du Seigneur de sa culture; les ronces et les épines le couvrent : tu prives les ouvriers de la récompense due au travail. Que ne puis-je aujourd'hui, mes Frères, m'écrier, comme Moïse aux portes du camp d'Israël : *Si quelqu'un est au Seigneur, qu'il se joigne à moi !* Dieu m'en est témoin, Dieu devant qui je parle, Dieu à la face duquel je sers chaque jour, Dieu qui lit dans les cœurs, et qui sonde les reins. Seigneur, vous le savez que c'est avec confusion et douleur qu'admirant votre œuvre, je ne me sens ni les forces ni le courage



d'aller l'accomplir. Heureux ceux à qui vous donnez de le faire ! Heureux moi-même, malgré ma foiblesse et mon indignité, si mes paroles peuvent allumer dans le cœur de quelque saint prêtre cette flamme céleste dont un pécheur comme moi ne mérite pas de brûler.

Par ces hommes chargés des richesses de l'Evangile, la grâce croît, et le nombre des croyans se multiplie de jour en jour; l'Eglise refleurit, et son entière et ancienne beauté se renouvelle. Là on court pour baiser les pieds d'un prêtre quand il passe; là on recueille avec soin, avec un cœur affamé et avide, jusqu'aux moindres parcelles de la parole de Dieu qui sort de sa bouche. Là on attend avec impatience, pendant toute la semaine, le jour du Seigneur, où tous les frères dans un saint repos se donnent tendrement le baiser de paix, n'étant tous ensemble qu'un cœur et qu'une ame. Là on soupire après la joie des assemblées, après les chants des louanges de Dieu, après le sacré festin de l'Agneau. Là on croit voir encore les travaux, les voyages, les dangers des apôtres, avec la ferveur des églises naissantes. Heureuses, parmi ces églises, celles que le feu de la persécution éprouve pour les rendre plus pures ! Heureuses ces églises, dont nous ne pouvons nous empêcher de regarder la gloire d'un œil jaloux ! On y voit des catéchumènes qui désirent de se plonger, non-seulement dans les eaux salutaires, mais dans les flammes du Saint-Esprit et dans le sang de l'Agneau, pour y blanchir leurs robes ; des catéchumènes qui attendent le martyre avec le baptême. Quand aurons-nous de tels Chrétiens, dont les délices

oient de se nourrir des paroles de la foi, de goûter es vertus du siècle futur, et de s'entretenir de leur ›ienheureuse espérance ? Là ce qui est regardé ici ;omme excessif, comme impraticable, ce qu'on ne ›eut croire possible sur la foi des histoires des preniers temps, est la pratique actuelle de ces églises. Là, être chrétien, et ne plus tenir à la terre, est la nême chose. Là on n'ose montrer à ces fidèles enflammés nos tièdes Chrétiens d'Europe, de peur que ;et exemple contagieux ne leur apprenne à aimer la rie, et à ouvrir leurs cœurs aux joies empoisonnées lu siècle. L'Evangile dans son intégrité fait encore ur eux toute son impression naturelle. Il forme des ›auvres bienheureux, des affligés qui trouvent la oie dans les larmes, et des riches qui craignent d'aroir leur consolation en ce monde; tout milieu entre e siècle et Jésus-Christ est ignoré ; ils ne savent que ›rier, se cacher, souffrir, espérer. O aimable simpli;ité ! ô foi vierge ! ô joie pure des enfans de Dieu ! › beauté des anciens jours que Dieu ramène sur la erre, et dont il ne reste plus parmi nous qu'un riste et honteux souvenir ! Hélas ! malheur à nous ! Parce que nous avons péché, notre gloire nous a quittés, elle s'envole au-delà des mers, un nouveau peuple nous l'enlève. Voilà, mes Frères, ce qui doit nous faire trembler.

SECOND POINT.

Si Dieu, terrible dans ses conseils sur les enfans des hommes, n'a pas même épargné les branches naturelles de l'olivier franc, comment oserions-nous espérer qu'il nous épargnera, nous, mes Frères,

branches sauvages et entées, nous branches mortes, et incapables de fructifier? Dieu frappe sans pitié son ancien peuple, ce peuple héritier des promesses, ce peuple race bénite d'Abraham, dont Dieu s'est déclaré le Dieu à jamais; il le frappe d'aveuglement, il le rejette de devant sa face, il le disperse comme la cendre au vent; il n'est plus son peuple, et Dieu n'est plus son Dieu; et il ne sert plus, ce peuple réprouvé, qu'à montrer à tous les autres peuples qui sont sous le ciel, la malédiction et la vengeance divine qui distille sur lui goutte à goutte, et qui y demeurera jusqu'à la fin.

Comment est-ce que la nation juive est déchue de l'alliance de ses pères et de la consolation d'Israël? Le voici, mes Frères. Elle s'est endurcie au milieu des grâces, elle a résisté au Saint-Esprit, elle a méconnu l'envoyé de Dieu. Pleine des désirs du siècle, elle a rejeté une rédemption, qui, loin de flatter son orgueil et ses passions charnelles, devoit au contraire la délivrer de son orgueil et de ses passions. Voilà ce qui a fermé les cœurs à la vérité, voilà ce qui a éteint la foi, voilà ce qui a fait que la lumière luisant au milieu des ténèbres, les ténèbres ne l'ont point comprise. La réprobation de ce peuple a-t-elle anéanti les promesses? A Dieu ne plaise! La main du Tout-Puissant se plaît à montrer qu'elle est jalouse de ne devoir ses œuvres qu'à elle-même; elle rejette ce qui est, pour appeler ce qui n'est pas. Le peuple qui n'étoit pas même peuple, c'est-à-dire, les nations dispersées, qui n'avoient jamais fait un corps ni d'Etat ni de religion, ces nations qui vivoient enfoncées dans une brutale idolâtrie, s'assemblent, et sont tout-à-coup

un peuple bien-aimé. Cependant les Juifs, privés de la science de Dieu jusqu'alors héréditaire parmi eux, enrichissent de leurs dépouilles toutes les nations. Ainsi Dieu transporte le don de la foi selon son bon plaisir, et selon le profond mystère de sa volonté.

Ce qui a fait la réprobation des Juifs (prononçons ici, mes Frères, notre jugement, pour prévenir celui de Dieu), ce qui a fait leur réprobation ne doit-il pas faire la nôtre? Ce peuple, quand Dieu l'a foudroyé, étoit-il plus attaché à la terre que nous, plus enfoncé dans la chair, plus enivré de ses passions mondaines, plus aveuglé par sa présomption, plus rempli de lui-même, plus vide de l'amour de Dieu? Non, non, mes Frères; ses iniquités n'étoient point encore montées jusqu'à la mesure des nôtres. Le crime de crucifier de nouveau Jésus-Christ, mais Jésus-Christ connu, mais Jésus-Christ goûté, mais Jésus-Christ régnant parmi nous; le crime de fouler aux pieds volontairement notre unique hostie de propitiation et le sang de l'alliance, n'est-il pas plus énorme et plus irrémissible que celui de répandre ce sang, comme les Juifs, sans le connoître?

Ce peuple est-il le seul que Dieu a frappé? Hâtons-nous de descendre aux exemples de la loi nouvelle; ils sont encore plus effrayans. Jetez, mes Frères, des yeux baignés de larmes sur ces vastes régions d'où la foi s'est levée sur nos têtes, comme le soleil. Que sont-elles devenues ces fameuses églises d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem, de Constantinople, qui en avoient d'innombrables sous elles? C'est là que pendant tant de siècles les conciles assemblés ont étouffé les plus noires erreurs, et pro-

noncé ces oracles qui vivront éternellement; c'est là que régnoit avec majesté la sainte discipline, modèle après lequel nous soupirons en vain. Cette terre étoit arrosée du sang des martyrs; elle exhaloit le parfum des vierges; le désert même fleurissoit par ses solitaires: mais tout est ravagé sur ces montagnes découlantes de lait et de miel, où paissoient sans crainte les troupeaux d'Israël. Là maintenant sont les cavernes inaccessibles des serpens et des basilics.

Que reste-t-il sur les côtes d'Afrique, où les assemblées d'évêques étoient aussi nombreuses que les conciles universels, et où la loi de Dieu attendoit son explication de la bouche d'Augustin? Je ne vois plus qu'une terre encore fumante de la foudre que Dieu y a lancée.

Mais quelle terrible parole de retranchement Dieu n'a-t-il pas fait entendre sur la terre dans le siècle passé! L'Angleterre, rompant le sacré lien de l'unité, qui peut seul retenir les esprits, s'est livrée à toutes les visions de son cœur. Une partie des Pays-Bas, l'Allemagne, le Danemarck, la Suède, sont autant de rameaux que le glaive vengeur a retranchés, et qui ne tiennent plus à l'ancienne tige.

L'Eglise, il est vrai, répare ces pertes : de nouveaux enfans, qui lui naissent au-delà des mers, essuient ses larmes pour ceux qu'elle a perdus. Mais l'Eglise a des promesses d'éternité; et nous, qu'avons-nous, mes Frères, sinon des menaces qui nous montrent à chaque pas l'abîme ouvert sous nos pieds? Le fleuve de la grâce ne tarit point, il est vrai; mais souvent, pour arroser de nouvelles terres, il détourne son cours, et ne laisse dans l'ancien canal

nal que des sables arides. La foi ne s'éteindra oint, je l'avoue; mais elle n'est attachée à aucun es lieux qu'elle éclaire; elle laisse derrière elle une reuse nuit à ceux qui ont méprisé le jour, et elle orte ses rayons à des yeux plus purs.

Que feroit plus long-temps la foi chez des peuples orrompus jusqu'à la racine, qui ne portent le nom e fidèles que pour le flétrir et le profaner? Lâches et idignes Chrétiens, par vous le christianisme est avili méconnu; par vous le nom de Dieu est blasphémé iez les Gentils; vous n'êtes plus qu'une pierre de andale à la porte de la maison de Dieu, pour ire tomber ceux qui y viennent chercher Jésus-hrist.

Mais qui pourra remédier aux maux de nos églises, relever la vérité qui est foulée aux pieds dans les laces publiques? L'orgueil a rompu ses digues et ondé la terre; toutes les conditions sont confon-ues; le faste s'appelle politesse, la plus folle va-ité une bienséance; les insensés entraînent les sages, les rendent semblables à eux; la mode, si ruineuse ar son inconstance et par ses excès capricieux, est ne loi tyrannique à laquelle on sacrifie toutes les utres; le dernier des devoirs est celui de payer ses ettes. Les prédicateurs n'osent plus parler pour es pauvres, à la vue d'une foule de créanciers dont es clameurs montent jusqu'au ciel. Ainsi la justice ait taire la charité, mais la justice elle-même n'est lus écoutée. Plutôt que de modérer les dépenses uperflues, on refuse cruellement le nécessaire à ses réanciers. La simplicité, la modestie, la frugalité, la probité exacte de nos pères, leur ingénuité, leur

pudeur, passent pour des vertus rigides et austères d'un temps trop grossier. Sous prétexte de se polir, on s'est amolli pour la volupté, et endurci contre la vertu et contre l'honneur. On invente chaque jour et à l'infini de nouvelles nécessités pour autoriser les passions les plus odieuses. Ce qui étoit d'un faste scandaleux dans les conditions les plus élevées, il y a quarante ans, est devenu une bienséance pour les plus médiocres. Détestable raffinement de nos jours! monstre de nos mœurs! La misère et le luxe augmentent comme de concert; on est prodigue de son bien, et avide de celui d'autrui; le premier pas de la fortune est de se ruiner. Qui pourroit supporter les folles hauteurs que l'orgueil affecte, et les bassesses infâmes que l'intérêt fait faire? On ne connoît plus d'autre prudence que la dissimulation, plus de règle des amitiés que l'intérêt, plus de bienfaits qui puissent attacher à une personne dès qu'on la trouve ou inutile ou ennuyeuse. Les hommes, gâtés jusque dans la moelle des os par les ébranlemens et les enchantemens des plaisirs violens et raffinés, ne trouvent plus qu'une douceur fade dans les consolations d'une vie innocente; ils tombent dans les langueurs mortelles de l'ennui dès qu'ils ne sont plus animés par la fureur de quelque passion. Est-ce donc là être chrétien? Allons, allons dans d'autres terres, où nous ne soyons plus réduits à voir de tels disciples de Jésus-Christ! O Evangile! est-ce là ce que vous enseignez? O foi chrétienne! vengez-vous; laissez une éternelle nuit sur la face de la terre, de cette terre couverte d'un déluge d'iniquité.

Mais, encore une fois, voyons nos ressources sans is flatter. Quelle autorité pourra redresser des œurs si dépravées? Une sagesse vaine et intempé-te, une curiosité superbe et effrénée emporte les rits. Le Nord ne cesse d'enfanter de nouveaux nstres d'erreur : parmi ces ruines de l'ancienne , tout tombe, tout tombe comme par morceaux; reste des nations chrétiennes en sent le contre-ip; on voit les mystères de Jésus-Christ ébran-jusqu'aux fondemens. Des hommes profanes et téraires ont franchi les bornes, et ont appris à iter de tout. C'est ce que nous entendons tous les rs; un bruit sourd d'impiété vient frapper nos illes, et nous en avons le cœur déchiré. Après re corrompus dans ce qu'ils connoissent, ils blas-ment enfin ce qu'ils ignorent. Prodige réservé ios jours! l'instruction augmente, et la foi dimi-:. La parole de Dieu, autrefois si féconde, de-adroit stérile, si l'impiété l'osoit. Mais elle trem-sous Louis, et, comme Salomon, il la dissipe de regard. Cependant, de tous les vices, on ne int plus que le scandale; que dis-je? le scandale me est au comble; car l'incrédulité, quoique ti-de, n'est pas muette; elle sait se glisser dans les iversations, tantôt sous des railleries envenimées, itôt sous des questions où l'on veut tenter Jésus-irist, comme les Pharisiens. En même temps, veugle sagesse de la chair, qui prétend avoir droit tempérer la religion au gré de ses désirs, désho-ıre et énerve ce qui reste de foi parmi nous. Cha-in marche dans la voie de son propre conseil; iacun, ingénieux à se tromper, se fait une fausse

conscience. Plus d'autorité dans les pasteurs, plus d'uniformité de discipline. Le dérèglement ne se contente plus d'être toléré, il veut être la règle même, et appelle excès tout ce qui s'y oppose. La chaste colombe, dont le partage ici-bas est de gémir, redouble ses gémissemens. Le péché abonde, la charité se refroidit, les ténèbres s'épaississent, le mystère d'iniquité se forme; dans ces jours d'aveuglement et de péché, les élus mêmes seroient séduits, s'ils pouvoient l'être. Le flambeau de l'Evangile, qui doit faire le tour de l'univers, achève sa course. O Dieu! que vois-je? où sommes-nous? Le jour de la ruine est proche, et les temps se hâtent d'arriver. Mais adorons en silence et avec tremblement l'impénétrable secret de Dieu.

Ames recueillies, ames ferventes, hâtez-vous de retenir la foi prête à nous échapper. Vous savez que dix justes auroient sauvé la ville abominable de Sodome que le feu du ciel consuma. C'est à vous à gémir sans cesse au pied des autels pour ceux qui ne gémissent pas de leurs misères. Opposez-vous, soyez le bouclier d'Israël contre les traits de la colère du Seigneur; faites violence à Dieu, il le veut; d'une main innocente arrêtez le glaive déjà levé.

Seigneur, qui dites dans vos Écritures : *Quand même une mère oublieroit son propre fils, le fruit de ses entrailles, et moi je ne vous oublierai jamais* (1), ne détournez point votre face de dessus nous. Que votre parole croisse dans ces royaumes où vous l'envoyez; mais n'oubliez pas les anciennes églises dont vous avez conduit si heureusement la

(1) *Is.* XLIX. 15.

pour planter la foi chez ces nouveaux peuples.
enez-vous du siége de Pierre, fondement immo-
de vos promesses. Souvenez-vous de l'église de
ce, mère de celle d'Orient, sur qui votre grâce
t. Souvenez-vous de cette maison, qui est la
; des ouvriers qu'elle forme; de leurs larmes,
urs prières, de leurs travaux. Que vous dirai-je,
ieur, pour nous-mêmes? Souvenez-vous de notre
e et de votre miséricorde. Souvenez-vous du
de votre Fils, qui coule sur nous, qui vous
en notre faveur, et en qui seul nous nous
ons. Bien loin de nous arracher, selon votre
e, ce peu de foi qui nous reste encore, aug-
ez-la, purifiez-la, rendez-la vive; qu'elle perce
s nos ténèbres; qu'elle étouffe toutes nos pas-
; qu'elle redresse tous nos jugemens, afin qu'a-
avoir cru ici-bas, nous puissions voir éternelle-
t dans votre sein ce que nous aurons cru. *Amen.*

SERMON

POUR

LE JOUR DE L'ASSOMPTION

DE LA SAINTE VIERGE.

SUR LE BON USAGE QU'ELLE A FAIT DE LA VIE ET DE LA MORT.

Maria, de qua natus est Jesus qui vocatur Christus.

Marie, de laquelle est né Jésus qui est nommé le Christ.

En saint Matthieu, chapitre premier.

Les hommes ne sauroient d'ordinaire expliquer de grandes choses qu'en beaucoup de paroles : à peine peuvent-ils, par de longues expressions, donner une haute idée de ce qu'ils s'efforcent de louer. Mais quand il plaît à l'Esprit de Dieu d'honorer quelqu'un d'une louange, il la rend courte, simple, majestueuse : aussi est-il digne de lui de parler peu et de dire beaucoup. Il sait renfermer en deux mots les plus grands éloges. Veut-il louer Marie, et nous apprendre ce qu'il faut penser d'elle? il ne s'arrête point à toutes les circonstances que l'esprit humain ne manqueroit pas de rechercher pour en composer une foible louange; il va d'abord à ce qui fait toute sa grandeur. Par un seul trait, il nous dépeint tout ce que Dieu a versé de grâces dans son cœur, tout ce qu'on peut s'imaginer de grand dans les mystères

qui se sont accomplis en elle, tout ce qu'il y a de plus admirable dans le cours de sa vie. Il n'a besoin, ce divin Esprit, que de nous dire simplement que Marie est la mère du Fils de Dieu; cela suffit pour nous faire entendre tout ce qu'elle est digne d'être : *Maria, de qua natus est Jesus.*

Que ne suis-je, mes Frères, tout animé de cet Esprit qui aide notre foiblesse, comme dit saint Paul ! Que ne puis-je, par des termes simples, mais persuasifs, vous remplir de zèle et d'admiration pour Marie ! C'est aujourd'hui que nous célébrons son triomphe; jour où elle finit une si pure et si belle vie. C'est aujourd'hui que nous lui devons toutes nos louanges; jour où elle commence une autre vie si heureuse, si pleine de gloire; jour où le ciel, pour qui elle étoit faite, ravit enfin à la terre le plus précieux dépôt que le Fils de Dieu y eût laissé; jour qui, étant le dernier de ceux qu'elle a paru au monde, doit être employé par nous à admirer toutes ses vertus rassemblées. Qu'il est beau, qu'il est naturel aujourd'hui, qu'il est convenable à l'édification du peuple fidèle, de voir toute la suite de ses actions, avec la sainte mort qui les a couronnées !

Considérons donc l'usage qu'elle a fait de la vie, l'usage qu'elle a fait de la mort. Apprenons, par son exemple, à nous détacher de la vie, pour nous préparer à mourir. Apprenons, par son exemple, à regarder la mort comme le terme de notre bienheureuse réunion avec Jésus-Christ. Voilà, mes Frères, voilà tout ce que le christianisme exige de nous. Nous en trouvons dans Marie le parfait modèle. Prions-la de nous obtenir les lumières dont nous avons besoin

pour méditer avec fruit ces deux vérités. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La sainte Vierge pauvre selon sa condition, ennemie des plaisirs grossiers qui touchent les sens, obéissante, toujours humblement renfermée dans l'obscurité, accablée enfin de douleur par les tourmens de son divin Fils; sa vie n'a été qu'un long et douloureux sacrifice, qui n'a fini que par sa mort. C'est ainsi, mes Frères, que Dieu détache du monde les ames dont le monde n'est pas digne, et qu'il réserve toutes pour lui. C'est ainsi que la Providence conduit par un chemin de douleurs la mère même du Fils de Dieu. Apprenez, Chrétiens, apprenez par l'autorité de cet exemple, ce qu'il faut qu'il vous en coûte pour être *arrachés à la puissance des ténèbres*, comme parle saint Paul (1); *pour être transférés dans le royaume du Fils bien-aimé de Dieu*, c'est-à-dire, pour n'être point aveuglés par l'amour des biens périssables, et pour vous rendre dignes des biens éternels.

Marie, fille de tant de rois, de tant de souverains pontifes, de tant d'illustres patriarches, comme le remarque saint Grégoire de Nazianze dans le poème qu'il a fait sur cette matière; Marie, destinée à être la mère du roi des rois, naquit dans un état de pauvreté et de bassesse. Elle étoit fille de David, comme saint Paul l'assure aux Hébreux; par conséquent elle auroit dû profiter de cette illustre naissance, elle auroit dû avoir part à la succession de la maison

(1) *Coloss.* I. 13.

royale. Mais, depuis le retour de la captivité de Babylone, les terres de toutes les tribus étoient confondues ; les partages faits par Josué ne subsistoient plus ; toutes les fortunes étoient changées dans cette révolution. Joachim et Anne, princes par leur naissance, étoient par leur fortune de pauvres gens. Au lieu de demeurer du côté de Bethléem, où la sainte Vierge alla avec saint Joseph se faire enregistrer, parce, dit l'Evangile, que c'étoit leur pays, et qu'ils étoient de la famille de David; au lieu, dis-je, de demeurer dans ces riches héritages de la tribu de Juda, ils demeuroient à Nazareth, petite ville de Galilée, dans le territoire de la tribu de Zabulon. Là ils vivoient comme étrangers, sans biens, excepté, dit saint Jean de Damas, quelques troupeaux et le profit de leur travail. Ainsi profondément humiliée dès sa naissance, Marie fut donnée pour épouse à un charpentier. Ne doutons point qu'en cet état elle n'ait été occupée aux travaux qui nous paroissent les plus rudes et les plus bas. Représentons-nous (car il est beau de se représenter ce détail, que Dieu même n'a pas dédaigné de voir avec complaisance), représentons-nous donc cette auguste reine du ciel toute courbée sous la pesanteur des fardeaux qu'elle portoit ; tantôt employant ses mains pures à cultiver la terre à la sueur de son visage; tantôt faisant elle-même les habits de toute la famille, selon la coutume des femmes juives ; tantôt allant puiser de l'eau pour tous les besoins domestiques, selon l'exemple des plus illustres femmes des patriarches ; tantôt apprêtant les doux repas que devoient faire avec elle son père, sa mère et son chaste époux. Qu'il est beau

de la voir ainsi, dans ces humbles fatigues, mortifier son corps innocent, pour faire rougir les femmes chrétiennes de tous les siècles par un exemple qui confond si bien leur vanité et leur délicatesse! Mais cet époux, à qui elle obéit si humblement, n'est son époux que pour protéger et cacher tout ensemble sa virginité, que pour en rendre le sacrifice plus héroïque par une victoire continuelle au milieu de l'occasion même. Ici, mes Frères, le mariage a des lois nouvelles. Ailleurs les époux, dit l'Ecriture, ne font plus qu'une seule chair : ici ils ne font plus qu'un seul esprit; leur société, leur union n'a rien qui ne soit élevé au-dessus des sens.

Marie, ce germe de bénédiction et de grâce, cette semence précieuse d'Abraham, d'où devoit sortir le Sauveur des nations, avoit été elle-même le fruit des prières et des larmes de ses parens après une longue stérilité. La piété de Joachim et d'Anne rendit à Dieu ce qui venoit de lui ; cette fille unique, ils la dévouèrent au temple, et cette offrande n'étoit pas sans exemple parmi les Juifs. Marie, ainsi donnée à Dieu dès sa plus tendre enfance, ne crut pas être à elle-même. Si elle s'engagea dans la suite à un époux mortel, ce ne fut que pour mieux cacher une vertu jusqu'alors inconnue. Alors, vous le savez, mes Frères, la stérilité des femmes étoit un opprobre parmi les Juifs. Leur gloire étoit de multiplier le peuple de Dieu; leur espérance étoit de voir sortir de leur race le Fils de Dieu même. Marie, qui devoit en être la mère, mais qui ne le savoit pas, se propose avec joie la honte de la stérilité pour se conserver pure. Si bientôt un ange descend du ciel pour

lui annoncer les desseins du Très-Haut, la présence de cet esprit sous une figure humaine étonne cette vierge craintive. Cette heureuse nouvelle, qu'elle va devenir mère d'un Dieu, alarme sa pudeur. Ne croyez pas que cet honneur, qui mit à ses pieds toutes les grandeurs de l'univers, puisse changer ni la simplicité de sa vie, ni la pauvreté de son état, ni l'obscurité dont elle goûte les douceurs. Elle accouche à Béthléem dans une étable, n'ayant pas de quoi se loger : mère pauvre d'un fils qui devoit enrichir le monde entier de sa pauvreté, selon l'expression de l'Apôtre (1). Elle fuit avec lui en Egypte, pour dérober ce précieux enfant à la persécution de l'impie Hérode ; et dans sa fuite il ne lui reste pour tout bien que son cher Jésus. Dieu la console et la rappelle. Voilà enfin son fils arrivé à cet âge où sa souveraine sagesse devoit éclater dans la région de l'ombre de la mort. Dès l'âge de douze ans il quitte sa mère pour les intérêts de son Père. Bientôt il ne reconnoît plus pour parens que ceux qui font la volonté de Dieu. Il déclare qu'heureuses sont non les entrailles qui l'ont porté, non les mamelles qui l'ont nourri, mais les ames qui l'écoutent, et qui gardent fidèlement la parole de Dieu. Il ne souffre plus qu'on admire les plus excellentes créatures que par rapport à lui. Par cette conduite si austère à la nature, il ne permet plus à sa mère de s'attacher à lui que par les liens de la plus pure religion. Attentive à l'ordre des conseils de Dieu, comme l'Evangile dit qu'elle fut dès la naissance de ce fils, elle l'écoute, elle l'observe, elle l'admire, elle ne songe

(1) *II Cor.* VIII. 9.

qu'à s'instruire dans un humble silence. Nous ne voyons point qu'elle ait fait de miracles : et qu'il est beau à elle de s'en être abstenue ! Nous ne voyons point qu'elle ait entrepris de communiquer aux autres la sagesse dont elle étoit pleine : que ce silence est grand, mes Frères, et que Marie est admirable dans les endroits même de sa vie les plus obscurs et les plus inconnus ! Qui auroit pu mieux qu'elle se signaler par l'instruction et par les miracles, elle qui avoit été la fidèle dépositaire de tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, elle qui étoit devenue la mère de la Sagesse souveraine et de la Vérité éternelle? Elle ne pense néanmoins qu'à obéir, à se taire et à se cacher. Après l'enfance de son fils, il n'est plus parlé d'elle qu'autant que la vie de Jésus-Christ y engage comme par hasard les évangélistes. En cela nous reconnoissons avec plaisir combien la conduite de Marie et le style de l'Evangile viennent d'un même esprit de simplicité. Tout ce qui n'a pas un rapport nécessaire à Jésus-Christ est supprimé. Que de vertus aimables et d'exemples touchans sont dérobés à la vue des hommes par cette conduite! Marie mène une vie commune et cachée; les évangélistes nous le laissent entendre sans nous l'expliquer en détail : et en effet ce détail n'est pas nécessaire; nous comprenons assez par son état, par ses sentimens, quelle devoit être sa vie, dure, laborieuse, soumise. Son obscurité nous instruit infiniment mieux que n'auroient pu faire les actions les plus éclatantes. Nous avions déjà assez d'exemples devant les yeux pour savoir agir et parler; mais il nous en falloit pour apprendre à nous taire, et à n'a-

gir jamais sans nécessité. Trop attentifs aux choses extérieures, toujours poussés au-delà des bornes de notre état par notre vanité et par notre inquiétude, accoutumés aux occupations qui flattent les sens et qui dissipent l'esprit, parlant magnifiquement de la vertu et pratiquant mal ce que nous disons, n'avions-nous pas besoin, mes Frères, d'être convaincus par cet exemple, que la vertu la plus pure est celle d'une ame qui se retranche modestement dans ses devoirs, qui fuit l'éclat, et qui aime la simplicité?

Dans cette vie humble et retirée, Marie s'unit à Dieu de plus en plus par la ferveur de sa prière; elle prépare déjà son cœur au sacrifice qu'elle doit faire de son fils, pour le bien du monde. Ce fils, qui entraîne les peuples dans les déserts par les charmes de sa doctrine, qui répand ses bienfaits partout où il passe, qui guérit toutes les langueurs, s'est fait lui-même notre remède pour nous guérir du péché, qui est le plus grand des maux; il faut qu'il meure ce fils, ce cher fils; il est notre victime; et à la vue des tourmens cruels qu'il va souffrir, un glaive de douleur déchirera le cœur de sa mère. Marie, immobile au pied de la croix, y contemple déjà ce mystère d'ignominie. Hélas! l'eût-elle cru? Marie, l'eussiez-vous pensé, qu'en donnant au monde celui qui en devoit être la joie et le bonheur, qui étoit l'attente de toutes les nations et de tous les siècles, il dût vous en coûter, sitôt après, tant de larmes et tant de douleurs?

Si elle ne meurt pas d'accablement avec son fils qu'elle voit mourir, c'est qu'elle est réservée à une peine plus longue et plus rude. Que de douloureuses

années passées depuis, privée de son bien-aimé; pauvre, errante dans sa vieillesse même; n'ayant d'autre ressource humaine que les soins de saint Jean, qui la nourrissoit à Ephèse, et exposée à toutes sortes de persécutions.

Telle fut la vie de la Vierge sainte, telle fut sa préparation à la mort. Tout servit à la détacher; Dieu rompit en elle tous les liens les plus innocens. La pauvreté, le travail, l'obscurité, le renoncement aux plaisirs sensibles, la douleur de perdre son fils, celle de lui survivre long-temps, furent son triste partage. Ce fut par cet exercice continuel des vertus les plus pénibles et les plus austères, qu'elle arriva au dernier jour de son sacrifice : heureuse de ce que tous les momens de sa vie ont servi à lui accumuler pour celui de sa mort des trésors infinis de grâce et de gloire! Heureux nous-mêmes, et mille fois heureux, si nous savions faire pour notre salut ce qu'elle a fait pour l'accroissement de ses mérites!

Hélas! à quelque âge, mes Frères, en quelque état que la mort nous prenne, elle nous surprend, elle nous trouve toujours dans des desseins qui supposent une longue vie. La vie, donnée uniquement pour s'y préparer, se passe entière dans un profond oubli du terme auquel elle doit aboutir. On vit comme si l'on devoit toujours vivre. L'on ne songe qu'à se flatter soi-même par toutes sortes de plaisirs, lorsque la mort arrête soudainement le cours de ces folles joies. L'homme sage à ses propres yeux, mais insensé à ceux de Dieu, se donne mille inquiétudes pour amasser des biens dont la mort le va dépouiller. Cet autre, emporté par son ambition, perd telle-

e vue sa mort, qu'il court au travers des dan-
-devant de la mort même. Tout devroit nous
, et tout nous amuse. Nous voyons, comme
t Cyprien, tomber tout le genre humain en
nos propres yeux. Depuis que nous sommes
s'est fait comme cent mondes nouveaux sur
ıes de celui qui nous a vus naître. Nos plus
; parens, nos amis les plus chers, tout se
te dans le tombeau, tout s'abîme dans l'éter-
Tous sommes continuellement nous-mêmes
és par le torrent dans cet abîme, et nous n'y
; pas.
lus vive jeunesse, le plus robuste tempéra-
ıe sont que des ressources trompeuses. Elles
moins à éloigner de nous la mort, qu'à ren-
surprise plus imprévue et plus funeste. Elle
e soir, dit l'Ecriture, et foule aux pieds les
que nous avions vues fleurir le matin. Mais
ılement quand on est sain, quand on est jeune,
romet tout; chose bien plus déplorable! ni la
se, ni l'infirmité ne nous disposent presque
ı la mort. Ce malade la porte presque déjà
n sein, et cependant, dès qu'il a le moindre
lle, il espère qu'il échappera à la mort, ou du
qu'elle le laissera encore languir long-temps.
llard tremblant, accablé sous le poids des
, chagrin de se voir inutile à tout, ramasse
mples d'heureuses vieillesses pour se flatter:
rde un âge plus avancé que le sien, espère
venir, y parvient effectivement, regarde en-
u-delà, jusqu'à ce qu'enfin ses incommodités
nt de vivre, sans qu'il puisse jamais se ré-

soudre à mourir de bon cœur. Ainsi on s'avance toujours vers la fin de sa vie, sans pouvoir l'envisager de près; et l'unique prétexte de cette conduite si bizarre et si imprudente, est que la pensée de la mort afflige, consterne, et qu'il faut bien chercher ailleurs de quoi se consoler.

Quelle apparence, dit-on, de ne goûter aucun plaisir dans une vie d'ailleurs si traversée, que cette pensée affreuse ne vienne troubler par son amertume? Quoi, dit-on, si on y pensoit, auroit-on le courage de pourvoir à son établissement, à ses affaires, de goûter les douceurs de la société? Cette réflexion seule ne renverseroit-elle pas bientôt tout l'ordre du monde? Si donc on y pense, ce n'est que par hasard, superficiellement, et on se hâte de chercher quelque amusement qui nous dégage de cette réflexion importune.

O folie! nous savons que la mort s'avance, et nous nous confions à cette misérable ressource de fermer les yeux pour ne pas voir le coup qu'elle va nous donner. Nous ne pouvons pas ignorer que plus nous nous attacherons à la vie, plus la fin en sera amère. Nous savons qu'il est de foi que tous ceux qui ne vivront pas dans la vigilance chrétienne, seront surpris par une ruine prompte et inévitable. Le Fils de Dieu se sert dans l'Evangile des plus sensibles comparaisons pour nous effrayer. En ce point l'expérience et la foi sont d'accord; nous le savons, et rien ne peut guérir notre stupidité.

On réserve tout à faire pour sa conversion au moment de la mort : restitution du bien d'autrui, paiement

ınt des dettes, détachement d'un intérêt sordide, ıaration de scandales, pardon d'injures, rupture mauvais commerce, éloignement des occasions, ıoncement aux habitudes, précaution contre les chutes, confession qui répare tant d'autres confessns mal faites; tout cela est remis jusqu'à la dernière ure, jusqu'au dernier moment.

Considérez, Chrétiens, et je vous en conjure par entrailles de la miséricorde de Jésus-Christ, par ıt ce qu'il y a de plus pressant dans l'intérêt de re salut, d'y penser devant Dieu. Peut-être serala dernière fois; que dis-je? sans doute ce sera la nière fois pour quelqu'un parmi tant d'auditeurs. Qu'une crainte lâche ne vous empêche donc pas penser souvent à la mort. Oui, Chrétiens, pensezouvent. Cette pensée salutaire, bien loin de vous ubler, modérera toutes vos passions, et vous ser- de conseil fidèle dans tout le détail de votre ıduite. Réglez vos affaires, appliquez-vous à vos oins, conduisez vos familles, remplissez vos ders publics et domestiques avec l'équité, la modéon et la bonne foi que doivent avoir des Chrétiens n'ont pas oublié la nécessité de mourir; et cette ısée sera pour vous une source de lumière, de ısolation et de confiance.

'renez garde, mes Frères, que ce n'est pas la mort, is la surprise qu'il faut craindre. Ne craignez pas, saint Augustin, la mort, dont votre crainte ne ıt vous garantir; mais craignez ce qui ne peut ıais vous arriver si vous le craignez toujours.

Quelle est donc votre erreur, mon cher auditeur, renversant le véritable ordre des choses, vous

craignez lâchement la mort, jusqu'à n'oser penser à elle; si vous craignez si peu la surprise, que vous viviez dans l'oubli téméraire d'un si grand danger!

Si vous négligez une instruction si importante, si vous ne prévenez ce malheur, ce sera (oui le Fils de Dieu nous l'assure), ce sera pendant la nuit la plus obscure, c'est-à-dire lorsque votre esprit sera le plus obscurci; pendant votre sommeil le plus profond, lorsque vous vous croirez le plus en sûreté, lorsque vous serez content, tranquille, assoupi dans votre péché et dans l'oubli de Dieu, que sa justice viendra à la hâte sans vous donner le temps de recourir à sa miséricorde. Hé! n'est-il pas honteux que nous ne puissions penser à la mort, nous qui non-seulement avons tant d'intérêt de la prévoir, et de nous y préparer de loin, mais qui devons la regarder, avec la sainte Vierge, comme notre bienheureuse réunion avec Jésus-Christ? Un peu d'attention, mes Frères, sur ce dernier point.

SECOND POINT.

La sainte Vierge, dès le temps qu'elle conçut son divin Fils, étoit pleine de grâce : plénitude qui signifie que le Saint-Esprit avoit mis en elle toutes les vertus dans une haute perfection. Le Seigneur étoit avec elle; c'étoit lui qui la conduisoit, et qui régloit tous ses sentimens. Tant de précieuses bénédictions du ciel la distinguoient des plus saintes femmes, et la rendirent digne du choix de Dieu même pour le plus grand de tous ses desseins. Cette vertu si pure reçut chaque jour quelque nouvel accroissement, chaque jour, jusqu'à celui de sa mort;

plus ses épreuves furent grandes, plus ses victoires furent agréables aux yeux de Dieu ; et la grâce ne trouvant pas dans son cœur les obstacles qu'elle rencontre dans le nôtre, y fit un progrès sans interruption.

L'ame fidèle ne peut regarder la vie présente que comme un court passage à une meilleure. Elle doit, dit saint Augustin, supporter patiemment les misères de l'une, et soupirer avec ferveur après les délices de l'autre.

Si cette disposition doit être celle de toute ame chrétienne, quelle devoit être, mes Frères, celle de cette Vierge épouse du Saint-Esprit, de cette créature si noble et si sainte, qui redoubloit sans cesse l'ardeur de sa charité par celle de ses gémissemens et de ses prières ? Saint Luc assure que les apôtres ayant perdu de vue Jésus-Christ qui montoit au ciel, ils se retirèrent à Jérusalem, où ils persévéroient tous dans un même esprit en prières avec Marie mère de Jésus-Christ : prières où Marie tâchoit de recouvrer par une vive foi ce que ses sens venoient de perdre : prières où elle se consoloit par le doux souvenir de tout ce que son cher Fils avoit fait de plus tendre pour elle : prières où elle lui parloit, quoiqu'elle ne fût plus en état de le voir : prières où elle lui expliquoit, plus par ses larmes que par ses paroles, son amour, sa douleur, ses désirs de finir une absence si triste et si rude. *Je désire de rompre mes liens*, dit saint Paul (1) ; il me tarde d'être *délivré de la prison de ce corps mortel*, pour entrer dans la parfaite *liberté des enfans de Dieu*, et pour

(1) *Philipp.* I. 23. *Rom.* VII. 14, etc.

m'unir à Jésus-Christ. Il est lui seul toute ma vie, et la mort est pour moi un gain inestimable. Hé! n'est-ce pas, mes Frères, ce que Marie disoit sans doute chaque jour à son bien-aimé?

Oui, il me semble que je l'entends y ajouter, dans l'amertume de son cœur, ces paroles touchantes : Hé! n'y a-t-il pas assez de temps que mon ame languit dans les liens qui la tiennent ici-bas captive?

Hélas! que pouvoit être la terre pour elle, pour elle, dis-je, qui avoit déjà au ciel l'objet de toute sa tendresse? Qu'est-ce qui eût été capable de la consoler dans ce lieu d'exil, dans cette vallée de larmes? N'étoit-elle pas violemment retenue ici-bas, pendant que son cœur s'élevoit vers son Fils? Elle n'avoit plus rien en ce monde, Jésus l'avoit quittée. Ce n'étoient point les dangers dont elle étoit environnée, ni les persécutions que souffroit déjà l'Eglise naissante, qui la dégoûtoient de la vie; ce n'étoit point la gloire et le triomphe qui lui étoit préparé au ciel, qui lui faisoit désirer la mort : c'étoit uniquement Jésus-Christ, dont elle ne pouvoit sans douleur se voir séparée. Toute sa vie n'étoit, selon les termes de saint Augustin, qu'un désir perpétuel, qu'un long gémissement; et la seule volonté souveraine du fils pouvoit calmer les impatiences toutes saintes de la mère.

Ne pensez pas, mes Frères, que ces grands sentimens ne conviennent qu'à la Vierge sainte; il ne faut qu'aimer Jésus-Christ pour désirer d'être éternellement avec lui; et si nous avions de la foi (chose honteuse) il ne faudroit que nous aimer nous-mêmes,

pour avoir impatience de jouir avec lui de sa gloire et de son royaume.

Il n'appartient, dit saint Cyprien, de craindre la mort qu'à ceux qui n'aiment point le Seigneur, et qui ne veulent point aller à lui; qu'à ceux qui manquent de foi et d'espérance, qu'à ceux qui ne sont point persuadés que nous régnerons avec lui.

Et en effet, mes Frères, faisons-nous justice. En vérité, regarderions-nous le désir de la mort comme une spiritualité raffinée (car c'est le langage du monde), si nous regardions la mort comme notre foi nous oblige de la regarder? Telle est notre foiblesse, que nous comptons pour beaucoup dans la vie chrétienne de nous préparer et de nous résoudre à la mort lorsque nous ne pouvons plus l'éviter. Mais attendre la mort comme notre bienheureuse délivrance des dangers infinis de cette vie, mais regarder la mort comme l'accomplissement de nos espérances; c'est ce que le christianisme nous enseigne le plus clairement et le plus fortement, et c'est néanmoins ce que nous ignorons comme si nous n'avions jamais été chrétiens.

Que ceux qui ne connoissent et n'espèrent rien au-delà de cette vie misérable, y soient attachés, c'est un effet naturel de leur amour-propre. Mais que des Chrétiens à qui Dieu a fait des promesses si grandes et si précieuses pour la vie future, comme parle saint Pierre; à qui sont ouvertes les voies à une vie nouvelle : mais que des Chrétiens qui doivent regarder ce monde comme un lieu d'exil, de misère et de tentation, manquent de courage pour se détacher des amusemens de leur pélerinage, et pour soupirer

après les biens immenses de leur patrie, c'est une bassesse d'ame qui dément et qui déshonore leur foi. Quoi, des hommes destinés à jouir avec Jésus-Christ d'une gloire et d'une félicité éternelles, ne se laisseront jamais toucher à tant de grandeurs qui leur sont préparées! Abrutis, stupides, ensevelis dans l'amour des choses sensibles, ils feront leur capital des biens grossiers, fragiles, imaginaires de cette vie; et le paradis ne sera que leur pis-aller! Quoi, ce ne sera que dans l'extrémité d'une maladie incurable qu'ils voudront bien accepter, faute de mieux, le royaume du ciel, parce qu'ils sentiront alors que tout ce qui les amusoit sur la terre leur échappe pour jamais! Est-ce ainsi donc que nous demandons chaque jour à Dieu notre père l'avènement de son règne, que nous craignons néanmoins, et que nous voulons toujours différer? Quelle mauvaise foi! quelle espèce de division dans notre prière! Est-ce ainsi que nous préférons le ciel à la terre, l'éternité aux choses présentes, Jésus-Christ au monde? Est-ce ainsi que nous l'aimons ce Sauveur si aimable, nous qui voudrions vivre toujours d'une vie animale, et ne le voir jamais? Son royaume, que nous devrions acheter par tant de soupirs, par tant de travaux et par tant de victoires, et que nous n'achèterions jamais trop cher, nous sera-t-il donné à si vil prix? Nous sera-t-il donné pour rien? malgré nous-mêmes? Faudra-t-il qu'il nous force à le recevoir, nous qui craignons d'en jouir trop tôt, et qui voudrions n'en jouir jamais, pourvu qu'il nous laissât croupir dans cette boue dont nous sommes comme ensorcelés? Non, non, ce don céleste seroit prodigué et avili, si Dieu l'accor-

doit à des ames si indignes de le recevoir. Peut-il moins demander de nous, que de vouloir que nous désirions les biens inestimables qu'il nous veut donner; et pouvons nous les désirer, sans comprendre que c'est la mort, comme dit saint Paul, qui nous revêtira de toutes choses?

Il faut donc que ce saint devoir prévale sincèrement sur toutes les passions qui nous attachent en cette vie; en un mot, cette vie n'étant faite que pour l'autre, nous devons être ici-bas toujours comme en suspens aux approches de l'éternité, toujours dans l'espérance, et par conséquent toujours dans le désir qu'elle s'ouvre pour nous recevoir, comme ayant tous nos biens dans un autre lieu que celui où nous sommes. Cette disposition, dit saint Augustin, est si essentielle au christianisme, que sans elle tout le plan de la religion se trouve renversé. Donnez-moi, dit-il, un Chrétien qui soit prêt à se contenter de jouir éternellement des plaisirs innocens de cette vie, pourvu que Dieu lui donne l'immortalité; quoiqu'il se propose de vivre dans une parfaite innocence, ce seul renoncement au royaume céleste le rend néanmoins criminel. Faut-il s'en étonner? Supposé la foi, peut-il sans impiété et sans folie préférer la jouissance des créatures à celle de Dieu même; la honte de s'oublier soi-même ici-bas, à la gloire infinie de régner avec Jésus-Christ?

Aussi voyons-nous que les apôtres et les premiers Chrétiens, prenant toutes ces vérités à la lettre, fondoient toute leur joie et toute leur consolation sur leur espérance. Ils se réjouissoient dans l'espérance de régner éternellement avec Jésus-Christ qui essuie-

roit toutes leurs larmes. Ils vivoient, dit saint Paul (1), dans une humble et douce *attente de leur espérance bienheureuse, et de l'avènement du grand Dieu de gloire.*

Cet apôtre veut-il relever le courage des fidèles, et leur montrer jusqu'où va le bonheur de leur condition ; tantôt il leur dit : *Nous serons élevés sur les nues au-devant de Jésus-Christ ; alors nous serons à jamais avec le Seigneur. Consolez-vous donc les uns les autres, en vous entretenant de ces aimables vérités* (2). Tantôt il s'écrie : *Si vous vivez de la vie ressuscitée de Jésus-Christ, ne cherchez plus que ce qui est au ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu; n'aimez, ne goûtez plus que les biens d'en haut* (3); ne comptez plus pour rien ceux d'ici-bas. Tantôt il leur promet que leur délivrance est prochaine : *Encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra; cependant il faut que tout juste vive de la foi* (4).

Ainsi vous voyez, mes Frères, que, bien loin de craindre la mort, ces Chrétiens si dignes de l'éternité avoient besoin qu'on leur promît qu'ils ne seroient pas encore long-temps sur la terre éloignés du Sauveur. C'étoit donc cette douce espérance qui les rendoit patiens dans les tribulations, intrépides dans les dangers, et qui leur faisoit chanter des cantiques de joie et d'actions de grâces dans les plus horribles tourmens.

Nous voyons par les saintes lettres, que, suivant les paroles du Fils de Dieu, qui avoit mêlé à dessein

(1) *Tit.* II. 13. — (2) *I Thessal.* IV. 16, 17. — (3) *Coloss.* III. 1, 2. — (4) *Hebr.* X. 37, 38.

dans ses prédictions la ruine prochaine de Jérusalem avec celle de l'univers, ces premiers fidèles croyoient communément (et cette croyance les consoloit) que le monde finiroit bientôt. La brièveté de la vie, la mort prompte, le jugement du monde entier, où Jésus-Christ accomplira son règne et triomphera de tous ses ennemis; ces objets, dis-je, qui effraient nos lâches Chrétiens qui n'ont pas le courage de les regarder fixement, étoient pour ceux-ci des objets de ferveur et de confiance. Nous apprenons même de saint Augustin, qu'il n'y avoit que leur soumission aux volontés de Dieu, leur désir de souffrir pour sa gloire et pour perpétuer l'Eglise en multipliant les fidèles, qui les empêchât de se procurer eux-mêmes la mort. Ils attendoient encore plus impatiemment le second avènement du Fils de Dieu, que les patriarches et les prophètes mêmes n'avoient attendu le premier. Bon Dieu, à quoi sommes-nous réduits? où est notre religion? et qu'est donc devenue cette foi que nous avons reçue comme une précieuse succession de ces premiers héros du christianisme? foi si vive, si courageuse en eux; foi si languissante, si étouffée en nous, par un vil intérêt, par des plaisirs grossiers et honteux, par des honneurs vains et chimériques!

Mais, dira-t-on, la sainte Vierge, que vous proposez ici pour modèle, étoit pleine de grâce : ainsi, en souhaitant de mourir, elle soupiroit après un bonheur assuré. Marie étoit pleine de grâce, il est vrai, et elle se confirmoit tous les jours; cependant, au lieu de craindre comme nous la mort, elle ne craignoit que la vie : la vie, dis-je, dont elle faisoit un

usage si innocent; la vie dont elle ménageoit tous les momens pour l'accroissement de ses mérites, elle en souhaitoit pourtant la fin : tant elle avoit peur de s'y égarer des voies de Dieu!

Et nous, qui sommes si vides de grâce, et si abusés des folies trompeuses du monde, si esclaves de la chair et du sang, si déraisonnables pour nos intérêts, si accoutumés au mensonge et à l'artifice, si indiscrets et si malins dans nos paroles, si vains et si déréglés dans notre conduite, si fragiles dans les tentations, si téméraires dans les dangers, si inconstans et si infidèles dans nos meilleures résolutions, nous ne craindrons pas d'abuser de la vie, nous oserons en souhaiter la durée; et nous craindrons au contraire la fin de ces épreuves continuelles où notre salut est si terriblement hasardé!

Mais, dira-t-on encore une fois, Marie n'avoit pas besoin de faire pénitence; la mort ne pouvoit que couronner toutes ses vertus. Si nous étions aussi prêts à mourir qu'elle, nous voudrions comme elle mourir; mais, dans la corruption où nous sommes, nous avons besoin de délai pour expier nos fautes; il n'appartient qu'aux innocens de se hâter de comparoître devant leur juge.

Voilà, mes Frères, tout ce que les hommes, aveuglés par l'amour de la vie, peuvent dire de plus plausible pour se justifier. A cela je réponds deux choses.

1° Vous n'êtes point, dites-vous, dans les dispositions de Marie. J'en conviens, mes Frères, j'en conviens; et c'est cette opposition extrême entre son état et le vôtre, que je déplore. Vivez comme elle,

et vous serez dignes comme elle d'aspirer au bonheur d'une sainte mort. Si vous voulez cesser de craindre la mort, ôtez la cause funeste de cette crainte. Vivez comme ne comptant point sur la vie. Usez de ce monde, c'est saint Paul qui vous parle, *usez de ce monde comme n'en usant point; car ce monde*, qui vous enchante, *n'est qu'une figure qui passe* (1), et qui passe dans le moment qu'on en croit jouir.

Mais ne vous trompez point vous-mêmes, et n'espérez pas tromper Dieu. N'alléguez point vos propres péchés pour vous autoriser dans votre attachement aux choses présentes. Quoi, parce que vous avez jusqu'ici abusé de la vie, vous prétendez que c'est une bonne raison de désirer encore de la prolonger! Tout au contraire, vous devez être ennuyés de vivre, puisque la vie vous expose chaque jour à perdre Dieu éternellement. Tandis que vous vivrez amusés par vos sens, enivrés des choses les plus frivoles, vous ne serez jamais prêts à mourir, et vous demanderez toujours à vivre, fondés sur des propos vagues de pénitence. Mais renversez cet ordre : au lieu de faire dépendre vos dispositions pour la mort, de votre attachement à la vie, faites tout au contraire, comme il est juste, dépendre votre détachement de la vie d'un sincère désir de la mort. Dites désormais en vous-mêmes : C'est au-delà de cette vie que sont tous nos vrais biens; hâtons-nous donc d'y parvenir. Soupirons, gémissons, comme dit saint Paul (2), de nous voir encore sujets malgré nous à la vanité et aux passions du siècle. Le meilleur

(1) *I Cor.* VII. 31. — (2) *Rom.* VIII. 20, etc.

moyen de nous rendre dignes de la gloire d'une autre vie, c'est de mépriser et de sacrifier sans réserve tout ce qui nous amuse dans celle-ci.

2° Remarquez, dit saint Augustin, combien vos projets de pénitence ont été jusqu'ici mal exécutés. Combien de fois *environnés des douleurs de la mort,* comme parle le Roi-prophète (1), avez-vous demandé à Dieu quelque temps et quelque terme, afin que l'avenir réparât le passé! Mais ce temps demandé et accordé uniquement pour repasser toutes vos années dans l'amertume de votre cœur, pour pleurer vos iniquités, à quoi ne l'avez-vous pas prodigué follement! Bien loin de vous délivrer de vos chaînes, vous n'avez fait que les appesantir. Chaque jour n'a servi qu'à fortifier la tyrannie de vos habitudes criminelles, qu'à augmenter l'impénitence de votre cœur, qu'à abuser du temps, de la santé, des biens, et de la grâce même. Chaque jour a augmenté vos comptes, en sorte que vous êtes devenus insolvables.

Ici, Chrétiens, j'interpelle votre conscience; je ne veux point d'autre juge que vous. Etes-vous maintenant mieux préparés à comparoître devant Dieu que vous ne l'étiez autrefois? Si vous l'êtes, profitez de ce temps; demandez à Dieu que sa miséricorde, pour prévenir votre inconstance, se hâte de vous enlever du milieu des iniquités. Si vous ne l'êtes pas, rendez-vous au moins, rendez-vous à une expérience si convaincante. Concluez, dit saint Augustin, qu'en demandant de vivre, vous demandez plutôt de continuer vos infidélités que d'en commencer la réparation. De bonne foi, concluez donc que c'est plutôt

(1) *Ps.* XVII. 5.

l'amour des plaisirs de la vie, que celui des austérités de la pénitence, qui vous éloigne de la mort; et si vous manquez de courage pour aller jusqu'où votre foi vous appelle, du moins soupirez, rougissez de votre foiblesse; du moins avouez avec confusion que vous n'avez pas les sentimens que votre religion vous inspire.

Plus vous craignez, mes Frères, de quitter ce monde, plus il convient à votre salut que vous le quittiez promptement. Plus vous l'aimez, plus il vous est nuisible; car rien ne prouve tant que vos lâches dispositions, combien la vie est un danger, combien la mort seroit une grâce pour vous.

O aimable Sauveur, qui, après nous avoir appris à vivre, n'avez pas dédaigné de nous apprendre aussi à mourir, nous vous conjurons, par les douleurs de votre mort, de nous faire supporter la nôtre avec une humble patience, et de changer cette peine affreuse qui est imposée à tout le genre humain, en un sacrifice plein de joie et de zèle. Oui, bon Jésus, soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes à vous. En vivant, hélas! nous n'y sommes qu'avec la triste crainte de n'y être plus un moment après. Mais en mourant, nous serons à vous pour jamais, et vous serez aussi tout à nous, pourvu que le dernier soupir de notre vie soit un soupir d'amour pour vous, et qu'ainsi la nature se perde dans la grâce. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE

DE SAINT BERNARD.

SA VIE SOLITAIRE, ET SA VIE APOSTOLIQUE.

Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini.

La voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur. En saint Luc, chap. III.

Le prophète Isaïe, élevé en esprit au-dessus de lui-même, avoit entendu une voix mystérieuse qui préparoit déjà au désert le passage du peuple de Dieu pour son retour de la captivité de Babylone, deux cents ans avant qu'il s'accomplît : mais ce retour n'étoit qu'une figure de la vraie délivrance réservée au Sauveur; et saint Jean étoit, comme nous l'apprenons de l'Évangile, cette voix promise pour préparer les hommes à être délivrés par le Fils de Dieu.

Aujourd'hui, mes Frères, Bernard, marchant sur les traces de Jean, fait retentir le désert de ses cris, et il remplit la terre des fruits de la pénitence qu'il prêche. Il est, dans ce dernier âge du monde, la voix qui crie encore : Préparez la voie du Seigneur

pour le second avènement de Jésus-Christ. *Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini.*

Par la vie solitaire de Bernard, le désert refleurit, et l'état monastique reprend son ancienne gloire. Par la vie apostolique de Bernard, le siècle est réformé, et l'Eglise triomphe. La voilà donc cette voix qui du désert se fait entendre aux extrémités de la terre. Il est tout ensemble le patriarche des solitaires, et l'apôtre des nations. Ces deux réflexions, mes Frères, feront tout le sujet de ce discours.

O Sauveur, qui lui donnâtes de faire votre œuvre, donnez-moi d'en parler. Que ces torrens de lumière et de grâce, qui coulèrent de sa bouche pour inonder les villes et les provinces, passent encore de ma bouche, quoique pécheur, jusqu'au fond des cœurs. Donnez, donnez, Seigneur, selon la mesure de notre foi; donnez pour la gloire de votre nom, et pour la nourriture de vos enfans.

Marie, qu'il a invoquée avec une si tendre confiance, nous vous invoquons avec lui. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

A quoi n'est-on pas exposé, mes Frères, non-seulement par la malice des hommes et par sa propre fragilité, mais encore par les dons de Dieu ! Dès sa plus tendre enfance, Bernard est aux prises avec des compagnies impudentes, qui veulent lui arracher son innocence; avec sa propre beauté, qui est un scandale, selon le Sage; enfin avec son esprit même, qui le tente de vanité sur le succès de ses études. Ainsi tout se tourne en piéges. Nous abusons des bienfaits mêmes qui sortent des pures mains de Dieu,

pour l'oublier, et pour nous complaire en nous-mêmes. Mais rien ne peut ravir à Jésus-Christ ce qu'il tient dans sa main, ce qu'il a choisi et scellé du sceau de sa dilection éternelle. L'homme, quand Dieu le mène par la main, passe sans hésiter au travers des ombres de la mort; il marche sur l'aspic et le basilic; il foule aux pieds le lion et le dragon : mille flèches à sa gauche, et dix mille à sa droite, tombent à ses pieds, et il demeure invulnérable. Déjà une voix douce et intérieure, qui fait tressaillir Bernard jusque dans la moelle des os, l'appelle au désert. En vain ses proches et ses amis veulent l'arrêter, il les entraîne par la rapidité de sa fuite. Le plus jeune d'entre ses frères voyant tous les autres qui abandonnent l'héritage paternel, et qui s'enfuient tout nus pour porter la croix après Jésus-Christ, s'écrie : Quoi donc, mon frère, vous prenez le ciel, et vous ne me laissez que la terre! L'enfant suit la sainte troupe. Ainsi Bernard, à l'âge de vingt-trois ans, s'avance vers la solitude, et mène avec lui comme en triomphe la chair et le sang vaincus. Trente parens ou amis, dont il brise les liens, sont les hosties vivantes et de bonne odeur qu'il présente à Dieu.

Apprenez ici, mes Frères, à espérer contre toute espérance, et à ne vous décourager jamais dans l'œuvre de la foi. Étienne, abbé de Cîteaux, succomboit dans l'attente de quelque secours. Ses disciples mouroient; l'austérité de sa maison épouvantoit ceux qui songeoient à s'y dévouer. Au moment où tout va périr (car Dieu se plaît à attendre jusqu'à l'extrémité pour éprouver les siens) Dieu rétablit

blit tout sur les ruines de toutes les ressources humaines. Accourez, Bernard, accourez; consolez le saint vieillard, et soutenez la maison de Dieu chancelante. Parmi les trente novices, en voici un qui, étant le chef et le modèle de tous les autres, se demande chaque jour à soi-même : Que suis-je venu faire ici? Il regrette le temps nécessaire au sommeil; les repas, après les plus longs jeûnes, sont pour lui des croix. Au bout d'un an, il ignore encore comment la maison où il est est faite; il ne distingue pas les alimens dont il est nourri; toute curiosité est éteinte, tout sentiment est étouffé; l'esprit d'oraison absorbe tout, et le travail même des mains ne peut le distraire.

Malgré sa jeunesse, il fut envoyé pour fonder une nouvelle colonie de solitaires dans l'affreuse vallée de Clairvaux, où il ne paroissoit d'autres vestiges d'hommes que ceux des voleurs. Là, souvent les frères furent réduits à se nourrir d'herbes et de feuilles. Mais le nouvel abbé, devenu implacable contre la nature, est insensible à tous ses besoins, et d'autres désirs enflamment son cœur. Lorsque ses religieux, affligés par les tentations, viennent les apporter dans son sein pour se soulager et s'accuser d'être encore foibles, saint Bernard, au lieu de les consoler, gémit de trouver qu'ils sont encore hommes, eux qu'il veut déjà voir transformés en anges. Cependant ils souffroient en paix l'âpreté de ses corrections. Cette humilité si douce et si tranquille ouvrit enfin ses yeux. C'est dans la fournaise de la tentation, disoit-il alors, que l'or se purifie; le vrai père doit être le consolateur de ses enfans, et les réfugier sous

ses ailes comme l'oiseau ses petits pendant la tempête. Mais la nature, toujours irrégulière, passoit de cet excès de sévérité dans un autre excès de découragement, et il alloit se condamner au silence, si une vision céleste ne l'eût instruit et rassuré dès ce moment. Ne craignez rien, disciples de Bernard; la grâce est répandue d'en haut sur ses lèvres; une loi de clémence est imprimée sur sa langue, il ne sortira plus de sa bouche que sagesse et douceur.

Qu'il est beau, mes Frères, d'entendre Guillaume de Saint-Thierri, historien de sa vie, nous raconter le premier voyage qu'il fit à Clairvaux! « Je crus » d'abord, dit-il, voir les déserts d'Égypte peuplés » de solitaires : une étroite et profonde vallée, environnée de hautes montagnes couvertes de sombres » forêts; des bâtimens pauvres comme des cabanes » de bergers, et faits de la main même des solitaires; » la vallée toute remplie d'hommes sans cesse en » mouvement, et néanmoins l'ordre et le silence ré- » gnant de toutes parts; nul autre bruit que celui » des travaux et des louanges de Jésus-Christ; les » frères nourris d'un pain grossier et presque de » terre, qu'ils gagnent à la sueur de leur front; des » yeux baissés et presque éteints; des visages pâles et » décharnés, mais sur lesquels reluit la sérénité de » l'amour de Dieu; des corps exténués et abattus, » qui ne sont animés que par la joie du Saint-Esprit, » et par l'espérance céleste. » Bernard parut néanmoins, mes Frères, aux yeux de Guillaume étonné, le plus précieux ornement de sa solitude. Il vit dans un cilice, et sous de vils habits, un jeune homme d'une beauté délicate, mais presque effacée; d'un

naturel vif et exquis, mais languissant, et poussé par austérité jusque aux portes de la mort. Pour obéir à l'évêque de Châlons, qui avoit alors sur lui toute l'autorité de l'ordre, il rétablissoit sa santé en se nourrissant de lait et de légumes.

O vous que les moindres infirmités alarment, et qui ne cessez d'écouter la nature lâche et avide de soulagement; vous qui ne rougissez point de priver l'ame de ses vrais alimens, qui sont les jeûnes et la prière, pour donner au corps ce qui ne sert qu'à l'amollir et à le perdre; venez, et voyez ce que l'homme de Dieu ne donne qu'à regret au corps du péché, lors même qu'il est prêt à tomber en ruine.

En revenant de Liége, le pape Innocent II passa peu de temps après à Clairvaux, et admira le même spectacle. Ses yeux ne pouvoient se rassasier de voir ces anges de la terre. Il répandit des larmes de joie, et les évêques qui le suivoient ne purent s'empêcher de pleurer avec lui. O douces larmes! qui nous donnera maintenant de pleurer ainsi, pour essuyer ces autres larmes si amères que nous arrachent tous les jours tant de misères et tant de scandales? O bienheureuse joie de l'Eglise, quand est-ce que Dieu vous ramènera sur la terre! O hommes immobiles, dont les yeux ne daignent pas même s'ouvrir pour jeter un regard sur ce que l'univers a de plus révéré! Ils sont dans cette assemblée comme n'y étant pas; la présence de Dieu les ravit aux autres et à eux-mêmes.

Pendant que Bernard plante et arrose, Dieu donne l'accroissement. Cultivé par des mains pures, le désert germe, fleurit, et jette une odeur qui embaume

toute l'Église. Dans ce champ hérissé de ronces et de buissons sauvages, naissent les myrtes; à la place des épines croissent les lis. Jetez les yeux, mes Frères, sur ce grand arbre planté à Clairvaux. Naguère ce n'étoit qu'une foible plante qui rampoit sur la terre, et dont tous les vents se jouoient : maintenant il porte ses branches jusque dans le ciel, et il les étend jusqu'aux extrémités de la terre. C'est qu'il est planté le long des eaux, et qu'un fleuve de grâce baigne ses plus profondes racines. La postérité de Bernard est bénie comme celle d'Abraham. Comment, dit-il en lui-même, moi tronc stérile, ai-je donné la vie à tous ceux-ci? D'où me viennent tant d'enfans et tant d'héritiers de ma pauvreté et de ma solitude? De Flandres, d'Aquitaine, d'Italie, d'Allemagne, ils viennent en foule. O vents! portez-les sur vos ailes dans le sein de leur père; et que tous les peuples de l'univers, rendant gloire à Dieu, admirent sa fécondité.

Voulez-vous voir, mes Frères, la tige qui porte tant de fruits? voyez Bernard. Les lumières qu'il verse sur les siens, il les puise non dans l'étude, mais dans la prière; et il est, dit-il lui-même, bien moins instruit par les raisonnemens des livres, que par le silence de son désert. Ce n'est plus cet homme d'un zèle sauvage et impatient contre les moindres imperfections : au contraire, c'est une mère tendre, qui se fait tout à tous, qui d'une main présente le pain solide aux forts, et de l'autre tient dans son sein les petits suçant sa mamelle. Il ne peut sans pleurer voir expirer le moindre de ses enfans; et malgré leur multitude innombrable, il a assez de tendresse pour

en faire sentir à tous. Ils sont la prunelle de ses yeux, qu'à peine ose-t-il toucher. Faut-il les corriger? aussitôt son cœur saigne. Remarquez la délicatesse d'une charité qui craint tout. Je suis, dit-il, mes chers enfans, pressé entre deux extrémités, de même que l'Apôtre, et je ne sais que choisir. Serai-je content d'avoir déchargé ma conscience en vous disant la vérité, ou bien m'affligerai-je de vous l'avoir dite sans fruit? A Dieu ne plaise qu'une mère se console de la mort de son fils, parce qu'elle n'a rien négligé pour sa guérison! On trouvoit qu'il supportoit trop les naturels incorrigibles; mais souvent la patience faisoit dans ces ames dures des changemens qu'on n'auroit osé espérer. Apprenez donc, vous que Dieu élève sur la tête des autres hommes pour les gouverner, apprenez à vous abaisser à leurs pieds, à souffrir, à vous taire, à attendre de Dieu ce que vous ne pouvez obtenir des hommes. L'humilité surmonte tout. Apercevoit-il que quelqu'un fût ému contre lui : « Je me soumettrai à » vous, lui disoit-il, malgré vous, et malgré moi-» même. » C'est à ce prix, mes Frères, qu'on enlève les cœurs, et qu'on entraîne tout ce qui résiste. Malheur, malheur à nous qui trouvons souvent l'œuvre de Dieu impossible, parce que nous la faisons sans foi et avec négligence! Malheur à nous, qui nous plaignons des obstacles que notre hauteur même, notre indiscrétion ou notre lâcheté a formés!

Faut-il s'étonner, mes Frères, si après tant de travaux et de douleurs, à l'âge de soixante-trois ans, la victime depuis si long-temps languissante achève de se consumer? « J'ai reçu, écrivoit-il alors à Ar-

» nauld abbé de Bonneval, votre lettre avec ten-
» dresse, mais non pas avec plaisir ; car quel plaisir
» pourrois-je avoir dans une vie qui est un abîme
» d'amertumes? Le sommeil m'a quitté, afin que la
» douleur ne me quitte plus. » Vous le voyez dans ces tendres et courageuses paroles, vous le voyez lui-même, qui, jusque dans les bras de la mort, conserve encore ces tours vifs et ingénieux. Le voilà cet homme intérieur qui se renouvelle de jour en jour sur les ruines du vieil homme prêt à expirer. A la nouvelle de sa défaillance, le silence du désert est troublé, tout est ému, tout gémit, tout pleure. Les évêques et les abbés accourent. « Me voici, leur
» disoit Bernard, entre le désir d'aller à Jésus-
» Christ et celui de ne me point séparer de vous;
» mais le choix n'appartient qu'à Dieu. » Il est déjà fait, mes Frères, ce choix. Il ne tenoit plus à la terre; il échappoit aux tendres embrassemens des siens; et parmi les soupirs de sa sainte maison désolée, son ame s'envola dans la joie de son Dieu.

O père! ô père! disoient-ils frappant leur poitrine ; ô père! ô conducteur des enfans d'Israël! pourquoi nous délaisser? Hélas! la lampe ardente est éteinte dans la maison de Dieu. Malheur, malheur à nous! car nous avons péché, et Dieu nous frappe.

O enfans, écoutez la voix de votre père. O filles de Bernard, ce n'est pas moi pécheur et indigne d'être écouté, c'est Bernard même qui vous parle du haut des cieux, où il règne avec Jésus-Christ. Là il règne avec lui ; de là il descendra avec lui lorsque le Fils de l'homme viendra juger la terre. Que lui ré-

pondrez-vous, quand il vous demandera ce feu divin que le souffle de sa bouche avoit allumé ici-bas? Brûle-t-il encore vos cœurs?

O solitude, cher asile des ames vierges! dérobe au monde trompeur et aux traits enflammés de Satan les filles de Bernard. Qu'elles ignorent le siècle contagieux, et qu'elles ne désirent rien tant que d'en être ignorées. Qu'elles sentent combien il est doux d'être oubliées par les enfans des hommes, quand on goûte les dons de l'époux sacré.

O réforme, ô réforme, qui as coûté à Bernard tant de veilles, de jeûnes, de larmes, de sueurs, de prières ardentes! pourrions-nous croire que tu tomberois? Non, non, que jamais cette pensée n'entre dans mon cœur. Périsse plutôt le malheureux jour qui éclaireroit une telle chute! Quoi! Bernard verroit-il lui-même, du sanctuaire où il est couronné, sa maison ravagée, son ouvrage défiguré, et ses enfans en proie aux désirs du siècle? Plutôt, que mes deux yeux se changent en fontaines de larmes; plutôt, que l'Eglise entière gémisse nuit et jour, pour ne laisser pas tourner en opprobre ce qui fait sa gloire!

O épouses de l'Agneau, vous consolez l'Eglise des outrages que lui font ses propres enfans; vous essuyez les larmes qu'elle répand sur le déluge d'iniquité qui couvre la face de la terre. Ne lui arrachez pas cette consolation; n'ajoutez pas douleur sur douleur; ne venez pas, avec des mains parricides, déchirer ses plaies où le sang ruisselle déjà: mais souvenez-vous que le sel de la terre est bientôt affadi et foulé aux pieds. Si peu que le cœur s'ouvre à la

vanité et à la joie mondaine, il en est enivré. D'abord on dit que ce n'est rien, mais ce rien décide de tout. Un amusement dangereux sous le nom d'une consolation nécessaire; une occupation qui paroît innocente, mais qui dissipe un esprit lassé du recueillement et ennuyé de ses exercices; une amitié où l'on s'épanche vainement, et où le cœur déjà amolli se fond comme la cire; une liberté de juger, d'où naissent les murmures, qui ôte le goût de l'heureuse simplicité, et qui rend tout amer dans l'obéissance; enfin une réserve secrète et imperceptible qui partage le cœur, qui irrite Dieu jaloux : Vierges, fuyez l'ancien serpent qui se glisse sous l'herbe et parmi les fleurs; Vierges, fuyez; toutes ses morsures sont venimeuses. O filles de Bernard, montrez-moi votre père vivant en vous. Il ranima la discipline monastique presque éteinte en son temps : voudriez-vous la laisser périr dans le vôtre, où elle demande elle-même de conserver sa gloire par vous? Entraîné malgré lui au milieu du siècle par les princes et pour les intérêts de la religion, il conserva le recueillement, la simplicité, la ferveur : perdriez-vous toutes ces vertus dans le silence et dans la solitude?

Mais remarquez ce qui fit de lui un mur d'airain contre tous les traits lancés par l'ennemi. C'est que jamais il ne parla aux hommes dans sa solitude, que pour répandre les dons de Dieu. Vierges du Seigneur, ne vous laissez donc voir à ceux du dehors qu'en des occasions courtes et rares, pour les édifier, pour rentrer vous-mêmes aussitôt après, avec plus de goût, dans la vie cachée. Il ne se montroit que pour faire sentir Jésus-Christ par des bienfaits mi-

raculeux ; encore même craignoit-il ses propres miracles, et il n'osoit les faire à Clairvaux, de peur d'attirer dans sa solitude le concours des peuples. L'amour de son désert lui fit refuser l'évêché de Rheims et celui de Milan. Loin donc, filles de Bernard, loin ces songes flatteurs qui pourroient enchanter vos sens! Loin cette figure maudite qui passe; ce monde, fantôme de gloire qui va s'évanouir! Enfin si l'on a vu Bernard sortir plusieurs fois de Clairvaux, c'est par les ordres exprès du Pape, et pour les plus pressans besoins de l'Eglise. Alors c'étoit Jean sorti du désert pour rendre témoignage au Sauveur et pour instruire sans crainte les rois. Il est temps, mes Frères, de vous le faire voir dans ce travail apostolique.

SECOND POINT.

Dans le douzième siècle de l'Eglise, Dieu irrité contre les hommes avoit frappé de sa verge de fer les pasteurs de son peuple; le troupeau languissoit loin des pâturages, à la merci des loups dévorans. L'antipape Anaclet allume un feu qui court de royaume en royaume, et rien ne peut l'éteindre. Innocent II, choisi pour ses vertus, succombe, et se sauve à Pise. Les nations flottantes ne savent où est le vrai pasteur. L'Eglise de France assemblée à Etampes, ne voit que Bernard qui en puisse décider, et elle attend que Dieu parlera par sa bouche. En effet, éclairée par lui, elle tend les bras et ouvre son sein au vrai pontife fugitif. Aussitôt je vois Bernard ranimer par la vigueur de ses conseils le Pape et les cardinaux ; ramener à l'unité, par ses douces insinuations, le roi

d'Angleterre ; arrêter par l'autorité de sa vertu l'empereur Clotaire qui veut profiter du trouble pour renouveler sa prétention des investitures ; engager même ce prince à amener Innocent à Rome, pour détrôner le superbe Anaclet ; faire tenir un concile à Pise, où tout l'Occident, d'une seule voix, excommunia l'antipape ; enfin vaincre la ville de Milan obstinée dans le schisme, en déployant sur elle par ses miracles toute la vertu du Très-Haut. Ainsi parle, ainsi agit l'homme de Dieu, quand Dieu l'envoie.

Et toi, fier duc d'Aquitaine, qui soutiens encore de tes puissantes mains le schisme penchant à sa ruine, tu seras toi-même, comme un nouveau Saül, abattu et prosterné pour être converti. Tu frémis, tu ne respires contre les saints que sang et que carnage. En vain tu fuis la conférence de l'homme de Dieu ; en vain tu persécutes les pasteurs ; tu tomberas. Arrête, voici Bernard qui vient à toi avec l'Eucharistie dans ses mains. Je vois son visage enflammé, j'entends sa voix terrible. Ecoutons, mes Frères, ce qu'il lui dit :

« Toute l'Eglise vous a conjuré, et vous avez rejeté » ses larmes. Voici le Fils de la Vierge, chef de l'E- » glise que vous outragez. Le voici votre juge, devant » qui tout fléchit le genou, dans le ciel, sur la terre » et jusqu'aux enfers. Le voici votre juge, qui tient vo- » tre ame dans ses mains : le mépriserez-vous aussi ? » A ce coup foudroyant, le persécuteur tombe aux pieds de Bernard, et on ne peut le relever ; ce lion rugissant devient un agneau.

Hâtons-nous, mes Frères, de suivre notre saint

Bernard, comme un éclair, perce de l'Orient jusqu'à l'Occident. Le voilà déjà jusque aux extrémités de l'Italie. En passant à Rome, il a donné le coup mortel au schisme naissant. Les justes y sont consolés, les égarés reviennent sur leurs pas, l'édifice d'orgueil et de confusion est sapé par les fondemens. Roger, roi de Sicile, par lequel le schisme respire encore, veut faire conférer à Salerne Bernard avec Pierre de Pise, profond jurisconsulte et grand orateur, attaché au parti d'Anaclet. Discours insinuans et persuasifs de la sagesse humaine, vous ne pouvez rien contre la vérité de Dieu. Le prince, endurci comme Pharaon, sera vaincu dans une bataille, selon la prédiction de Bernard ; et Pierre de Pise, frappé par la voix de l'homme de Dieu, viendra humble et tremblant aux pieds du vrai pasteur qu'il a méconnu.

C'en est fait, mes Frères, c'en est fait ; les dernières étincelles d'une flamme qui avoit volé dans toute l'Europe, s'éteignent : tout est fait un seul pasteur, un seul troupeau ; et Bernard, qui avoit travaillé sept ans à la réunion, partit de Rome cinq jours après qu'elle fut consommée, pour rentrer dans sa solitude.

Elle ne put, mes Frères, le posséder long-temps ; car puissance lui fut donnée sur les cœurs pour devenir l'ange de paix. Joignez-vous à moi pour le considérer, tantôt annonçant à Louis le Gros, avec toute l'autorité d'un prophète, la destinée de sa famille et de sa couronne, pour réconcilier avec lui les évêques ; tantôt mettant ses religieux en prières, et entrant dans le camp de Louis le Jeune, pour faire tomber de ses mains le glaive déjà tourné contre Thibaut

comte de Champagne; tantôt ne promettant à la Reine qu'elle auroit un fils, qu'à condition qu'elle feroit conclure une paix; enfin sauvant la ville de Metz de l'embrasement d'une guerre qui alloit la réduire en cendres.

Mais que dirai-je de cette croisade qu'il publia pour secourir les Chrétiens d'Orient, et dont la fin fut si malheureuse; entreprise néanmoins, autorisée par les ordres du Pape, par le désir des princes, et par tant de signes miraculeux? O Dieu, terrible dans vos conseils sur les enfans des hommes! il est donc vrai qu'après leur avoir inspiré un dessein, vous les rejetez de devant votre face; soit qu'ils se rendent eux-mêmes dans la suite indignes d'être les instrumens de votre providence, ou que vous ne leur ayez mis vous-même dans le cœur cette entreprise, que pour les faire passer par une confusion salutaire! Quoi qu'il en soit, mes Frères, au moment où la France consternée apprit la défaite entière des croisés, Bernard dit ces paroles: « J'aime mieux que le » murmure des hommes se tourne contre moi que » contre Dieu. » Ensuite tenant dans ses mains un enfant aveugle qu'on lui présentoit: « O Dieu, s'é- » cria-t-il, s'il est vrai que votre Esprit m'ait inspiré » de prêcher la croisade, montrez-le en éclairant cet » enfant aveugle. » A peine le saint eut prié, que l'enfant s'écria: « Je vois. »

Mais quelle victoire de l'Eglise se présente à moi? Où sont-ils ces vains philosophes, curieux des secrets d'une sagesse toute terrestre? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie cette sagesse présomptueuse? Taisez-vous, Abailard; votre subtilité sera confondue. Gil-

bert de La Porrée, qui faites gémir toute l'Eglise par vos profanes nouveautés, revenez à la sainte doctrine qui est annoncée depuis les anciens jours. O Henri, par vous les saints du Seigneur sont méprisés, et les cérémonies les plus vénérables sont tournées en dérision. Mais Bernard marche vers Toulouse, où l'erreur domine. Pourquoi fuyez-vous, ô Henri, vous qui promettiez à votre secte les armes lumineuses de l'Evangile ? Le mensonge, en qui vous espériez, vous abandonne à votre foiblesse; vous ne pouvez soutenir la vue de Bernard, de qui sortent les rayons les plus perçans de la vérité.

Ici, mes Frères, les miracles déjà innombrables se multiplient pour venger la vérité méprisée, et pour abattre toute tête superbe qui s'élève contre la science de Dieu. Seigneur Jésus, vous avez dit que vos disciples, en votre nom, surpasseroient toutes vos œuvres : mais ce que vous avez donné à vos apôtres pour planter la foi, vous le renouvelez encore à la face de tant de nations, pour faire refleurir cette foi presque déracinée. Que vois-je, que vois-je, mes Frères ? Je me crois transporté dans la cité sainte; je crois voir la Palestine que le Seigneur visite encore. Une vertu bienfaisante sort de Bernard; elle coule sans peine comme de sa source, et elle semble même lui échapper. Il guérit toutes les langueurs; la fièvre lui obéit, et tous les maux s'enfuient. Les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les paralytiques emportent leurs lits, la santé est rendue aux mourans; il ouvre l'avenir et y lit comme dans un livre. A Sarlat, pour montrer qu'il a enseigné la vérité, il promet que les pains qu'il a bénis guériront tous les

malades qui en mangeront. « Oui, ceux qui auront » la foi, » reprit d'abord l'évêque de Chartres, craignant que Bernard ne promît trop. « Non, non, con» tinua Bernard, l'œuvre de Dieu est indépendante de » la foi. Qu'ils croient, ou qu'ils ne croient pas, ils se» ront guéris également. » En effet, la foule des malades, sans aucune exception, sentit la main de Dieu.

A Constance, en un seul jour, onze aveugles, dix estropiés et dix-huit boiteux sont guéris. A Metz, un seigneur puissant et impie résistant à sa voix ; « Vous » ne daignez pas, lui dit-il, écouter mes paroles, » un sourd les entendra. » Il met ses doigts dans les oreilles du sourd, et il le guérit. Dans une ville d'Allemagne, il aperçoit une femme aveugle et mendiante : « Vous demandez, lui dit-il, de l'argent, et » Dieu vous donne la vue. » Il la toucha, et en ouvrant les yeux elle admira la grâce de Dieu avec la lumière du jour. A Francfort, l'Empereur l'emporte lui-même sur ses épaules, de peur qu'il ne soit étouffé par les peuples sur lesquels il répand la santé. Il n'ose retourner dans les lieux où sa main et sa voix ont fait tant de prodiges. Tantôt il monte dans une barque; tantôt d'une fenêtre il envoie la vertu de Dieu sur les malades. Dans les places publiques, dès qu'il parle les larmes coulent, et les pécheurs frappent leur poitrine. Heureux qui peut toucher ses vêtemens, heureux qui peut du moins baiser les vestiges de ses pas imprimés sur le sable ! Ne faut-il pas, s'écrient les peuples, que nous écoutions l'homme que Dieu a exaucé?

J'avoue, mes Frères, et je le sens avec joie, que je succombe sous le poids des merveilles qui me restent à expliquer. Doux et tendres écrits, tirés et tissus du

nt-Esprit même; précieux monumens dont il a
ichi l'Eglise, rien ne pourra vous effacer; et la
te des siècles, loin de vous obscurcir, tirera de
us la lumière. Vous vivrez à jamais, et Bernard
ra aussi en vous. Par vous nous avons la conso-
on de le voir, de l'entendre, de le consulter et de
ueillir ses oracles. Par vous, ô grand saint, a re-
ti toute l'Eglise entière de cette trompette mys-
euse qui évangélisoit au milieu de Sion, et qui
nonçoit à Juda ses iniquités. Là les princes et les
teurs du peuple, les chefs des ordres, les solitaires
les hommes du siècle, tous sont jugés. Il tonne,
udroie, et les cèdres du Liban sont brisés par les
oles tranchantes qui sortent de sa bouche. Lettre
Archevêque de Sens, livre *de la Considération, au*
pe Eugène, faut-il, hélas! faut-il que vous soyez
ore, à notre confusion, une sentence d'anathême
tre notre siècle, aussi bien que contre celui dont
re nouveau Jérémie déploroit les maux! Mais avec
t de force, comment est-ce que tant de douceur
it se faire sentir? Ici coule l'onction descendue des
es sources des prophètes et des apôtres pour inon-
la maison de Dieu: ici je sens ces doux parfums
l'épouse qui distille l'ambre, et qui languit d'a-
ur dans le sein de l'époux, enivrée de ses délices.
O ames qui brûlez du feu de Jésus, venez, hâtez-
us d'apprendre dans son explication des Cantiques
consolations, les épreuves et le martyre des épou-
que Dieu jaloux veut purifier. D'où vient qu'à la
des siècles, qui semblent réservés à la malédic-
n, Dieu montre encore un homme qui auroit fait
gloire et la joie des premiers temps? C'est que l'E-

glise, selon la promesse de son époux, a une immortelle beauté, et qu'elle est toujours féconde malgré sa vieillesse. Ne falloit-il pas, dans ces temps de confusion et de péché, un renouvellement de lumières? Mais, hélas! ces jours de péché ne sont pas finis. Que voyons-nous dans les nôtres, mes Frères? Ce que nous serions trop heureux de ne voir jamais : vanité des vanités, et encore vanité, avec travail et affliction d'esprit sous le soleil. A la vue de tant de maux, je loue la condition des morts, et je plains les vivans. A quoi sommes-nous réservés? Tandis qu'au dehors tant de sectes superbes et monstreuses que le Nord enfanta dans le siècle passé, se jouent du texte sacré des Ecritures pour autoriser toutes les visions de leur cœur; tandis qu'elles tournent leur bouche vers le ciel pour blasphémer contre l'Eglise; les enfans de l'Eglise même déchirent ses entrailles, et la couvrent d'opprobres. On est réduit à compter comme des miracles de grâce, quelques Chrétiens sauvés du déluge de la corruption, et que l'ambition ne rend pas frénétiques. La multitude adore des divinités de chair et de sang, dont elle espère ce qu'on nomme fortune. *L'avarice, qui est une idolâtrie,* selon saint Paul, tient le cœur asservi. On n'adore plus, comme saint Chrysostôme le remarque, des idoles d'or et d'argent; mais l'or et l'argent mêmes sont adorés, et c'est en eux que l'on espère. Bien loin, bien loin de vendre tout, ajoute ce Père, comme les premiers Chrétiens, on achète sans fin : que dis-je, on achète? on acquiert aux dépens d'autrui, on usurpe par artifice et par autorité. Bien loin de soulager les pauvres, on en fait de nouveaux. Des créanciers sans nombre languissent

languissent, et sont ruinés faute d'avoir leur bien. Voyez-vous les Chrétiens qui se mordent, qui se déchirent, qui aiguisent leurs langues envenimées, et arment leurs mains pour les tremper dans le sang de leurs frères? Les voyez-vous eux-mêmes rongés par les noires fureurs de l'envie et de la vengeance? Les voyez-vous noyés sans pudeur dans les sales plaisirs, et abrutis par des passions monstrueuses? Dieu se retire; et dans sa colère il les livre aux désirs de leur cœur. Ils croient tout voir, ils croient tout entendre, et ils ne voient ni n'entendent rien. Ils marchent à tâtons sur le bord de l'abîme; l'esprit d'ivresse et de vertige les assoupit; ils mourront sans savoir ce qu'ils sont, ni qui les a faits.

Où est-il donc, mes Frères, ce bienheureux temps des persécutions, où Tertullien disoit aux persécuteurs : Entrez dans les prisons, et si vous trouvez dans les fers quelqu'un qui soit accusé d'autre crime que de la confession du Seigneur Jésus, assurez-vous qu'il n'est pas Chrétien : car le vrai Chrétien est celui qui, marchant dans la voie droite de l'Evangile, n'est accusé que pour la foi. Oserions-nous maintenant faire ce défi aux nations païennes, et nous surpassent-elles en crimes? Hélas! les Chrétiens sont maintenant accusés de tous les excès : que dis-je, accusés? ils s'accusent eux-mêmes, ou plutôt ils se vantent de tous les maux. Leur front ne sait plus rougir : le vice triomphe dans les places publiques, et la vertu honteuse va se cacher. Ce n'est plus pour éviter les louanges qu'elle se cache, c'est pour se dérober à l'insulte, à la dérision. Les bonnes œuvres sont devenues des œuvres de satan et de ténèbres, et

c'est le mal qui cherche la lumière. Je vois un autre vice encore plus affreux que ce vice brutal et impudent : c'est un vice hypocrite, qui veut faire le mal avec règle, et qui prend un air de sagesse pour autoriser sa folie. Il appelle le mal bien, et le bien mal. Il s'érige en réformateur, et rit de la simplicité des enfans de Dieu. Il ne rejette pas l'Evangile; mais, sous prétexte d'éviter le zèle indiscret, il énerve l'Evangile et anéantit la croix. Voilà l'iniquité qui croît sans mesure, et qui montera bientôt jusqu'à son comble. Quels discours viennent chaque jour frapper mes oreilles et déchirer mon cœur! J'entends, j'entends qu'on se moque de la piété. Dans un royaume où le prince veut faire régner Jésus-Christ, la vérité souffre encore violence. Les foibles rougissent de l'Evangile, comme du temps du paganisme. On insulte aux ames touchées, et on leur demande, comme à David : Où est votre Dieu?

Qui êtes-vous, ô hommes profanes qui riez ainsi lorsque vous voyez un pécheur renouvelé en Jésus-Christ, qui va contre le torrent de toutes ses passions? Quoi donc, vous ne sauriez souffrir qu'on se déclare hautement pour le Dieu qui nous a créés! Selon vous, c'est une foiblesse que de craindre sa justice éternelle et toute-puissante, et que de n'être pas ingrat à ses bontés. Selon vous, c'est une folie que de vivre selon la foi, dans l'espérance d'une vie éternellement bienheureuse. Qui êtes-vous donc, ô hommes qui vous jouez ainsi de la religion, aussi bien que des hommes qui la veulent suivre? Êtes-vous d'une autre religion? n'en croyez-vous aucune? Allez donc hors de nos églises, loin de nos mystères,

vivre sans espérance, sans Sauveur, sans Dieu; allez où votre désespoir impie et brutal vous va précipiter. Mais, hélas! qui pourroit le croire? vous êtes chrétiens, et vous avez promis de renoncer au monde et à ses pompes, de porter la croix avec Jésus-Christ, et de mépriser tout ce qui se voit, pour aspirer à ce qu'on ne voit pas. Encore une fois, vous l'avez promis, vous n'oseriez nier votre promesse, vous n'oseriez renoncer au salut, vous tremblez quand la mort prochaine vous montre l'abîme qui s'ouvre à vos pieds. Malheureux! insensés! vous voulez qu'on vous croie sages, et vous traitez de fous ceux qui, espérant des biens auxquels vous ne prétendez pas renoncer, travaillent à s'en rendre dignes! O renversement du sens humain! ô folie monstrueuse! O démons, vous les possédez : ce n'est pas eux qui parlent; et quand ils ne songent qu'à rire, c'est vous qui blasphémez en eux!

Il faudroit, mes Frères, un autre Bernard pour ramener la vérité et la justice parmi les hommes: encore ne sais-je si cette impiété inconnue à son siècle, et si enracinée dans le nôtre, ne résisteroit pas à sa parole et à ses miracles. Ne vous parle-t-il pas tous les jours par ses écrits et par les histoires du temps qui attestent tout ce qu'il a fait? Écoutons-le, mes Frères.

Du moins, du moins en ce jour gardez-vous d'endurcir vos cœurs, ô mes enfans! (C'est ainsi qu'il vous parle, et qu'il a droit de vous parler, lui qui a renouvelé votre nation dans la grâce de l'Evangile.) O mes enfans, faudra-t-il donc que je m'élève contre vous au jugement de Dieu? La lumière que

vos pères ont vue, et qui de génération en génération a rejailli jusque sur vous, ne servira-t-elle qu'à éclairer vos iniquités ? Que n'ai-je point souffert pour vous présenter tous ensemble comme une seule vierge sans tache à l'époux sacré ? Mais que vois-je au milieu de vous, ô mes enfans ? Je vous ai offert la bénédiction, et vous l'avez rejetée : la malédiction viendra, elle viendra, et vous en serez inondés; elle distillera sur vos têtes goutte à goutte jusqu'à la fin. Non, je ne serai plus votre père, j'endurcirai mon cœur et mes entrailles pour vous rejeter à jamais; je vous méconnoîtrai, je rougirai de vous au temps de Jésus-Christ; je demanderai vengeance de mes paroles, ou plutôt de la sienne tant de fois méprisée.

Homme de Dieu, donné à la France et à toute l'Eglise, que vos mains paternelles ne se lassent jamais de s'élever vers Dieu en notre faveur! Que nous restera-t-il, si le cœur même de notre père est irrité, et si l'instrument des miséricordes appelle contre nous les vengeances ? O père ! voyez notre désolation; voyez, et hâtez-vous; voyez, et fléchissez notre souverain Juge, afin que, quand vous viendrez avec lui dans la gloire, vous puissiez nous présenter au pied de son trône comme vos enfans; que vous soyez suivi d'une troupe sainte qui marche les palmes à la main, et que nous recevions avec vous la couronne qui ne se flétrit jamais! Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE

DE SAINTE THÉRÈSE.

SUR L'ARDEUR ET LES EFFETS DE SON AMOUR ENVERS DIEU.

De excelso misit ignem in ossibus meis, et erudivit me. *Il a envoyé le feu d'en haut jusque dans mes os, et il m'a instruite.* En Jérémie. Lament. chap. premier, ℣. 13.

C'est ainsi, mes Frères, que parle Jérémie au nom de Jérusalem, pour exprimer tout ce que cette cité, devenue infidèle, ressent quand Dieu la frappe pour la convertir. Il dépeint un feu dévorant, mais un feu envoyé d'en haut, et que la main de Dieu même allume de veine en veine pour pénétrer jusqu'à la moelle des os; c'est par ce feu que Jérusalem doit être instruite et purifiée. Le voilà ce feu qui brûle sans consumer, et qui, loin de détruire l'ame, la renouvelle. Le voilà ce feu de douleur et d'amour tout ensemble : c'est lui que Jésus est venu apporter sur la terre; et que veut-il, sinon embraser tout l'univers ? Thérèse, vous le sentez, il brûle votre cœur, et votre cœur lui-même devient une fournaise ardente. *De excelso misit ignem in ossibus meis.*

Considérons, mes Frères, dans ce discours, ce que le feu de l'amour divin a fait dans le cœur de Thérèse, et ce que le cœur enflammé de Thérèse a

fait ensuite dans toute l'Église. Au dedans, ce feu consume toute affection terrestre; au dehors, il éclaire, il échauffe, il anime. Venez donc, vous tous, accourez à ce spectacle de la foi; venez, et voyez d'abord le martyre intérieur de Thérèse; puis admirez tout ce qu'elle a fait dès qu'elle est morte à elle-même. Ainsi vous apprendrez, par son exemple, et à mourir à vous-mêmes par le recueillement, et à vous sacrifier courageusement à Dieu dans l'action. Voilà tout le sujet de ce discours.

O Sauveur qui l'avez instruite en la brûlant de votre amour, brûlez nos cœurs, et nous serons instruits comme elle! Envoyez le feu de votre Esprit, et tout sera créé encore une fois, et vous renouvellerez la face de la terre! Que, de mes entrailles, la céleste flamme s'épanche sur ma langue, et de ma langue jusqu'au fond des cœurs! Marie, c'est la gloire de votre Fils que nous demandons, intercédez pour nous! *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Ce que Dieu prend plaisir à faire lui-même dans les ames qu'il a scellées de son sceau éternel, il prend aussi plaisir à le contempler, et il jouit de la beauté de son ouvrage. Il regarde avec complaisance sa grâce, qui, comme dit saint Pierre (1), prend toutes les formes suivant les cœurs où il la fait couler. Elle n'a pas moins de variété que la nature dans tout ce qu'elle fait. Où trouverez-vous sur la terre deux hommes qui se ressemblent entièrement ? Les justes ne sont pas moins différens entre eux que les vi-

(1) *I Petr.* IV. 10.

sages des hommes; et Dieu tire de ses trésors de miséricorde de quoi former chaque jour l'homme intérieur avec des traits nouveaux. O si nous pouvions voir cette variété de dons ! Nous les verrons un jour dans le sein du Père qui en est la source. Cependant, pour nous cacher nous-mêmes à nous-mêmes, Dieu enveloppe son ouvrage dans la nuit de la foi; mais cet ouvrage de la grâce ne s'avance pas toujours régulièrement comme celui de la nature. Il s'en faut bien, mes Frères; ce n'est pas moi, c'est Thérèse qui fait cette belle remarque; il s'en faut bien que les ames ne croissent comme les corps. L'enfant n'est jamais un moment sans croître jusqu'à ce qu'il ait l'âge et la taille de l'homme parfait; mais l'ame, encore tendre et naissante dans la piété, interrompt souvent son progrès; c'est non-seulement par la diminution de tous les désirs du vieil homme, mais souvent par l'anéantissement du péché même, que Dieu lui fait trouver dans l'humilité un plus solide accroissement.

Celle qui parle ainsi l'avoit senti, mes Frères. Vous l'allez voir pendant vingt ans qui tombe et se relève, qui tombe encore, et se relève enfin pour ne plus tomber. Vous allez voir un mélange incompréhensible de foiblesse et de grâce, d'infidélité et d'attrait à la plus haute perfection. Dès sa plus tendre enfance, elle avoit goûté le don céleste, la bonne parole, et la vertu du siècle futur. Il me semble que je l'entends lisant avec son jeune frère l'histoire des martyrs. A la vue de l'éternité où ils sont couronnés, elle s'écrie : Quoi ! toujours, toujours ! L'esprit du martyre souffle sur elle; elle veut s'échapper pour

aller chez les Maures répandre son sang. O Thérèse! vous êtes réservée pour d'autres tourmens, et l'amour sera plus fort que la mort même pour vous martyriser.

Retenue par ses parens, elle bâtissoit de ses propres mains, avec ce jeune frère, de petits ermitages. Ainsi cette douce image de la vie angélique des anachorètes dans le désert la consoloit d'avoir perdu la gloire du martyre; et les jeux mêmes de de son enfance faisoient déjà sentir en elle les prémices du Saint-Esprit. Qui ne croiroit, mes Frères, qu'une ame si prévenue sera préservée de la contagion? Non, non, elle ne le fut pas; et c'est ici que commence le secret de Dieu. La mère de Thérèse, quoique modeste, lisoit les aventures fabuleuses, où l'amour profane, revêtu de ce que la générosité et la politesse mondaine ont d'éblouissant, fait oublier qu'il est ce vice détestable qui doit alarmer la pudeur. Le poison que la mère tenoit inconsidérément dans ses mains, entra jusque dans le cœur de la fille; et les enchantemens du mensonge lui firent perdre le pur goût de la vérité. O vous, qui voulez vous tromper vous-mêmes par des lectures contagieuses, apprenez, par ce triste exemple, que plus le mal est déguisé sous un voile qui en ôte l'horreur, plus il est à craindre! Fuyez, fuyez ce serpent qui se glisse sous l'herbe et parmi les fleurs!

A cette mère indiscrète succéda bientôt une parente vaine, qui acheva de gâter son cœur. La vanité, hélas! quel ravage ne fit-elle pas sur toutes les vertus que la grâce du baptême venoit de faire naître! Est-ce donc là cette fille si enflammée de

l'amour du martyre, et dont tout le sang, jusqu'à la dernière goutte, cherchoit à couler pour la foi ? maintenant la voilà pleine d'elle-même et des désirs du siècle. O Dieu patient ! ô Dieu qui nous aimez, quoique nous rejetions votre amour, et lorsque, ennemis de nous-mêmes aussi bien que de notre bien, nous languissons loin de vous dans les liens du péché ! O Dieu ! vous l'attendiez cette ame infidèle, et, par une insensible miséricorde, vous l'ameniez, les yeux fermés, comme par la main, chez un oncle plein de votre esprit. D'abord elle ne s'y engagea que par complaisance ; car alors, éblouie par l'espérance d'un époux mortel, elle marchoit, d'un pas présomptueux, sur un sentier bordé de précipices. Là, elle prit, sans savoir ce qu'elle faisoit; vous seul le saviez, Seigneur, vous qui le lui faisiez faire; elle prit les Epîtres de saint Jérôme ; elle lut, et sentit la vérité ; elle l'aima, elle ne s'aima plus elle-même, et des torrens de larmes amères coulèrent de ses yeux.

Qu'est-ce qui vous trouble, Thérèse ? de quoi pleurez-vous ? Hélas ! je pleure de n'avoir pas pleuré assez tôt ; je m'afflige de ces déplorables plaisirs qui ont enivré mon cœur. Les ris du siècle me semblent une folie, et je dis à la joie : Pourquoi m'avez-vous trompée ?

Pour se punir d'avoir trop aimé le monde, elle se condamne à ne le voir jamais. En un moment tous ses liens se brisent, et elle se jette dans un cloître. « Alors, dit-elle, je sentis tous mes os qui alloient » se détacher les uns des autres, et j'étois comme » une personne qui rend l'esprit. C'est que dans ce » combat la nature étoit encore forte, et mon amour

» foible. » N'importe; elle demeura immobile dans la maison de Dieu, et elle y prit l'habit. Tandis que tous les assistans admiroient sa joie et son courage, elle sentoit son ame nager dans l'amertume. « Ap-» prenez donc, continue-t-elle, par mon exemple, » à n'écouter jamais les craintes de la nature lâche, » et à ne vous défier pas des bontés de Dieu quand » il vous inspire quelque haut dessein. »

Ce sacrifice si douloureux fut béni d'en haut, et la manne céleste coula sur elle dans le désert. A peine lisoit-elle deux lignes pour se nourrir de la parole céleste de la foi, que l'Esprit, se saisissant d'elle, livroit ses sens et les puissances de son ame pour l'enlever hors de sa lecture.

Elle voyoit d'une vue fixe Jésus seul, et Jésus crucifié. Sa mémoire se perdoit dans ce grand objet, son entendement ne pouvoit agir, et ne faisoit que s'étonner en présence de Dieu, abîme d'amour et de lumière; elle ne pouvoit ni rappeler ses idées, ni raisonner sur les mystères; nulle image sensible ne se présentoit ordinairement à elle; seulement elle aimoit, elle admiroit en silence : elle étoit suspendue, dit-elle, et comme hors d'elle-même. »

O hommes dédaigneux et incrédules, qui osez tout mesurer à vos courtes spéculations; ô vous qui corrompez les vérités mêmes que Dieu nous fait connoître, et qui blasphémez les mystères intérieurs que vous ignorez; taisez-vous, esprits impies et superbes; apprenez ici que nul ne peut sonder les profondeurs de l'esprit de Dieu, si ce n'est l'esprit de Dieu même.

A cette oraison éminente furent ajoutées les plus rudes croix. Plusieurs maladies mortelles vinrent

'ondre sur ce corps exténué ; elle ressemble à l'Homme de douleurs, et elle est écrasée comme lui lans l'infirmité (1). Pendant une paralysie de trois ins, où l'on croit à toute heure qu'elle va expirer, lle lit le Commentaire de saint Grégoire sur le livre le Job, dont elle représente la patience, et dont elle ouffre toutes les peines.

A ce coup ne croiriez-vous pas que le vieil homme a succomber, et que la grâce s'affermit déjà sur les uines de la nature? Tremblez, ames foibles; tremlez encore une fois, mes Frères. Thérèse ne s'élève haut, que pour faire une plus grande chute; et cet igle qui fendoit les airs pour s'élever jusqu'aux nues, t dont le vol étoit si rapide, s'appesantit peu à peu ers la terre. D'abord ce n'est qu'une conversation nnocente; mais la plus innocente conversation cesse e l'être dès qu'elle dissipe et qu'elle amollit; et une erge, épouse du Sauveur, ne doit penser qu'à ce ui peut plaire à l'époux, pour être sainte de corps t d'esprit. O insensible engagement dans une vie che, qu'on craint toujours trop tard, combien tes-vous plus à craindre que les vices les plus grosers! Thérèse, qui dans sa ferveur ne pouvoit se ésoudre à craindre, tombe dans un relâchement où le n'ose plus espérer. Jusques à quand, ô vierge Israël, serez-vous errante et vagabonde loin de Époux? Vous le fuyez, mais il vous poursuit par ne secrète miséricorde. Vous voudriez pouvoir oublier; mais, avouez-le, il vous est dur de résister à sa patience et à son amour. Hélas! s'écrie-t-elle, on plus cruel tourment étoit de sentir la grâce de

(1 *Is.* XLIII. 3, 10.

Dieu malgré mon infidélité, et de voir qu'au lieu de me rebuter, il m'attiroit encore pour confondre mon ingratitude. Je ne pouvois être en paix sans me recueillir, et j'avois honte de me recueillir, à cause du superflu et des amusemens auxquels je tenois encore.

Le voilà, mes Frères, ce feu jaloux et vengeur que Dieu allume quelquefois dès cette vie; ce purgatoire intérieur de l'ame, qui la ronge, qui la persécute, et qui lui fait ressentir une ardeur si cuisante, jusqu'à ce qu'il ait consumé tout ce qui est terrestre. L'ame, dit-elle, est dans ce feu, sans savoir quelle en est l'origine, ni qui l'allume, ni par où en sortir, ni comment l'éteindre; et c'est comme une espèce d'enfer.

En cet état, elle se croit indigne de prier; et quoiqu'elle conseille l'oraison à son père, elle n'ose plus y puiser elle-même la joie de son Dieu. Jusque là, dans toutes ses fragilités, elle avoit dit au fond de son cœur : Béni soit Dieu, qui n'a ôté de moi ni sa miséricorde, ni mon oraison! Mais à ce coup l'Esprit qui gémit dans les enfans de Dieu par des gémissemens ineffables, s'éteint en elle. Le voilà tombé cet astre qui brilloit au plus haut des cieux. Un an entier se passe, sans qu'elle se rapproche de Dieu. O époux des ames, voici ce vous avez dit par la bouche d'un de vos prophètes, et je ne puis le répéter sans tressaillir de joie : L'épouse qui, parmi les hommes, a abandonné son époux, reverra-t-elle encore son époux revenir à elle? Non, non, elle lui est infidèle, son cœur est corrompu. Et néanmoins, ajoutez-vous, Seigneur, ô vierge d'Israël, ô mon épouse, quoique

tu aies livré ton cœur aux créatures, quoique tu sois ingrate et infidèle, quoique je sois jaloux, reviens, et je te recevrai!

Thérèse lut les Confessions de saint Augustin, où Dieu a donné, pour la suite de tous les siècles, une source inépuisable de consolations aux ames les plus pécheresses. Accourez-y avec Thérèse, vous tous qui sentez aujourd'hui la plaie de votre cœur! Augustin, tiré des profondeurs de l'abîme, ne peut néanmoins entièrement apaiser la crainte de Thérèse. L'exemple d'aucun saint, disoit-elle, ne doit me rassurer; car je ne puis en trouver aucun dont les infidélités aient été aussi fréquentes que les miennes. Le voilà, mes Frères, le fruit de ses chutes qui nous ont tant de fois étonnés. Vous le comprenez maintenant le conseil de Dieu, qui creuse dans le cœur de Thérèse cet abîme d'humiliation, pour y poser l'inébranlable fondement d'un édifice qui s'élèvera jusqu'au ciel au milieu des extases, où il ouvrira son sein à Thérèse, et où il se plaira aussi à lui découvrir la place qu'elle a méritée dans l'étang de soufre et de feu.

Dix-huit ans s'étoient passés au milieu de sa solitude dans ce feu dévorant de la peine intérieure qui purifie l'ame en la détournant sans cesse contre elle-même. Mon cœur, dit-elle, étoit sans cesse déchiré. Aux craintes du dedans se joignirent les combats du dehors; les dons intérieurs augmentèrent en elle. De cette oraison simple où elle étoit déjà, Dieu l'enlève jusque dans la plus haute contemplation; elle entre dans l'union où se commence le mariage virginal de l'époux avec l'épouse; elle est toute à lui, il est tout

à elle. Révélations, esprit de prophétie, visions sans aucune image sensible, ravissemens, tourmens délicieux, comme elle le dit elle-même, qui lui font jeter des cris mêlés de douleur et de joie, où l'esprit est enivré, et où le corps succombe, où Dieu lui-même est si présent, que l'ame épuisée et dévorée tombe en défaillance, ne pouvant sentir de près tant de majesté; en un mot, tous les dons surnaturels découlent sur elle. Ses directeurs d'abord se trompent. Voulant juger de ses forces pour la pratique des vertus par le degré de son oraison, et par le reste de foiblesse et d'imperfection que Dieu laissoit en elle pour l'humilier, ils concluent qu'elle est dans une illusion dangereuse, et ils veulent l'exorciser. Hélas! quel trouble pour une ame appelée à la plus simple obéissance, et menée, comme Thérèse, par la voie de la crainte, lorsque elle sent tout son intérieur bouleversé par ses guides! J'étois, dit-elle, comme au milieu d'une rivière, prête à me noyer, sans espérance de secours. Elle ne sait plus ce qu'elle est, ni ce qu'elle fait quand elle prie. Ce qui faisoit sa consolation depuis tant d'années, fait sa peine la plus amère. Pour obéir, elle s'arrache à son attrait; mais elle y retombe, sans pouvoir ni en sortir ni se rassurer. Dans ce doute, elle sent les horreurs du désespoir; tout disparoît, tout l'effraie, tout lui est enlevé. Son Dieu même, en qui elle se reposoit si doucement, est devenu un songe pour elle. Dans sa douleur, elle s'écrie, comme Madeleine : *Ils me l'ont enlevé, et je ne sais où ils l'ont mis* (1).

(1) *Joan.* xx. 13.

O vous, oints du Seigneur, ne cessez donc jamais 'apprendre, par la pratique de l'oraison, les plus rofondes et les plus mystérieuses opérations de la râce, puisque vous en êtes les dispensateurs. Que 'en coûte-t-il pas aux ames que vous conduisez, orsque la sécheresse de vos études curieuses, et otre éloignement des voies intérieures, vous font ondamner tout ce qui n'entre point dans votre xpérience! Heureuses les ames qui trouvent l'homme e Dieu, comme Thérèse trouva enfin les saints rançois de Borgia et Pierre d'Alcantara, qui lui planirent la voie par où elle marchoit! Jusque lors, dit-elle, j'avois plus de honte de déclarer mes révélations, que je n'en aurois eu de confesser les lus grands péchés. Et nous aussi, mes Frères, auons-nous honte de parler de ces révélations, dans n siècle où l'incrédulité prend le nom de sagesse? ougirons-nous de dire à la louange de la grâce ce u'elle a fait dans le cœur de Thérèse? Non, non, ais-toi, ô siècle, où ceux mêmes qui croient toutes es vérités de la religion, se piquent de rejeter sans xamen, comme fables, toutes les merveilles que Dieu opère dans ses saints. Je sais qu'il faut éprouver es esprits, pour voir s'ils sont de Dieu. A Dieu ne plaise que j'autorise une vaine crédulité pour de reuses visions! mais à Dieu ne plaise que j'hésite dans la foi quand Dieu se veut faire sentir! Celui qui répandoit d'en haut, comme par torrens, les dons miraculeux sur les premiers fidèles, en sorte qu'il falloit éviter la confusion parmi tant d'hommes inspirés (1), n'a-t-il pas promis de *répandre son Esprit*

(1) *I Cor.* XIV, 26 et seq.

sur toute chair? n'a-t-il pas dit, *sur mes serviteurs et sur mes servantes* (1)? Quoique les derniers temps ne soient pas aussi dignes que les premiers de ces célestes communications, faudra-t-il les croire impossibles? la source en est-elle tarie? Le ciel est-il fermé pour nous? N'est-ce pas même l'indignité de ces derniers temps qui rend ces grâces plus nécessaires, pour rallumer la foi et la charité presque éteintes?

N'est-ce pas après ces siècles d'obscurcissement, où il n'y a eu aucune vision manifeste, que Dieu, pour ne se laisser jamais lui-même sans témoignage, doit ramener enfin sur la terre les merveilles des anciens jours? Hé! où en est-on, si on n'ose plus, dans l'assemblée des enfans de Dieu, publier les dons de leur père? Pourquoi ce ris dédaigneux, hommes de peu de foi, quand on vous raconte ce que la main de Dieu a fait? Malheur à cette sagesse charnelle qui nous empêche de goûter ce qui est de l'Esprit saint! Mais que dis-je? Notre raison est aussi foible que notre foi même. N'y a-t-il donc qu'à refuser de croire, pour s'ériger en esprit fort? N'est-on pas aussi foible et aussi aveugle en ne pouvant croire ce qui est, qu'en supposant ce qui n'est pas? Le seul mot de miracle et de révélation vous choque, ô foibles esprits qui ne savez pas encore combien Dieu est grand, et combien il aime à se communiquer aux simples avec simplicité! Devenez simples, devenez petits, devenez enfans; abaissez, abaissez-vous, ames hautaines, si vous voulez entrer au royaume de Dieu. Cependant taisez-vous; et loin de douter des

(1) *Act.* II. 17, 18.

grâces

grâces que Thérèse a reçues en nos jours, pensez sérieusement à faire qu'elles rejaillissent jusque sur vous.

Si votre fragilité vous décourage, si vous êtes tentés de désespoir à cause de l'abus de tant de grâces méprisées; jetez les yeux sur cet exemple consolant, sur Thérèse tant de fois infidèle, et qui tant de fois a contristé le Saint-Esprit. Si votre cœur est partagé entre Dieu et le monde, regardez encore Thérèse, qui sentit si long-temps en elle le même partage. Qui cherchez-vous dans ce partage de vos affections? Vous craignez, avouez-le de bonne foi, une vie triste et malheureuse en vous donnant sans réserve à Dieu. O hommes tardifs et pesans de cœur pour croire les mystères de Dieu! hé! ne voyez-vous pas, et ne sentez-vous pas que c'est ce partage même, cette réserve des joies mondaines, qui vous ôte la paix, et qui commence dès cette vie votre éternel malheur?

Ainsi vous prenez pour remède le poison même. Malheureux, et dignes de l'être, vous ne goûtez librement ni les plaisirs de la terre, ni les consolations d'en haut. Rebutés de Dieu et du monde, et déchirés tout ensemble par vos passions et par vos remords; portant en esclaves le joug rigoureux de la loi divine, sans l'adoucissement de l'amour; en proie à la tyrannie du siècle et à la crainte des jugemens éternels de Dieu : lâches, vous soupirez dans votre esclavage, et vous craindriez de le rompre! vous savez où est la source du vrai bonheur, et vous n'osez vous y plonger! Ah! insensés! que faites-vous? quel jugement pend sur votre tête! Qui me donnera des paroles pour l'exprimer? Il me semble que j'entends

celles de Thérèse qui vous parle, et qui vous dit encore ce qu'elle disoit après que Dieu lui eut montré les peines éternelles : Que ne pouvez-vous, s'écrioit-elle, verser des ruisseaux de larmes, et pousser des cris jusque aux extrémités de la terre, pour faire entendre au monde son aveuglement!

Elle avoit passé, mes Frères, environ vingt ans dans ce partage et dans ce trouble où vous vivez; jamais personne ne sut mieux qu'elle ce qu'il en coûte pour vouloir être encore à soi et aux créatures, quand Dieu nous veut sans réserve à lui. Ici je ne parle point pour Dieu; écoutez-moi, je ne parle que pour vous-mêmes, et pour vous-mêmes, non par rapport à la vie future, mais par rapport à la présente. Voulez-vous être heureux, et l'être dès à présent? Ne ménagez rien, ne craignez pas de trop donner en donnant tout; jetez-vous, les yeux fermés, entre les bras du Père des miséricordes et du Dieu de toute consolation : plus vous ferez pour Dieu, plus il fera pour vous.

O! si vous compreniez combien il est doux de le goûter, quand on ne veut plus goûter que lui seul, vous jouiriez du centuple promis dès cette vie; votre paix couleroit comme un fleuve, et votre justice seroit profonde comme les abîmes de la mer. Thérèse, qui avoit été si long-temps malheureuse comme vous, tandis qu'elle vouloit encore quelque bonheur sensible ici-bas, commence à être dans la paix et dans la liberté, dès qu'elle achève de se perdre en Dieu. Hâtons-nous, mes Frères, hâtons-nous de la considérer dans ce second état de vie, où, étant morte à elle-même intérieurement, elle fait au dehors de si grandes œuvres.

SECOND POINT.

Pour bien comprendre la différence de ces deux états, dont l'un est un état de peine intérieure qui purifie Thérèse, et l'autre, un état de paix où elle est intimement unie avec Dieu; rappelez, mes Frères, ce qu'elle dit de ce feu qui ronge l'ame infidèle : « On ne sait ni qui l'allume, ni par où en » sortir, ni comment l'éteindre; et c'est une espèce » d'enfer. » Puis ajoutez ce qu'elle ajoute : « Il y a » un autre feu si doux, qu'on craint toujours qu'il » ne s'éteigne. Les larmes, loin de l'éteindre, ne » servent qu'à l'allumer de plus en plus. Le premier » feu est un amour naissant et mêlé de crainte, qui » applique l'ame à elle-même malgré elle-même; il » force l'ame à se voir toujours dans toute sa lai- » deur; il fait qu'elle retombe toujours sur elle- » même, qu'elle devient son propre supplice, et » qu'à force de se voir elle s'arrache enfin à toute » complaisance propre. Le second feu est le pur » amour, dont la flamme éclaire et anime sans con- » sumer. Le pur amour, au contraire de l'autre, » pousse sans cesse l'ame hors d'elle-même dans le » sein de Dieu. L'amante, sentant son cœur blessé » par ce trait de feu, court dans toutes les places » publiques, où elle dit à tous ceux qu'elle trouve : » *N'avez-vous point vu mon époux?* Elle sent au » fond de ses entrailles cette flamme que sentoit » Jérémie; elle ne peut ni la supporter, ni la renfer- » mer au dedans d'elle-même; il faut qu'elle s'exhale » et qu'elle éclate : et c'est alors qu'elle conçoit les » plus hauts desseins. »

Dieu met au cœur de Thérèse le désir de la réforme de son ordre selon la règle primitive, sans mitigation, et selon les statuts du cardinal Hugues de Sainte-Sabine, confirmés par le pape Innocent IV. La réforme d'un ordre ancien, combien, mes Frères, est-elle plus difficile que la fondation même d'un ordre nouveau! Il n'est pas question de semer, d'arroser, de faire croître les jeunes plantes encore tendres; il s'agit de plier les tiges dures et tortueuses des grands arbres. Elle soutient tout à la fois les contradictions et des supérieurs de l'ordre, et de ses propres directeurs, et des évêques, et des magistrats de toutes les villes. Quelle est donc cette fille que rien ne peut décourager? C'est, dit-elle, une pauvre Carmélite chargée de patentes, et pleine de bons désirs. Sans appui, sans maison, sans argent, elle passe de tous côtés pour une insensée. En effet, elle doit paroître telle aux yeux des sages de la terre, et il n'y a que l'inspiration qui la puisse justifier. Mais le monde, vous le savez, mes Frères, ne peut ni recevoir ni reconnoître l'esprit dont elle est animée. Cet esprit qui la pousse, tend également à établir l'œuvre par elle, et à se servir de l'œuvre pour la crucifier. D'abord rien ne lui paroît difficile; et Dieu lui fait sentir une telle certitude pour le succès, qu'elle espère contre toute espérance, et qu'elle commence par des engagemens. Mais à peine est-elle engagée, que Dieu se retire. Le ciel, si pur et si serein pour elle, s'obscurcit tout-à-coup; elle ne voit plus autour d'elle que nuages, qu'éclairs, que renversemens causés par l'orage. Mais, immobile comme la montagne sainte de Sion, elle oppose un

front tranquille à tous les coups de la tempête. La voyez-vous, mes Frères, qui marche de ville en ville, dans une rude voiture, presque toujours accablée de maladies, dans les rigueurs des saisons, et parmi des accidens périlleux? On ne peut lire l'histoire de ses fondations, qu'elle a écrite si naïvement et avec tant de vivacité, sans se représenter les travaux, les fatigues et les dangers des apôtres pour planter la foi.

Entrant dans les villes, après tant de peines, semblable au Fils de l'homme, elle n'y trouve pas où reposer sa tête. N'importe, elle se couche sur la paille, couverte de son manteau; elle espère en silence, et son espérance n'est jamais confondue. Quand Dieu ouvre les cœurs des habitans des villes pour lui donner quelques secours, elle dit à ses filles: On nous ravit la pauvreté qui étoit notre trésor. Hélas! lui répondent ses filles, étonnées de cette diminution de pauvreté qui leur paroît déjà une abondance, nous ne sommes plus pauvres!

A ce propos, mes Frères, écoutez-la elle-même qui se rend avec simplicité un grand témoignage: « Dieu m'est témoin, dit-elle, que je n'ai jamais » refusé aucune fille, faute de biens: le grand nom» bre de pauvres que j'ai reçues en est la preuve; les » pauvres même qui s'y présentoient me donnoient » plus de joie que les riches. Si nous avons eu ce » désintéressement quand nous n'avions ni maisons » ni argent, que devons-nous faire maintenant que » nous avons de quoi vivre? O mes filles, dit-elle » enfin, c'est par tant de pauvreté et de travaux que » nous avons procuré ce repos dont vous jouissez. »

Ces travaux furent sans relâche pendant le reste

de sa vie. Trente-deux monastères dans les principales villes d'Espagne ont été l'ouvrage de ses mains, qu'elle a eu la joie de voir avant de mourir ; et le roi Philippe II, admirant ses vertus, recevoit avec respect les lettres qu'elle lui écrivoit pour l'engager à protéger son ordre.

Voilà, mes Frères, ce que la sagesse mondaine, à qui l'esprit évangélique paroît une folie, n'auroit osé penser. Voilà ce que les richesses mêmes des grands de la terre n'auroient pu faire. Thérèse marchant de ville en ville, la croix en main pour toute possession et pour tout appui, l'a accompli aux yeux de ces faux sages, pour les confondre par ses bienheureuses folies.

Mais étoient-ce là des communautés formées à la hâte, et composées sans choix ? Non, non, c'étoient les anges de la terre, qui ne tenoient rien d'ici-bas ; des vierges de corps et d'esprit, qui suivoient l'Agneau partout où il va, jusque dans les plus âpres sentiers de la pénitence. Leur ferveur ajouta même plusieurs pratiques à la sévérité de leur règle. Les dons surnaturels étoient fréquens dans toutes ces maisons ; croyez Thérèse même qui nous l'assure. Quoique elle fût si expérimentée dans la perfection, et si jalouse de celle de ses filles, on la voit, dans ses écrits, toujours étonnée de leurs oraisons et de leurs vertus.

Ici les hommes, sans rougir, marchent humblement sur les traces des filles. Je les vois, les Antoine de Jésus, les Jean de la Croix, ces hommes dont le ciel avoit enrichi l'Espagne au siècle passé ; je les vois devenir enfans aux pieds de Thérèse leur mère. C'est elle qui les conduit comme par la main pour la ré-

forme de leur ordre, et ils recueillent dans leur sein enflammé les paroles de sagesse qui découlent de sa bouche. D'une source si pure, les ruisseaux de grâce s'épanchent dans toute l'Eglise; de l'Espagne ils vont inonder les autres royaumes. O Eglise de France, dès le commencement de ce siècle, on vous voit soupirer après cette nouvelle bénédiction, et vous en voyez, comme anges du Seigneur, traverser les Pyrénées pour nous apporter ce trésor! Heureux ceux à qui nous devons les filles de Thérèse! Heureuses tant de villes où la puissante main de Dieu les a multipliées! Soyez à jamais, ô filles d'une telle mère, la bonne odeur de Jésus-Christ, et la consolation de toute l'Eglise. Et vous, ô grand monastère, féconde tige, qui avez poussé tant de rejetons pour orner notre terre, et pour y faire fleurir toutes les vertus, soyez d'âge en âge, et de siècle en siècle, la gloire d'Israël et la joie des enfans de Dieu! Que les temps, qui ruinent les plus solides ouvrages, ne fassent que vous rendre plus vénérable; que vous portiez dans votre sein, comme dans un asile sacré, les ames tendres qui viennent s'y réfugier, et que vous couvriez encore de votre ombre tout ce qui espère en Dieu autour de vous! Que vos oraisons nourries encore par le jeûne, pour parler comme Tertullien, soient comme un encens qui monte sans cesse jusqu'au trône de la grâce! Que la mortification de tous les sens facilite ici le recueillement, ou plutôt que le recueillement et la sévère jalousie de l'ame contre elle-même pour se réserver toute à l'époux, fasse la vraie mortification!

Peuple fidèle qui m'écoutez, ce n'est plus moi qui dois vous parler de Thérèse; il faut que je me taise,

et que ses œuvres seules la louent. Jugez d'elle par ce qu'elle a fait, et que Dieu met aujourd'hui au milieu de vous. Les voilà les filles de Thérèse; elles gémissent pour tous les pécheurs qui ne gémissent pas, et ce sont elles qui arrêtent la vengeance prête à éclater. Elles n'ont plus d'yeux pour le monde, et le monde n'en a plus pour elles. Leurs bouches ne s'ouvrent plus qu'aux sacrés cantiques; et hors des heures des louanges, toute chair est ici en silence devant le Seigneur. Les corps tendres et délicats y portent jusque dans l'extrême vieillesse, avec le cilice, le poids du travail.

Ici ma foi est consolée; ici on voit une noble simplicité, une pauvreté libérale, une pénitence gaie, et adoucie par l'onction de l'amour de Dieu. Seigneur, qui avez assemblé vos épouses sur la montagne, pour faire couler au milieu d'elles un fleuve de paix, tenez-les recueillies sous l'ombre de vos ailes; montrez au monde vaincu celles qui l'ont foulé aux pieds. Hélas! ne frappez point la terre, tandis que vous y trouverez encore ce précieux reste de votre élection.

Mais plutôt m'oublier moi-même, que d'oublier jamais ces livres si simples, si vifs, si naturels, qu'en les lisant on oublie qu'on lit, et qu'on s'imagine entendre Thérèse elle-même! O qu'ils sont doux ces tendres et sages écrits, où mon ame a goûté la manne cachée! Quelle naïveté, mes Frères, quand elle raconte les faits! Ce n'est pas une histoire, c'est un tableau. Quelle force pour exprimer ses divers états! Je suis ravi de voir que les paroles lui manquent, comme à saint Paul, pour dire tout ce qu'elle sent. Quelle foi vive! Les cieux lui sont ouverts, rien ne

l'étonne, et elle parle aussi familièrement des plus hautes révélations, que des choses les plus communes. Assujettie par l'obéissance, elle parle sans cesse d'elle, et des sublimes dons qu'elle a reçus, sans affectation, sans complaisance, sans réflexions sur elle-même : grande ame, qui se comptant pour rien, et qui, ne voyant plus que Dieu seul en tout, se livre sans crainte elle-même à l'instruction d'autrui. O livres si chers à tous ceux qui servent Dieu dans l'oraison, et si magnifiquement loués par la bouche de toute l'Église, que ne puis-je vous dérober à tant d'yeux profanes! Loin, loin, esprits superbes et curieux, qui ne lisez ces livres que pour tenter Dieu, et pour vous scandaliser de ses grâces! Où êtes-vous, ames simples et recueillies, à qui ils appartiennent? Mais que vois-je, que vois-je de tous côtés, mes Frères, sinon des Chrétiens aliénés de la voie de Dieu? L'esprit de prière n'est plus sur la terre. Où est-ce que nous le trouverons? Sera-ce dans ces hommes si pleins d'eux mêmes et du monde, qu'ils sont toujours vides de Dieu? Quel est donc, mes Frères, le grand péché qui est la source de tous les autres, et qui couvre la face de la terre d'un déluge de maux? Vous me direz, c'est l'impureté, c'est l'avarice, c'est l'ambition. Non, non, mes Frères; c'est la dissipation seule qui produit ces crimes et tous les autres. Il n'y a plus d'homme sur la terre, qui pense, retiré en lui-même au fond de son cœur. Non, non, il n'y en a plus. Tous pensent selon que la vanité égare leurs pensées; tous pensent hors d'eux-mêmes, et le plus loin d'eux qu'il leur est possible. Quelques-uns s'appliquent à régler leurs mœurs; mais c'est commencer

l'ouvrage par le dehors ; mais c'est couper les branches du vice, et laisser la tige qui repousse toujours. Voulez-vous couper la racine ? rentrez au dedans de vous-mêmes, réglez vos pensées et vos affections, bientôt vos mœurs se régleront comme d'elles-mêmes. Attaquez cette dissipation, qui ne sauroit être innocente, puisque elle ouvre votre cœur, comme une place démantelée, à toutes les attaques de l'ennemi. Ne me dites pas : Je récite des prières. Est-ce le sacrifice de votre cœur, ou celui de vos lèvres que Dieu demande ? O Juifs, qui portez indignement le nom de Chrétiens ! si la prière intérieure ne se joint aux paroles que vous prononcez, votre prière est superstitieuse, et vous n'êtes point adorateurs en esprit et en vérité. Vous ne priez pas, mais vous récitez des prières, comme dit saint Augustin : voulez-vous que Dieu vous écoute, si vous ne vous écoutez pas vous-mêmes ?

Oserez-vous alléguer vos occupations pour vous dispenser de prier ? Malheureux, qui oubliez ainsi l'unique nécessaire pour courir après des fantômes ! les faux biens que vous cherchez s'enfuient, la mort s'avance. Direz-vous donc aussi au Dieu vivant, dans les mains de qui vous allez tomber : Je n'ai pu penser ni à votre gloire ni à mon salut, parce que je leur ai préféré les songes inquiets de ma vie ? Et ne savez-vous pas, ô hommes insensés et ennemis de vous-mêmes, que c'est par le recueillement que l'on se met en état d'agir avec plus de sagesse et de bénédiction ? Les heures que vous réservez à la prière seront les plus utilement employées, même pour le succès de vos affaires temporelles. Encore une fois, qui est-

ce qui vous empêche de prier? Avouez-le, ce n'est pas le travail pour le nécessaire, c'est l'inquiétude pour le superflu, c'est la vanité pour des amusemens.

Je vous entends, vous vous plaignez de votre sécheresse intérieure. Retranchez-en la source, quittez les vaines consolations qui vous rendent indignes de goûter celles de la foi. Vous vous trouvez vides de Dieu dans l'oraison, faut-il s'en étonner? Qu'avez-vous fait, qu'avez-vous souffert pour vous en remplir? Combien de fois, dit saint Augustin, l'avez-vous fait attendre! Combien de fois l'avez-vous rebuté lorsqu'il frappoit amoureusement à la porte de votre cœur! N'est-il pas juste qu'à la fin il vous fasse attendre, et que vous vous humiliiez sous sa main? Mais, direz-vous, j'ai des distractions perpétuelles. Hé bien, si votre imagination est distraite, que votre volonté ne le soit pas. Quand vous apercevez la distraction, laissez-la tomber d'elle-même sans la combattre directement, tournez-vous doucement vers Dieu sans vous décourager jamais. Soutenez, soutenez, comme dit l'Écriture, les longues attentes de Dieu, qui viendra enfin. Arrêtez votre esprit par le secours d'un livre, si vous en avez encore besoin. Ainsi attendez Dieu en paix, et sa miséricorde luira enfin sur vous. O si vous aviez le courage d'imiter Thérèse! mais moi-même je n'ai pas le courage de vous proposer son exemple, tant votre lâcheté me rebute. Elle ne demanda jamais à Dieu qu'une seule fois en sa vie le goût et la consolation sensible dans l'oraison. A peine l'eut-elle fait, que son cœur le lui reprocha, et qu'elle en eut honte. C'est qu'elle savoit

qu'il s'agit, dans la vie intérieure, non d'imaginer, non de sentir, non de penser beaucoup, mais de beaucoup aimer. L'union avec Dieu consiste, dit-elle, non dans les ravissemens, mais dans la conformité sans réserve à la souveraine volonté de Dieu; non dans les transports délicieux, mais dans la mort à toute volonté propre.

O combien d'ames s'égarent dans l'oraison, parce qu'elles se cherchent elles-mêmes en croyant chercher Dieu, et que, prenant ses dons pour lui-même, elles se les approprient ! ames mercenaires, qui ne cherchent Dieu qu'autant qu'il est doux, et qui ne peuvent veiller une heure en amertume avec Jésus agonisant ! Elles ne cherchent dans l'oraison que le charme des sens, que la ferveur de l'imagination, que les images magnifiques, que les tendres sentimens, que les hautes pensées : aveugles, qui prennent le charme grossier pour Dieu, et qui croient que Dieu leur échappe quand ce beau fantôme s'évanouit : aveugles, qui ne voient pas quelle est la vraie et simple oraison, que Tertullien marque en disant : Nous prions seulement de cœur. Où sont ceux que Dieu mène par le pur amour et par la pure foi, qui croient sans voir, qui aiment sans se soucier de sentir, et à qui Dieu seul suffit également dans tous les changemens intérieurs ? Où sont-elles ces ames plus grandes que le monde entier, et dont le monde n'est pas digne ? Dieu les voit, Dieu les voit, mes Frères ; et je le prie de vous donner des yeux illuminés du cœur pour être dignes de les voir aussi.

Thérèse, qui avez prié sur la terre pour les pécheurs avec une si tendre compassion, votre charité,

ı de s'éteindre, ne mourra jamais dans le sein de :u. Remettez donc devant ses yeux, en notre fa- ır, les soupirs et les larmes que l'iniquité d'ici-bas ıs a tant de fois arrachés. Vous ne pouvez plus, ıs la gloire, pleurer sur nos misères; mais vous ıvez nous obtenir la grâce de pleurer sur nous- mes. En attendant que vous nous obteniez des tus, du moins obtenez-nous des larmes. Pleurer, ›per nos poitrines, nous prosterner contre terre ı face de notre Dieu, sera notre consolation. En- ·ez-le, Seigneur, cet esprit de contrition et de ère, envoyez-le sur vos enfans. C'est Thérèse qui ıs le demande avec nous; Thérèse, des entrailles qui vous avez fait couler des fleuves d'eau vive les hommes des derniers temps. Nous en sommes érés, Seigneur, c'est notre soif qui parle pour ıs; c'est Thérèse elle-même, animée de votre gloire, joint ses vœux aux nôtres. Faites donc, ô mon :u, et ne tardez pas; formez vous-même dans vos ans ce cri si tendre et si touchant : O Père! ô e! demandez vous-même à vous-même, deman- z en nous et pour nous, afin que notre prière ne t qu'amour, et que nous passions enfin, de cet ıour de foi, en l'amour de l'éternelle jouissance. :st, mes Frères, ce que je vous souhaite, au nom Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LA FÊTE D'UN MARTYR,

SUR L'EXEMPLE DES MARTYRS, ET SUR LE CULTE QUI LEUR EST DU.

Ossa pullulent de loco suo : nam corroboraverunt Jacob, et redemerunt se in fide virtutis.

Que les os refleurissent en leur place : car ils ont fortifié Jacob, et ils se sont rachetés eux-mêmes par la vertu de leur foi. Au chapitre XLIX de l'Ecclésiastique.

C'EST ainsi que l'auteur de ce livre sacré, après avoir parlé de l'homme juste que le Seigneur a donné à la terre, loue douze prophètes qui ont instruit le peuple de Dieu. Que cette louange convient, mes Frères, aux reliques des saints martyrs qui font la gloire de l'Eglise! On ne trouve plus ici-bas que des ossemens desséchés, tristes victimes de la mort et de la corruption; mais ces ossemens, presque réduits en poudre, se relèveront au grand jour où Jésus-Christ les ranimera. Que dis-je? je les vois déjà dans les mains des sacrés ministres; ils sont hors des tombeaux, parce qu'ils ont fortifié Jacob, parce qu'ils ont soutenu l'Eglise par leur invincible courage, parce qu'ils se sont rachetés eux-mêmes,

t que la vertu de leur foi, qui étoit le don de Dieu, :s a délivrés de la tentation.

Précieuses dépouilles du martyr que nous célérons, vous sortez de ces lieux souterrains où la ouvelle Rome, mère des martyrs, porte dans ses ntrailles ceux que l'ancienne Rome idolâtre, et nivrée du sang des saints, a persécutés. Heureuse ı France, qui vous ouvre son sein avec cette pieuse ompe! heureux le jour qui éclaire cette fête! heu:ux nous-mêmes, mes Frères, à qui Dieu donne de ı pouvoir célébrer! Fleurissez, revêtez-vous de :oire, sacrés ossemens, et répandez dans toute la ıaison de Dieu une odeur de martyre: *Ossa pullunt de loco suo.*

Ne tardons pas, mes Frères, à expliquer le vrai sprit de cette fête. Voici deux biens qui nous sont résentés: d'un côté, l'exemple d'un martyr; de autre, ses reliques. Son martyre, c'est l'exemple u'il faut imiter; le dépôt de ses reliques demande otre culte. Considérons donc dans les deux points : ce discours : premièrement, ce que c'est qu'un ıartyr; secondement, le culte qui est dû à son corps.

O Sauveur, qui l'avez formé ce martyr, qui du ıut du ciel avez regardé son combat avec complaiınce, qui êtes descendu dans la lice pour combattre t pour vaincre en lui, qui l'avez enfin couronné; :nez en moi, donnez-moi une bouche enflammée et igne de louer celle du témoin qui vous a si glorieu:ment confessé. Marie, mère du chef de tous les ıartyrs, intercédez pour nous. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quand on lit, mes Frères, les magnifiques promesses faites à l'Eglise, on y trouve *des rois* de la terre qui *en seront les nourriciers*, *et* qui *viendront* en silence *baiser ses sacrés vestiges* (1); on aperçoit *la plénitude des nations* qui doit venir à elle, et entrer en foule dans la porte de l'Évangile (2). A ce spectacle disparoissent jusqu'aux moindres images de persécution. On est tenté de croire que Dieu, qui tient les cœurs des princes dans ses mains, et qui aime son Eglise comme tout homme aime son propre corps, doit tenir en bride toutes les puissances humaines, pour conserver à ses enfans une éternelle paix. Mais *autant*, dit Dieu aux hommes (3), *que le ciel est élevé au-dessus de la terre*, *autant mes voies et mes pensées sont au-dessus des vôtres.* Voici donc ce qu'il a pensé, lui à qui seul appartient la sagesse. Il a trouvé dans ses profonds conseils qu'il est meilleur de permettre que les maux arrivent, pour les changer en biens, que de ne les permettre jamais. Et en effet, qu'y a-t-il de plus divin que de commander au mal même, et de le rendre bon? Comment le fait-il, mes Frères? dit saint Augustin. C'est qu'il donne à l'iniquité le cours qu'il lui plaît, selon ses desseins. Il ne fait pas l'iniquité; mais en la laissant échapper d'un côté plutôt que d'un autre, il la règle, il la domine, il la fait entrer dans l'ordre de sa providence. Ainsi il laisse la fureur s'allumer dans le cœur des princes païens : force leur est donnée contre les sacrifices, et ils affligent les saints du Très-Haut.

(1) *Is.* XLIX. 23. — (2) Ibid. LX. — (3) Ibid. LV. 9.

ıut. Mais ne craignez rien; la persécution ne peut re que bonne dans la main de Dieu. Le sang des artyrs sera une semence féconde pour multiplier s Chrétiens. Le vaisseau sera agité par une cruelle mpête, mais les vagues ne pourront l'engloutir. 'Eglise s'étendra sur les nations jusque aux extréités de l'univers, pendant même qu'elle répandra nt de sang. Quand, après trois cents ans de persétion, elle aura lassé les persécuteurs, et montré ı'elle est indépendante de toutes les puissances huaines, alors elle daignera recevoir à ses pieds les ésars pour les soumettre à Jésus-Christ. Cependant ux qui s'imaginent renverser le vrai Dieu, c'est par i qu'ils sont soutenus; c'est lui qui se joue de tous urs projets, et qui fait servir leur rebellion même à ccomplissement des siens. Par la persécution, il épare à la vraie religion des témoins, mais des téoins qui en scelleront la vérité de leur propre sang. ır la persécution, il prépare aux persécutés l'exation de leurs fautes passées, car leur sang lave ut. Quelle autorité pour la religion, lorsque ceux ıi l'ont embrassée ne craignent point de mourir pour le! Enfin le même coup qui brise la paille, comme marque saint Augustin, sépare le pur grain que ieu a choisi.

Dans ce dessein, Dieu les encourage par Jésus, qui ıarche à leur tête la croix en main. Le voilà ce ıodèle de tous les martyrs; il boit le calice de sa assion, et il le boit jusqu'à la lie la plus amère, et le présente ensuite à tous ceux dont il est suivi; ils e boiront à leur tour, mes Frères, et le disciple ne era point au-dessus du maître.

Il leur prédit avec sa mort celle que Dieu leur a réservée. Ils vous feront, dit-il (1), toutes sortes de calomnies et d'outrages *à cause de mon nom. Vous serez odieux* à toute la terre; *ils croiront faire un sacrifice à Dieu* en vous égorgeant. Voici ce qu'il ajoute pour relever le courage des siens : *Ne craignez pas ceux qui* ne *peuvent tuer* que *le corps* (2). Hé! que faut-il donc craindre, ô Sauveur? Quoi, les maîtres de l'univers, qui d'une seule parole ou d'un seul regard font trembler le reste des hommes; ces princes, qui, au dehors par leurs armées, et au dedans par leurs édits, portent partout à leur gré ou la mort ou la vie, ne méritent-ils pas d'être craints? Non, non; ils ne sont redoutables qu'autant qu'ils tiennent le glaive de Dieu contre les méchans; et c'est Dieu seul qu'il faut craindre en eux. Hors de là, leur puissance n'est que foiblesse, leurs coups ne portent que sur le corps déjà condamné à la corruption; ils ne peuvent détruire que ce qui se détruit de soi-même; ils ne peuvent qu'écraser ce qui n'est que cendre; ils ne peuvent que prévenir de peu de jours une mort qui confondra bientôt la cendre des persécuteurs avec celle du persécuté. Quand ils ont tué le corps, qui de lui-même tomboit déjà en ruine, leur force est épuisée, ils ne peuvent plus rien : car pour l'ame du juste persécuté, elle est dans la main de Dieu, asile inaccessible à la fureur humaine; et le tourment de la mort ne la touche point. O qu'ils sont foibles ces hommes dont la puissance épouvante tout le genre humain, et qui en sont misérablement éblouis eux-mêmes! Gardez-vous bien, ô mes disciples, gardez-

(1) *Matth.* XXIV. 9. *Joan.* XVI. 2. — (2) *Matth.* X. 28.

vous bien de les craindre jamais. Je vous montrerai celui qu'il faut craindre; réservez toute votre crainte pour celui qui peut non-seulement briser comme eux ce corps de terre, mais encore donner à l'ame la mort éternelle. Que la juste crainte du Dieu tout-puissant étouffe en nous, mes Frères, cette crainte lâche des hommes qui ne peuvent rien.

Vous comprenez maintenant, mes Frères, pourquoi Dieu veut fonder son Eglise sur la persécution. Par là, toute puissance humaine est confondue; la vérité est confirmée, et les enfans de Dieu sont purifiés. Les voilà donc qui seront menés à la boucherie, et leur sang ruissellera de tous côtés.

Représentons-nous, mes Frères, comment ils vivoient dans le temps des persécutions. Leur vie étoit un perpétuel martyre; l'attente de la mort étoit la préparation à la mort même. Aucun jour d'assuré, aucun moment où l'on ne pût être trahi, accusé, traîné devant les juges, et mené au supplice. Tout à craindre des voisins, des amis, des proches. Le père accuse sa fille, l'époux son épouse, le frère sa sœur; ainsi le glaive, selon la parole de Jésus-Christ (1), divise les familles.

La persécution un peu ralentie se rallume, tantôt par la politique des empereurs, tantôt par la rage du peuple capricieux auquel les Chrétiens sont livrés. Ainsi quoique les édits n'ordonnent pas toujours la persécution, elle continue presque toujours par les emportemens d'une populace insensée. Etrange effet d'une injustice aveugle! souvent une fausse clémence des empereurs défendoit de rechercher les Chrétiens;

(1) *Matth.* x. 34, 35.

mais elle ne défendoit pas de les punir sitôt qu'ils étoient découverts. Quel étoit donc ce crime, qu'on craignoit de punir, et qu'on n'osoit épargner? Ainsi la persécution, comme certains feux mal éteints, se rallumoit de momens à autres. C'est ce qui paroît par je ne sais combien de familles chrétiennes, où l'on trouve de suite plusieurs générations de martyrs : nouveau genre de noblesse jusqu'alors inconnu au monde; noblesse acquise par l'opprobre du supplice, mais dont la foi montre le prix, et dont l'Église chantera la gloire jusqu'à la fin des temps.

Dans les persécutions rien n'est à couvert. On traîne dans l'amphithéâtre de vénérables vieillards de près de cent ans, pour être dévorés par les bêtes et pour servir de spectacle au peuple.

O quelle indignité! les petits enfans par leur âge si tendre et si innocent ne trouvent aucune compassion. Les jeunes vierges même les plus nobles sont le jouet de la plus cruelle impudence, et on n'épargne pas même les femmes enceintes.

Mais est-ce ici une nécessité inévitable qui assujettit le peuple chrétien? Étoit-il impossible, mes Frères, de se délivrer des tyrans? Il ne falloit qu'un mot pour apaiser les persécuteurs, et pour faire disparoître tous les tourmens : que dis-je? il ne falloit pas même parler; il suffisoit en se taisant de donner les livres sacrés; il suffisoit d'ouvrir la main, et de laisser tomber un seul grain d'encens dans le feu allumé sur l'autel des faux dieux; il suffisoit de donner de l'argent pour avoir un libelle qui servoit de décharge vers les magistrats. Hélas! à quels lâches artifices n'auriez-vous pas eu recours pour vous garan-

tir du martyre, vous qui cherchez maintenant de honteuses subtilités et de maudits raffinemens pour éluder la loi de Dieu, si peu qu'elle vous gêne!

Au reste, mes Frères, ne croyez pas qu'on tente les confesseurs par les menaces, sans les tenter aussi par les promesses. Les empereurs, et ceux qui ont leur autorité, font reluire les espérances les plus magnifiques. Pourquoi, disoient-ils d'ordinaire aux accusés, voulez-vous vous perdre? N'avez-vous point de honte de vivre dans cette vile secte d'hommes désespérés? Adorez les dieux de l'Empire, et vous serez comblés d'honneurs. Que n'auroient-ils point donné, ces empereurs, honteux d'être vaincus par l'Evangile, pour vaincre certains martyrs célèbres, pour leur faire trahir les mystères qui leur avoient été confiés! Souvent un martyr étoit réduit à ne pouvoir mourir. La mort même, qui auroit fini ses maux, s'enfuyoit devant lui. On mêloit les plaisirs avec les tourmens, pour amollir ceux qu'on ne pouvoit vaincre. Les exils, les rudes travaux, les longues prisons, les supplices lents, aussi bien que les plus cruels, et dont l'appareil étoit le plus terrible, étoient employés. Il sembloit que la rage de l'enfer animoit les hommes, pour inventer de nouvelles douleurs, et des morts inconnues à la nature. Que disiez-vous alors, ô hommes dignes d'être éprouvés comme l'or dans la fournaise ardente? que disiez-vous? Je suis Chrétien; et encore : Je suis Chrétien. C'étoit souvent leur unique réponse. On leur demandoit le nom de leurs pasteurs et des autres fidèles. Nous n'avons garde, répondoient-ils, d'accuser ceux qui servent Dieu.

J'entends saint Polycarpe qui dit aux persécuteurs : Pourquoi abandonnerois-je un si bon maître que je sers depuis plus de quatre-vingts ans? J'entends la sentence prononcée à saint Cyprien : Que Cyprien ait la tête tranchée. Il répond : *Deo gratias*, et paie le bourreau. Bien plus, je vois de simples femmes, l'une qui emporte son fils mourant pour le mettre avec les autres sur le bûcher, de peur qu'il ne vive, et qu'il ne soit privé de la couronne; l'autre qui court hors de la ville d'Antioche avec ses petits enfans qu'elle mène par la main. Où allez-vous, lui dit-on, avec tant de hâte? Je cours, dit-elle, vers le faubourg, où j'apprends qu'on martyrise les Chrétiens, de peur qu'on ne meure pour Jésus-Christ sans moi et sans les miens.

Mais admirez la patience des saints. Ce ne peut pas être la crainte qui les retient; car qui ne craint point la mort est au-dessus de tout. Ils ne craignent point de mourir, mais ils craignent qu'il ne leur échappe une seule parole d'aigreur ou d'impatience. Vrais disciples d'un maître qui a prié pour ses persécuteurs, jamais ils ne disent un mot qui tende à la menace ou à la sédition. « Nous ne vous craignons » point, disoit Tertullien aux empereurs (1), et » vous n'avez pas sujet de nous craindre. Nous » remplissons vos villes et vos provinces; tout, ex» cepté vos temples, où nous ne daignons entrer. Si » nous vous quittions, votre empire seroit un dé» sert (2). » Les légions entières des Chrétiens se laissent exterminer sans se plaindre. L'armée de Julien est toute chrétienne, comme il parut après sa mort,

(1) *Ad Scap.* cap. IV. — (2) *Apolog.* cap. XXXVII.

lorsque Jovien fut couronné; elle peut tout, mais elle ne sait que souffrir, et elle obéit à un persécuteur apostat.

Voilà, mes Frères, un portrait des martyrs. Tel fut celui que nous honorons. Qu'importe que la mémoire de sa sainte vie et de sa courageuse mort soit ensevelie dans les débris de tant de corps sacrés? Celui qui les ranimera au dernier jour, saura les distinguer et séparer toutes leurs cendres. Il n'a pas oublié ce que celui-ci a fait et souffert. Il a compté toutes ses douleurs, et maintenant il le couronne. Pour nous, mes Frères, il nous suffit de savoir que c'est un de ces généreux fidèles qui ont livré leur ame pour le nom du Seigneur Jésus-Christ. Fiole pleine du sang qu'il a répandu, et vous palmes qu'il a méritées par son martyre, vous serez à jamais, dans les assemblées des justes, la marque de sa gloire et du triomphe de la vérité.

Parlez-moi d'un docteur qui a éclairé toute l'Église par la science des Écritures; je demanderai : A-t-il été humble? Racontez-moi les austérités d'un anachorète qui a vécu dans les déserts comme un ange dans un corps mortel; je demanderai encore : A-t-il persévéré? Mais quand on parle d'un martyr qui dans la vraie Église a répandu son sang, il ne reste plus de demande à faire. Le martyre est l'abrégé de toutes les vertus : qui dit martyr, dit tout; et qui a donné sa vie, a consommé le sacrifice d'holocauste dont la bonne odeur monte jusqu'à Dieu.

Gardez-vous bien, mes Frères, de regarder avec indifférence ce pieux spectacle. Rien ne doit tant consoler la foi, que la vue d'un martyr : mais rien

ne doit tant faire frémir la chair et le sang, rien ne doit tant consterner la nature. Un martyr est un homme foible et sensible comme nous, dont le courage vient faire rougir notre lâcheté. Loin donc, loin du martyr et de ses reliques, celui qui aime encore la vie, et qui n'oseroit mourir pour la foi!

Je vous entends, mes Frères. Vous dites : Il est plus facile de mourir que de vivre pour Jésus-Christ. Le combat du martyre est court, au lieu que la pénitence chrétienne est un combat dont les peines et les dangers se renouvellent tous les jours; un combat où l'on est sans cesse aux prises avec le monde et avec soi-même. Vous vous trompez, mes Frères. Ces martyrs, qui viennent vous confondre, mouroient tous les jours par leur détachement et par leurs souffrances, avant que d'expirer dans les supplices. Ils n'étoient même préparés au martyre qu'autant qu'ils mouroient par avance à tout. Faut-il s'étonner, disoit Tertullien, s'ils sont prêts à quitter la terre, puisqu'ils ont déjà rompu tous leurs liens? Il ne faut pas être surpris, disoit saint Cyprien, si ceux qui achetoient et qui goûtoient encore les douceurs de la vie pendant la paix, sont tombés pendant la persécution. Vous le voyez, mes Frères, c'est en vain que vous voudriez mourir pour Jésus-Christ sans vivre pour lui : le sacrifice du martyre est le fruit d'une vie où l'on a déjà sacrifié sans réserve ses passions.

O combien d'hommes s'imaginent, par une erreur grossière, qu'ils sauroient mieux mourir que vivre pour Jésus-Christ! Ils feroient l'un aussi mal que l'autre. Ils sont lâches dans les petites tentations;

ils sont mous dans les plaisirs : comment pourroient-ils être constans et invincibles dans les douleurs? Ils ne peuvent sacrifier à Dieu un plaisir honteux d'un moment, un vil intérêt qu'ils n'oseroient nommer, une ombre, une fumée de réputation qui s'évanouit ; et ils lui donneroient leur sang, leur vie, et tout avec elle? O hommes lâches, taisez-vous; la foi ne peut attendre rien de vous. Une froide raillerie vous fait rougir de l'Evangile, et vous seriez victorieux des opprobres et des tourmens? Non, non; taisez-vous, encore une fois; la foi ne peut attendre rien de vous qui soit digne d'elle. Vos mœurs et vos sentimens ne promettent que l'apostasie ; et sans attendre la persécution, ne démentez-vous pas déjà votre foi?

Et vous, ô Chrétiens indignes de ce nom, qui dites que les martyrs étoient des hommes extraordinaires qu'on ne doit pas prétendre d'imiter, sachez qu'ils devoient à Jésus-Christ tout leur sang qu'ils lui ont donné ; sachez que dans les mêmes circonstances vous n'en pourriez moins faire, sans renoncer à votre salut. C'est pourquoi l'Apôtre disoit : *Je ne préfère point ma vie à mon ame* (1). Mais sans attendre les occasions du martyre, souvenez-vous que le même esprit qui a fait les martyrs doit vous animer dans les tentations les plus communes de la vie.

Est-il question d'étouffer un ressentiment, de sacrifier un intérêt injuste, de fouler aux pieds les grandeurs mondaines, d'abhorrer un plaisir impur, pour observer la loi de Dieu ; ô martyr de la vérité

(1) *Act.* xx. 24.

et de la justice, armez-vous de courage. Plutôt répandre votre sang jusqu'à la dernière goutte, en combattant contre le péché.

Le péché de l'idolâtrie n'est pas le seul contre lequel il faut combattre jusqu'à livrer sa vie. Tout ce que préfère la créature au Créateur, est abomination : tout ce qui nous tente contre la loi, est l'idole qu'il faut briser. Mourons, mes Frères, mourons pour la loi de notre Dieu, et pour le testament de notre père. Où êtes-vous, ô martyrs de la chasteté, ô martyrs de la charité, ô martyrs de la justice, ô martyrs de la pénitence, qui devez succéder aux martyrs de la foi? Revenez, je ne craindrai point de le dire, revenez, bienheureux temps des persécutions. Une longue paix a amolli les cœurs. O paix, ô longue paix, que vous êtes amère, vous dont la douceur a été si long-temps désirée! C'est vous qui ravagez l'Eglise plus que la persécution des tyrans; c'est vous qui nous coûtez tant de relâchemens et de scandales. Mais la persécution ébranleroit les foibles, il est vrai; n'importe : du moins elle réveilleroit la foi; le Seigneur éprouveroit ceux qui sont à lui; la tempête, qui enlèveroit la paille, laisseroit le pur grain; l'Eglise seroit purgée des faux Chrétiens; les ames fragiles s'humilieroient, et les forts seroient couronnés.

O Dieu, à quoi sommes-nous donc réduits? à vous demander que le glaive revienne sur nous. Frappez, Seigneur, et guérissez. Que votre sanctuaire soit désolé, pourvu que les cœurs, vrais sanctuaires, soient purs. Plutôt tout voir, Seigneur, que de voir encore tout ce que nous voyons. Heureux vous et

moi, mes Frères, si nous pouvions être comme ce martyr ! Je vous ai montré ce que son exemple nous doit inspirer ; hâtons-nous de voir encore le fruit qu'il faut tirer du culte de ses reliques.

SECOND POINT.

Voulez-vous savoir, mes Frères, la date précise du culte des reliques des martyrs ? Il est aussi ancien que le martyre même. Nous en avons des preuves qui sont de quarante ans presque immédiatement après la mort des apôtres. Il n'y avoit rien que les tyrans ne fissent pour dissiper leurs cendres et pour les dérober à l'empressement des fidèles ; ils les faisoient jeter au vent ou dans la rivière. Les fidèles s'exposoient souvent aux supplices pour les recueillir, et ils alloient quelquefois jusque aux extrémités de l'Empire pour les acheter chèrement. C'étoit sur leurs monumens ou tombeaux que l'on célébroit les mystères. De là s'est conservé l'usage de renfermer les reliques dans nos autels quand on les consacre. Et en effet, qu'y a-t-il de plus convenable que d'offrir le sang de Jésus-Christ sur le corps de ses disciples qui ont répandu le leur pour lui ? Sans doute Jésus-Christ se plaît à mêler ainsi son sacrifice avec celui de ses martyrs, qui ne sont avec lui qu'une même victime. Au lieu qu'on prioit pour les autres morts, ceux-ci étoient priés, comme le remarque saint Augustin. Saint Jérôme, parlant au nom de tous les Chrétiens contre l'impie Vigilance, nous dépeint les honneurs qu'on rendoit alors aux reliques, si semblables à ceux qu'on leur rend en nos jours, qu'en les lisant on croit voir nos châsses et nos pro-

cessions. Il n'est pas nécessaire de prouver ces faits; nous les tirons même de la bouche de nos frères errans. L'Eglise, dès ces premiers jours si voisins des apôtres, regardoit les cendres des martyrs comme étant pleines de la vertu de Dieu. Etoit-ce trop donner aux martyrs? Non, non, mes Frères; c'étoit donner tout à Dieu, qui veut être admirable dans ses saints, et les faire régner, même d'un règne temporel, dans son Eglise, avec son Fils Jésus dont ils sont les membres, comme saint Jean nous l'a appris. Celui qui donna aux os d'un prophète la vertu de rappeler un mort à la vie; celui par qu le linge et la ceinture de Paul, l'ombre même de Pierre, guérissoient les malades, ne peut-il pas encore attacher sa vertu à ces membres déchirés e épars, sur lesquels reluit à jamais la grâce du martyre? O hommes de peu de foi, pourquoi doutez vous? Le bras du Tout-Puissant est-il raccourci?

Raconterai-je, mes Frères, les miracles faits à Milan en faveur des corps de saint Gervais et de saint Protais, rapportés par saint Ambroise et par saint Augustin? Ajouterai-je ceux que les reliques de saint Étienne répandoient dans la côte d'Afrique, et que saint Augustin a décrits pour faire taire l'infidélité? Mais l'univers entier a retenti du bruit de ces merveilles, et c'est à force de les voir, que le monde entier a enfin ployé sous le joug de la religion. Ainsi, après que les martyrs ont vaincu le monde par la constance de leur foi, ils l'ont encore vaincu, pour lui inspirer la foi même, par la vertu miraculeuse que Dieu a attachée à leurs saintes reliques. Les martyrs qui ont haï leur chair pendant

qu'elle étoit encore ici-bas le corps du péché, aiment maintenant cette chair, qui est devenue l'instrument de leur gloire. C'est elle qui a souffert, c'est elle qui portera à jamais dans le ciel les stigmates de Jésus-Christ; c'est elle qui paroîtra lavée et blanchie dans le sang de l'Agneau : autant, autant donc qu'ils l'ont haïe et persécutée ici-bas, autant l'aiment-ils dans le ciel, autant désirent-ils de la glorifier.

Mais remarquez, mes Frères, quelle est leur puissance. Il leur est donné de régner sur la terre avec le Sauveur. *J'ai vu*, dit saint Jean (1), *des trônes, et ils s'y sont assis. Le jugement leur a été donné. Je les ai vues, ces ames de ceux qui ont été tués, décollés pour le témoignage de Jésus-Christ.* Voilà, mes Frères, un règne sensible sur la terre, sans attendre le dernier jour; un règne qui viendra avec la paix, quand le *dragon sera enchaîné;* et ce règne temporel s'appelle *la première résurrection.* Ne le voyez-vous pas ce triomphe des martyrs réservé à la paix de l'Eglise? C'est alors que, régnant avec Jésus-Christ, ils mettent sous leurs pieds tous ses ennemis, et répandent sur les fidèles les bienfaits du Père céleste. Et en effet, saint Augustin assure que les miracles des temps apostoliques se renouveloient à la face de toutes les nations, en faveur des corps des martyrs, dans le commencement de la paix de l'Eglise, où les peuples barbares venoient comme au-devant de l'Evangile. Voilà la douce vengeance que les saints martyrs avoient demandée de leur sang; voilà le règne sensible qui leur étoit promis. Ils avoient rendu témoignage à Dieu par leur propre

(1) *Apoc.* xx. 2, 4, 5.

sang; et Dieu à son tour leur rendoit témoignage par ses miracles. Ce témoignage réciproque étoit le triomphe de la vérité; c'étoit le règne des martyrs et de Jésus-Christ tout ensemble.

Faut-il donc s'étonner si les Basile, les Grégoire et les Chrysostôme ont appelé les corps des martyrs, des forteresses qui protégeoient les villes assez heureuses pour les posséder? O ville de Rome, s'écrie saint Chrysostôme, c'est la présence de Paul qui fait que je vous aime. Quel présent ferez-vous au Sauveur, lorsqu'on verra l'Apôtre sortir du sacré monument pour être enlevé dans les airs au-devant du Sauveur même! Mais maintenant qui me donnera la consolation d'aller me prosterner aux pieds de Paul, et de demeurer attaché auprès de son tombeau? Serai-je assez heureux pour voir les cendres de ce corps qui accomplit en lui ce qui manquoit aux souffrances de Jésus-Christ?

O ville de Paris, dirons-nous aujourd'hui, que tu es heureuse et enrichie par la présence de ce nouveau martyr! Qui me donnera de baiser ses sacrées dépouilles qu'il a laissées sur la terre, après l'avoir vaincue par la sublimité de sa foi?

Enfans de Dieu, écoutez les paroles que Dieu prononce par ma bouche, et votre ame vivra. Vous n'ignorez pas maintenant quelle est la puissance des saints martyrs, dont Dieu veut glorifier la chair pour en tirer sa propre gloire. Vous avez entendu les paroles de l'Ecriture, et le pieux usage de l'Eglise naissante. De plus, vous trouvez au dedans de vous-mêmes le germe de piété qui porte naturellement l'Eglise à un culte si édifiant. Ici la grâce et la nature

sont d'accord. La nature demande ce qui frappe les sens, pour affermir sa foi; et voici à quoi sert la présence des corps des martyrs. Ils réalisent tout ce que l'histoire ne fait que raconter; ils mettent devant nos yeux les choses mêmes que nous révérons.

Hélas! si les enfans qui n'ont pas dégénéré ne peuvent voir le tombeau de leur père sans verser des larmes, sans être attendris, et sans rappeler les plus purs sentimens de vertu que ce père leur a laissés comme en héritage; nous, enfans de ces premiers Chrétiens qui nous montrent la voie du ciel teinte de leur sang, pourrions-nous venir sur leurs cendres bénites et révérées de tous les siècles, sans verser des larmes, non sur eux, mais sur nous-mêmes, sans frapper nos lâches poitrines, sans ranimer notre foi et notre espérance par le souvenir de leurs combats et de leurs victoires?

O si jamais ces spectacles capables de percer nos cœurs furent nécessaires, c'est maintenant; ils l'étoient bien moins dans les temps où c'étoit presque la même chose d'être fidèle, et d'être martyr. Maintenant que le sang chrétien refroidi dans nos veines a oublié de couler pour la cause de l'Évangile, ne faut-il pas le réchauffer par la vue de celui des anciens martyrs? Mais voici d'autres fruits, mes Frères, que nous pouvons tirer tous les jours du culte des corps des saints.

Ces corps, comme nous l'avons vu, ont été persécutés par le martyre même avant que de l'être par les tyrans. C'est le cilice, c'est le jeûne, c'est le travail des mains, et une longue suite de veilles, de sueurs, de larmes, qui les a préparés à vaincre les chevalets,

les croix, les chaudières bouillantes, les roues armées de rasoirs. La vue de ces corps si mortifiés avant que de mourir ne pourra-t-elle point vous confondre, vous qui par une vie toute sensuelle vous préparez une mort lâche et impénitente ? Souvenez-vous de la célèbre Aglée, qui faisant partir de Rome Boniface son domestique, pour aller en Asie chercher des corps des martyrs, lui dit : Sachez, ô Boniface, que les corps des fidèles qui vont recueillir ceux des martyrs doivent être purs et sans tache. Ce ne seroit plus un honneur que vous viendriez ici rendre au martyr ; ce seroit une insulte, une dérision sacrilége, un triomphe impie de la chair et du sang contre le martyr ; tout au moins, ce seroit une superstition. Car qu'y a-t-il de plus superstitieux que d'honorer les martyrs, et d'attendre qu'ils nous seront propices, sans désirer de les imiter ?

Les corps que la cruauté des tyrans et la corruption ont réduits en cendres, se ranimeront au jour de Jésus-Christ ; et de là vient que ces corps si défigurés, qui nous saisiroient de frayeur et d'horreur s'ils avoient souffert tant de supplices pour quelques crimes, ou même s'ils étoient morts d'une mort naturelle après une vie commune, ne nous inspirent que tendresse, vénération, joie et confiance. C'est que nous savons que celui pour qui ils sont morts tient dans ses mains les clefs du tombeau, et qu'il est lui-même la résurrection et la vie. Ainsi cette cendre, toute cendre qu'elle est, quoiqu'on n'y voie plus que de tristes débris foudroyés par la mort, exhale encore une odeur de vie, et nourrit dans nos cœurs une espérance pleine d'immortalité.

Voilà

Voilà, disons-nous, ces membres qui paroissoient morts, mais qui sont encore vivans dans la main de Dieu. Voilà ces os brisés et humiliés, qui tressailliront de joie quand la trompette sonnera pour rassembler toute chair aux pieds de Jésus-Christ. Voilà ces pieds et ces mains qui ont été dans les chaînes; ces pieds qui n'ont point fui lorsqu'il a fallu confesser Jésus-Christ; ces mains pleines de bonnes œuvres. Voilà ces yeux qui ont regardé la terre entière avec mépris, et qui n'ont daigné s'ouvrir à la vanité. Voilà ces oreilles qui ont moins écouté les menaces des tyrans, que les promesses de Jésus-Christ. La voilà cette bouche qui a béni les persécuteurs; qui, confessant Jésus-Christ, a fait taire l'iniquité païenne, et par qui Jésus-Christ même a parlé. Le voilà ce cœur plus grand que tout le monde, et qui n'a pu être rempli que par l'amour de Dieu.

Pourquoi donc, mes Frères, craindre la mort en marchant sur les pas de celui qui est si heureux de l'avoir soufferte? O hommes aveugles, vous regardez la mort comme si elle étoit éternelle! C'est la vie qui est éternelle, la mort n'est qu'un court sommeil. Bientôt il n'y aura plus de mort pour ceux qui n'auront pas craint de mourir. Trop heureux d'aller au-devant de la mort, et de mêler nos cendres avec celle du saint martyr de ces lieux! car jamais ce précieux dépôt ne nous sera ravi. De ces lieux, son corps, suivi des nôtres, s'élèvera au milieu des nuées vers Jésus-Christ qui descendra à nous. O mort, ô impuissante mort! ta victoire est détruite, grâce à Jésus-Christ; ses vrais enfans ne te craignent plus.

4 Enfin, mes Frères, ces corps des saints martyrs

reçoivent parmi nous un culte qui est l'image de la gloire dont ils jouiront : foible image à la vérité, mais néanmoins digne de leur complaisance, et qui leur établit un règne sensible sur les cœurs, selon la promesse de Jésus-Christ. O cendres des martyrs, vous voilà donc déjà glorifiées ici-bas, en attendant une autre gloire que Dieu seul peut donner! Qui pourroit donc, mes Frères, en considérant aujourd'hui cette pieuse pompe et cette douce joie de toute l'Église, n'élever pas son cœur vers le triomphe de la céleste Jérusalem, où tous ceux qui suivant l'Agneau sont venus de la grande tribulation, verront la main de Dieu qui essuiera leurs larmes, et chanteront éternellement le cantique de leur victoire?

Mais que vois-je, mes Frères? Quelle foule de Chrétiens qui approchent du martyr, non pas avec un cœur plein du désir du martyre, mais avec une conscience aussi corrompue que celle des persécuteurs! O Chrétiens mes frères, voulez-vous encore affliger cette cendre, qui n'est pas insensible à ce que la foi souffre, et à l'opprobre que vous faites à l'Évangile? N'entendez-vous pas cette voix secrète du martyr, qui vous dit intérieurement : Qu'êtes-vous venus faire ici? Osez-vous apporter une foi vaine et superstitieuse aux pieds de ces ossemens? Ils sont inanimés, ils n'ont aucune vertu pour vous, ils n'ont plus aucun sentiment que pour vous abhorrer. Allez, allez loin de ces lieux où la foi seule doit entrer. Si vous cherchez des cendres, honorez celles des grands pécheurs que vous imitez; honorez ces affreux cadavres que l'ambition, l'impureté, la vengeance et l'avarice ont agités pendant leur vie, et qui sont vos modèles.

Allez sur ces corps malheureux dévoués à l'étang de soufre et de feu dont la fumée monte jusqu'aux siècles des siècles, allez y recueillir jusqu'aux dernières étincelles d'une flamme impure dont votre cœur cherche à s'embraser; allez dans cette poussière des tombeaux des pécheurs, où leurs vices, qui ont pénétré jusqu'à la moelle de leurs os, dorment avec eux: mais laissez reposer en paix, parmi les vœux des fidèles et des ames saintes, les cendres de celui qui n'est mort dans les tourmens que pour ne vivre pas comme vous vivez.

O vous qui nous entendez du haut de ce trône où vous êtes assis avec Jésus-Christ, bienheureux martyr, vous nous aimerez désormais, et vous nous avez même déjà aimés, puisque vous n'avez pas dédaigné de nous confier ce précieux dépôt. Nous vous conjurons par vos chaînes, par vos tourmens, par votre mort, enfin par vos cendres ici présentes, de demander à Dieu qu'il ressuscite notre foi : je dis, qu'il la ressuscite, car elle est morte, et tout s'éteint en nous pour la vie chrétienne. Elles seront, ces cendres, notre trésor et notre joie ; il en sortira, par la grâce de Jésus-Christ, un esprit de martyre qui nous endurcira contre nous-mêmes, contre le monde tyrannique, et contre tous les traits enflammés de Satan. Ainsi, ô homme de Dieu par qui la vertu de l'Évangile se fait sentir, nous participerons à votre victoire et à votre couronne dans le règne de l'Agneau vainqueur. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LA PROFESSION RELIGIEUSE

D'UNE NOUVELLE CONVERTIE.

Venite, audite, et narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ.

O vous tous qui craignez le Seigneur, venez, écoutez, et je raconterai tout ce qu'il a fait à mon ame. Ps. LXV. 16.

L'EUSSIEZ-VOUS cru, ma chère sœur, que l'Epoux des vierges vous attendoit dans cette solitude dès les jours de l'éternité? C'étoit donc là ce qu'il vouloit de vous, lorsqu'il tiroit tant de profonds gémissemens de votre cœur, et que vous ne saviez pas encore vous-même pourquoi vous gémissiez? O mystère de grâce! ô voies de Dieu dans le cœur de l'homme, inconnues à l'homme même! ô Dieu abîme de sagesse et d'amour!

Fille chrétienne, élevez votre voix; appelez à ce spectacle les hommes et les anges. Dites dans un humble transport : O vous tous qui craignez le Seigneur, hâtez-vous de venir : vous me verrez, et vous verrez la grâce en moi. Peuples, assemblez-vous, accourez en foule; que les extrémités de la terre l'entendent, que toute chair admire et tressaille : car il

a regardé la bassesse de sa servante, et il a fait en moi de grandes choses, celui qui est puissant. Enfans de Dieu, rendez gloire à son œuvre. Que la terre et les cieux soient pleins de son nom; que tout en retentisse jusqu'au fond de l'abîme ; que tout s'unisse à moi pour chanter le tendre cantique, le cantique toujours nouveau des éternelles miséricordes. *Venite, audite*, etc.

Découvrons donc, ma chère sœur, dans les deux parties de ce discours, non à votre gloire, mais à celle de Jésus-Christ, ce qu'il a opéré dans votre conversion, et ce qu'il a préparé dans votre sacrifice. Par l'un, vous instruirez le monde des richesses de la grâce; par l'autre, vous serez instruite vous-même de ce que la grâce doit achever en vous dans la solitude. Voilà tout le sujet de ce discours.

O Esprit, ô flamme céleste, qui allez embraser la victime, soyez vous-même dans ma bouche une langue de feu. Que toutes mes paroles, comme autant de flèches ardentes, percent et enflamment les cœurs. Donnez, donnez, Seigneur, c'est ici la louange de votre grâce. Marie, mère des vierges, priez pour nous. *Ave, Maria.*

J'ADORE souvent en tremblant, mes Frères, ce jugement qui est un abîme, ce profond conseil par lequel Dieu permet que tant d'enfans soient livrés à l'erreur. Quoi! cet âge si tendre, si simple, si innocent, suce avec le lait le poison; et les parens que Dieu lui choisit, par leur tendresse aveugle causent son malheur! Faut-il que sa docilité même le rende coupable! O Dieu! vous êtes pourtant juste. Nous

savons par vous-même que vous ne haïssez rien de tout ce que vous avez fait; que vous êtes le Sauveur de tous; que toutes vos voies sont vérité et miséricorde : à vous seul louange dans votre secret; à nous le silence, le tremblement et l'adoration. Mais sans pénétrer trop avant, mes Frères, concluons avec saint Augustin, que Dieu voit dans un cœur une malignité subtile, que nos yeux, trop accoutumés à une corruption plus grossière, souvent ne découvrent pas. Il voit l'orgueil naissant qui abuse déjà des prémices de la raison, et qui mérite qu'un tourbillon de ténèbres vienne la confondre; l'abus des richesses, des plaisirs, des honneurs, de la santé, des grâces du corps, et même de l'esprit. C'est la vanité qui abuse des choses presque aussi vaines qu'elle. Mais abuser de la raison dans le point essentiel de la religion, c'est résister au Saint-Esprit, c'est l'éteindre, c'est lui faire injure, c'est tourner le plus grand don de Dieu contre Dieu même.

Jeune créature, flattée et éblouie de vos propres rayons, ce que le monde admire en vous est ce que Dieu déteste. Sous ces jeux innocens de l'enfance se déploie déjà un sérieux funeste, une raison foible qui se croit forte; une présomption que rien n'arrête, et qui s'élève au-dessus de tout, un amour forcené de soi-même, qui va jusqu'à l'idolâtrie. Voilà ce que Dieu juste frappe d'aveuglement.

Erreur d'une ame enivrée d'elle-même, bientôt punie par mille autres erreurs! La voyez-vous qui court après les idoles de son invention? Ne croyez pas qu'elle soit docile, du moins elle ne l'est qu'à la flatterie. On lui dit : Lisez les Écritures, jugez par

vous-même, préférez votre persuasion à toute autorité visible; vous entendrez mieux le texte que l'Église entière, de qui vous tenez et les sacremens et l'Écriture même; le Saint-Esprit ne manquera pas de vous inspirer par son témoignage intérieur; vos yeux s'ouvriront; et en lisant avec cet esprit la parole divine, vous serez comme une divinité. On le lui dit, et elle ne rougit point de le croire. Prêter l'oreille à ces paroles empoisonnées du serpent, est-ce docilité? Non, c'est présomption; car ce n'est pas déférer à l'autorité, c'est au contraire fouler aux pieds la plus grande autorité que la Providence ait mise sous le ciel, pour s'ériger dans son propre cœur un tribunal suprême. Voilà, mes Frères, le premier coup qui a donné la mort à cette jeunesse, d'ailleurs si innocente et si digne de compassion; voilà le frein d'erreur que Dieu dans sa colère met dans la bouche des hommes superbes, pour les précipiter dans le mensonge.

Telle fut, ma chère sœur, cette première démarche qui vous égara des anciennes voies, et qui mit insensiblement un mur entre vous et la vérité. Jusque là tout étoit catholique en vous; tout, jusqu'à cette soumission même si simple que vous aviez pour les faux pasteurs. Votre baptême, quoique administré hors de l'enceinte de l'unité par des mains révoltées, étoit pourtant l'unique baptême qui partout où il se trouve appartient à l'Église unique, et qui tient sa vertu non de la disposition du ministre, mais de la promesse immuable de Jésus-Christ. Vous fîtes même dans l'unité tout ce que vous fîtes sans vouloir la rompre; vous ne commençâtes à être véri-

tablement Protestante, qu'au moment fatal où vous dîtes dans votre cœur en pleine liberté : Oui, je confirme la séparation de mes pères; et en lisant les Écritures, je juge que l'Église d'où nous sommes sortis ne les entend pas.

A cette parole si dure et si hautaine, c'en est fait; l'Esprit, qui ne repose que sur les doux et humbles de cœur, se retire; le lien fraternel se rompt; la charité s'éteint; la nuit entre de toutes parts; l'autorité si claire dans l'Evangile pour prévenir les plus subtiles distinctions, si nécessaire pour soutenir les foibles, pour arrêter les forts, pour tenir tout dans l'unité; cette autorité sans laquelle la Providence se manqueroit à elle-même pour l'instruction des simples et des ignorans, ne paroît plus qu'une tyrannie. Quels maux affreux viennent de cette source! Confiance téméraire en l'élection divine, inspirée à chaque particulier, au préjudice de la crainte et du tremblement avec lequel on doit opérer son salut; mépris de l'antiquité, lors même qu'on fait semblant de la suivre; audace effrénée qui traite les Pères d'esprits crédules et superstitieux, d'introducteurs de l'Antechrist; parole du Sauveur, qui devoit être un lien d'éternelle concorde, devenue le jouet d'une vaine subtilité dans des disputes scandaleuses; divins oracles livrés aux visions et aux songes impies de toutes les sectes qui se multiplient à l'infini, et qui s'entre-déchirent cruellement. O ma bouche, n'achevez pas.

Voilà ce que la Réforme enfante dans le Nord depuis le dernier siècle; fruits par lesquels on doit juger de l'arbre. Quel remède à ces maux? Sera-ce l'Écriture, mes Frères? Hé! c'est-elle dont on abuse.

Semblable à Dieu même qui l'a inspirée, bien loin d'instruire les superbes, elle leur résiste, et elle ne donne la vérité qu'aux humbles. Aussi les Protestans sont-ils contraints d'avouer que l'Écriture, même pour les points fondamentaux, n'est pas claire sans grâce, c'est-à-dire qu'elle ne l'est que pour les humbles, qui ont seuls l'esprit de Dieu.

Ainsi, vous le voyez, mes Frères, toute la certitude de leur foi et de leur intelligence des Écritures n'est fondée que sur la certitude de leur humilité. Étrange certitude! car qu'y a-t-il de plus superbe que de se croire humble? Où sont-ils ces petits à qui les mystères sont révélés, pendant qu'ils sont cachés aux grands et aux sages du siècle? Peut-on appeler les Protestans petits, eux qui sont, par leurs principes, dans la nécessité de se croire humbles et pleins du Saint-Esprit! eux qui par conséquent sont si grands à leurs propres yeux! eux qui ne craignent point de se tromper en expliquant les Ecritures, quoiqu'ils assurent que l'Eglise entière s'y est trompée pendant tant de siècles!

Remarquez encore, mes Frères, que ce n'est pas précisément la parole de Dieu, mais leur propre explication, qui est le fondement de leur foi : car il n'est pas question du texte, dont tous conviennent également comme de la règle suprême, mais du vrai sens qu'il faut trouver; et ce vrai sens chacun d'eux s'en assure par son propre discernement, qui est ainsi l'unique appui de sa foi, comme s'il avoit personnellement l'infaillibilité qu'il ôte à l'Eglise.

O profondeur! s'écrie saint Augustin sur sa propre expérience dans sa conversion; ô livres inacces-

sibles à l'orgueil des sages du siècle! vous êtes le glaive à deux tranchans; vous répandez une lumière vivifiante; mais aussi de vous sortent les ténèbres vengeresses. Pendant que les petits tremblent dans le sein de leur mère, se défiant de tout par l'humilité, les sages, par l'orgueil, tournent tout en poison. Je vois des Chrétiens, qui, comme les Juifs, se croyant, dès le ventre de leur mère, la race sainte, les héritiers de l'alliance, les interprètes des oracles, vous lisent toujours avec un voile sur le cœur. Ils disent sans cesse, L'Écriture, l'Écriture, l'Écriture! comme les Juifs disoient, Le temple, le temple, le temple! Mais l'esprit de l'Écriture, qui seul peut vivifier, et qui n'est promis qu'au corps de l'Église, les a quittés quand ils l'ont quittée, et la lettre les tue.

Ainsi, ma chère sœur, la lumière luisoit en vous au milieu des ténèbres, et les ténèbres ne la comprenoient point. La coutume, qui peut toujours plus qu'on ne croit sur ceux mêmes qui auroient honte de lui céder; la confiance en vos ministres, qui, sous une apparence de liberté, tenoient tous les esprits assujettis aux finales résolutions de leurs synodes nationaux; les liens de la chair et du sang, ah! tristes liens! liens que je ne puis nommer sans faire saigner la plus douloureuse plaie de votre cœur! enfin une haine héréditaire de l'Église, haine qui, au seul nom de Rome, soulevoit vos entrailles, et se nourrissoit jusque dans la moelle de vos os, ne vous laissoit pas à vous-même. Vous écoutiez, non pour examiner, mais pour répondre. Un silence nonchalant, ou un ris dédaigneux, ou une réponse subtile, repoussoit les raisons dont vous ne sentiez pas encore la

e. Mais pour celles qui vous accabloient, que
ient-elles, ma chère sœur? Je ne craindrai pas
e dire; car je sais quelle joie je donnerai à votre
r en racontant avec vos misères les célestes mi-
:ordes. Rappelons donc ces larmes d'un orgueil
uissant, et irrité de son impuissance.

ui le croiroit, mes Frères, que l'examen, uni-
fondement de cette Réforme, fût néanmoins ce
est plus difficile d'obtenir d'elle? Enquérez-
, dit-elle, diligemment des Écritures. Ne pen-
z-vous pas qu'elle ne dispense personne de
men? Elle veut qu'on lise et qu'on juge, mais à
lition que le juge demeurera toujours prévenu.
si vous allez de bonne foi, dans cet examen, jus-
mettre en doute la religion protestante, jus-
vous rendre entièrement neutre entre les deux
ses, c'en est fait, s'écrient-ils, vous êtes perdus;
à la voix de l'enchanteur que vous prêtez
ille. Quoi donc! le juge ne doit-il pas prêter
ille, pour savoir si ce qu'on lui dit est un en-
tement ou une vérité? O Réforme! n'étoit-ce pas
d'inspirer à chaque particulier la témérité de
ire juge? falloit-il encore, pour comble de témé-
, vouloir que chacun soit juge à l'aveugle? Vous
préférez l'examen et le jugement du particulier
ute autorité, comment osez-vous dire qu'on se
dès qu'on examine? Quelle est donc cette reli-
qui tombe dès qu'on la regarde avec des yeux
fférens, et avec l'intégrité d'un juge qui doit se
r également de toutes les parties? Mais la Ré-
e sent bien qu'elle tomberoit sans ressource à ce
nier ébranlement.

Combien de fois ai-je éprouvé ce que je vais dire! Vous avez convaincu sur tous les articles, vous croyez avoir tout fait; mais vous ne faites rien, si, par un puissant attrait de piété, vous n'enlevez l'ame à elle-même, pour lui faire sentir ce que c'est que d'être humble; si vous ne bouleversez le fond d'une conscience; si vous ne tenez un cœur en suspens et comme en l'air au-dessus de ses préjugés. En vain à coups redoublés vous frappez ce grand arbre, dont la tige immobile monte jusqu'au ciel, et dont les racines vont se cacher dans les entrailles de la terre: vous n'en enlevez que les foibles rameaux; encore repoussent-ils toujours. Mais attaquez ces racines vives, entrelacées, profondes; le voilà qui tombe de son propre poids.

Vous aimiez le mensonge, ma chère sœur : mais la vérité vous aimoit; vous étiez à elle avant la création du monde, et vous deviez enfin l'aimer. Vous étiez loin de Dieu; mais il étoit auprès et au milieu de vous : vous le fuyiez sans le vouloir entendre; mais sa miséricorde vous poursuivoit. Son heure vient, il tonne, foudroie, écrase l'orgueil indompté; et voilà les écailles qui tombent de ces yeux fermés à la lumière.

Seigneur, que voulez-vous que je fasse? s'écrie-t-elle comme Saul. Que vois-je? où suis-je? que sont-ils devenus tous ces objets que j'ai cru voir si clairement? Tout s'évanouit, tout m'échappe, tout ce qui m'appuyoit se fond dans mes mains. Ma vie entière n'a donc été qu'un songe, et voici mon premier réveil. Où êtes-vous, livres en qui j'ai espéré? et maintenant je rougis des fables que j'ai admirées. Est-ce donc là

ce qui a enchanté si long-temps mon cœur? Donc, donc jusqu'ici j'ai vécu égarée de la voie de la vérité; le soleil de la sagesse ne s'étoit point levé sur ma tête, et la lumière de l'intelligence n'a jamais lui sur moi.

Hélas! continue-t-elle avec saint Augustin, quand on veut se servir de guide à soi-même, peut-on manquer de tomber dans le précipice? Seigneur, que ceux que vous n'avez pas encore mis à vos pieds en abattant leur orgueil, rient de ma foiblesse et de mon inconstance; rien ne m'empêchera de confesser, à la gloire de votre nom, ma honte et mes erreurs. Ils diront que je n'ai jamais été humble. Et comment l'aurois-je été, moi à qui ma religion défendoit de l'être, puisque elle m'obligeoit à préférer ma persuasion au commun accord et consentement de toutes les Eglises; comme si ma persuasion eût été infailliblement le témoignage du Saint-Esprit même! Ils ajouteront que vous m'aveuglez, ô Saint-Esprit, pour punir mon orgueil. Ah! je le mériterois, Seigneur: mais vous le guérissez cet orgueil que vous devriez punir, et qu'ils ont nourri; du moins vous me le faites désirer. O Père tout ensemble des lumières et des miséricordes! ô Dieu de toute consolation! vous me faites entrer dans toute vérité par le seul sentiment que vous me donnez de ma misère et de mon impuissance. Qu'à jamais soit béni celui qui m'arrache à la puissance des ténèbres, pour me transférer au royaume de son Fils bien-aimé! *O vous tous qui craignez le Seigneur, venez, écoutez, et je raconterai tout ce qu'il a fait à mon ame.*

Dès ce moment Dieu lui mit au cœur l'onction qui enseigne tout, je veux dire la consolation de se

soumettre. Aimable repos, disoit-elle, réservé à ceux qui veulent être doux et humbles de cœur ! Je n'ai plus besoin de raisonnement ; voici l'enfance marquée dans l'Evangile, la voie abrégée pour les pauvres d'esprit, que Jésus-Christ nomme bienheureux ; les yeux fermés, ne sentir plus que son ignorance et la bonté de Dieu, qui ne laisse jamais ses enfans dans son Eglise un seul instant sans guide visible et assuré. Bien loin que cette voie soit difficile aux ignorans, plus on est ignorant, plus on en est capable ; car c'est l'ignorance même, pourvu qu'elle soit humble, qui y mène naturellement. En voilà assez pour supposer, sans lecture ni examen, la nécessité d'une providence perpétuelle sur l'Eglise, conforme aux promesses. Mais quelle sera cette Eglise ? Hé ! peut-on hésiter un moment dans ce choix ? En peut-on écouter une autre que celle d'où toutes les autres avouent qu'elles sont sorties, et qui seule s'attribue, en vertu des promesses, la pleine autorité dont tous les humbles sentent qu'ils ont besoin pour être conduits ?

Dieu lui donna aussi de goûter le mystère d'amour, qui révolte les sens grossiers et l'esprit superbe. L'Ecriture, disoit-elle, n'est pas moins formelle pour la présence de Jésus-Christ au sacrement, que pour l'Incarnation. Tout est réel dans les dons de Dieu. Cette chair que son Fils a prise réellement pour les hommes en général, par une suite naturelle du mystère, que les saints Pères en ont appelée l'extension, il la donne à chacun de nous en particulier dans l'Eucharistie avec la même réalité. Quiconque aime, et sent combien nous sommes aimés (car je ne parle

int à ceux qui ne sentent rien); quiconque aime, sent combien nous sommes aimés, n'a qu'à se taire qu'à adorer. Qu'on ne m'importune donc plus. Ici nour simple prend tout à la lettre. Cette chair véable est véritablement viande. O mes Frères, pouroi vous efforcer de m'ôter Jésus-Christ, et de ne laisser que sa figure? Pourquoi tant de troubles? ie craignez-vous? De l'avoir lui-même, et de trou- qu'il nous a aimés jusqu'à nous donner sa propre ir? Pourquoi dites-vous donc qu'il nous donne sa pre substance? Nous donne-t-il ce qui n'y est pas? substance d'un corps, n'est-ce pas le corps même? irquoi parler comme les Catholiques, sans croire nme eux? pourquoi ne croire pas naturellement nme on parle? C'est renverser l'autorité du texte vous aimez tant, et en rendre le sens arbitraire, de lui donner vos explications forcées et trop aloriques. Si on ne prend religieusement à la lettre is l'Ecriture tout ce qui peut y être pris sans condire manifestement d'autres endroits plus clairs, anéantit les mystères. Appliquez à la Trinité et 'Incarnation le sens de figure que vous donnez c aussi peu de fondement à l'Eucharistie, le chrisnisme n'est plus qu'un nom; l'Ecriture, qu'un as d'allégories susceptibles de toute sorte de sens; l'impiété socinienne triomphe. Mais qu'il est doux la croire cette présence de Jésus-Christ! qu'elle endrit! qu'elle anime! qu'elle retient! par conséent qu'elle est convenable à nos besoins, et digne celui qui nous a tant aimés!

Tais-toi, philosophie curieuse et superbe, sagesse nvaincue de folie, vils élémens d'une science ter-

restre! Loin de moi, chair et sang qui ne révélez point les mystères! Bienheureux ceux qui croient sans voir! Hommes charnels, hommes de peu de foi, répondez. De quoi doutez-vous? ou de la bonté, ou de la puissance de Jésus-Christ, qui, pour définir ce qu'il nous donne, dit si expressément : *Ceci est mon corps?* Craignez-vous que le Verbe, qui s'est anéanti en se faisant chair sans cesser d'être Dieu, ne sache pas encore nous donner cette même chair sans lui rien ôter de sa gloire, en quelque indécence que l'impiété ou le hasard mette le voile corruptible sous lequel il se cache? Votre scandale montre que vous ne connoissez pas encore ni la majesté de Jésus-Christ, également inaltérable par elle-même en tous endroits, ni l'excès de son amour.

Ce fondement posé, le reste ne lui coûte plus rien. Voici ce qu'elle ajoute : La Réforme, qui doit être si jalouse de conserver l'intégrité des figures, puisqu'elle réduit à deux figures tout le sacrement, n'a pas laissé d'en retrancher une en faveur de ceux qui ont de l'aversion pour le vin : comment donc ose-t-elle reprocher ce même retranchement aux Catholiques, à ceux qui cherchent moins, dans l'Eucharistie, les figures que Jésus-Christ lui-même, vivant, et par conséquent tout entier sous chacune des deux espèces?

Qu'est-ce qui peut manquer à celui qui reçoit tout Jésus-Christ, unique source de toutes les grâces? Mais enfin l'intégrité du sacrement étant ainsi sauvée sous une seule espèce, de l'aveu même des Protestans dans leur pratique, reste le point de discipline, pour savoir les cas où cette communion, bonne et entière en elle-même, doit être permise.

Sera-

Sera-ce un attentat, de faire, pour conserver le lien violable de l'unité en obéissant à la vraie Eglise, qui les promesses, ce qu'on fait chez les Protestans en reur d'une répugnance? Après tout, si, indépenmment des préjugés et de la coutume, on prenoit liberté de raisonner sur le Baptême, comme nous sons sur l'Eucharistie, il faudroit inévitablement nclure qu'il n'y a plus sur la terre, depuis plusieurs cles, aucune vraie Eglise, ni visible ni invisible, par conséquent que les promesses ont été tromuses; qu'enfin il ne reste plus d'autres Chrétiens e les Anabaptistes. Car enfin Jésus-Christ n'a pas formellement : Donnez la coupe à toutes les nans; comme il faut avouer que la rigueur des termes rte : Endoctrinez toutes les nations, les plongeant ns l'eau. Douterai-je des promesses de Jésus-Christ on Eglise? condamnerai-je mon baptême? me fe-je rebaptiser? A Dieu ne plaise! Cette extrémité doute fait horreur. Pourquoi donc ne serai-je pas ntente, étant aussi assurée de bien communier sans coupe, que d'avoir été bien baptisée avant l'usage raison et sans plongement?

Les fidèles du temps des Machabées, et leurs ofndes envoyées à Jérusalem, lui mirent devant les ix des ames justes et prédestinées, qui, pour des tes à expier, ont encore besoin d'un secours et ne délivrance après cette vie. Voilà, dit-elle, un fondemens de la prière pour les morts, que l'Ese judaïque pratiquoit avec tant de piété avant us-Christ, et que les anciens Pères nous ont laissée mme un dépôt reçu par toutes les églises de l'uvers de la main même des Apôtres.

Mais pourquoi ne demander pas leur suffrage à nos frères du ciel, comme à ceux de la terre, afin que cette partie de nos frères qui est déjà recueillie au séjour de la paix, et qui ne fait qu'une même église avec nous, s'unisse à nos vœux ; qu'ainsi nous ne formions tous ensemble qu'un seul cœur et qu'une seule voix en priant par Jésus, commun et unique médiateur ? Sans doute cette église céleste, qui est toute en joie dès qu'un seul d'entre nous fait pénitence, nous voit et nous entend dans le sein du Père des lumières où elle repose.

A Dieu ne plaise, s'écrie-t-elle encore, que je prenne une image morte, et incapable par elle-même de toute vertu, pour le Dieu vivant et invisible que j'adore ; ni qu'elle me paroisse jamais lui ressembler ; car il est esprit, et n'a point de figure ! Seulement elle m'édifie, elle m'attendrit. Par exemple, elle met si vivement devant mes yeux Jésus nu, étendu, percé, déchiré, sanglant, expirant sur la croix, que je me sens comme transportée sur le Calvaire, et je crois voir l'Homme de douleurs. Saint Paul veut que j'en aie toujours une image empreinte au dedans : pourquoi n'en aurai-je pas une aussi au dehors, puisque elles sont précisément de même nature, de même usage, et que l'une est si utile à conserver l'autre ? O aimable représentation du Sauveur mourant pour mes péchés ! Je n'ai garde de la servir, car je suis jalouse de ne servir que celui dont elle est l'image : mais, pour l'amour de lui, je me sers d'elle, et je l'honore comme le livre des Evangiles, qui est aussi une image des actions et des paroles du Sauveur ; ou comme on salue un pasteur, devant qui on se met quelquefois à genoux, même parmi les Protestans.

[ais que vois-je, mes Frères? rien n'étonne sa foi,
elle est vive et étendue. Elle entre dans notre
e comme dans son propre héritage qu'on lui avoit
vé. On a laissé, dit-elle, l'Office dans l'ancienne
;ue de l'Eglise, qui ne change jamais, et qui est la
universelle dans toutes les nations chrétiennes:
'a fait pour l'uniformité, pour donner à tant de
ples de diverses langues un lien de communica-
dans les mêmes prières, enfin pour prévenir les
rations du texte sacré, si dangereuses dans le con-
el changement des langues vivantes. Peut-on
eler une langue inconnue, à laquelle on ne peut
:onscience répondre *Amen*, une langue qui est
ilière à la plupart des personnes instruites, et
t on met des versions fidèles dans les mains du
e du peuple? Le latin est-il plus inconnu aux
ples chrétiens, que le françois du siècle passé ne
aux paysans de Gascogne et de tant d'autres
vinces, qui, dans la Réforme, ne chantoient les
ımes et n'avoient la Bible qu'en cette langue si
gnée de la leur, et devenue si barbare?
uis, observant nos cérémonies: Est-ce donc là,
ite-t-elle, ce que j'appelois des superstitions? Je
vois que des représentations sensibles de nos mys-
s, pour mieux frapper les hommes attachés aux
;. C'est ne les point connoître, que de leur don-
un culte sec et nu, tel qu'étoit le nôtre. Ici, quelle
plicité! quel goût de l'Ecriture! C'est l'Ecriture
-même qui, sous ces représentations, passe suc-
ivement aux yeux du peuple dans le cours de
née: spectacle qui instruit, qui console, qui, bien
ı de détourner du culte intérieur, anime ses enfans

à adorer le Père en esprit et en vérité. O Dieu ! j'ai blasphémé ce que j'ignorois. Je craignois au dehors les idoles ; et, malheureuse que j'étois, je ne craignois pas au dedans mon propre esprit, dont j'étois idolâtre. J'ai abusé des connoissances que Dieu a mises dans mon esprit, comme les femmes vaines et immodestes abusent des grâces du corps. Non, je ne veux plus songer à d'autre réforme qu'à celle de moi-même.

Aussitôt un torrent de larmes coule de ses yeux, et rien ne lui est doux, sinon de pleurer. O qu'elles sont précieuses ces larmes d'un cœur contrit et humilié ! qu'elles sont différentes, ma chère sœur, de ces larmes amères que l'orgueil avoit fait couler ! Qu'est-il devenu, mes Frères, cet air de confiance ? Où sont-ils ces yeux altiers dont parle l'Ecriture ? Je ne vois plus que l'ame courbée, tremblante, et petite à ses propres yeux, sur qui Dieu arrête les siens avec complaisance. Elle gémit, elle se tait. Ses mains armées d'indignation frappent sa poitrine, et rien ne la console que sa foi, qui goûte la pure joie de la vérité découverte. Elle n'acquiesce point à la chair et au sang. Seigneur, vous seul savez avec quelle violence elle s'arrache à cette intime portion d'elle-même qu'elle ne peut attirer à vous. N'oubliez pas le sacrifice quelle vous en fit. Mettez devant vos yeux ses larmes, ses pénitences, ses os brisés, et ses entrailles déchirées. Faites, Seigneur, et ne tardez pas ; donnez-lui l'unique désir de son cœur. Ce qu'elle vous demande, c'est votre gloire ; rendez-lui, comme à Abraham, cette chère tête que sa foi vous a immolée.

Dès lors je la vois ferme sur le rivage, tendant la

ain aux autres qui sortent du naufrage après elle, épanchant sur eux un cœur sensible à la douleur ›mmune. J'entends de tous côtés les cris de ceux ui disent : N'est-ce pas celle qui couroit après le ensonge parmi les sentiers ténébreux? et mainte-ınt elle marche aux rayons de la vérité, à la lu-ière du Dieu de Jacob; elle qui ravageoit le trou-eau, la voilà qui évangélise.

Mais tout-à-coup une voix secrète l'appelle, l'Es-rit la ravit, et elle marche sans savoir où tendent s pas. Enfin se présente de loin à ses yeux la sainte ıontagne, où les vierges suivent l'Agneau partout ù il va, et où distillent nuit et jour les célestes bé-édictions. Elle court, elle admire, elle ne peut ras-ısier ses yeux et son cœur.

Que trouve-t-elle dans ce désert? Des plantes qu'un euve de paix et de grâce arrose, et où fleurissent les lus odoriférantes vertus; des yeux qui ne s'ouvrent ımais à la vanité, et qui ne daignent plus voir ce que e soleil passager éclaire; un silence semblable à ce-ui de la céleste Jérusalem, qui n'est interrompu que ıar le cantique des noces sacrées de l'Agneau; la joie louce et innocente du paradis terrestre, avec la pé-ıitence du premier homme, qui travaille à la sueur le son front; la sainte pâleur du jeûne avec la séré-ıité de l'amour de Dieu peint sur tous les visages; ıne seule volonté, qui étant inspirée d'en haut, et conduite par la règle, tient toutes les autres volontés en suspens; un seul mouvement de tous les corps, comme s'ils n'avoient qu'une ame, une seule voix, un seul cœur; Dieu qui se rend sensible, et s'y fait tout en tous. De là partent les saints désirs; de là s'é-

lancent les vœux enflammés; de là montent jusqu'au trône de doux parfums qui apaisent la justice divine; de là ces ames vierges, rompant leurs liens terrestres, s'envolent dans le sein de l'Époux, et déjà elles entrevoient les portes éternelles qui s'ouvrent, avec la palme et la couronne qui les attendent.

Hélas! dit-elle, voilà ce que nos pères ont voulu réformer, voilà ce qu'ils ont appelé invention de Satan! Ce n'étoit pas tailler les branches mortes, c'étoit ravager les fleurs et les fruits; c'étoit arracher le tronc vif jusqu'à la racine. L'état pauvre, pénitent et solitaire des anciens prophètes, de saint Jean-Baptiste, de Jésus-Christ même, de tant de vierges, de tous ces anges de la terre qui ont peuplé autrefois les déserts, n'est ni téméraire ni superstitieux.

Il y a, dira-t-on, des foiblesses dans les cloîtres les plus austères. Hé! faut-il s'étonner de trouver dans l'homme quelque reste de l'humanité? Mais ces imperfections, bien loin de corrompre la racine de la vertu, mettent la vertu à l'abri de l'orgueil, en humiliant les personnes qui éprouvent ainsi leur fragilité. Mais ces imperfections, qu'on méprise tant, sont plus innocentes devant Dieu que les vertus les plus éclatantes dont le monde se fait honneur. O beauté des anciens jours, que l'Église qui ne vieillit jamais montre encore à la terre après tant de siècles! ô douce image de la céleste patrie, qui console les enfans de Dieu dans les misères de cet exil, et parmi tant de corruption! faut-il que je vous aie connue si tard! et que n'ai je point perdu en vous ignorant!

O mes frères qui n'êtes pas encore sortis de la nuit où j'étois comme vous! qui me donnera de vous

ntrer ce que je vois? Seigneur, achevez votre ouge. Le monde n'est guère moins la région des téƀres, que la société d'où vous m'avez tirée. J'ends la voix de l'Époux qui m'appelle. Qu'elle estıce! elle fait tressaillir mes os humiliés; et je m'é- : O Dieu, qui est semblable à vous? Ici les jours ılent en paix. Un de ces jours purs et sereins, à nbre de l'Époux, vaut mieux que mille dans les s du siècle.

Que reste-t-il, ma chère sœur, sinon que celui a commencé achève? Réjouissez-vous donc au gneur, mais réjouissez-vous avec tremblement milieu de ses dons. Qu'ils sont consolans, mais ils sont terribles!

) dons de Dieu, quel jugement préparez-vous à ne qui vous reçoit, et qui vous néglige! La voilà malédiction qui pend déjà sur la terre ingrate que main du Seigneur cultive, et qui ne lui rend au- fruit. Hâtez-vous donc, ma chère sœur, de fruc- r; n'attendez pas les grandes occasions, trop ra- et trop éclatantes. C'est dans le détail des occasions nmunes, qui reviennent à tout moment, où l'or- il n'est point préparé, où l'humeur prévient, et la nature fatiguée s'abandonne à elle-même, que véritable piété peut seule s'éprouver et se soute- . Souvenez-vous que le joug de la religion n'est un fardeau, mais un soutien. L'obéissance, bien n d'être une servitude, est un secours donné à re foiblesse. On obéit à Dieu en gardant la subor- ation nécessaire dans toute société, et en obéis- it à l'homme qui le représente. Souvent même les luts des supérieurs nous sont plus utiles que leurs

vertus ; car nous avons encore plus besoin de croix pour mourir à nous-mêmes, que de bons exemples pour être édifiés. La règle n'est qu'un simple régime de l'ame pour atteindre à la perfection évangélique dans la retraite avec plus de facilité, moins de tentations, et moins de périls. Le cloître n'est pas un lieu de captivité, mais un asile. Quel est l'homme qui regarde comme une prison la forteresse où il se retranche contre l'ennemi pour sauver sa vie? Le soldat prêt à combattre prend-il ses armes pour un fardeau? Ici, ma chère sœur, on n'obéit aux supérieurs que pour obéir à la règle, et à la règle que pour obéir à l'Évangile. On n'obéit à cette autorité douce et charitable, que pour n'obéir pas au monde, au péché, et aux passions les plus tyranniques. Si on se dépouille des faux biens, c'est pour se revêtir de Jésus-Christ qui nous a enrichis de sa pauvreté. La virginité même du corps ne tend qu'à celle de l'esprit. Qu'il est beau de réserver avec jalousie, dans un profond recueillement, tous ses désirs et toutes ses pensées à l'Époux sacré! N'en doutez pas, ma chère sœur, la mesure de votre ferveur sera celle de votre joie. Gardez-vous donc bien de la perdre. La perfection, loin de vous surcharger, vous donnera des ailes pour voler dans les voies de Dieu. Seigneur, s'écrie saint Augustin, je ne suis à charge à moi-même qu'à cause que je ne suis pas encore assez plein de vous.

Croyez, ma chère sœur, et vous recevrez selon la mesure de votre foi, commencez par la foi courageuse, et par le pur amour qui ne réserve rien de sensible. Ne craignez rien dans cette privation;

ınez, donnez à Dieu. Après tout, que lui don-
·ez-vous? L'écume dont la tempête se joue, la
née que le vent emporte, le songe que le réveil
sipe, la vanité des vanités, qui vous rendroit non-
lement coupable, mais encore malheureuse dès
te vie. O monde, rends ici témoignage contre toi-
me; c'est de ta bouche profane que Dieu arrache
vérité. Qu'est-ce que j'entends parmi les enfans
hommes, depuis celui qui est dans les fers,
qu'à celui qui est sur le trône, sinon les plaintes
ères de cœurs oppressés? Que n'en coûte-t-il pas
ır vivre dans ton esclavage! Tout y déchire le
ur, jusqu'à l'espérance même, par laquelle seule
y est soutenu. Mais Dieu, ma chère sœur, Dieu
èle dans ses promesses, Dieu riche en miséricordes,
u immuable dans ses dons, vous donnera tout,
épuisera en vous tout désir, en se donnant à jamais
-même. Mais vous qui vous donnez à lui, gardez-
ıs bien de vous reprendre.

Le tentateur dira peut-être : O que ce sacrifice est
ıg! Tais-toi, ô esprit impur! Tout ce qui doit finir
court. La vie s'écoule comme l'eau; les temps se
ent d'arriver. Où est-il cet avenir qu'on croit
ıner? nous ne savons s'il sera heureux ou funeste;
e sombre nuit nous le cache: il n'est pas même
core à nous; peut-être n'y sera-t-il jamais. Mais
mporte : qu'il vienne au gré de nos désirs, et avec
enchantemens les plus fabuleux; sera-t-il plus
ide et moins rapide dans sa fuite, que le présent
le passé? Non, non; dans le moment même que
us parlons, le voilà qui arrive; et je ne puis dire,
arrive, sans remarquer qu'il n'est déjà plus.

O folie monstrueuse! ô renversement de tout l'homme! est-ce donc là à quoi l'on tient tant? Quoi! cette ombre fugitive que rien n'arrête, et qui nous entraîne avec elle, est-ce donc là ce qu'on abandonne avec tant de douleurs? est-ce donc là ce qu'on n'a point de honte de dire qu'on donne à Dieu? *Encore un peu*, ce n'est pas moi, c'est l'Apôtre, c'est le Saint-Esprit qui parle : *Encore un peu, et celui qui doit venir viendra, il ne tardera guère : cependant tout juste vit de la foi* (1). Vivez-en donc, ma chère sœur. Que le monde aveugle s'écrie : Faut-il toujours se faire violence? Pour nous qui croyons, qui espérons, et qui savons que notre espérance ne sera jamais confondue, nous aurions horreur d'appeler ce moment si court et si léger, des tribulations d'ici-bas. Nous disons au contraire : Ah! quelle proportion entre les souffrances présentes et le poids immense de gloire qui va être révélé en nous? Souffrir si peu, et régner toujours!

Elle vient, elle vient la fin; je la vois, la voilà qui arrive. O homme qui as enseveli ta folle espérance dans la corruption, et dont le cœur s'est nourri de mensonges, qui te délivrera à cette dernière heure? qui te délivrera de toi-même et de ton éternel désespoir? qui te délivrera des ténèbres, des pleurs, des grincemens de dents, du ver rongeur qui ne peut mourir, des flammes dévorantes, des mains du Dieu vivant, qui se nomme lui-même le Dieu des vengeances?

Pour vous, ma chère sœur, pauvre et crucifiée, vous ne tiendrez à rien ici-bas. Pendant que toute

(1) *Hebr.* x. 37, 38.

nature écrasée frémira d'horreur, vous lèverez la
te avec confiance, voyant descendre votre rédemp-
on. Le souverain Juge, à la face duquel s'enfuiront
ciel et la terre, viendra comme époux essuyer vos
rmes de ses propres mains, vous donner le baiser
e paix, et vous couronner de sa gloire.

Seigneur, qui mettez ces paroles de vie sur mes
vres, et dans le cœur de votre épouse, hâtez-vous
e la plonger dans les flammes de votre Esprit. Que
otre louange ne tarisse jamais dans sa bouche! Que
u trésor de son cœur elle l'épanche sur nous tous!
oilà que votre main l'enlève à la terre, jusqu'au
ur où vous viendrez juger toute chair. Nous ne la
errons plus; elle s'ensevelit, comme morte, toute
vante. Mais sa vie sera cachée avec Jésus-Christ
otre Fils en vous, pour apparoître bientôt avec lui
ans la même gloire. Du cilice et de la cendre de ce
loître, son ame s'envolera dans les joies éternelles.
e cette terre de larmes, son corps sera enlevé au
ilieu de l'air, dans les nuées, au-devant du Sau-
eur, pour être à jamais avec lui. Cependant nous
'entendrons plus dans ces profondes et inaccessibles
etraites qu'une voix qui racontera vos merveilles.
'aites, Seigneur, que cette voix console et anime
s justes; que tous ceux qui vous craignent et qui
ous goûtent, courent ici après l'odeur de vos par-
ums; qu'ils viennent, qu'ils entendent, et qu'ils se
éjouissent en vous glorifiant.

Mais faites aussi, Seigneur, que cette voix soit
our les ames dures le marteau de votre parole qui
rise la pierre; que tous ceux qui donnent encore à
otre Église le nom de Babylone, viennent les larmes

aux yeux reconnoître ici les fruits de Sion. A eux, Seigneur, à eux la multitude de vos miséricordes. Hélas! jusques à quand, ô Dieu terrible dans vos conseils sur les enfans des hommes, jusques à quand frapperez-vous votre troupeau? Après plus d'un siècle de nuit, les temps de colère et d'aveuglement ne sont-ils pas encore écoulés? O bon pasteur! voyez vos brebis errantes et dispersées sur toutes les montagnes, à la merci des loups dévorans; courez après elles jusque aux extrémités du désert; rapportez-les sur vos épaules, et invitez tous ceux qui vous aiment à s'en réjouir avec vous.

Nous vous le demandons, Seigneur, par les entrailles de votre inépuisable miséricorde; par les promesses de vie tant de fois renouvelées à vos enfans; par le sacrifice de cette vierge qui vous demandera ici nuit et jour les ames de ses frères, et qui ne cessera de s'offrir à être anathême pour eux; par les larmes de votre Église, qui ne se console jamais de leur perte; par le sang de votre Fils qui coule sur eux; enfin par l'intérêt même de votre gloire. C'est cette gloire, mes Frères, qui fera la nôtre; et que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

ENTRETIEN

SUR LA PRIÈRE.

De tous les devoirs de la piété chrétienne, il n'y a point de plus négligé, et néanmoins de plus entiel, que celui d'attirer en nous la grâce par la ère. La plupart des gens ne regardent plus cet ercice de piété que comme une espèce de céré-nie ennuyeuse, qu'il est pardonnable d'abréger tant que l'on peut. Cette admirable ressource est isi méprisée et abandonnée par ceux-là même qui roient le plus pressant besoin d'y avoir recours ur apaiser Dieu. Les gens même que leur pro-sion, ou le désir de faire leur salut, engage à ier, prient avec tant de tiédeur, de dégoût, et de sipation d'esprit, que leur prière, bien loin d'être ur eux une source de bénédictions et de grâces, vient souvent le sujet le plus terrible de leur con-mnation. Où est maintenant ce zèle si pur et si ar-nt des premiers Chrétiens, qui trouvoient toute ur consolation dans leur application à la prière? ù trouverons-nous des imitateurs de l'admirable int Basile, qui, nonobstant ses profondes études ses travaux continuels pour le service de l'Eglise, oit néanmoins, comme nous l'assure son saint et lèle ami Grégoire de Nazianze, une assiduité sans lâche dans l'oraison, et une ferveur invincible dans

les veilles des nuits où l'on chantoit les louanges de Dieu?

Confus à la vue d'un tel exemple, tâchons de ranimer notre foi et notre charité, qui sont presque éteintes. Considérons que notre salut dépend des grâces que nous recevrons, et de la fidélité avec laquelle nous suivrons les impressions de l'Esprit de Dieu.

Or les grâces ne s'obtiennent que par la prière; la ferveur ne s'excite et ne se maintient que par la prière; donc une ame qui a peu de ferveur doit regarder l'usage de la prière comme le moyen auquel Dieu attache les grâces nécessaires à notre salut.

Nous établirons par ce discours, 1° la nécessité générale de la prière;

2° Les besoins particuliers que chacun a de prier dans sa condition;

3° La manière dont nous devons prier pour rendre notre prière fructueuse, et agréable à Dieu.

Il faut prier, c'est un devoir indispensable pour tous les Chrétiens.

Il faut prier, chacun en a besoin pour pouvoir remplir sa vocation.

Il faut prier, et c'est la manière dont nous prierons qui décidera de notre salut.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu seul peut nous instruire de l'étendue de nos devoirs, et de toutes les maximes de la religion que nous avons besoin de connoître. Les instructions des hommes, quelque sages et bien intentionnés qu'ils soient, se trouvent néanmoins foibles et imparfaites,

si Dieu n'y joint les armes des lumières intérieures, dont parle saint Paul (1), et qui assujettissent nos esprits à la vérité.

Les défauts mêmes qui paroissent dans tous les hommes font tort dans notre esprit aux vérités que nous apprenons d'eux. Telle est notre foiblesse, que nous ne sommes jamais irrépréhensibles. Telle est la foiblesse de ceux qui ont besoin d'être corrigés, qu'ils ne reçoivent point avec assez de respect et de docilité les instructions des autres hommes qui sont imparfaits comme eux.

Mille soupçons, mille jalousies, mille craintes, mille intérêts, mille préventions nous empêchent de profiter de ce que les autres hommes veulent nous apprendre; et quoiqu'ils aient l'autorité et l'intention de nous annoncer les vérités les plus solides, ce qu'ils font affoiblit toujours ce qu'ils disent. En un mot, il n'appartient qu'à Dieu de nous instruire parfaitement.

Plût à Dieu, disoit saint Bernard en écrivant à une personne pieuse, plût à Dieu qu'il daignât par sa miséricorde faire distiller sur moi, qui ne suis qu'un misérable pécheur, quelques gouttes de cette pluie volontaire et précieuse qu'il réserve à son héritage (2)! je tâcherois de la verser dans votre cœur. Mais si vous cherchez moins à satisfaire une vaine curiosité, qu'à vous procurer une instruction solide, vous trouverez plutôt la vraie sagesse dans les déserts que dans les livres; le silence des rochers et des forêts les plus sauvages vous instruira bien mieux que l'éloquence des hommes les plus sages et les

(1) *Rom.* XIII. 12. — (2) *Ps.* LXVII. 10.

plus savans. Non-seulement les hommes qui vivent dans l'oubli de Dieu, et qui courent après les vanités trompeuses du monde, mais encore les gens qui s'appliquent aux objets de la foi, et qui vivent selon cette règle, ne trouvent point en eux-mêmes, quelque bon esprit qu'ils puissent avoir, les véritables principes qui leur sont nécessaires. Nous n'avons, dit saint Augustin, de notre propre fonds que mensonge et que péché; tout ce que nous possédons de vérité et de justice, est un bien emprunté; il découle de cette fontaine divine qui doit exciter en nous une soif ardente dans l'affreux désert de ce monde, afin qu'étant rafraîchis et désaltérés par quelques gouttes de cette rosée céleste, nous ne tombions pas en défaillance dans le chemin qui nous conduit à notre bienheureuse patrie.

Tout autre bien, dit ailleurs ce Père, dont notre cœur cherchera à se remplir, ne fera qu'en augmenter le vide; sachez que vous serez toujours pauvre, si vous ne possédez pas le véritable trésor qui seul peut vous enrichir.

Toute lumière qui ne vient point de Dieu est fausse; elle ne fera que nous éblouir, au lieu de nous éclairer dans les routes difficiles que nous avons à tenir au milieu des précipices qui nous environnent. Notre expérience et nos réflexions ne peuvent nous donner dans toutes les occasions des règles justes et certaines; les conseils de nos amis les plus sensés et les plus sincères ne le seront jamais assez pour redresser notre conduite et nos sentimens; mille choses leur échapperont, et mille autres qui ne leur auront pas échappé leur paroîtront trop fortes pour nous être

dites;

dites; ils les supprimeront, ou du moins ils ne nous en laisseront entendre que la moindre partie : elles passent tantôt les bornes du zèle de ces amis pour nous, et tantôt celles de notre confiance pour eux. La critique même de nos ennemis, toute vigilante et sévère qu'elle est, ne peut aller jusqu'à nous désabuser de nous-mêmes; leur malignité sert même de prétexte à notre amour-propre, par l'indulgence qu'il veut nous inspirer en faveur de nos plus grands défauts; et l'aveuglement de cet amour-propre va tous les jours jusqu'à trouver moyen de faire en sorte qu'on soit content de soi, quoiqu'on ne contente personne.

Que faut-il conclure parmi tant de ténèbres? Qu'il n'appartient qu'à Dieu de les dissiper; que lui seul est le maître non suspect et toujours infaillible; qu'il faut le consulter, et qu'il nous apprendra, si nous sommes fidèles à l'invoquer, tout ce que les hommes n'oseroient nous dire, tout ce que les livres ne peuvent nous apprendre que d'une manière vague et confuse, tout ce que nous avons besoin de savoir, et que nous ne saurions jamais nous dire à nous-mêmes.

Concluons que le plus grand obstacle à la véritable sagesse est la présomption qu'inspire la fausse; que le premier pas vers cette sagesse si précieuse est de soupirer après elle; de sentir le besoin où nous sommes de l'acquérir; et de nous convaincre enfin fortement, selon les termes de saint Jacques (1), que ceux qui cherchent cette sagesse si peu connue doivent s'adresser au Père des lumières, qui la donne libéralement à tous ceux qui la lui demandent de bonne foi. Mais s'il est vrai que Dieu seul peut nous

(1) *Jac.* I. 5.

éclairer, il n'est pas moins constant qu'il ne le fera point, si nous ne l'y engageons en lui demandant cette grâce. Il est vrai, dit saint Augustin, que Dieu nous prévient par le premier de tous les dons, qui est celui de la foi; il le répand en nous sans nous-mêmes, quand il nous appelle à être chrétiens : mais il veut, et il est bien juste, que nous ayons le soin de le prévenir à notre tour pour les autres qu'il veut nous faire dans tout le cours de notre vie. Sa miséricorde nous les prépare : mais, de peur de les prodiguer, elle attend que nous les souhaitions; c'est-à-dire, en un mot, qu'il ne nous les accorde qu'autant que nous savons nous en rendre dignes par notre empressement à les demander.

Est-il rien, dit encore ce père, de plus convenable aux maximes mêmes de notre justice, rien dont nous ayons moins sujet de nous plaindre, que cette dispensation que Dieu fait de ses grâces? Il nous veut donner ses richesses; mais il ne les donne qu'à ceux qui les lui demandent, de peur de les donner à ceux qui ne les veulent pas.

N'est-on pas trop heureux, quand il s'agit de posséder un si grand bien, de n'avoir qu'à le désirer? En peut-il moins coûter, puisqu'il ne faut que le vouloir? Nulle des peines qu'on se donne pour acquérir les faux biens du siècle n'est nécessaire pour obtenir de Dieu les véritables biens. Que ne fait-on point, que n'entreprend-on point, que ne souffre-t-on point dans le monde, et souvent sans aucun succès, pour acquérir des choses méprisables et dangereuses, qu'on seroit fort heureux de n'avoir jamais, dit saint Chrysostôme? Il n'en est pas de même des

biens du ciel; Dieu est toujours prêt à les donner à qui les demande et souhaite sincèrement ce qu'il demande.

Faut-il donc s'étonner si saint Augustin nous assure souvent que toute la vie chrétienne n'est qu'une longue et continuelle tendance de notre cœur vers cette justice éternelle pour laquelle nous soupirons ici-bas? Tout notre bonheur est d'en être toujours altérés. Or cette soif est une prière : désirez donc sans cesse cette justice, et vous ne cesserez point de prier. Ne croyez pas qu'il faille prononcer une longue suite de paroles, et se donner beaucoup de contention afin de prier Dieu. Etre en prière, c'est lui demander qne sa volonté se fasse, c'est former quelque bon désir, c'est élever son cœur à Dieu, c'est soupirer après les biens qu'il nous promet, c'est gémir à la vue de nos misères et des dangers où nous sommes de lui déplaire et de violer sa loi. Or cette prière ne demande ni science, ni méthode, ni raisonnemens; ce ne doit point être un travail de la tête; il ne faut qu'un instant de notre temps, et un bon mouvement de notre cœur. On peut prier sans aucune pensée distincte; il ne faut qu'un retour du cœur, d'un moment; encore ce moment peut-il être employé à quelque autre chose; la condescendance de Dieu à notre foiblesse est si grande, qu'il nous permet de partager pour le besoin ce moment entre lui et les créatures. Oui, dans ce moment occupez-vous selon vos emplois : il suffit que vous offriez à Dieu, ou que vous fassiez avec une intention générale de le glorifier, les choses les plus communes que vous êtes engagés à faire.

C'est cette prière sans interruption que demande saint Paul (1); prière dont le seul nom épouvante les lâches Chrétiens, pour qui c'est une rude pénitence que d'être obligés de parler à Dieu, et de penser à lui; prière que beaucoup de gens de piété s'imaginent être impraticable, mais dont la pratique sera très-facile à quiconque saura que la meilleure de toutes les prières est d'agir avec une intention pure, en se renouvelant souvent dans le désir de faire tout selon Dieu et pour Dieu.

Hé! qu'y a-t-il de gênant et d'incommode dans cette loi de la prière, puisqu'elle se réduit toute à acquérir l'habitude d'agir librement dans une vie commune pour faire son salut, et pour plaire au souverain Maître?

Les gens du monde, qui s'appliquent à leur fortune, s'avisent-ils jamais de se plaindre que c'est une sujétion incommode que d'avoir à penser toujours à son propre intérêt, et à chercher continuellement les moyens de plaire au prince, et de parvenir? ne s'en fait-on pas une habitude, et une habitude qu'on aime? Si donc on étoit sensible au salut éternel et au bonheur d'être agréable à Dieu, regarderoit-on l'habitude d'agir pour lui, et selon son esprit, comme une habitude fâcheuse à acquérir? Au contraire, cette habitude n'auroit-elle pas quelque chose qui nous consoleroit, qui nous animeroit, qui nous soulageroit dans les peines et dans les tentations que l'on a à surmonter quand on est déterminé à faire le bien?

Est-ce trop exiger des hommes, que de les vou-

(1) *I Thess.* v. 17.

loir assujettir à demander souvent à Dieu ce qu'ils ne peuvent trouver en eux-mêmes? Est-il rien de plus juste que de ne sortir point de cet état où l'on vit avec dépendance de Dieu, et où l'on sent à tout moment et sa propre foiblesse et le besoin qu'on a de son secours? Il suffit d'être chrétien, dit saint Augustin, pour être obligé de se croire pauvre, et pour être réduit à demander à Dieu une aumône spirituelle. Or la prière est une espèce de mendicité, par laquelle nous nous attirons la compassion de Dieu. C'est pour cela que l'Esprit qui forme les saints prie en eux et pour eux avec des gémissemens ineffables (1); c'est pour cela que, possédant les prémices de l'Esprit saint, nous soupirons après la plénitude de cet Esprit, et gémissons en attendant le parfait accomplissement de l'adoption divine, qui sera la délivrance de nos corps. En un mot, selon les termes de l'apôtre (2), toute créature gémit, se sentant sujette malgré elle à la vanité.

Serons-nous les seuls à ne point gémir? et oserions-nous espérer que Dieu nous fît des grâces que nous ne daignerions ni demander ni désirer? Imputons-nous donc à nous-mêmes tout le mauvais succès de nos résolutions passées. Quiconque ne veut point avoir recours à la prière, qui est le canal des grâces, rejette les grâces mêmes; et nous devons conclure que c'est notre négligence à prier dont nous sommes justement punis, et qui nous fait sentir tant d'obstacles à notre avancement spirituel, tant de tentations violentes, tant de dégoûts pour la piété, tant de foiblesse pour exécuter ce que nous promettons à

(1) *Rom.* VIII. 26. — (2) Ibid. 20, 22, 23.

Dieu, tant d'inconstance dans nos sentimens, tant de fragilité dans les occasions, tant de découragement lorsqu'il s'agit de mépriser les discours du monde, et de vaincre nos propres passions pour entrer dans la liberté des enfans de Dieu.

La dernière vérité qui doit nous confondre, est que non-seulement Dieu se venge de nos mépris, et nous abandonne quand nous ne voulons pas avoir recours à lui, mais encore il nous invite à y avoir recours par sa fidélité à exaucer nos justes demandes. Il nous assure lui-même que celui qui cherche est sûr de trouver (1). Ce sont vos promesses, ô mon Dieu! dit saint Augustin; hé! qui peut craindre de se tromper en se fiant à des promesses faites par la vérité même?

Promesses consolantes, après lesquelles il est honteux d'avoir les inquiétudes et les défiances pour l'avenir qui étoient pardonnables aux nations privées de la connoissance d'un Dieu si bon et si sensible à tous nos besoins! promesses dont nous éprouverions tous les jours l'accomplissement, si ce défaut de foi ne nous en avoit rendus trop indignes!

C'est la charité, dit saint Augustin, qui prie et qui gémit au dedans de nous. Celui qui nous inspire cette charité, n'a garde d'être sourd aux cris et aux gémissemens qu'elle forme, puisqu'il ne nous donne lui-même le désir de lui demander ses grâces, qu'afin de pouvoir les répandre sur nous avec abondance; pouvons-nous craindre qu'il nous les refuse, lorsque nous lui ferons cette demande qu'il attend?

Ainsi, dit encore saint Augustin, ne doutez point

(1) *Matth.* VII. 7, 8.

de la vérité de ces paroles du Roi-prophète : *Béni soit le Seigneur, qui n'a ôté du fond de mon cœur ni ma prière ni sa miséricorde* (1)! Assurez-vous, dit-il, que l'un ne peut manquer, tandis que vous ne manquerez pas à l'autre.

Les prières de Tobie et de Corneille le centenier sont montées comme un parfum très-agréable jusqu'au trône de Dieu. Josué parle avec confiance, et Dieu se rend aussitôt obéissant à la voix de cet homme pour arrêter le cours du soleil.

Il ne tient qu'à nous de rendre nos prières aussi puissantes et aussi efficaces; non pas pour des prodiges qui renversent les lois de la nature, mais pour le changement de notre cœur, en le soumettant à celles de Dieu. Croyons comme eux, espérons comme eux, désirons comme eux, et Dieu ne sera jamais moins intéressé ni moins engagé à écouter nos vœux et nos soupirs, que ceux de ces justes.

La loi de la prière est réciproque entre Dieu et nous. Je ne crains point de dire, suivant le sentiment des Pères, que, comme on est obligé indispensablement de demander à Dieu de nous conduire dans ses voies, et toutes les grâces qui sont nécessaires pour y marcher, Dieu ne s'est pas moins obligé de son côté à exaucer l'homme, puisqu'il lui a promis d'être toujours prêt à l'écouter et à le secourir.

En vérité, pouvons-nous croire que la prière ait cette vertu, et en abandonner l'exercice? Cependant où voyons-nous maintenant des Chrétiens qui mettent sérieusement cette affaire au nombre des leurs, et qui destinent une partie de leur temps à cette heu-

(1) *Ps.* LXV. 23.

reuse application? On s'imagine que les embarras et les occupations que chacun a dans son état, le dispensent d'y être assidu, et on renvoie dans le fond des cloîtres et des solitudes cette vertu de religion qui applique une ame à Dieu, et que l'on croit impraticable dans le monde.

Combien voyons-nous de Chrétiens qui n'en font ni n'en connoissent pas les fonctions! des Chrétiens aliénés de la vie de Dieu, comme parle saint Paul (1); des Chrétiens qui ne pensent presque jamais à Dieu; qui ne savent ce que c'est que de lui ouvrir leur cœur pour lui exposer leurs foiblesses et leurs besoins; qui cherchent partout ailleurs les conseils d'une fausse sagesse, et des consolations vaines et dangereuses; et qui ne sauroient se résoudre à chercher en Dieu, par une humble et fervente prière, le remède à leurs maux, la connoissance exacte de leurs défauts, la force nécessaire pour vaincre leurs inclinations et leurs habitudes vicieuses, et la consolation dont ils ont besoin pour ne se point décourager dans une vie régulière!

Mais je n'ai point, dit-on, d'attrait ni de goût pour l'intérieur; je m'ennuie; je ne suis point touché, et mon imagination, accoutumée à des objets plus sensibles et plus agréables, s'égare d'abord malgré moi. Je suppose que ni l'estime des grandes vérités de la religion, ni la majesté même de Dieu présent, ni l'intérêt de votre salut, ne peuvent arrêter votre esprit, et le rendre attentif et appliqué dans la prière; du moins condamnez avec moi votre infidélité; ayez quelque honte de votre foiblesse; souhaitez que votre

(1) *Ephes.* IV. 18.

esprit devienne moins léger et moins inconstant; ne craignez pas de vous ennuyer, puisque l'ennui est moins à craindre que cette inapplication funeste aux choses de Dieu. En assujettissant votre esprit à cet exercice, vous en acquerrez insensiblement l'habitude et la facilité; en sorte que ce qui vous gêne et vous fatigue maintenant fera dans la suite toute votre joie, et que vous goûterez alors avec une paix que le monde ne donne point, et que le monde ne pourra aussi vous ôter, combien le Seigneur est doux. Faites courageusement un effort sur vous. Hé! s'il fut jamais juste d'en faire, n'est-ce pas pour un tel besoin; puisque non-seulement c'est manquer à l'essentiel de la religion de n'être pas fidèle à la prière, mais encore que vous ne pouvez remplir tous vos devoirs, particulièrement dans votre vocation, si vous ne priez?

Outre que le christianisme est une religion toute fondée sur la foi, et où l'on doit compter bien davantage sur la ressource de la prière, que sur toutes les autres ressources que la prudence et l'industrie humaine peuvent nous procurer; de plus, il est certain que les difficultés particulières que chacun trouve dans son état pour y remplir sa vocation, ne peuvent être surmontées sans le secours de la prière. C'est le second motif qui engage tout Chrétien à prier.

SECONDE PARTIE.

Pour donner à cette preuve toute son étendue, il faudroit parcourir toutes les conditions de la vie, et en expliquer tous les écueils, afin de convaincre ceux qui s'y trouvent, par cette expérience sensible, du besoin où ils sont de recourir à Dieu : mais, afin de

me retrancher dans de justes bornes, je me contenterai de remarquer que dans toutes sortes de conditions on est obligé de prier; 1° à cause des vertus dont on a besoin; 2° à cause des dangers et des foiblesses qu'on éprouve en soi; 3° à cause des grâces et des bénédictions qu'il faut obtenir en faveur des œuvres auxquelles on s'intéresse. J'explique clairement ces trois réflexions.

Il n'est point d'état où nous n'ayons beaucoup à faire pour acquérir les vertus qui nous manquent, et pour nous corriger de nos défauts. Il se trouve même toujours ou dans notre tempérament, ou dans nos habitudes, ou dans le caractère de notre esprit, certaines qualités qui ne conviennent point à nos occupations et à nos emplois.

Cette personne, qui se trouve engagée dans le mariage, a une humeur chagrine et inégale qui la rend presque incompatible; cette autre a un naturel si prompt et si brusque, qu'elle fait beaucoup souffrir son prochain par ses imprudences et par ses emportemens, et qu'elle en souffre beaucoup elle-même. Ce magistrat a tant de paresse dans les affaires, et tant de facilité pour de certains amis, qu'il n'a ni assez d'application pour démêler la vérité, ni assez de courage pour la soutenir inviolablement. Cette personne, qui est dans l'autorité, a quelque chose de si fier et si hautain, qu'elle ne garde aucune règle de modération et de condescendance. Cette autre, qui est exposée au commerce contagieux du monde, est si sensible à l'air de vanité qu'elle y respire, qu'elle s'y empoisonne d'abord, et que ses bons désirs s'évanouissent. Cette autre avoit promis à Dieu

'étouffer ses ressentimens, de vaincre ses aversions, e souffrir avec patience certaines croix, et de ré-rimer son avidité pour les biens; mais la nature a révalu, elle est toujours vindicative, farouche, im-atiente et intéressée. D'où vient donc que ces réso-ıtions sont si infructueuses, que chacune de ces ersonnes voulant se corriger et prendre une con-uite plus régulière selon Dieu et selon le monde, ;père toujours de le faire, et ne le fait pourtant ja-ıais? C'est qu'il n'appartient ni à notre propre force i à notre propre sagesse de nous corriger. Nous en-eprenons de faire tout sans Dieu, et Dieu permet ue nous n'exécutions jamais rien de tout ce que nous vons résolu avec nous-mêmes sans lui. C'est au ied des autels qu'il faudroit prendre des conseils raticables : c'est avec Dieu qu'il faudroit concerter ous nos projets de conversion et de piété, puisque 'est lui qui peut seul les rendre possibles, et que ıns lui tous nos desseins, quelque bons qu'ils pa-oissent, ne sont que des illusions et des témérités.

Appliquons-nous, dit saint Cyprien (1), de telle orte à la prière, qu'en priant on apprenne et ce u'on est, et ce qu'on devroit être : *Sic discat orare, t de orationis lege qualis esse debeat noscere.* C'est à que nous découvrirons non-seulement le nombre t le mauvais effet de nos défauts, car cette étude oute seule ne serviroit qu'à nous décourager, mais ncore toutes les vertus auxquelles nous sommes ap-elés, et les moyens de les pratiquer. C'est là qu'é-lairés du rayon de cette lumière si douce et si pure ui console les ames humbles, nous comprendrons

(1) Cypr. *De Orat. Dom.* pag. 210.

que tout est possible à quiconque est bien convaincu qu'on ne peut rien sans Dieu. Ainsi non-seulement les personnes qui s'ensevelissent dans la solitude, pour ne vaquer qu'au culte de Dieu, à l'étude d'eux-mêmes, et à leur propre perfection, sont obligées de s'appliquer à la prière ; mais encore les gens qui vivent dans l'agitation du monde et des affaires, ne peuvent se dispenser de réparer par le recueillement, et par la ferveur à prier, la dissipation que cause le commerce des créatures : on peut même ajouter que le recueillement étant bien plus difficile à conserver dans leurs fonctions que dans la vie simple et dégagée des solitaires, aussi ils ont besoin d'un recours à Dieu plus fervent et plus assidu.

Quand même les occupations que l'on se donne seroient saintes et nécessaires, il ne faudroit s'y engager qu'avec beaucoup de précaution. Ce que vous faites est louable, je le suppose, dit saint Bernard au pape Eugène (1); mais, en faisant du bien aux autres, prenez garde de ne vous point faire de mal à vous-même ; ne soyez pas le seul privé des soins que votre zèle vous inspire ; en pensant à autrui, gardez-vous bien de vous oublier : ne vous donnez pas tout entier ni toujours à l'action, mais réservez pour la méditation des vérités éternelles une partie de votre cœur et de votre temps.

Aussi voyons-nous que Jésus-Christ invite ses disciples à s'aller reposer et recueillir dans le désert après leur retour des lieux où ils avoient annoncé l'Evangile (2). A combien plus forte raison avons-nous besoin de recourir à la source de toutes les ver-

(1) *De Consider.* lib. I, cap. v, n. 6 ; pag. 411. — (2) *Marc.* vi. 31.

tus dans la prière, pour y faire *ressusciter*, selon le terme de saint Paul (1), notre foi et notre charité presque éteintes, lorsque nous sortons du soin des affaires où notre cupidité s'est irritée, lorsque nous revenons de ces compagnies où l'on parle et où l'on agit comme si on n'avoit jamais connu Dieu !

Nous devons regarder la prière comme un remède destiné à guérir nos foiblesses, et à réparer nos fautes. Jésus-Christ nous enseigne, dit saint Cyprien, que nous péchons tous les jours de notre vie, en nous ordonnant de prier chaque jour pour obtenir le pardon de nos fautes. Que si celui qui étoit sans péché, continue ce père, prioit si assidument; combien, nous qui sommes pécheurs, sommes-nous obligés d'être fidèles à la prière !

C'est pourquoi saint Paul recommande que le prêtre mortel, qui représente Jésus-Christ, étant sujet aux foiblesses humaines, offre le sacrifice pour ses propres péchés en même temps que pour ceux du peuple (2).

Mais outre que la prière est donc ainsi le remède qui guérit les plaies que nous avons déjà reçues, elle est encore un préservatif pour nous garantir des dangers presque infinis qui nous menacent en cette vie.

Nous trouvons des piéges dans l'exercice même de la charité. Souvent cette vertu nous expose à se hasarder elle-même pour les intérêts du prochain : souvent elle nous appelle à certains travaux extérieurs où elle se dissipe et dégénère ensuite en amusement, dit l'auteur du livre *de la Singularité des Clercs*.

C'est par cette raison que saint Chrysostôme remarque que rien n'est si important que de garder

(1) *II Tim.* I. 6. — (2) *Hebr.* V. 3.

toujours une proportion exacte entre le fond intérieur de vertu, et les pratiques extérieures que l'on entreprend; sans cela on se trouve bientôt comme les vierges folles de l'Evangile (1), qui avoient consumé l'huile de leurs lampes, sans avoir eu le soin d'y en remettre dans le moment que l'époux arriva. La crainte de ce père alloit jusqu'à souhaiter que les laïques, qui alléguoient leurs occupations domestiques pour se dispenser de la prière, remplaçassent pendant la nuit, sur les heures destinées à leur repos, ce que le soin de leurs affaires leur avoit fait perdre pour l'oraison pendant le jour. Si ces conseils, dignes de la ferveur des premiers siècles, semblent d'une pratique trop difficile aux Chrétiens relâchés du nôtre; si nous sommes maintenant réduits à ne pouvoir qu'à peine nous persuader que les anciens fidèles auroient cru vivre mollement et dans l'oubli de Dieu, s'ils n'eussent interrompu leur sommeil pour réciter des psaumes, et pour invoquer le Seigneur; si nous sommes épouvantés quand les histoires nous apprennent qu'ils prioient à toutes les heures, et que nulle action considérable n'étoit commencée ni finie chez eux, que par des invocations et des actions de grâces: du moins ayons quelque honte de notre relâchement; et si nous n'avons pas le courage de suivre ces grands exemples, regardons-les, quoique de loin; soupirons, humilions-nous.

Le besoin où nous sommes que Dieu bénisse nos travaux, qu'il nous accorde le succès que nous attendons de sa providence, est encore un puissant motif pour nous engager à prier.

(1) *Matth.* xxv.

L'instance avec laquelle Moïse pria le Seigneur, arrêta sa colère et sauva son peuple; et les saints pères nous assurent qu'il faut obtenir dans le ciel, par la vertu secrète de la prière, certaines choses que nous ne pouvons espérer de gagner sur la terre dans les cœurs des hommes, ni par nos soins, ni par nos discours.

En vain attendrez-vous la conversion de cet impie qui scandalise tout le monde, et dont le vice contagieux infecte les compagnies; en vain une femme chrétienne gémira-t-elle de se voir sous l'autorité d'un mari, qui, méprisant la foi qu'il lui a donnée, dissipe follement ses biens, abandonne leurs enfans communs, et vit indignement lui-même sous les lois d'une impudente créature; en vain ce père infortuné soupire voyant ses enfans libertins et dénaturés plongés dans l'oubli de Dieu et de toute vertu, qui consument par avance sa succession, quoiqu'elle soit le fruit de tant de peines et de soins, et qui lui causent tous les jours une douleur mortelle par leur conduite dissolue et honteuse : tous les remèdes humains sont trop foibles contre de tels maux.

Il faut avoir recours à celui qui seul est capable de guérir les cœurs; et, quoiqu'il s'agisse de l'intérêt de sa gloire dans la conversion de ses créatures, il veut, néanmoins, et il est de sa grandeur de vouloir que nous lui demandions sa propre gloire, et que l'accomplissement de sa volonté soit l'objet de nos vœux et de nos soupirs : *Adveniat regnum tuum; fiat voluntas tua* (1). Jésus-Christ, avant que de choisir et de former ses douze apôtres, employa une

(1) *Math.* VI. 18.

nuit à prier son Père (1). Saint Paul, qui soutenoit avec tant de zèle l'Eglise naissante, nous apprend qu'il ne cessoit de prier pour tous les fidèles, afin que Dieu daignât les remplir de la connoissance de ses volontés (2); et Cassien remarque, comme un exemple plein d'instruction pour nous, dans sa sixième Conférence, que Job, qui ne comptoit, dans le temps même de son plus grand bonheur, que sur la protection de Dieu, offroit chaque jour des sacrifices pour purifier toute sa famille, de peur que la licence que la prospérité donne, n'irritât le ciel contre ses enfans (3). C'est ainsi que chacun devroit s'appliquer à obtenir la protection de Dieu en faveur de sa famille ou des affaires dont il est chargé; car, quand on a un peu de foi, ne doit-on pas être convaincu que c'est bien moins notre travail, notre prévoyance et notre industrie, que la bénédiction de Dieu, qui fait réussir nos ouvrages? Aussi combien voit-on de gens qui bâtissent en vain leur maison, et sur des fondemens ruineux, parce que Dieu ne règle ni ne conduit point leurs travaux! Sa justice permet, pour les confondre, que leurs mesures se trouvent fausses, leurs espérances vaines, leurs ressources sujettes à une infinité de mécomptes, leurs biens dissipés, leur famille en désordre et sans bénédiction. D'où viennent tant de maux? Que chacun s'en prenne à soi-même, et à cette négligence si criminelle de recourir à Dieu. Rentrons en nous-mêmes; et après nous être convaincus du besoin où nous sommes d'implorer le secours de Dieu, examinons les règles que nous devons y observer.

(1) *Luc.* VI. 12.—(2) *Coloss.* I. 9.—(3) *Job.* I. 5.

TROISIÈME PARTIE.

La prière que nous faisons à Dieu ne peut lui être agréable ni efficace pour nous-mêmes, si elle n'est faite avec les conditions que l'Ecriture et les saints Pères nous ont expliquées. Je vais les exposer en peu de mots.

1° Il faut prier avec attention. Dieu écoute, dit saint Cyprien, la voix de notre cœur, et non pas celle que forme notre bouche. Il faut, ajoute-t-il, veiller et s'appliquer de tout son cœur à la prière; que tout objet humain et profane disparoisse aux yeux de notre esprit; que cet esprit s'attache uniquement à ce qu'il demande. A qui, dit-il, devez-vous parler avec attention, si ce n'est à Dieu? Peut-il moins demander de vous que de vouloir que vous pensiez à ce que vous lui dites? Comment osez-vous espérer qu'il daigne vous écouter, si vous ne vous écoutez pas vous-mêmes? Vous prétendez qu'il se souvienne de vous pendant que vous le priez, vous qui vous oubliez vous-mêmes au milieu de votre prière. Bien loin de fléchir Dieu, vous offensez cette majesté présente, par votre négligence dans une action qui est pourtant la seule propre à vous rendre le Ciel favorable.

Il est vrai, dit saint Augustin, que j'aperçois la posture humble de votre corps, mais je ne sais où est votre esprit, ni s'il est arrêté et appliqué à ce qu'il témoigne d'adorer.

Avouons que ce reproche de saint Augustin n'est pas assez fort pour les Chrétiens de notre siècle. La posture de leurs corps ne marque que trop la légè-

reté et l'irréligion de leurs ames. A les voir au milieu d'une église, pendant le redoutable sacrifice, occupés des objets les plus immodestes, curieux et empressés pour les bagatelles les plus indécentes, oubliant la sainteté du lieu et la majesté des mystères, pour entrer dans des conversations profanes, peut-être même criminelles; qui croiroit que leur foi n'est pas absolument éteinte? et qui pourroit s'imaginer qu'ils aient intention de prier et d'adorer Dieu dans un état si plein d'irrévérence et de scandale?

Cette attention à la prière, qu'il est si juste d'exiger des Chrétiens, peut être pratiquée avec moins de difficulté qu'on ne pense. Ce n'est pas qu'il n'arrive aux ames même les plus fidèles des distractions involontaires et inévitables; on n'est pas toujours maître de son imagination, pour lui imposer silence, et avoir l'esprit tranquillement uni à Dieu. Ces sortes de distractions, qui arrivent malgré nous, ne nous doivent point donner de scrupules, et elles servent même plus utilement à notre perfection que les oraisons les plus sublimes et les plus affectueuses, pourvu que nous tâchions de les surmonter, et que nous supportions humblement cette expérience de notre foiblesse.

Mais s'arrêter volontairement aux objets les plus vains et les plus frivoles, dans le temps même de la prière, parce qu'on ne veut pas se donner assez de sujétion pour être attentif aux vérités divines; mais se remplir la tête des images trompeuses du monde, et puis ne faire aucun effort sur soi pour arrêter cette imagination volage et déréglée, qui vient sans nul respect troubler les opérations de l'Esprit de Dieu

dans une ame, n'est-ce pas vouloir vivre toujours amusé par les sens, toujours inappliqué à Dieu?

Ce qui pourroit beaucoup soulager notre esprit, et lui faciliter cette attention si nécessaire, seroit la règle simple que saint Augustin nous propose : Suivez, dit-il, autant que vous pouvez y assujettir votre esprit, tous les sentimens et toutes les instructions que vous fournissent les prières, les cantiques, et les autres louanges de Dieu, qui sont en usage dans son Eglise; unissez-vous en esprit avec votre sainte mère; demandez à Dieu lorsque l'Office qu'on prononce est destiné à demander; gémissez lorsqu'il inspire le gémissement; espérez dans les endroits où il excite l'espérance; réjouissez-vous quand ses paroles sont pleines de joie; affligez-vous, craignez, quand il tâche d'imprimer en vous la tristesse et la crainte. En un mot, conformez tous vos sentimens à toutes ses paroles : cette conformité est la plus excellente prière. Assister aux divins offices avec cet esprit, est une excellente oraison.

2° Il faut demander avec foi. Cette foi, dit saint Jacques, doit être si ferme, qu'on n'hésite jamais : car celui qui hésite est semblable aux flots de la mer, toujours poussés au gré des vents. Que celui donc, continue-t-il, qui prie sans cette confiance, n'espère pas d'être exaucé. Et, en effet, qu'est-ce qui est plus capable de toucher le cœur de Dieu en notre faveur, que notre confiance en sa miséricorde? Peut-il rejeter ceux qui ont mis tout leur trésor en lui, et qui ne veulent rien tenir que de sa bonté? Quand nous prions Dieu, dit saint Cyprien, avec confiance, et même avec une espèce de familiarité, c'est lui-

même qui nous donne cet esprit de prière. Il faut donc que le Père reconnoisse les paroles de son propre Fils quand nous les prononçons, et que celui qui habite dans le fond de nos cœurs forme et règle lui-même toutes nos prières.

C'est Jésus-Christ qui prie en nous; c'est par lui que nous prions son Père; et toutes nos prières finissent par son auguste nom, parce qu'il n'y a point d'autre nom qui puisse nous sauver (1), et que c'est par la seule abondance infinie de ses mérites que nous pouvons espérer quelque grâce de Dieu.

Aussi, avec une prière si puissante, nous devons croire que nous pouvons tout. Nous entrons dans les droits de ce divin médiateur; nous sommes les cohéritiers de son royaume; nous parlons à Dieu en qualité de ses enfans. Hé! qui d'entre nous, s'écrie saint Cyprien, eût osé nommer Dieu son père, s'il ne nous avoit ordonné lui-même de prendre cette liberté, quand il nous a appris la manière dont il veut que nous le priions? Cependant cette confiance filiale (ne faut-il pas l'avouer?) manque presque à toutes nos prières. La prière n'est notre ressource qu'après que toutes les autres nous ont manqué.

Si nous sondons bien notre cœur, nous trouverons que nous demandons à Dieu les secours dont nous avons besoin, comme si nous n'en avions jamais reçu aucun de lui; et qu'un certain fond d'infidélité secrète et injurieuse à la bonté de Dieu nous rend indignes d'en recevoir des marques. Craignons que Jésus-Christ ne nous fasse, dans son jugement, le même reproche qu'il fit à saint Pierre : *Homme de*

(1) *Act.* IV. 12.

peu de foi, nous dira-t-il (1), *pourquoi avez-vous douté?* Pouviez-vous demander des marques plus fortes de ma bonté pour vous en convaincre, que celles que vous avez tant de fois ressenties? Pourquoi donc arrêter le cours des grâces que je vous préparois, en refusant de les espérer? il ne falloit que les attendre pour les recevoir. Pourquoi vous défier de moi, après que je me suis moi-même fié sans réserve à vous dans mes sacremens? Ame défiante et ingrate, pourquoi avez-vous douté?

3° Il faut joindre l'humilité à la confiance. *Grand Dieu*, dit Daniel (2), *lorsque nous nous prosternons à vos pieds, nous fondons nos espérances pour le succès de nos prières, non sur votre justice, mais sur votre miséricorde.* Sans cette disposition de notre cœur, toutes les autres, quelque pieuses qu'elles soient, ne peuvent plaire à Dieu. Le malheur de saint Pierre, comme saint Augustin l'a remarqué, ne vint pas de ce que son zèle pour Jésus-Christ n'étoit pas sincère. Saint Pierre aimoit son maître de bonne foi; de bonne foi il vouloit mourir plutôt que de l'abandonner; mais son erreur consistoit en ce qu'il comptoit sur ses propres forces pour faire ce qu'il sentoit qu'il désiroit : c'est pourquoi, dit saint Augustin, il ne suffit pas d'avoir reçu de Dieu un esprit droit, une connoissance exacte de la loi, un désir sincère de l'accomplir; il faut encore à tout moment renouveler ses connoissances et ses désirs, il faut puiser sans cesse dans la fontaine de la lumière pure et éternelle.

La prière du premier homme, selon ce Père, étoit

(1) *Matth.* XIV. 31. — (2) *Dan.* IX. 18.

une action de louange à Dieu. Pendant qu'il demeuroit dans cet heureux séjour que la main de Dieu même lui avoit préparé, il n'avoit pas besoin de gémir, parce qu'il étoit dans un état d'union et de jouissance ; mais maintenant ses enfans, chassés de cette terre délicieuse, doivent pousser des cris vers le ciel, afin que Dieu daigne se rapprocher d'eux à cause de leur humilité, comme il avoit abandonné leur père à cause de son orgueil.

C'est la préparation de notre cœur, selon le terme de l'Écriture (1), qui engage Dieu à nous écouter. Cette préparation doit être sans doute un abaissement intérieur, un aveu sincère de notre néant, à la vue des grandeurs de Dieu. C'est ce cœur contrit et humilié que Dieu ne méprise jamais (2); mais quelque effort que le superbe fasse pour fléchir Dieu, Dieu, selon sa parole, résiste toujours au superbe (3). Prenez donc garde, dit saint Augustin, que si vous n'êtes pas dans un état de pauvreté, c'est-à-dire, si vous ne sentez pas votre foiblesse et votre indigence, si vous n'êtes pas vil et méprisable à vos propres yeux, vous ne serez point exaucé; car cette pauvreté intérieure est votre seul titre pour obtenir.

Souvenez-vous de la différence que l'Evangile nous fait remarquer entre la prière du Pharisien superbe et présomptueux, et celle du Publicain humble et pénitent (4). L'un raconte ses vertus, l'autre déplore ses foiblesses ; l'un remercie Dieu des bonnes œuvres qu'il a faites, l'autre s'accuse des fautes qu'il a commises; la justice de l'un se trouve confondue, tandis

(1) *Ps.* IX, Hebr. X. 17. — (2) *Ps.* L. 19. — (3) *Jac.* IV. 6. — (4) *Luc.* XVIII. 10 et seq.

que l'autre est justifié. Il en sera de même d'une infinité de Chrétiens. Les pécheurs humiliés, à la vue de leurs propres déréglemens, seront des objets dignes de la miséricorde de Dieu, tandis que certaines personnes qui auront fait profession de piété seront condamnées rigoureusement pour l'orgueil et la présomption qui auront infecté toutes leurs œuvres.

Parce que ces personnes s'adonnent à de bonnes œuvres, elles disent dans leur cœur à Dieu : Seigneur, je ne suis pas comme le reste des fidèles. Elles s'imaginent être des ames privilégiées; elles se complaisent vainement dans la haute idée qu'elles se forment d'elles-mêmes; elles prétendent que c'est à elles seules de pénétrer les mystères du royaume de Dieu; elles s'en font une science et une langue chimérique; elles croient que tout est permis à leur zèle, et ne craignent rien de ce qu'il faut craindre. Leur genre de vie, régulier en apparence, ne sert alors qu'à favoriser leur vanité ; hors de là, elles sont indociles, inquiètes, indiscrètes, délicates, sensibles, incapables de se mortifier pour remplir leurs devoirs. En un mot, en allant à la prière, avec ce fond d'orgueil et de présomption, elles n'en rapportent qu'un esprit gâté, plein d'illusion sur elles-mêmes, et presque incurable.

Malheur à ceux qui prient de la sorte! malheur à nous, si nos prières ne nous rendent plus humbles, plus soumis, plus vigilans sur nos défauts, plus disposés à vivre dans l'obscurité et dans la dépendance!

4° Il faut que nous priions avec amour. C'est par l'amour, dit saint Augustin, qu'on demande, qu'on cherche, qu'on frappe, qu'on trouve, et qu'on de-

[illegible] [illegible] dans [illegible] [illegible] à [illegible]. [illegible], dit-il, dans un autre endroit, vous cesserez de [illegible] Dieu dès que vous cesserez de l'aimer et d'avoir soif de sa justice. Le refroidissement de la charité est le silence de votre cœur à l'égard de Dieu.

Dans peu vous [illegible] [illegible] les prières, mais vous ne prierez point véritablement. Car d'où nous pourrait venir, dit encore saint Augustin, la véritable application à méditer la loi de Dieu, si elle ne nous est donnée par l'amour de celui-là même qui nous a imposé cette loi ? Aimons donc, et nous prierons. Heureux, à la vérité, dit le Père [illegible], de persévérer [illegible] aux veilles de la religion ; mais mille fois plus heureux encore de les goûter et de les aimer.

Au reste, dit-il, il faut que ce soit une [illegible] [illegible] de n'être pas assez unies à Dieu, et [illegible] le dégoût [illegible] que les créatures vous donnent d'elles, qui tourne votre cœur du côté de Dieu, qui vous fasse prier et gémir. Il faut désirer ardemment que Dieu vous accorde les biens spirituels, et que l'ardeur de votre désir vous rende dignes d'être exaucés. Car si vous ne priez que par coutume, ou par faiblesse, dans le temps de la tribulation ; si vous n'honorez Dieu que des lèvres, pendant que votre cœur est éloigné de lui ; si vous ne sentez point en vous d'affection et d'empressement pour le succès de vos prières ; si vous demeurez toujours dans une indifférence et dans une froideur mortelle en approchant de ce Dieu qui est un feu consumant ; si vous n'excitez point en vous le désir de sa grâce, la faim [illegible] [illegible] l'amour de votre perfection, [illegible] [illegible]

que des prières si languissantes puissent être efficaces. Le cœur de Dieu ne se laissera jamais toucher que par l'amour qui s'allumera dans le vôtre.

5° Il faut prier avec persévérance. Saint Bernard dit qu'il est indigne de cette haute Majesté de se laisser trouver, à moins qu'on ne la cherche avec un cœur parfait. Le cœur parfait est celui qui ne se lasse jamais de chercher Dieu. Aussi saint Augustin nous assure-t-il qu'on ne peut mériter d'obtenir dans la prière ce que l'on demande, si on ne le cherche avec l'assiduité et la patience qu'un si grand bien mérite.

Appliquons-nous cette règle, et faisons-nous, malgré notre amour-propre, une justice exacte. Faut-il s'étonner si Dieu nous laisse si souvent dans des états d'obscurité, de dégoût, et de tentation? Les épreuves purifient les ames humbles; elles servent aux ames infidèles à expier leurs fautes; elles confondent celles qui veulent flatter dans l'oraison méme leur lâcheté et leur orgueil.

Si une ame innocente, détachée des créatures, et appliquée avec assiduité à Dieu, souffroit les délaissemens intérieurs, elle devroit s'humilier, adorer les desseins de Dieu sur elle, redoubler ses prières et sa ferveur. Comment des personnes qui ont à se reprocher tous les jours des infidélités continuelles, oseront-elles se plaindre que Dieu leur refuse ses communications? Ne doivent-elles pas avouer que ce sont leurs péchés, selon le terme de l'Écriture [1], qui ont formé un épais nuage entre le ciel et elles, et que Dieu s'est justement caché à leurs yeux?

[1] *Lam. Jerem.* III. 44.

Cent fois Dieu ne nous a-t-il pas recherchés dans nos égaremens? cent fois, ingrats que nous sommes, n'avons-nous pas été sourds à sa voix, et insensibles à ses bontés? Il veut nous faire sentir à son tour combien nous étions aveugles et misérables en le fuyant: après s'être lassé à nous prévenir, il veut enfin que nous le prévenions; il nous réduit à acheter, par notre patience, les faveurs qu'il nous prodiguoit autrefois, et dont nous ignorons le prix. N'est-ce pas une vanité et une délicatesse honteuse que de supporter impatiemment un tel procédé, que nous avons eu nous-mêmes à son égard? Combien nous a-t-il attendus! n'est-il pas juste qu'il se fasse attendre?

Qui est celui qui peut se vanter d'avoir fait sans réserve tout ce qu'il doit, d'avoir réparé toutes ses négligences passées, d'avoir purifié son cœur, d'être en droit d'attendre que Dieu l'écoute favorablement? Hélas! tout notre orgueil, quelque grand qu'il soit, ne sauroit suffire pour nous inspirer cette présomption; tant le sentiment de notre misère nous presse! Si donc le Seigneur nous soustrait les grâces sensibles, adorons sa justice, taisons-nous, humilions-nous devant lui, prions sans cesse.

C'est cette humble persévérance qui l'apaisera, c'est cette espèce d'importunité qui obtiendra de lui ce que nous ne méritons pas d'obtenir nous-mêmes, et qui nous fera heureusement passer des ténèbres à la lumière. Car sachez, dit saint Augustin, que Dieu est présent, lors même qu'il paroît éloigné de nous. Il se cache pour faire augmenter nos désirs; et il ne diffère, lui qui est le Père des miséricordes, et le Dieu de toute consolation, à adoucir toutes

nos peines, que pour ne point fonder l'ouvrage de notre perfection sur une volonté foible, impatiente, et attachée aux choses sensibles.

Qu'il est facile d'aimer Dieu lorsqu'il se montre à nous dans toutes ses beautés, et qu'il nous soutient, par le plaisir même, dans cette union étroite avec lui ! Combien voyons-nous d'ames lâches qui ne veulent le servir que par intérêt, et qui se découragent dès que Dieu cesse de les flatter ! Loin de nous une piété si foible et si mercenaire! attachons-nous à Dieu pour Dieu même.

Souvenons-nous que c'est dans l'état d'obscurcissement et de privation que la solide charité s'éprouve et se soutient elle-même; sans cela, les consolations intérieures anéantiroient le mystère de la croix, qui doit s'accomplir en nous; sans cela en vain Jésus-Christ seroit monté au ciel pour dérober à ses disciples sa présence. Hé! que peut-on attendre d'une ame qui attend elle-même que Dieu la console pour se donner à lui?

Enfin, il faut prier avec pureté d'intention. Il ne faut point, dit saint Bernard, mêler dans nos prières les choses vaines avec les véritables, les périssables avec les éternelles, des intérêts bas et temporels avec ceux de notre salut. C'est bien prier, dit saint Augustin, que de ne chercher que Dieu seul; c'est mal prier que de chercher par lui d'autres biens. Ne prétendez pas, dit-il, rendre Dieu le protecteur de votre amour-propre et de votre ambition, mais l'exécuteur de vos bons désirs. Vous recourez à Dieu afin qu'il satisfasse vos passions, et souvent afin de vous garantir des croix dont il connoît que vous avez besoin.

Quand il vous aime, dit encore ce Père, il vous refuse ce que votre amour-propre vous fait demander; dans sa colère, il vous accorde ce qu'il est dangereux que vous obteniez. N'allez donc point porter au pied des autels des vœux indécens, des désirs mal réglés, et des prières indiscrètes. Ne demandez rien qui ne soit digne de celui à qui vous le demandez. Gardez-vous bien de soupirer après des biens faux et nuisibles; répandez votre cœur devant le Seigneur, afin que son Saint-Esprit demande en vous, par des gémissemens ineffables, les véritables biens qu'il veut que vous demandiez.

Comment Dieu, dit saint Augustin, vous accorderoit-il ce que vous ne voulez pas vous-même qu'il vous accorde? Vous lui demandez tous les jours l'accomplissement de sa volonté, et l'avénement de son règne. Pouvez-vous lui faire cette prière de bonne foi, vous qui préférez votre volonté à la sienne, qui sacrifiez ses intérêts aux vôtres, et qui faites céder sa loi aux vains prétextes dont votre amour-propre se sert pour l'éluder? Pouvez-vous lui faire cette prière, vous qui troublez son règne dans votre ame par tant d'infidélités, par tant de vains désirs, par tant d'amusemens indignes du christianisme; vous enfin qui craignez l'arrivée de ce règne, et qui ne voudriez pas que Dieu vous accordât tout ce que vous faites semblant de souhaiter? Car, lorsque vous lui demandez qu'il change votre cœur, s'il vous prenoit au mot, et s'il vous offroit de vous rendre humble, mortifié, ennemi des plaisirs et des consolations, empressé pour les croix et pour son amour, votre amour-propre et votre orgueil se révolteroient pour vous empêcher

d'accepter cette offre; et, consentant au retranchement de certains défauts qui vous incommodent, vous voudriez réserver vos passions dominantes, et faire vos conditions pour accommoder la piété à votre humeur et à vos vues.

Au reste, quoique les méthodes pour prier, qui nous viennent des personnes pieuses et expérimentées, méritent beaucoup de respect, et que nous les devions suivre, autant que nos expériences et le conseil des gens sages que nous consultons nous en découvrent l'utilité pour nous soulager et faciliter notre application à Dieu, nous devons regarder comme l'essentiel dans la prière, de demander à ce Dieu de miséricorde, qui connoît mieux que nous nos besoins, ce qu'il faut que nous lui demandions. Son Esprit saint, à qui il appartient véritablement de nous enseigner à prier, donne quand il lui plaît des conduites particulières : mais ce qui est très important, est de se persuader que la manière de prier la plus simple, la plus humble, et la plus éloignée des raisonnemens et des vues abstraites, est sans doute la plus assurée, et la plus conforme aux paroles du Fils de Dieu et des apôtres. Dans cette prière nous trouverons de la lumière et de la force pour remplir nos devoirs avec paix et humilité, dans quelque condition où nous soyons. Sans elle, en vain formerons-nous de belles résolutions ; privés de la nourriture intérieure, nous nous trouverons sans force dans toutes les occasions difficiles et dans toutes les tentations de la vie.

ENTRETIEN
SUR LES CARACTÈRES
DE LA
VÉRITABLE ET SOLIDE PIÉTÉ.

Il faut que les pécheurs fassent une exacte recherche des péchés dont ils sont coupables (1), afin de s'en humilier et de s'en punir. Il faut aussi que les personnes qui font profession de piété, et qui vivent dans la retraite, exemptes des désordres grossiers du monde, examinent attentivement devant Dieu l'imperfection et le peu de solidité des vertus qu'elles ont acquises. Sans cet examen, qui sert à nous retenir dans l'humilité, dans la crainte et dans la défiance de nous-mêmes, nos vertus mêmes nous deviennent nuisibles, ou du moins dangereuses; elles nous inspirent une confiance présomptueuse; elles font que nous sommes contens de nous (2), et que nous passons notre vie dans un état plein d'illusions.

Combien voit-on de gens, qui, sur cette vaine confiance en leur bonne intention, s'engagent dans de

(1) Je repasserai devant vous toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon cœur. *Is.* XXXVIII. 15.

(2) *Apoc.* III. 17.

ısses conduites; de gens qui sont grossièrement usés d'eux-mêmes(1), et qui choquent et scandalint leur prochain, en s'imaginant lui plaire et l'édir! Rien n'est plus redoutable que ces exemples ; n n'est plus propre à nous rappeler sérieusement nous-mêmes, pour nous faire étudier soigneusent ce que nous sommes. Peut-être sommes-nous nblables à ces personnes abusées d'elles-mêmes nt nous avons pitié; peut-être que d'autres nous ;ardent avec la même compassion. Ces gens-là ont nne intention, et croient être dans une conduite ›ite aussi bien que nous. Ne sommes-nous point ıs l'erreur, et ne nous flattons-nous pas comme x? C'est l'amour-propre qui les flatte et les éblouit; vons-nous point en nous ce même séducteur? aignons donc d'être dans cette voie, dont les comncemens paroissent sûrs et droits, mais qui abouenfin à la mort(2). Nous devons ce zèle et ce soin a dévotion, de la rendre en nous irrépréhensible. nt de gens lui font tort par les foiblesses et les incrétions qu'ils y mêlent, que nous devons régler nôtre d'une manière qui répare ce scandale et ce shonneur.

Que ne devons-nous point à la piété(3)! c'est elle i nous a délivrés d'une infinité d'erreurs, et qui us a fait vaincre nos passions et nos mauvaises habtudes; qui nous a dégoutés des plaisirs empoison-

(1) Souvent notre esprit se flatte, et se persuade d'aimer dans le n ce qu'il n'aime pas en effet. S. Greg. *Reg. Past.* part. 1, cap. IX, 17.

(2) *Prov.* XIV. 12.

(3) La piété est utile à tout. *I Tim.* IV. 8.

nés du monde; qui nous a convaincus et touchés des vérités salutaires de la religion, et qui nous a garantis des piéges funestes dont le siècle est rempli. Serons-nous ingrats après tant de bienfaits reçus ? N'aurons-nous point le courage de sacrifier à la piété toutes nos inclinations déréglées, quoi qu'il en puisse coûter à notre amour-propre ? Au reste, gardons-nous bien de juger de notre vertu par les apparences. Les balances trompeuses du monde, que l'Ecriture appelle abominables, sont bien différentes de celles dont la justice de Dieu se sert pour peser toutes nos actions (1). Souvent Dieu, qui pénètre les plus secrets replis des cœurs (2), y voit et y condamne certaines passions déguisées, pendant que les dehors paroissent vertueux et exemplaires aux yeux du monde (3).

Or il est sûr que Dieu ne s'arrête jamais à cet extérieur, et qu'une vertu superficielle ne sauroit l'éblouir. Gardons-nous donc bien de nous contenter d'une conduite extérieurement régulière; voyons si l'essentiel de la piété se trouve dans nos sentimens et dans nos actions.

Piété utile à tous; piété simple et désintéressée; piété constante; piété qui fait le bien et qui le cache; piété qui ne cherche point à plaire aux hommes, ou du moins qui ne veut leur plaire que pour plaire à Dieu (4); piété enfin qui va jusqu'à s'oublier soi-même pour n'être appliquée qu'à la correction de ses défauts et à l'accomplissement de ses devoirs (5).

(1) *Ps.* LXI. 10. *Prov.* XI. 1. *Osee*, XII. 7. — (2) *Ps.* VII. 10. *Hebr.* IV. 13. — (3) *Apoc.* III. 1. — (4) *Galat.* I. 10.

(5) Je tache de plaire à tous en toutes choses, ne cherchant point ce qui m'est avantageux, mais ce qui l'est à plusieurs pour être sauvés. *I Cor.* X. 33.

Encore

Encore une fois, examinons en présence de Dieu si la nôtre est faite de la sorte, et faisons cet examen par rapport à Dieu, par rapport à nous-mêmes, par rapport au prochain. Ces trois considérations feront le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Chacun de nous doit s'examiner soi-même pour découvrir s'il est dans les dipositions où il doit être à l'égard de Dieu, et sans lesquelles toute sa piété, quelque fervente qu'elle paroisse au dehors, ne sauroit avoir de solidité. Voyons donc si nous aimons à souffrir pour Dieu, si nous sommes disposés à mourir pour nous unir à lui, si nous sommes bien aises de nous occuper de lui, et enfin si nous sommes déterminés à nous abandonner à lui. C'est dans l'examen de ces quatre choses que nous reconnoîtrons le véritable état de notre cœur.

I. Aimons-nous à souffrir pour Dieu ? Je ne parle point d'un certain amour vague des souffrances qui paroît dans les paroles, et qui manque dans les actions; d'un amour des souffrances qui ne consiste qu'en une coutume de parler magnifiquement et affectueusement du prix et de l'excellence des croix, pendant qu'on les fuit avec délicatesse, et qu'on recherche tout ce qui peut rendre la vie molle et sensuelle. Encore une fois, je ne parle point de cette spiritualité imaginaire, qui fait qu'on ne s'entretient que de résignation, de patience, de joie dans les tribulations, pendant qu'on est sensible aux moindres incommodités, et qu'on tend par toute sa con-

duite à ne souffrir jamais de personne, et à ne manquer de rien. Saint Paul avoit des sentimens bien contraires à ceux des lâches Chrétiens qui vivent de la sorte, lorsqu'il disoit qu'il se sentoit comblé de toute sorte de joie et de consolation, lors même que son corps ne jouissoit d'aucun repos, et qu'il éprouvoit les plus rudes tribulations, les combats au dehors, les frayeurs au dedans (1).

Il ne faut pas s'imaginer que ce zèle du grand Apôtre ne doive point être imité, sous prétexte que les ames des Chrétiens de nos jours sont moins fortes et moins élevées. C'est la grâce, dit-il à tous les fidèles, qui vous est donnée, non-seulement de croire en Jésus-Christ, mais encore de souffrir pour lui (2). C'est comme s'il disoit : Si vous ne soumettez que votre esprit à Dieu par une croyance de tous ses mystères, votre sacrifice sera imparfait, et votre volonté demeurera toujours libre et immortifiée. Ne vous contentez pas d'offrir à Dieu une foi stérile, ajoutez-y l'offrande d'un cœur humilié (3) et souffrant pour lui. En vain suivez-vous Jésus-Christ, si vous ne portez la croix avec lui (4) : en vain espérez-vous sa gloire et son royaume, si vous n'acceptez ses opprobres et ses douleurs (5).

Ces deux états ont une liaison nécessaire ; on ne peut arriver à l'un que par l'autre : c'est le chemin qu'il a tenu ; il n'a point voulu vous en laisser d'autre (6). Oseriez-vous vous plaindre d'une loi appuyée sur un tel exemple ? Qu'il doit être doux à une ame fidèle de souffrir pendant cette vie, puisqu'elle sait

(1) *II Cor.* VII. 4, 5. — (2) *Philip.* I. 29. — (3) *Ps.* L. 19. — (5) *Matth.* XVI. 24. — (4) *Luc.* XXIV. 26. — (6) *I Petr.* II. 21.

qu'elle souffre après Jésus-Christ, qu'elle souffre pour l'imiter, pour lui plaire, et pour mériter la joie qu'il a promise à ceux qui pleurent (1)!

C'est là tout notre bien, que de souffrir des maux en ce monde avec l'espérance d'une éternelle consolation. Les faux biens de ce monde sont faits pour ceux qui n'en espèrent ou qui n'en cherchent point de plus véritables : les maux de ce monde sont destinés, par la miséricorde de Dieu, aux ames élues qu'il veut détacher de ce monde si corrompu, pour les préparer à des biens d'une durée et d'un prix immenses. Chercher donc son bonheur ici-bas, c'est s'oublier dans son exil, c'est renoncer aux espérances de sa patrie. Aussi saint Cyprien disoit-il à tous les Chrétiens, qu'en prenant ce nom vénérable ils se dévouoient eux-mêmes à toutes sortes de souffrances présentes et sensibles, pour attendre les biens invisibles et éternels; qu'enfin il n'étoit pas permis aux héritiers d'un Sauveur crucifié de craindre ni les supplices ni la mort.

Il les nomme les héritiers du Crucifié, parce que le Sauveur, en se sacrifiant pour l'amour des hommes, n'a rien laissé en ce monde à ses véritables enfans que la croix, c'est-à-dire, que la douleur et la honte en partage. Quel affreux héritage, bon Dieu! que celui de Jésus soûlé d'opprobres, comme parle l'Ecriture (2), attaché nu, et mourant sur la croix! Cependant il faut renoncer à son héritage céleste, si on n'accepte pas cet héritage temporel de souffrance et d'humiliation. Nul des enfans de Jésus-Christ ne

(1) *Matth.* v. 5, 21. *Luc,* vi. 21. — (2) *Lam. Jerem.* iii. 30.

peut se dispenser d'entrer dans cette succession si onéreuse de son père.

Voilà les vérités que nous disons souvent aux autres, mais que nous ne nous disons peut-être guère à nous-mêmes. Comparons un peu de bonne foi les véritables sentimens de notre cœur avec ces principes de la religion que nous professons.

Si j'étois sérieusement persuadé que la vie chrétienne est une vie de patience et de renoncement continuel à nos propres inclinations ; si j'aimois de bonne foi Jésus-Christ souffrant et humilié pour moi, refuserois-je de m'humilier et de souffrir pour l'amour de lui ? me contenterois-je de parler des croix, lorsqu'il ne s'agit d'en porter aucune ? en ferois-je des leçons aux autres sans me les appliquer à moi-même dans les occasions (1) ? Serois-je si impatient dans les moindres infirmités, si découragé dans les traverses de la vie, si inquiet dans les embarras, si délicat et si sensible dans les mécomptes des amitiés humaines ; si jaloux, si soupçonneux, si incompatible avec les gens que je dois ménager ; si sévère pour corriger les défauts d'autrui ; si lâche et si immortifié quand il s'agit de corriger les miens ? Serois-je si prompt à murmurer dans les mépris et dans les contradictions, qui sont autant de croix dont Dieu me charge pour me sanctifier.

N'est-ce pas un scandale digne de larmes et de gémissemens, de voir que les gens mêmes qui font profession de suivre et de servir Jésus crucifié, soient

(1) Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il a, ne peut être mon disciple. *Luc.* XIV. 33 ; et IX. 23.

néanmoins, par leur délicatesse, les ennemis irréconciliables de la croix, selon les termes de saint Paul (1)? Hélas! pouvons-nous séparer Jésus-Christ de la croix sur laquelle il s'est sacrifié pour nous, et sur laquelle il a prétendu nous attacher à jamais à lui? Comment pouvons-nous aimer ce Sauveur si aimable, sans aimer aussi cette croix qui sera la marque éternelle de son amour infini pour nous? O précieuse croix! faut-il que vous ne soyez ainsi honorée qu'en paroles et en apparence! faut-il que ceux qui ne peuvent espérer aucun bien que par vous, vous craignent et vous fuient avec tant d'inquiétude et de lâcheté!

Jusqu'à quand nous fera-t-on ce reproche honteux, ce reproche qui n'est peut-être que trop juste contre nous, et qui fait croire à tant de gens que la dévotion n'est qu'un langage; ce reproche si ordinaire qu'on nous fait, en disant que les gens qui font profession de piété sont les plus délicats et les plus sensibles; que leur piété dégénère peu à peu en mollesse; qu'ils veulent servir Dieu avec toutes sortes de commodités; soupirer après l'autre vie, en jouissant de toutes les douceurs de celle-ci; et déclamer toujours avec zèle contre l'amour-propre, prenant néanmoins toutes sortes de précautions pour ne le mortifier jamais en eux?

II. Sommes-nous disposés à mourir pour nous unir à Jésus-Christ? Saint Paul, qui formoit ce noble désir (2), vouloit qu'un Chrétien, rempli des espérances de la religion, gémît et soupirât sous la pesanteur de son corps mortel (3). Et saint Augustin,

(1) *Philipp.* III. 18. — (2) Ibid. I. 23. — (3) *Rom.* VII. 24 25.

expliquant cette vérité dans toute son étendue
que la sainteté de la vie, et l'amour de la mort,
deux dispositions inséparables. Les deux amour
deux vies, dit-il, se combattent dans une ame
parfaite. L'amour de cette vie passagère est si
dans les Chrétiens imparfaits, qu'ils la possèdent
plaisir, et qu'ils ne la perdent qu'avec regret
perfection des ames bien fidèles à Dieu fait au
traire qu'ils supportent la vie avec peine, et q
attendent la mort comme leur véritable bien.
reste, continue-il, que les imparfaits ne me di
point qu'ils désirent de vivre encore pour faire q
ques progrès dans la vertu; qu'ils parlent plus
cèrement, et qu'ils avouent qu'ils souhaitent de
longer leur vie parce qu'ils ne sont point assez
tueux pour aimer la mort. Ne vouloir pas mou
ce n'est pas aspirer à un plus haut degré de ve
mais c'est n'en avoir guère acquis. Qu'on n'allè
donc point la crainte des jugemens de Dieu p
justifier celle de la mort. Si nous ne craignions
les jugemens de Dieu dans notre passage à l'éter
cette crainte, inspirée par le Saint-Esprit, se
une crainte modérée, paisible et religieuse. La
fection de notre amour pour Dieu, comme dit s
Jean (1), consiste à avoir une entière confianc
lui pour le jour de son jugement. Si nous l'aimi
comme notre père, le craindrions-nous com
notre juge, jusqu'à fuir sa présence? aurions-n
ces craintes lâches qui nous troublent, qui n
abattent; ces vaines alarmes que nous ressent
sitôt que le Seigneur frappe à notre porte, et q

(1) *I Joan.* IV. 17.

ous apprend par la maladie que la mort s'approche ?

Ne serions-nous pas convaincus que plus la vie ure, plus le nombre de nos infidélités croît; que le ompte que nous devons à Dieu se rend toujours ifficile de plus en plus; que l'avenir servira bien ioins à payer nos anciennes dettes qu'à en conacter de nouvelles, et à nous rendre peut-être inolvables; et que quiconque aime Jésus-Christ, doit raindre la durée d'une vie où l'on est exposé continuellement à perdre sa grâce et son amour?

Mais il y a je ne sais quelle infidélité secrète dans e fond de nos cœurs, qui étouffe tous ces sentimens. Tous pleurons la mort de ceux que nous aimons, t nous craignons la nôtre, comme si nous n'avions ucune espérance. A voir les vains projets que nous isons pour cette vie, et le soin que nous prenons our la rendre agréable et longue, qui croiroit que ous attendons une autre vie heureuse et éternelle, t que celle-ci, misérable et fragile, ne sert qu'à rearder notre bonheur? Hélas! dit saint Cyprien (1), e ne m'étonne pas, si ceux qui se trouvent bien en ce nonde y veulent demeurer, que ceux qui bornent eurs espérances à cette vie en craignent la fin. La mort est un vrai mal pour ceux qui ne veulent pas s'unir à Jésus-Christ, et qui n'espèrent pas de régner avec lui dans l'éternité. Mais ceux à qui la religion découvre une voie assurée pour arriver à une nouvelle vie; mais ceux dont l'espérance, comme dit le Sage (2), est pleine d'immortalité, comment peuvent-ils accorder des espérances si hautes et si

(1) *De Mortal.* pag. 229. — (2) *Sap.* III. 4.

solides avec les amusemens qui arrêtent leur cœur ici-bas ?

Concluons donc que notre foi et notre piété sont bien foibles et bien languissantes, puisqu'elles ne peuvent vaincre notre timidité à l'égard de la mort. Il faut que nous n'envisagions la ressource éternelle du christianisme contre la mort, et tous les biens qui nous attendent au-delà de cette vie passagère, que d'une vue bien confuse et bien superficielle, si nous ne sentons en nous aucune impatience de finir nos misères et de jouir de tous ces biens.

Voilà précisément sur quoi il faut que chacun de nous s'examine : Suis-je prêt à mourir ; et s'il falloit mourir tout-à-l'heure, ne regretterois-je aucune des créatures dont je me vois environné ? N'y a-t-il point quelque chose que j'ai crue jusqu'ici m'être indifférente, et dont je ne pourrois néanmoins me détacher sans peine ? Mon ame languit-elle dans les tristes liens qui la tiennent ici-bas captive, ou plutôt ne fait-elle point de ses liens l'objet de ses amusemens, et n'est-elle point aveuglée jusqu'à aimer son esclavage ?

Il ne s'agit point ici de me tromper moi-même par un faux courage. Est-il bien vrai que l'ardeur de mon amour pour Jésus-Christ surmonte dans mon cœur la crainte et l'horreur naturelle que j'ai pour la mort ? Usé-je de ce monde, selon le terme de saint Paul (1), comme n'en usant point ? Le regardé-je comme une figure trompeuse qui passe ? Ai-je impatience de n'être plus sujet à sa vanité ? N'y a-t-il rien qui arrête mes désirs, et qui flatte mon amour-propre ? Ne

(1) *I Cor.* VII. 31.

cherché-je point à rendre ma vie douce par des amusemens que je crois innocens, mais qui forment dans mon cœur, contre les desseins de Dieu sur moi, certaines attaches que je ne veux pas rompre? Enfin, me préparé-je sérieusement chaque jour à la mort? Est-ce sur cette méditation que je règle le détail de ma vie? Et la mort elle-même, quand elle arrivera, quand elle me fera sentir ses rigueurs par la douleur et par la foiblesse, me trouvera-t-elle prêt à recevoir constamment le coup fatal qu'elle me donnera? Ne tremblerai-je point à ses approches? Que deviendra ma fermeté dans ces derniers momens où je me verrai entre le monde qui s'évanouira pour jamais à mes yeux, et l'éternité qui s'ouvrira pour me recevoir?

L'espérance de voir Jésus-Christ, cet objet si aimable et si consolant, doit sans doute nous rassurer à la vue de cet autre objet si redoutable à la nature. D'où vient donc que souvent les gens qui font profession de mépriser la vie ne craignent pas moins la mort que les autres, que les moindres infirmités les alarment et les consternent, et qu'on remarque quelquefois en eux plus de précaution et de délicatesse que dans les gens du monde pour leur conservation? Ne faut-il pas avouer que c'est un scandale, et qu'en vain se prépare-t-on à la mort par une vie pieuse et retirée, si cette préparation n'aboutit qu'à être surpris et troublé, à quelque heure que cette mort puisse arriver?

III. Sommes-nous bien aises de nous occuper de Dieu? c'est-à-dire, sentons-nous une joie sincère quand nous le prions, et quand nous méditons en sa présence les vérités de la religion?

La prière, dit saint Augustin, est la mesure de l'amour. Selon que nous sommes plus fervens à prier, nous sommes aussi plus élevés dans l'amour divin. Qui aime beaucoup, prie beaucoup; qui aime peu, prie peu. Celui dont le cœur est uni étroitement à Dieu n'a point de plus douce consolation que celle de ne perdre point la présence de l'objet qu'il aime : il goûte un plaisir sensible de pouvoir parler à Dieu, penser à ses vérités éternelles, adorer sa grandeur, admirer sa puissance, louer sa miséricorde, et s'abandonner à sa providence. Dans ce commerce de la créature avec Dieu, elle verse dans le sein de ce père si charitable toutes les peines dont son propre cœur est rempli; c'est sa ressource dans tous les maux; elle se fortifie, elle se soulage, en lui exposant avec confiance ses foiblesses et ses désirs. Or, comme nous sommes, pendant cette vie, toujours imparfaits; comme nous n'y sommes jamais exempts de péché, il faut que toute la vie chrétienne se passe en pénitence de nos fautes et en reconnoissance des bontés de Dieu; et c'est dans l'exercice de la prière que nous pouvons nous appliquer ainsi à demander pardon à Dieu de notre ingratitude, et à le remercier de sa miséricorde.

Outre cette nécessité de la prière, saint Chrysostôme nous en explique une autre d'une manière également solide et touchante.

C'est que ce Père avoit souvent remarqué que la piété ne s'affermit jamais parfaitement que par la fidélité à la prière. Dieu veut, dit-il, nous faire sentir, par cette expérience, qu'on ne peut tenir son amour que de lui-même; et que cet amour, qui est le véri-

table bonheur de nos ames, ne peut s'acquérir, ni par les réflexions de notre esprit, ni par les efforts naturels de notre cœur, mais par l'effusion gratuite du Saint-Esprit. Oui, cet amour est un si grand bien, que Dieu seul, par une espèce de jalousie, en veut être le dispensateur; il ne l'accorde qu'à mesure qu'on le lui demande.

Ainsi, c'est dans une application fidèle et constante à lui demander cet amour, qu'on peut s'en remplir. Il faut nous en prendre à nous-mêmes si notre piété n'a point cette solidité et cette consistance, qui est le fruit assuré de la bonne prière; car sans cet exercice, où l'on s'imprime fortement toutes les vérités de la religion, où l'on s'accoutume heureusement à les goûter et à les suivre, tous les sentimens de piété que nous pouvons avoir ne sont que des ferveurs trompeuses et passagères.

Prions donc, mais prions toujours en vue de nos devoirs. Ne faisons point des oraisons élevées, abstraites, et qui ne se rapportent point à la pratique des vertus. Prions, non pour être plus éclairés et plus spirituels en paroles, mais pour devenir plus humbles, plus dociles, plus patiens, plus charitables, plus modestes, plus purs, plus désintéressés dans le détail de notre conduite.

Sans cela, notre assiduité à la prière, bien loin d'être fructueuse et efficace, sera pleine d'illusion pour nous, et de scandale pour le prochain. D'illusion pour nous. Combien en avons-nous d'exemples! combien voit-on de gens dont les oraisons ne servent qu'à nourrir l'orgueil, et qu'à égarer leur imagination! De scandale pour le prochain. Car y a-t-il

rien de plus scandaleux que de voir une personne qui prie toujours sans se corriger, et qui, au sortir de ses oraisons, n'est ni moins légère, ni moins vaine, ni moins inquiète, ni moins chagrine, ni moins intéressée qu'auparavant ?

IV. Sommes-nous déterminés à nous abandonner à Dieu sans réserve ? Regardons-nous les soins de sa providence sur nous comme notre meilleure ressource ? ou plutôt n'avons-nous pas pour nos intérêts propres une certaine providence de politique, une providence timide et inquiète, et qui nous rend indignes du secours de celle de Dieu ?

La plupart des personnes qui veulent se donner à Dieu font comme le jeune homme que l'Evangile nous dépeint (1). Il avoit passé sa jeunesse dans l'innocence ; et, accoutumé depuis son enfance à une observation exacte de la loi, il aspiroit à tout ce que les conseils du Sauveur pouvoient lui faire pratiquer de plus parfait et de plus héroïque. Jésus-Christ même, qui l'envisagea, fut d'abord touché d'un sentiment d'inclination pour lui. Tout sembloit concourir heureusement à élever cette ame à une sainteté éminente. Mais un attachement secret aux faux biens de ce monde renversa tout l'ouvrage de sa perfection, dans le moment où il sembloit devoir s'affermir. Sitôt que Jésus-Christ lui eut proposé de quitter ses richesses pour le suivre, cette ame, dominée par l'intérêt, fut tout épouvantée à la vue d'un état où il ne lui seroit plus permis de rien posséder. Il s'en alla tout triste et confus. Triste, disent les saints Pères, de ne pouvoir accorder dans

(1) *Matth.* XIX. 16. *Marc.* X. 17.

son foible cœur l'amour de ses richesses avec l'amour de Jésus-Christ.

La disposition essentielle pour une ame qui se consacre à Dieu est donc de se défier de toutes les ressources humaines sur lesquelles la prudence de la chair s'appuie, de ne vouloir rien, de ne ménager rien qui puisse troubler les desseins de Dieu.

Il faut réprimer à chaque moment l'avidité de la nature, qui craint toujours que ce qu'elle a ne lui échappe, et qui forme sans cesse des désirs immodérés pour posséder ce qu'elle n'a pas.

Il faut être continuellement sur ses gardes pour prévenir notre amour-propre, qui tâche de se dédommager insensiblement, par l'amusement aux petites choses, du sacrifice qu'il a fait à Dieu de plus grandes; car est-il rien de plus déplorable que de voir une personne, qui, après avoir fait les principales démarches vers la perfection, regarde lâchement derrière elle, et appréhende d'en trop faire?

Cependant pouvons-nous dire qu'il y ait beaucoup d'ames exemptes de cette lâcheté? N'est-il pas vrai qu'on cherche tant de précautions dans le don qu'on a fait de soi-même à Dieu, ou dans la manière de le servir, qu'on réduit insensiblement ce don et ce service presque à rien? On fait toujours dépendre le spirituel du temporel : on veut accomplir ses devoirs, et satisfaire à sa conscience ; mais on le veut à tant de conditions ; mais on craint avec tant d'inquiétude qu'il en coûte trop en se donnant à Dieu; mais on prévoit tant d'inconvéniens ; mais on veut s'assurer de tant de secours et de tant de consola-

tions, qu'on anéantit insensiblement la piété chrétienne, et qu'on ne la pratique que d'une manière languissante et sans aucun fruit.

D'où vient que tant de gens entreprennent de bonnes œuvres sans aucun succès? C'est qu'ils les entreprennent avec peu de foi; c'est qu'ils ne renoncent point à eux-mêmes dans ces entreprises; c'est qu'ils se regardent toujours eux-mêmes par quelque endroit, et qu'ils ne veulent point préférer en tout l'intérêt de l'ouvrage, qui est celui de Dieu, à leurs inclinations mal réglées, à leur humeur inquiète, à la foiblesse de leur cœur qui cherche de vaines consolations, à des amitiés indiscrètes qu'il faudroit retrancher, à une jalousie d'autorité et de considération qui gâte les meilleures choses : en un mot, c'est qu'on veut toujours servir Dieu avec sûreté pour soi-même; qu'on ne veut rien hasarder pour sa gloire, et qu'on se croiroit malheureux si on s'exposoit à quelque mécompte pour l'amour de lui. Ce n'est pas qu'il ne soit permis de prendre modérément les justes mesures pour la conduite des bonnes œuvres ; mais en vérité il y a bien loin entre ne vouloir pas tenter Dieu, et l'irriter par une injurieuse défiance de sa bonté. Peut-on attendre de ces ames craintives et mercenaires la générosité et la force qui est nécessaire pour soutenir les desseins de Dieu ? Quand on ne se confie point à la Providence, on est indigne d'en être l'instrument.

Non, non, Dieu ne daignera jamais bénir ces conduites qui sont trop humaines : et c'est de cette source malheureuse qu'est venu le relâchement et le désordre de tant de communautés ferventes et régu-

lières. Il répand, comme dit saint Paul [1], ses divines richesses avec profusion; mais c'est sur les personnes qui l'invoquent, et qui ne veulent se confier qu'en lui, et non point sur ceux qui veulent prévenir la Providence, et n'être jamais réduits à se fier à elle.

Il est temps d'examiner nos dispositions par rapport à nous-mêmes : c'est la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Examinons si notre zèle n'est point une imprudence autorisée du prétexte de la religion; si notre prudence n'est point une politique charnelle; si notre dévotion n'est point un effet de l'humeur; si notre charité n'est point un amusement. Voilà quatre questions que nous devons nous faire à nous-mêmes.

I. Notre zèle n'est-il point imprudent? Que toute racine d'amertume, dit saint Paul [2], soit détruite en vous. Il y a un zèle amer qu'il faut corriger; il va à vouloir corriger le monde entier, et à réformer indiscrètement toutes choses : à l'entendre, on croiroit que tout est soumis à ses lois et à sa censure. Il ne faut connoître que son origine et ses effets pour découvrir combien il est mal réglé. L'origine de ce prétendu zèle est honteuse; les défauts de notre prochain choquent les nôtres; notre vanité ne peut souffrir celle d'autrui; c'est par fierté que nous trouvons celle de notre prochain ridicule et insupportable; notre inquiétude nous soulève contre la paresse et l'indolence de celui-ci; notre chagrin nous irrite contre les divertissemens excessifs de celui-là; notre

(1) *Rom.* x. 12. — (2) *Ephes.* iv. 31. *Hebr.* xiv. 1.

brusquerie, contre la finesse de cet autre. Si nous étions sans défauts, nous sentirions bien moins vivement ceux des personnes avec qui nous sommes obligés de vivre.

Il est même certain que cette contrariété et cette espèce de combat entre nos défauts et ceux du prochain grossissent beaucoup les derniers dans notre imagination déjà préoccupée. Or peut-on découvrir une source plus basse et plus maligne de ce zèle critique que je viens de marquer? Si nous voulions avouer de bonne foi que nous n'avons pas assez de vertu pour supporter patiemment tout ce qu'il y a dans notre prochain d'imparfait et de foible, nous paroîtrions foibles nous-mêmes, et c'est ce que notre vanité craint. Elle veut donc que notre foiblesse paroisse au contraire une force; elle l'érige en vertu; elle la fait passer pour zèle : zèle imaginaire, et souvent hypocrite; car n'est-il pas admirable de voir combien on est paisible et indifférent pour tous les défauts d'autrui qui ne nous incommodent point, tandis que ce beau zèle ne s'allume en nous que contre ceux qui excitent notre jalousie, ou qui lassent notre patience? zèle commode, qui ne s'exerce que pour soi, et pour se prévaloir des défauts du prochain afin de s'élever au-dessus de lui. Si notre zèle étoit véritable, et réglé selon le christianisme, il commenceroit toujours par notre propre correction; nous serions tellement occupés de nos défauts et de nos misères, que nous n'aurions guère le temps de penser aux défauts d'autrui. Il faudroit que ce fût une obligation de conscience qui nous engageât à examiner la conduite de notre prochain; lors

même

même que nous ne pourrions pas nous dispenser de veiller sur lui, nous le ferions avec beaucoup de précaution pour nous-mêmes, selon le conseil de l'Apôtre : Corrigez, dit-il [1], votre frère avec douceur, prenant garde à vous en parlant à lui, de peur que vous ne soyez tenté en le voulant délivrer de la tentation : en voulant corriger sa mauvaise humeur, vous courez risque de vous abandonner à la vôtre; en voulant réprimer son orgueil et ses autres passions, vous vous laisserez peut-être entraîner par votre naturel impatient et impérieux. Gardez-vous donc bien de vous appliquer tellement à sa perfection, que vous n'ayez pas soin de pourvoir à votre sûreté particulière.

Ce seroit un zèle bien imprudent, que d'oublier vos propres besoins pour ne vaquer qu'à l'examen de la conduite de vos frères. Il est vrai que ce zèle qui anime un Chrétien pour la correction fraternelle, quand il est pur et prudent tout ensemble, est un zèle très-agréable à Dieu : mais on ne doit pas croire qu'il soit désintéressé, ni selon la science, à moins qu'il ne soit toujours doux et modéré; car ce zèle qui s'allume contre le prochain, et qui ne veut lui rien pardonner, ne sert qu'à troubler la paix, et qu'à causer beaucoup de scandale.

Tout ce qui se dit ou qui se fait avec chaleur n'est point propre à la correction du prochain. Où voyons-nous les fruits de ces conduites dures? Il faut gagner les cœurs quand il s'agit de religion; et les cœurs ne se gagnent que par des marques de charité et de condescendance. Il ne suffit pas d'avoir raison; c'est

(1) *Galat.* VI. 1.

gâter la raison, c'est la déshonorer, que de la soutenir d'une manière brusque et hautaine. C'est par la douceur, par la patience et par l'affection, que l'on ramène insensiblement les esprits, qu'on les dispose à entendre la vérité, qu'on les fait entrer en défiance de leurs anciennes préoccupations, qu'on leur inspire la confiance nécessaire, et qu'on les encourage à vaincre leurs habitudes déréglées.

Quand celui qui a besoin d'être corrigé voit que celui qui le corrige suit son humeur, il n'est guère disposé à corriger la sienne. L'amour-propre ne manque pas de se révolter contre des instructions faites avec chagrin : Dieu même ne bénit point ces sortes de conduites. La colère de l'homme, comme dit saint Jacques (1), n'opère point la justice de Dieu.

II. Notre prudence n'est-elle point une politique charnelle? Cette prudence aveugle que la chair inspire n'est que mort, comme dit l'Apôtre (2); elle n'est point soumise à la loi de Dieu, et elle ne le sauroit jamais être. Il y a une incompatibilité absolue entre cette sagesse des hommes et celle des véritables enfans de Dieu; c'est elle qui résiste en nous au Saint-Esprit, qui le contriste, et qui traverse tous les desseins qu'il a pour la sanctification de nos ames.

Cette sagesse par laquelle un Chrétien se renferme en lui-même, et se confie à ses propres lumières, le prive des plus grands dons de Dieu. Cette sagesse si réprouvée dans l'Évangile est néanmoins enracinée dans le cœur de presque tous les fidèles. Combien voyons-nous tous les jours de considérations humai-

(1) *Jac.* I. 10. — (2) *Rom.* VIII. 6.

nes qui arrêtent le cours des œuvres de Dieu! Combien de bienséances imaginaires auxquelles on fait céder indignement ce que la religion a de plus saint et de plus vénérable!

Autrefois les Chrétiens étoient des gens qui méprisoient les mépris mal fondés du monde, pour servir Dieu avec liberté; aujourd'hui les Chrétiens, et les gens mêmes qui font profession de piété, et ceux qui ont quitté entièrement le monde, sont néanmoins d'ordinaire des gens qui craignent les jugemens du monde, qui veulent avoir son approbation, et qui règlent leurs procédés sur certains préjugés bizarres, suivant lesquels le monde loue ou condamne tout ce qu'il lui plaît. Or il me semble que cette timidité, à l'égard des jugemens du monde, n'a jamais été poussée jusqu'à la foiblesse et à la bassesse que l'on y remarque aujourd'hui.

On fait dépendre les œuvres générales qui regardent la gloire de Dieu, et les pratiques de vertu pour chaque personne en particulier, de mille raisons purement humaines; on n'ose entreprendre pour l'intérêt de Dieu que des choses qui sont au goût de tout le monde. Oui, le monde même, tout ennemi de Dieu qu'il est, on le consulte tous les jours, quand il s'agit des choses les plus saintes : non-seulement on le consulte pour ne le point scandaliser, ce qui est nécessaire, mais on le consulte pour s'accommoder à ses vaines maximes, et pour faire dépendre nos bonnes œuvres de ses décisions. Cette prudence mondaine s'est même glissée jusque dans les communautés régulières. Combien d'ames y sont occupées

de retours inutiles sur elles-mêmes, de vains désirs de se ménager avec les personnes qui ont de l'autorité! Que de petits soins pour se procurer de l'estime, et pour s'acquérir de la considération et de la confiance! que d'inquiétudes! que de défiances! que d'empressemens pour s'assurer de ces vaines consolations! que d'alarmes lorsqu'elles échappent! Ainsi les particuliers se font comme un monde nouveau au milieu même de la solitude, où ils ont leurs intérêts, leurs espérances, leurs désirs, leurs craintes.

Quand on ne sert Dieu qu'avec ces réserves, on ne le sert que bien foiblement : on partage son cœur et ses soins entre lui et mille choses indignes d'entrer en concurrence avec Dieu même. Il faut, en cet état, que Dieu attende les occasions desquelles on fait dépendre son service. Non-seulement il faut qu'il attende, mais il est souvent refusé. On cherche sa gloire, on veut le bien; mais on ne le veut qu'à certaines conditions qui font évanouir tous nos bons desseins. On traîne, dit saint Augustin, une volonté foible et languissante pour la pratique des vertus, qui amuse notre esprit sans changer notre cœur. Qui d'entre nous veut la perfection comme il la faut vouloir? Qui d'entre nous veut la perfection plus que son plaisir, plus que son honneur? Encore une fois, qui d'entre nous veut la perfection, jusqu'à lui sacrifier tous les amusemens qui lui sont contraires?

Tâchons de faire en sorte désormais que notre prudence soit réglée par l'Esprit de Dieu; que ce ne soit point une prudence présomptueuse, une prudence accommodée à la dissimulation du siècle. Soyons

prudens pour faire le bien, mais simples pour fuir et même pour ignorer le mal (1). Soyons prudens, mais soyons pleins de docilité pour notre prochain, et de défiance de nous-mêmes. Soyons prudens, mais d'une prudence qui ne soit employée qu'à glorifier Dieu, qu'à ménager ses intérêts, qu'à faire respecter la religion parmi nos frères, et qu'à nous faire oublier nous-mêmes.

III. Notre dévotion n'est-elle point l'effet de notre humeur? L'Apôtre, prédisant les malheurs dont la religion étoit menacée, dit qu'il s'élevera des hommes vains qui s'aimeront eux-mêmes (2). C'est ce que nous voyons tous les jours : des gens qui ne quittent le monde et ses vanités que pour se retrancher dans des amusemens encore plus vains; des gens qui ne cherchent la retraite et le silence que par tempérament, et pour favoriser leur naturel sauvage et bizarre; des gens qui sont modestes et tranquilles, plutôt par foiblesse que par vertu. On voit des dévotions de toutes les humeurs. Quoiqu'il n'y ait qu'un seul Évangile, chacun l'ajuste à ses inclinations particulières; et au lieu que tous les Chrétiens devroient continuellement faire violence à leur naturel pour le conformer à cette règle sainte, on ne s'applique qu'à faire plier cette règle, et souvent qu'à la rompre, pour la conformer à nos inclinations et à nos interêts.

Je sais que la grâce de Jésus-Christ prend plusieurs formes, comme dit l'apôtre saint Pierre (3), et qu'elle s'accommode aux tempéramens sous lesquels elle veut se cacher pour exercer la foi des hommes : mais,

(1) *Rom.* XVI. 19. — (2) *II Tim.* III. 2. — (3) *I Petr.* IV. 10.

après tout, l'essentiel de la religion doit être partout le même; et quoique les manières d'aller à Dieu et de lui obéir soient différentes, selon les différens caractères de l'esprit, il faut néanmoins toujours que les diverses pratiques de la religion se réunissent en un point fixe, qu'elles nous fassent observer la même loi, et nous tiennent dans une entière conformité de sentimens.

Cependant où pouvons-nous trouver cette admirable conformité? On voit partout des gens qui défigurent la religion en voulant la régler suivant leurs fantaisies et leurs caprices. L'un est fervent à la prière, mais il est dur et insensible aux misères et aux foiblesses de son prochain : l'autre ne parle que d'amour de Dieu et de sacrifice, pendant qu'il ne sauroit souffrir le moindre contre-temps ni la moindre contradiction. Cet autre ne veut prier qu'en cherchant des consolations dangereuses, et qu'en se remplissant l'imagination d'objets stériles et chimériques. Cet autre, comme remarque saint Jérôme, se privera sévèrement des choses mêmes qui sont permises, pour s'autoriser dans la jouissance de celles qui ne le sont pas; ne comprenant pas, dit ce Père, que ce qu'on offre à Dieu au delà de la justice, ne doit jamais se faire au préjudice de la justice même.

Cette personne sera fervente et scrupuleuse pour les œuvres de surérogation, pendant qu'elle sera relâchée et infidèle pour les obligations même les plus précises et les plus rigoureuses. Ainsi une personne qui mortifiera son corps par toutes sortes d'austérités, et qui jeûnera hors des temps où elle doit le faire, n'aura aucun soin de mortifier et d'adoucir son hu-

meur brusque et incompatible. Ainsi une personne qui sera inquiète sur les règles générales d'une maison, sera souvent négligente et inappliquée pour ses propres fonctions. Ainsi une personne qui ne se lassera jamais de prier et de méditer en son particulier, sera distraite, dissipée et ennuyée dans les Offices communs de l'église, où son devoir l'appelle.

Très-souvent même le déréglement de notre esprit fait que nos œuvres de surérogation nous inspirent une confiance téméraire. Quand on fait plus qu'on n'est obligé de faire, aisément on passe jusqu'à se croire dispensé des règles communes pour les choses d'obligation. Cette personne, qui afflige son corps par des pénitences extraordinaires, s'imagine qu'elle est en droit de mortifier les autres; comme si, en retranchant les plaisirs et les commodités de son corps, il lui étoit permis de donner à son esprit cette liberté de censurer et de contredire. N'est-ce pas une chose déplorable, que de voir des gens qui veulent s'en faire accroire, parce qu'ils pratiquent certaines vertus, et qui regardent la violence qu'ils se sont faite comme un titre de gêner les autres, et de se flatter eux-mêmes dans leurs inclinations dominantes? Il vaudroit certes mieux se borner à ses obligations, et les remplir simplement et fidèlement, que de prendre ainsi un essor mal réglé.

Il vaut mieux que vous vous fassiez grâce à vous-même, et que vous la fassiez aussi aux autres, que d'être si zélé et si incommode tout ensemble. Mettez chaque vertu dans le rang qui lui est destiné : pratiquez, selon la mesure de votre grâce, les vertus les plus difficiles; mais ne prétendez pas les pratiquer

aux dépens d'autrui. La charité et la justice sont les premieres de toutes les vertus humaines : pourquoi vous attacher aux autres au préjudice de celles-là? Soyez austere, mais soyez humble : soyez plein de zele pour la réformation des autres : mais soyez doux, charitable et compatissant. Faites pour la gloire de Dieu tout ce que son amour pour lui vous inspirera : mais commencez par les devoirs de l'état où il vous a mis : sans cela vos vertus ne seront que des fantaisies ; et, en voulant glorifier Dieu, vous scandaliserez tout le monde.

Mais non-seulement on remarque dans la dévotion de notre siecle cette présomption et cette bizarrerie, on y trouve encore un fond pitoyable de mollesse et d'amusement.

Qu'est-ce qui décrie la piété parmi les gens du monde? c'est que beaucoup d'esprits mal faits la réduisent à des pratiques basses et superflues, et abandonnent l'essentiel. En cet état indigne d'elle, le reproche qu'on faisoit autrefois avec tant de malignité et d'injustice aux premiers Chrétiens, en les appelant des hommes fainéans, et fuyant la lumière, se pourroit faire maintenant à propos aux Chrétiens de notre siecle. La dévotion est pour eux un prétexte de vie douce, oisive et obscure : c'est un retranchement commode, où leur vanité et leur paresse sont à l'abri de l'agitation et des tyrannies du monde.

Eh! quelle peut être cette piété sans pénitence et sans humiliation? Ils ne veulent être dévots que pour se consoler, et que pour trouver dans la dévotion un adoucissement aux peines et aux tribulations de

la vie; mais ils ne cherchent point de bonne foi dans la dévotion cet esprit courageux qui anime et qui soutient constamment un Chrétien au milieu des plus rudes croix.

Non, non, dit saint Jérôme, nous ne consentirons jamais que le monde ait de la piété une idée si basse et si indigne d'elle. De quelque manière que certaines gens veuillent la pratiquer, nous soutiendrons toujours à leur honte qu'elle n'est ni molle ni paresseuse. Le Fils de Dieu l'a dit, que le royaume qu'il nous promet ne peut être obtenu que par la violence (1).

IV. Enfin notre charité n'est-elle point un amusement? nos amitiés ne sont-elles point vaines et mal réglées? n'est-il point vrai, selon la pensée de saint Chrysostôme, que nous sommes plus souvent infidèles à Dieu par nos amitiés que par nos inimitiés? Car au moins, dit ce Père, il y a une loi terrible qui nous défend de haïr notre prochain ; et lorsque nous nous surprenons nous-mêmes dans les sentimens de haine et de vengeance, cette animosité nous fait horreur, et nous nous hâtons de nous réconcilier avec notre frère: mais pour nos amitiés, il n'en est pas de même; nous trouvons qu'il n'est rien de plus doux, de plus innocent, de plus naturel, de plus conforme à la charité, que d'aimer nos frères; la religion même sert de prétexte à la tentation.

Ainsi nous ne sommes point assez sur nos gardes pour nos amitiés: nous les formons souvent presque sans choix, et sans nulle autre règle qu'une inclination ou une préoccupation aveugle.

(1) *Matth.* xi. 12.

Donnons-nous dans notre cœur à chaque chose que nous aimons le rang qu'elle y doit avoir? Nos amitiés sont-elles réglées par notre foi? aimons-nous, par préférence à tout le reste, les personnes que nous pouvons porter à Dieu, ou qui sont propres à nous y porter? N'y cherchons-nous pas un vain plaisir?

Hélas! que d'amusemens dans nos amitiés! que de temps perdu à les témoigner d'une manière trop humaine, et souvent peu sincère? que d'épanchemens de cœur inutiles et dangereux? que de confiances qui ne servent qu'à augmenter les peines et qu'à exciter les murmures! que d'attachemens particuliers qui blessent la charité et l'union générale dans une maison! que de préférences qui détruisent cette égalité d'affection sans laquelle la paix n'est jamais durable dans une communauté!

Je sais qu'il est permis d'aimer avec plus d'affection certaines personnes que leur mérite distingue des autres, ou que la Providence a liées à nous d'une manière plus étroite : mais qu'il faut être sobre et retenu dans ces amitiés! Il faut qu'elles soient dans le fond du cœur; mais qu'elles y soient discrètes, modérées, soumises, toujours prêtes à être sacrifiées à la loi générale de la charité; et qu'enfin elles ne paroissent dans l'extérieur, qu'autant qu'il est nécessaire pour marquer l'estime, la cordialité et la reconnoissance qu'on doit avoir, sans jamais laisser échapper ces mouvemens de tendresse aveugle, ces empressemens indiscrets, ces caresses indécentes, ces ardeurs, ces préventions, ces soins affectés qui causent infailliblement dans le cœur d'autrui des

peines, des jalousies, et des défiances presque irréparables. Il faut que les amitiés les plus saintes demeurent dans ces justes bornes.

L'attachement même qu'on a pour les directeurs les plus zélés et les plus parfaits doit être toujours plein de précautions. Comme un directeur ne doit servir qu'à accomplir les desseins de Dieu sur une ame, et qu'à le faire glorifier dans la communauté, il n'est permis d'être attaché à lui qu'autant qu'il est propre, dans les circonstances présentes, à produire ces bons effets.

Mais non-seulement il faut ainsi examiner les sentimens de notre cœur; il faut encore étudier le détail de nos actions par rapport au prochain.

TROISIÈME POINT.

Pour notre conduite extérieure, nous avons trois choses à faire à l'égard du prochain; nous abaisser, agir, et souffrir.

I. Nous abaisser. Le fondement de la paix avec tous les hommes est l'humilité. Dieu résiste aux superbes; et les hommes, qui sont superbes les uns aux autres, se résistent aussi sans cesse, dit saint Chrysostôme. Ainsi il est essentiel, pour toutes sortes d'ouvrages où il faut travailler de concert, que chaque particulier s'humilie. L'orgueil est incompatible avec l'orgueil. De là naissent toutes les divisions qui troublent le monde; à plus forte raison les œuvres de Dieu, qui sont toutes fondées sur l'humiliation, ne peuvent être soutenues que par les moyens que le Fils de Dieu a choisis lui-même pour son grand ouvrage, qui est l'établissement de la religion.

Il faut être soumis à toute créature, comme dit saint Pierre (1) : il faut vaincre toutes sortes de difficultés par une patience et par une humilité perpétuelle : il faut être toujours prêt aux fonctions les plus viles et les plus méprisables selon le monde; craindre celles qui sont élevées, et auxquelles sont attachés quelque honneur et quelque autorité : il faut aimer sincèrement l'obscurité et l'oubli du monde, regarder cet état comme un heureux abri : et éviter toutes les choses qui peuvent nous en tirer, et nous procurer quelque éclat : il faut renoncer dans son cœur à toute réputation d'esprit, de vertu et de mérite, qui donnent une complaisance secrète, vile et indigne récompense des sacrifices qu'on a faits à Dieu : en un mot, il faut dire dans une humble retraite, ce que le Roi-prophète disoit en s'abaissant pour honorer Dieu, au milieu même de son triomphe : Je me rendrai vil de plus en plus à mes propres yeux, afin de plaire à ceux de Dieu (2).

Si on n'aime de bonne foi la dépendance : si on ne s'y assujettit pas avec plaisir; si on n'obéit pas avec une humble docilité, on ne fait que troubler l'ordre et la régularité d'une maison, si fervente qu'elle puisse être. Car n'est-ce pas cet orgueil subtil et déguisé; déguisé, dis-je, et aux autres, et à soi-même, qui sape peu à peu les fondemens du spirituel d'une maison, et qui corrompt peu à peu les fruits de la vertu? Ne sont-ce pas ces esprits présomptueux, critiques, dédaigneux, bizarres, extrêmes dans leurs sentimens, qui, voulant redresser toutes choses selon leurs vues, s'égarent eux-mêmes, et sont incapables

(1) *I Petr.* II. 13. — (2) *II Reg.* VI. 22.

de s'accommoder à d'autres esprits pour concourir aux œuvres de Dieu ?

Il faut étouffer dans le fond de son cœur les jalousies naissantes, les petites recherches de son propre honneur, les vains désirs de plaire, de réussir, d'être loué; les craintes de voir les autres préférés à soi; l'envie de décider, et d'agir par soi-même; la passion naturelle de dominer, et de faire prévaloir ses sentimens sur ceux d'autrui.

Depuis que Jésus-Christ a égalé dans la vocation des hommes, selon la doctrine de l'Apôtre (1), toutes les conditions humaines; il s'ensuit, dit saint Chrysostôme, que toutes ces différences qui flattent l'ambition des hommes sont ruinées dans le christianisme. Après que Dieu a confondu tous les hommes par l'égalité de ses dons les plus précieux, qui sont ceux de la foi, c'est en vain, dit ce Père, que les uns prétendent se distinguer des autres par des avantages qui ne sont point réels.

Que chacun oublie donc ce qu'il a été, pour ne penser qu'à ce qu'il est; que nulle personne consacrée à Dieu n'ose se distinguer par des titres profanes qu'elle a dû oublier en quittant le monde; qu'elle renonce même aux avantages qu'elle peut tirer de son talent et de son savoir-faire; et qu'elle ne se préfère jamais en rien aux personnes les plus dépourvues de toutes les qualités surnaturelles ou acquises, qui attirent l'amitié et l'estime d'autrui; qu'elle prévienne les autres par honneur et par déférence, comme dit saint Paul (2), et qu'elle les re-

(1) *I Cor.* VII. 21, 22, 25. — (2) *Philipp.* II. 3.

garde toujours, avec une humilité sincère, comme ses supérieurs.

Ces règles sont bientôt données; mais on ne les observe pas avec la même facilité. Il faut que la nature soit bien détruite par la grâce dans le fond d'un cœur, pour garder toujours en détail, et sans se relâcher jamais, une conduite si simple et si humble.

Non-seulement l'orgueil, mais encore la hauteur et la délicatesse naturelle de certains esprits, leur rendent cette pratique bien difficile; et au lieu de respecter le prochain avec un véritable sentiment d'humilité, toute leur charité n'aboutit qu'à supporter autrui avec certaine compassion qui ressemble fort au mépris.

II. Il est nécessaire d'agir. Pendant que le temps si précieux et si court de cette vie nous est donné, hâtons-nous de l'employer. Pendant qu'il nous en reste encore, ne manquons pas de le consacrer à de bonnes œuvres. Car lorsque tout le reste s'évanouira pour jamais, les œuvres des justes seront leurs compagnes fidèles jusques au-delà de cette vie; elles les suivront, dit le Saint-Esprit (1). Aussi est-il certain, selon les belles paroles de saint Paul (2), que nous avons été créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres, afin d'y marcher, c'est-à-dire, selon le langage de l'Écriture, de passer toute notre vie dans cette heureuse application.

Faisons donc le bien selon les règles de l'état où Dieu nous a mis, avec discernement, avec courage, avec persévérance. Avec discernement : car encore

(1) *Apoc.* XIV. 13. — (2) *Ephes.* II. 10.

que la charité ne cherche qu'à s'étendre pour augmenter la gloire de Dieu, elle sait néanmoins se borner quand il le faut, par la nature des œuvres mêmes, ou par la condition de celui qui les entreprend; elle n'a garde de s'engager inconsidérément dans des desseins disproportionnés. Avec courage : car saint Paul nous exhorte (1) de ne tomber point, en faisant le bien, dans une défaillance qui vient de ce qu'on manque de zèle et de foi. Avec persévérance : parce qu'on voit souvent des esprits faciles, légers et inconstans, qui regardent bientôt en arrière.

Nous trouverons partout des occasions de faire le bien; il se présente partout à nous; presque partout la volonté de le faire nous manque; les solitudes mêmes où nous paroîtrons avoir le moins d'action et de commerce, ne laisseront pas de nous fournir les moyens d'édifier nos frères, et de glorifier celui qui est leur maître et le nôtre.

Il est vrai qu'il faut agir avec précaution, par conseil, et avec dépendance, de peur qu'en voulant sanctifier les autres nous ne travaillions insensiblement à notre réprobation. Mais néanmoins ne soyons pas du nombre de ces dévots qui rapportent tout à eux-mêmes, et qui, se retranchant dans leur propre sûreté, ne se soucient que de leur salut, et sont insensibles à celui des autres. La charité, quoique prudente, est moins intéressée. Lorsque Dieu daigne se servir de vous, lorsqu'il confie en quelques occasions les intérêts de sa gloire à vos soins, appréhendez-vous qu'il oublie les vôtres?

III. Enfin, il faut souffrir. Et je finis ce discours

(1) *Galat.* VI. 9. *II Thess.* III. 13.

par une des principales vérités que j'ai expliquées dès le commencement. Oui, il est nécessaire de souffrir, non-seulement pour se soumettre à la Providence, pour expier nos fautes, et pour nous sanctifier par la vertu des croix ; mais il est encore nécessaire de souffrir pour faire réussir les œuvres de Dieu auxquelles nous avons quelque part.

Les apôtres, selon le portrait que le grand Apôtre nous en a fait lui-même, étoient des hommes qui se livroient à toutes sortes d'injures, d'outrages et de tourmens pour la prédication de l'Evangile (1). Quelques gens envieux et pleins d'artifice prêchoient l'Evangile, pour susciter une persécution plus cruelle à saint Paul, et pour rendre sa captivité et ses fers plus rudes. Mais qu'importe, dit-il (2), pourvu que leur malice et ma patience dans mes travaux servent à faire connoître partout Jésus-Christ ?

Voilà les sentimens que nous devons avoir pour les desseins de Dieu, dont il nous fait les instrumens. Quand il ne faut, pour en assurer le succès, que souffrir, souffrons avec joie : heureux que Dieu attache ainsi sa cause à la nôtre ; et que, nous faisant souffrir pour les intérêts de sa gloire, il soit intéressé par sa gloire même à nous consoler et à essuyer nos larmes !

Quiconque veut servir Dieu, doit s'attacher à souffrir la persécution, comme dit saint Paul (3). Et le Sage nous dit : Mon fils, en vous engageant dans cette heureuse servitude de Dieu, préparez votre ame à la tentation (4). Faites provision de courage et de patience :

(1) *Act.* XV. 26. *II Cor.* IV. 11. *I Thess.* II. 8. — (2) *Philipp.* I. 17, 18. — (3) *II Tim.* III. 12. — (4) *Eccli.* II. 1.

tience : vous souffrirez des tribulations et des traverses qui vous ébranleront, si vous n'avez une foi et une charité bien affermies : le monde vous blâmera, vous tentera, et ne vous laissera pas même jouir de la tranquillité de votre retraite ; vos amis et vos ennemis, tout paroîtra de concert pour vous perdre, ou du moins pour ruiner vos pieux desseins : les gens mêmes avec qui vous serez uni pour glorifier Dieu, vous livreront, en leur manière, une espèce de tentation. Des oppositions d'humeurs et de tempéramens, des vues différentes, des habitudes toutes contraires, feront que vous aurez beaucoup à souffrir de ceux-là même que vous regardiez comme votre appui et comme votre consolation : leurs défauts et les vôtres se choqueront perpétuellement, parce que vous serez à toute heure ensemble. Si la charité n'adoucit ces peines, si une vertu plus que médiocre ne vous ôte l'amertume de cet état, si une ferveur constante ne rend léger ce joug du Seigneur, il s'appesantira tellement sur vous, que vous en serez accablé. En cet état, vous serez assez occupé de vos propres maux. Au lieu de travailler dans une parfaite union avec les autres à l'ouvrage commun, vous serez réduit à chercher et à mendier à toute heure des conseils et des consolations pour appuyer votre foiblesse parmi tant de dégoûts ; et bien loin de procurer la gloire de Dieu, tout ce que vous pourrez faire sera d'éviter le relâchement, la division et le scandale.

Voilà une peinture qui n'est que trop fidèle des dangers où nous sommes. Je n'ignore pas les grâces que Dieu vous fait pour vous en préserver ; mais, encore une fois, plus vous aurez reçu de dons de Dieu,

apparence de bien. Perd-on un appui quand on jette un roseau fêlé, qui, loin de nous soutenir, nous perceroit la main si nous voulions nous y appuyer? Faut-il bien du courage pour s'enfuir d'une maison qui tombe en ruine, et qui nous écraseroit dans sa chute? Que quitte-t-on donc en quittant le monde? Ce que quitte celui qui, à son reveil, sort d'un songe plein d'inquiétude. Tout ce qui se voit, qui se touche, qui se compte, qui se mesure par le temps, n'est qu'une ombre de l'être véritable. A peine commence-t-il à être qu'il n'est déjà plus. Ce n'est rien sacrifier à Dieu, que de lui sacrifier toute la nature entière; c'est lui donner le néant, la vanité, le mensonge même.

D'ailleurs ce monde si vain et si fragile est trompeur, ingrat et plein de trahisons. O combien dure est sa servitude! Enfans des hommes, que ne vous en coûte-t-il pas pour le flatter, pour tâcher de lui plaire, pour mendier ses moindres grâces! Quelles traverses, quelles alarmes, quelles bassesses, quelles lâchetés pour parvenir à ce qu'on a point honte d'appeler les honneurs! Quel état violent, et pour ceux qui s'efforcent de parvenir, et pour ceux même qui sont parvenus! Quelle pauvreté effective dans une abondance apparente! Tout y trahit le cœur, jusqu'à l'espérance même dont il paroît nourri. Les désirs s'enveniment; ils deviennent farouches et insatiables; l'envie déchire les entrailles. On est malheureux, non-seulement par son propre malheur, mais encore par la prospérité d'autrui : on n'est plus touché de ce qu'on possède ; on ne sent que ce qu'on n'a pas. L'expérience de la vanité de ce qu'on a ne

ENTRETIEN

SUR

LES AVANTAGES ET LES DEVOIRS

DE LA VIE RELIGIEUSE.

Le monde entier n'est rien, parce que tout ce qui est mesuré va finir. Le ciel, qui vous couvre par sa voûte immense, est comme une tente, selon la comparaison de l'Ecriture(1): on la dresse le soir pour le voyageur, et on l'enlève le matin. Quelle doit être notre vie et notre conversation ici-bas, dit un Apôtre(2), puisque ces cieux que nous voyons, et cette terre qui nous porte, vont être embrasés par le feu? La fin de tout arrive; la voilà qui vient; elle est presque déjà venue. Tout ce qui paroît le plus solide n'est qu'une image creuse, qu'une figure qui passe et qui échappe quand on en veut jouir, qu'une ombre fugitive qui disparoît. *Le temps est court*, dit saint Paul (3), parlant des vierges : *donc il faut user de ce monde comme n'en usant pas;* n'en user que pour le vrai besoin; en user sobrement sans vouloir en jouir; en user en passant sans s'y arrêter et sans y tenir. C'est donc une pitoyable erreur que de s'imaginer qu'on sacrifie beaucoup à Dieu quand on quitte le monde pour lui; c'est renoncer à une illusion pernicieuse; c'est renoncer à de vrais maux, déguisés sous une vaine

(1) *Job.* XXXVI. 29. — (2) *II Petr.* III. 10, 11. — (3) *I Cor.* VII. 29, 31.

ne sommes pas heureux. Cette vérité leur étoit nouvelle, comme si l'Evangile ne la leur avoit pas révélée; comme si leur renoncement au monde n'avoit pas dû être fondé sur une pleine et constante persuasion de sa vanité. O mon Dieu! le monde, par le langage même de ses passions, rend témoignage à la vérité de votre Evangile, qui dit : *Malheur au monde* (1)! et vos enfans ne rougissent point de montrer que le monde a encore pour eux quelque chose de doux et d'agréable !

Le monde n'est pas seulement fragile et misérable; il est encore incompatible avec les vrais biens. Ces peines que nous lui voyons souffrir sont pour lui le commencement des douleurs éternelles. Comme la joie céleste se forme peu à peu dès cette vie dans le cœur des justes, où est le royaume de Dieu; les horreurs et le désespoir de l'enfer se forment aussi peu à peu dans le cœur des hommes profanes, qui vivent loin de Dieu. Le monde est un enfer déjà commencé : tout y est envie, fureur, haine de la vérité et de la vertu, impuissance et désespoir d'apaiser son propre cœur, et de rassasier ses désirs. Jésus-Christ est venu du ciel sur la terre foudroyer de ses malédictions ce monde impie, après en avoir enlevé ses élus. *Dieu nous a arrachés*, dit saint Paul (2), *à la puissance des tenèbres, pour nous transférer au royaume de son Fils bien-aimé.* Le monde est le royaume de Satan : et les ténèbres du péché couvrent cette région de mort. *Malheur au monde à cause de ces scandales* (3) ! Hélas ! les justes mêmes sont ébranlés. O qu'elle est redoutable cette

(1) *Matth.* XVIII. 7. — (2) *Coloss.* I. 13. — (3) *Matth.* XVIII. 7.

puissance de ténèbres qui aveugle les plus clairvoyans! c'est une puissance d'enchanter les esprits, de les séduire, de leur ôter la vérité, même après qu'ils l'ont crue, sentie et aimée. O puissance terrible, qui répand l'erreur, qui fait qu'on ne voit plus ce que l'on voyoit, qu'on craint de le revoir, et qu'on se complaît dans les ténèbres de la mort! Enfans de Dieu, fuyez cette puissance ; elle entraîne tout, elle tyrannise, elle enlève les cœurs. Ecoutez Jésus-Christ qui crie (1) : *On ne peut servir deux maîtres*, Dieu et le monde. Ecoutez un des apôtres, qui ajoûte (2) : *Adultères, ne savez-vous pas que l'amitié du monde est ennemie de Dieu?* Point de milieu; nulle espérance d'en trouver : c'est abandonner Dieu, c'est renoncer à son amour, que d'aimer son ennemi.

Mais, en renonçant au monde, faut-il renoncer à tout ce que le monde donne? Ecoutez encore un autre apôtre, c'est saint Jean (3) : *N'aimez ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde ;* ni lui, ni ce qui lui appartient. Tout ce qu'il donne est aussi vain, aussi corrompu, aussi empoisonné que lui. Mais quoi! faut-il que les Chrétiens vivent dans ce renoncement? Ecoutez-vous vous-même du moins, si vous n'écoutez pas les apôtres. Qu'avez-vous promis dans votre baptême, pour entrer, non dans la perfection d'un ordre religieux, mais dans le simple christianisme, et dans l'espérance du salut? Vous avez renoncé à Satan et à ses pompes. Remarquez quelles sont ces pompes : Satan n'en a point de distinguées de celles du siècle. Les pompes du siècle,

(1) *Matth.* VI. 24. — (2) *Jac.* IV. 4. — (3) *I Joan.* II. 15.

qu'on est tenté de croire innocentes, sont donc, selon vous-même, celles de Satan; et vous avez promis de les détester. Cette promesse si solennelle, qui vous a introduit dans la société des fidèles, ne sera-t-elle qu'une comédie et une dérision sacrilége? Le renoncement au monde, et la détestation de ses vanités, est donc essentielle au salut de chaque Chrétien. Celui qui quitte le monde, qu'y ajoute-t-il? Il s'éloigne de son ennemi; il détourne les yeux pour ne pas voir ce qu'il abhorre; il se lasse d'être aux prises avec cet ennemi, ne pouvant jamais faire ni trève ni paix. Est-ce là un grand sacrifice? N'est-ce pas plutôt un grand soulagement, une sûreté douce, une paix qu'on devroit chercher pour soi-même, dès qu'on désire d'être chrétien, et n'aimer pas ce que Dieu condamne? Quand on ne veut point aimer Dieu; quand on ne veut aimer que ses passions, et s'y livrer, sans religion, par ce désespoir dont parle saint Paul (1), je ne m'étonne pas qu'on aime le monde et qu'on le cherche : mais quand on croit la religion, quand on désire de s'y attacher, quand on craint la justice de Dieu, quand on se craint soi-même, et qu'on se défie de sa propre fragilité, peut-on craindre de quitter le monde? Dès qu'on veut faire son salut, n'y a-t-il pas plus de sûreté, plus de facilité, de secours, de consolation dans la solitude?

Laissons donc pour un moment toutes les vues d'une perfection sublime; ne parlons que d'amour de son salut, que d'intérêt propre, que de douceur et de paix dès cette vie. Où sera-t-il cet intérêt, même temporel, pour une ame en qui toute religion

(1) *Ephes.* IV. 19.

n'est pas éteinte? Où sera-t-elle cette paix, sinon loin d'une mer si orageuse, qui ne fait voir partout qu'écueils et naufrages? Où sera-t-elle, sinon loin des objets qui enflamment les désirs, qui irritent les passions, qui empoisonnent les cœurs les plus innocens, qui réveillent tout ce qu'il y a de plus malin dans l'homme, qui ébranlent les ames les plus fermes et les plus droites? Hélas! je vois tomber les plus hauts cèdres du Liban : et je courrai au-devant du péril, et je craindrai de me mettre à l'abri de la tempête! N'est-ce pas être ennemi de soi-même, rejeter le salut et la paix, en un mot, aimer sa perte, et la chercher dans un trouble continuel?

Après cela faut-il s'étonner si saint Paul exhorte les vierges à demeurer libres (1), n'ayant d'autre époux que l'Époux céleste? Il ne dit pas : C'est afin que vous soyez dans une oraison plus éminente : il dit : Afin que vous ne soyez point dans un malheureux partage entre Jésus-Christ et un époux mortel, entre les exercices de la religion et les soins dont on ne peut se garantir quand on est dans l'esclavage du siècle ; c'est afin que vous puissiez *prier sans empêchement;* c'est que vous auriez, dit-il, dans le mariage, *les tribulations de la chair; et je voudrois vous les épargner;* c'est, dit-il encore, que *je voudrois* vous voir *dégagées de tout embarras.* A la vérité, ce n'est pas un précepte; car cette parole, comme Jésus-Christ le dit dans l'Evangile (2), ne peut être comprise de tous. Mais heureux, je dis heureux même dès cette vie, ceux à qui il est donné de la comprendre, de la goûter et de la suivre! Ce

(1) *I Cor.* VII. 25 et seq. — (2) *Matth.* XIX. 11.

n'est pas un précepte, mais un conseil de l'Apôtre plein de l'esprit de Dieu : c'est un conseil que tous n'ont pas le courage de suivre, mais qu'il donne à tous en général, afin qu'il soit suivi de ceux à qui Dieu mettra au cœur le goût et la force de le pratiquer.

De là vient qu'en ouvrant les livres des saints Pères je ne trouve de tous côtés, même dans les sermons faits au peuple sans distinction, que des exhortations pressantes pour conduire les Chrétiens en foule dans les solitudes. C'est ainsi que saint Basile fait un sermon exprès pour inviter tous les Chrétiens à la vie solitaire. Saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostôme, saint Jérôme, saint Ambroise, l'Orient, l'Occident, tout retentit des louanges du désert, et de la fuite du siècle. J'aperçois même, dans la Règle de saint Benoît, qu'on ne craignoit point de consacrer les enfans avant qu'ils eussent l'usage de la raison. Les parens, sans craindre de les tyranniser, croyoient pouvoir les vouer à Dieu dès le berceau. Vous vous en étonnez, vous qui mettez une si grande différence entre la vie du commun des Chrétiens vivant au milieu du siècle, et celle des ames religieuses consacrées dans la solitude; mais apprenez que, parmi ces vrais Chrétiens, qui ne regardoient le siècle qu'avec horreur, il y avoit peu de différence entre la vie pénitente et recueillie que l'on menoit dans sa famille, ou celle qu'on menoit dans un désert. S'il y avoit quelque différence, c'est qu'ils regardoient comme plus doux, plus facile et plus sûr de mépriser le monde de loin que de près. On ne croyoit donc point gêner la liberté de ces enfans, puisqu'ils devoient, comme Chrétiens, ne

prendre aucune part aux pompes et aux joies du monde : c'étoit leur épargner des tentations, et leur préparer une heureuse paix, que de les ensevelir tout vivans dans cette sainte société avec les anges de la terre.

O aimable simplicité des enfans de Dieu, qui n'avoient plus rien à ménager ici-bas! O pratique étonnante, mais qui n'est si disproportionnée à nos mœurs, qu'à cause que les disciples de Jésus-Christ ne savent plus ce que c'est que porter sa croix avec lui ! Malheur, malheur au monde! On n'a point de honte d'être chrétien, et de vouloir jouir de sa liberté pour goûter le fruit défendu, pour aimer le monde que Jésus-Christ déteste. O lâcheté honteuse, qui étoit réservée pour la consommation de l'iniquité dans les derniers siècles! On a oublié qu'être chrétien, et n'être plus de ce monde, c'est essentiellement la même chose. Hélas! quand vous reverrons-nous, ô beaux jours, ô jours bienheureux, où toutes les familles chrétiennes, sans quitter leurs maisons et leurs travaux, vivoient comme nos communautés les plus régulières? C'est sur ce modèle que nos communautés se sont formées. On se taisoit, on prioit, on travailloit sans cesse des mains, on se cachoit, en sorte que les Chrétiens étoient appelés un genre d'hommes qui fuyoient la lumière. On obéissoit au pasteur, au père de famille. Point d'autre joie que celle de notre bienheureuse espérance pour l'avénement du grand Dieu de gloire; point d'autres assemblées que celles où l'on écoutoit les paroles de la foi; point d'autre festin que celui de l'Agneau, suivi d'un repas de charité; point d'autre pompe

que celles des fêtes et des cérémonies; point d'autres plaisirs que celui de chanter des psaumes et les sacrés cantiques; point d'autres veilles que celles où l'on ne cessoit de prier. O beaux jours! quand vous reverrons-nous? Qui me donnera des yeux pour voir la gloire de Jérusalem renouvelée? Heureuse la postérité sur laquelle reviendront ces anciens jours! De tels Chrétiens étoient solitaires, et changeoient les villes en déserts.

Dès ces premiers temps nous admirons, en Orient, des hommes et des femmes qu'on nommoit Ascètes, c'est-à-dire, Exercitans: c'étoient des Chrétiens dans le célibat, qui suivoient toute la perfection du conseil de l'Apôtre. En Occident, quelle foule de vierges et de personnes de tout âge, de toute condition, qui, dans l'obscurité et dans le silence, ignoroient le monde, et étoient ignorées de lui, parce que le monde n'étoit pas digne d'elles!

Les persécutions poussèrent jusque dans les plus affreux déserts les patriarches des anachorètes, saint Paul et saint Antoine; mais la persécution fit moins de solitaires que la paix et le triomphe de l'Église. Après la conversion de Constantin, les Chrétiens, si simples et si ennemis de toute mollesse, craignirent plus une paix flatteuse pour les sens, qu'ils n'avoient craint la cruauté des tyrans. Les déserts se peuplèrent d'anges innombrables, qui vivoient dans des corps mortels sans tenir à la terre: les solitudes sauvages fleurirent; les villes entières étoient presque désertes. D'autres villes, comme Oxyrinque dans l'Egypte, devenoient comme un monastère. Voilà la source des communautés reli-

gieuses. O qu'elle est belle! qu'elle est touchante! que la terre ressemble au ciel, quand les hommes y vivent ainsi!

Mais, hélas! que cette ferveur des anciens jours nous reproche le relâchement et la tiédeur des nôtres! Il me semble que j'entends saint Antoine qui se plaint de ce que le soleil vient troubler sa prière, qui a été aussi longue que la nuit. Je crois le voir qui reçoit une lettre de l'Empereur, et qui dit à ses disciples : Réjouissez-vous, non de ce que l'Empereur m'a écrit, mais de ce que Dieu nous a écrit une lettre, en nous donnant l'Evangile de son Fils (1). Je vois saint Pacôme, qui, marchant sur les traces de saint Antoine, devient, de son côté, dans un autre désert, le père d'une postérité innombrable. J'admire Hilarion, qui fuit de pays en pays, jusqu'au-delà des mers, le bruit de ses vertus et de ses miracles qui le poursuit. J'entends un solitaire, qui, ayant vendu le livre des Evangiles pour donner tout aux pauvres, et pour ne posséder plus rien, s'écrie : J'ai tout quitté, jusqu'au livre qui m'a appris à quitter tout. Un autre, c'est le grand Arsène, devenu sauvage, s'il m'est permis de parler ainsi, consoloit les autres solitaires, qui se plaignoient de ne le point voir, leur disant : Dieu sait, Dieu sait, mes Frères, si je ne vous aime point; mais je ne puis être avec lui et avec vous. Voilà les hommes que Dieu a montrés de loin au monde dans les déserts, pour le condamner, et pour nous apprendre à le fuir. Sortons, sortons de Babylone persécutrice des enfans de Dieu, et enivrée du sang

(1) *Vit. S. Anton.* n. 81 : *apud S. Athanas.* tom. I, part. 2, pag. 855, 856.

des saints : hâtons-nous d'en sortir, de peur de participer à ses crimes et à ses plaies.

Ici je parle devant Dieu, qui me voit et qui m'entend ; je parle au nom de Jésus-Christ, et c'est sa parole qui est dans ma bouche : je vous dis la vérité ; je vous la donne toute pure, sans exagération. Que celui qui est attaché au monde par des liens légitimes que la Providence a formés, y demeure en paix ; qu'il en use comme n'en usant pas ; qu'il vive dans le monde sans y tenir ni par plaisir ni par intérêt : mais qu'il tremble, qu'il veille sans cesse, qu'il prie, et adore les desseins de Dieu. Je dis bien davantage : qui n'a jamais cherché le monde, et que Dieu y appelle par des marques décisives de vocation, y aille, et Dieu sera avec lui : *mille traits tomberont à sa gauche, et mille à sa droite, sans le toucher ; il foulera aux pieds l'aspic, le basilic, le lion et le dragon* (1) : rien ne le blessera, pourvu qu'il n'aille qu'à mesure que Dieu le mène par la main. Mais ceux que que Dieu n'y mène point, iront-ils s'exposer d'eux-mêmes ? craindront-ils de s'éloigner des tentations et de faciliter leur salut ? Non, non ; quiconque est chrétien et libre doit chercher la retraite : quiconque veut chercher Dieu doit fuir le monde, autant que son état lui permet de le fuir.

Mais que faire dans la retraite ? quelles en sont les occupations ? quel en sera le fruit ? C'est ce qui me reste à vous expliquer.

(1) *Ps.* xc. 7, 13.

SECOND POINT.

Toutes les communautés régulières ont trois vœux, qui font l'essentiel de leur état; pauvreté, chasteté, obéissance. La correction des mœurs, et la stabilité marquée dans la Règle de saint Benoît reviennent au même but, qui est de tenir l'homme dans l'obéissance jusqu'à la mort. Pour vous, Mesdames, vous avez un autre engagement ajouté à ceux que je viens de vous dire; c'est celui d'élever de jeunes demoiselles. Examinons en peu de mots tous ces divers engagemens.

Rien n'effraie plus que la pauvreté; c'est pourquoi Jésus-Christ, qui est venu révéler des vérités cachées depuis l'origine des siècles, comme dit l'Evangile (1), commence ses instructions en renversant le sens humain par la pauvreté. *Bienheureux les pauvres!* dit-il (2). Ailleurs il est dit : *Bienheureux les pauvres d'esprit* (3)! mais c'est la même chose; c'est-à-dire, bienheureux ceux qui sont pauvres par l'esprit, par la volonté, par le mépris des fausses richesses, par le renoncement à tout bien créé, à tout talent naturel, au trésor même le plus intime, et dont on est le plus jaloux; je veux dire, sa propre sagesse et son propre esprit! Heureux qui s'appauvrit ainsi soi-même, et qui ne se laisse rien! heureux qui est pauvre jusqu'à se dépouiller de tout soi-même! heureux qui n'a plus d'autre bien que la pauvreté du Sauveur, dont le monde a été enrichi, selon l'expression de saint Paul (4)!

On promet à Dieu d'entrer dans cet état de nu-

(1) *Matth.* XIII. 35 — (2) *Luc.* VI. 20. — (3) *Matth.* V. 3. — (4) *II Cor.* VIII. 9.

dité et de renoncement; on le promet, et c'est à Dieu; on le déclare à la face des saints autels: mais, après avoir goûté le don de Dieu, on retombe dans le piége de ses désirs. L'amour-propre, avide et timide, craint toujours de manquer; il s'accroche à tout, comme une personne qui se noie se prend à tout ce qu'elle trouve, même à des ronces et à des épines, pour se sauver. Plus on ôte à l'amour-propre, plus il s'efforce de reprendre d'une main ce qui échappe à l'autre : il est inépuisable en beaux prétextes, il se replie comme un serpent, il se déguise; il prend toutes les formes; il invente mille nouveaux besoins pour flatter sa délicatesse et pour autoriser ses relâchemens; il se dédommage en détail des sacrifices qu'il a faits en gros; il se retranche dans un meuble, un habit, un livre, un rien qu'on n'oseroit nommer; il tient à un emploi, à une confidence, à une marque d'estime, à une vaine amitié. Voilà ce qui lui tient lieu des charges, des honneurs, des richesses, des rangs que les ambitieux du siècle poursuivent. Tout ce qui a un goût de propriété, tout ce qui fait une petite distinction, tout ce qui console l'orgueil abattu et resséré dans des bornes si étroites, tout ce qui nourrit un reste de vie naturelle, et qui soutient ce qu'on appelle *moi*, tout cela est recherché avec avidité. On le conserve, on craint de le perdre, on le défend avec subtilité, bien loin de l'abandonner : quand les autres nous le reprochent, nous ne pouvons nous résoudre de nous l'avouer à nous-mêmes : on est plus jaloux là-dessus qu'un avare ne le fut jamais sur son trésor. Ainsi la pauvreté n'est presque qu'un nom, et le grand sacrifice de la piété

chrétienne

chrétienne se tourne en pure illusion et en petitesse d'esprit : on est plus vif pour des bagatelles que les gens du monde ne le sont pour les plus grands intérêts : on est sensible aux moindres commodités qui manquent : on ne veut rien posséder ; mais on veut tout avoir, même le superflu, si peu qu'il flatte notre goût.

Non-seulement la pauvreté n'est point pratiquée, mais elle est inconnue. On ne sait ce que c'est que d'être pauvre par la nourriture grossière, pauvre par la nécessité du travail, pauvre par la simplicité et la petitesse des logemens, pauvre dans tout le détail de la vie. Où sont ces anciens instituteurs de la vie religieuse, qui ont voulu se faire pauvres par sacrifice, comme les pauvres de la campagne le sont par nécessité ? Ils s'étoient proposé pour modèle de leur vie celle de ces ouvriers champêtres qui gagnent leur vie par le travail, et qui, par ce travail, ne gagnent que le nécessaire. C'est dans cette vraie et admirable pauvreté qu'ont vécu tant d'hommes capables de gouverner le monde, tant de vierges délicates nourries dans l'opulence et dans les délices, tant de personnes de la plus haute condition.

C'est par là que les communautés peuvent être généreuses, libérales, désintéressées. Autrefois les solitaires d'Orient et d'Egypte, non-seulement vivoient du travail de leurs mains, mais faisoient encore des aumônes immenses : on voyoit sur la mer des vaisseaux chargés de leurs charités. Maintenant il faut des revenus prodigieux pour faire subsister une communauté. Les familles accoutumées à la misère épargnent tout ; elles subsistent de peu : mais les communautés ne peuvent se passer de l'abondance. Combien

de centaines de familles subsisteroient honnêtement de ce qui suffit à peine pour la dépense d'une seule communauté, qui fait profession de renoncer aux biens des familles du siècle pour embrasser la pauvreté! Quelle dérision! quel renversement! Dans ces communautés, la dépense des infirmeries surpasse souvent celle des pauvres d'une ville entière. C'est qu'on est de loisir pour s'écouter soi-même dans ses moindres infirmités; c'est qu'on a le loisir de les prévenir, d'être toujours occupé de soi et de sa délicatesse; c'est qu'on ne mène point une vie simple, pauvre, active et courageuse.

De là vient, dans les maisons qui devroient être pauvres, une âpreté scandaleuse pour l'intérêt. Le fantôme de communauté sert de prétexte pour couvrir tout: comme si la communauté étoit autre chose que l'assemblage des particuliers qui ont renoncé à tout, et comme si le désintéressement des particuliers ne devoit pas rendre toute la communauté désintéressée. Ayez affaire à de pauvres gens chargés d'une grande famille; souvent vous les trouverez droits, modérés, capables de se relâcher pour la paix, et d'une facile composition : ayez affaire à une communauté régulière; elle se fait un point de conscience de vous traiter avec rigueur. J'ai honte de le dire; je ne le dis qu'en secret et en gémissant; je ne le dis que comme à l'oreille, pour instruire les épouses de Jésus-Christ; mais enfin il faut le dire, puisque malheureusement il est vrai : on ne voit point de gens plus ombrageux, plus difficultueux, plus tenaces, plus ardens dans les procès, que ces personnes, qui ne devroient pas même avoir des affaires. Cœurs bas! cœurs rétrécis! est-ce donc dans l'école chrétienne

que vous avez été formés! Est-ce ainsi que vous avez appris Jésus-Christ; Jésus-Christ qui n'a pas eu de quoi reposer sa tête, et qui a dit, comme saint Paul nous l'assure (1): *On est bien plus heureux de donner que de recevoir.*

Entrez dans les familles de la plus haute condition, pénétrez au dedans de ces palais magnifiques; le dehors brille, mais le dedans n'est que misère : partout un état violent; des dépenses que la folie universelle a rendues comme nécessaires; des revenus qui ne viennent point; des dettes qui s'accumulent, et qu'on ne peut payer; une foule de domestiques dont on ne sait lequel retrancher; des enfans qu'on ne peut pourvoir : on souffre, et on cache ses souffrances : non-seulement on est pauvre selon sa condition, mais pauvre honteux, mais pauvre injuste, et qui fait souffrir d'autres pauvres, je veux dire des créanciers; pauvre prêt à faire banqueroute, et à la faire frauduleusement. Voilà ce qu'on appelle les richesses de la terre : voilà ces gens qui éblouissent les yeux de tout le reste du genre humain.

Vierges pauvres, épouses de Jésus-Christ attaché nu sur la croix, oseriez-vous vous comparer avec ces riches? Vous avez promis de tout quitter; ils font profession de chercher et de posséder les plus grands biens. Ne faites point cette comparaison par leurs biens et par les vôtres, mais par vos besoins et par les leurs. Quels sont vos vrais besoins auxquels on ne satisfait point? Combien de besoins de leur condition auxquels ils ne peuvent satisfaire!

Mais encore leur pauvreté est honteuse et sans

(1) *Act.* xx. 35.

consolation : la vôtre est glorieuse, et vous n'y avez que trop d'honneur à craindre. Cette pauvreté (si toutefois on peut la nommer telle, puisque vous ne manquez de rien) c'est pourtant ce qui effraie, ce qui fait murmurer, ce qui fait qu'on porte impatiemment le joug de Jésus-Christ. Qu'il est léger, qu'il est doux ce joug! et on s'en trouve pourtant accablé! Quelle commodité de trouver tout dans la maison où on se renferme, sans avoir besoin du dehors, sans recourir à aucune industrie, sans être exposé aux coups de la fortune, sans être chargé d'aucune bienséance qui tyrannise, sans courir risque de perdre, sans avoir besoin de gagner, enfin étant bien sûr de ne manquer jamais que d'un superflu qui donneroit plus de peine que de plaisir! Qui est-ce qui pourroit se vanter d'en trouver autant dans sa famille? Qui est-ce qui ne seroit pas plus pauvre, au milieu de ses prétendues richesses, qu'on ne l'est en se dépouillant ainsi de tout dans cette maison?

O mon Dieu! quand est-ce que vous donnerez des cœurs nouveaux, des cœurs dignes de vous, des cœurs ennemis de la propriété, des cœurs à qui vous puissiez suffire, des cœurs qui mettent leur joie à se détacher et à se priver de plus en plus, comme les cœurs ambitieux et avares du monde s'accoutument de plus en plus à étendre leurs désirs et leurs possessions? Mais qui est-ce qui osera se plaindre de la pauvreté? qu'il vienne, je vais le confondre : ou plutôt, ô mon Dieu! instruisez, touchez, animez, faites sentir jusqu'au fond du cœur combien il est doux d'être libre par la nudité, combien on est heureux de ne tenir à rien ici-bas.

Au vœu de pauvreté on joint celui de chasteté. Mais vous avez entendu l'Apôtre, qui dit : *Je souhaite que vous soyez débarrassés.* Et encore : Ceux qui entrent dans les liens du mariage *souffriront les tribulations de la chair, et je voudrois vous les épargner* (1). Vous le voyez, la chasteté n'est pas un joug dur et pesant, une peine, un état rigoureux ; c'est au contraire une liberté, une paix, une douce exemption des soucis cuisans et des tribulations amères qui affligent les hommes dans le mariage. Le mariage est saint, honorable, sans tache, selon la doctrine de l'Apôtre (2) : mais, selon le même Apôtre, il y a une autre voie plus pure et plus douce ; c'est celle de la sainte virginité. Il est permis de chercher un secours à l'infirmité de la chair : mais heureux qui n'en a pas besoin, et qui peut la vaincre ; car elle cause de sensibles peines à quiconque ne peut la dompter qu'à demi.

Demandez, voyez, écoutez ; que trouverez-vous dans toutes les familles, dans les mariages même qu'on croit les mieux assortis et les plus heureux, sinon des peines, des contradictions, des angoisses ? Les voilà ces tribulations dont parle l'Apôtre. Il n'en a point parlé en vain. Le monde en parle encore plus que lui. Toute la nature humaine est en souffrance. Laissons là tant de mariages pleins de dissentions scandaleuses ; encore une fois, prenons les meilleurs. Il n'y paroît rien de malheureux ; mais pour empêcher que rien n'éclate, combien faut-il que le mari et la femme souffrent l'un et l'autre ! Ils sont tous deux également raisonnables, si vous le voulez (chose

(1) *I Cor.* VII. 28, 32. — (2) *Hebr.* XIII. 4.

très-rare, et qu'il n'est guère permis d'espérer); mais chacun a ses humeurs, ses préventions, ses habitudes, ses liaisons. Quelque convenance qu'ils aient entre eux, les naturels sont toujours assez opposés pour causer une contrariété fréquente dans une société si longue, où l'on se voit de si près, si souvent, avec tous ses défauts de part et d'autre, dans les occasions les plus naturelles et les plus imprévues, où l'on ne peut point être préparé. On se lasse, le goût s'use; l'imperfection toujours attachée à l'humanité se fait sentir de plus en plus. Il faut à toute heure prendre sur soi, et ne pas montrer tout ce qu'on y prend. Il faut à son tour prendre sur son prochain et s'apercevoir de sa répugnance. La complaisance diminue, le cœur se dessèche, on se devient une croix l'un à l'autre : on aime sa croix, je le veux; mais c'est la croix qu'on porte. Souvent on ne tient plus l'un à l'autre que par devoir tout au plus, ou par une certaine estime sèche, ou par une amitié altérée et sans goût, qui ne se réveille que dans les fortes occasions. Le commerce journalier n'a presque rien de doux; le cœur ne s'y repose guère : c'est plutôt une conformité d'intérêt, un lien d'honneur, un attachement fidèle, qu'une amitié sensible et cordiale. Supposons même cette vive amitié, que fera-t-elle? où peut-elle aboutir? Elle cause aux deux époux des délicatesses, des sensibilités et des alarmes. Mais voici où je les attends. Enfin il faudra que l'un soit presque inconsolable à la mort de l'autre, et il n'y a point dans l'humanité de plus cruelles douleurs que celles qui sont préparées par le meilleur mariage du monde.

Joignez à ces tribulations celles des enfans, ou

indignes et dénaturés, ou aimables, mais insensibles à l'amitié; ou pleins de bonnes ou de mauvaises qualités, dont le mélange fait le supplice des parens, ou enfin heureusement nés, et propres à déchirer le cœur d'un père et d'une mère, qui dans leur vieillesse voient, par la mort prématurée de cet enfant, éteindre toutes leurs espérances. Ajouterai-je encore toutes les traverses qu'on souffre dans la vie par les domestiques, par les voisins, par les ennemis, par les amis mêmes; les jalousies, les artifices, les calomnies, les procès, les pertes de biens, les embarras des créanciers? Est-ce vivre? O affreuses tribulations! qu'il est doux de vous fuir dans la solitude!

O sainte virginité! heureuses les chastes colombes, qui, sur les ailes du divin amour, vont chercher vos délices dans le désert! O ames choisies et bien-aimées, à qui il est donné de vivre indépendantes de la chair! Elles ont un époux qui ne peut mourir, en qui elles ne verront jamais aucune ombre d'imperfection, qui les aime, qui les rend heureuses par son amour. Elles n'ont rien à craindre que de ne l'aimer pas assez, ou d'aimer ce qu'il n'aime pas.

Car il faut l'entendre, Mesdames, la virginité du corps n'est bonne qu'autant qu'elle opère la virginité de l'esprit; autrement ce seroit réduire la religion à une privation corporelle, à une pratique judaïque. Il n'est utile de dompter la chair que pour rendre l'esprit plus libre et plus fervent dans l'amour de Dieu. Cette virginité du corps n'est qu'une suite de l'incorruptibilité d'une ame vierge, qui ne se souille par aucune affection mondaine. Aimez-vous ce que Dieu n'aime pas? aimez-vous ce qu'il aime d'un

autre amour que le sien? vous n'êtes plus vierges : si vous l'êtes encore de corps, ce n'est rien; vous ne l'êtes plus par l'esprit. Cette fleur si belle est flétrie et foulée aux pieds. L'indigne créature, le mensonge impur et honteux enlève l'amour que l'époux vouloit seul avoir, et vous irritez toute sa jalousie. O épouse infidèle! votre cœur adultère s'ouvre aux ennemis de Dieu : revenez, revenez à lui : écoutez ce que dit saint Pierre : *Rendez votre ame chaste par l'obéissance à la charité* (1) : c'est-à-dire qu'il n'y a que la loi de l'amour, qui rapporte tout à Dieu, par laquelle l'ame puisse être vierge et digne des noces de l'Agneau sacré.

Si donc on invite les vierges à conserver cette pureté virginale, ce n'est pas pour leur demander plus qu'à d'autres; et quand même on leur demanderoit quelque chose au-dessus du commun des Chrétiens, ne doivent-elles pas donner à Dieu à proportion de ce qu'elles reçoivent de lui? Heureuses, s'il leur est donné de suivre l'Agneau partout où il va! Mais de plus cette virginité céleste n'est point une perfection rigoureuse qui appesantisse le joug de Jésus-Christ : au contraire, Mesdames, vous l'avez vu par les paroles de l'Apôtre, et par la peinture sensible des gens qui languissent dans les liens de la chair, cette virginité du corps n'est utile que pour rendre l'esprit vierge et sans tache, que pour mettre l'ame dans une plus grande liberté de vaquer à Dieu. L'Eglise désireroit que tous pussent tendre à cet état angélique, et elle dit volontiers, comme saint Paul, à tous ses enfans (2) : Je vous aime d'un amour de jalousie, qui

(1) *I Petr.* I. 22. — (2) *II Cor.* XI. 2.

est la jalousie de Dieu même : je vous ai tous promis à un seul époux, comme ne faisant tous ensemble qu'une seule épouse chaste; et cet époux, c'est Jésus-Christ. Je sais bien qu'il n'est pas donné à tous de comprendre ces vérités; mais enfin heureux ceux qui ont des oreilles pour les entendre, et un cœur pour les sentir!

La troisième promesse qu'on fait en renonçant au monde, c'est d'obéir toute sa vie aux supérieurs de la maison où on se voue à Dieu. L'obéissance, me direz-vous, est le joug le plus dur et le plus pesant. N'est-ce pas assez d'obéir à Dieu, et aux hommes de qui nous dépendons naturellement, sans établir de nouvelles dépendances? En promettant d'obéir, on s'assujettit non-seulement à la sagesse et à la charité, mais aux passions, aux fantaisies, aux duretés des supérieurs, qui sont toujours des hommes imparfaits, et souvent jaloux de la domination. Voilà, Mesdames, ce qu'on est tenté de penser contre l'obéissance. Ecoutez en esprit de recueillement et d'humilité ce que je tâcherai de vous dire.

A proprement parler, ce n'est point aux hommes qu'il faut obéir; ce n'est point eux qu'il faut regarder dans l'obéissance. Quand ils exercent le ministère avec fidélité, ils font régner la loi; et, loin de régner eux-mêmes, ils ne font que servir à la faire régner. Ils deviennent soumis à la loi comme les autres; mais ils deviennent effectivement les serviteurs de tous les serviteurs. Ce n'est point un langage magnifique pour couvrir la domination : c'est une vérité que nous devons prendre à la lettre, aussi sérieusement qu'elle nous est enseignée par saint Paul et par Jésus-Christ

même. Le supérieur vient servir, et non pas pour être servi. Il faut qu'il entre dans tous les besoins; qu'il se proportionne aux petits; qu'il se rapetisse avec eux; qu'il porte les foibles; qu'il soutienne ceux qui sont tentés; qu'il soit l'homme non-seulement de Dieu, mais encore de tous les autres hommes qu'il est chargé de conduire; qu'il s'oublie, se compte pour rien, perde la liberté, pour devenir par charité l'esclave et le débiteur de ses frères; qu'en un mot il se fasse tout à tous. Jugez, jugez, Mesdames, si ce ministère est pénible, et s'il vous convient, comme dit l'Apôtre (1), d'être cause, par votre indocilité, que les supérieurs l'exercent avec angoisse et amertume.

Mais, direz-vous, les supérieurs sont imparfaits, et il faut souffrir leurs caprices; c'est ce qui rend l'obéissance rude. J'en conviens; ils sont imparfaits: ils peuvent abuser de l'autorité; mais s'ils en abusent, tant pis pour eux; il ne vous en reviendra que des biens solides. Ce qui est caprice dans le supérieur, par rapport aux règles de son ministère, est par rapport à vous, selon les desseins de Dieu sur vous, une occasion de vous humilier, et de mortifier votre amour-propre trop sensible. Le supérieur fait une faute; mais en même temps qu'il la fait, Dieu la permet pour votre besoin. Ce qui est donc en un sens la volonté injuste et capricieuse du supérieur, est, dans un autre sens plus profond et plus important, la volonté de Dieu même sur vous. Cessez donc de considérer le supérieur, qui n'est qu'un instrument indigne et défectueux d'une très-parfaite et

(1) *Hebr.* XIII. 17.

très-miséricordieuse providence; regardez Dieu seul, qui se sert des défauts des supérieurs pour corriger les vôtres. Ne vous irritez pas contre l'homme; car l'homme n'est rien. Ne vous élevez pas contre celui qui vous représente Dieu même, et en qui tout est divin pour votre correction, même jusques aux défauts par lesquels il exerce votre patience. Souvent les défauts des supérieurs nous sont plus utiles que leurs vertus, parce que nous avons encore plus de besoin de mourir à nous-mêmes et à notre propre sens, que d'être éclairés, édifiés et consolés par des supérieurs sans défauts.

De plus, quelle comparaison entre ce qu'on souffre, dans une communauté, des préventions, ou, si vous le voulez, des bizarreries des supérieurs, et ce qu'il faudroit souffrir dans le monde d'un mari brusque, dur et hautain, d'enfans mal nés, de parens épineux, de domestiques indociles et infidèles, d'amis ingrats et injustes, de voisins envieux, d'ennemis artificieux et implacables, de tant de bienséances gênantes, de tant de compagnies ennuyeuses, de tant d'affaires pleines d'amertume? Quelle comparaison entre le joug du siècle et celui de Jésus-Christ, entre les sujétions innombrables du monde et celles d'une communauté!

Dans la communauté, la solitude, le silence, et l'obéissance exacte à la règle et aux constitutions, vous garantissent presque de tout ce qu'il y auroit à souffrir des humeurs tant de vos supérieurs que de vos égaux. Tout est réglé; en le suivant, vous en êtes quittes. La règle et les constitutions ne sont point des fardeaux ajoutés au joug de l'Évangile; ce n'est

que l'Évangile expliqué en détail, et appliqué à la vie de communauté. Si la règle n'est que l'explication de l'Évangile pour cet état, les supérieurs ne sont que les surveillans, pour faire pratiquer cette règle évangélique : ainsi tout se réduit à l'Évangile.

Lors même que les supérieurs, passant au-delà de leurs bornes, traitent durement leurs inférieurs, que peuvent-ils contre eux ? A le bien prendre, ce n'est presque rien. Ils peuvent mortifier le goût dans de petites choses, leur retrancher quelques vaines consolations, les reprendre un peu sèchement ; mais cela ne peut aller loin comme les affaires du monde. Ici tout est réglé, tout est écrit, tout a ses bornes précises. Les exercices journaliers ne laissent presque rien à décider ; il n'y a qu'à chanter les louanges de Dieu, travailler, se trouver ponctuellement à tout, ne se mêler jamais des choses dont on n'est point chargé, se taire, se cacher, chercher son soutien en Dieu, et non dans les amitiés particulières. Le pis qui vous peut arriver, c'est de n'être point dans les emplois de confiance, qui sont pénibles et dangereux, qu'on est fort heureux de n'avoir jamais, et qu'on est obligé de craindre. Le pis qui vous puisse arriver, est que les supérieurs vous humilient, et vous mettent en pénitence ; comme si vous ne deviez pas y être toujours ; comme si la vie chrétienne et religieuse n'étoit pas un sacrifice d'amour, d'humiliation et de pénitence continuelle.

Où est-il donc ce joug si dur de l'obéissance? Hélas! je dois bien plus craindre ma volonté propre, que celle d'autrui. Ma volonté, si bonne, si raisonnable, si vertueuse qu'elle soit, est toujours ma propre

volonté, qui me livre à moi-même, qui me rend indépendant de Dieu, et propriétaire de ses dons, si peu que je m'y arrête. La volonté d'autrui qui a autorité sur moi, quelque injuste qu'elle soit, est à mon égard la volonté de Dieu toute pure. Le supérieur commande mal; mais moi j'obéis bien: heureux de n'avoir plus qu'à obéir! De tant d'affaires, il ne m'en reste qu'une, qui est de n'avoir plus ni volonté ni sens propre, et me laisser mener comme un petit enfant, sans raisonner, sans prévoir, sans m'informer. Tout est fait pour moi, pourvu que je ne fasse qu'obéir dans cette candeur et cette simplicité enfantine. Je n'ai qu'à me défendre de ma vaine et curieuse raison, qu'à n'entrer point dans les motifs des supérieurs, qu'à décharger ma conscience sur la leur.

O douce paix! ô heureuse abnégation de soi-même! ô liberté des enfans de Dieu, qui vont, comme Abraham, sans savoir où! O pauvreté d'esprit, par laquelle on se dépouille de sa propre sagesse et de sa propre volonté, comme on se dépouille de son argent et de son patrimoine? Par là tous les vœux pris dans leur vraie perfection se réunissent. La même pureté d'amour, qui fait qu'on se renonce soi-même sans réserve, rend l'ame vierge aussi bien que le corps, appauvrit l'homme jusqu'à lui ôter ses volontés, enfin le met dans une désappropriation de lui-même où il n'a plus de quoi se conduire, et où il ne sait plus que se laisser conduire par autrui. Heureux qui fait ces choses! heureux qui les goûte heureux même qui commence à les entendre, et à leur ouvrir son cœur!

Qu'on ne dise donc plus que l'obéissance est rude; au contraire, ce qui est rude est d'être livré à soi-même et à ses désirs. Malheur, dit l'Écriture (1), à celui qui marche dans sa voie, et qui se rassasie du fruit de ses propres conseils? Malheur à celui qui se croit libre quand il n'est point déterminé par autrui, et qui ne sent pas qu'il est entraîné au dedans par un orgueil tyrannique, par des passions insatiables, et même par une sagesse qui, sous une apparence trompeuse, est souvent pire que les passions mêmes? Non, qu'on ne dise plus que l'obéissance est rude: au contraire, qu'il est doux de n'être plus à soi, à ce maître aveugle et injuste! Que volontiers je m'écrie avec saint Bernard: « Qui me donnera cent » supérieurs au lieu d'un pour me gouverner? Ce » n'est pas une gêne, c'est un secours; plus je dé- » pendrai de mes supérieurs, moins je serai exposé » à moi-même. » Il en est des supérieurs comme des clôtures. Ce n'est pas une prison qui tienne en captivité; c'est un rempart qui défend l'ame foible contre le monde trompeur, et contre sa propre fragilité. A-t-on jamais pris la garde d'un prince pour une troupe d'hommes qui lui ôtent la liberté? Celui qui se renferme dans une citadelle contre l'ennemi, conserve par là sa liberté, bien loin de la perdre.

Mais il est temps de finir; hâtons-nous de considérer le dernier engagement de cette maison, qui est celui d'instruire et d'élever saintement de jeunes demoiselles.

(1) *Prov.* I. 31.

TROISIÈME POINT.

Saint Benoît n'a point cru troubler le silence et la solitude de ses disciples en les chargeant de l'instruction de la jeunesse. Ils étoient moines, c'est-à-dire solitaires, et ne laissoient pas d'enseigner les lettres saintes aux enfans qu'on vouloit élever loin de la contagion du siècle. En effet, on peut s'occuper au dedans d'une solitude de cette fonction de charité, sans admettre le monde chez soi. Il suffit que les supérieurs aient avec les parens un commerce inévitable, qui est assez rare quand on le réduit au seul nécessaire. Tout le reste de la communauté jouit tranquillement de la solitude. On se tait toutes les fois qu'on n'est point obligé d'enseigner. On ne parle que par obéissance, pour le besoin, et avec règle. Ce n'est ni amusement ni conversation; c'est sujétion pénible, c'est travail réglé. Ce travail doit être mis en la place du travail des mains pour les personnes qui sont si chargées de l'instruction, qu'elles ne peuvent travailler à aucun ouvrage. Ce travail demande une patience infinie : il y faut même un grand recueillement; car si vous vous dissipez en instruisant, vos instructions deviennent inutiles. Vous n'êtes plus qu'un airain sonnant, comme dit l'Apôtre (1), qu'une cymbale qui retentit vainement. Vos paroles sont mortes; elles n'ont plus d'esprit de vie : votre cœur est desséché; il n'a plus ni force, ni onction, ni sentiment de vérité, ni grâce de persuasion, ni autorité effective; tout languit, rien ne s'exécute que par forme.

(1) *I Cor.* XIII. 1.

Ne vous plaignez donc pas que l'instruction vous dessèche et vous dissipe ; mais, au contraire, ne perdez jamais un moment pour vous recueillir et vous remplir de l'esprit d'oraison, afin que vous puissiez résister dans vos fonctions à la tentation de vous dissiper. Quand vous vous bornez à l'instruction simple, familière, charitable, dont vous êtes chargées par votre état, votre vocation ne vous dissipera jamais. Ce que Dieu fait faire n'éloigne jamais de Dieu ; mais il ne faut le faire qu'autant qu'il y détermine, et donner tout le reste au silence, à la lecture et à l'oraison. Ces heures précieuses qui vous resteront, pourvu que vous les ménagiez fidèlement, seront le grain de sénevé marqué dans l'Évangile (1), qui, étant le moindre des grains de la terre, croît jusqu'à devenir un grand arbre, sur les branches duquel les oiseaux du ciel viennent se percher. Tantôt un quart-d'heure, tantôt une demi-heure, puis quelques minutes : tous ces momens entrecoupés ne paroissent rien ; mais ils font tout, pourvu qu'en bon ménager on sache les mettre à profit. De plus grands temps que vous auriez à vous, vous laisseroient trop à vous-mêmes et à votre imagination ; vous tomberiez dans une langueur ennuyeuse, ou dans des occupations choisies à votre mode, dont vous vous passionneriez. Il vaut mieux rompre sans cesse sa volonté dans les fonctions gênantes, par la décision d'autrui, que de se recueillir selon son goût et par sa volonté propre. Quiconque fait la volonté d'autrui, par un sincère renoncement à la sienne, fait une excellente oraison, et un sacrifice d'holo-

(1) *Matth.* XIII. 31, 32.

causte qui monte en odeur de suavité jusqu'au trône de Dieu.

Ne craignez point de n'être point assez solitaires. O que vous aurez de silence et de solitude, pourvu que vous ne parliez jamais que quand votre fonction vous fera parler! Quand on retranche toutes les visites du dehors, excepté celles d'une absolue nécessité, qui sont très-rares; quand on retranche au dedans toutes les curiosités, les amitiés vaines et molles, les murmures, les rapports indiscrets, en un mot, toutes les paroles oiseuses dont il faudra un jour rendre compte; quand on ne parle que pour obéir, pour instruire et pour édifier; ce qu'on dit ne dissipe point.

Gardez-vous donc bien, Mesdames, de vous regarder comme n'étant point solitaires, à cause que vous êtes chargées de l'instruction du prochain: cette idée de votre état seroit pour vous un piége continuel. Non, non, vous ne devez point vous croire dans un état séculier: ce n'est qu'à force d'avoir renoncé au monde et à son commerce, que vous serez propres à en préserver cette jeunesse innocente et précieuse aux yeux de Dieu. Plus vous avez d'embarras par cette éducation de tant de filles qui ont de la naissance, plus vous êtes exposées par le voisinage de la Cour, et par la protection que vous en tirez, moins vous devez avoir de complaisance pour le siècle. Si l'ennemi est à vos portes, vous devez vous retrancher contre lui avec plus de précautions, et redoubler vos gardes. O que le silence, que l'humilité, que l'obscurité, que le recueillement, que l'oraison sans relâche sont nécessaires aux épouses

de Jésus-Christ qui sont si près de l'enchantement de la Cour et de l'air empesté des fausses grandeurs! Contre des périls si terribles, vous ne sauriez (je ne craindrai pas de le dire) être trop sauvages, trop alarmées, trop enfoncées dans vos solitudes, trop attachées à toutes les choses extérieures qui vous sépareront du goût du monde, de ses modes et de sa vaine politesse. Vous ne sauriez mettre trop de grilles, trop de clôtures, trop de formalités gênantes et ennuyeuses entre lui et vous. Non-seulement il ne faut pas craindre de passer pour religieuses, mais il faut craindre de ne passer pas assez pour de vraies religieuses, qui n'aiment que la réforme et l'obscurité, qui oublient le monde jusqu'à lui vouloir déplaire par leur simplicité : autrement vous vivez tous les jours sur le bord du plus affreux des précipices.

Mais un autre piége que vous devez craindre, c'est votre naissance. Épouses de Jésus-Christ! écoutez et voyez; oubliez la maison de votre père (1). La naissance, qui flatte l'orgueil des hommes, n'est rien : c'est le mérite de vos ancêtres, qui n'est point le vôtre : c'est se parer des biens d'autrui que de vouloir être estimées par là. De plus, ce n'est presque jamais qu'un vieux nom oublié dans le monde, et avili par beaucoup de gens sans mérite, qui n'ont pas su le soutenir. La noblesse n'est souvent qu'une pauvreté vaine, ignorante, grossière, oisive, qui se pique de mépriser tout ce qui lui manque. Est-ce là de quoi avoir le cœur si enflé? Jésus-Christ, sorti de tant de rois, de tant de souverains pontifes de la loi judaïque, de tant de patriarches, à remonter

(1) *Ps.* XLIV. 11.

jusqu'à la création du monde; Jésus-Christ, dont la naissance étoit la plus illustre, sans comparaison, qui ait paru dans tout le genre humain, est réduit au métier grossier et pénible de charpentier pour gagner sa vie. Il joint à la plus auguste naissance l'état le plus vil et le plus méprisé, pour confondre la vanité et la mollesse des nobles, pour tourner en ignominie ce que la fausse gloire des hommes conserve avec tant de jalousie. Détrompons-nous donc. Il n'y a plus en Jésus-Christ de libre ni d'esclave, de noble ni de roturier. En lui tout est noble par les dons de la foi. En lui tout est anéanti par le renoncement aux vaines distinctions et par le mépris de tout ce que le monde trompeur élève. Soyez noble comme Jésus-Christ, n'importe, il faut être charpentier avec lui; il faut, comme lui, travailler à la sueur de son front dans l'obscurité et dans l'obéissance. Vous qui étiez libres, vous ne l'êtes plus, la charité vous a faites esclaves: vous n'êtes point ici pour vous-mêmes; vous n'y êtes que les servantes de ces enfans qui sont ceux de Dieu. N'entendez-vous pas l'Apôtre qui dit: *Étant libre, je me suis fait l'esclave de tous, pour les gagner tous* (1). Voilà votre modèle. Cette maison n'est point à vous; ce n'est point pour vous qu'elle a été bâtie et fondée; c'est pour l'éducation de ces jeunes demoiselles qu'on a fait cet établissement. Vous n'y entrez que par rapport à elles, et pour le besoin qu'elles ont de quelqu'un qui les conduise et les forme. Si donc il arrivoit, (ô Dieu ! ne le souffrez jamais; que plutôt les bâtimens se renversent !) si donc il arrivoit jamais que vous négligeassiez votre

(1) *I Cor.* IX. 19.

fonction essentielle ; si, oubliant que vous êtes en Jésus-Christ les servantes de cette jeunesse, vous ne songiez plus qu'à jouir en paix des biens consacrés ici ; si l'on ne trouvoit plus dans cette humble école de Jésus-Christ que des dames vaines, fastueuses, éblouies de leur naissance, et accoutumées à une hauteur dédaigneuse qui éteint l'esprit de Dieu et qui efface l'Évangile du fond des cœurs ; hélas ! quel scandale ! le pur or seroit changé en plomb, l'épouse de Jésus-Christ, sans rides et sans tache, seroit plus noire que des charbons, et il ne la connoîtroit plus.

Accoutumez-vous donc, dès vos commencemens, à aimer les fonctions les plus basses, à n'en mépriser aucune, à ne rougir point d'une servitude qui fait votre unique gloire. Aimez ce qui est petit. Goûtez ce qui vous abaisse. Ignorez le monde, et faites qu'il vous ignore. Ne craignez point de devenir grossières à force d'être simples. La vraie, la bonne simplicité fait la parfaite politesse, que le monde, tout poli qu'il est, ne sait pas connoître. Il vaudroit mieux être un peu grossières, pour être plus simples, plus éloignées des manières vaines et affectées du siècle.

Il me semble que je vous entends dire : Puisque nous sommes destinées à l'instruction, ne faut-il pas que nous soyons exactement instruites ? Oui, sans doute, des choses dont vous devez instruire ces enfans. Vous devez savoir les vérités de la religion, les maximes d'une conduite sage, modeste et laborieuse ; car vous devez former ces filles ou pour des cloîtres, ou pour vivre dans des familles de campagne, où le capital est la sagesse des mœurs, l'application à l'économie, et l'amour d'une piété simple. Apprenez-leur

à se taire, à se cacher, à travailler, à souffrir, à obéir, et à épargner. Voilà ce qu'elles auront besoin de savoir, supposé même qu'elles se marient. Mais fuyez comme un poison toutes les curiosités, tous les amusemens d'esprit; car les femmes n'ont pas moins de penchant à être vaines par leur esprit que dans leur corps. Souvent les lectures qu'elles font avec tant d'empressement se tournent en parures vaines et en ajustemens immodestes de leur esprit : souvent elles lisent par vanité, comme elles se coiffent. Il faut faire de l'esprit comme du corps; tout superflu doit être retranché : tout doit sentir la simplicité et l'oubli de soi-même. O quel amusement pernicieux dans ce qu'on appelle lectures les plus solides! On veut tout savoir, juger de tout, parler de tout, se faire valoir sur tout : rien ne ramène tant le monde vain et faux dans les solitudes, que cette vaine curiosité des livres. Si vous lisez simplement pour vous nourrir des paroles de la foi, vous lirez peu, vous méditerez beaucoup ce que vous aurez lu. Pour bien lire, il faut digérer sa lecture, et la convertir en sa propre substance. Il n'est pas question d'avoir compris un grand nombre de vérités lumineuses; il est question d'aimer beaucoup chaque vérité, d'en laisser pénétrer peu à peu son cœur, de s'y reposer, de regarder long-temps de suite le même objet, de s'y unir moins par des réflexions subtiles que par le sentiment du cœur. Aimez, aimez, vous saurez beaucoup en apprenant peu; car l'onction intérieure vous enseignera toutes choses. O qu'une simplicité ignorante, qui ne sait qu'aimer Dieu sans s'aimer soi-même, est au-dessus de tous les docteurs!

L'Esprit lui suggère toutes les vérités sans les lire en détail; car il lui fait sentir, par une lumière intime et profonde, une lumière de vérité, d'expérience et de sentiment, qu'elle n'est rien, et que Dieu est tout. Qui sait cela, sait tout. Voilà la science de Jésus-Christ, en comparaison de laquelle toute la sagesse mondaine n'est que perte et ordure, selon saint Paul (1).

Par cette simplicité vous parviendrez, Mesdames, à instruire le monde sans avoir aucun commerce dangereux avec lui. Vous arroserez, vous redresserez, vous ferez croître et fleurir ces jeunes plantes, dont les fruits se répandront ensuite dans tout le royaume. Vous formerez de saintes vierges, qui répandront dans les cloîtres les doux parfums de Jésus-Christ. Vous formerez de pieuses mères de famille, qui seront des sources de bénédictions pour leurs enfans, et qui renouvelleront l'Église. Par elles le nom de Dieu sera connu de tous ceux qui le blasphèment, et son royaume s'établira. Vous ne verrez point le monde; mais le monde se changera par vos travaux. Voilà à quoi vous êtes appelées.

Seigneur, répandez votre esprit sur cette maison qui est la vôtre; couvrez-la de la vertu de votre ombre; protégez-la du bouclier de votre amour; soyez tout autour d'elle comme un rempart de feu pour la défendre de tant d'ennemis, tandis que votre gloire habitera au milieu, comme dans son sanctuaire. Ne souffrez pas, Seigneur, que la lumière se change en ténèbres, ni que le sel de la terre s'affadisse et soit foulé aux pieds. Donnez des cœurs selon le vôtre,

(1) *Philip.* III. 8.

l'horreur du monde, le mépris de soi-même, le renoncement à tout intérêt propre, sur toutes choses votre amour qui est l'ame de toutes les véritables vertus. O amour si ignoré, mais si nécessaire ; amour dont ceux même qui en parlent et qui le désirent ne comprennent point l'étendue qui est sans bornes ; amour sans lequel toutes les vertus sont superficielles, et ne jettent jamais de profondes racines dans les cœurs ; amour qui fait seul la parfaite adoration en esprit et en vérité ; amour, unique fin de notre création ! ô amour ! venez vous-même : aimez, régnez, vivez ; consumez tout l'homme par vos flammes pures : qu'il ne reste que vous pour l'éternité. *Amen.*



PLANS DE SERMONS

SUR DIVERS SUJETS.



PLANS DE SERMONS
SUR DIVERS SUJETS.

I.

LA RELIGION SOURCE UNIQUE DU VRAI BONHEUR.

Estote ergo imitatores Dei, sicut filii charissimi; et ambulate in dilectione, sicut et Christus dilexit nos. Ephes. v. 1, 2.

Quelle haute perfection! Imiter Dieu même : aimer comme Jésus-Christ. *Quis ergo poterit salvus esse.* (*Matth.* xix. 25.) — *Faut-il* désespérer? Non; Écoutez.

Division. Malheur de vivre sans religion. Malheur de ne *pas* vivre selon *la* religion. Bonheur à proportion qu'on suit *la* religion.

O Dieu! dirai-je *ces terribles vérités?* Je tremble. *Peut-être ceux qui vont les entendre en* seront plus coupables. Mais malheur à moi si je ne *les* dis. O Dieu miséricordieux, ne me faites dire qu'à proportion que vous leur ferez sentir! *Ave*, etc.

Premier point. Malheur *de vivre* sans religion.

Impuissance *d'être heureux sans religion.* Insuffisance de chaque bien. Amour de Dieu, aliment du cœur : amour-propre, faim qui ronge. Douleur de ce qu'on n'a *pas* : *Exemple de* Mardochée. — Incom-

patibilité avec autrui. — Incompatibilité de passions avec *la* raison, *et* de passions entre elles.

Supposition chimérique de bonheur *sans religion*. Envie, déchaînement du monde entier. — Écoulement rapide de ce bonheur. Mort incertaine *pour le temps*, certaine *en elle-même*, prochaine. Tyran : glaive suspendu. *Siccine separat amara mors?* (*I Reg.* xv. 32.)

Désespoir à la mort, *à cause du* doute. Certitude de Dieu infiniment parfait, qui ne peut confondre *le* juste *et l'*impie : justice toute-puissante. Le doute suffit *pour rendre malheureux :* quel tourment que de craindre *un malheur éternel! — Se consolera-t-on par l'*espérance de l'anéantissement? Comparaison de *la douleur causée par la* perte d'ami intime, d'épouse chérie, de fils unique; combien plus *la perte du* moi! comparaison d'*un* homme condamné pour demain, *et* d'*un* homme qui sent *la* terre s'ouvrir sous ses pieds. *L'*espérance *est l'*unique vie du cœur ici-bas.

Second point. Malheur de ne *pas* vivre selon *la* religion.

Impuissance, pour *les* passions, de les assouvir, de les détruire, de les modérer, de les cacher. — Pour la religion, *impuissance* d'étouffer les remords de conscience, d'étouffer *la* crainte de l'éternité. — Pour la raison, *impuissance* de la contenter par ses propres forces, et de la tromper en se déguisant.

Crainte sans amour. Dans les peines, nulle consolation. Dans les prospérités, contre-coup de peine.

Comme amour sans crainte *est un* paradis, crainte sans amour *est un* enfer commencé. Plus de mérite, que *ceux des* impies : *Exemple de* Sodome : *Tolerabilius erit*, etc. (*Matth.* x. 15.) *Væ tibi Corozaïn*, etç. (*Matth.* x. 21. *Luc.* x. 13.)

Approches de la mort. Vengeance augmente : *Thesaurizas tibi iram*, etc. (*Rom.* II. 5.) Vengeance approche : *Juxta est dies perditionis.* (*Deut.* XXXII. 35.) — Impénitence : exemple d'Antiochus. — Juge qui dit : Vous avez cru, *et non pratiqué :* vous vous jugez vous-mêmes. Je ne *vous* refuse que ce que vous n'avez *pas* voulu.

Justice toute-puissante. — *Conclusion.* Je veux vivre, combattre et mourir pour celui qui est maître de *mon* cœur. Il ne vous doit *rien* : il se doit à lui-même *de venger son amour méprisé.* Si vous ne pouvez *accomplir sa loi*, comment pourrez-vous *soutenir son jugement?* — *Témoignage de* S. Cyprien. Concile.

Troisième point. Bonheur de vivre selon la religion.

Paix avec Dieu, commencement de paradis. Paix avec soi-*même* : auparavant fugitif. Paix avec *le* prochain : patience inépuisable.

Espérance, mesure de bonheur présent; *son* accroissement journalier : *elle est un* avant-goût de *la* béatitude céleste.

La mort *est* l'entrée dans nos biens, la fin de toutes les tentations, l'union avec le bien-aimé.

Est-il possible, *direz-vous, de* pratiquer *des devoirs si pénibles? Cela est possible*, non à l'homme, mais

à Dieu : Essayez, priez. — Il faudroit être ange! Plus vous le serez, plus vous serez content : moins vous voudrez qu'il vous en coûte, plus il vous en coûtera. — La voie *est* étroite. Oui, à l'amour-propre; mais *le* joug *est* doux et *le* fardeau *est* léger à l'amour de Dieu. Centuple dès cette vie. — Le peut-on croire? demandez à ceux qui ont l'expérience. On se fait *des* fantômes.

O Dieu! jusques à quand laisserez-vous vos enfans, etc.

II.

POUR LE Ier DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LES TENTATIONS.

Tunc Jesus ductus est in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo. Matth. IV. 1.

Matière capitale. *Tentatio est vita hominis super terram* (*Job.* VII. 1.)...... *Qui perseveraverit in finem, hic salvus erit.* (*Matth.* X. 22.) — *Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ.* (*Apoc.* II. 10.) — Jésus-Christ notre modèle et notre ressource dans la tentation : *Debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret....; in eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari.* (*Hebr.* II. 17, 18.) — *Non enim habemus pontificem qui non possit compati,* etc. (*Hebr.* IV. 15.).... *Et quidem cùm esset Filius Dei, didicit ex eis quæ passus est obedientiam.* (*Hebr.* V. 8.)..... *Et consummatâ omni tentatione,* etc.

Division. Nécessité des tentations, conduite sur les tentations. Tentation bien soutenue est tout notre bien : tentation mal soutenue, comble des maux.

O vous qui n'avez pas dédaigné de souffrir la tentation, apprenez-nous à souffrir, à résister, à vaincre. *Ave,* etc.

Premier point. Nécessité des tentations.

1° *Elles sont attachées à* l'état de pélerinage.

Explication de la liberté *donnée à l'homme.* Diffé-

rence entre une volonté libre pour choisir, et une *volonté* nécessitée. — Exemples : Se tuer tout à l'heure sans désespoir ni trouble : aller jouer ou au sermon. Homme laissé dans la main de son conseil : feu et eau, bien et mal, vie et mort.

Raison de *la* liberté *accordée à l'homme*. Mérite : *Pœna injusta esset et præmium, si homo voluntatis non haberet libertatem..... Non enim esset optimum, si Dei præceptum necessitate, non voluntate servaret.*

Justice de *la* liberté *accordée à l'homme. Si eris in tua potestate, aut miser non eris, aut tu ipse, te injustè regendo, justè eris miser.... Ab eo accepit, ut (vita) sit misera si non fecerit, et beata si fecerit.*

Bonté *de Dieu en accordant à l'homme la liberté.* Dieu n'avoit besoin du bonheur d'aucun homme; *sa* gloire *est* dans *sa* justice. Il donne à tous de quoi conserver *l'*innocence, *et* la réparer après *la* perte. *Il* permet *le* péché pour *donner lieu au* mérite, pardonne *le* péché, attend *le* pécheur, récompense *nos* mérites, qui sont ses dons.

Nature des mérites. Dons de Dieu, mais pourtant véritables mérites. Première grâce, première pensée, circonstances de *la* vie, grâce congrue, tentation modérée, abrégée. — Concile contre les Protestans. *Qui poterit transgredi.* (*Eccli.* XXXI. 10.)

2° *Les tentations sont attachées à l'*état d'homme malade.

Si Adam sain a succombé à la tentation, combien plus l'homme malade et affoibli, *environné d'ennemis.*

Chair rebelle. *Non enim quod volo bonum, hoc facio.....*

facio..... quod habitat in me peccatum..... Infelix ego homo. (*Rom.* VII. 19, 20, 24.) Punition d'esprit par corps révolté. Exemples d'homme ivrogne, qui ruine famille, santé, réputation, salut; *d'homme* impudique qui s'expose à la misère; *d'homme* emporté qui est au désespoir. *Si is qui frater nominatur, est aut idolis serviens, aut ebriosus... nec cibum sumere.* (*I Cor.* V. 11.) *Neque idolis servientes, neque ebriosi regnum Dei possidebunt.* (*I Cor.* VI. 9, 10.)

Esprit orgueilleux. Pudeur sur orgueil. Vanité qu'il faut couvrir. Incontinence d'amour-propre. Exemples : hauteur haïssable à tout le monde : jalousie et envie lâche et malheureuse : folie d'avarice et d'ambition. *Omne quod in mundo est, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ.* (*I Joan.* II. 16.)

Monde, flux et reflux de tentations. Hommes pestiférés, contagion mutuelle : exemples, discours : honte de ne *pas* pécher. *Mundus totus in maligno positus est.... Væ mundo a scandalis..... Adulteri, nescitis quia amicitia hujus mundi inimica est Deo.... Creaturæ Dei in odium factæ sunt, et in tentationem animabus, et in muscipulam pedibus insipientium.* — Tout *dans le monde se tourne* en tentation. *La* prospérité : *Surrexit populus ludere; histoire du* veau d'or : *Ego dixi in abundantia*, etc...... *Incrassatus, impinguatus, dereliquit Deum factorem suum.* — L'adversité : murmure contre Dieu, désespoir, chute dans l'idolâtrie et l'impureté : *Desperantes*, etc. — De même pour l'intérieur : goût, paix, facilité, illusion : *Bonum est nos hic esse.* Obscurité, sécheresse, découragement : J'ai perdu mon Dieu.

Démon, dieu de ce siècle. Esprits répandus en l'air. Vaine force d'esprit de ne croire pas : *Circuit quærens*, etc. O que de tentations! — Pourquoi on ne les sent pas *toujours?* Eau rapide qu'on suit : vent *qui souffle* par derrière.

3° Profit des tentations. Lumières : connoissance de Dieu et de soi : *Qui non est tentatus, quid scit?* Tout de Dieu, rien de nous : *Habemus thesaurum istum in vasis fictilibus, ut sublimitas sit virtutis Dei, et non ex nobis..... Perficere bonum non invenio.....* Saint Paul demande trois fois *d'être délivré de la tentation; virtus in infirmitate perficitur... Quia acceptus eras Deo*, etc.... *Beatus vir qui suffert tentationem*, etc..... *Fili, accedens ad servitutem*, etc. — Défiance de soi-même. De qui avez-vous vu autant de légèreté, d'inconstance, de corruption, de défauts incorrigibles, etc.? Etes-vous jamais désabusé de vous par tant d'expériences? Espérer en Dieu seul : nulle ressource en soi : *exemple de* Job. La perfection de cette vie est la connoissance de son imperfection, *dit* saint Jérôme.

Second point. Conduite par rapport aux tentations.

1° Recours à Dieu. *Et facere quod possis, et petere quod non possis.* (S. Aug.) *Non illidetur quasi in procella navis..... Credit legi Dei, et lex illi fidelis... Vigilate et orate, ut non intretis*, etc..... *Et ne nos inducas in tentationem.... Hic est Filius meus dilectus.... Tunc Jesus ductus est, cùm jejunasset,... et accedens tentator.*

2° Ne *pas* tenter Dieu. Pacte rompu, si l'on tente

Dieu : *Credit legi Dei, et lex illi fidelis... Angelis suis mandavit: et in tentatione ambulabit cum eo.* — Tenter Dieu, c'est faire la loi à son secours : *Et qui estis vos qui tentatis Dominum......? Posuistis vos tempus, miserationis Domini, et in arbitrium vestrum diem constituistis ei... Non in solo pane*, etc... *Si Filius Dei es, mitte te deorsum.* On tente Dieu par péril superflu : spectacles, occasions prochaines.

3° Ne *pas* se tenter soi-même. *Tentatio vos non apprehendat, nisi humana...: Fidelis autem Deus*, etc... *Considerans teipsum, ne et tu tenteris...! Intentator malorum est.* — Fuite du péril : *Qui amat periculum*, etc. — Prière, faute de quoi, ou privation de grâce pour l'acte, ou grâce *non quomodo scit.*

4° Se tenter pour fidélité : *Fili, in vita tua tenta animam tuam, et si fuerit nequam, non des illi potestatem.* De là tant d'anachorètes dans le désert, de Chrétiens *lucifugæ*, tant d'austérités : jeûne du carême.

Omne gaudium existimate, fratres, cum in tentationes varias, etc..... *Vade retro, Satana; scriptum est*, etc..... *Sed in his omnibus superamus, propter eum qui dilexit nos.*

III.

POUR LE MÊME DIMANCHE.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei. Matth. IV. 4.

La parole de *la* vérité est pour *l'*ame ce que *le* pain *est* pour *le* corps. *Et vita erat lux hominum:* aliment nécessaire.

Division. Nécessité de la parole extérieure, qui conserve l'état de foi, *la* subordination, *l'*unité. *Nécessité de la* parole intérieure, qui persuade l'ame, et opère *la* bonne volonté.

O vous, Parole éternelle, parlez à la pierre, et elle donnera des eaux. *Ave*, etc.

Premier point. Nécessité de la parole extérieure.

1º Etat d'un sauvage, *et d'un* ignorant. *Fides ex auditu.... Quomodo audient sine prædicante?* — Exemple d'*un* homme transporté pendant son sommeil au milieu d'inconnus : surprise, curiosité, recherche. *Exemple d'un homme* jeté par naufrage en île déserte.

Secours de Dieu : *Si enim aliquis taliter nutritus, ductum naturalis rationis sequeretur in appetitu boni et fuga mali, certissimè est tenendum, quòd ei Deus, vel per internam inspirationem revelaret ea quæ sunt ad credendum necessaria, vel aliquem*

fidei prædicatorem ad eum dirigeret, sicut misit Petrum ad Cornelium (1). *Non tibi deputatur ad culpam quòd invincibiliter ignoras, sed quòd negligis quærere quod ignoras... Quòd ergo ignorat quid sibi agendum sit, ex eo est quod nondum accepit; sed hoc quoque accipiet, si hoc quod accepit bene usa fuerit.* (S. Aug.) Combien plus *les* peuples chrétiens!

Proportion de moyens *à la capacité de chacun.* Comparaison de sauvage et d'enfant qui apprennent langue et mœurs, personnes et lieux, chansons et nouvelles; arts, comme agriculture *et* navigation, fraudes pour *leurs* intérêts. *Statuam te contra faciem tuam.*

2° Etat d'homme instruit, dégoût sans nourriture. Je sais, dit-on, ma religion. On ne sait point quand on ne croit et on n'aime *point la* vérité. Comparaison de personne parfaite, qu'on n'aimeroit. Comparaison d'homme qui ne voudroit semer. Erreur d'homme qui nie : *Bienheureux les pauvres d'esprit*, etc. Orgueil qui présume de savoir; on s'impose.

Je n'ai pas le temps, fainéantise honteuse. Dimanche, cabaret, place, assemblées : *Qui ex Deo est, verba Dei audit.* Etat des familles sans instruction.

L'exemple des pasteurs *empêcheroit, dit-on, le fruit de leurs leçons*. Voulez-vous *avoir* un ange *pour prédicateur?* Le méritez-vous? voulez-vous vous damner si *un* ange *vous* manque? — Vérité plus forte qui condamne celui qui dit avec celui qui écoute. — Saint Paul renvoyé à Ananias : ordre pour humilier. Suivez *les* paroles, non *les* actions.

(1) S. Thom. *Quæst. disp. de Veritate*, quæst. xiv, art. xi, ad 1.

Critique de sermon *en empêche le fruit. Le sermon est la* parole, non de l'homme, mais de Dieu : écoutez Dieu, non l'homme : comparaison d'envoyé du Roi. — Sermon méprisé vaut mieux que le plus beau livre profane. — Sermon méprisé vaut cent fois mieux que votre vie. — Rejetteriez-vous un trésor de pièces mal fabriquées, *ou une* liqueur amère qui sauveroit *la* vie, et rendroit immortel ?

Second point. Nécessité de la parole intérieure.

Erreur de Pélage. *La* grâce, disoit-il, *n'est autre chose que* doctrine, exemple, illustration d'entendement. Il faut, disoit l'Eglise, *un* secours intérieur. *La* grâce est la parole intérieure.

Ecriture *sainte* sur parole intérieure : *Audiam quid loquatur in me Dominus... Loquere, Domine, quia audit servus tuus..... Domine, ne sileas a me.*

Saint Augustin : *Justus docet magister; cathedram habet in cœlo.* Il parle sans cesse, mais il n'est pas toujours écouté; l'homme parle : l'écoutant consulte *la* vérité intérieure, et juge par elle.

Silence de l'ame : *Sileat anima mea ipsa sibi.* (S. Aug.). Silence intérieur comme extérieur. (S. Basile.)

Fruits de ce silence. Consultation docile du Verbe : *Doce me,* etc... *Paratum cor,* etc... *Quid me vis facere?* etc. — Suspension d'action propre : comparaison d'homme qui parle sans écouter; d'homme qui se remue au lieu de suivre. — Abandon sans réserve d'amour-propre.

Prière de foi. Point de fanatisme : *Suggeret vobis omnia quæcumque dixero vobis.* Rien qu'amour de

Dieu en la place d'amour-propre : *Abneget semet-ipsum*, etc. On ne dit à Dieu que ce qu'on apprend de lui : on parle de devoirs, de défauts. Présence amoureuse, où on retranche distractions volontaires.

Dieu ne me parle *pas, direz-vous.* — *Il* ne *vous* dit *pas, il est vrai, des* choses extraordinaires; ce seroit illusion. — Vous ne l'écoutez pas : taisez-vous, vous faites trop de bruit. — Votre conscience vous reproche : c'est Dieu qui parle : que ne diroit-il point, *si vous aviez le cœur pur?* — Il vous a attendu : attendez à votre tour. — L'ennui même se tourne en prière : on imagine lumière, transport, etc.

Je n'ai point de goût, *dites-vous encore.* — Faites de prière pénitence, bientôt de pénitence *viendra* prière et consolation, fleuves d'eau vive, etc. — *La* prière consiste, non en plaisir, mais en volonté sèche, nue : *nunc delectatur*, etc.— Comment auriez-vous *le* goût de Dieu, vous qui ne voulez quitter aucun autre goût?

Je crains l'illusion, *direz-vous enfin.* — C'est bien fait; mais que mettez-vous en place *de la prière?* Jeu, conversation, médisance, etc. O quelle illusion! — Nulle oisiveté d'ame qui se prête pour mourir à soi, qui ne donne volontairement rien, ni aux curiosités d'imagination, ni aux recherches d'amour-propre. Vous n'y pouvez durer.

O si l'esprit de prière animoit les hommes! l'onction enseigneroit tout. *Les* petits auroient *la* sagesse : grands, petits et pauvres d'esprit, tout Israël *seroit quasi vir unus. Alors* plus de procès, ni de disputes, ni de guerres. Quand recevrons-nous *cet esprit? Nunc dimittis*, etc.

IV.

POUR LE IIe DIMANCHE DE CARÊME.

EN QUOI CONSISTE LE VRAI BONHEUR.

Levantes autem oculos, neminem viderunt, nisi solum Jesum. Matth. XVII.

L'ÉVANGILE *de ce jour nous* représente *la* splendeur *du visage de Jésus-Christ,* plus *grande* qu'*celle du* soleil; *la* blancheur éclatante *de ses* habits; Élie et Moïse, loi et prophètes présens; nuée lumineuse, voix descendue *du ciel* : C'est mon Fils bien-aimé; Pierre ne sachant ce qu'il dit : *Bonum est nos hic esse.*

Division. Faux bonheur d'*une* vie flatteuse et mondaine (Thabor). Vrai bonheur d'une vie de foi, où l'on ne voit que Jésus-Christ (Calvaire).

O vérité ! je vous annonce. Croiront-ils ? Non : *ils* se croiront *eux-mêmes.* Délivrez-*nous*, etc. *Ave*, etc.

Premier point. Faux bonheur d'*une vie flatteuse et mondaine.*

Spectacle éblouissant d'*une vie mondaine. Nesciebat quid diceret*.... Ames pieuses, *habemus firmiorem propheticum sermonem.* Autrement *le* Thabor *n'est qu'*illusion.

Illusion *des biens du monde. Nesciebat quid diceret.* Demandez aux grands *du monde* : Etes-vous heureux ? Réponse : gémissemens, recherche de ce qui manque. Ne l'avez-vous essayé ? *Risum reputavi*

em.—On ne peut ni quitter, ni être content : *ple d'un* amant insensé, *d'un* ivrogne qui se —On ne rassemble jamais tout *ce qu'il faudroit être heureux : exemple de* Mardochée.

ourquoi les mondains ne sont pas heureux :

Opposition à autrui. Tous *les biens du monde* ffiroient pas à un seul : comment *suffiroient-ils* t d'hommes? Jalousie, guerres, procès, procédés eux.—Amour de soi, haine d'autrui.—*Le* monde pe ceux qui veulent le tromper.

° Opposition à soi-*même.* Passions incompatibles satiables : volupté et avarice : avarice et ambi-.—Vanité honteuse et dépiteuse.—Raison qui damne passions.

3° Opposition à Dieu. Remords de conscience pen-t la vie. — Infirmités que Dieu envoie, dont on rite : vous, dégoûté du monde ; monde, dégoûté de us.— *A la* mort, prospérité se tourne en désespoir : emple d'Agag : *Siccine separat amara mors ?* Vue Dieu juste vengeur : *neminem viderunt nisi solum esum.... Deserti pompa sæculi*, etc.

Je ne songe pas *à la mort, dites-vous : cette pensée troubleroit mon bonheur.* — Folie de ne *pas* voir le coup prêt, etc. — Il est faux que vous n'y songiez pas.— Vous y songerez bientôt *malgré vous.*

Je jouis *du présent, dites-vous encore.*— *Vous jouissez* un moment.—Et encore ce n'est *pas* une jouissance.

Que mettrois-je en place de *la* vanité? *dites-vous.* —Dieu : écoutez-le. (*Transition.*)

Second point. Vrai bonheur *d'une vie de foi, où l'on ne voit que Jésus-Christ.*

1° Bonheur sûr en Dieu. *Quid petis ampliùs quàm ut beatus sis?* —Que trouvez-vous de meilleur que Dieu?—Il ne faut pour l'avoir que le vouloir: Dieu est infiniment aimable, infiniment aimant, infiniment puissant pour se faire aimer.—Il ne faut pour le vouloir qu'en désirer la volonté.—Les dégoûts involontaires n'empêchent point ce vrai désir.—Bonheur présent, qui croît tous les jours, et dont le comble approche.

Comparaison de Dieu et du monde. Le monde se fait chercher : Dieu vous prévient. Le monde ne vous veut que par intérêt : Dieu vous veut impuissant, dégoûtant, abandonné, restes du monde. Le monde n'excuse rien : Dieu excuse toute faute, *aussitôt qu'on s'en repent* : femme adultère. Le monde tient par crainte; Dieu par amour.

2° Consolation en Dieu : *dans les* peines de la vie extérieure. Je suis crucifié avec Jésus-Christ. J'aime mieux la volonté de Dieu que la mienne. Encore un peu, et celui qui doit venir viendra, etc.

Dans les peines de la vie intérieure.—Je préfère le Calvaire au Thabor, et la vue du seul Jésus au spectacle qui ravit. Pure foi; *habemus firmiorem.*

A la mort.—*Properantes in adventum Domini*, etc. *Veni, Domine Jesu. Etiam: venio citò* : ravissement de l'Epouse. Le Chrétien *est* pour *le* second avénement *de* Jésus-Christ. comme *les* patriarches pour le premier.

Qui est-ce qui pense ainsi? *dites-vous.* —On n'est

digne de connoître *ces ames*, que quand on leur ressemble. (S. Aug.) Mais cherchez-les, et vous en trouverez.

La vie chrétienne, *dites-vous encore, est bien* dure : voie étroite. — Dure à la crainte, douce à l'amour : *Ama, et fac quod vis.* (S. Aug.)

C'est surcharger l'homme, *dites-vous.* — Comparaison de plumes et d'ailes d'oiseau. (S. Aug.) — *On ne vous commande* ni vertus à pratiquer, ni douleurs à souffrir, que ce que *la* raison demande. Quoi de surajouté? Consolation de l'amour, *et* attente de vie éternelle.

O centuple! je ne m'étonne point. Mais les hommes n'ont ni yeux pour voir, ni oreilles pour entendre, ni cœur pour sentir. O Dieu, donnez-*nous* ce sens : *Dedit nobis sensum*, etc. Faites, ô Jésus, que nous ne voyions que vous seul, etc.

V.

POUR LE MÊME DIMANCHE.

SUR LE MÊME SUJET.

Bonum est nos hìc esse : Si vis, faciamus hic tria tabernacula. Matth, XVII.

Je ne vous parlerai point de Jésus-Christ transfiguré, ni de sa face plus éclatante que le soleil, ni de Moïse et d'Elie parlant de *sa* passion, ni de cette voix qui sortit d'une nuée brillante et d'une gloire magnifique, et qui dit : C'est mon Fils bien-aimé. Je parlerai encore aujourd'hui, après l'avoir déjà fait tant d'années, de l'erreur de saint Pierre : *Nesciebat quid diceret... Præceptor, bonum est nos hìc esse.* Jésus-Christ dit au contraire : *Væ vobis qui habetis consolationem vestram in hoc mundo... Dicebant excessum*, etc.

Division. Je vais montrer, 1° *le* bonheur impossible par l'amour-propre; 2° *le* bonheur dans nos mains par l'amour de Dieu.

O vous, qui nous montrâtes par miséricorde votre gloire sur le Thabor, ne permettez pas que nous en soyons éblouis comme Pierre. Apprenez-nous à nous détacher même de vos dons passagers, pour ne tenir qu'à vous. *Ave*, etc.

Premier point. Bonheur impossible par *l'*amour-propre.

Amour insensé de faux biens pour nous : passions

ouches et incompatibles. *Jussisti, Domine, et sic ; ut omnis anima inordinata, sit pœna sibi.* — ture de la chose : insuffisance de tels biens : *Qui erit ex aqua,* etc. Ecoulement rapide de ces ns : déraison d'amour-propre.

Il n'y a eu, il n'y a, il n'y aura jamais *de vrai bon-ur par amour-propre.* S'il y avoit bonheur *en cela,* mort le renverseroit.

1° Il n'y a *jamais* eu *de bonheur par amour-pro-e.* Examinez *les* divers âges, enfance, jeunesse, âge ir. Question à chacun, comme roi, etc. Image de cour, où chacun veut avec inquiétude ; discours turels des hommes sur leur condition, sur les gens leur société : jalousie, envie, incompatibilité, res-itiment. *Malgré ces malheurs,* on ne veut *pas la ort,* il est vrai, mais on espère *une* vie plus douce. vieillard, *par exemple,* ne peut *pas* mourir sans croire heureux. Comparaison de cet état avec enfer purgatoire : état d'enfer commencé, moins doux e purgatoire.

2° Il n'y a *pas de bonheur par amour-propre.* Qui t-ce que l'expérience corrige sans religion, pour ercher *le* bonheur où il n'est *pas? In pulvere dor-ient.* On a beau être éclairé, il faudroit guérir et rtifier le cœur. *Les* passions augmentent *avec l'âge: us avez* autant de mollesse et d'ambition qu'à vingt is, plus d'avarice, de fraude et de malignité.

3° Le bonheur ne sera *jamais par amour-propre.* ombat d'un amour-propre avec tous les amours-ropres voisins : difficulté de parvenir : danger de erdre à toute heure. — Homme incorrigible. Dites un homme au confessionnal *de se corriger;* il ré-

pond : Je ne puis : refondrez-vous un homme? Exemple d'homme qui a faim canine, d'homme hydropique qui boit.

4° S'il y avoit bonheur *par l'amour-propre*, la mort le renverseroit. Bonheur court, dont un morceau échappe sans cesse, n'est *pas un* vrai bonheur. Vue de mort prochaine. Exemple *d'un* homme condamné qu'on veut divertir en prison. Nuit d'hôtellerie : *Siccine separat amara mors?—Spe gaudentes*: Le contraire est *la* tristesse du désespoir : alternative d'anéantissement ou d'enfer. — Plus l'homme s'aime, plus son amour fait son supplice. — Vains efforts pour s'étourdir : jeunesse s'enfuit rapidement : infirmités fréquentes : mort d'amis : tous les plaisirs d'une longue vie ne valent pas horreur de mort.

Quoi, *direz-vous*, ne projeter rien pour *notre* bonheur? — Tous ces beaux projets *sont des* toiles d'araignée : c'est une écume que la première vague emporte. *Verumtamen in imagine pertransit homo*, etc. *Tous nos projets sont un* tourment ajouté aux maux de la vie.

Quoi, *dites-vous encore*, penser sans cesse à la mort? — N'y pensez point : ô quel réveil! Trahissez-vous vous-même : ô quel désespoir *au moment de la mort!* — N'y pensez jamais : ne voyez mourir personne : ne soyez *jamais* malade : ne soyez plus homme. — Comment ne pas voir ce qui saute aux yeux? — Comparaison d'un homme qu'on va empoisonner ou assassiner.

Certains philosophes ont dit : *Manducemus et bibamus, cras enim moriemur.* C'est le comble de l'extravagance. Faux courage, comme de gens qui

s'enivrent pour *aller* au combat. *La* certitude de *la* mort et l'incertitude d'une autre vie doivent suffire pour bien vivre.

Second point. Bonheur dans nos mains par amour de Dieu.

L'amour réglé du bien infini *est* notre centre et *notre vie* : amour toujours paisible et d'accord avec soi : amour auquel Dieu fidèle attache la joie du Saint-Esprit : amour rassasiant : *Et omnis mihi copia.*

Consolation de *la* brièveté de cette vie. Disproportion *entre le temps et l'éternité : momentaneum et leve*, etc... *Non sunt condignæ*, etc... *Adhuc modicum*, etc.... *Tempus breve est*, etc.... *Nunc enim propior est nostra salus*, etc. Exemple *d'un* homme qui est mal dans une hôtellerie : chaque heure le console.

Consolation dans *la pratique de la vertu*. Témoignage de la conscience. Douceur d'agir pour ce qu'on aime. Différence d'agir par crainte et gêne contre son cœur. Ne souffrir que ce qu'on souffriroit : le souffrir avec adoucissement. Plus on aime, moins il en coûte. Détails *à ce sujet* : homme riche, homme pauvre, bienséances, travail.

Consolation à la mort. Tout est fait : habitudes, passions, restitutions, détachement, instruction. On entend à demi-mot, et on goûte l'amour. — On est en garde contre la tendresse des parens, on empêche les flatteries des médecins, on prévient *le* confesseur et les sacremens. *On regarde la* mort même comme

le comble de grâces : *Raptus est ne malitia*, etc. J'en ai vu avoir douleur de revenir en *santé : Quis me liberabit?* etc.

Je n'ai courage, *dites-vous*, pour mourir à *l'amour-propre*, etc. O Seigneur! faites *mourir ce funeste amour*, etc.

VI.

POUR LE IIIe DIMANCHE DE CARÊME.

L'AMOUR DE DIEU SOURCE UNIQUE DU VRAI BONHEUR.

Qui non est mecum, contra me est. Luc. XI.

NOTRE Evangile nous offre de grandes instructions. Démon muet : possédé délivré : règne de Dieu prouvé par le renversement de celui de Satan ; rechute funeste du pécheur converti : femme qui s'écrie : Bienheureuses les entrailles, etc. — Mais je vois un point capital que j'ai déjà souvent traité. N'importe : je répèterai jusqu'à ce que vous fassiez : ce point seul suffit. *Qui non est mecum, contra me est.*

Division. Partage entre Dieu et le monde, comble des maux. Amour de Dieu sans partage, comble des biens.

O Dieu ! qui mettez si souvent cette vérité dans ma bouche, faites-la passer dans les cœurs. Faites qu'on la croie : faites qu'on l'aime. *Ave*, etc.

Premier point. Partage entre Dieu et le monde, comble des maux.

Illusion de croire ce partage *légitime.* On loue un homme de n'avoir *point* horreur de *la* piété : cette neutralité n'est que distraction et indifférence *pour Dieu :* si l'on connoissoit son fond, on feroit effort contre l'impiété *de cette conduite.*

Car 1° *ce* partage *est* inégal. On ne donne à

Dieu que *des* cérémonies qui ne coûtent guère : comparaison de complimens *stériles. On ne donne à Dieu que des démarches* par crainte en maladie mortelle : *on ne lui donne* rien contre intérêt, honneur, plaisir, goût. — On donne au monde *les* peines infinies d'une vie dure : que n'en coûte-t-il pas pour pécher? (S. Chrys.) *On lui donne le* sacrifice du salut éternel : *on lui donne* adoration et amour : Vous êtes mon Dieu, *lui dit-on* : *adorans et petens*, etc.

2° Partage injuste, entre Dieu qui nous a faits, à qui tout est dû, qui nous veut tout donner, et un monde impuissant, faux, indigne : *odientes, odibiles :* un monde qui est l'ennemi de Dieu, *qui est* la vanité même, *qui* ne nous aime pas, ni ne peut nous donner *rien de solide. — Partage* entre la vanité qui va disparoître et l'éternité qui se hâte d'arriver; entre la vertu avec sa gloire et sa récompense, et l'ordure d'un impudique, l'épargne d'un avare. *Faciam membra meretricis?*

3° Partage impossible. Ces deux amours sont incompatibles; *Adulteri*, *nescitis*, etc. *Aut unum odio*, etc. — Religion impossible sans grâce : point de grâce pour ce partage. Alors l'homme se rend les commandemens impossibles : c'est tenter Dieu.

4° Partage malheureux. Guerre civile dans les entrailles : être contraire à soi. Comparaison *d'un* homme qui a deux passions incompatibles, deux amis irréconciliables : toute douleur vient de là.

Quoi! *direz-vous*, rien pour le monde? — *Vous* vous trompez : Dieu *vous* commande charité pour *le* prochain, bienséance pour *votre* réputation. L'a-

mour de Dieu fait aimer *le* prochain comme *soi-même. Il opère le* retranchement de servitude, d'idolâtrie, d'artifice, etc. Heureux qui est libre.

Quoi, *dites-vous encore, vous nous prêchez une* perfection de solitaire? — Non, *mais je vous prêche une* perfection sociable, complaisante, etc. Je ne demande que préférence de Dieu au mensonge. Vous auriez plus besoin de perfection, vous, foible dans le torrent des tentations, que *des* solitaires affermis loin du péril.

Mais enfin, direz-vous, c'est faire haïr *la* piété, et jeter dans le désespoir. — *La* jalousie de Dieu doit *vous* consoler, en *vous* montrant son amour. Jalousie douce, qui ne veut qu'amour et bonne foi.

Soyez *donc* parfait; du moins croyez, désirez, commencez.

Second point. Amour de Dieu sans partage, comble des biens.

1° Ne fait aucun changement au dehors. Nul retranchement des vrais besoins de la nature, des bienséances réelles de la condition; seulement du superflu, qui ruine *les* familles, détruit *la* santé et les mœurs. — Nul accroissement des croix attachées aux infirmités de la nature, aux règles des mœurs selon la raison, aux peines de providence dans la société: *unusquisque in qua vocatione vocatus est,* etc.

2° Ne fait faire que ce qu'il fait aimer. Douleur de faire ou souffrir par crainte servile, par esprit mercenaire, par bienséance, pour honneur; *alors* l'amour n'est pas content. — Joie de faire ce qu'on

aime. Le bonheur ne consiste qu'à suivre et contenter son amour. Exemple d'hommes qui ont les biens qu'ils aiment : charge, mariage, fortune. Exemple d'hommes qui ont les peines qu'ils aiment : servir un malade cher, voyager sur mer, aller au combat. — Que diriez-vous, si l'on vous offroit un état où vous aimeriez tout ce qui arriveroit, où rien n'arriveroit contre amour?

Amour forcé, dira-t-on. — Non, on n'a pas ce qu'on aimeroit; mais on aime librement ce qu'on a : on ne voudroit pas qu'il fût autrement.

3o Facilité de plus en plus en augmentant l'amour. D'où vient le malheur? d'avoir ce qu'on n'aime *pas*. D'où vient le trouble? de deux amours qui se déchirent. Plus *est* grand l'amour, plus *est* forte *la* nourriture; plus *est* grand *le* plaisir, plus *il y a* de paix par plus grande unité au dedans. Exemple de deux hommes, l'un qui aime assez pour servir, l'autre qui n'aime pas assez pour se contraindre. O erreur de craindre *la* perfection! Quoi! *on craint* d'aimer trop ce qu'on a! Quoi! *on craint* trop de ferveur dans la vertu!

4o Espérance d'éternité. Au lieu du désespoir des impies, qui croît avec leur amour-propre, *les* justes ont l'espérance d'un bien infini et éternel; espérance prochaine qui s'avance chaque jour; espérance qui croît par l'accroissement de l'amour.

N'est-ce point un beau songe, une image flatteuse? Quoi? notre unique bien est-il une illusion? Quoi? le christianisme, descendu du ciel sur la terre avec le Fils de Dieu, promis par les prophètes, annoncé par les apôtres, vérifié par tant de miracles, con-

firmé par tant de martyrs, cette religion seule digne de Dieu, cette doctrine visiblement céleste qui a formé tant d'hommes merveilleux sur la terre, n'est-ce qu'un songe? Si le christianisme est vrai, quiconque n'est pas pour Jésus-Christ est contre lui.

Mais, ô mon Dieu, pourquoi me faites-vous dire ces choses, si vous ne les faites pas croire? Non, ils ne me croiront pas. Il faudroit des miracles. Faites-en dans les cœurs : renouvelez les anciennes merveilles; ouvrez les yeux, changez les cœurs, donnez *des* cœurs nouveaux, apprenez ce qu'est amour, etc.

VII.

POUR LE IVe DIMANCHE DE CARÊME.

NÉCESSITÉ DE SERVIR DIEU PAR AMOUR.

Jesus ergo, cùm cognovisset quia venturi essent, ut raperent eum, et facerent eum regem, fugit iterum in montem ipse solus. Joan. VI.

JÉSUS-CHRIST n'est-il pas venu régner? *Tu dicis quia rex sum ego. Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum..... Regnum meum non est ex hoc mundo.... Ejice ancillam et filium ejus.... Non sumus ancillæ filii, sed liberæ, quâ libertate Christus nos liberavit.*

Division. Oui, *nous voulons bien un* règne extérieur *qui fait les esclaves :* non, *nous ne voulons pas un* règne intérieur *qui consiste dans l'amour. — Il ne suffit pas d'être* esclaves par crainte, *il faut être* libres par amour.

O vous qui comptez pour rien *la* crainte sans amour, donnez-moi *des* paroles fortes et douces : flèches perçantes. Persuadez *l'*amour. *Ave*, etc.

Premier point. Insuffisance du règne extérieur *qui fait les esclaves.*

Illusion du démon : fausse idée de l'indépendance de Dieu : vraie servitude d'orgueil *et* de passions : état malheureux.

Distinction entre *la* crainte filiale qui est l'amour de Dieu même, *et la* crainte servile qui est l'amour

de soi-même. Exemple d'épouse infidèle, et d'épouse fidèle. (S. Aug.)

Besoin de crainte servile : *elle sert de* contre-poids aux passions : *Initium sapientiæ timor Domini... Confige timore tuo carnes meas.* Elle diminue les tentations : grâce. (S. Aug.) — *Elle est* commandée, en ce qu'elle a d'innocent : *quo utiliùs concutiuntur.* (Concil. Trid.) *Si non amor justitiæ, timor pœnæ.* (S. Aug.)

Insuffisance de crainte servile. Dieu veut amour, ne prend le change : *Dilige Dominum Deum tuum*, etc.... *Diligentes me diligo.... Qui non diligit, manet in morte.... Nec colitur nisi amando.* — Exemple de maître, ami, etc. — Amour source de crainte : c'est amour suprême de soi : on tremble comme *les* démons.

Indignité de crainte servile. *C'est* l'amour suprême de soi, où l'on tient la place de Dieu. — Ingratitude de ne *pas* rendre amour pour amour. — Disposition de vouloir pécher, si on le pouvoit impunément, d'être fâché de ne le pouvoir pas : haine de ce qui trouble amour. *Invitus facit.... dolet non licere.* — Disposition où l'on craint ce qu'il faut aimer, où l'on aime ce qu'il faut craindre.

Impuissance de *la* crainte servile contre le péché. Amour suprême de soi, idolâtrie : c'est le grand péché.—Amour-propre, foible, aveugle, passionné, incontinent : *Ad ea quæ sunt extra se pellitur a se.* Crainte, passion triste et douloureuse : *Dolet non licere*, etc. *Fuga animi.* — Inégalité. — Exemple d'écolier, de voleur, de tout homme qui pèche.

Malheur de crainte servile. Combat continuel

entre *l*'amour suprême de soi et du mal, et *la* crainte de Dieu et du bien. Passions. Remords de conscience. — Alternative d'anéantissement ou d'enfer. Terre s'enfonce : abîme. Ressource dans *le* désespoir. Sentence prononcée. — Augmentation de malheur par l'augmentation de *la* crainte, dans l'augmentation d'âge, de péché, d'habitude et de foiblesse.

Quoi! *dites-vous*, plus de crainte? — En quel abîme tomberoit-on? Sentimens bas, ressource nécessaire. *La* crainte *est* pour l'amour, comme *l*'aiguille pour *la* soie; mais *elle* ne suffit *pas*.

Quoi, *dites-vous encore*, vous nous désespérez!— Je ne dis rien *de moi-même* : l'Evangile parle, et me juge autant que vous. — Est-ce *vous* désespérer de vous proposer l'amour d'un père infiniment aimable, en qui seul est le bonheur? — Est-ce vous désespérer de vous proposer de changer *les* amertumes *de la* crainte, en douceur d'amour *divin?*

La crainte, *dites-vous enfin*, arrête *suffisamment* le péché. — *Elle* n'arrête *pas* le grand péché, *c'est-à-dire* l'amour-propre; idolâtrie *et* ingratitude monstrueuse. Elle n'arrête *pas* cent autres péchés. — Elle fait vouloir le bien et quitter le mal, comme *le* voleur laisse la bourse, *et* comme *le* loup laisse *la* brebis, *par la crainte du châtiment*. (S. Aug.)

Second point. Avantages du règne intérieur, *qui nous fait libres par amour.*

1° Délivrance d'amour-propre. Chacun a son amour suprême pour un objet qui est son Dieu. L'amour-propre fait le moi mon Dieu : présence

continuelle; rapport de tout. Amour par passion comme d'amoureux : *Erunt seipsos amantes.* — Amour-propre *est* un nécessiteux, insuffisant à soi, *toujours* affamé; que le mensonge ne peut rassasier, qui ne peut accorder ses passions ensemble, qui est incompatible avec les autres amours-propres qui l'environnent. — L'amour-propre empoisonne toute la vie : *Contritio et infelicitas in viis eorum.* — Comparaison d'un homme déraisonnable, qu'on ne peut jamais contenter. — Bonheur de régler l'amour de soi par celui de Dieu.

2° Délivrance de crainte servile. *La* crainte filiale ne laisse aucune autre crainte : (tonnerre gronde, mer élève ses vagues) ôte amour-propre.—*L*'amour de Dieu chasse *la* crainte servile : *Perfecta charitas foras mittit timorem.* Paix, liberté : *Non amabitur in homine nisi Deus.... Nihil in me relinquatur.... Melior cùm obliviscitur*, etc. — Suppositions impies d'homme heureux sans voir Dieu ici-bas, heureux dans le péché impuni, heureux dans le péché ignoré de Dieu : *Peccatum timet charitas, etiamsi sequatur impunitas.* — Exemples de saint Cyprien, saint Martin, saint Ambroise. J'en ai vu.

3° Délivrance de toute crainte. Impossibilité d'avoir tout ce qu'on veut : au moins vouloir tout ce qu'on a. — *Sous le règne de l'amour*, on veut tout ce qu'on fait pour ses devoirs, *et tout ce qu'on* souffre de croix : centuple dès cette vie. — Le paradis est le parfait amour : *Gaudium de veritate.* Plus on aime, plus *le* paradis se forme. — O hommes insensés! *Regnum Dei intra vos est* : ô joie! ô paix!

C'est là, *dites-vous*, *un* projet flatteur et fabu-

leux. — Quoi! *la* religion *n'est qu'une* fable? Elle n'est que là. Tenez, lisez. — *La* pratique *est* contraire, parce qu'on prend *la* religion de travers. — — *Gustate et videte* : venez, essayez la voie de l'amour.

Je n'ai point l'amour, *dites-vous*, et j'ai *la* crainte. — Vous n'avez guère plus *la* crainte que l'amour. Vous cherchez à dissiper la crainte. Vous ne craignez *pas* quand vous êtes en amusemens. — Comment sentiriez-vous l'amour, vous qui ne le désirez même pas? Vous ne voudriez pas même l'avoir, si Dieu venoit vous l'offrir.

Cette morale, *dites-vous encore*, m'afflige et me trouble. — O plût à Dieu que *votre* tristesse fût salutaire! *Memorare lacrymarum tuarum, ut gaudio implearis.* — Tout le reste est bon, mais ne va pas à la source du mal. — L'amour réunit *la* douceur et *la* perfection. *Ama, et fac quod vis.*

O amour, faites-vous aimer : ô feu céleste, embrasez la terre. Voyez l'amour-propre : que ne fait-il pas? On est malheureux en ce monde : on se dévoue à l'être dans l'autre. On commence l'enfer *ici-bas*. On fait des péchés énormes. O amour! quand ferez-vous que les hommes veuillent être bons, libres et heureux, etc.

VIII.

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

SUR LA COMMUNION.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?
Joan. VIII. 46.

Il faut se hâter de parler sur *la* communion; *les* fidèles ont besoin d'être réveillés.

Division. Si je vous dis la vérité sur l'importance de *la* communion pascale, pourquoi ne me croyez-vous pas sur *la* préparation?

O vérité! ô parole! si jamais, etc. Vous savez que je ne veux rien pour moi, rien que pour votre gloire et pour leur salut. *Ave*, etc.

Premier point: Je vous dis *la* vérité *sur l'importance de la communion.*

1° Sur la présence réelle. La croyez-vous? Interrogez votre foi. *Putasne*, etc. On n'ose contredire *cette vérité*: on ne la croit *pas*. Comparaison *de cette vérité* avec *les* vérités de géométrie. — Supposition de Chinois qui verroit messe. Supposition de Protestant qui verroit la communion: *non dijudicans corpus Domini.* Supposition de Jésus-Christ dans une ville à trente lieues d'ici. Supposition de *la* manne dans un désert.

2° Sur l'*Eucharistie considérée comme* pain de vie.

Comparaison de *Jésus-Christ avec un* homme qui donne *un* pain *matériel.* Exemple de Jésus-Christ

qui fait des miracles. Comparaison *d'un* homme qui donneroit *un* remède. Comparaison d'un homme qui rendroit immortel.—Froideur, lâcheté, dégoût, fuite.

3o Sur l'*Eucharistie considérée comme* pain quotidien. Renouvellement de nourriture *nécessaire* pour l'esprit comme pour *le* corps. —Tentations journalières *nécessitent* pain quotidien.— Défaillance sans aliment : exemple du jeûne.— Nécessité de croître : pélerinage.—Temps de persécution : pleines corbeilles : communion des propres mains des fidèles. (S. Basile.) Usage ancien de *la* communion quotidienne en beaucoup de lieux : plusieurs fois la semaine ailleurs: quatre fois la semaine. (S. Basile.)— Punition selon *les* canons apostoliques, *pour ceux qui s'en éloignent.*

4o Sur *la* communion pascale. Temps fixé au moins pour commencer: autrement excommunication volontaire, pire que forcée.—Scandale.—Causes de refuser *le* pain de vie.—Etat de privation au milieu de périls : *c'est s'exposer à* mourir de faim.

5o Sur *le* danger de sacrilége. *Reus erit corporis et sanguinis Domini..... Judicium sibi manducat et bibit.*—Baiser de Judas pour trahir *son maître. Amice, ad quid venisti ?*—Effet du sacrilége : *per buccellam intravit Satanas.* Epreuve: *probet seipsum* : vie d'amour. — Qui est-ce qui communiera ainsi? *Et dormiunt multi.*

6o Sur l'inconvénient des deux extrémités : mourir empoisonné, mourir de faim. —*Il faut* joindre nourriture *et* digestion.—Faire dépendre, non *la* communion de *la* vie, mais *la* vie de *la* communion. Si je vous dis *la* vérité, etc.

Ma vie ne convient *pas, dites-vous, à une communion fréquente.* — Donc il faut changer *de* vie : la fréquente communion règle *la* bienséance des mœurs.

Je n'ai pas *le* temps, *de communier souvent.* — Pourquoi n'en avez-vous pas *le temps ?* — *Compelle intrare.*

Je suis dégoûté. — Malade en dégoût de la nourriture, état terrible. — Que fait-on alors? On purge, on use de régime.

Second point. Pourquoi ne me croyez-vous pas *sur la préparation?*

1° Sur *la préparation à la* confession. Choix de directeur. Plan de vie. Examen du passé. Disposition essentielle. Incorporation : *Vivo ego*, etc.

2° Sur *la préparation à la* communion, comme première, comme quotidienne, comme dernière. Combien mourront *après la communion pascale ?*

Supposition d'homme nourri de manne. — Supposition d'homme nourri de pain miraculeux de Jésus-Christ. — Supposition d'homme nourri d'Eucharistie avec Jésus-Christ visible. — Etat des saints en paradis : *Sicut in cœlo et in terra. Péchés de* fragilité dont on frappe sa poitrine. Péchés quotidiens, paille, feu d'amour. — Fruit d'une bonne communion.

J'y penserai dans douze jours, *dites-vous.* — La première affaire est mise la dernière. Retardement et précipitation.

Je ne veux pas aller trop loin, *dites-vous encore.* — Vous n'irez nulle part : vous tromperez l'Eglise, comme *les* autres années.

Je satisferai au précepte, *dites-vous.*—Oui, pour éviter l'excommunication, et sauver la terre sainte; non, pour vous nourrir et *vous* soutenir en tentation.

O sacrement d'amour! personne ne veut aimer : O Jésus! quel mépris ! O amour ! faites-vous aimer: ne cachez pas vos grâces : faites-les éclater *pour l'édification commune*, etc.

IX.

POUR LE MÊME DIMANCHE.

SUR LA CONFESSION.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?
Joan. VIII. 46.

Je vous ai fait plusieurs fois ce raisonnement au nom de Jésus-Christ, comme il le faisoit aux Juifs, pour vous prouver la vérité de la religion toute entière. Aujourd'hui, pressé par le temps, je me borne à le faire pour la communion pascale. Si je vous dis la vérité pour vos pâques, pourquoi ne me croyez-vous pas?

Division. Si je vous dis la vérité pour *la* préparation à *la* confession; si je vous dis la vérité pour l'exécution de *la* confession, pourquoi ne me croyez-vous pas.

O vous qui avez établi *dans le sacrement de pénitence une* fontaine d'eau vive! ô vous qui nous invitez *à nous y plonger!* donnez à moi *des* paroles, à eux *des* sentimens, etc. *Ave*, etc.

Premier point. Vérité sur *la* préparation *à la confession.*

1° Diligence. Nécessité de s'instruire, de prier, de former *un* plan *de vie*, de s'éprouver. — Comparaison de voyage, de mariage, d'achat de charge. — Faute de préparation *prompte*, on se confesse à l'extrémité, tout est encore à commencer.

2° Choix de confesseur non rigoureux : *celui qui*

est trop rigoureux gêne pour actions extérieures, ne donne à proportion de ce qu'il demande, ne mène *pas* à la vraie perfection intérieure. Pharisaïsme.

Confesseur non relâché. *Ceux qui le sont trop mettent des* coussins sous les coudes : veulent élargir *la* voie étroite : je maudirai vos bénédictions, *dit le Seigneur.* — A quoi sert leur absolution? — O si j'en connoissois, etc!

Milieu, qui est d'attendre *patiemment* sans autoriser *le pécheur,* de tolérer *certaines* imperfections, *sans cesser d'être* ferme pour le fond, de gagner *le* dehors par le dedans. *Un sage confesseur* inspire non *la* crainte, mais *l'*amour.

Confesseur supérieur à vous, qui vous mène, que vous ne meniez *pas;* qui vous décide sans l'être par vous; qui se charge *de vous* par pure charité. Choisissez-*le* entre mille : *le* meilleur n'est *pas* trop bon.

Choisissez-*le* après prières : foi; (S. Thomas.) homme en terre inconnue. *Choisissez-le* sur réputation publique, après essai de consultation, tel que vous le désirez pour *le moment de la* mort, *et que vous le* craignez pour *le règlement de votre* vie.

3o Examen *de la conscience.* Crainte de n'être *pas* assez connu, *et* de ne savoir se faire connoître : *crainte de l'*illusion. *Si tu te accusas, conjungeris Deo.* (S. Aug.)

Confession ou revue générale. Péchés d'état : ignorance; foiblesse, contre puissances, amis, etc. : dépense excessive. — Péchés d'omission : perte de temps, fautes négligées, enfans sans éducation. — Péché favori, qu'on ne veut voir ni laisser toucher. — Péché unique et total : idolâtrie de soi, nul amour

de

de Dieu : vie entière, un seul péché : *Ama, et fac quod vis.*

4° Plan de vie. Nouvel homme, vie nouvelle : vous dites : Si j'étois dévôt, je ferois, etc. Représentez-vous *un* homme ressuscité. — Précautions contre *le* torrent du monde : erreurs, amours, terreurs *du monde. Précautions* contre soi-même : trahison perpétuelle. — Exemples : projet de voyage, de mariage, de déménagement.

5° Epreuve. Plan flatteur sans pratique. —*La* discipline *de l'Eglise* n'exclut *pas* l'épreuve. Degrés de pénitence dans l'antiquité. — Vous voulez qu'on se fie à vous, vous qui ne devez vous y fier. Quoi, vous ne pouvez vous résoudre à commencer huit jours ce que vous promettez de faire toute la vie ?

Second point. Vérité sur l'exécution *ou les qualités* de *la* confession.

1° Nécessité d'amour *dans le sacrement de pénitence.* Différence de contrition *et* d'attrition. — *Contrition,* amour de Dieu plus que de toute créature, plus que de soi-même. Je l'admets à tout degré : *Qui diligit me, diligetur a Patre meo..... Diligentes me diligo.* — *Attrition :* je ne veux que le concile de Trente. *Cum spe veniæ..... voluntatem peccandi de cætero excludens :* amour suprême d'espérance *est requis.* Amour suprême de charité *est requis,* sinon en commençant, au moins en finissant : *ce n'est que* différence de quart d'heure. — Nécessité de se préparer et de désirer cet amour. Il ne s'agit pas d'un acte formel, mais d'*une* disposition habituelle, comme d'amour pour *un* père et pour soi-même.

2° Qualités de *cet* amour. — Amour *qui renferme la* haine du péché. Tout amour est *la* haine du contraire : exemples. La haine n'est que l'amour qui ne veut perdre *son objet* : exemples. *Oportet ut oderis in te opus tuum, ut ames in te opus Dei.* Amour réparant, *qui* veut corriger son intérieur, réparer le scandale extérieur, s'enraciner dans le bien, montrer satisfaction au bien-aimé. Exemple d'*un* homme qui a offensé son ami : exemples *de* saint Pierre : *flevit amarè.* De saint Paul : *Blasphemus fui.... Continuò non acquievi*, etc. De femme pécheresse : *Ut cognovit*, etc. De saint Augustin : Confessions : défi aux Donatistes. — Amour craintif : craint de déplaire, craint de n'aimer pas *assez*, craint pour l'avenir : trésor en vase d'argile : exemples d'un malade pour rechute, d'un marchand sur précautions, d'un homme qui porte un *grand* trésor. — Amour jaloux : il veut le contentement de l'époux, pour l'époux : *il se* tourne contre soi pour se punir : *il* croiroit dérober toute affection qui n'iroit droit *au bien-aimé.*

3° Soutien par l'amour. On ne fait que ce qu'on aime le mieux faire : *Secundùm id operemur necesse est*, etc. (S. August.) On nourrit cet amour par l'oraison : il croît : paradis qui se forme. On prend plaisir à écarter tout ce qui affoibliroit l'amour : Tertullien, *de Spect.*

Mais, *dites-vous*, vous demandez trop. — Quoi? trop : amour, bonne foi.

Vous *nous* jetez en désespoir. — Quoi de moins désespérant que *la* consolation d'aimer?

Vous dites qu'on se confesse, *et* vous en éloignez. — Oui, *j'éloigne* de confession sacrilége : je presse

pour bonne confession : voulez-vous toujours *faire de ces* confessions où l'on se joue de Dieu?

O Seigneur! je vous demande un cœur contrit et humilié. Pour toute pénitence, qu'ils viennent, non pressés par le temps, mais touchés *de votre grâce*. Je tremble pour pénitens, et pour confesseurs : tout vient, rien ne change. O Dieu! combien qui ne verront, etc. O si je pouvois, je ferois comme saint Ambroise.

X.

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

SUR LA COMMUNION.

Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.
Matth. XXI. 5.

L'ENTRÉE triomphante *de Jésus-Christ dans Jérusalem est la* figure de *la* communion pascale : *Hosanna*, etc. Je suis chargé de dire à la fille de Sion : *Ecce rex tuus*, etc. Mais le dirai-je ? combien qui en abuseront !

Division. Conditions de *la* bonne communion, nécessité de *la* communion. *Deux écueils à* éviter : danger de sacrilége, danger d'exclusion volontaire.

O Roi plein de douceur, venez, parlez à *la* fille de Sion. Charmez, attendrissez, faites aimer : il n'y a que l'amour qui fasse bien communier : *Ave*, etc.

Premier point. Conditions de *la* bonne communion.

1° *Dispositions éloignées.* Bonne confession. — Choix de confesseur tel qu'on voudroit l'avoir à la mort, auquel on se livre de suite.

Examen de conscience : commissions, omissions. *Justus prior est accusator sui... . Si tu te accusas, conjungeris Deo.* (S. Aug.)

Douleur du passé. Contrition, attrition. *Sine magnis nostris fletibus et laboribus, divinâ id exigente justitiâ*, etc...... (S. Greg.) *Laboriosus quidam Baptismus.* — Amour, source de toute joie, et

e toute douleur. *Pœniteat amasse quæ Deus non mat.* Comparaisons.

Amour d'espérance, qui préfère *le* pardon à tout utre bien : *cum spe veniæ;* et qui exclue tout éché : *si voluntatem peccandi excludat.*

Amour de charité. Amour de Dieu plus que de soi, ô que vous l'aimerez alors!) en sorte qu'on ne 'aime que pour Dieu, en sorte qu'on ne s'aime que e son amour, en sorte qu'on l'aime comme on 'aimoit.

Vie nouvelle : *vitæ novæ propositum et inchoatio.* — Oraison pour nourrir *l'*amour qui soutient out. — Vertus de l'Etat, croix à porter, détachement de la vie présente : plus de possession de ce u'on aime, plus que tentation à vaincre, plus que éché inévitable.

2° *Dispositions prochaines pour la* bonne communion.

Honte et crainte de communier : *Domine, non um dignus.* — Impatience de communier : *Unus it dolor hâc escâ privari.* (S. Chrys.) — Docilité our communier, quand *le* directeur pousse. — Communier comme à première communion fervente l'un enfant très-pur, comme devant le faire chaque our, comme viatique à la mort, au moins comme dernières pâques : ô combien, etc.

Mauvaise communion : si on n'a douleur et détestation de tout péché, même péché favori; si on ne désire sa conversion plus que tous les biens d'ici-bas; si on n'a dégradé le moi, pour mettre Dieu en sa place; si on ne commence à vivre de son amour, *et* selon son amour. *Probet autem seipsum,* etc.....

Judas communia, dit saint Augustin : *et post buccellam introivit in eum Satanas..... Amice, ad quid venisti ? osculo Filium hominis tradis ?*

Vous éloignez des sacremens, *dites-vous.* — Vous allez voir le contraire *dans le second point* : personne ne les demande plus que moi. Je veux *seulement que vous ayez envers Dieu la* bonne foi que vous demanderiez dans tous les hommes.

Qui osera communier ? — Tous ceux qui ne voudront trahir *Jésus-Christ*, comme Judas.

Vous exigez trop de perfection, *dites-vous.* — Je ne demande que ce qui est demandé par ceux qu'on accuse de relâchement. Comparez *ce que j'exige* avec l'ancienne discipline *de l'Eglise.*

Second point. Nécessité de *la* communion *fréquente.*

1° Nature *de l'*Eucharistie, pain quotidien. Oraison Dominicale : nous demandons à être perpétuellement avec Jésus-Christ, et à n'être jamais séparés de son corps. (Tertull.) Nous demandons ce pain tous les jours, comme l'aliment du salut, de peur de demeurer loin du salut, (S. Cypr.) *nisi manducaveritis*, etc. Demande du pain quotidien répétée chaque jour. (S. Hilaire.) Si c'est pain quotidien, pourquoi ne le mangez-vous qu'au bout de l'an. (S. Ambr.) Si les péchés ne sont pas tellement grands qu'on juge que le coupable doive être excommunié, il ne doit point se priver du remède quotidien. (S. August.) Vie et santé de l'ame. (Concile de Trente.) — Comparaisons de pain *matériel* ; jeûne.

— Proportion avec *le* travail des tentations. (S. Cyprien.)

2° Pratique de l'ancienne Eglise. Les fidèles persévéroient dans la communion de la fraction du pain... Assidument tous les jours rompant le pain, etc.... (Act. II. 46.) Ceux qui ne communient, privés de la communion à cause du trouble et du scandale. (Can. Ap. x.) — Communion de tous les fidèles présens; puis *les* diacres portent aux absens. (S. Justin.) L'aliment qu'on prend avant tout autre. (Tertullien.) Quiconque ne communie pas est en pénitence, ne doit pas assister aux prières. (S. Chrys.) — Pleines corbeilles en *temps de* persécution. — Enfans communioient avec le vin.

3° Danger de *la* privation de l'Eucharistie.

Persuasion de l'antiquité. De peur que nous qui sommes en Jésus-Christ, et qui recevons tous les jours l'Eucharistie comme l'aliment du salut, ne soyons séparés de ce corps par l'obstacle de quelque délit plus grief..... (S. Cypr.) Recevoir l'Eucharistie par le droit de communion.... (*Id.*) Avec cette pureté, approchez tous les jours : sans elle, jamais. (S. Chrys.)

Raison. Excommunication volontaire *de celui qui s'éloigne de l'Eucharistie.* Que peut faire l'Eglise de plus terrible, *que de vous imposer cette privation?* Peinture *de l'excommunication.* Vous vous excommuniez vous-mêmes. Comparaison du jeûne du corps en carême, *et du jeûne* de l'ame toute l'année.

Je ne suis pas digne, *dites-vous, d'approcher si souvent.* — Obstacle de délit plus grief. (S. Cyprien, *dans le texte déjà cité.*) Péché si grand qu'il faille

excommunier : autrement ne priver du remède quotidien. (S. Aug.) Notre remède est dans le céleste et vénérable sacrement. (S. Ambr.)

Je ne veux communier qu'une fois *par an :* l'Eglise le permet. — L'Eglise veut *au moins une fois*, et gémit du péril *de ceux qui n'en font pas davantage.* — C'est ce qui trouble tout : vous vous imaginez que le mérite consiste, non dans *la* pureté de conscience, mais dans le plus long intervalle *entre les communions.* (S. Cypr.) En vain on offre le sacrifice, si personne n'y participe. (*Id.*) La pâque continue toute l'année. (*Id.*) Qui ne mérite de le manger chaque jour, ne le mérite pas au bout de l'an. (S. Ambr.)

La vie du monde *ne me permet pas une communion si fréquente.* — *La vie du monde* augmente *le* besoin : diminuez *votre* dissipation. Réglez votre vie sur *vos* communions, *et* non *vos* communions sur *votre* vie.

Nulle affection au péché véniel, *disposition trop difficile, dites-vous.* — Posez amour dominant : *il* ne reste qu'affection involontaire et *peu* aperçue. Si *vous* apercevez *cette* affection, sacrifiez-la, et communiez.

O Seigneur! je voudrois qu'il y eût à votre sainte table *un* chérubin armé d'un glaive de feu, pour garder le fruit de vie. Je voudrois que tous vos enfans vinssent s'enivrer du torrent de délices de votre festin. O ne permettez pas que ces pâques, etc. Hélas! combien encore, etc.

XI.

POUR LE JOUR DE PAQUE.

EN QUOI CONSISTE LA VIE NOUVELLE QUE NOUS DEVONS PRENDRE AUJOURD'HUI AVEC JÉSUS-CHRIST.

Quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus. Rom. VI. 4.

La résurrection du corps de Jésus-Christ source et modèle de la résurrection de nos ames. *Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur..... Ad cognoscendum illum, et virtutem resurrectionis ejus,* etc.

Division. On mène *cette vie nouvelle et* immortelle en fuyant le monde par la retraite, en se défiant de soi par la vigilance, en se confiant à Dieu seul par la prière.

O vérité éternelle, vous savez de quel cœur je vous ai annoncée pendant *la sainte* carrière. J'ai tout dit: achevez votre ouvrage. Donnez-*moi des* paroles qui soient *un* glaive, etc. *Ave,* etc.

Premier point. Fuir le monde.

1° A cause de *son* opposition à Dieu. — Babylone opposée à Jérusalem : Babylone fondée sur l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu : Jérusalem fondée sur l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi. *Societas impiorum..... Civitas diaboli.* — Babylone, société de marchands, commerce de plaisirs et d'intérêt, assemblée d'amours-propres jaloux, de passions incompatibles : *son* commerce roule sur *la* fraude :

Erunt seipsos amantes, odientes, odibiles. — *Babylone* jalouse comme Dieu contre tout partage. — *Mihi mundus crucifixus est, etc..... Adulteri, an nescitis., etc... Quem mundus non potest accipere.... Non pro mundo rogo.*

2° A cause de *la* force de ses discours. *Le* langage du monde se prend insensiblement comme l'accent d'*un pays.* — Impression insensible des préjugés de chaque pays. — Langage éblouissant : infamie cachée sous les fleurs. Masque à tout vice. — Discours des bons mêmes ; langage de la foi hors d'usage.

3° A cause de l'autorité de *ses* exemples. Force des mœurs de ceux avec qui on vit, et qu'on estime. Mode pour *les* jugemens et pour *les* mœurs, comme pour *les* habits. Horreur naturelle de *la* singularité : déférence pour le commun consentement.

4° A cause des tentations qu'*on y rencontre nécessairement.* Crainte d'offenser *le monde ;* besoin à remplir : on veut réputation, crédit : on craint contradiction, mépris, persécution. — Ambition de plaire au monde, pour fortune, pour *satisfaire la* vanité *qui* cherche des distinctions.

5° A cause de *la* conformité du monde avec notre cœur. Comparaison d'un traître qui flatte toutes nos passions : comparaison d'*une* place où l'ennemi a *des* intelligences.

Conclusion. Si vous aimez le monde, hâtez-vous de le fuir : *Exite de illa, popule meus.* Si vous ne l'aimez, quel plaisir *pouvez-vous y trouver ?* Combat sans relâche, course sur *le* bord d'un précipice, course contre *un* torrent, respiration d'air empesté.

Irai-je *donc* me cacher au désert, dites-vous ? —

Non : Unusquisque, in qua vocatione vocatus est permaneat. Désert dans votre chambre. — *Le désert consiste pour vous dans le* retranchement de faux amis et d'occupations pernicieuses.

Je *me* dois au monde, *dites-vous encore.* — Rendez-lui davantage *en travaillant* pour *le* bien public, *et* pour *le* soutien de *votre* famille, par *des* voies légitimes.

Je mourrois de tristesse, *dites-vous, si je fuyois le monde.* — Quels ennuis *et* quel désespoir le monde *ne* cause-t-il *pas?* Comparez-*les* avec l'ennui de *la* retraite. Comparez mise et recette pour le monde. — Joie des enfans de Dieu que vous ignorez : *Gustate et videte.*

Second point. Se défier de soi.

1° *A cause de notre* impuissance à tout bien sans *la* grâce. *Sine me nihil potestis facere... Nemo potest dicere, Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto..... Ad singulos actus*, etc. — Nulle grâce sans demande; *la demande* même *est faite* par *la* grâce. — Résistance fréquente à la grâce. — Péchés quotidiens.

2° *Volonté souvent* fausse *et apparente.* A autrui : tout n'est que pour se déguiser. A soi : *Mens sæpe sibi de seipsa mentitur*, etc. A Dieu : *adveniat regnum tuum.*

3° Vanité. Complaisance pour le passé. — Présomption pour l'avenir. Jalousie contre *le* prochain. Dépit de se voir.

Je ne puis, dites-vous, quitter ce moi comme M. (*un manteau.*) — Non, mais vous pouvez vous défier

de ce moi qui vous a trompé si souvent. On est toujours prêt à s'y fier. On en souffre cent fois plus que d'autrui.

Troisième point. Se confier à Dieu seul.

1° Nécessité de l'oraison. L'oraison n'est que *le* désir de Dieu. *Le* désir attire ce bien : le désir est *un* commencement de ce bien. — Qui désire, prie : qui ne désire *pas*, ne prie *pas*. — Sans oraison, *il n'y a* ni pénitence ni persévérance.

2° Fréquence d'oraison. Nécessité de grâce *ad singulos actus*. Ouvrir le cœur *à l'oraison*, comme *à la* respiration : *Oportet semper orare et non deficere... Sine intermissione orate.* — La grâce *est* comme *la* manne : nulle provision : *panem nostrum quotidianum*, etc. — Exemple de saint Antoine et autres anachorètes. — Voir Dieu à travers d'autres objets.

3° Simplicité d'oraison. On y cherche tant de façons qu'on s'en rebute, *et* qu'on la cherche l'ayant. On ne conçoit *pas* la bonté de Dieu. Il ne s'agit ni de voir, ni de sentir, mais de vouloir : être avec Dieu comme avec *un* bon ami. — Oraison produit communion.

Sanabit te; oput est ut sanari velis. Sanat omnino ille quemlibet languidum, sed non sanat invitum. Quid autem te beatius, quàm ut tanquam in manu tua, sic habeas in voluntate sanitatem tuam? (S. Aug. in Ps. CII, n. 6.)

O Seigneur ! oserai-je espérer que votre parole fructifiera dans ma bouche ? O pâques ? ô pâques ! Dirai-je : J'ai délivré mon ame ? non. Et quand je l'aurois délivrée, je ne serois point consolé en ne sauvant point *mon* cher troupeau. Retirez-moi donc, ou montrez-moi votre œuvre, etc.

XII.

POUR LE MÊME JOUR.

SUR LE MÊME SUJET.

Jesum quæritis Nazarenum : surrexit, non est hic; ecce locus ubi posuerunt eum. Marc. XVI. 6.

SORTIE du tombeau : *Christus resurgens*, etc... *In novitate vitæ ambulemus.*

Division: Veillez, priez. — O mes Frères, donnez-moi l'attention de vos oreilles, et livrez votre cœur à Dieu.

Premier point. Veillez.

1° Sur vous. — *A cause de votre* fragilité. D'où vient défiance de soi. Amour de soi. *Quod nolo bonum*, etc... *Infelix ego homo!* Expérience du mal qu'on se fait *par la confiance en soi-même :* exemple d'une mère flatteuse : *hostes animæ... Miserere animæ.* Homme contraire à sa propre raison. Trahison intérieure.

A cause de votre inconstance. Comparaison d'air et de mer. Impuissance de persévérer *sans combattre cette inconstance naturelle.* Ivresse de toutes les passions.

A cause de votre présomption. Qu'importe d'être vaincu par impatience ou par vanité? *Vivo quòd triumphas.*

2° Sur ce qui vous tente sans nécessité. Plus il y a de tentations *nécessaires*, plus il faut retrancher *les* superflues. — Qu'est-ce que tenter Dieu? — *Admen-*

suram permittitur tentatio diaboli..... Tantùm permittitur tentare, quantùm tibi prodest ut exercearis, ut proberis, ut qui te nesciebas a te ipso inveniaris. (S. Aug.) — *Sobrii estote et vigilate... Sed ut sapientes, redimentes tempus*, etc. — Détail de tentations multipliées : homme foible veut juger : homme qui a *le* nécessaire veut *du* superflu : homme vain veut grand monde.

3° Sur ce qui est de devoir. *Tentatio est vita hominis super terram.* Comparaison d'homme qui fait *un* voyage nécessaire. — Vous êtes plus coupable, si vous faites mal ce qui est bon. — *Justus cor suum tradet ad vigilandum diluculo ad Dominum.*

La vigilance, *dites-vous*, est impossible. *Si elle est impossible*, pourquoi Dieu la demande-t-il ? *La* vigilance par amour-propre est-elle impossible ? Dieu donne ce qu'il demande.

Cette vigilance, *dites-vous encore, est trop* épineuse. — Comparaison *d'un* homme qui évite *le* bord d'un précipice, *qui* prend *une* escorte contre *les* voleurs, *qui* évite *un* chemin dangereux. L'amour adoucit *les difficultés.*

Cette vigilance, *dites-vous enfin*, dérangeroit tout. — *Dites plutôt qu'elle* rangeroit tout. Ordre, proportion. *Le* dérangement *ne vient que* des précautions omises.

Second point. Priez.

1° Nécessité de prier. Pourquoi prier ? *C'est que la* religion est dans *la* volonté. *Ma* volonté *est* plus à moi que toute autre chose. Foiblesse de *la* volonté, même en Adam ; bien plus en nous.

Comment naviger sans navire? L'amour *s'obtient* par *la* grâce, *et la* grâce par *la* prière : *Petite et accipietis.* Sans *la* prière, *la* vigilance ne seroit que désespoir.

2° Choix de prière. Prière vocale. Prière pour biens temporels : prière pour biens spirituels en l'autre vie. Prière pour *obtenir l'*amour *et le* détachement.

3° Forme de prière. Méthodes : prières vocales, lectures, présence de Dieu : comment aimer : saint François de Sales. Faites taire l'imagination pour écouter Dieu.

Prétextes qui détournent de l'oraison.

La crainte de l'illusion. Vous craignez l'illusion dans l'amour de Dieu, et non dans l'amour-propre. Vous craignez l'illusion dans la société avec Dieu, et non *dans la société* avec le monde.

La crainte de l'oisiveté. Est-ce temps perdu que de parler à Dieu, *et* d'écouter Dieu sur *nos* devoirs? *Quid hìc statis totâ die otiosi?*

La vie réglée, *dit-on encore*, suffit *sans oraison. Mais la vie* n'est *pas* réglée sans amour *de Dieu.* Comparaison d'homme qui diroit : Il suffit de travailler sans manger.

O vous, qui m'écoutez avec foi! ô vous pour qui nulle parole n'est perdue! ô vous pour qui la parole de Dieu ne s'arrête point à l'oreille, mais entre jusqu'au fond du cœur! ô vous qui craignez moins de mourir mal que de ne vivre pas bien, parce que vous savez que la bonne vie prépare la bonne mort, vivez bien, vivez bien au milieu des méchans.

XIII.

POUR LE DIMANCHE DE QUASIMODO.

SUR LES MOYENS DE PERSÉVÉRER.

Christus resurgens ex mortuis jam non moritur. Rom. xi. 9.

Nous avons tout dit. Que reste-t-il, sinon de vous demander *la* persévérance? Mais peut-on l'espérer?

Division. Je ne demande que trois points. Vouloir de bonne foi, fuir *le* danger, prier pour soutenir *votre* foiblesse.

O Seigneur! donnez-moi la grâce de faire entendre ces trois vérités.

Premier point. Vouloir de bonne foi.

N'y a-t-il qu'à vouloir? Exemples *d'un* marchand pour richesses, *d'un* militaire pour fortune, *d'un* particulier pour mariage avantageux. *Ils veulent sincèrement : disons de même du fond du cœur* : Je veux me sauver.

La volonté est tout en religion. *Non nisi voluntate peccatur. Et cùm sit tam magnum bonum, velle solo opus est, ut habeamus. — Fili, præbe mihi cor tuum. — Vis sanus fieri?*

Mais on n'a souvent pour persévérer qu'une volonté imaginaire. *Mens de seipsa sibi sæpe mentitur.* Nul commencement d'exécution. Nul projet de vie nouvelle. Nulle ouverture à *un* homme de Dieu.

Volonté double. Velléité : exemple de malade *pour* médecine amère, régime; *d'*avare *pour la* dépense;

pense; *de* paresseux *pour le* travail. *Vult et non vult piger. Via pigri quasi sepes spinarum.* — Concours de deux volontés contraires : Je voudrois honneur; mais je veux davantage plaisir.

Il faut une volonté unique. Exemples : avare *ne veut que son* trésor; ambitieux *ne veut que sa* fortune. Amour de soi-même. Comparaison de *volonté pour le* bien *et pour le* mal. *Vouloir se sauver,* quoi qu'il en coûte.

Je ne sens *pas* cette volonté, *dites-vous.* Différence de sentir *et* consentir. Comparaison d'homme qui a deux enfans.

Je ne veux pas, *direz-vous.* Désirez au moins de vouloir : douleur de ne vouloir est volonté. Demandez.

Second point. Fuir *le danger.*

Opposition entre ces deux choses : En guerre, courage *et* force; en piété, défiance de soi; trésor en vase d'argile. Peut-on moins demander que *la* fuite *du danger?* Combien de solitaires au désert, etc. On ne demande que vie réglée.

Pourquoi *tant de* peine à fuir *le danger?* Amour de l'occasion. Jalousie de liberté. Présomption qui mérite chute. Exemple de saint Pierre. *Petrus demonstratus est sibi; quando Domini imminente passione præsumpsit, et veniente ipsâ passione titubavit.* (S. Aug.)

Comparaisons d'homme qui revient de naufrage, d'homme qui revient de combat, d'homme qui a été avec assassin, d'homme qui sort de lieu pestiféré.

Troisième point. Prier.

Bonne volonté vient de la grâce : *Operatur velle. Præparatur voluntas a Domino. Notre* vie *est* d'emprunt, *comme* lumière, respiration. Grâce attachée à *la* prière : *Petite,* etc. Prière composée d'aveu d'impuissance, de désir d'avoir : *Exemple de* mendicité.

J'ai, dites-vous, la volonté d'obtenir *les* vrais biens. Mensonge! vous ne voudriez *pas le* renoncement : vous *faites des* vœux pour santé, procès, etc.; non pour vertus. *Adveniat regnum tuum : fiat voluntas tua : panem nostrum quotidianum,* etc.

Persévérer en prière : *Semper orare, et non deficere. Sine intermissione orate.* Esprit qui prie en nous.

Je veux me sauver, *dites-vous ;* mais *la* prière *est sujette à* illusion. *Lequel est plus à craindre,* ou illusion dans amusemens, ou illusion dans union à Dieu? Si vous ne priez, nulle racine.

Comment prier? *dites-vous encore.* Prière de Jésus-Christ aux apôtres : *Domine, doce nos orare.* Amour aime. Saint François de Sales.

Je n'ai *pas, dites-vous,* le goût de la prière. Malade dégoûté. Pénitence. Facilité, simplicité, liberté.

O maître! apprenez à prier : je mourrois content.

XIV.

SUR LES MARQUES DE LA VOCATION

A L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

Et ad hæc quis tam idoneus?
Mais qui est-ce qui est propre à faire ces choses?
II Cor. II. 16.

SAINT Paul parle de sa fonction, où il est l'odeur de mort à ceux qui meurent, et de vie à ceux qui vivent. Fonction difficile. Il désespère de trouver quelqu'un : *Et ad hæc*, etc. Je cherche; je heurte à la porte de chaque cœur. Hélas! qui sera assez propre, etc.

I. Marques intérieures de vocation :

1° Talent naturel. Esprit droit, net, tête réglée.

Voulez-vous *donc* compter sur *les* dons naturels? *me direz-vous.* Oui : écoutez saint Augustin : Dieu prépare ainsi *les* fondemens *de l'édifice spirituel.*

Voulez-vous rendre *le* sacerdoce impossible? *dir
ez-vous encore.* Voyez *les* fonctions *importantes du sacerdoce* : Instruire *les* ignorans, détromper *le peuple de ses* erreurs en foi, en morale : corriger, consoler, perfectionner.

Troupeau, famille : père, législateur. Comparaison de magistrat. Bon sens de douter.

2° Courage. Plus de martyre : persécution indirecte en paix. Guerre livrée à passions des hommes. *Ecce ego mitto vos sicut agnos inter lupos. Non enim*

subterfugi quominus ,etc. *Nullam requiem habuit caro nostra.*

3° Douceur. C'est un ministère de contradiction : *Argue cum omni importunitate* : d'autant plus de douceur.

Rien ne se fait si vous n'avez *la* confiance : il ne s'agit que de faire aimer Dieu : rendez-le aimable.

Politesse, complaisance, ménagement : *Discite a me quia mitis sum.*

Vous en demandez trop, *direz-vous.* — Ce n'est pas moi ; c'est l'Evangile.

Où en trouvera-t-on *de ce caractère ?* Des pierres *Dieu peut faire* enfans d'Abraham. — A peine douze ? Douze convertiroient le monde comme *les* apôtres.

II. Marques extérieures.

1° Réputation. Que personne n'ait à critiquer, à soupçonner : *Vereatur, nihil habens contradicere.* Que le peuple désire : O si nous l'avions, etc. Que l'Eglise croie avoir besoin de lui, et use de son droit. *Indecenter appetitur*, etc.

2° Conduite pour *les* ordres. Ne *les point* chercher : *Indecenter appetitur : ex præsumptione fit indignus.* Fuir sincèrement : exemples de tant de saints. Abandon à un bon directeur, par lequel l'Eglise décide.

3° Pratique. Demeure dans le séminaire : oraison, recueillement, docilité, réglement, modèle de vie. — Séjour hors du séminaire. Habitude de persévérer.

Perfection de l'ancienne Eglise. Difficulté plus

grande aujourd'hui : impies au dedans : relâchement autorisé : discipline et juridiction abattue. Persécution ranimoit.

Peut-on espérer ? O Seigneur ! suis-je obstacle. Je crois : transportez montagnes.

XV.

SUR LES MOYENS DE CONNOITRE LA VOCATION ET D'Y CORRESPONDRE.

Obsecro itaque vos, ego vinctus in Domino, ut digne ambuletis vocatione quâ vocati estis. Ephes. IV, 1.

Division. Ne soyez prêtres malgré Jésus-Christ, en trompant l'Eglise. Si vous êtes prêtres, soyez prêtres véritables. Pour l'être, demandez de le devenir.

Premier point. Ne soyez prêtres malgré Jésus-Christ.

Marques de vocation. 1° Science. 2° Vertus. 3° Conduite.

Consultez Dieu, *et* un homme de Dieu.

Second point. Si vous êtes prêtres, soyez-le donc.

1° Travail. 2° Courage dans les contradictions. 3° Désintéressement. 4° Aimer jusqu'à faire aimer.

Troisième point. Pour l'être, priez.

1° Besoin de prière : pour soi, pour troupeau, pour intelligence d'Evangile.

2° Nature de *la* prière : commencement d'amour, recherche d'amour, union avec *le* bien-aimé.

3° Manière de prier. Comme on peut. — Désirer *les* biens spirituels. Parler à Dieu, attendre Dieu.

O souverain pasteur! voyez troupeau : voyez pasteur.

XVI.

SUR LA NÉCESSITÉ DE LA CHARITÉ

DANS LES MINISTRES DU SANCTUAIRE.

Quis ergo nos separabit? Rom. VIII. 35.
Charitas Christi urget nos. II Cor. V. 34; et VI. 2.

Division. L'AMOUR-PROPRE rend *le* ministère impossible : l'amour de Dieu rend *le* ministère doux.

Premier point. L'amour - propre rend le ministère impossible.

1° On ne peut aimer *le* ministère. *Quod ampliùs nos delectat secundùm id operemur necesse est.* (S. Aug.) *Amor meus pondus meum.* Combat perpétuel d'amour-*propre* dominant, et de ministère : exemples d'emplois contraires à l'amour-*propre.*

2° On ne peut l'exercer bien. Exemples d'emplois mal exercés qu'on n'aime pas. Détail de sermons, exhortations de mourans, de confessions à entendre, d'oraison à enseigner. L'essentiel du ministère *est la* persuasion.

3° On ne peut acquérir l'autorité *nécessaire.* Mœurs irrégulières par quelque endroit : vie intérieure ne s'imite point : juste défiance des hommes.

4° *Mille difficultés insurmontables à l'amour-propre.* Difficutés de la part des pasteurs. Point de miracles comme *les* apôtres. Point de vie extraordinaire *comme les* prophètes, saint Jean-Baptiste, *les* apôtres. Vie occupée du temporel, ou des formalités.

Difficultés de la part des peuples. Indocilité du troupeau : irréligion secrète. Scandales contre le clergé. — Jalousie entre ministres.

Nature du ministère : *tout* amour de Dieu : *Quidquid patet, quidquid latet*, etc. L'amour-propre ne peut le persuader. Vie propre ne peut inspirer mort à soi.

Je n'ai pas cet amour *de Dieu, dites-vous.* — Ou fuyez le sacerdoce, ou obtenez cet amour.

Je le désire. — Ce n'est *pas* assez. *Tout* Chrétien doit l'avoir déjà. Vous ne le désirez point.

Je l'acquerrai. — Attendez donc à être prêtre. En attendant, vie de prière.

J'ai besoin... — Comparaison de capitaine, de président : j'ai besoin. L'Eglise a besoin de bons ouvriers. *Charitas Christi urget nos.*

Second point. L'amour de Dieu rend le ministère doux.

Le sacerdoce est un ministère de mort, contre lequel tous s'élèvent. L'amour *de Dieu* fait aimer cette mort, et souffrir *les* contradictions.

1° L'amour de Dieu adoucit toute peine. Exemple des guerriers, des marchands, etc. Raison : on ne fait que ce qu'on veut : on souffriroit de ne le faire. Tout le bonheur est de faire ce qu'on aime.

2° L'amour de Dieu veut faire aimer le bien-aimé. (Exemples.) S'allume comme *un* feu : plus il brûle, plus il veut brûler. L'amour peut s'éteindre, mais non se lasser.

3° L'amour de Dieu est *le* renoncement à soi : *le* mépris, *la* douleur, *la* pauvreté, n'attaquent que le moi.

4° L'amour de Dieu *fait acquérir* prudence en conduite, science des dogmes, talent de prêcher.

O prêtre, qui est avec Jésus-Christ, amour sacrificateur et victime d'holocauste : pendant la vie, l'amour est *votre* consolation ; à la mort, *le* commencement de *votre* béatitude.

XVIII.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT CHARLES BORROMÉE.

Sacerdos magnus qui in vita sua suffulsit domum.
Eccli. L. 1.

Division. Vocation, racine de l'arbre. Œuvres, fruits de la vocation.

Premier point. Vocation *prouvée par*,

1º Innocence;
2º Examen *sérieux*, défiance de soi, docilité, indifférence;
3º Désintéressement. Mort de *son* frère Frédéric. Désir de famille. Quatre-vingts mille livres de rente. Honneurs.

Second point. Œuvres.

Sortie de Rome avant *la* mort de *son* oncle.
Travaux pour *le* concile de Trente.
Conciles : six provinciaux, onze diocésains.
Vie dure. — Prédication. — Contradictions. — Peste. — Aumônes : Princip. Doira. Autres : vingt mille écus d'or.

XVIII.

PANÉGYRIQUE

DE SAINTE CATHERINE DE BOLOGNE.

Æmulamini autem charismata meliora, et adhuc excellentiorem viam vobis demonstro. I Cor. XII. 31.

Division. SAINTE Catherine de Bologne a fait ces deux choses : elle a mérité les plus grands dons de grâce : elle a préféré la voie encore plus excellente de la charité.

Premier point. Mérite des dons.

1° A onze ans *elle* se renferme. On ne donne *à Dieu* que vieillesse, langueur, agonie. Pécheurs refusent pénitence : innocence l'embrasse.

2° Souffrance de tentations. Illusion de désespoir. Préparez *votre* ame à *la* tentation. On se prépare à succomber.

3° Cinq ans de peine pour *une* vaine complaisance : faut-il s'en étonner? Exemple de Lucifer. Dieu rigoureux *à l'égard des* grandes ames : à vous lâches, indulgent. Péchés intérieurs, les plus redoutables, les plus négligés.

4° Stabilité dans l'état présent. Inquiétudes, illusions, vains projets. Dégoût, négligence d'état où l'on est. Vraie mort que de mourir à l'inconstance.

5° Oraison au préjudice de sommeil. *Vigilate in oratione.* Acémètes. Saint Antoine. Solitaires.

6° Supériorité. Se dévoue par ordre de Dieu. Vie où rien pour elle. Sacrifice comme martyre.

7° Sept maximes. Pureté. Gloire de Dieu. Oubli de bonnes œuvres passées. Ardeur pour futures. Se défier de soi et de sa pensée. Espérer en Dieu seul. Présence continuelle de Dieu.

C'est ainsi qu'elle mérita les dons de conversions, de révélations, de prophétie. L'Apôtre prescrit aux Corinthiens *une* discipline pour régler *les* dons merveilleux : sainte Thérèse sur ses filles.

Second point. Préférence de charité à dons.

1° Dons ne se méritent que par charité. Régularité de vertus. Pureté d'esprit. — Mortification du cœur. Oraison continuelle. Tentations pénibles.

2° Vertus plus miraculeuses que ces dons. Homme ressuscité. Grain de blé renaît et se multiplie dans la terre. Enfant qui se forme tous les jours. Qui fait, peut refaire. Homme qui s'aime éperdument, se renonce. *Mortui resurgunt* : *pauperes evangelizantur.* Résurrection sera à la fin pour corps : pourquoi aujourd'hui pour ame? Nulle résistance de cadavre. Garde de volonté pécheresse.

3° Etat où l'on se détache des dons miraculeux. *Habemus firmiorem propheticum sermonem.* Maximes du bienheureux Jean de la Croix. Saint Louis, qui ne veut voir miracle. Sainte Catherine de Bologne dit avoir été en illusion.

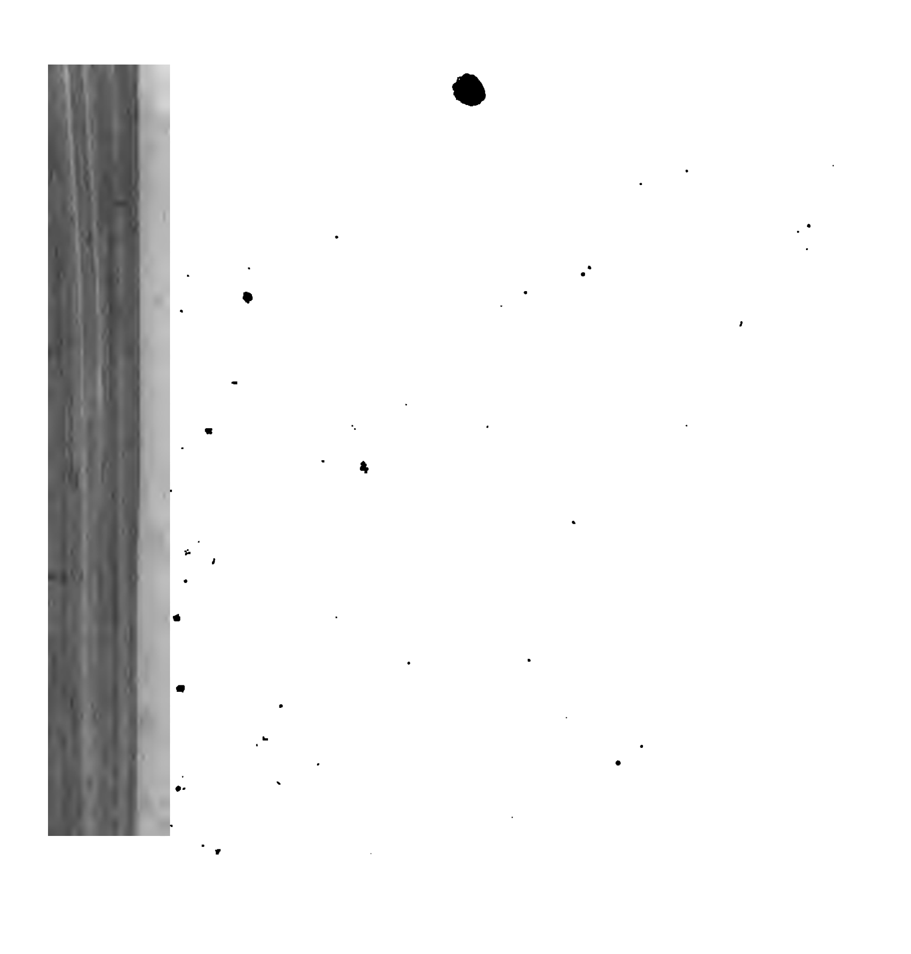
Je ne veux faire miracles, *dites-vous.* C'en seroit un grand, si, etc.

Je crains illusion. — Craignez celle de vie lâche, molle, vaine.

Je me contente de vie commune. Bon, dans les

vertus évangéliques : mais dans tiédeur mondaine, c'est s'égarer.

O filles de Catherine! priez: c'est fonction d'apôtres : priez pour vous-mêmes, priez pour Eglise, priez pour moi. Gardez *le* silence : grande instruction.— Obéissez : nation des justes, obéissance, amour.



LETTRES

SUR DIVERS POINTS

DE SPIRITUALITÉ.

LETTRE

SUR

LA FRÉQUENTE COMMUNION.

Je ne suis nullement surpris, Monsieur, d'apprendre, par la lettre que vous m'avez fait la grâce de m'écrire, que plusieurs personnes sont mal édifiées de vous voir communier presque tous les jours. Ces personnes ne jugent de vos communions, que sur certains préjugés qu'elles tirent de l'ancienne discipline sur la pénitence. Mais il ne s'agit point ici de l'exemple des hommes coupables de péchés mortels, qui étoient dans la nécessité de faire pénitence avant que de communier : le cas dont il s'agit est celui d'un fidèle dont la conscience paroît pure, qui vit régulièrement, qui est sincère, et docile à un directeur expérimenté et ennemi du relâchement. Ce fidèle est foible; mais il se défie de sa foiblesse, et a recours à l'aliment céleste pour se fortifier. Il est imparfait; mais il en gémit, et travaille pour se corriger de ses imperfections. Je dis qu'un bon directeur, auquel il obéit avec simplicité, peut et doit le faire communier presque tous les jours. Voici mes raisons :

I. Les Pères nous enseignent que l'Eucharistie est le pain quotidien que nous demandons dans l'Oraison Dominicale. Jésus-Christ se donne à nous sous l'ap-

parence du pain, qui est l'aliment le plus familier de l'homme, pour nous familiariser avec son corps ressuscité et glorieux. Ainsi, l'institution du sacrement, expliquée par la tradition, nous invite à une communion quotidienne. Les Pères mêmes ont expliqué de l'Eucharistie la parabole où Jésus-Christ représente un roi qui ayant préparé un festin, et sachant les vaines excuses des invités, envoie d'abord *dans les places et dans les rues*, ensuite jusque *dans les chemins et le long des haies*, pour y chercher des hommes qu'on *force d'entrer, afin que sa maison soit remplie* (1).

La pratique suivit d'abord l'esprit de l'institution du sacrement. Les premiers fidèles *persévéroient dans la communion de la fraction du pain..... Ceux qui croyoient.....*, *vivoient tous unis*, et ils alloient ASSIDUMENT TOUS LES JOURS *en union d'esprit au temple*, ROMPANT LE PAIN, *tantôt dans une maison, et tantôt dans une autre* (2). La tradition nous apprend que cette *communion de la fraction du pain* étoit la participation à l'Eucharistie. Ainsi il résulte de cette tradition sur ces paroles, que les fidèles qui vivoient chrétiennement étoient *tous.... assidument tous les jours* nourris du pain sacré, *tantôt dans une maison, et tantôt dans une autre*.

Saint Paul confirme cette vérité : *Quand vous êtes*, dit-il (3), *assemblés, ce n'est plus manger la cène du Seigneur*. Vous voyez que l'assemblée étoit faite pour la cène, et que cet apôtre, en reprochant aux Corinthiens qu'on ne reconnoît plus *la cène du Seigneur* au milieu des indécences qu'ils y commet-

(1) *Luc.* XIV. 23. — (2) *Act.* II, 11. — (3) *I Cor.* XI. 20.

toient, fait entendre que l'assemblée n'avoit plus ce qu'elle devoit avoir, parce que chacun faisoit indécemment la manducation de la cène. Suivant l'institution, expliquée par l'Apôtre, on s'assembloit pour manger *la cène du Seigneur.* Ces deux choses étoient unies.

Il y avoit alors trois choses qu'on ne séparoit point dans ces premiers temps, savoir, la synaxe ou assemblée, le repas mystique, et le repas suivant de charité, qu'on nommoit *agape.* Tous s'assembloient, tous communioient, tous mangeoient ensemble après la communion. Les critiques veulent remonter à l'antiquité; la voilà. Qu'y a-t-il dans le christianisme de plus pur et de plus ancien que les Actes des Apôtres et les Épîtres de saint Paul?

On se récrie que ces premiers Chrétiens étoient des *saints.* J'en conviens. Le terme de *saints* signifie des hommes séparés des pécheurs : en ce sens, tous les justes sont saints, puisqu'ils sont séparés par la grâce sanctifiante de tous les ennemis de Dieu. Mais, sans vouloir égaler les Chrétiens de ces derniers siècles à ceux de l'Eglise naissante, je ne puis m'empêcher de remarquer que les apôtres, qui donnent aux fidèles de leur temps le nom de *saints*, les reprennent en même temps sur beaucoup de défauts, comme la jalousie, les partialités, les dissensions. On voit des ouvriers évangéliques, comme Démas, abandonner le travail du ministère par l'amour du siècle. On n'a qu'à lire saint Cyprien, pour reconnoître que les fidèles, tombés dans un grand relâchement et dans beaucoup de désordres grossiers, avoient besoin que les persécutions réveillassent leur foi.

« Une longue paix, dit ce Père (1), avoit corrompu » la discipline de la tradition; la correction céleste » a relevé la foi abattue, et pour ainsi dire endor- » mie... Chacun s'appliquoit à augmenter son patri- » moine, et oubliant ce que les fidèles avoient fait » du temps des apôtres et qu'ils devroient faire en » tout temps, ne s'attachoient qu'à entasser des ri- » chesses par une avidité insatiable. Il n'y avoit plus » de zèle de religion dans les pasteurs, ni de foi » saine dans les ministres de l'autel, ni de compassion » pour les bonnes œuvres, ni de discipline pour les » bonnes mœurs. Les hommes paroissoient avoir » changé leur barbe, et les femmes se fardoient. On » déguisoit l'ouvrage de Dieu : on peignoit les che- » veux. On usoit d'artifice pour tromper les simples: » on surprenoit ses frères par des tours de mauvaise » foi. On se marioit avec les infidèles, et on prosti- » tuoit aux idolâtres les membres de Jésus-Christ. » On faisoit des sermens téméraires et des parjures : » on méprisoit par arrogance les supérieurs : » on se déchiroit mutuellement par une médisance » empoisonnée. Ils sont dans des animosités impla- » cables. Un grand nombre d'évêques, qui auroient » dû soutenir les peuples par leurs exemples et par » leurs exhortations, ont méprisé le ministère que » Dieu leur confie; ils se sont chargés des emplois » mondains; ils ont abandonné leurs chaires et leurs » troupeaux, pour errer dans les pays étrangers, et » pour y trafiquer dans les foires comme les mar- » chands. On n'a point secouru dans l'Eglise les frères » manquant de pain, parce qu'on vouloit amasser

(1) *De Lapsis*; pag. 182 et seq. ed. Baluz.

» des trésors. On cherchoit des chicanes et des fraudes » pour usurper les biens d'autrui; on s'enrichissoit » par des usures énormes... Aux premières menaces » de l'ennemi, le plus grand nombre des frères a » trahi sa foi. Ils n'ont point été entraînés par le » torrent de la persécution; mais ils se sont renver- » sés eux-mêmes par une chute volontaire. »

On n'a qu'à lire ce que saint Augustin dit pour les catéchumènes, afin de les préparer à voir au nombre des Chrétiens un grand nombre d'hommes très-relâchés. Il va jusqu'à dire qu'il faut être bon pour pouvoir découvrir les bons Chrétiens au dedans de l'Église (1). Enfin il n'est pas permis d'oublier que les fidèles de Corinthe montroient des imperfections grossières jusque dans le festin sacré. De là vient que saint Paul se récrie : *Ce n'est plus manger la cène du Seigneur... Méprisez-vous l'Eglise de Dieu.....? Vous en louerai-je? Non, je ne vous en loue point... C'est pourquoi plusieurs parmi vous sont malades, languissent, et s'endorment* (2). Les justes des premiers siècles, et même ceux qui étoient conduits par les apôtres, n'étoient donc pas exempts d'imperfections. Ils étoient néanmoins *tous assidument tous les jours... rompant le pain*, etc. Nos justes de ces derniers temps peuvent donc à leur exemple être assidus TOUS les JOURS à rompre le pain, pourvu qu'ils soient humbles et dociles pour travailler à se corriger de leurs imperfections.

II. Les canons qu'on a attribués aux apôtres sont sans doute d'une grande antiquité, et contiennent la

(1) *De Catech. rudibus*; n. 49, 55 : tom. VI, pag. 293, 296. — (2) *I Cor.* XI, 20, 22, 30.

discipline commune des premiers temps. Le neuvième canon veut que si un clerc, « après avoir fait » l'oblation (avec les autres), ne communie pas, il » en dise la raison, afin qu'on l'excuse si elle est » bonne; et que s'il ne la dit pas, il soit exclu de » la communion, comme ayant scandalisé le peuple. » Ainsi c'étoit dans ces premiers temps un scandale, qu'un clerc offrît sans communier; et c'est ce qui étoit puni par une privation du sacrement.

Le dixième canon dit que « tous les fidèles qui » entrent dans l'Eglise, qui écoutent les Ecritures, » qui ne continuent pas à demeurer pour l'oraison, » et qui ne communient pas, soient privés de la » communion, (c'est-à-dire, excommuniés) parce » qu'ils causent du trouble (ou scandale) dans » l'Eglise. »

Ainsi, vous le voyez, le scandale de voir un clerc ou un fidèle assister à l'oblation sans y participer, étoit si grand, qu'on excommunioit l'un et l'autre. On peut juger par là combien il étoit rare et extraordinaire que quelque fidèle assistât aux divins mystères sans communier, et qu'en ce cas il devoit lever le scandale, en expliquant les raisons qui l'éloignoient de la communion.

III. Si on veut suivre l'antiquité, on doit au moins écouter saint Justin martyr, et presque contemporain des apôtres. « Après que celui qui préside, » dit-il (1), a achevé l'action de grâces, et que tout » le peuple s'est uni à lui avec joie pour confirmer » par ses prières tout ce qui a été fait, ceux qui sont » nommés par nous diacres et ministres, distribuent

(1) *Apol.* 1, n. 65 et seq. pag. 83.

» à chacun de ceux qui sont présens, le pain, le » vin et l'eau, qui ont servi de matière à l'action de » grâces, afin que chacun y participe. Nous don- » nons à cet aliment le nom d'Eucharistie, et il n'est » permis à aucun autre d'y participer... Nous ne » prenons point ceci comme un pain et comme un » breuvage ordinaire. Mais, comme Jésus notre Sei- » gneur, devenu chair par la parole de Dieu, a pris » pour l'amour de nous la chair et le sang (de l'hu- » manité), de même nous avons appris que cet ali- » ment sur lequel se font les actions de grâces par » les prières du Verbe, pour nourrir par voie de » changement notre sang et notre chair, est la chair » et le sang de ce Jésus incarné... Le jour qu'on » nomme du soleil, tous ceux qui sont dans les villes » ou à la campagne, s'assemblent dans un même » lieu..... Nous nous levons tous en commun pour » prier. Les prières étant finies, on offre le pain, le vin » et l'eau.... LA DISTRIBUTION ET LA COMMUNICATION » des choses qui ont servi de matière à l'action de » grâces SE FONT A CHACUN DE CEUX QUI SONT PRÉSENS; » PUIS ON LES ENVOIE AUX ABSENS PAR LES DIACRES. »

Il est essentiel d'observer que, suivant cette fidèle description, non-seulement on distribuoit l'Eucharistie *à un chacun* des fidèles qui étoient *présens;* mais encore on *l'envoyoit aux absens par les diacres*. Tant on étoit alors éloigné de croire qu'aucun des fidèles présens dût en être privé, ni même que les absens, qui n'avoient pas été libres de venir, dussent souffrir au jour d'assemblée une si rude et si dangereuse privation. Il est vrai que saint Justin ne marque *pour l'ordinaire* le jour d'assemblée qu'au

jour du soleil, c'est-à-dire le dimanche. Mais outre qu'en ces temps-là les Chrétiens, souvent persécutés, n'etoient pas libres de s'assembler tous les jours, de plus, nous verrons tout-à-l'heure, dans Tertullien, qu'après avoir reçu l'Eucharistie des mains des ministres au jour d'assemblée, chacun, gardant chez soi le pain sacré, faisoit à jeun sa communion secrète.

IV. Tertullien expliquant ces paroles, *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*, dit qu'il s'agit « du corps de Jésus-Christ qui est reconnu dans le » pain, et qu'ainsi, en demandant le pain quotidien, » nous demandons à être perpétuellement avec Jésus-» Christ, et à n'être jamais séparés de son corps (1). » Voilà la demande, pour chaque jour, de l'Eucharistie, qui est le pain de ce jour-là.

D'ailleurs Tertullien avertissant sa femme de ne se remarier pas avec un Païen, en cas qu'il vînt à mourir, lui disoit : « Plus vous prendrez de soin pour » vous cacher, plus vous serez suspecte, et en danger » d'être surprise par la curiosité païenne. Serez-» vous cachée quand vous ferez le signe (de la croix) » sur votre lit, sur votre corps,... quand vous vous » lèverez la nuit pour prier? Ne paroîtrez-vous point » faire quelque action magique? Votre époux ne » saura-t-il point qu'est-ce que vous mangez en se-» cret avant tout aliment? et s'il sait que c'est du » pain, ne croira-t-il pas que c'est celui dont on » parle (2)? » Vous voyez qu'il ne s'agit pas d'une action rare, que cette femme pût facilement cacher

(1) *De Orat.* cap. vi : pag. 131, 132.—(2) *Ad Uxor.* lib. ii, cap. v : pag. 169.

à un mari païen, mais, au contraire, d'une communion à peu près fréquente comme l'action de faire le signe de la croix en se couchant, ou de se lever la nuit pour prier. Il s'agit du pain que cette femme devoit prendre chaque jour, avant tous les autres alimens qu'elle ne manquoit aucun jour de prendre. Telle étoit la communion secrète et domestique, lors même qu'on n'étoit pas libre d'aller en un lieu d'assemblée. Ce père ajoute que, quand une femme chrétienne n'a point épousé un Païen, elle participe *aux sacrifices sans scrupule*, et qu'elle a *une exactitude quotidienne sans empêchement; diligentia quotidiana* (1). Le terme de *quotidienne* tombe sur la participation *aux sacrifices*. Voilà une communion quotidienne que ce Père suppose même dans une femme très-éloignée de la perfection, puisqu'il suppose qu'elle a fait la faute de se remarier avec un idolâtre.

Ailleurs il suppose que chacun communioit *aux jours de station* (2). Ailleurs il dit : « Nous recevons » le sacrement de l'Eucharistie, même au temps du » repas, lequel est ordonné à tous par le Seigneur; » et nous ne le recevons dans nos assemblées mêmes, » qui se font avant le jour, que de la main de ceux » qui président (3). » Vous voyez que la communion étoit générale, comme les repas nommés *agapes*, qui étoient pour tous les fidèles, excepté ceux qui faisoient pénitence.

V. Saint Cyprien n'a pas manqué de suivre la tradition de Tertullien. « Nous demandons, dit-il (4),

(1) *Ad Uxor.* cap. VIII: p. 172.—(2) *De Orat.* cap. XIV: p. 135.— (3) *De Corona*, cap. III: pag. 102.—(4) *De Orat. Dom.* p. 209, 210.

» que ce pain nous soit donné TOUS LES JOURS, de » peur que nous qui sommes en Jésus-Christ, et QUI » RECEVONS TOUS LES JOURS L'EUCHARISTIE comme l'a- » liment de salut, ne soyons séparés de ce corps par » l'obstacle de quelque délit plus grief, qui, nous » tenant privés et exclus de la communion, nous » prive du pain céleste..... Quand Jésus-Christ dit » donc que *celui qui mangera de son pain vivra* » *éternellement*, il est manifeste que, comme ceux » qui atteignent à son corps, et qui reçoivent l'Eu- » charistie par le droit de communion, sont vivans, » il faut craindre et prier, de peur que quelqu'un » étant privé et séparé du corps de Jésus-Christ, ne » demeure loin du salut. Jésus-Christ nous menaçant » par ces paroles, *Si vous ne mangez la chair du Fils* » *de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'au-* » *rez point la vie en vous ;* voilà pourquoi nous de- » mandons qu'on nous donne tous les jours notre » pain, c'est-à-dire Jésus-Christ. »

1° Ces paroles sont formelles, et ne laissent rien à désirer : *Nous demandons..... et recevons tous les jours l'Eucharistie.* La réception étoit quotidienne comme la demande. Ceux qui n'étoient pas dignes de communier, à cause de quelque péché mortel dont ils se sentoient coupables, n'auroient pas osé demander le pain quotidien avec les justes dans la célébration des mystères.

2° Nul fidèle n'étoit privé de la communion au jour d'assemblée, à moins qu'il ne fût tombé *dans quelque délit plus grief : intercedente aliquo graviore delicto.* Sans doute les fautes vénielles, que la simple récitation de l'Oraison Dominicale peut

effacer, selon saint Augustin ; ces fautes légères que les apôtres mêmes, instruits par Jésus-Christ, confessoient tous les jours en récitant cette Oraison, ne sauroient jamais être confondues avec un *délit plus grief*, qui excluoit de la communion. Le terme comparatif de *plus grief* désigne avec évidence des péchés *plus griefs* que ces fautes vénielles et quotidiennes, sans lesquelles les parfaits mêmes ne demeurent pas long-temps dans cette vie de fragilité et de tentation.

3° Saint Cyprien assure que tous ceux qui ne sont pas coupables *d'un délit grief... reçoivent l'Eucharistie par le droit de communion* acquis à tout fidèle exempt de ce délit.

4° Ce Père regarde la privation de la communion quotidienne comme une rigoureuse punition, et comme un grand péril, parce que celui qui est privé de l'Eucharistie est *séparé du corps de Jésus-Christ, et demeure loin du salut*, suivant ces paroles menaçantes : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme,... vous n'aurez point la vie en vous.*

5° Il ne s'agit point du cas extraordinaire d'une violente persécution, où l'Eglise permettoit à chacun d'emporter avec des corbeilles l'Eucharistie dans sa maison (1), et où elle vouloit que chacun fût muni du sang de Jésus-Christ, pour avoir la force de répandre le sien dans le martyre. Il s'agit de la règle générale, pour les temps même les plus paisibles, où tous les fidèles, qui n'avoient commis *aucun délit plus grief,... recevoient l'Eucharistie... par le droit de communion.*

VI. L'Eglise d'Orient pensoit comme celle d'A-

(1) *De Lapsis* : pag. 189.

frique. « Je vois, dit saint Chrysostôme (1), beau-
» coup de fidèles qui participent au corps de Jésus-Christ d'une façon indiscrète et téméraire, plutôt » par coutume et pour satisfaire à la formalité, que » par réflexion et avec les sentimens qu'ils devroient » avoir. Je communierai, dit un fidèle, si le temps » de Carême arrive, ou bien si l'Epiphanie vient. » Cet homme communie en quelque état qu'il soit. » Ce n'est pourtant ni l'Epiphanie ni le Carême qui » rend les fidèles dignes d'approcher de ce sacrement, » mais la sincérité et la pureté de conscience. Avec » cette pureté, APPROCHEZ-VOUS-EN TOUJOURS; *et sans* » elle, jamais. »

Remarquez que ce Père n'admet aucun milieu entre ces deux termes *toujours* et *jamais*. Si votre conscience est impure, ne vous approchez *jamais* de l'Eucharistie. Si, au contraire, votre conscience est purifiée, *approchez-vous-en toujours*. Il n'y met aucun milieu ni restriction. Mais continuons à l'écouter.

« Je remarque, dit-il encore, beaucoup d'irrégu-» larité en ce point. Dans les autres temps vous n'ap-» prochez point de la sainte table, quoiqu'il arrive » souvent que vous soyez purs; mais à Pâque vous » communiez, quoique vous soyez tombé dans le » péché. O habitude! ô présomption! En vain on » offre le sacrifice quotidien; en vain nous sommes » à l'autel, puisque personne n'y participe. Je parle » ainsi, non-seulement afin que vous y participiez, » mais encore afin que vous vous en rendiez digne. » Vous n'êtes pas digne, dites-vous, du sacrifice et

(1) *In Ep. ad Eph.* c. 1, hom. III, n. 4 : tom. XI, pag. 21.

» de la communion : vous ne l'êtes donc pas aussi de
» la prière. Vous entendez le ministre qui est de-
» bout, et qui crie : Vous tous, qui êtes en péni-
» tence, retirez-vous d'ici. TOUS CEUX QUI NE COMMU-
» NIENT PAS SONT EN PÉNITENCE. Si vous êtes du nombre
» de ceux qui sont en pénitence, vous ne devez pas
» communier; car QUICONQUE NE COMMUNIE PAS EST
» EN PÉNITENCE. Pourquoi donc le ministre crie-t-il :
» Vous qui ne pouvez pas prier, retirez-vous d'ici ?
» Quoi donc! vous demeurez impudemment! Mais
» VOUS N'ÊTES PAS, DITES-VOUS, DU NOMBRE DES PÉNI-
» TENS. QUOI! VOUS ÊTES DU NOMBRE DE CEUX QUI
» PEUVENT COMMUNIER, ET VOUS NE VOUS EN SOUCIEZ
» PAS! VOUS CROYEZ QUE CE N'EST RIEN; mais pensez-y,
» je vous en conjure. C'est la table du Roi céleste; les
» anges la servent; le Roi même y est présent : et vous
» vous y tenez debout en bâillant! Vos habits sont
» sales, et vous ne vous en mettez point en peine!
» MAIS ILS SONT PROPRES, DITES-VOUS : HÉ BIEN! MET-
» TEZ-VOUS DONC A CETTE TABLE, ET COMMUNIEZ. Le Roi
» vient chaque jour pour voir ceux qui sont à sa
» table, et pour leur parler à tous; et maintenant il
» vous dit dans votre conscience : Pourquoi êtes-
» vous là debout, sans avoir la robe nuptiale? Il ne
» dit point : Pourquoi êtes-vous à ma table? Mais
» avant que vous vous y mettiez, et que vous entriez,
» il dit qu'un tel en est indigne. Car il ne dit pas :
» Pourquoi vous êtes-vous mis à table? mais il dit :
» Pourquoi êtes-vous entré? Voilà donc ce qu'il dit
» maintenant à nous tous, si nous sommes présens
» avec indécence et sans pudeur. Car QUICONQUE NE
» PARTICIPE POINT AUX MYSTÈRES Y ASSISTE AVEC IM-

» INNOCENCE ET PÉNITENCE. C'est pourquoi on fait sortir » les premiers ceux qui sont pécheurs; de même que, » quand un maître est à table, il ne faut pas qu'au» cun de ses domestiques qui l'ait offensé soit pré» sent, et qu'on les fait retirer bien loin. Ainsi, quand » on offre ici le sacrifice; quand on sacrifie Jésus» Christ, qui est la victime du Seigneur; quand vous » entendez ces paroles : PRIONS TOUS ENSEMBLE: » quand vous voyez tirer les rideaux qui sont devant » les portes, alors croyez que le ciel est transporté » sur la terre, et que les anges y descendent. De » même donc qu'aucun de ceux qui ne sont pas ini» tiés aux mystères ne doit y assister, il faut en ex» clure aussi tous ceux qui sont initiés, mais pé» cheurs. Dites-moi, qu'est-ce que vous penseriez si » quelqu'un, étant invité à un festin, lavoit ses mains, » se mettoit à table, se préparoit au repas, et ensuite » ne mangeoit point? N'offenseroit-il pas celui qui » l'auroit invité? N'auroit-il pas mieux valu qu'il eût » été absent? Quoi! vous avez assisté au festin; vous » avez chanté l'hymne; vous vous êtes mis au rang » des dignes, en ne vous retirant pas avec les indi» gnes : pourquoi êtes-vous demeuré sans commu» nier? Je suis indigne, me répondra quelqu'un. Hé » bien, vous êtes donc indigne aussi de la société des » prières. »

Je n'ai garde d'entrer ici dans la question qu'on peut faire à l'égard des pécheurs qui n'étoient coupables que de péchés secrets, quoiqu'ils fussent mortels. Nous n'avons besoin de prendre ici le terme de pénitence que dans un sens général, sans le déterminer ni à la pénitence publique ni à la secrète. Il nous

suffit de voir que saint Chrysostôme n'admet aucun milieu entre l'état des pénitens qui ont perdu la justice, et celui des justes qui communient en chaque jour d'assemblée. En vain certains hommes, se croyant purifiés et justes, ne font point pénitence comme les pécheurs, et néanmoins s'abstiennent de communier, ne se croyant pas assez parfaits : ce milieu est très-dangereux pour l'homme qui veut y demeurer, et il est injurieux au sacrement. En vain certaines personnes croient honorer le sacrement en se privant par respect de le recevoir souvent ; saint Chrysostôme les réfute et les condamne par ces paroles : Vous dites que vos « habits sont propres. Hé bien, mettez-vous » donc à cette table, et communiez..... Quiconque » ne participe point aux mystères, y assiste impudem- » ment et avec témérité..... Tous ceux qui ne com- » munient pas sont en pénitence..... Mais vous n'êtes » pas, dites-vous, du nombre des pénitens. Quoi ! » vous êtes du nombre de ceux qui peuvent commu- » nier, et vous ne vous en souciez pas !.... Dites-moi, » qu'est-ce que vous penseriez si quelqu'un, étant » invité à un festin, lavoit ses mains, se mettoit à » table, se préparoit au repas, et ensuite ne mangeoit » point ? N'offenseroit-il pas celui qui l'auroit invité ? » N'auroit-il pas mieux valu qu'il eût été absent ? » Quoi ! vous avez assisté au festin ; vous avez chanté » l'hymne ; vous vous êtes mis au rang des dignes, » en ne vous retirant pas avec les indignes : pour- » quoi êtes-vous demeuré sans communier ? » En un mot, selon ce Père, il faut, ou faire pénitence avec les pécheurs, ou communier avec les justes. Loin d'honorer le sacrement en se privant de le recevoir,

on offense Jésus-Christ, qui nous invite à son festin, en n'y mangeant pas. La vraie manière d'honorer le pain quotidien est de le manger dignement chaque jour. Mais écoutons encore ce Père.

« *Beaucoup* de fidèles, dit-il (1) rapportant les » paroles de l'Apôtre, *sont foibles et languissans;* » *beaucoup* d'entr'eux *s'endorment.* Et comment, di- » rez-vous, ces maux nous arrivent-ils, puisque nous » ne recevons ce sacrement qu'une fois l'année ? Et » c'est ce qui trouble tout; car vous vous imaginez » que le mérite consiste, non dans la pureté de con- » science, mais dans le plus long intervalle de temps » d'une communion à l'autre. VOUS REGARDEZ COMME » LE PLUS GRAND RESPECT ET LE PLUS GRAND HONNEUR » POUR LE SACREMENT, DE NE VOUS APPROCHER PAS SOU- » VENT DE CETTE TABLE CÉLESTE. Ignorez-vous que vous » vous livrez au supplice éternel en communiant in- » dignement, quand même vous ne le feriez qu'une » seule fois; et qu'au contraire vous faites votre salut » en communiant dignement, quoique vos commu- » nions soient fréquentes? LA TÉMÉRITÉ NE CONSISTE » PAS A APPROCHER TROP SOUVENT DE LA TABLE DU SEI- » GNEUR, mais à en approcher indignement, quand » même ce ne seroit qu'une seule fois dans tout le » cours de la vie.... Pourquoi donc mesurons-nous » la communion par la loi du temps ? C'EST LA PU- » RETÉ DE CONSCIENCE QUI FAIT QU'IL EST TEMPS D'EN AP- » PROCHER. Ce mystère n'a rien de plus à Pâque que » dans les autres temps où l'on l'accomplit sans cesse. » Il est toujours le même; c'est toujours la même » grâce du Saint-Esprit. LA PAQUE CONTINUE TOUTE

(1) Hom. I in cap. II, *Epist.* v *ad Timot.* n. 3 : tom. XI, pag. 577.

» L'ANNÉE.

» L'ANNÉE. Vous qui êtes initiés, vous connoissez parfaitement ce que je dis. Soit au vendredi, soit au samedi, soit au dimanche, soit aux fêtes des martyrs, c'est toujours la même victime et le même sacrifice.... Le Seigneur n'a voulu borner son sacrifice à l'observation d'aucun temps. »

Il n'y a rien de plus précis pour la fréquente communion que ces paroles : 1° Les fidèles se trompoient « en regardant comme le plus grand respect et le plus grand honneur pour le sacrement, de n'approcher pas souvent de cette table céleste. 2° C'est la pureté de conscience qui fait qu'il est temps d'en approcher. » A l'égard de ceux qui sont en cet état, *la pâque continue toute l'année*. Le vendredi, le samedi, le dimanche, où l'on communioit d'ordinaire en Orient, donnent la même victime ; que la grande fête de Pâques. 3° C'est la communion rare qui *trouble tout*. 4° *Le Seigneur n'a voulu borner son sacrifice à l'observation d'aucun temps*. 5° C'est le long intervalle entre les communions qui est cause que *beaucoup* de fidèles *sont foibles et languissans ; et qu'ils s'endorment*.

VII. Saint Hilaire parle précisément le même langage que les autres Pères. « *Donnez-nous*, dit-il (1), » *notre pain quotidien :* car qu'est-ce que Dieu veut aussi fortement qu'il désire que Jésus-Christ habite en nous chaque jour, lui qui est le pain de vie, le pain descendu du ciel? Or, comme cette demande est quotidienne, nous demandons aussi qu'il nous soit donné tous les jours. » Ces paroles du saint

(1) *Frag. ex opere incerto*, VII : pag. 1367.

docteur, citées par le quatrième concile de Tolède, ne laissent rien à désirer.

VIII. Saint Ambroise confirme ainsi cette doctrine universelle : « Si c'est le pain quotidien, pourquoi ne le mangez-vous qu'au bout d'un an, comme » les Grecs en Orient ont coutume de faire ? Recevez-le tous les jours, afin que tous les jours il vous » soit utile. Vivez en sorte que vous méritiez de le » recevoir tous les jours. Celui qui ne mérite pas de » le recevoir tous les jours, ne mérite pas de le recevoir au bout de l'an. Le saint homme Job n'offroit-il pas tous les jours un sacrifice pour ses enfans, de peur qu'ils ne péchassent par leurs pensées » ou par leurs paroles? Mais vous, ne savez-vous pas » que toutes les fois que le sacrifice est offert, la » mort, la résurection, l'ascension du Seigneur, et » la rémission des péchés sont représentées ? Et cependant vous ne recevez pas tous les jours ce pain » de vie ! Celui qui a reçu une blessure, ne cherche » pas le remède ! Le péché qui nous captive est notre plaie : notre remède est dans le céleste et vénérable sacrement (1). »

1°. Quand ce Père parle des Grecs, il veut sans doute parler de cette négligence et de cette indévotion où beaucoup de Grecs étoient tombés, et que nous avons vu que saint Chrysostôme leur reproche si fortement.

2° Ce Père ne connoît point d'autre manière d'honorer le pain quotidien, que celle de le manger tous les jours. Il faut vivre en sorte qu'on mérite de n'en être jamais privé un seul jour. Il est donc vrai que

(1) *De Sacram.* lib. v, cap. iv, n. 25: tom. II, pag. 378

les fidèles peuvent avec la grâce parvenir à un état de pureté de conscience où ils doivent communier tous les jours.

3° Ce pain céleste est notre remède contre le péché. Il est vrai qu'il n'est pas, comme le sacrement de Pénitence, le remède d'expiation pour les péchés mortels; mais il est à leur égard un remède préservatif. De plus, on ne sauroit douter qu'il ne serve à effacer les péchés véniels par le feu de l'amour divin qu'il allume dans les cœurs.

IX. « Vous demandez, dit saint Jérôme à Lucinius (1), s'il faut jeûner le samedi, et s'il faut recevoir tous les jours l'Eucharistie, comme on assure » que les églises de Rome et d'Espagne le pratiquent. » Ce Père répond sur l'article du jeûne, que les usages d'une église ne doivent pas faire condamner les usages d'une autre, quoiqu'ils soient différens; que « chaque province peut abonder en son sens, et » regarder comme des lois apostoliques les règles « reçues des anciens. » Mais, pour l'article de l'Eucharistie, voici la réponse décisive du saint docteur: « Recevez toujours aussi l'Eucharistie sans nous condamner, et pourvu que votre conscience ne vous » donne aucun remords; écoutez cette parole du » Psalmiste: *Goûtez et voyez combien le Seigneur* » *est doux.* »

1° Vous voyez que la communion quotidienne de tous les fidèles qui n'étoient pas dans l'état de pénitence étoit l'usage de Rome et des églises d'Espagne, quoiqu'en Orient on ne célébrât les mystères qu'en certains jours de la semaine. 2° Saint Jérôme décide

(1) *Epist.* LII, al. XXVIII: tom. IV, part. 2, pag. 579.

à Lucinius qu'il doit pratiquer cette communion de tous les jours. 3° Il veut que Lucinius communie tous les jours, sans condamner les églises où l'on ne communioit que certains jours de la semaine. 4° Il ne veut qu'il communie tous les jours, que quand il n'a aucun remords de conscience.

X. « Les uns, dit saint Augustin (1), reçoivent » tous les jours dans la communion le corps et le sang » du Seigneur, les autres le reçoivent en certains » jours. Il y a des lieux où l'on ne passe aucun jour » sans l'offrir ; en d'autres on ne l'offre que le sa- » medi et le dimanche ; ailleurs on l'offre le diman- » che seulement. Si on remarque d'autres pareilles » diversités, il faut conclure qu'on est libre pour l'ob- » servation de ces sortes de coutumes. Il n'y a point » de meilleure discipline, pour un prudent et grave » Chrétien, que celle de suivre ce qu'il voit prati- » quer dans l'église où il se rencontre. »

1° Vous voyez qu'il ne s'agit ici que des différentes coutumes des églises, dont les unes s'assembloient, offroient le sacrifice, et communioient *tous les jours*, et les autres le faisoient un peu moins souvent. *La meilleure discipline*, suivant ce Père, est qu'un Chrétien communie *tous les jours*, ou un peu moins souvent, pour se conformer à l'usage de l'église où il se trouve.

2° Remarquez que, selon ce Père, offrir et manger alloient d'un pas égal. Ceux qui *ne passent aucun jour sans offrir* le sacrifice, sont les mêmes qui *reçoivent tous les jours dans la communion le corps et le sang du Seigneur*. Ceux qui ne communioient

(1) *Epist.* LIV, *ad Januar.* n. 2 : tom. II, pag. 124.

qu'en certains jours de la semaine, n'offroient le sacrifice qu'en ces jours-là. Mais enfin le peuple communioit aussi souvent que l'on disoit la *messe*.

Reprenons la suite des paroles de saint Augustin (1) : « Quelqu'un dira qu'il ne faut pas communier tous les jours. Vous demandez pourquoi? » Parce, dira-t-il, qu'il faut choisir les jours où l'on » vit avec plus de pureté et de continence, afin d'approcher d'une manière plus digne de ce grand sacrement; car celui qui le reçoit d'une façon indigne, » mange et boit son jugement. Un autre dit au contraire : Si la plaie du péché commis est si grande, » et si la maladie est tellement violente qu'il faille » retarder un tel remède, c'est par l'autorité de l'évêque que chacun doit être privé de l'autel pour » faire pénitence, et pour y être ensuite réconcilié; » car c'est communier indignement, que de communier dans le temps où l'on doit faire pénitence. » Ceci néanmoins ne doit pas être entendu en sorte » que chacun par son propre jugement s'exclue ou » s'approche, comme il lui plaît, de la communion. » Au reste, si les péchés NE SONT PAS TELLEMENT » GRANDS, QU'ON JUGE QUE LE COUPABLE DOIVE ÊTRE » EXCOMMUNIÉ, IL NE DOIT POINT SE PRIVER DU REMÈDE » QUOTIDIEN DU CORPS DU SEIGNEUR. Quelqu'un décidera peut-être pour le mieux la question entre » ces deux hommes, en les avertissant de persévérer » principalement dans la paix de Jésus-Christ : que » chacun fasse ce qu'il croit pieusement, selon sa » persuasion, qu'il doit faire. Ni l'un ni l'autre ne » manque de respect pour le corps et pour le sang

(1) *Epist.* LIV, *ad Januar.* n. 4 : pag. 125.

» du Seigneur ; au contraire, ils s'empressent tous
» deux à l'envi à honorer un sacrement si salutaire :
» l'un, par respect, n'ose le recevoir tous les jours ;
» l'autre, par respect, n'ose manquer aucun jour à
» le recevoir. »

1° Il ne faut jamais oublier qu'il s'agit ici, non de communier tous les jours, ou de communier rarement ; mais de communier tous les jours, ou de communier un peu moins souvent, quoique la communion soit fréquente. Saint Augustin approuve ces deux divers usages des diverses églises.

2° Ces deux divers usages se réunissent dans le point principal, savoir, celui que tous les justes communient toutes les fois qu'on s'assemble pour célébrer le sacrifice.

3° Selon saint Augustin, de même que selon saint Cyprien, saint Chrysostôme et saint Jérôme, on ne doit se priver de la communion au jour de la célébration des mystères, que quand on se sent coupable d'un péché mortel. Ce que saint Cyprien exprime par *quelque délit plus grief;* ce que saint Chrysostôme exprime par l'état d'un homme *qui ne participe point aux mystères à cause qu'il est en pénitence;* ce que saint Jérôme exprime par *un remords de conscience, pungente conscientiâ,* saint Augustin l'exprime en disant qu'il s'agit *de péchés tellement grands, qu'on juge que le coupable doive être excommunié,* s'il ne se soumet pas humblement à la pénitence.

4° A l'égard des péchés véniels et quotidiens, que la simple récitation de l'Oraison Dominicale, faite avec une véritable piété, efface, suivant saint Au-

gustin, ils ont dans la communion quotidienne leur *remède quotidien*, par la ferveur de l'amour que le don céleste allume dans les cœurs. Ainsi les infirmités quotidiennes, loin de nous empêcher de communier tous les jours, sont au contraire précisément ce qui doit nous exciter à recourir à ce remède quotidien. C'est mal honorer le remède, que de n'oser s'en servir, et de le laisser inutile dans notre pressant besoin.

5° On peut bien, selon l'usage de diverses églises, et par respect, n'oser recevoir tous les jours l'Eucharistie, parce qu'il y a des jours où l'on se sent trop distrait par les affaires, ou trop dissipé par un commerce inévitable au dehors. En ce cas, on peut *choisir les jours où l'on vit avec plus de pureté et de continence :* mais ce choix se réduit à certains jours de la semaine, et on doit sans cesse travailler à rendre la communion la plus fréquente qu'on peut, selon son état. Loin de mettre son repos à communier par respect rarement, il faut, au contraire, selon la maxime de saint Chrysostôme, que *l'unique douleur* du fidèle soit de retarder sa communion par quelque imperfection particulière.

6° Quoique saint Augustin approuve cet usage de quelques églises, il n'approuve pas moins l'autre, savoir, celui que tous les justes d'une église communient régulièrement tous les jours.

7° Le saint docteur ne veut pas que chaque particulier se condamne lui-même à la pénitence, pour s'exclure de la communion quotidienne. Il veut que chacun se laisse juger par *l'évêque*, et que ce soit par son autorité que chacun soit *privé de l'autel :* autrement les personnes les plus humbles et les plus péni-

tentes, qui en sont les plus dignes, ne communieroient jamais, parce qu'elles ne se jugeroient jamais dignes de la communion.

8° Excepté le cas des *péchés tellement grands que le coupable doive être excommunié*, s'il refuse de faire pénitence, le fidèle a *le droit de communion*, et le pasteur n'a pas celui de l'en priver.

Le même Père dit aux nouveaux baptisés : « Vous » devez savoir ce que vous avez reçu, ce que vous » recevrez, ce que vous devez recevoir tous les jours. » Ce pain que vous voyez sur l'autel, et qui est sanc- » tifié par la parole de Dieu, est le corps de Jésus- » Christ. (1) » Voilà la communion de *tous les jours*, qui, selon l'instruction de ce Père, doit être donnée à tous les néophytes, qui ne sont que les commençans dans la discipline chrétienne, et les derniers des fidèles.

D'ailleurs, tout le monde sait que ce Père étoit persuadé que ces paroles, *Si vous ne mangez*, etc..., *vous n'aurez point la vie en vous*, doivent être prises dans la rigueur de la lettre pour l'Eucharistie; en sorte qu'on ne peut vivre spirituellement qu'autant qu'on se nourrit par la communion. C'est pourquoi ce Père parle ainsi sur ces mots (2) : *Donnez-nous aujourd'hui* NOTRE PAIN QUOTIDIEN..... « Cette de- » mande du pain quotidien a un double sens; l'un » pour la nécessité de la nourriture du corps, l'autre » pour la nécessité de l'aliment spirituel... Les fidèles » connoissent l'aliment spirituel, que vous saurez » aussi (vous compétens) quand vous le recevrez de

(1) *Serm.* CCXXVII, *ad infantes*: tom. v, pag. 673. — (2) *Serm.* LVII, n. 7 : tom. v, pag. 333, 334.

» l'autel de Dieu; ce sera du pain, et même quotidien, nécessaire pour cette vie..... L'Eucharistie » est donc notre pain quotidien. » Remarquez qu'il s'agit de deux pains également nécessaires à la vie, l'un du corps, et l'autre de l'ame. Ces deux pains sont quotidiens, parce qu'il faut sans cesse soutenir l'homme fragile et défaillant. Il faut chaque jour le renouveler, et réparer ses pertes, encore plus pour l'esprit que pour la chair. Ainsi il est nécessaire, même comme quotidien, pour empêcher la langueur et le péril de l'ame. De là vient que ce Père veut que les *compétens*, immédiatement après leur baptême, communient tous les jours.

Enfin le saint docteur raisonne ainsi (1) : « Mes » Frères, que personne ne croie devoir mépriser le » conseil de faire une salutaire pénitence, à cause » qu'il voit beaucoup de fidèles approcher du sacrement de l'autel, qu'il n'ignore pas être coupables » de tels crimes. (Ce sont les péchés mortels et scandaleux.) Beaucoup sont corrigés, comme Pierre. » Beaucoup sont soufferts, comme Judas. Beaucoup » sont inconnus, jusqu'à ce que le Seigneur vienne... » Mais, pour nous, il ne nous est permis de priver » personne de la communion, (quoique cette privation ne soit encore que pour la guérison, et non » pour la mort) à moins qu'un homme de son propre » mouvement ne se déclare coupable, ou qu'il ne » soit accusé et convaincu dans quelque jugement, » soit séculier, soit ecclésiastique. » Ainsi, la discipline d'Afrique, semblable à celle de Rome, étoit de donner tous les jours la communion à tous ceux qui

(1) *Serm.* CCCLI, *de Pœnit.* n. 10 : tom. V, pag. 1359.

s'y présentoient, à moins qu'ils ne se déclarassent coupables de péchés mortels, ou qu'ils n'en fussent convaincus dans un jugement public.

XI. Ces passages formels des saints Pères sont très-conformes à la pratique générale de l'ancienne Eglise pour l'Eucharistie. Nous avons déjà vu que ce sacrement est un pain, et un pain quotidien. La nourriture d'hier ne suffit pas pour aujourd'hui. Comme le besoin se renouvelle sans cesse, il faut aussi que l'aliment soit souvent renouvelé. L'aliment de l'ame étoit anciennement donné tous les jours avec l'aliment du corps : l'Eucharistie et le repas nommé *agape* étoient ensemble. De plus, on donnoit toujours l'Eucharistie en donnant le Baptême. Ainsi, dès qu'un homme étoit régénéré, il étoit nourri du pain quotidien. On donnoit même le vin sacré aux petits enfans à la mamelle (1); et quoique la communion se fît alors sous les deux espèces, toutes les fois qu'on le pouvoit, on séparoit néanmoins les deux espèces en faveur de ces petits enfans, qui ne pouvoient pas prendre celle du pain ; et on leur donnoit l'aliment céleste, quoiqu'ils n'eussent encore aucune connoissance. On donnoit aussi, comme je l'ai déjà remarqué, l'espèce du pain sacré dans des corbeilles aux fidèles pour l'emporter chez eux aux temps de persécution, où ils ne pouvoient pas s'assembler librement. Ils avoient *un coffre* où ils cachoient ce précieux trésor : chacun, tant hommes que femmes, se donnoit à soi-même chaque jour cette communion domestique, en attendant qu'on pût sans danger s'assembler dans quelque lieu destiné à célébrer les

(1) S. Cypr. *de Lapsis* : pag. 189.

mystères. Quand on les célébroit, les diacres alloient, après la communion de toute l'assemblée, la porter aux absens, comme saint Justin vient de nous l'apprendre. Ainsi, vous le voyez, l'absence même, quand elle n'étoit pas volontaire, n'étoit point une raison de priver, en aucun jour d'assemblée, aucun fidèle de la communion. Plutôt que de laisser quelque temps les fidèles privés de la communion, on leur confioit à pleines corbeilles le pain sacré; et on craignoit moins les irrévérences auxquelles cette discipline exposoit, que l'inconvénient de les priver de la communion quotidienne. Enfin, nous voyons, par l'exemple célèbre de la communion de Sérapion, qu'on donnoit à un jeune garçon laïque l'Eucharistie à porter à un malade, plutôt que d'exposer ce malade au péril de mourir sans avoir reçu ce sacrement. Plus cette discipline, très-différente de celle de ces derniers siècles, nous étonne, plus nous devons reconnoître que l'ancienne Eglise vouloit que les justes fissent un usage beaucoup plus familier de l'Eucharistie, que celui qu'on en fait parmi nous, et qu'elle passoit par dessus beaucoup de dangers et d'inconvéniens, pour faciliter aux justes la communion. Il est vrai qu'en ces temps-là beaucoup de Chrétiens étoient de grands saints : mais tous ne l'étoient pas également; les justes mêmes avoient leurs imperfections, comme nous l'avons observé; et les abus se glissoient jusque dans la communion même, comme nous l'apprenons de l'Apôtre.

XII. Cette discipline de l'antiquité est confirmée par l'autorité du concile de Trente (1). L'Eglise nous

(1). Sess. XIII, cap. VII et VIII.

y enseigne qu'un fidèle « qui se sent coupable d'un pé-
» ché mortel, quoiqu'il croie être contrit, ne doit point
» communier sans s'être auparavant confessé (1). »
Remarquez qu'il n'exclut de la communion que ceux qui se sentent coupables de quelque péché mortel.

Le concile ajoute que les Chrétiens doivent « croire » et révérer ce sacrement avec une foi si ferme, avec » tant de ferveur et de piété, qu'ils puissent recevoir » fréquemment ce pain qui est au-dessus de toute » substance, afin qu'il soit véritablement la vie de » leur ame, et la perpétuelle santé de leur esprit, » et afin que la force qu'ils en tireront les fasse pas- » ser des tentations de ce pèlerinage au repos de la » céleste patrie. »

Enfin on ne sauroit faire trop d'attention à ces paroles (2) : « Le sacré concile souhaiteroit que les » fidèles qui assistent à chaque messe y commu- » niassent, non-seulement en esprit et par affection, » mais encore par la réception sacramentelle de l'Eu- » charistie, afin qu'ils reçussent un fruit plus abon- » dant de ce saint sacrifice. »

Voilà l'Eglise qui est la même dans tous les temps. Rien ne la vieillit; rien n'altère sa pureté. Le même esprit qui l'animoit du temps de saint Justin et des autres Pères, la fait encore parler dans ces derniers jours. Elle invite tous ses enfans à une communion *fréquente*. Elle souhaiteroit qu'ils n'assistassent jamais à aucune messe sans y communier. Et en effet, l'Eucharistie étant instituée pour tenir la place des anciens sacrifices qu'on nommoit pacifiques, où la victime étoit offerte et mangée par les assistans, on

(1) Sess. XIII, cap. VII et VIII. — (2) Sess. XXII, cap. VI.

fait une espèce de violence au sacrifice de Jésus-Christ quand on s'unit au prêtre pour l'offrir, sans vouloir s'y unir aussi pour la manducation. Ce qui arrête le concile et qui le tient en crainte, c'est un Chrétien à qui sa conscience reproche *un péché mortel; sibi conscius mortalis peccati* (1).

XIII. Il est inutile de nous objecter qu'on voit communier souvent des personnes très-indignes de la communion. Nous répondons avec saint Augustin : Les uns *sont corrigés comme Pierre,* et les autres *soufferts comme Judas.* J'avoue qu'il y a beaucoup de Chrétiens qui n'en portent le nom que pour le profaner et pour l'avilir. Ils sont beaucoup au dessous des catéchumènes et des pénitens de l'antiquité. Il faudroit les faire sortir quand on célèbre les mystères; mais, pour les en exclure, il faut, selon saint Augustin, ou leur propre confession ou un jugement public. Il y a même beaucoup de personnes, qui, observant une certaine régularité de vie, n'ont point les véritables sentimens de la piété chrétienne : quand on approfondit leur état, on ne voit point qu'on puisse les mettre au rang des justes qui doivent communier. Mais nous ne parlons nullement de ceux-là : il s'agit ici des ames pures, humbles, dociles et recueillies, qui sentent leurs imperfections, et qui veulent s'en corriger par la nourriture céleste. Pourquoi se scandalise-t-on de les voir communier souvent? Elles sont imparfaites, me dira-t-on. Eh! c'est pour devenir parfaites qu'elles communient. Saint Ambroise ne dit-il pas que *le péché est notre plaie,* et que *notre remède est dans le céleste et*

(1) Sess. XIII, cap. VII.

vénérable sacrement? Saint Augustin ne dit-il pas que si les péchés d'un fidèle ne sont pas *tellement grands* qu'il doive être *excommunié*, en cas qu'il refuse de faire pénitence, *il ne doit pas se priver du remède quotidien du corps du Seigneur?* On n'est point étonné de voir les bons prêtres dire la messe tous les jours; ils ont néanmoins leurs imperfections. Pourquoi donc se scandaliser quand on voit de bons laïques, qui, pour mieux vaincre leurs imperfections, et pour mieux surmonter les tentations du siècle corrompu, veulent se nourrir tous les jours de Jésus-Christ? Si on attendoit, pour communier tous les jours, qu'on fût exempt d'imperfection, on attendroit sans fin. Dieu a voulu, comme saint Augustin le dit, que nous soyons réduits *à vivre humblement sous le joug de la confession quotidienne de nos péchés*. Saint Jean dit, sans excepter personne : *Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous...... Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous faisons Dieu menteur, et la vérité n'est point en nous* (1). Un autre apôtre nous crie : *Nous faisons tous beaucoup de fautes* (2). Il faut donc s'accoutumer à voir des fidèles qui commettent des péchés véniels, malgré leur désir sincère de n'en commettre aucun, et qui néanmoins communient avec fruit tous les jours. Il ne faut pas tellement être choqué de leurs imperfections, que Dieu leur laisse pour les humilier, qu'on ne fasse aussi attention aux fautes plus grossières et plus dangereuses dont ce *remède quotidien* les préserve. Encore une fois, nous

(1) *I Joan.* I. 8, 10. — (2) *Jac.* III. 2.

voyons que les Chrétiens des premiers siècles, qui communioient tous les jours, étoient encore dans des imperfections notables. Veut-on condamner leurs communions quotidiennes, et corriger l'Eglise primitive qui les autorisoit sans ignorer ces imperfections notoires? De plus, nous ne voyons pas que ces anciens fidèles se confessassent régulièrement de ces fautes quotidiennes; au lieu que les justes de notre temps s'en confessent souvent pour se purifier avant la communion. Enfin, les Chrétiens de l'antiquité communioient dans leurs maisons et de leurs propres mains pendant les persécutions, plutôt que de ne communier pas tous les jours. Ces derniers temps ne sont pas moins périlleux. La persécution est d'autant plus dangereuse, qu'elle est déguisée sous une apparence de paix, et que le tentateur nous séduit par le venin de l'orgueil et de la mollesse. L'impiété raffinée, l'illusion flatteuse, l'hypocrisie qui gagne comme la gangrène, sont plus redoutables que les glaives et les tourmens. Jamais le *remède quotidien* ne fut si nécessaire.

Combien voit-on de fidèles scrupuleux, qui, faute de cet aliment, ne font que languir! Ils se consument en réflexions et en efforts stériles : ils craignent, ils tremblent. Ils sont toujours en doute, et cherchent en vain une certitude qu'ils ne peuvent trouver en cette vie. L'onction n'est point en eux. Ils veulent vivre pour Jésus-Christ, sans vivre de lui. Ils sont desséchés, languissans, épuisés, et ils tombent en défaillance. Ils sont auprès de la fontaine d'eau vive, et se laissent mourir de soif. Ils veulent tout faire au dehors, et n'osent se nourrir au dedans. Ils veulent

porter le pesant fardeau de la loi, sans en puiser l'esprit et la consolation dans l'oraison et dans la communion fréquente.

XIV. J'avoue qu'un sage et pieux directeur peut priver un fidèle de la communion pour un temps court, soit pour éprouver sa docilité et son humilité, quand il a quelque sujet d'en douter, soit pour le préserver des piéges de quelque illusion, et de quelque attachement secret à lui-même. Mais ces épreuves ne doivent être faites que dans un vrai besoin, et doivent durer peu; il faut revenir au plus tôt à la nourriture de l'ame. On nous objecte que chacun doit faire pénitence. Mais distinguons la pénitence des justes d'avec celle des hommes coupables de péchés mortels. La pénitence est nécessaire aux justes mêmes, il est vrai; mais cette pénitence s'accorde très-bien avec la communion. Les prêtres font pénitence, en disant la messe tous les jours. Les plus grands saints, en communiant de même, sont dans une pénitence continuelle. Les saints de l'antiquité faisoient pénitence, et pratiquoient la communion quotidienne.

Ne soyez donc point troublé, Monsieur, par les raisonnemens qu'on vous fait sur la discipline de l'ancienne Eglise. Laissez parler ceux qui méprisent toutes les dévotions de notre temps, et qui ne veulent suivre que les premiers siècles. Les voilà les premiers siècles. Vous venez de les voir d'accord avec le concile de Trente. Ce concile devroit suffire pour décider, puisque l'Eglise est toujours la même, selon les promesses. Mais enfin je vous mets l'antiquité devant les yeux. Communiez donc comme les apôtres ont fait communier les premiers fidèles, et comme les

Pères

Pères ont fait communier les Chrétiens des siècles suivans. Laissez raisonner ceux qui veulent tout réformer, et mangez le pain quotidien, afin que vivant de Jésus-Christ vous viviez pour lui. Laissez-vous juger, non par des réformateurs toujours prêts à se scandaliser et à critiquer tout, mais par vos pasteurs, ou par un directeur modéré et expérimenté, qui vous conduise selon l'esprit de l'Eglise.

Je suis, etc.

LETTRE

SUR

LE FRÉQUENT USAGE DES SACREMENS DE PÉNITENCE ET D'EUCHARISTIE.

Vous m'avez fait, madame, une question à laquelle il me semble que je n'ai répondu qu'à demi, sur les confessions et sur les communions.

L'Eucharistie a été instituée comme un pain, c'est-à-dire, comme l'aliment le plus familier; et les Pères l'appellent le pain quotidien. Les premiers siècles rompoient tous les jours ce pain sacré avec joie et simplicité de cœur. En vain, dit saint Chrysostôme, célébrons-nous les mystères, si personne n'y participe. Assister à la messe sans y participer par la communion est une action comme estropiée; c'est ne remplir qu'à demi l'intention de Jésus-Christ quand il a institué ce sacrement. Il n'y a que notre indignité qui doive nous exclure de cette communion du pain quotidien. Tous les Chrétiens y sont appelés; ils font violence au sacrement quand ils s'en privent. Toute notre vie doit donc tendre à nous rendre dignes de recevoir ce pain de vie le plus souvent que nous pouvons. Il ne faut point croire avoir rempli notre devoir à cet égard, jusqu'à ce que nous puissions atteindre à la communion de tous les jours. L'Eucha-

ristie n'est offerte par le prêtre qu'afin que le fidèle en vive : ces deux actions se rapportent l'une à l'autre; et il manque quelque chose au sacrifice quand le laïque se tient comme interdit loin des autels, n'osant manger la victime offerte pour lui.

Cependant les idées présentes sont bien éloignées de ces idées pures : on est presque mal édifié d'un prêtre qui ne dit point la messe tous les jours, et on seroit surpris de voir un laïque qui communieroit tous les jours de la semaine. Pourvu que le laïque vive en bon laïque, il peut et doit communier tous les jours, s'il est libre; comme le bon prêtre, s'il est libre, peut et doit offrir tous les jours. J'excepte seulement les personnes qui sont assujetties ou à des règles de communauté, où tout tire à conséquence, ou à des engagemens du monde dans lesquels il faut garder des mesures. J'avoue aussi que les gens qui aiment leurs imperfections, et qui sont volontairement dans des péchés véniels, sont indignes de cette communion quotidienne. Mais pour les ames simples, droites, prêtes à tout pour se corriger, dociles et humbles, c'est à elles qu'appartient le pain quotidien; leurs infirmités involontaires, loin de les exclure, augmentent leur besoin de se nourrir du pain des forts.

Rien n'est donc plus contraire à l'institution du sacrement et à l'esprit de l'Eglise, que de vouloir respecter l'Eucharistie en la recevant rarement : pourvu qu'on soit pur, le vrai respect est de la recevoir fréquemment. On ne peut point se dire, Je suis pur : mais il ne faut jamais se juger soi-même, il faut se laisser juger par un conseil pieux et modéré.

La règle pour la confession est contraire à celle de la communion. La communion est un aliment de vie; plus on peut le prendre, plus on se nourrit et on se fortifie. Au contraire, la confession est un remède; il faut tendre à en diminuer le besoin. Je sais bien que le besoin ne cessera jamais entièrement, car nous commettrons toujours des fautes en cette vie; mais du moins il faut tâcher de diminuer un besoin que nous ne pouvons faire cesser absolument.

Le pouvoir que Jésus-Christ a donné à ses ministres de lier et de délier, de remettre et de retenir les péchés, est absolu et sans restriction. Ils ne sauroient remettre les péchés secrets qu'on ne leur découvre point. Ce ministère suppose donc la déclaration des péchés, ou publique, ou du moins secrète. Voilà la confession. Quand elle n'est qu'auriculaire, c'est le moins que l'Eglise puisse demander; mais enfin il faut que le pécheur s'accuse. Pour le ministre, il a une puissance sans restriction pour remettre tous les péchés mortels, à plus forte raison les véniels. Il ne paroît point dans l'antiquité qu'on se confessât aussi fréquemment qu'on le fait parmi nous de ces péchés véniels. Les Pères, surtout saint Augustin, assurent qu'ils sont remis par l'Oraison Dominicale, par les jeûnes de l'Eglise et par les aumônes. Principalement ces péchés sont effacés par l'amour de Dieu; ce feu consume nos imperfections comme la paille : beaucoup de péchés légers sont remis à l'ame qui aime beaucoup. Nous lisons les vies de ces anciens Pères de l'Eglise, et leurs historiens nous racontent leur mort avec un grand détail, sans parler des fréquentes confessions de nos jours. C'est qu'ils

vivoient très-purement, et qu'il ne paroît pas qu'on se confessât régulièrement en ce temps-là, quand on n'avoit à s'accuser que de ces fautes légères et vénielles qu'on n'aime point quand on aime Dieu bien sincèrement.

J'avoue que l'usage présent de l'Eglise est bien différent : mais ce changement de discipline ne doit pas étonner. La puissance de remettre les péchés véniels est constamment donnée au prêtre : le fidèle peut donc y avoir recours quand cet usage lui devient salutaire. Beaucoup de grands saints l'ont pratiqué avec fruit. Il y a des ames qui se purifient admirablement par cette voie. Ce seroit une indiscrétion scandaleuse que d'ôter cette consolation et cette source de grâce à quantité de consciences délicates qui en ont besoin. Il est vrai qu'il faut craindre d'en faire une pure habitude, un appui sensible et trompeur, une décharge de cœur sans se corriger. On croit souvent avoir tout fait en disant ses péchés; on se confie avec excès à l'efficace de l'absolution : on trouve un amusement et un ragoût d'amour-propre à parler si souvent de soi : celui à qui on parle est un confesseur qu'on a choisi et dont on est quelquefois entêté. Autant que la confession est amère aux grands pécheurs qui la pratiquent rarement, autant devient-elle douce et commode à ces personnes dévotes qui s'y apprivoisent, et qui y cherchent une certaine routine de dévotion qui tient lieu de tout.

Les confesseurs sages et fermes doivent donc discerner le besoin de leurs pénitens, et l'usage qu'ils font de leurs confessions, pour les rendre plus ou

moins fréquentes. J'ose dire en général que la matière fort souvent n'est pas traitée avec assez de sérieux et de sobriété. Pour les personnes droites et éclairées, elles doivent, ce me semble, faire deux choses; l'une, de se confesser autant qu'il le faut, même au-delà de leur besoin, pour le bon exemple; l'autre, de se conformer avec respect à la discipline présente, qui est très-sainte, et de tâcher d'en tirer du fruit en se confessant avec un cœur abaissé et docile.

LETTRE

SUR LA DIRECTION.

Les meilleures choses sont les plus gâtées, parce que leur abus est pire que celui des choses moins bonnes. Voilà ce qui fait que la direction est si décriée. Le monde la regarde comme un art de mener les esprits foibles et d'en tirer parti. Le directeur passe pour un homme qui se sert de la religion pour s'insinuer, pour gouverner, pour contenter son ambition ; et souvent on soupçonne dans la direction, si elle regarde le sexe, beaucoup d'amusement et de misère. Tant de gens, sans être ni choisis ni éprouvés, se mêlent de conduire les ames, qu'il ne faut pas s'étonner qu'il en arrive assez souvent des choses irrégulières et peu édifiantes.

Cependant il sera toujours vrai de dire, au milieu de toutes ces choses déplorables, que la fonction de mener les ames à Dieu est le ministère de vie confié aux apôtres par Jésus-Christ. La direction est donc une fonction toute divine qu'il n'est jamais permis de mépriser, quoique les hommes indignes d'une si haute fonction l'avilissent et la déshonorent. Quelle folie de mépriser un diamant, parce qu'on l'a vu enfoncé dans la boue! Après tout, Jésus-Christ n'a rien fait en vain : il a donné des pasteurs à son troupeau, et ces pasteurs doivent diriger ; car le devoir

du pasteur est de conduire les brebis, de les connoître, comme dit Jésus-Christ, chacune en particulier, de discerner leurs besoins, d'étudier leurs maladies, de chercher les remèdes, de supporter leurs foiblesses, de redresser celles qui s'égarent, de les rapporter sur ses épaules au bercail, de conduire les saines dans les bons pâturages, et de les défendre du loup ravisseur. Voilà le vrai directeur; et il n'en faudroit point d'autre que le pasteur même, si les pasteurs chargés de troupeaux innombrables, et quelquefois peu appliqués au travail pastoral, ne manquoient ni de temps, ni de zèle, ni d'expérience, pour mener les ames jusqu'à la perfection de l'Evangile. Ils manquent souvent de quelqu'une de ces trois choses : c'est pourquoi on choisit parmi les plus saints prêtres qui peuvent travailler au nom du pasteur et avec son autorité, celui qui paroît le plus propre à être l'homme de Dieu pour chacun de nous. C'est le supplément au défaut du pasteur. Voilà l'idée qu'on doit, ce me semble, avoir de la direction. Ce directeur, comme dit saint François de Sales, doit être choisi entre mille, et même entre dix mille. Il faut le chercher sage, éclairé, mortifié, expérimenté, détaché de tout, incapable de nous flatter, exempt de tout soupçon de nouveauté sur la doctrine et de tout excès dans ses maximes; mais pourtant droit, ferme, prêt à compter pour rien le monde et les grandeurs les plus éblouissantes; en un mot, qui, étant le vrai homme de Dieu, ne cherche que lui seul dans tous les conseils qu'il donne. Il est, me direz-vous, plus aisé de peindre cet homme merveilleux que de le trouver. Il est vrai; mais on le trouvera pourtant,

pourvu qu'on le cherche bien. Voici la manière de le chercher.

Il faut premièrement avoir égard à la réputation publique, pour éviter ce qui n'est point approuvé. Ce n'est pas qu'il faille aller chercher les gens qui sont à la mode, et qu'on voit en estime parmi les grands; mais il faut éviter ce qui est suspect ou désapprouvé par le commun des personnes sages. Les mauvaises réputations ainsi que les bonnes, quand elles sont fort répandues, ont souvent quelque fondement. Pour les gens qui ont une certaine vogue, il est ridicule de les chercher; c'est porter le goût du monde et de la vanité jusque dans les choses les plus sérieuses de la religion; c'est vouloir être remarqué; se mettre au rang des personnages considérables, s'intriguer, se donner de l'appui et des liaisons; en un mot, c'est une espèce de vanité hypocrite qui éloigne de Dieu, et qui éteint l'esprit de grâce. Cherchez donc un directeur loin du monde, et à qui le monde ne soit rien; qui, loin de vous en pouvoir enivrer, vous en désabuse.

Pour le trouver informez-vous des personnes les plus simples, les plus solides, les plus éloignées des vaines apparences, et qui, par leur conduite, vous fassent espérer que leurs conseils seront bons; qu'à voir la manière dont ces personnes profitent des soins d'un directeur, vous ayez sujet de croire qu'elles l'ont bien choisi, et qu'elles sauront bien vous le dépeindre.

Il faut même voir plusieurs fois le directeur qu'on veut choisir, et l'éprouver en le consultant, pour voir si on pourra avoir l'ouverture qui est néces-

saire, et si on trouvera en lui tout ce qu'on a besoin d'y trouver. Je dis qu'il faut faire cette expérience avant que de choisir, pour ne s'exposer pas à une inconstance après un choix. Il faut donc bien se garder de choisir jamais un directeur ni par complaisance, ni par politique, ni par un embarquement insensible, ni par aucune autre raison que celle de trouver l'homme de Dieu. Un choix fait par des vues humaines seroit capable de tout ruiner pour le salut. Si on étoit assez malheureux pour être tombé dans cette faute, l'unique remède seroit de rompre courageusement, et de mettre sa conscience en liberté pour chercher ailleurs un secours selon son besoin.

Mais, direz-vous, à quoi sert tout cet examen pour une personne qui n'est point capable de discerner les qualités d'un directeur? J'avoue que la plupart des gens ne sont guère capables de faire ce discernement, et il faudroit désespérer pour eux d'un bon choix, si on ne comptoit que sur leurs talens naturels : mais Dieu infiniment bon supplée, quand il s'agit du choix des moyens pour aller à lui, ce qui manque dans l'esprit des hommes. Suivez simplement ce que Dieu vous mettra au cœur, après que vous vous serez humilié sous sa main et abandonné à sa conduite paternelle. La bonne volonté, la simplicité, le détachement de tout intérêt propre, la crainte de tomber dans les mains qui ne sont pas les plus propres aux desseins de Dieu, enfin la confiance en la grâce, seront vos guides : Dieu verra votre cœur, et vous donnera suivant la mesure de votre foi. Ne cherchez donc un directeur que pour mourir à vous-même

sans réserve, que pour ne tenir à rien; Dieu, qui ne manque point à ceux qui ont le cœur droit, vous donnera la demande de votre cœur; l'ange Raphaël vous sera envoyé. Ce n'est point sur votre esprit que je compte; c'est sur celui de Dieu : priez sans cesse, humiliez-vous, détachez-vous de tout intérêt propre; ne laissez rien en vous qui vous rende indigne du secours que vous attendez; arrachez de votre cœur tout ce qui vous empêcheroit d'être docile à celui qui doit vous conduire; et ce conducteur ne vous sera point refusé : il viendra je ne sais comment; mais il viendra. Une conversation, un hasard, un rien vous ouvrira les yeux, et vous verrez celui que vous attendez.

Il aura ses défauts comme un autre homme; je dis des défauts naturels qui pourront rebuter, et tenter contre l'obéissance : mais il faudroit n'obéir jamais aux hommes si on vouloit attendre qu'ils fussent parfaits. Il aura aussi des imperfections par rapport à la grâce : ces imperfections feront encore plus de peine; mais elles ne gâteront rien, pourvu que le directeur ne les conserve point volontairement, en résistant à l'esprit de grâce. Mais si ses intentions cessoient d'être pures et droites, Dieu ne permettroit pas qu'il continuât de conduire les ames simples et recueillies qui se seroient mises de bonne foi sous sa conduite. A l'égard des légères imperfections qui restent dans les plus saints directeurs, pour les humilier, il est très-important de ne s'en scandaliser pas. Ces imperfections sont souvent très-utiles; car elles rendent un homme doux, humble, petit, compatissant par sa propre expérience aux foiblesses de ceux qu'il con-

duit, patient pour attendre l'opération lente de la grâce, attentif aux momens de Dieu, incapable d'être surpris quand il trouve de l'infirmité, enfin modéré dans son zèle. C'est par le reniement exécrable de Jésus-Christ, que saint Pierre, comme remarquent les Pères, devint propre à être le pasteur de tout le troupeau, et à compatir à l'infirmité de chacune de ses brebis. Pour la perfection du directeur, il est juste sans doute de la chercher; mais on ne peut ni comparer les perfections des hommes, ni connoître même le fond de leur intérieur : ainsi il faut se borner aux principales marques extérieures, telles que le détachement, la vie retirée, la conduite constante dans les divers emplois, la patience, la douceur, l'égalité, la franchise, l'éloignement de tout amusement et de toute mollesse, la fermeté dans les bonnes maximes sans âpreté et sans excès, l'expérience de l'oraison et des choses intérieures, enfin une certaine retenue pour donner le secours nécessaire aux personnes qu'il conduit, sans tomber néanmoins dans des conversations inutiles. Il ne doit jamais y avoir rien que de sérieux, de modeste, et d'édifiant dans ces entretiens où il s'agit purement de la vie éternelle. Le directeur perd son autorité, avilit son ministère, s'en rend indigne, et nuit mortellement aux ames, quand il a une conduite moins grave et moins réservée. Cette réserve n'empêche point l'ouverture de cœur, la condescendance paternelle, et la simplicité avec laquelle il doit agir pour attirer les ames; car la véritable gravité est simple, douce, accommodante, et même pleine d'une gaîté modeste. Elle est bien éloignée d'une austérité fa-

rouche ou affectée qu'on n'ose aborder. Le malheur est que les personnes lâches et molles, telles que sont souvent les femmes, trouvent trop froid et trop sec tout ce qui est sérieux et éloigné de l'amusement : elles croient qu'on ne les écoute point, si on ne leur laisse dire cent choses inutiles avant que de venir à celle dont il est question. Ainsi elles se rebutent des directeurs qui leur seroient les plus utiles, et elles en cherchent qui veuillent bien perdre du temps avec elles. O si elles savoient ce que c'est que le temps d'un prêtre chargé de prier pour soi-même et pour toute l'Eglise, de méditer profondément la loi de Dieu, et de travailler pour ramener tant de pécheurs, elles craindroient de profaner un temps si précieux, et de l'user en discours superflus. Il faut parler à l'homme de Dieu d'une manière simple, ingénue, précise et courte, songeant qu'il doit son temps à beaucoup d'autres œuvres. C'est parce qu'on n'est ni humble ni simple, qu'on n'entre point d'abord en matière, et qu'on fait de si longs détours avant que de venir au but. D'ailleurs on cherche plus un commerce de vaine consolation, qu'un conseil droit et vigoureux pour aller à Dieu en mourant à soi.

Si on ne cherchoit que des conseils évangéliques, il faudroit peu de temps dans la direction. Quand il n'est question que de se taire, d'obéir, de souffrir, de se cacher, de supporter les autres sans vouloir être supporté, de résister à ses inclinations et à ses habitudes, de se conformer au cours de la Providence sur nous, de compter pour rien ses jalousies et ses délicatesses, il ne faut point tant de consultations. Peu parler et faire beaucoup, voilà le partage des ames droites. Il y a encore moins à consulter

quand on est dans une communauté régulière; alors tout est presque réglé par les constitutions, par les exercices journaliers, et par les ordres des supérieurs. La volonté de Dieu est dans la leur : quand même ils se tromperoient, ou décideroient avec passion, leurs ordres, quoique mauvais pour eux, ne laisseroient pas d'être bons pour nous, et leurs défauts nous servent souvent, d'une manière plus efficace que leurs vertus, à mourir à notre propre volonté. Dieu met tout en œuvre pour sanctifier ses enfans, quand ils tendent à lui avec un cœur droit.

J'ajoute que quand le supérieur ou la supérieure d'une communauté ont les qualités, la vertu et l'expérience nécessaires pour nous conduire, ils sont préférables aux gens du dehors; comme le pasteur, à choses égales, devroit être préféré à l'étranger. Il ne faut point faire un si grand mystère de la direction. C'est un conseil qu'on prend pour tendre à la perfection. Une supérieure bien morte à elle-même, et d'une expérience consommée, verra de plus près ce qu'il y a à corriger dans son inférieure; elle étudiera mieux son naturel et ses habitudes; elle lui dira des choses plus convenables à ses besoins dans ses fonctions journalières, qu'une personne de dehors qui ne la voit point agir, et qui ne sait que ce qu'elle lui dit de soi-même suivant ses préventions. Cela n'empêche point qu'on ne demeure toujours inviolablement attaché au ministère des prêtres pour les sacremens, pour la doctrine, et pour tous les cas difficiles. Je ne parle ici que des conseils de perfection, qu'une supérieure bien sainte et bien expérimentée peut quelquefois donner, comme saint François de Sales a jugé nécessaire de l'établir chez les

filles de la Visitation, pour éviter la multitude des directeurs de dehors, auxquels on s'attache trop quelquefois. Mais comme il arrive fort souvent qu'une supérieure, quoique excellente, n'ait point encore ce parfait détachement et cette expérience foncière dont nous parlons, il faut en ce cas avoir recours à quelque bon directeur, mais avec toute la sobriété que nous avons déjà marquée.

On me dira peut-être : Quelle nécessité de prendre un directeur, puisque la règle est un directeur par écrit, et qu'on a remis sa volonté dans les mains de ses supérieurs ? Je réponds que les supérieurs ne peuvent pas toujours avoir toute l'attention nécessaire à vos besoins intérieurs : cependant il est capital de ne vous conduire pas vous-même ; vous serez aveuglé sur votre intérêt, ou sur une passion déguisée qui trouble votre paix. Vous ne connoissez point la source de certaines peines qui vous dégoûtent de vos devoirs, et qui vous rendent lâche dans votre état ; vous avez besoin d'être soutenu et encouragé dans une croix qui vous surmonte ; vous vous trouvez dans des tentations pénibles et dangereuses : dans tous ces cas, rien n'est plus dangereux que de n'écouter que soi-même. Il faut, comme je l'ai déjà remarqué, un homme de Dieu qui supplée au défaut du pasteur, et qui s'applique à vous conduire au milieu de tant de précipices. Qui est-ce qui vous conduira et vous soutiendra ? Sera-ce vous-même ? Hé ! c'est vous qui avez besoin de conduite, qui êtes tenté, foible, aveugle, découragé, aux prises avec vous-même; c'est de vous que vous viennent vos plus subtiles tentations; vous êtes votre plus cruel en-

nemi; il vous faut quelqu'un qui n'ait ni vos erreurs, ni vos passions, ni les penchans de votre amour-propre; quelqu'un qui soit hors de vous, qui vous aide à en sortir, et qui ait autant de zèle pour vous corriger, que vous avez d'inclination secrète à vous flatter vous-même.

D'ailleurs l'oraison, qui est le canal des grâces, et le commerce d'union avec Dieu, est exposée à toutes sortes de chimères et d'illusions, si vous n'y êtes conduit par une personne qui connoisse par expérience les voies de Dieu. Le remède qui doit guérir toutes vos misères se changera en poison mortel. Il vous faut une direction douce et modérée, mais droite et ferme, qui vous arrache à tous vos désirs, qui rabaisse votre esprit, qui vous ôte toute confiance en vous et en votre vertu, qui vous ôte toute volonté propre, et qui vous désabuse même de votre sagesse, qui vous empêche de vous arrêter aux dons de Dieu pour ne chercher que Dieu seul. Bien loin qu'un tel secours ne soit pas nécessaire, il faut s'écrier : Hélas ! que ferois-je sans lui? mais où pourrai-je le trouver? est-il sur la terre? Dieu l'y mettra pour vous, et vous le fera trouver si vous le méritez par la droiture de votre volonté.

O mon Dieu ! si j'osois me plaindre de vous, l'unique chose que je vous reprocherois, seroit que vous n'en donnez point assez à votre Eglise de ces hommes. Combien qui conduisent sans science ni piété, avec quelques apparences trompeuses ! Combien qui n'ont qu'une science sèche et hautaine, incapable d'entrer dans vos voies, et que vous rejetez justement ! Je vous rends grâces, Seigneur, de leur

leur cacher vos mystères de grâce, puisqu'ils sont grands et sages, et que vous ne les révélez qu'aux petits. Combien qui ont la science et la piété, mais une piété sans expérience, et qui ne connoissent que les dehors de votre maison sans avoir jamais été attirés dans votre sanctuaire ! Hélas ! que de tels directeurs, avec de droites intentions, retardent et gênent les ames, qu'ils rétrécissent toujours, pendant que l'Esprit saint veut les élargir ! Mais enfin combien d'autres qui n'ont que l'expérience sans science, ou, pour mieux dire, qui présument d'avoir l'expérience sans l'avoir effectivement ! Quels dangers d'illusion et d'égarement ! Où sont donc, ô mon Dieu, les autres, ces lampes luisantes et ardentes, posées dans votre maison pour éclairer et pour embraser vos enfans ? Que le nombre en est petit ! Où sont-ils ? et qui osera espérer de les trouver ? Heureux ceux qui les trouvent ! qu'ils en rendent grâces, et qu'ils en profitent. Ames droites, ames simples, où êtes-vous ? Qu'on me dise où vous êtes, et je dirai où sont les bons directeurs ; car c'est à vous que Dieu les donnera. Vous les ferez par vos prières ; Dieu les formera exprès pour les desseins qu'il a sur vous, puisque vous êtes sans réserve livrées à sa grâce. Le reste gémira avec des secours imparfaits ; mais le reste n'est pas digne de mieux. Le Père céleste donne à chacun de ses enfans selon la mesure de sa foi et de la simplicité de son abandon.

FIN DU TOME DIX-SEPTIÈME.

TABLE

DU TOME DIX-SEPTIÈME.

ŒUVRES DE FÉNÉLON.

SECONDE CLASSE. — OUVRAGES DE MORALE ET DE SPIRITUALITÉ.

DE L'ÉDUCATION DES FILLES.

SERMONS ET ENTRETIENS SUR DIVERS SUJETS.

PLANS DE SERMONS SUR DIVERS SUJETS.

LETTRES SUR DIVERS POINTS DE SPIRITUALITÉ.

FIN DE LA TABLE DU TOME DIX-SEPTIÈME.





